

WILLIAM WOOD REDPATH
LIBRARY FUND

McGILL
UNIVER-
SITY ~
LIBRARY

Mr. Augé au 6^e Etage.

2-1-F

Monte Christo -

Troupe.

Les Mystères de Paris -

"

Napoléon.

"

Narron Noir, Manteau -

"

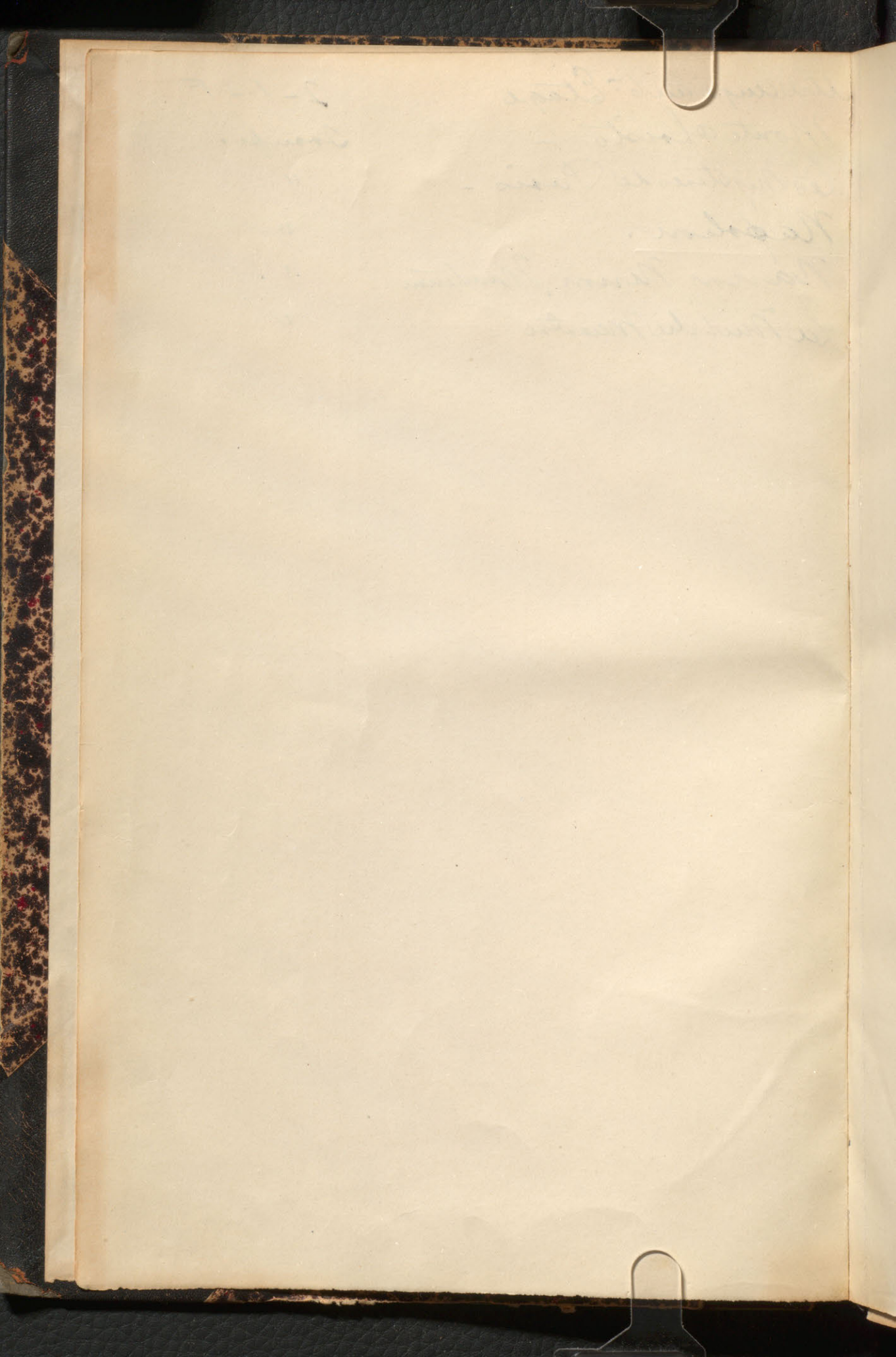
La Nuit du Meurtre -

"

W. W. Badger.

Dr. M. R. d'Éck

Jan. 15/25





Représentée

*Son
Père
C'est*

Le théâtre re
côté, la p
mirer sans

MARIETTE.

Ah! je croi
pel.. mais je s
l'aisé tomber
l'escalier.. Ma
me suivre tou
il est vrai qu'
mais pourquo
lui échappe t
le la rue de Ro
Vicaise... mai
à venir plus a
hier que j'aur
ne veut d'en p
il ne badinera
qui ne peut p
mais c'est pré
plus un badin
de lui ou parler
dans la rue, co
brière, et agac
voilà.. il a ge
il regarde en l
capitaine ou un
de belles paut
de rien... avec

UN ANGE
AU SIXIÈME ÉTAGE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR
MM. STÉPHEN A*** ET THÉAULON;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique,
le 21 février 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARIETTE, ouvrière en fleurs..... M^{lle} NATHALIE.
LE CHEVALIER DE QUERCY, jeune officier..... M. CACHARDY.
URBAIN, ouvrier plumassier..... M. NUMA.
UN PETIT COMMISSIONNAIRE..... M. MORAZIN.

La scène se passe à Paris, dans une mansarde de la rue Saint-Nicaise, en 1792.

Le théâtre représente une chambre en mansarde, au sixième; au fond, un lit dans une petite alcôve; à côté, la porte d'un cabinet, une commode, trois chaises, les ustensiles du plus modique ménage, un miroir suspendu au-dessus de la cheminée; une fenêtre.

SCÈNE I.

MARIETTE, entrant précipitamment, et s'asseyant en respirant à peine.

Ah! je crois que je lui aurai encore échappé!.. mais je suis si émue!.. si émue... que j'ai laissé tomber presque tout mon charbon sur l'escalier... Mais conçoit-on une pareille chose!.. me suivre toutes les fois qu'il me rencontre!.. il est vrai qu'il n'a pas encore osé me parler... mais pourquoi me persécuter de la sorte?.. je lui échappe toujours par le petit passage qui de la rue de Rohan communique à la rue Saint-Nicaise... mais si sa persévérance continue, je n'oserai plus aller porter mon ouvrage... je sais bien que j'aurais un moyen de faire finir cela... ce serait d'en parler à M. Urbain... mon fiancé... il ne badinerait pas, lui, qui est si jaloux... et qui ne peut pas souffrir les grands seigneurs... mais c'est précisément parce que ce ne serait plus un badinage, que je dois bien me garder de lui en parler... Voyons s'il est encore arrêté dans la rue, comme l'autre jour... (Elle ouvre la fenêtre, et regarde avec précaution.) oui... oui... le voilà!.. il est gentil!.. (Se retirant vivement.) Oh! il regarde en l'air... Ce doit être au moins un capitaine ou un colonel du château... ça ne doute de rien... avec les pauvres jeunes filles comme

moi... (Elle va vers la fenêtre.) Voyons s'il est encore là...

SCÈNE II.

MARIETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, ouvrant la porte.

Ce doit être ici... car je suis au bout de l'escalier... et il n'y a plus que cette porte...

MARIETTE, avec un cri.

Ah!.. c'est lui!..

LE CHEVALIER, à part.

C'est lui!.. cela prouve du moins qu'elle m'a remarqué.

MARIETTE, tremblante.

Ah, mon Dieu!.. que voulez-vous, monsieur?.. Retirez-vous!

LE CHEVALIER.

Eh, quoi!.. sans vous parler... après huit jours... huit grands jours d'attente, de persévérance... de constance!.. (riant.) surtout après avoir monté six étages...

MARIETTE.

Monsieur... je vous le répète... que me voulez-vous?.. Dans la rue, on ne peut pas empêcher un passant de vous regarder... de vous suivre... mais ici, je suis chez moi, entendez-

vous, et j'ai le droit de vous dire que ce que vous faites là est bien mal!

LE CHEVALIER.

Voyons!.. est-ce un grand mal de vous trouver adorable?..

MARIETTE.

Mon Dieu! ce n'est pas précisément cela dont je me plains.

LE CHEVALIER.

Alors, pourquoi me refuser la faveur de vous le dire?

MARIETTE.

C'est une faveur que je n'accorde qu'à une personne... et cette personne n'est pas vous!..

LE CHEVALIER.

Ne puis-je essayer d'obtenir aussi cette permission?

MARIETTE.

Je vous engage à aller la demander à mon fiancé.

LE CHEVALIER.

Votre fiancé!.. quelque rustaut, je gage... bien grossier... bien jaloux... et qui vous aime, j'en suis sûr, sans connaître tout le prix du trésor que vous lui réservez...

MARIETTE.

Oh! M. Urbain n'est qu'un ouvrier plumassier du voisinage, qui n'a pas le sou, comme moi absolument, mais qui travaille, comme moi aussi... il m'estime; il saurait bien, lui, que si vous êtes ici, c'est malgré moi... et s'il vous trouvait... je frémis seulement d'y penser!..

LE CHEVALIER.

Je suis désespéré de vous causer de si vives alarmes, ma belle enfant; car mes intentions sont des plus loyales, je vous le jure...

MARIETTE, riant.

Vous verrez que vous venez me demander en mariage...

LE CHEVALIER, de même

Vous conviendrez que la demande serait au moins un peu prématurée... ne faut-il pas se connaître, avant d'en venir là... Voyons, commençons par faire connaissance...

(Il veut s'approcher d'elle; elle va vers la porte.)

MARIETTE.

Arrêtez, monsieur!.. ou j'appelle à mon secours... j'ai des voisins... des voisines... et le commissaire du quartier demeure dans la maison.

LE CHEVALIER, riant.

Le commissaire!.. Dieu me préserve de forcer une jolie femme comme vous d'en venir à cette extrémité!..

MARIETTE.

Au fond, il paraît honnête et bon... Monsieur... ayez pitié de moi... ayez pitié de vous... car vous seriez perdu, si l'on vous trouvait ici dans ce temps de trouble et de désordre... les gens de votre sorte ne sont pas aimés... Urbain

surtout les déteste... et si je ne le retenais... le dimanche... quand nous nous promenons... et qu'ils viennent rôder autour de moi... il serait capable de tout!..

LE CHEVALIER.

Oui, je sais qu'entre le peuple et la noblesse c'est en ce moment une guerre à mort... mais c'est une raison de plus pour que je reste près de vous.

AIR: Amis, voici la riante semaine.

Le peuple gronde et, dit-on, nous menace...
De nous abattre il a le fol espoir...
En gens de cœur nous aimons son audace,
Et sommes prêts à le bien recevoir!
Mais jusqu'au jour où tous ces vaillants drilles
Viendront à nous, d'un courage affermi...
Nous courtisons leurs femmes et leurs filles...
C'est toujours ça de pris sur l'ennemi!

MARIETTE.

Oui, si les femmes et les filles y consentent... et si toutes me ressemblaient...

LE CHEVALIER.

Voyons!.. ma personne vous déplairait-elle?..

MARIETTE.

C'est selon... à regarder... pas absolument...
LE CHEVALIER, d'une voix émue.

Et à aimer?..

MARIETTE.

Je ne songe jamais à l'impossible!

LE CHEVALIER.

Fort bien!.. mais vous est-il impossible d'aimer les jolis atours?..

MARIETTE.

Non, vraiment!.. (avec finesse.) quand ils ne coûtent pas trop cher!..

LE CHEVALIER.

Et lorsque vous n'auriez pas à vous occuper du prix?..

MARIETTE.

C'est là justement ce qui m'occupe le plus!..

LE CHEVALIER.

Vous êtes si mal meublée!..

MARIETTE.

Oui, mais ces meubles ne m'ont coûté que mon travail, et j'en suis souvent toute fière!..

LE CHEVALIER.

Je vous crois... mais un joli ameublement est une jouissance de tous les instants... quel miroir, pour y regarder une si jolie tête!.. tandis que... là... une belle glace!..

MARIETTE.

Voyez-vous, en fait de miroir, moi je n'aime que ceux qui ne font pas rougir quand on y regarde... Pour la dernière fois, monsieur, je vous répète ma volonté formelle... allez-vous-en!.. je tiens à mon titre d'honnête fille, comme vous pouvez tenir à votre titre de comte ou de marquis.

LE CHEVALIER, gaiement.

Quoique ça ne représente pas grand'chose

URBAIN.

J'étais sûr que cela vous ferait cet effet!

AIR du Charlatanisme.

Où, je veux défendre mon droit,
C'est pour ça que j'ai pris les armes!
Nous ne voulons que c' qu'on nous doit,
Et nous saurons sécher vos larmes!
Il faut, par un exploit nouveau,
Qu'aujourd'hui mon courage brille!
Et je vais prendre le château!...

MARIETTE, stupéfaite.

Vous allez prendre le château?...

URBAIN, naïvement.

Est-c' que j' n'ai pas pris la Bastille!...

MARIETTE.

Vous?

URBAIN.

Moi!... le peuple dont je suis... j'ose le dire... et je me suis permis de monter chez vous, mam'zelle Mariette, pour vous recommander de ne pas sortir... car la journée sera chaude aux environs, et les boulets et les balles, ça ne sait pas distinguer une honnête fille d'une autre... Pour que vous ne soyez pas obligée de sortir, je vous apporte ce panier de provisions que j'aurais bien voulu consommer ce soir dans votre aimable société sans vous offenser...

MARIETTE.

Je vous remercie bien, monsieur Urbain, et je reconnais là votre bon cœur... mais j'espère que, par amitié pour moi, vous allez renoncer à vos projets guerriers.

URBAIN.

Y renoncer... y pensez-vous!... Ne faut-il donc pas que j'aide aussi à faire le bonheur du genre humain?...

MARIETTE.

Avec votre sabre et votre fusil?..

URBAIN.

Comme vous dites... avec mon sabre... et mon fusil... et du canon... un bon canon... que j'ai laissé là bas, vu qu'il m'eût été difficile de lui faire monter vos six étages pour vous procurer le plaisir de le voir.

MARIETTE.

Je m'en passerai bien!..

URBAIN.

Enfin, vous l'entendez!... ça suffit!... (Se frottant les mains.) J'espère que ce soir il n'y aura plus de nobles!...

MARIETTE.

Plus de nobles?..

URBAIN.

Dam!.. à quoi ça sert-il, les nobles?.. Comme dit le moderne: Votre père est un brave et digne homme... il est honoré dans son quartier... c'est bien!.. c'est juste!.. vous, vous êtes son fils... Eh bien! soyez un brave et digne homme comme votre père, et l'on vous honorerà!.. En fait de sentiments, il faut que

ça recommence toujours dans les familles... chacun pour son compte! le moderne a raison... Avec ça, voyez-vous, Mariette, les nobles, je les déteste depuis que je vois tous les jours un de ces petits freluquets à épauettes... vous suivre pas à pas partout où vous allez!...

MARIETTE.

Comment!.. vous l'avez vu?..

URBAIN.

Oui, je l'ai vu!... je ne lui ai encore rien dit, mais si je le rencontre dans la bagarre, celui-là son compte est bon; car, voulez-vous que je vous le dise, c'est en grande partie pour lui que je m'insurge avec les autres, et que je vais prendre le château.

MARIETTE.

Il n'a peut-être pas de méchantes intentions.

URBAIN.

C'est ça!.. vous verrez que c'est pour vous protéger contre les voleurs qu'il vous suit comme ça avec sa flamberge au côté... il vous aura vu passer une fois, et il se sera dit: (Avec le ton de cour.) «Tiens! voilà une jolie grisette! il faut que j'en fasse la conquête, ça sera facile...» Oh! ça me fait bouillir le sang rien que d'y penser!.. et je vous jure, foi d'Urbain Sabatier!.. de mon état ouvrier plumassier, et, à preuve, que j'ai passé toute la nuit à fabriquer des plumets pour toute not' compagnie, je vous... Quels beaux hommes dans not' compagnie!.. je vous jure, dis-je, foi d'Urbain, Français avant tout, que ce papillon de cour ne voltigera plus autour de vous!.. Adieu!

MARIETTE.

Urbain!..

URBAIN.

Eh bien! quoi?.. est-ce que vous avez peur pour lui!..

MARIETTE.

Oh! non, mais j'ai peur pour vous!..

URBAIN.

Voilà du moins une bonne parole!.. rassurez-vous, Mariette, je serai vainqueur!.. je suis né pour être vainqueur, c'est du sang!

MARIETTE.

Mais vous pouvez être blessé!

URBAIN.

Je ne dis pas non...

MARIETTE.

Tué!..

URBAIN, tendrement.

Tué... c'est pour ça que je n'irai pas sans vous dire un petit n... adieu!

MARIETTE.

Vous n'irez pas!.. je ne le souffrirai pas!.. Vous êtes fiancé... car nous sommes bien fiancé

URBAIN.

Je crois bien!.. plusieurs fois à Saint-

Roch, notre paroisse... et je dis que ça va faire une fière union conjugale!..

AIR. du Verre.

Vous, fleuriste! moi, plumassier!
Quelle double chance opportune;
Et dans l'un et l'autre métier
Nous somm's sûrs de fair' fortune:
Car la France, je le promets,
Aura toujours, foll' de conquêtes,
Beaucoup d' guerriers pour mes plumets,
Et pour vos fleurs beaucoup d' coquettes!..

MARIETTE.

Et vous voudriez risquer un si doux avenir!.. je vous garde, car vous êtes à moi!..

URBAIN.

Mariette! avant tout je suis à la patrie... dès que j'aurai assuré le bien public, je vous appartierai sans restriction.

MARIETTE.

Aller vous battre pour des choses que vous ne comprenez peut-être pas!..

URBAIN.

Moi!... moi!... je ne comprends pas la chose... Mille tonnerres!..

MARIETTE.

Urbain! je ne veux pas qu'on jure dans ma chambre.

URBAIN.

Ah! pardon!.. pardon!.. c'est vrai... j'ai tort!..

MARIETTE.

Enfin, pourquoi vous battre?.. vous n'êtes pas soldat.

URBAIN.

Pas soldat!.. en voilà encore une idée...

AIR: Comme il m'aimait!

Je suis soldat, (bis.)
Car tout Français l'est de naissance;
Je suis soldat, (bis.)
Dès qu'on est brave on sert l'État!
J' fais d' la plum' pour ma subsistance;
Mais pour l'intérêt de la France,
Je suis soldat.

MARIETTE.

Urbain! mon bon Urbain!.. voyons, soyez raisonnable; laissez la nation s'arranger avec la cour comme elle l'entendra, et songez à notre prochain mariage, à notre bonheur... songez au chagrin de la pauvre Mariette s'il vous arrivait quelq' accident!

URBAIN, ému.

Je n'aurais pas dû venir!..

MARIETTE, caressante.

Au contraire, vous avez bien fait, parce que vous ne partirez pas... Allons, mon ami, qu'iriez-vous faire là, je vous le demande?

URBAIN.

Quand ce ne serait que pour tuer cet autre qui vous suit toujours!..

MARIETTE.

Et s'il vous tuait, vous me laisseriez seule... hein?.. le beau jeu!..

URBAIN.

Ah! ah!... c'est vrai!..

MARIETTE.

Il vaut donc mieux rester ensemble, n'est-ce pas?..

URBAIN, tendrement.

Là... toute la nuit?..

MARIETTE, embarrassée.

Toute la nuit!.. monsieur Urbain!..

URBAIN, naïvement.

Dam!.. à la rigueur ça peut s'arranger... Voyons, après tout, je ne suis pas un forcené, et en restant ici... je veille sur mes foyers domestiques, puisque vous devez être ma femme... Ça y est-il?

MARIETTE.

Urbain, vous savez bien que ça ne se peut pas!..

(Coup de canon. — Musique.)

URBAIN.

Hein?.. c'est lui!.. c'est le nôtre!.. je reconnais sa voix... Comment! ils en sont déjà là, et je ne suis pas avec eux!.. Adieu, mam'zelle, adieu!..

MARIETTE.

Mon ami!..

URBAIN.

AIR nouveau de M. Normille (le même qu'à la scène II).

Entendez-vous?.. c'est le canon!
C'est un ami! sa voix m'appelle...
Et je dois, à l'honneur fidèle,
Rejoindre ce noble compagnon.

Un seul baiser, sans t'irriter!
Le premier... le dernier peut-être!

MARIETTE.

Urbain, l'effroi qui me pénètre...
(Avec âme.)

Je le donn'... si tu veux rester.

(Le canon se fait entendre plus fort.)

ENSEMBLE.

URBAIN.

Entendez-vous?... c'est le canon! etc.

MARIETTE.

Ah! quel effroi!... c'est le canon! etc.

URBAIN.

Je cours défendre mon pays;
Je vais rejoindre mes amis.

(On entend battre la générale plus près. — Il sert.)

SCÈNE V.

(Musique pendant cette scène.)

MARIETTE, seule.

Il est parti!.. Le voilà qui descend l'escalier en courant!.. S'il allait lui arriver malheur!..

Oh! ces vilains hommes avec leur politique!...
(Bruit de guerre.) Le voilà qui court vers le château... Oh! que de monde sur cette place du Carrousel!... La cour du château est pleine de soldats! (Décharge de mousqueterie.) Oh! sainte Vierge!... que de gens qui sont tombés sur la place!... Urbain est peut-être du nombre... (Canon.) Et dans la cour, derrière la grille... Ah! peut-être ce jeune seigneur... Quel tumulte!... Quelle désolation!...

(Le bruit redouble; on entend des cris.)

AIR nouveau de M. Hormille.

Dieu tout-puissant! Être Suprême!
Quand voici l'heure des combats,
Daigne sauver celui que j'aime,
Et celui... que je n'aime pas!

(Bruit du canon, tambour, mousqueterie.—Se levant.)

Les tambours... le canon terrible...

(Elle court à la croisée.)

Jointes aux clameurs des combattants...
Et parmi ce désordre horrible,
Des jeunes femmes, des enfants!

(Cris redoublés, canon, tambour, clameurs. — Demi-nuit.)

Dieu tout-puissant! Être Suprême! etc.

(Le bruit augmente. On voit de la fumée s'élever de la rue à la hauteur de la fenêtre vers laquelle Mariette retourne et regarde.)

C'était peu de toute une armée
Pour m'empêcher de te revoir,
Pauvre Urbain! déjà la fumée
Vient se joindre aux ombres du soir.

Dieu tout-puissant! Être Suprême! etc.

Il me semble que le bruit s'apaise... Allumons vite ma lumière... pour avoir moins peur!... (Elle bat le briquet et allume sa lampe. — Jour.) Logez-vous donc au sixième pour être en sûreté... Ah! les pauvres vitres de mon petit cabinet... toutes y ont passé... il y en a au moins pour un écu... quatre journées de travail... et M. Urbain veut que je sois de son parti... (Elle s'arrête tout-à-coup et semble écouter. — Coup de fusil.) Ah! qu'est-ce donc que cela?... Il me semble entendre... oui... oui... ce sont de leurs balles... de leurs balles qui tuent!... (Courant à la fenêtre.) Ils vont me casser mon pot de fleurs... ce beau rosier qu'Urbain m'a donné l'an dernier... (Elle l'ôte. — Coup de fusil.) Encore!... encore!... mais je ne puis rester ici... Au secours! ah! mon Dieu! au secours!

(Elle court vers la porte. Cris au-dehors.)

SCÈNE VI.

MARIETTE; LE CHEVALIER, en désordre et blessé.

LE CHEVALIER, entrant.

Sauvez-moi!... sauvez-moi!...

MARIETTE.

Ah! c'est l'inconnu!...

(Rumeurs lointaines.)

LE CHEVALIER.

Séparé des miens... blessé... désarmé... la foule m'a porté vers votre allée... et je m'y suis jeté à la hâte... mais je crains d'avoir été vu, malgré l'obscurité... Ne me refusez pas un asile, ou donnez-moi des armes, afin que je leur vende chèrement ma vie.

CRIS, en dehors.

Par ici! par ici!

MARIETTE.

Ils montent l'escalier... Ah!... (Elle cache la lumière avec son tablier.) Silence! (On frappe à la porte.) Qui est là?

UNE VOIX, en dehors.

Le peuple!

MARIETTE.

Qui, le peuple?

LA VOIX, de même.

La nation!... des voisins,

MARIETTE.

Qu'est-ce qu'il y a pour son service, à la nation?

LA VOIX.

Ouvrez... on va vous le dire.

MARIETTE.

Je ne peux pas ouvrir... je suis presque déshabillée.

LA VOIX.

Habillez-vous!

MARIETTE.

C'est que je n'ai plus de lumière...

LA VOIX.

Nous en avons... On dit qu'un officier du château s'est réfugié dans cette maison... et, si nous le trouvons, son compte est bon.

LE CHEVALIER, à part.

Les misérables!

MARIETTE, au chevalier.

Silence donc!... (Haut.) Il se serait présenté que je ne l'aurais pas plus reçu que vous... Je n'aime pas plus les officiers et la cour que vous ne les aimez... Je suis la fiancée d'Urbain Sabatier, le plumassier... vous savez bien...

LA VOIX.

Vous êtes Mariette Guérin?

MARIETTE.

C'est moi-même, voisin.

LA VOIX.

Oh! elle est des nôtres, celle-là... Excusez, mam'selle, excusez... nous allons chercher ailleurs.

(On les entend s'éloigner.)

MARIETTE.

Bonsoir, monsieur Gérard.

SCÈNE VII.

MARIETTE, LE CHEVALIER.

MARIETTE.

Ils s'éloignent... et, grâce au nom de ce bon Urbain... ils ne reviendront plus.

LE CHEVALIER.

C'est le ciel qui m'a conduit près de vous !...
J'étais sûr que vous seriez moins cruelle pour
moi que ce matin.

MARIETTE.

Oui... mais le danger est passé... et vous allez
partir.

LE CHEVALIER.

Songez que c'est m'envoyer à la mort.

MARIETTE, tremblante.

Si vous restez, je suis à jamais perdue pour
Urbain.

LE CHEVALIER.

C'est juste... je descends.

MARIETTE, avec hésitation et angoisse.

Ne sont-ils pas au bas de l'escalier ?

LE CHEVALIER, avec fermeté.

Qu'importe !

MARIETTE, tremblante.

Comment, qu'importe ?... mais ils vous tue-
raient.

LE CHEVALIER, ouvrant la porte.

Qu'importe encore !... dans une journée
comme celle-ci... ce ne sera qu'un de plus... Je
descends !

MARIETTE, lui saisissant le bras.

Non !..

LE CHEVALIER, jetant un cri faible et involontaire.

Ah !..

MARIETTE, vivement.

Je vous ai fait mal !..

LE CHEVALIER, avec l'accent de la douleur
comprimée.

Rien !.. une balle dans le bras... et en ap-
puyant...

MARIETTE.

Dieu du ciel... vous êtes blessé !.. Mais il faut
panser votre blessure... tenez... asseyez-
vous là... Quel guignon... que ce soit vous !..
là ! vous, précisément !.. mais enfin vous êtes
un homme... un Français... asseyez-vous là...

LE CHEVALIER, avec fermeté.

Non, vous dis-je !.. tout va être bientôt
fini !..

MARIETTE.

Asseyez-vous donc !..

LE CHEVALIER, avec un sourire fin et mélancolique.

Il ne faut donc pas que je descende !..

MARIETTE, pleurant.

Oh ! mais... on croira que je l'ai fait exprès !..
mes trois voisines du cinquième sont si bavardes...
si méchantes... la repasseuse surtout !..
Oh ! si elle savait qu'il y a un jeune homme chez
moi à c't'heure-ci.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien... que tout s'achève !.. au prix de
ma vie... je ne puis vous compromettre...

MARIETTE.

Ne pensons pas à cela... et asseyez-vous !..
comme vous êtes pâle !..

LE CHEVALIER, fièrement.

Ce n'est pas de crainte !.. (d'une voix plus faible.)
mais l'épuisement... la fatigue... la soif !..

MARIETTE.

Ah ! mon Dieu, comment faire ?.. Eh !.. mais...
(Allant au panier qu'Urbain a apporté.) Tenez !.. tenez...
(A part.) Le panier de ce bon Urbain !.. il ne se
doutait guères de l'usage que j'en ferais...

(Elle sert le chevalier avec empressement.)

LE CHEVALIER.

Je vous dois deux fois la vie... je me suis dé-
fendu avec tant d'acharnement au milieu de cet
horrible désordre... de cette mêlée sans chef...
de ce carnage presque sans résistance !.. ma
blessure a fait échapper les armes de ma main...
et l'instinct de la vie m'a ramené vers vous...

MARIETTE.

Oh ! combien je bénis le ciel d'avoir pu vous
sauver... ah ! mon Dieu, mais que dis-je !.. et
quelle affreuse pensée !.. Dans cette mêlée hor-
rible, Urbain est peut-être tombé sous vos
coups...

LE CHEVALIER.

Je ne le connais pas... mais rassurez-vous...
il a péri peu de monde parmi les siens... la
chance est pour vous...

MARIETTE, se rapprochant.

C'est que je l'aime tant, Urbain !

LE CHEVALIER.

Mais qu'allez-vous faire de moi ?..

MARIETTE.

Si vous faites un pas dehors, vous êtes perdu...
Je vais vous garder !..

LE CHEVALIER, vivement.

Me garder !.. et votre Urbain !..

MARIETTE.

Urbain !.. Urbain !..

AIR : Vous avez vu ces bosquets de lauriers.

Entre l'amour... l'humanité,

Ne croyez pas que je balance ;

Mon devoir, mon cœur l'a dicté,

C'est là toute mon espérance.

Urbain jaloux, dans son dépit,

Peut rompre des nœuds que j'envie ;

Mais je me dirai : Ce proscrit,

Je l'ai sauvé ! cela suffit

Pour consoler toute ma vie.

LE CHEVALIER.

Payer mon salut de votre repos !..

MARIETTE, soupirant.

Il y a des choses qu'on ne paye jamais trop
cher !..

LE CHEVALIER, avec enthousiasme.

Noble fille !.. combien vous avez grandi à mes
yeux depuis ce matin !

MARIETTE, très gravement.

Ne parlons pas de cela... il y a un matelas
dans ce cabinet... vous pourrez vous y re-
poser...

LE CHEVALIER, avec un vif étonnement.

Si près de vous !..

MARIETTE, sévèrement.

Et si près de vos ennemis... c'est à quoi il faut songer avant tout!..

LE CHEVALIER.

Je songe, moi, en vous voyant si émue... au danger de vous compromettre aux yeux de celui que vous aimez... je ne songe qu'à cela...

MARIETTE.

Et moi aussi... mais n'importe!.. Entrez : vous trouverez là des provisions pour vous restaurer... un matelas pour vous étendre... et sur toute chose ne faites pas un mouvement... sans mon avis...

LE CHEVALIER.

Air de Robin des Bois.

Angé du ciel ! fille jolie !
L'honneur t'engage ici ma foi...
Oublie un instant de folie,
Et dors en paix auprès de moi.

MARIETTE.

Le sort qui m'attend, je l'ignore.
Mais au bonheur fallût-il renoncer
Afin de vous sauver encore,
(Avec ame.)
Je suis prête à recommencer ?

ENSEMBLE.

MARIETTE.

Oui, ce matin, votre folie
De l'honneur oubliait la loi :
Songez à sauver votre vie,
Et dormez en paix près de moi.

LE CHEVALIER

Angé du ciel ! fille jolie !
L'honneur t'engage ici ma foi...
Oublie un instant de folie,
Et dors en paix auprès de moi.

(Mariette fait entrer le chevalier dans le cabinet, dont elle ferme ensuite la porte.)

SCÈNE VIII.

MARIETTE, seule.

Un homme... un homme reçu, caché, la nuit... dans ma chambre... Oh!.. comme on est téméraire quand on a sa conscience pour soi!.. Et si on le sait, si l'on sait que cet homme qui me suivait depuis si long-temps, qui s'était fait remarquer de tous les voisins par ses poursuites... cet homme que j'ai été forcé de chasser encore ce matin... que c'est lui qui est caché là... jamais on ne croira la vérité... jamais on ne croira qu'il n'y a là-dedans que de la pitié... de l'humanité... non, on ne le croira pas... mais je le saurai, moi... et cela me tiendra lieu de tout!.. de tout?... et Urbain!.. Urbain!.. Que dira-t-il?... que fera-t-il?... car à coup sûr je l'instruirai de cette aventure... Ah! je tremble d'y penser!.. (Après un moment de réflexion.) Et puis, celui-ci... si audacieux!.. si amoureux!.. il est là... à mes côtés... son honneur doit me

défendre... Oh! oui!.. barricadons toujours le cabinet... plaçons d'abord cette commode... (Elle dérange et place les meubles à mesure qu'elle en parle) Ouf!.. qu'elle est lourde!.. il n'y a pourtant pas grand'chose dedans... et puis... ces chaises... cette table... voilà!.. chacun chez soi!.. (On frappe un petit coup à la porte d'entrée.) Oh! ciel!... on a frappé!..

SCÈNE IX.

MARIETTE, URBAIN.

URBAIN, en dehors.

Ouvrez!... c'est Urbain!..

MARIETTE, avec un cri de joie.

Urbain!.. Ah! il ne lui est rien arrivé!..

URBAIN.

Ouvrez-moi donc!..

MARIETTE.

Impossible!... je suis couchée!..

URBAIN.

Oh! quel conte... je vois de la lumière à travers les jours de votre porte... et puis, je vous ai entendue remuer vos meubles... ni plus ni moins que si vous démenagiez...

MARIETTE, à elle-même.

Comment faire!.. Ne pas lui ouvrir, ce serait un jour augmenter ses soupçons!..

URBAIN.

Mais ouvrez donc!.. vous voilà toujours avec vos scrupules, ma bonne Mariette; aujourd'hui, par extraordinaire... si vous saviez comme je suis las!.. si...

MARIETTE.

Ce pauvre garçon... après une journée pareille, je ne peux pas... (Elle ouvre.) Allons... un moment... mais rien qu'un moment, car il est bien tard.

URBAIN, tristement.

Tout est fini, Mariette... nous sommes vainqueurs.

(Il place son fusil près de la porte.)

MARIETTE.

Dans quel état vous voilà!..

URBAIN.

Dam! c'est que nous y étions!.. La poudre, la fumée... la poussière... la mitraille... tout ça n'arrange pas trop bien un homme!

MARIETTE.

Vous n'êtes pas blessé, vous!

URBAIN.

Je ne crois pas!.. et pourtant, je n'ai pas été paresseux... j'étais toujours devant les autres... je m'en vante!.. Oh! ça doit être une bien belle chose qu'une bataille avec l'étranger... Car... ici... tenez... Mariette... je ne sais pas... mais... je suis vainqueur... et pourtant je suis tout je ne sais comment!..

MARIETTE.

Oh! c'est une chose terrible, savez-vous,

Urbain... que de se battre contre des... Français!

URBAIN, vivement.

Ne me dites donc pas ça!... ne me dites donc pas ça!... (Il se lève.) Et pourtant il me reste un regret!...

MARIETTE.

Lequel?...

URBAIN.

C'est de n'avoir pas pu rencontrer dans la mêlée... cet insolent officier qui vous suivait partout...

MARIETTE.

Comment, vous songez encore à lui?

URBAIN.

Si j'y songe!... Enfin, je ne l'ai pas rencontré, tant mieux pour lui!... un instant j'avais cru le voir de loin... avec sa tête poudrée... A la Chérubín... et son regard... insolent... libertin... j'ai tiré... mais j'étais si loin... j'ai cassé un réverbère... C'est là, corps-à-corps, que j'aurais voulu le tenir!... oh!...

MARIETTE, à part.

Il me fait frémir! (Haut.) Voyons, maintenant, est-ce que vous n'allez pas me souhaiter le bonsoir?

URBAIN.

Je croyais que nous allions souper ensemble...

MARIETTE, lui montrant la table.

Est-ce que vous avez faim aussi?... Au fait ce pauvre garçon... Tenez... mettez-vous là... et mangez si vous voulez... la peur m'a ôté la faim, à moi.

URBAIN, allant à la table.

Parbleu! je crois bien que vous n'avez plus faim, car vous avez fait honneur à mon jambon.

MARIETTE, à part.

Ah, mon Dieu!

URBAIN.

Vous ne m'avez pas attendu... c'est bien... il ne faut pas se gêner entre amis... Un morceau sur le pouce... un verre de vin... et je pars... Oh! si ça n'avait pas été un jour extraordinaire, je ne serais pas venu; je connais vos scrupules, je les respecte... je les aime... un autre jour... c'est-à-dire, une autre nuit, vous m'auriez laissé à la porte! J'aurais dit: C'est bien fait! c'est ce que je veux... c'est une honnête fille... je ne l'aimerais pas sans ça. (Il prend la bouteille et demeure très surpris en la trouvant presque vide.) Oh! oh!

MARIETTE.

Que lui dire?

URBAIN.

Votre vieux cousin Cliquant, la clarinette du théâtre de Monsieur... est donc venu vous voir?...

MARIETTE.

Pourquoi cela?

URBAIN.

C'est que... comme vous ne buvez que de l'eau, et qu'il ne boit que du vin, ça m'expli-

querait pourquoi cette bouteille est presque vide.

MARIETTE, à part.

Mentir, mon Dieu! (Embarrassée.) Le cousin Cliquant n'est pas venu, mais... mes deux voisines sont montées... elles avaient peur... et alors... en bonne voisine... vous comprenez!...

URBAIN.

C'est bien, ça! oh! c'est très bien!... Vous êtes bonne, vous, Mariette... trop bonne... Si vous aviez été en bas avec nous... vous auriez voulu sauver ces soldats de la cour que l'on poursuivait.

MARIETTE.

Vous l'avez dit, Urbain, j'aurais voulu les sauver au péril de ma vie... rien ne m'aurait coûté pour cela.

URBAIN.

Rien! c'est un peu trop. Comment... si l'un de nos ennemis... si ce jeune officier... car c'est toujours celui-là qui me revient malgré moi... s'il était venu vous supplier de le soustraire...

MARIETTE, à part.

Ah, mon Dieu! se douterait-il?...

URBAIN.

De le cacher... une heure... un quart d'heure... un instant... dans votre chambre... où vous ne me recevez jamais...

MARIETTE.

Je le cacherais...

URBAIN, avec fureur.

Vous le cacheriez?... Eh bien! moi, si je le trouvais chez vous...

MARIETTE.

Oh! non, vous m'entendriez vous dire: « Urbain, cet homme est chez moi... sous ma protection... sous la sauve-garde de mon humanité... je vous défends même de l'insulter!... »

URBAIN, avec l'accent du doute.

Vous n'oseriez pas me dire cela...

MARIETTE.

Urbain, tant que je m'appartiendrai encore... j'oserai dire et faire tout ce qui est juste et honorable!

URBAIN, avec le transport de la fureur.

Eh bien! moi... si je le rencontrais chez vous!... je le tuerais!... je le massacrerais!...

MARIETTE.

Et moi avec lui, sans doute?... car, s'il était là... je serais devant lui!...

URBAIN.

Vous vous mettriez devant lui?

MARIETTE, avec force.

Oui... pour vous empêcher d'être un lâche... un assassin!...

URBAIN.

Oh! c'est vrai!... c'est vrai!... vous avez raison!... et je perds la tête... d'amour... de jalousie... et de gloire!...

MARIETTE.

Allons, voyons... plus de folie... il est tard... retirez-vous...

URBAIN.

Je pars!... le vainqueur n'aura-t-il pas la récompense promise ce matin... ce premier baiser...

MARIETTE.

A présent, vous ne courez plus aucun danger... nous verrons cela demain...

URBAIN, à part.

Elle sera toujours la même... mais ça me convient, voilà comme je les aime. (Haut.) Ah! Mariette!... Mariette!... vous m'avez fait un mal qui... tenez, ne parlons plus de cet officier... n'en parlons jamais... je vous verrai demain... n'est-ce pas?...

MARIETTE.

Ah!... dites donc...

URBAIN.

Qu'avez-vous donc?

MARIETTE.

Un service important à vous demander.... (A part.) Si je pouvais réussir!...

URBAIN.

Parlez!... faut-il aller prendre l'École Militaire... ou les Invalides...

MARIETTE.

Non!... il ne faut pas aller si loin que ça... il faut simplement aller porter ce carton d'ouvrage à mon magasin de la barrière des Sergents...

URBAIN.

Demain matin...

MARIETTE.

Ce soir, à présent... on vous en paiera le montant... et demain... à sept heures, vous mettez cet argent chez la portière... car j'ai un méchant créancier qui doit venir à huit heures précises...

URBAIN.

Mais je suis en fonds, j'ai reçu ma semaine hier, je puis vous avancer cet argent...

MARIETTE.

Oui... mais je ne l'accepterai pas, moi... vous savez ce qui est convenu... Voulez-vous me rendre le service que je vous demande...?

URBAIN.

A l'instant même... Ce magasin n'est qu'à deux pas... je puis encore vous rapporter l'argent ce soir.

MARIETTE.

Eh bien!... comme vous voudrez...

URBAIN.

Ne vous couchez pas... hein?...?

MARIETTE.

Vous allez vous présenter à ce magasin... dans ce costume effrayant?...?

URBAIN.

Pourquoi pas?... il me fait honneur!...

MARIETTE.

Sans doute... mais vous allez faire peur à tout le monde... il n'y a que des femmes... Songez donc que vous y allez de ma part... laissez, je vous prie, cette blouse et ces armes...

URBAIN.

Mais...

MARIETTE.

Je l'exige!

URBAIN.

Si ça peut vous faire plaisir... (A part, en se déshabillant.) En voilà de ces idées de jeunes filles... Oh! mais, patience!... nous en ferons des Romaines... c'est le tabletier qui l'a dit... (Haut.) Êtes-vous contente?

MARIETTE.

A la bonne heure... comme cela vous êtes présentable... Allez promptement... et revenez bien vite!...

URBAIN.

Ne touchez pas à mon fusil... il est chargé... à mitraille... Par précaution, je vais le mettre dans ce cabinet...

MARIETTE.

Grand Dieu!...

URBAIN, voyant les meubles devant la porte.

Tiens!... qu'est-ce que cela veut dire?

MARIETTE, alarmée.

C'est ma barricade à moi...

URBAIN.

Oh! comme ça entend la guerre, les femmes... elle barricade précisément une porte par laquelle personne ne peut entrer...

MARIETTE.

C'est égal!... c'est là que je tiens mes effets les plus précieux... et avant qu'on eût enlevé tous ces meubles, j'aurais eu le temps d'appeler à mon secours...

URBAIN.

Vous avez toujours raison... Je laisse là ce fusil... héroïque... j'ose le dire... n'y touchez pas... ce n'est pas galant pour les dames!... Allez, je vais faire votre commission... (Il sort en courant. — Il revient.) Sans rancune, pas vrai?...?

MARIETTE.

En voici la preuve!...

(Elle lui tend la main; il la baise et sort.)

SCÈNE X.

MARIETTE, LE CHEVALIER.

MARIETTE, seule; aussitôt Urbain parti, elle va vers le cabinet.

Dormez-vous?

LE CHEVALIER, dans le cabinet.

Je n'ai garde!

MARIETTE.

Il faut tenir conseil... Poussez un peu la

porte, là... bon... maintenant, tâchez de passer...

(Le chevalier se glisse à travers les meubles.

LE CHEVALIER.

Quelle épreuve votre générosité fait subir à sa jalousie!... et pourtant vous l'aimez!...

MARIETTE.

Parcequ'il m'estime, lui!... et s'il cessait...

LE CHEVALIER, avec chaleur.

Vous estimer!... il faut qu'on vous vénère, quand on ne peut vous idolâtrer!... Quand je pense à tout ce que vous bravez pour moi... pour moi!...

MARIETTE.

Ne parlons pas de cela... nous avons à nous occuper d'autres choses!

LE CHEVALIER.

D'abord, de vous débarrasser de moi, à quel prix que ce soit!... car il y aurait lâcheté de ma part de risquer de vous compromettre plus long-temps... je n'ai à perdre que la vie, et je vous fais hasarder votre réputation et la tendresse de votre amant...

MARIETTE.

Ce que vous dites là est vrai... mais il faut tout sauver ensemble.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre un tel souci!...

AIR de Téniers.

Il faut que mon sort s'accomplisse,
Et je cours m'offrir à leurs coups;
Mais si Dieu veut que je périsse,
Sur votre sort... rassurez-vous.
Là-haut j'irai dire à ma chère,
Qu'un bel ange du paradis
Est resté caché sur la terre...

MARIETTE.

Dans une mansarde à Paris.

Ne me débitez pas de belles histoires, et parlons sérieusement. Voyons... si vous parvenez à sortir de ce quartier... où comptez-vous aller?...

LE CHEVALIER.

A l'hôtel!... ma mère doit être dans une angoisse...

MARIETTE.

Vous avez une mère!... pauvre jeune homme!... Écoutez... écoutez!... au bas de l'escalier... dans ce coin qui est si noir... à droite... il y a une porte... elle donne sur une petite cour qui ouvre justement sur un passage de la rue Saint-Thomas-du-Louvre...

LE CHEVALIER.

Une fois là... j'aurai bientôt gagné le Pont-Neuf... Mais cet uniforme... je serai toujours reconnaissable.

MARIETTE.

Pas sous cette blouse!... avec ces armes!...

LE CHEVALIER, surpris, et vivement.

Cette blouse!... mais c'est la sienne, qu'il a déposée ici, et qu'il va vous redemander en arrivant... Alors que lui direz-vous?

La vérité...

MARIETTE.

La vérité?

LE CHEVALIER.

MARIETTE.

Q'aurais-je de mieux à dire? je la lui dois tôt ou tard... D'ailleurs, je ne sais ni votre nom, ni votre demeure; il n'y a pas à craindre que par mon indiscretion Urbain les apprenne... Allons vite, mettez votre blouse... Mais j'y pense, avec votre bras malade... allons, je vais vous aider... là!... ce mouchoir en ceinture...

(Elle va à la fenêtre.)

LE CHEVALIER.

Prenons ces armes... celles qui m'ont blessé peut-être...

MARIETTE, revenant à lui.

Tout le monde court vers ce malheureux châtea... le quartier est désert... voici le moment favorable pour vous échapper...

LE CHEVALIER, avec chaleur.

Ce ne sera pas sans que je me prosterne devant ma libératrice!

MARIETTE.

Monsieur... puisque vous voulez vous prosterner... voici l'image de ma patronne... c'est elle seule qui vous a sauvé... c'est à elle que je vais demander de vous rendre à votre famille. (Elle lui montre une image sur le mur.) Mais puisque vous parlez de reconnaissance... donnez-m'en une preuve.

LE CHEVALIER, avec impétuosité.

Laquelle?

MARIETTE.

Dès l'instant que vous le pourrez, faites-moi dire : « Je suis sauvé! »

LE CHEVALIER.

Il me tarde bien plus d'être sûr que ma fatale présence n'a pas détruit votre bonheur...

MARIETTE.

Ne parlons pas de cela... c'est mon affaire... puisque je suis tranquille, vous devez l'être. Allons, descendez... je vous l'ai dit... la petite porte au coin de l'escalier... la cour à traverser... et le passage en face...

LE CHEVALIER, avec émotion.

Adieu, Mariette! Ne voulez-vous pas me laisser presser votre main?...

MARIETTE.

J'aimerais mieux vous la refuser, parcequ'il faut qu'Urbain le sache!...

LE CHEVALIER, avec des larmes.

AIR: Dernier soupir de Wéber.

Aujourd'hui le danger cesse...
Mais, dans ce royal péril,
Il ne reste à ma jeunesse
Que l'espoir d'un long exil.
Mais, au jour de la détresse
Qui saura me soutenir?
Qui saura bannir ma tristesse?
C'est votre doux souvenir!

TOUS DEUX.

Aujourd'hui le danger cesse, etc.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MARIETTE, seule.

Pauvre jeune homme!... Tiens, c'est drôle... je pleure pourtant... mais, ce n'est que de pitié... c'est un brave garçon!... et sa mère!... comme elle sera contente de le revoir!... (Elle écoute.) J'entends qu'il referme la porte de la cour... il est dans le passage... Ah! plus de rencontre à craindre avec Urbain... c'est déjà un danger de moins!... Ah! que je suis contente!... Tra, la, la, je crois que j'en danserais toute seule, malgré mon chagrin.

AIR nouveau de M. Hormille.

Les bonnes langues du quartier
Ne me feront aucun quartier.
Si l'on sait qu'un soldat du roi
Cette nuit a logé chez moi.
C'est très mal! (bis.)
De recevoir des soldats,
C'est très mal! (bis.)
Mais mon cœur me dit tout bas:
C'est très bien! (bis.)
Et je recommencerais!
C'est très bien! (bis.)
C'était un frère, un Français.

Même air.

Urbain n'entendra pas raison;
Il parlera de trahison.
A ses genoux il me verra,
Et durement il me dira:
C'est très mal! (bis.)
De recevoir des soldats,
C'est très mal! (bis.)
Puis il se dira tout bas:
C'est très bien! (bis.)
Je crois que je l'embrasserais!
C'est très bien! (bis.)
C'était un frère, un Français.

Ah mon Dieu!... j'entends monter l'escalier... c'est Urbain!... qu'il arrive maintenant... il n'y a plus de danger... Qu'est-ce que je dis donc?... il faut lui avouer tout!... Voilà la frayeur qui me prend!... mais c'est égal!

SCÈNE XII.

MARIETTE; URBAIN, avec le carton.

MARIETTE.

Vous me rapportez mon carton?...

URBAIN.

Et votre ouvrage avec lui, mademoiselle Mariette... et, en vérité, il faut que nous soyons fous tous les deux... de n'avoir pas pensé qu'après la bagarre du jour et à l'heure qu'il est, tous les magasins seraient fermés.

MARIETTE.

Ah! c'est vrai!... je n'y avais pas songé...

URBAIN.

Mais, c'est égal, je vous réitère mon offre... au point où nous en sommes vous ne pouvez pas me refuser...

MARIETTE.

Non... ce n'est pas nécessaire... je prierai mon créancier de revenir... A présent... asseyez-vous, reposez-vous un peu... car vous devez être bien fatigué...

URBAIN; il s'assied.

Dam'!... ça n'est pas pour me vanter... mais depuis ce matin je me suis donné un fier mouvement...

(Il s'assied.)

MARIETTE, allant à lui et lui essuyant le front.

Ce cher Urbain... c'est qu'il est tout en nage...

URBAIN.

Dam'!... On ne prend pas des châteaux, sans que ça fasse transpirer un peu... et puis le feu du canon... et de la mousqueterie... c'est échauffant!... avec ça qu'il faisait un soleil tantôt... heureusement il n'y a pas à recommencer demain.

MARIETTE.

Heureusement... comme vous dites.

URBAIN.

Pour cette fois, je crois que tous les gens de cour sont au diable!... et que de long-temps Paris n'en reverra pas un seul... ce qui n'est pas malheureux... pour le bon peuple... comme moi!... et pour les braves filles... comme vous!

MARIETTE.

Vous voilà!... toujours avec vos idées...

URBAIN.

Non... ça me revient comme ça... et je ne sais pas pourquoi... Mais, allons... (il se lève.) je vais reprendre ma blouse et mes armes, et retourner chez mon bourgeois... C'est tout au plus s'il sera content, lui... il n'avait que des grands seigneurs dans sa clientèle... il est vrai qu'ils ne le payaient pas... mais il tenait à mettre sur ses livres de crédit. « Vendu à M. le comte... un pa-nache blanc... Vendu à madame la duchesse « trois follettes... première qualité... Vendu à « madame la baronne une aigrette pour son « mari... Vendu... » Eh bien!... où est donc ma blouse?...

MARIETTE.

Votre blouse?...

URBAIN.

Je l'avais laissée ici...

MARIETTE.

C'est vrai... mais elle n'y est plus...

URBAIN, avec surprise.

Comment, elle n'y est plus!... et qu'en avez-vous fait?...

MARIETTE, avec calme.

Une bonne action... Urbain.

URBAIN.

Que voulez-vous dire ?...

MARIETTE.

Elle m'a servi à sauver un de ces malheureux que poursuivait la vengeance du peuple.

URBAIN.

Il est donc venu chez vous ?...

MARIETTE.

C'est son bon ange qui l'y a conduit.

URBAIN.

Il vous connaissait donc ?... Grand Dieu !... quelle idée !... si c'était ! oh ! non !... Si c'était cet officier !...

MARIETTE.

C'était lui-même.

URBAIN, hors de lui.

Lui-même !... lui-même !... Oh ! non !... non !... vous voulez m'éprouver... vous voulez rire... dites-moi que ce n'était pas lui !... N'est-ce pas qu'il n'est pas venu... ici... dans votre chambre ?...

MARIETTE.

Il y est venu.

URBAIN.

Grand Dieu !...

MARIETTE.

Deux fois.

URBAIN.

Deux fois !...

MARIETTE.

La première pour me parler de son amour... et je l'ai mis à la porte... la seconde pour me demander la vie, et je l'ai reçu.

URBAIN.

Vous l'avez reçu !... Et quand je suis venu... ce soir....

MARIETTE, froidement.

Il était ici.

URBAIN.

Et je ne l'ai pas deviné !...

MARIETTE.

Il était là... dans ce cabinet.

URBAIN.

Être obligée de se barricader !...

MARIETTE.

Je pouvais répondre de moi... je ne pouvais pas répondre de lui.

URBAIN.

Et vous auriez ainsi passé la nuit... lui là... vous ici !... Oh ! mon sang bouillonne de chef !... Cet homme que ma rage a cherché dans tous les rangs... il était ici... la nuit... près de vous !...

MARIETTE.

Urbain, mon bon Urbain !...

URBAIN.

Laissez-moi !... laissez-moi !... tout est rompu entre nous !...

AIR d'Yelva.

Je croyais à votre innocence ;
Vous m'avez trahi sans pudeur !

MARIETTE.

Urbain... ce mot est une offense :
La trahison est si loin de mon cœur !
La trahison se plaît dans le mystère,
Mais l'honneur n'a rien à céler...
La trahison m'eût dit : Il faut te taire !
L'honneur m'a dit : Mariette, il faut parler !

URBAIN.

Mariette !... (On frappe.) Qu'est-ce qui vient là ?... c'est peut-être encore lui !...

(Il va ouvrir.)

MARIETTE, à part.

Je tremble !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN PETIT COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Mam'selle, la personne qui vous envoie ce paquet ne m'a pas dit votre nom... parcequ'elle ne le savait pas... vous ne savez pas le sien non plus... mais on m'a dit : « Rue de Rohan, n° 27, la grande maison, tout en haut... » et comme c'est ici le dernier étage... et qu'il n'y a que votre porte... je crois que je ne me trompe pas..

MARIETTE.

Mon ami, je n'attends rien de personne..

LE COMMISSIONNAIRE.

On m'a recommandé de vous dire... si vous le refusez... qu'il y a dedans une blouse et un bonnet de police.

MARIETTE.

Ah ! j'y suis, merci !...

(Le commissionnaire sort.)

URBAIN, avec fureur.

Il me la rend !... le scélérat !...

SCÈNE XIV.

URBAIN, MARIETTE.

URBAIN, prenant le paquet.

Il y a peut-être son adresse dans le paquet... (Il l'ouvre avec empressement.) Ma blouse !... mon bonnet !... un portefeuille !... et un billet !... Ah !... enfin !...

(Il l'ouvre.)

MARIETTE.

Ce billet est pour moi... et peut-être, Urbain... vous auriez dû attendre... mais ma conscience est tranquille... lisez !...

URBAIN, lisant.

« Je suis sauvé ! »

MARIETTE.

C'est ce que je lui avais dit de m'écrire...

URBAIN, avec ironie.

C'est bien de l'attention... (Avec colère.) Il est sauvé!... malédiction!...

MARIETTE, impérieusement.
Est-ce tout?...

URBAIN, avec ironie.

Oh! que non!...

MARIETTE.

En ce cas... continuez.

URBAIN, lisant.

« Au moment où vous recevrez ce billet... je serai hors de Paris... je ne vous exprime même pas ma reconnaissance... afin de ne rien faire de ce que vous m'avez défendu... Mais j'ai une mère... à qui vous n'avez pu imposer le même silence... et, puisque vous avez assuré son bonheur en lui conservant son fils... vous ne lui interdirez pas de chercher à contribuer au vôtre, en vous suppliant d'accepter le portefeuille ci-joint, contenant vingt mille francs. »

MARIETTE.

Moi... jamais!...

URBAIN, avec rage

Vingt mille francs!... Et le commissionnaire est parti!...

MARIETTE.

Continuez, Urbain...

URBAIN, lisant.

« Ne songez pas à renvoyer ce portefeuille... car, pour vous contraindre à le garder... vous ignorerez toujours mon nom... et celui de mes parents. Vous, qui ayant si fièrement repoussé l'amant audacieux, avez si généreusement accueilli le proscrit, coupable envers vous... vous m'avez fait concevoir en peu d'instants tout ce que l'âme d'une femme contient de plus grand et de plus pur. Qui m'eût dit qu'au milieu de tant de malheurs le plus grand peut-être pour moi, c'est qu'il y ait dans le monde un Urbain que vous aimez!... » (Pleurant.) Ah! Mariette!...

MARIETTE, lui tendant la main.

Que serait pour moi son estime sans la vôtre, Urbain?...

URBAIN.

Ah! Mariette!... cette lettre honorable!...

votre vertu!... et puis cette barricade... Quand nous marierons-nous?

MARIETTE.

Quand le souvenir de cette cruelle journée sera un peu passé, Urbain... Mais que ferons-nous de cet argent?

URBAIN.

Il n'est pas à nous... Écoutez mon projet... il faut le placer en rentes perpétuelles!... un jour, peut-être, tous ces gens-là seront bien malheureux... Je ne suis qu'un plumassier... mais je vois venir ça... Eh bien, si quelque jour nous pouvons les reconnaître... nous irons leur porter leur argent... avec les intérêts... On peut tuer les gens, quand c'est dans la chose publique, dit le moderne, mais il faut être honnête d'abord... c'est mon opinion...

MARIETTE.

Urbain!... je ne puis pas manquer d'être heureuse, car j'ai pour fiancé le meilleur des hommes!...

URBAIN.

Oh! oui... tu seras heureuse... car vous êtes la plus sage des femmes... vous êtes un ange au sixième étage, vous, Mariette; mais ce n'est pas étonnant... c'est peut-être pour ça... quand on demeure si près du ciel!...

FINAL.

Air nouveau de marche lointaine, par M. Hornille.

URBAIN.

J'entends les pas de mes amis
Qui rentrent dans leur domicile,
Fiers des lauriers qu'ils ont cueillis,
Et tout va dormir dans la ville.
Je pars, je rejoins nos soldats,
Que chaque citoyen accoste.
Je pars; l'amour me dit tout bas :
Urbain, dans cette chambre, hélas!
Tu n'es pas encore à ton poste.

MARIETTE.

Pour nous, c'est l'heure du danger;
On nous observe, on nous menace :
Peut-être va-t-on nous assiéger
Pour nous faire quitter la place.
A deux nous n' croyons pas pouvoir
Faire une brillante riposte.
Mais nous aurons beaucoup d'espoir
Si l'indulgence chaque soir
Occupe ici le premier poste.

FIN D'UN ANGE AU SIXIÈME ÉTAGE.

TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

MONTE-CRISTO

DRAME EN CINQ ACTES ET ONZE TABLEAUX

DE MM. ALEXANDRE DUMAS & AUGUSTE MAQUET

MUSIQUE DE MM. WARNEY, STOEPEL ET MANGEANT

DÉCORS DE MM. CAMBON, THIERY, SECHAN, DIETERLE, DESPLECHIN ET LECHEVALLIER

COSTUMES DESSINÉS PAR MM. GAVARNI, LOUIS LASSALLE ET GIRAUD

MACHINES DE M. ADOLPHE PIERART

COSTUMES EXÉCUTÉS PAR M. FERDINAND ET MADEMOISELLE PHILIS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉÂTRE-HISTORIQUE, LE 3 FÉVRIER 1848.

PREMIÈRE SOIRÉE

PERSONNAGES	ACTEURS	PERSONNAGES	ACTEURS
EDMOND DANTÈS.....	MM. MÉLINGUE	UN AGENT.....	MM. LEFÈVRE.
DANGLARS.....	CHERI.	BAPTISTE.....	ALEXANDRE.
DANTÈS, père.....	CULLIER.	UN CHEF DE DOUANE.....	PAUL.
MOREL, armateur.....	SAINT-LÉON.	UN MATELOT.....	DÉSIRÉ.
PÉNÉLON, contre-maitre.....	BARRÉ.	PAMPHILE, aubergiste.....	LIÉMANCE.
CADEROUSSE, tailleur.....	BOUTIN.	GERMAIN.....	FLEURY.
VILLEFORT.....	LACRESSONNIÈRE.	MERCÉDÈS, comtesse de Morcerf.....	Mmes LACRESSONNIÈRE.
NOIRTIER, père de Villefort.	DUPUIS.	LA CARCONTE, femme de Caderousse.....	PERSON
FERNAND MONDEGO, comte de Morcerf.....	GEORGES.	GRINGOLE, matelot.....	H. JOUVE.
FARIA.....	BONNET.	RÉNÉE DE SAINT-GERAN, femme de Villefort.....	MAILLET.
ANTOINE, geolier.....	CHARLES.	MADAME D'ISTELLE.....	DEVAL.
DE BAVILLE, inspecteur des prisons.....	BEAULIEU.	MADAME MOREL.....	FONTENAY.
LE GOUVERNEUR.....	PEUPIN.	UNE FEMME DE CHAMBRE.....	BETZY.
BERTUCCIO.....	CRETTE.		

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU — LE PORT DE MARSEILLE

Le pont du Pharaon.

SCÈNE PREMIÈRE

EDMOND, PÉNÉLON, GRINGOLE, puis MOREL, MATELOTS.

EDMOND.

Chacun à son poste pour le mouillage!... C'est bien... la place me paraît bonne!...

PÉNÉLON.

Dites donc, monsieur Dantès, sans vous commander?...

EDMOND.

Qu'y a-t-il, mon bon Pénélon?...

PÉNÉLON.

Regardez donc qui nous arrive là-bas... dans un canot.

EDMOND.

Ah! ah!... c'est M. Morel, notre armateur.

PÉNÉLON.

Il ne perd pas de temps, le bourgeois!... il vient avec la santé.

EDMOND.

Dame!... tu comprends, la chose en mérite la peine... Je suis sûr qu'il ne donnerait pas son bénéfice sur ce voyage-ci pour cinquante mille francs!...

PÉNÉLON.

Cinquante mille francs!... Peste!... c'est un joli denier!...

GRINGOLE.

Je parie bien que ton bénéfice, à moi, sur ce voyage-ci, n'ira pas là... N'est-ce pas, maître Pénélon?...

EDMOND.

En quoi voulez-vous que cela me compromette, monsieur?... Je ne sais pas même ce que je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu... Mais, pardon... voici la douane qui met tout sens dessus dessous, selon son habitude... Vous permettez, n'est-ce pas?...

MOREL.

Allez! allez! ..

EDMOND.

Attendez, messieurs!... attendez!...

SCÈNE IV

MOREL, DANGLARS.

DANGLARS, *s'approchant.*

Eh bien! monsieur Morel, il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferrajo, à ce qu'il paraît?...

MOREL.

D'excellentes, mon cher monsieur Danglars...

DANGLARS.

Ah! tant mieux... c'est toujours pénible d'avoir un camarade qui ne fait pas son devoir!...

MOREL.

Dantès a fait le sien, Danglars... et c'était le capitaine Leclère qui lui avait ordonné cette relâche...

DANGLARS.

A propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui?...

MOREL.

Qui?... Dantès?...

DANGLARS.

Oui!...

MOREL.

A moi?... non... En avait-il donc une?...

DANGLARS.

Je croyais qu'en mourant... outre le paquet, le capitaine lui avait confié une lettre... et je pensais, moi, que cette lettre était pour vous...

MOREL.

Outre quel paquet?...

DANGLARS.

Celui que Dantès a déposé à Porto-Ferrajo...

MOREL.

Comment savez-vous qu'il avait un paquet à déposer à Porto-Ferrajo?...

DANGLARS.

Je passais devant la porte du capitaine, qui était entr'ouverte... et je l'ai vu remettre un paquet et une lettre à Dantès...

MOREL.

Il ne m'en a point parlé; mais s'il a cette lettre, il me la remettra...

DANGLARS.

Alors, monsieur Morel, ne parlez point de ce que je viens de vous dire à Edmond.. je me serai trompé...

SCÈNE V

MOREL, EDMOND, puis PÉNÉLON.

MOREL.

Eh bien!... mon cher Dantès... êtes-vous libre?...

EDMOND.

Oui, monsieur.

MOREL.

La chose n'a pas été longue!...

EDMOND.

Non, j'ai remis aux douaniers la liste de nos marchandises, et ils sont en train de faire la visite...

MOREL.

Alors vous n'avez plus rien à faire ici?...

EDMOND.

Non, monsieur, tout est en ordre...

MOREL.

Vous pourrez donc venir dîner avec nous?...

EDMOND.

Excusez-moi, monsieur Morel, de refuser le grand honneur que vous me faites... mais ma première visite, vous le comprenez, doit être pour mon père...

MOREL.

C'est juste, Dantès... c'est juste... je sais que vous êtes bon fils...

EDMOND.

Et il se porte bien... que vous sachiez?...

MOREL.

Votre père?... je crois que oui, mon cher Edmond... quoique je ne l'aie pas aperçu...

EDMOND.

Oui... il se tient enfermé dans sa petite chambre des allées de Meilhan, n'est-ce pas?...

MOREL.

Cela prouve au moins qu'il n'a manqué de rien en votre absence!...

EDMOND.

Mon père est fier, monsieur... et il eût manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit en ce monde, excepté à Dieu!...

MOREL.

Eh bien! après cette visite, nous comptons sur vous?...

EDMOND.

En vérité, monsieur Morel, je suis honteux de répondre ainsi à tant de politesse... mais après cette première visite, il en est une seconde qui ne me tient pas moins au cœur...

MOREL.

Ah! c'est vrai! Dantès... j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père! c'est la belle Mercédès... Ah! ah! cela ne m'étonne plus, Edmond, qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharon*...

EDMOND.

Elle est venue, monsieur?...

MOREL.

En personne... Peste! Edmond... vous n'êtes pas à plaindre... et vous avez là une jolie maîtresse!...

EDMOND.

Ce n'est point ma maîtresse, monsieur... c'est ma fiancée...

MOREL.

Quelquefois... c'est tout un!...

EDMOND.

Pas pour nous!...

MOREL.

Allons, allons, mon cher Edmond, que je ne vous retienne pas... vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres... Avez-vous besoin d'argent?...

EDMOND.

Non, monsieur... j'ai tous mes appointements du voyage... c'est-à-dire trois ou quatre mois de solde.

MOREL.

Vous êtes un garçon rangé, Edmond...

EDMOND.

Ajoutez que j'ai un père pauvre, monsieur... et que ma fiancée n'est pas riche...

MOREL.

Allez donc voir votre père et votre fiancée, Edmond... Allez...

EDMOND.

Alors, vous permettez?

MOREL.

Oui, si vous n'avez plus rien à me dire...

EDMOND.

Non, monsieur... Pénélon, le canot!...

MOREL.

Dites-moi, Edmond... le capitaine Leclère, en mourant, ne vous a pas laissé une lettre pour moi?...

EDMOND.

Il lui a été impossible d'écrire, monsieur... Mais cela me rappelle que j'aurai un congé de huit jours à vous demander...

MOREL.

Pour vous marier, Edmond?...

EDMOND.

Oui, monsieur... d'abord... puis pour aller à Paris...

MOREL.

Bon, vous aurez le temps que vous voudrez... il

nous faudra bien six semaines pour décharger et recharger le bâtiment... et nous ne remettrons pas en mer avant deux mois... Seulement, dans deux mois, il faudra que vous soyez là, Dantès... Le *Pharaon* ne pourrait pas, vous le comprenez bien, se mettre en route sans son capitaine!...

EDMOND.

Sans son capitaine? Faites attention à ce que vous dites là, monsieur!... car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur. Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon*, monsieur?...

MOREL.

Si j'étais seul, mon cher Dantès, je vous tendrais la main... et je vous dirais : Touchez là!... mais j'ai, pour trois ou quatre ans encore, un associé... et vous connaissez le proverbe italien : « Qui a compagnon, a maître!... » Mais la moitié de la besogne est faite, puisque sur deux voix vous en avez déjà une... Rapportez-vous-en à moi pour avoir l'autre... et je ferai de mon mieux!...

EDMOND.

Ah! monsieur, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès!... Moi, capitaine! mon Dieu!... Monsieur Morel, vous venez de me dire là une parole sur laquelle je ne comptais que dans quatre ou cinq ans!...

MOREL.

C'est bien... c'est bien, Edmond... Il y a au ciel un Dieu pour les braves gens!... Allez voir votre père... allez voir Mercédès... et revenez me voir après!...

PÉNÉLON.

Le canot, il est paré, monsieur Edmond!

EDMOND.

Bien, mon ami... (*A Morel.*) Vous ne voulez pas que je vous ramène à terre?

MOREL.

Non, merci... je reste pour régler mes comptes avec Danglars... Avez-vous été content de lui pendant le voyage?

EDMOND.

C'est selon le sens que vous attachez à cette question, monsieur... Si c'est comme bon camarade, que vous me demandez si je suis content de lui... non! car, je crois qu'il me garde rancune, depuis le jour où, à la suite d'une petite querelle, j'ai eu la sottise de lui proposer de faire ensemble une halte de dix minutes à l'île de Monte-Cristo... Si c'est comme comptable que vous voulez dire... je crois qu'il n'y a rien à lui reprocher, et que vous serez content de la façon dont la besogne est faite.

MOREL.

Mais, voyons, Dantès... soyez franc... si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir?

EDMOND.

Capitaine ou second, monsieur Morel, j'aurai

toujours les plus grands égards pour ceux qui possèdent la confiance de mes armateurs.

MOREL.

En vérité, Dantès, vous êtes en tous points un brave garçon... Mais que je ne vous retienne plus... Je vois que vous êtes sur des charbons ardents!...

EDMOND.

J'ai donc mon congé?

MOREL.

Allez... je vous dis...

EDMOND.

Alors, au revoir monsieur Morel, et mille fois merci!

MOREL.

Au revoir, mon cher Edmond... bonne chance! (A Danglars.) Et maintenant, monsieur Danglars, à nous deux. Voyons...

Acte I
DEUXIÈME TABLEAU — CHEZ DANTÈS PÈRE

Une petite chambre mansardée, fenêtre garnie de plantes grimpantes.

SCÈNE PREMIÈRE

DANTÈS, LA CARCONTE.

LA CARCONTE.

Ainsi donc, père Dantès, vous dites qu'il n'est pas chez vous, mon ivrogne de Caderousse?...

DANTÈS.

Non, voisine... je ne l'ai même pas vu de la journée.

LA CARCONTE.

Allons, il sera encore allé au cabaret.

DANTÈS.

Voyons, un peu d'indulgence pour ce pauvre Caderousse, voisine!

LA CARCONTE.

Ah! c'est qu'il ne fait plus que cela... voyez-vous... Un homme qui avait un si bon état.

DANTÈS.

Eh bien!... mais il l'a toujours.

LA CARCONTE.

Oui; mais peu à peu il perd toutes ses pratiques, et puis, on ne veut plus lui faire crédit nulle part.

DANTÈS.

Bah! voisine, vous avez du bien à Arles... et quand vous voudrez quitter Marseille...

LA CARCONTE.

Ah! voilà justement ce que je crains...

DANTÈS.

Comment cela?

LA CARCONTE.

Parce que, ça sera ma mort, voyez-vous... Si je retourne à Arles... je suis perdue!

DANTÈS.

Ah! oui... ces maudites fièvres...

LA CARCONTE.

J'ai pensé en mourir, vous savez bien.

DANTÈS.

Pauvre femme!... Mais vous allez mieux, n'est-ce pas?

LA CARCONTE.

Ah! je suis guérie... et pourvu que je ne reprenne pas le même air.

DANTÈS.

Vous permettez, voisine?

Il monte sur une chaise pour attacher les capucines à la fenêtre.

LA CARCONTE.

Prenez garde! vous êtes au cinquième ici... il n'y a pas à plaisanter...

DANTÈS.

Oh! soyez tranquille!

LA CARCONTE.

J'entends des pas... c'est peut-être lui!...

DANTÈS.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas, comme cela... penser mal de son prochain!

LA CARCONTE.

Ce n'est pas lui... (Apercevant Edmond.) Tiens... tiens!... Oh!... mais...

DANTÈS.

Quoi?

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMOND, paraissant.

EDMOND.

Silence!...

LA CARCONTE.

Oui, et même... (Elle fait signe de s'en aller.) N'est-ce pas?

EDMOND.

Merci!

LA CARCONTE.

Il va être bien heureux le père Dantès!

SCÈNE III

DANTÈS, EDMOND.

DANTÈS, *le dos tourné.*

Vous dites donc, voisine, que ce n'est pas encore lui... Qui est-ce donc alors... hein?

EDMOND.

C'est moi, mon père!

DANTÈS.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

EDMOND.

Qu'as-tu donc, mon père... serais-tu malade?

DANTÈS.

Mon, mon cher Edmond... non, mon enfant...

Mais... je ne t'attendais pas... et la joie... le saisissement... de te revoir ici à l'improviste! O mon Dieu! il me semble que je vais mourir...

EDMOND.

Eh bien!... remets-toi... père... c'est moi! c'est bien moi... On dit toujours que la joie ne fait pas de mal, et voilà pourquoi je suis entré ici sans précaution... Voyons... souris-moi... au lieu de me regarder comme tu le fais, avec des yeux effarés!... Je reviens, nous allons être heureux!

DANTÈS.

Ah! tant mieux... garçon... Mais comment allons-nous être heureux? Tu ne me quittes donc plus?...

EDMOND.

Le pauvre capitaine Leclère est mort, et il est probable que je vais avoir sa place... Comprenez-vous... capitaine, avec cent louis d'appointements... et une part dans les bénéfices!... N'est-ce pas plus que ne pouvait l'espérer un pauvre matelot comme moi?

DANTÈS.

Oui, mon fils... oui, en effet, c'est bien heureux!

EDMOND.

Aussi, je veux, du premier argent que je toucherai... que vous ayez une petite maison, avec un jardin pour planter vos clématites, vos capucines et vos chèvrefeuilles... Mais, qu'as-tu donc, père, on dirait que tu te trouves mal?

DANTÈS.

Patience, Edmond... ce ne sera rien!

EDMOND.

Voyons, voyons... mon père... un verre de vin... cela vous ranimera... Où mettez-vous votre vin?

DANTÈS.

Non, merci... ne cherche pas.

EDMOND.

Si fait, mon père, indiquez-moi l'endroit.

DANTÈS.

Inutile... il n'y a plus de vin.

EDMOND.

Comment! il n'y a plus rien... Auriez-vous manqué d'argent, mon père?

DANTÈS.

Je n'ai manqué de rien, puisque te voilà, mon enfant!

EDMOND.

Comment! est-ce que M. Morel ne vous a pas fait remettre deux cents francs, le jour de mon départ, il y a trois mois?...

DANTÈS.

Oui... c'est vrai; mais tu avais oublié une petite dette chez le voisin Caderousse; il me l'a rappelée, en me disant que, si je ne payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morel. Alors, de peur que cela te fit du tort...

EDMOND.

Eh bien?...

DANTÈS.

J'ai payé, moi!...

EDMOND.

Mais c'était cent quarante francs que je devais au voisin Caderousse!

Oui!...

DANTÈS.

EDMOND.

Et vous les avez donnés, sur les deux cents francs que je vous avais laissés?

Oui!...

DANTÈS.

EDMOND.

De sorte que, pendant trois mois, vous avez vécu avec soixante francs!...

DANTÈS.

Tu sais combien il me faut peu de chose...

EDMOND.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... pardonnez-moi!

DANTÈS.

Qu'as-tu donc?

EDMOND.

Ah! mon père... mon pauvre père... vous m'avez brisé le cœur!...

DANTÈS, *souriant*.

Bah! te voilà... maintenant tout est oublié... car tout est bien.

EDMOND.

Oui, me voilà avec un bel avenir et un peu d'argent... Tenez, prenez... prenez... (*Il verse son argent sur la table.*) Et envoyez tout de suite chercher quelque chose.

DANTÈS.

A qui cela?

EDMOND.

Mais à toi... à moi... mon père!... Prends... prends... achète des provisions... sois heureux... pauvre père... demain... il y en aura d'autre!

DANTÈS.

Doucement... doucement... Avec ta permission, j'userai modérément de ta bourse... On croirait, si l'on me voyait acheter trop de choses à la fois, que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter.

EDMOND.

Fais comme tu voudras, père; mais, avant toutes choses, prends quelqu'un pour te servir. J'ai là-bas, à fond de cale, d'excellent café et du tabac de contrebande pour toi, tu l'auras dès demain... Ça vient de Smyrne. Mais chut! voici quelqu'un.

DANTÈS.

Ah! c'est Caderousse qui aura appris ton arrivée, et qui veut te faire son compliment de bon retour.

EDMOND.

Bon, encore des lèvres qui disent une chose, tandis que le cœur en pense une autre... Mais, n'importe, c'est un voisin qui nous a rendu service autrefois, qu'il soit le bienvenu.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CADEROUSSE.

CADEROUSSE, *entrant*.

Eh! te voilà donc de retour... le petit?

EDMOND.

Comme vous voyez, voisin Caderousse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit.

CADEROUSSE.

Merci, merci... je n'ai besoin de rien... et ce sont même les autres qui ont quelquefois besoin de moi... Je ne dis pas cela pour toi, garçon... Je t'ai prêté de l'argent... tu me l'as rendu... cela se fait entre voisins... et nous sommes quittes.

EDMOND.

On n'est jamais quitte envers ceux qui vous ont obligé, car, lorsqu'on ne leur doit pas de l'argent, on leur doit encore la reconnaissance.

CADEROUSSE.

A quoi bon parler de cela?... Ce qui est passé est passé... Parlons de ton heureux retour, garçon... J'étais donc allé sur le port pour rassortir du drap marron, quand je rencontre l'ami Danglars... « Toi à Marseille? lui demandai-je. — Eh! oui, tout de même, me répondit-il. — Je te croyais à Smyrne? J'y pourrais être, car j'en reviens. — Et Edmond... je pensais à toi tout de suite... où est-il donc, le petit? — Mais, chez son père, sans doute... » Et je suis venu tout droit, pour avoir le plaisir de serrer la main à un ami!...

DANTÈS.

Ce bon Caderousse... il nous aime tant!...

CADEROUSSE.

Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore... attendu que les honnêtes gens sont rares... Mais il paraît que tu reviens riche!...

EDMOND.

Ah! cet argent n'est point à moi, voisin, il est à mon père... Je lui manifestais la crainte qu'il n'eût manqué de quelque chose en mon absence... et, pour me rassurer, il a tiré sa bourse... Allons, père, remettez votre argent dans la tirelire... à moins toutefois que le voisin Caderousse n'en ait besoin... auquel cas, il est bien à son service!

CADEROUSSE.

Non pas, garçon, je n'ai besoin de rien, et, Dieu merci, l'état nourrit son homme... Garde ton argent... garde, on n'en a jamais trop!...

EDMOND.

C'était de bon cœur...

CADEROUSSE.

Je n'en doute pas... Eh bien! te voilà donc au mieux avec M. Morel... câlin que tu es!

EDMOND.

M. Morel a toujours eu beaucoup de bonté pour moi.

CADEROUSSE.

En ce cas, tu as eu tort de refuser son dîner.

DANTÈS.

Comment refuser son dîner!... Il t'avait donc invité à dîner?

EDMOND.

Oui, mon père.

DANTÈS.

Et pourquoi donc as-tu refusé, garçon?

EDMOND.

Pour revenir plus tôt près de vous... j'avais hâte de vous voir.

CADEROUSSE.

Je sais quelqu'un, là-bas, derrière le fort Saint-Nicolas, qui n'en sera pas fâché que tu sois capitaine.

DANTÈS.

Mercédès, n'est-ce pas?

EDMOND.

Oui, mon père... et, avec votre permission, maintenant que je vous ai vu, mon père, maintenant que je sais que vous vous portez bien, je vous demanderai la permission de faire une visite aux Catalans.

DANTÈS.

Va, mon enfant, va, et que Dieu te bénisse dans ta femme, comme il m'a béni dans mon fils!...

CADEROUSSE.

N'importe, n'importe!... tu as bien fait de te dépêcher!...

EDMOND.

Pourquoi cela?

CADEROUSSE.

Parce que la Mercédès est une belle fille, et que les belles filles ne manquent pas d'amoureux... celle-là surtout. Ils la suivent par douzaines; mais, tu vas être capitaine, toi, et l'on te donnera la préférence!

EDMOND.

Ce qui veut dire que si je ne l'étais pas...

CADEROUSSE.

Eh! eh!...

EDMOND.

Allons, allons, voisin, j'ai meilleure opinion que vous des femmes en général... et de Mercédès en particulier... et je suis convaincu que, capitaine ou non, elle me restera fidèle.

CADEROUSSE.

Tant mieux... tant mieux!... Quand on va se marier, c'est toujours une bonne chose que d'avoir la foi... Mais, n'importe... crois-moi, le petit... ne perds pas de temps à lui annoncer ton arrivée.

EDMOND.

J'y vais.

DANTÈS.

Et moi, je t'accompagne jusqu'à la Cannebière... Je ne veux te quitter que le plus tard possible.

CADEROUSSE.

Il faut que je vous demande la permission de rester un instant ici, père Dantès... Cette diable de Carconte, ennuyée sans doute de ce que je ne rentrais pas, est sortie à son tour, et... elle a emporté la clé... De sorte que je suis à la porte...

DANTÈS.

Restez, voisin, restez... vous savez que vous êtes chez vous.

CADEROUSSE.

Merci.

EDMOND.

Venez, mon père.

CADEROUSSE.

Bien des choses de ma part à Mercédès, le petit !...

EDMOND.

Je les ajouterai à celles que j'ai à lui dire.

DANTÈS.

En sortant, vous tirerez la porte.

CADEROUSSE.

Soyez tranquille.

SCÈNE V

CADEROUSSE, *seul*.

Je suis sûr d'une chose, moi... c'est que cet argent, il était rapporté par le petit... et que le vieux vantard n'avait pas un traitre sou à la maison... D'ailleurs, nous allons bien voir... Ah ! les voilà qui sortent ; ils suivent les allées de Meilhan... très bien !... Pour des gens qui remuent l'or à la pelle, voilà une armoire drôlement garnie... et celle-là donc ! Ah ! si fait... il y a une bouteille, mais elle est vide... Chez moi, il n'y a pas de bouteilles vides tant qu'il y a une bourse pleine... et je juge les autres d'après moi... Un morceau de pain !... Je ne me trompais pas... le vieillard était parfaitement à sec, et l'argent a été rapporté par le petit... Quand on pense que ça fait les fiers !...

DANGLARS, *du dehors*.

Caderousse ! Caderousse !...

CADEROUSSE.

Eh ! c'est Danglars... à qui j'avais donné rendez-vous chez moi, et qui trouve visage de bois... Hé ! Danglars ! monte... monte... il n'y a personne... Par ici !...

SCÈNE VI

CADEROUSSE, DANGLARS.

DANGLARS.

Où sont-ils donc ?...

CADEROUSSE.

Ils sont sortis... c'est moi le maître de la maison !...

DANGLARS.

Eh bien ! l'as-tu vu ?

CADEROUSSE.

Je le quitte !...

DANGLARS.

Et t'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ?

CADEROUSSE.

Il en parle comme s'il l'était déjà.

DANGLARS.

Patience... patience... il se presse un peu trop !...

CADEROUSSE.

Il paraît que la chose lui est promise par M. Morel.

DANGLARS.

De sorte qu'il est bien joyeux ?...

CADEROUSSE.

C'est-à-dire qu'il est insolent... Il m'a déjà fait ses offres de service, comme s'il était un grand personnage !

DANGLARS.

Il est toujours amoureux de la belle Catalane ?

CADEROUSSE.

Amoureux fou !... Il y est allé !... Mais, ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là.

DANGLARS.

Explique-toi ?...

CADEROUSSE.

A quoi bon ?

DANGLARS.

C'est plus important que tu ne crois... Tu n'aimes pas Edmond ?

CADEROUSSE.

Je n'aime pas les arrogants.

DANGLARS.

Eh bien ! dis-moi ce que tu sais relativement à la Catalane ?

CADEROUSSE.

Eh bien ! je sais que toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient en compagnie d'un grand gaillard de Catalan, à l'œil noir, à la peau rouge... très brun, très ardent... et qu'elle appelle mon cousin.

DANGLARS.

Ah ! vraiment !... Et crois-tu que le cousin lui fasse la cour ?

CADEROUSSE.

Je le suppose.. Que diable peut faire un grand garçon de vingt ans à une belle fille de dix-sept ans ?

DANGLARS.

Et tu dis que Dantès est allé aux Catalans ?

CADEROUSSE.

Il est parti devant moi.

DANGLARS.

Si nous allions du même côté ? Nous nous arrêterions à la Réserve... et tout en buvant un verre de vin de Lamalgue, nous aurions des nouvelles.

CADEROUSSE.

Qui nous en donnera ?

DANGLARS.

Nous serons sur la route, et nous verrons bien sur son visage ce qui s'y sera passé.

CADEROUSSE.

Allons !... Mais, c'est toi qui paies ?

DANGLARS.

Certainement !... Viens-tu ?

CADEROUSSE.

Me voilà !

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN INCONNU.

L'INCONNU.

Pardon, messieurs...

CADEROUSSE.

Qu'est-ce que cela ?

DANGLARS.

Que demandez-vous ?

L'INCONNU.

N'est-ce pas ici que demeure le capitaine du *Pharaon* ?

DANGLARS.

Le second, c'est-à-dire !

L'INCONNU.

Capitaine ou second, soit... celui qui a été chargé de la conduite du navire pendant la traversée ?

DANGLARS.

Oui, monsieur, c'est ici qu'il demeure.

CADEROUSSE.

Ou plutôt son père.

L'INCONNU.

N'importe !... Et il n'est pas chez lui ?

CADEROUSSE.

Il vient de sortir.

DANGLARS.

Est-ce pour quelque chose en quoi on puisse le remplacer ?

L'INCONNU.

Je voulais lui demander un renseignement, voilà tout.

DANGLARS.

Sur quoi ?

L'INCONNU.

Sur la route que le bâtiment a suivie.

DANGLARS.

Je puis vous le donner, moi !

L'INCONNU.

Vous ?...

DANGLARS.

Oui, je suis comptable à bord du *Pharaon*... Quel est ce renseignement ?

L'INCONNU.

Ah ! bien simple !... Je désirais savoir si, dans sa course, le bâtiment avait relâché à Porto-Ferraço ?

DANGLARS.

Oui, monsieur.

L'INCONNU.

Merci !

DANGLARS.

Eh bien ?

L'INCONNU.

Quoi ?

DANGLARS.

Voilà tout ce que vous voulez savoir ?

L'INCONNU.

Oui !

DANGLARS.

Cependant, si vous désiriez ?...

L'INCONNU.

Je ne désire rien... Adieu, messieurs.

Il sort.

CADEROUSSE.

En voilà un particulier !...

DANGLARS.

Il y a quelque chose de louche dans tout cela, Caderousse... Viens, viens !...

CADEROUSSE.

Attends donc !...

DANGLARS.

Quoi ?

CADEROUSSE.

Le vieux bêtire ne m'a-t-il pas dit de fermer sa porte ?... comme s'il y avait quelque chose à prendre dans sa baraque... là !...

Ils sortent.

TROISIÈME TABLEAU. — LES CATALANS.

L'intérieur de la maison de Mercédès, aux Catalans.

SCÈNE PREMIÈRE

MERCÉDÈS, FERNAND.

FERNAND.

Voyons, Mercédès, voici Pâques qui va venir.. c'est le moment de faire une noce... répondez-moi.

MERCÉDÈS.

Je vous ai déjà répondu cent fois, Fernand... et en vérité, il faut que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger davantage là-dessus?...

FERNAND.

Eh bien! répétez-le encore... répétez-le toujours, pour que j'arrive à le croire... Dites-moi, pour la centième fois, que vous refusez mon amour qu'approuvait votre mère!... faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous!... Ah! mon Dieu... mon Dieu... après avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès... et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie!...

MERCÉDÈS

Ce n'est pas moi, du moins, qui vous ai jamais encouragé dans cet espoir ; vous n'avez pas une seule coquetterie à me reprocher à cet égard. Je vous ai toujours dit : Je vous aime comme un frère, mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette amitié fraternelle, car mon cœur est à un autre.. Vous ai-je toujours dit cela, Fernand?...

FERNAND.

Oui, je le sais bien, Mercédès... oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel mérite de la franchise ; mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une loi sacrée de se marier entre eux?

MERCÉDÈS.

Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi... c'est une habitude, voilà tout ; et, croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur ; vous êtes tombé à la conscription, Fernand, la liberté qu'on vous laisse, c'est une simple tolérance ; d'un moment à l'autre vous pourrez être appelé sous les drapeaux... Une fois soldat, que feriez-vous de moi?... c'est-à-dire d'une pauvre orpheline, triste, sans fortune, possédant pour tout bien une cabane presque en ruines, où pendent quelques filets usés ; misérable héritage laissé par mon père à ma mère, et par ma mère à moi... Depuis un an qu'elle est morte, songez donc, Fernand, que je vis presque de la charité

publique. Quelquefois, vous feignez que je vous suis utile, et cela pour avoir le droit de partager votre pêche avec moi... et j'accepte, Fernand, parce que vous êtes le fils d'un frère de ma mère, parce que nous avons été élevés ensemble, et plus encore, parce que, par dessus-tout, cela vous ferait trop de peine, si je vous refusais... Mais je sens bien que ce poisson que je vais vendre, et dont je tire l'argent avec lequel j'achète le chanvre que je file, je sens bien, Fernand, que c'est une charité!...

FERNAND.

Eh! qu'importe, Mercédès, si pauvre et isolée que vous êtes, vous me convenez mieux que la fille du plus fier armateur ou du plus riche banquier de Marseille!... A nous autres, que nous faut-il?... Une honnête femme et une bonne ménagère... Où trouverais-je mieux que vous sous ces deux rapports?...

MERCÉDÈS.

Fernand, on devient mauvaise ménagère et on ne peut répondre de rester honnête femme lorsqu'on aime un autre que son mari... Contentez-vous de mon amitié... car, je vous le répète, c'est tout ce que je puis vous promettre, et je ne vous promets que ce que je suis sûre de pouvoir donner!...

FERNAND.

Oui... je comprends... vous supportez patiemment votre misère, mais vous avez peur de la mienne... Eh bien! Mercédès, aimé de vous, je tenterai la fortune, vous me porterez bonheur, et je deviendrai riche ; je puis étendre mon état de pêcheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir ; je puis, moi-même, devenir marchand.

MERCÉDÈS.

Vous ne pouvez rien de tout cela, Fernand ; vous êtes soldat, et, si vous restez aux Catalans, c'est parce qu'il n'y a pas de guerre. Demeurez donc pêcheur, ne faites point de rêves qui vous feraient paraître la réalité plus terrible encore, et contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose!

FERNAND.

Eh bien! vous avez raison, Mercédès ; je serai marin... j'aurai, au lieu du costume de nos pères que vous méprisez, un chapeau vert, une chemise rayée et une veste bleue avec des ancrs sur les boutons... N'est-ce point ainsi qu'il faut être habillé pour vous plaire?...

MERCÉDÈS.

Que voulez-vous dire?... Je ne vous comprends pas...

FERNAND.

Je veux dire, Mercédès, que vous n'êtes si dure et si cruelle pour moi, que parce que vous attendez quelqu'un qui est ainsi vêtu... Mais celui que vous attendez est inconstant peut-être, et s'il ne l'est pas, la mer l'est pour lui!...

MERCÉDÈS.

Fernand, je vous croyais bon, et je me trompais; Fernand, vous êtes un mauvais cœur d'appeler à l'aide de votre jalousie les colères de Dieu!... Eh bien! oui, je ne m'en cache pas, j'attends et j'aime celui que vous dites... et s'il ne revient pas, au lieu d'accuser cette inconstance que vous invoquez, vous, je dirai qu'il est mort en m'aimant... Je vous comprends, Fernand, vous vous en prendrez à lui de ce que je ne vous aime pas; vous croiserez votre couteau catalan contre son poignard!... A quoi cela vous avancera-t-il?... A prendre mon amitié, si vous êtes vaincu; à voir mon amitié se changer en haine, si vous êtes vainqueur!... Croyez-moi, chercher querelle à un homme est un mauvais moyen de plaire à la femme qui aime cet homme. Non, Fernand, vous ne vous laisserez point aller ainsi à vos mauvaises pensées. Ne pouvant m'avoir pour femme, vous vous contenterez de m'avoir pour amie et pour sœur... Et d'ailleurs... attendez... attendez, Fernand... Vous l'avez dit tout à l'heure, la mer est perfide, et il y a déjà quatre mois qu'il est parti: depuis quatre mois, j'ai compté bien des tempêtes!...

FERNAND.

Voyons, Mercédès... encore une fois... répondez?... Est-ce bien résolu?...

MERCÉDÈS.

J'aime Edmond Dantès, et nul autre qu'Edmond ne sera mon époux.

FERNAND.

Et vous l'aimerez toujours?...

MERCÉDÈS.

Tant que je vivrai!...

FERNAND.

Mais, s'il est mort?

MERCÉDÈS.

S'il est mort, je mourrai!...

FERNAND.

Mais, s'il vous oublie?

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND, *du dehors.*

Mercédès!... Mercédès!...

MERCÉDÈS.

Ah! tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée, puis-

que le voilà!... Edmond..., mon Edmond!... me voici!...

FERNAND.

Ah! le démon!... c'est bien lui!...

EDMOND, *entrant.*

Mercédès... ma Mercédès bien-aimée!... Ah! pardon... je n'avais pas remarqué que nous étions trois... Qui est monsieur?...

MERCÉDÈS.

Monsieur sera votre meilleur ami un jour, Edmond, car c'est mon ami, à moi... c'est le fils du frère de ma mère... c'est Fernand Mondego!... C'est-à-dire l'homme qu'après vous j'aime le plus au monde, Edmond... Ne le connaissez-vous pas!...

EDMOND.

Ah! si fait... Frère de Mercédès, voici ma main!...

MERCÉDÈS.

Fernand!...

EDMOND.

Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous pour y trouver un ennemi, Mercédès?...

MERCÉDÈS.

Un ennemi!... un ennemi chez moi, Edmond!... Si je savais cela, je te prierais de m'emmener à Marseille, quittant la maison pour n'y plus rentrer, et, s'il t'arrivait malheur, mon Edmond, je monterais sur le cap de Morgion et je me précipiterais sur les rochers, la tête la première!... Mais, tu t'es trompé, Edmond!... tu n'as pas d'ennemi ici!... tu n'as qu'un frère, qui va te serrer la main, comme à un ami dévoué!...

Fernand s'approche, comme fasciné par le regard de Mercédès.

FERNAND.

Oh!... oh!... c'en est trop!... je ne puis... Adieu, Mercédès...

Il sort.

SCÈNE III

MERCÉDÈS, EDMOND.

EDMOND.

Mercédès, Mercédès... cet homme nous portera malheur...

MERCÉDÈS.

Malheur!... Est-ce qu'il y a malheur quand on se revoit, mon Edmond!... Non, non, rien ne peut plus nous porter malheur maintenant... Te voilà, c'est bien toi!... Laisse-moi te regarder... Que tu es beau sous ton habit de marin!... et comme tu porterais bien tous les uniformes, même celui d'amiral!... Oh! tu ne sais pas, Edmond, tout ce que j'ai souffert... Je crois qu'il n'y a jamais eu tant de tempêtes... depuis trois mois... Que de prières au ciel, mon Dieu!... quand cette mer si calme, si tranquille, si joyeuse de ton retour, rugissait en ton absence, et venait se briser contre les rochers!... As-tu pensé à moi... dis?...

EDMOND.

Si j'ai pensé à toi, ma bien-aimée, Mercédès!... Et à quoi veux-tu donc que j'aie pensé?... N'es-tu pas ma Vierge des tempêtes?... N'es-tu pas ma Notre-Dame-de-la-Garde... Tu priais Dieu!... et, moi, je priais Mercédès... Si j'ai pensé à toi!... Nuit et jour... soir et matin... à chaque instant... à chaque minute!... Et la preuve, c'est que je suis arrivé il y a une demi-heure... c'est que je n'ai pris que le temps d'embrasser mon père qui m'aime tant... et que... me voilà!...

MERCÉDÈS.

Te voilà!...

EDMOND.

Oui, et riche de bonnes nouvelles... Comprends-tu, Mercédès!... capitaine... capitaine du *Pharaon*!...

MERCÉDÈS.

Toi?...

EDMOND.

Oui, moi... J'ai la parole de M. Morel; tu sais comme il est bon pour moi!... tu le sais... car il a été te voir...

MERCÉDÈS.

Il te l'a dit?...

EDMOND.

Oui, il connaît notre amour... il sait que tu es ma fiancée... que tu vas être ma femme!... Quand cela... Mercédès... dis?...

MERCÉDÈS.

Ah! quand tu voudras!...

EDMOND.

Merci, je comptais sur cette réponse... Oh!... j'en ai dit deux mots à mon père... il va courir chez M. Morel... ils vont tout arranger ensemble... nous n'aurons à nous occuper de rien, que de notre amour.

MERCÉDÈS.

En vérité, je ne puis croire à notre bonheur!...

EDMOND.

C'est comme moi, Mercédès... il me semble que je fais un rêve... Oh! ton front... ton cœur... toi... tout entière!... que je sache bien que je ne rêve pas!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOREL, DANTÈS.

DANTÈS.

Eh! tenez, monsieur Morel, regardez-les!...

MERCÉDÈS.

Ah!... ton père, Edmond!...

EDMOND.

M. Morel!...

MOREL.

Eh bien! oui, M. Morel... Après... Il vous dérange... maudit M. Morel, n'est-ce pas?

EDMOND.

Oh!...

MOREL.

Vous m'avez demandé un congé, Edmond, pour aller à Paris?

MERCÉDÈS.

Toi!... à Paris?

EDMOND.

Oui, je te dirai cela!... le dernier désir d'un mourant à accomplir...

MERCÉDÈS.

Bien!... bien!...

MOREL.

J'ai donc pensé à ceci...

DANTÈS.

Ecoutez.

MOREL.

Je me suis dit : ces enfants ont bonne envie de se marier tout de suite!...

EDMOND.

Oh! oui!...

MOREL.

Malheureusement, c'est impossible... il y a des formalités, des exigences... des retards... mais on peut toujours les fiancer.

EDMOND.

Sans doute; n'est-ce pas, Mercédès?

MOREL.

Eh bien! fiançons-les!...

EDMOND.

Et quand cela?

MOREL.

Aujourd'hui.

EDMOND et MERCÉDÈS.

Aujourd'hui!...

MOREL.

Et pourquoi pas?

EDMOND.

Monsieur Morel!... mon Dieu!...

MOREL.

Alors, je suis passé chez Pamphile, à la Réserve, ici tout près, vous savez... et j'ai commandé le dîner!...

EDMOND.

Comment, monsieur Morel, vous vous occupez à ce point-là de moi?...

MOREL.

Et de quoi t'occupes-tu, toi, mon garçon, depuis quatre mois... depuis un an, depuis dix ans que tu navigues pour moi?... Tu contribues à me faire riche... je veux contribuer à te faire heureux!

EDMOND.

Mercédès... Mercédès... j'en deviendrai fou!...

MOREL.

Il ne faut pas, peste! ce serait une grande sottise; en ce moment surtout... Ainsi... c'est arrêté?...

EDMOND.

Quoi?

MOREL.
Dans une heure le repas des fiançailles.

EDMOND.
Ordonnez, monsieur Morel, vous êtes notre maître, ou plutôt notre bon génie... Que faut-il que je fasse?...

MOREL.
Rien... Aime... et attends!

MERCÉDÈS.
Edmond, te rappelles-tu le pauvre crucifix de bois, devant lequel nous avons prié au moment de ton départ?...

EDMOND.
Oui!... eh bien?...

MERCÉDÈS.
Il est toujours là... Allons le remercier de t'avoir donné un si bon retour.

EDMOND.
Vous permettez?

DANTÈS.
Va, Edmond, va; nous savons ce que c'est que la prière, nous autres... n'est-ce pas Mercédès? nous autres, qui avons attendu!...

EDMOND.
Alors, dans une heure, n'est-ce pas?...

MOREL.
Dans une heure.

EDMOND.
A la Réserve?...

MOREL.
A la Réserve. (*Edmond et Mercédès sortent.*) Allons, père Dantès... en avant l'habit des dimanches!...

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU. — A LA RÉSERVE.

Une tonnelle dans la cour d'un cabaret.

SCÈNE PREMIÈRE

CADEROUSSE, DANGLARS.

DANGLARS.
On ne voit rien encore!...

CADEROUSSE.
Si fait... l'on voit quelque chose!...

DANGLARS.
Je voulais dire qu'on ne voyait pas Edmond!...

CADEROUSSE.
Non, mais l'on voit Fernand!...

DANGLARS.
Qu'est-ce que Fernand?

CADEROUSSE.
Eh! pardieu!... le rival dont je t'ai parlé, le beau Catalan... le cousin de Mercédès... Veux-tu que je t'appelle?

DANGLARS.
Certainement!

CADEROUSSE.
Hé!... le Catalan!... hé!... où cours-tu comme cela?

SCÈNE II

LES MÊMES, FERNAND.

CADEROUSSE.
Es-tu donc si pressé que tu n'aies pas le temps de dire bonjour aux amis?...

DANGLARS.
Surtout lorsqu'ils ont devant eux une bouteille presque pleine...

FERNAND, *entrant*.
Bonjour... vous m'avez appelé, n'est-ce pas?...

CADEROUSSE.
Eh! sans doute, je t'ai appelé!...

FERNAND.
Pourquoi?...

CADEROUSSE.
Parce que tu courais comme un fou, et que j'ai eu peur que tu n'allasses te jeter à la mer... Que diable! quand on a des amis, c'est non-seulement pour leur offrir un verre de vin... mais encore pour les empêcher de boire trois ou quatre pintes d'eau... Un verre, père Pamphile?...

FERNAND.
Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

CADEROUSSE.
Eh bien! veux-tu que je te dise, Fernand? tu as l'air d'un amant déconfit.

DANGLARS.
Bah! un garçon taillé comme celui-là... Tu te moques, Caderousse!...

CADEROUSSE.
J'ai dit ce que j'ai dit... Écoute plutôt, comme il soupire... Allons, allons, Fernand... lève le nez et réponds... Ce n'est point aimable de ne pas répondre aux gens qui nous demandent des nouvelles de notre santé!...

FERNAND.
Ma santé va bien, merci...

CADEROUSSE.
Vois-tu, Danglars, voici la chose... Fernand, que tu vois, qui est un bon et brave Catalan, un des meilleurs pêcheurs de Marseille, est amoureux d'une belle fille, qu'on appelle Mercédès... Malheureusement, il paraît que la fille, de son côté, est amoureuse du second du *Pharaon*, et comme le *Pharaon* est entré aujourd'hui dans le port... Tu comprends?...

DANGLARS.
Non, je ne comprends pas.

CADEROUSSE.

Eh bien ! ce pauvre Fernand aura reçu son congé.

FERNAND.

Eh bien ! après ?...

CADEROUSSE.

Comment ! après ?...

FERNAND.

Sans doute... Mercédès est libre !... Mercédès peut aimer qui elle veut !...

CADEROUSSE.

Ah ! tu le prends ainsi ?... Bon, bon, bon... c'est autre chose... Moi, je te croyais un Catalan... et l'on m'avait dit que les Catalans n'étaient point hommes à se laisser supplanter... On avait même ajouté que Fernand était terrible dans sa vengeance !...

DANGLARS.

Le pauvre garçon... que veux-tu ? il ne s'attendait pas à voir revenir ainsi Dantès tout à coup, il le croyait mort... infidèle... Qui sait ?...

CADEROUSSE.

Ah ! ma foi, dans tous les cas, Fernand n'est pas le seul, à ce que je crois, que l'heureuse arrivée d'Edmond contrarie... N'est-ce pas, Danglars ?...

DANGLARS.

Non, et j'oserai presque dire que cela lui portera malheur !...

CADEROUSSE.

N'importe !... en attendant, il épouse Mercédès... la belle Mercédès... Il revient pour cela, du moins.

DANGLARS.

Eh bien ! buvons au capitaine Edmond Dantès !... au mari de la belle Catalane !...

CADEROUSSE.

Allons, encore des bêtises !... Eh ! eh ! eh ! qu'aperçois-je donc là-bas, au bas de la butte, dans la direction des Catalans ?... Regarde donc, Fernand, tu as meilleure vue que moi... et puis je crois que je commence à y voir trouble... On dirait de deux amoureux qui marchent côte à côte et la main dans la main... Dieu me pardonne !... ils ne se doutent pas que nous les voyons... et les voilà qui s'embrassent !...

DANGLARS.

Les connaissez-vous, monsieur Fernand ?...

FERNAND,

Oui... oui, je les connais... c'est M. Edmond et mademoiselle Mercédès.

CADEROUSSE.

Ah ! voyez-vous... et moi qui ne les reconnais pas... (*Criant.*) Ohé ! Dantès... ohé ! la belle fille... venez par ici, un peu, et dites-nous à quand la noce !... car voici M. Fernand, qui est si entêté, qu'il ne veut pas nous le dire.

DANGLARS.

Veux-tu te taire... et laisser les amoureux

s'aimer tranquillement !... Tiens, regarde M. Fernand, et prends exemple... Il est raisonnable... lui !...

SCÈNE III

LES MÊMES, EDMOND, MERCÉDÈS.

DANGLARS, *à part.*

Je ne tirerai rien de ces niais-là et j'ai grand peur d'être ici entre un ivrogne et un poltron... Décidément, le destin d'Edmond l'emporte... il épousera la belle fille, il sera capitaine, et se moquera de nous, à moins que... à moins que je ne m'en mêle !...

CADEROUSSE.

Holà ! Edmond ! tu ne vois donc pas les amis ?... ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ?...

EDMOND.

Non, mon cher Caderousse, je ne suis pas fier, mais je suis heureux... et le bonheur aveugle, je crois, encore plus que la fierté !...

CADEROUSSE.

A la bonne heure !... voilà une explication !... Eh ! bonjour madame Dantès !...

MERCÉDÈS, *saluant.*

Ce n'est pas encore mon nom, et dans ce pays, cela porte malheur, assure-t-on, d'appeler les jeunes filles du nom de leur fiancé, avant que ce fiancé ne soit leur mari... Appelez-moi donc Mercédès, je vous prie !...

EDMOND.

Il faut lui pardonner... Je suis aise de vous rencontrer, monsieur Danglars !... je suis heureux de vous voir, voisin Caderousse !...

CADEROUSSE.

Et pourquoi cela, voyons ?...

EDMOND.

Pour vous inviter tous deux au repas de mes fiançailles, qui va avoir lieu dans une heure.

DANGLARS.

Où ?...

EDMOND.

Ici.

FERNAND.

Ah !...

DANGLARS.

Et Fernand... Fernand en est-il aussi ?

EDMOND.

Le frère de ma femme est mon frère, et nous le verrions avec un profond regret, Mercédès et moi, s'écarter de nous dans un pareil moment !...

DANGLARS.

Ainsi, aujourd'hui les fiançailles... demain ou après-demain... le voyage à Paris... et, au retour la noce... Diable ! vous êtes bien pressé, capitaine !...

EDMOND.

On est toujours pressé d'être heureux, monsieur Danglars ; car, lorsqu'on a souffert longtemps, on a grand-peine à croire au bonheur.

DANGLARS.

Ainsi, vous allez demain à Paris ?...

EDMOND.

Oui ; avez-vous des commissions pour la grande ville ?...

DANGLARS.

Non, merci.

EDMOND.

Et vous, Caderousse ?...

CADEROUSSE.

Tu t'informerai si le roi a besoin d'un tailleur ?

DANGLARS.

Oui... oui... je comprends. (*A part.*) A Paris, pour remettre à son adresse, sans doute, la lettre que le grand-maréchal lui a donnée. Pardieu ! cette lettre me fait pousser une idée... Ah ! Dantès, mon ami, tu n'es pas encore couché au registre du *Pharaon* sous le numéro 1. (*A Edmond.*) Eh bien ! au revoir, Edmond.

EDMOND.

Dans une demi-heure, n'est-ce pas ?...

DANGLARS.

Et où allez-vous ainsi ?...

EDMOND.

Où vont les gens heureux... droit devant eux, sans regarder en arrière.... Au revoir, messieurs !...

SCÈNE IV

DANGLARS, FERNAND, CADEROUSSE.

CADEROUSSE.

En voilà de l'amour, où je ne m'y connais pas !

DANGLARS, à *Fernand*.

Ah çà ! mon cher monsieur, voilà un mariage qui ne paraît pas faire le bonheur de tout le monde.

FERNAND.

Il me désespère !...

DANGLARS.

Vous aimiez Mercédès ?...

FERNAND.

Je l'adorais !...

DANGLARS.

Depuis longtemps ?...

FERNAND.

Depuis que nous nous connaissons, je l'ai toujours aimée !...

DANGLARS.

Et vous êtes là, à vous arracher les cheveux, au lieu de chercher remède à la chose ?... Que diable ! je ne croyais pas que ce fût ainsi qu'agissaient les gens de votre nation !... Voyons, vous

me paraissez un gentil garçon, et je voudrais, le diable m'emporte, vous tirer de peine, mais...

CADEROUSSE.

Oui, voyons !...

DANGLARS, à *Caderousse*.

Mon cher, tu es aux trois quarts ivre, achève la bouteille, et tu le seras tout à fait ; bois, et ne te mêle pas de ce que nous faisons : pour ce que nous faisons, il faut avoir toute sa tête !

CADEROUSSE.

Moi, ivre ?... allons donc j'en boirai encore quatre de tes bouteilles !... qui ne sont pas plus grandes qu'un flacon d'eau de Cologne !... Père Pamphile !... du vin ?...

FERNAND, à *Danglars*.

Vous disiez donc, monsieur ?...

DANGLARS.

Que disais-je ?... Ma foi, je ne me le rappelle plus... cet ivrogne de Caderousse m'a fait perdre le fil de mes idées.

CADEROUSSE.

Ivrogne, tant que tu voudras... Tant pis pour ceux qui craignent le vin... c'est qu'ils ont peur que le vin ne leur tire du cœur leurs mauvaises pensées !...

FERNAND.

Vous disiez monsieur, que vous voudriez me tirer de peine ; mais, ajoutiez-vous...

DANGLARS.

Oui ; mais, ajoutais-je, pour vous tirer de peine, il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez, et le mariage peut très bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure !

FERNAND.

Impossible !...

CADEROUSSE.

Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, et voilà Danglars, qui est un finaud, un malin, un *grec*, qui va vous prouver que vous avez tort... Prouve Danglars, j'ai répondu de toi... dis, qu'il n'est pas besoin que Dantès meure. D'ailleurs, ce serait fâcheux, qu'il mourût, Dantès... A ta santé, Dantès !...

DANGLARS.

Laissez-le dire ; et d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur... L'absence disjoint tout aussi bien que la mort : et, supposons qu'il y ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait la pierre d'une tombe.

CADEROUSSE.

Oui, mais on sort de prison... et quand on est sorti de prison, et qu'on s'appelle Edmond Dantès... on se venge !...

FERNAND.

Qu'importe ?...

CADEROUSSE.

D'ailleurs, pourquoi mettrait-on Dantès en prison?... Il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné!...

DANGLARS.

Tais-toi!...

CADEROUSSE.

Je ne veux pas me taire, moi!... Je veux qu'on me dise pourquoi on mettrait Dantès en prison... Moi, j'aime Dantès... A ta santé, Dantès!

DANGLARS.

Eh bien, comprenez-vous, maintenant, qu'il n'y avait pas besoin de le tuer?...

FERNAND.

Non, certes, si, comme vous le disiez tout à l'heure, on avait le moyen de faire arrêter Dantès... Mais, ce moyen, l'avez-vous?...

DANGLARS.

En cherchant bien, on pourrait le trouver; mais de quoi diable vais-je me mêler là?... Est-ce que cela me regarde?...

FERNAND.

Je ne sais pas si cela vous regarde, mais ce que je sais, c'est que vous avez quelque motif de haine particulière contre Dantès : celui qui hait lui-même ne se trompe pas aux sentiments des autres!...

DANGLARS.

Moi, des motifs de haine contre Dantès?... aucun, sur ma parole!... Je vous ai vu malheureux, et votre malheur m'a intéressé; voilà tout... Mais, du moment que vous croyez que j'agis pour mon propre compte... adieu, mon cher ami... tirez-vous d'affaire comme vous pourrez!...

FERNAND, *le retenant.*

Non pas... restez! Peu m'importe, au bout du compte, que vous en vouliez à Dantès ou que vous ne lui en vouliez pas... Je lui en veux, moi, je l'avoue hautement; trouvez le moyen, et je l'exécute, pourvu qu'il n'y ait pas mort d'homme; car Mercédès a dit qu'elle se tuerait, si l'on tuait Dantès!...

CADEROUSSE.

Tuer Dantès!... Qui parle ici de tuer Dantès?... Je ne veux pas qu'on le tue, moi! C'est mon ami... il a offert, ce matin, de partager son argent avec moi, comme j'ai partagé le mien avec lui... Je ne veux pas qu'on tue Dantès!...

DANGLARS.

Eh!... qui te parle de le tuer, imbécile!... Il s'agit d'une simple plaisanterie... Bois à sa santé, et laisse-nous tranquilles!...

*Il lui verse à boire.*CADEROUSSE, *buvant.*

Oui... oui... à la santé de Dantès... à sa santé!... à sa santé... là!...

FERNAND.

Mais, le moyen... le moyen?...

DANGLARS.

Vous ne l'avez donc pas trouvé encore, vous?...

FERNAND.

Non... vous vous en êtes chargé!...

DANGLARS.

Garçon, une plume de l'encre et du papier.

FERNAND, *criant.*

Une plume, de l'encre et du papier!...

LE GARÇON.

Vous avez tout cela sur la table... M. Morel vient de faire la carte du dîner.

DANGLARS.

Bien... Venez!...

CADEROUSSE, *montrant le papier.*

Quand on pense qu'il y a de quoi tuer un homme plus sûrement que si on l'attendait au coin d'un bois pour l'assassiner!... J'ai toujours eu plus peur d'une plume, d'une bouteille d'encre... et d'une feuille de papier, que d'une épée ou d'un pistolet!...

DANGLARS.

Le drôle n'est pas si ivre qu'il en a l'air; versez-lui donc à boire, Fernand!...

CADEROUSSE, *fredonnant.*

Ah! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin!...

FERNAND, *après avoir versé.*

Eh bien?...

DANGLARS.

Eh bien, je disais donc, par exemple, que si, après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, quelqu'un le dénonçait comme agent bonapartiste...

FERNAND.

Je le dénoncerai, moi!...

DANGLARS.

Non, non; si on se décidait à une pareille chose, voyez-vous, il vaudrait mieux prendre tout bonnement, comme je le fais, cette plume... la tremper dans l'encre, et écrire de la main gauche, pour que l'écriture ne fût pas reconnue, une petite dénonciation ainsi conçue...

*Il écrit.*FERNAND, *lisant.*

« Monsieur le procureur du roi... »

DANGLARS.

Une dénonciation... à qui ça s'adresse-t-il?... au procureur du roi...

CADEROUSSE, *se lève et fredonne en trébuchant.*

J'en planterais et si long et si large,
Que j'en ferais présent à tous mes camarades.
Vive l'amour! vive le vin!
Vive l'amour dans un jardin!

FERNAND.

« Monsieur le procureur du roi est prévenu, par » un ami du trône et de la religion, que le nommé » Edmond Dantès, second du navire le *Pharaon*, » arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à » Naples et à Porto-Ferrajo, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste » de Paris. On aura la preuve de son crime en » l'arrêtant; car on trouvera cette lettre, ou sur » lui, ou chez son père, ou dans sa cabine, à bord » du *Pharaon*... »

FERNAND.

Ah!

DANGLARS.

Vous comprenez... Ainsi votre vengeance aurait le sens commun; car d'aucune façon, alors, elle ne pourrait retomber sur vous; et la chose irait toute seule; il n'y aurait plus qu'à plier cette lettre, comme je le fais, et à écrire dessus. (*Ecrivant.*) « A monsieur le procureur du roi... » Tout serait dit!...

CADEROUSSE.

Oui, tout serait dit... seulement, ce serait une infamie.

DANGLARS.

Aussi, ce que je dis et ce que je fais, c'est en plaisantant, et, le premier, je serais bien fâché qu'il lui arrivât quelque chose, à ce bon Dantès... Aussi, tiens!...

Il froisse la lettre et la jette.

CADEROUSSE.

A la bonne heure! Dantès est mon ami, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal...

DANGLARS.

Eh! qui diable y songe, à lui faire du mal!... Ce n'est ni moi, ni Fernand!...

CADEROUSSE.

En ce cas, qu'on nous donne du vin... Je veux boire à la santé d'Edmond et de la belle Mercédès!...

DANGLARS.

Tu n'as déjà que trop bu, ivrogne, et si tu continues...

CADEROUSSE.

Eh bien?...

DANGLARS.

Tu ne pourras plus boire au dîner des fiançailles de ce cher Edmond!...

FERNAND.

Ah! je ne puis souffrir cela... Que Dieu me pardonne ce que je vais faire!

Il ramasse la lettre et se sauve.

CADEROUSSE.

Eh bien! où va-t-il donc?...

DANGLARS.

Où veux-tu qu'il aille?... aux Catalans?...

CADEROUSSE.

Aux Catalans?... Il va à Marseille!... Que diable! je vois bien qu'il va à Marseille, moi... Fernand!... Fernand!...

DANGLARS.

Allons... rassieds-toi... tu ne peux pas te tenir sur tes jambes...

CADEROUSSE.

Moi! je parie que je monte au clocher des Accoules... et sans balancier encore!... C'est comme la lettre...

DANGLARS.

Quelle lettre?...

CADEROUSSE.

La lettre donc... la lettre qui était là... Elle y était... elle n'y est plus!... Je veux la lettre!... la lettre!... (*Danglars lui présente un verre de vin; il boit.*) Ah! que tu me connais bien!...

DANGLARS, à part.

Il était temps... les voilà!...

SCÈNE V

LES MÊMES, GRINGOLE, PÉNÉLON, QUATRE
MATELOTS.

GRINGOLE.

Par ici, vous autres! par ici!... Venez donc... On a bien du mal à faire votre bonheur...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc... que tu nous déranges... que tu nous dis de nous faire beaux!...

GRINGOLE.

Beaux!... Je n'ai pas pu vous dire cela... Propres... c'est possible... Vous êtes propres... il n'y a rien à dire... Moi, je suis très beau et très-élégant!... Quant à votre dérangement, patron, j'espère que vous ne me ferez pas mettre à la cale pour cela...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc!...

UN MATELOT.

Voyons... pourquoi nous amènes-tu ici?...

GRINGOLE.

Savez-vous ce que c'est que cela?...

Il montre des rubans.

LE MATELOT.

C'est du ruban blanc et rouge...

GRINGOLE.

J'ai acheté cela sur la Cannebière... Toutes mes économies y ont passé... vingt-sept sous!... C'est la jarrettière de la mariée... Je suis le plus jeune... c'est à moi l'honneur... Dame! ça coûte! mais ça flatte!

PÉNÉLON.

Tu vas à la noce? Tais-toi donc!...

GRINGOLE.

A la noce!... Je suis invité... et je vous emmène!...

LE MATELOT.

A la noce de qui?...

GRINGOLE.

Voilà... J'étais comme ça sur le port à bourlinguer... Je montais mon ménage aux boutiques à six blancs... quand je vois passer notre lieutenant, M. Edmond... Il filait toutes voiles dehors, avec jubilation... Gringole!... qu'il me crie... Holà! Gringole!... accoste!... J'accoste... Je me marie... qu'il ajoute en rayonnant comme un soleil, et je veux que ma noce soit une fête pour tout le *Pharaon*... Préviens le maître de ma part... préviens tous mes bons amis, et amène-les à la Réserve... Deux temps, cinq mouvements! Je vide le fond de ma bourse sur le comptoir de la mercière... le fond du coffre sur mon dos... Et voilà!...

TOUS.

Bravo! Gringole!...

LE MATELOT.

A la noce du lieutenant!...

GRINGOLE.

Et ça sera un peu composé! M. Morel en est!...

PÉNÉLON.

M. Morel!

GRINGOLE.

Témoin de la mariée! rien que ça!...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc!...

GRINGOLE.

Si vous en doutez, maître Pénélon... regardez à babord... L'écoutille est ouverte... et le soleil luit pour tout le monde!...

LE MATELOT.

En effet, les voilà qui viennent!...

GRINGOLE.

Oh! quelle belle nocce!... Et comme c'est heureux pour vous que je sois venu au monde avec des jambes qui vous ont rattrapés aux quatre coins de Marseille en une heure de temps!... Ah! voilà M. Morel... voilà le lieutenant!... voilà son père, voilà tout le monde! et il n'y a pas la vilaine tête de monsieur... (*Il vient se heurter à Danglars.*) Tiens! M. Danglars!... Qu'est-ce vous faites donc ici, vous?...

DANGLARS.

Tu vois, mon ami... j'attends notre ami Edmond!...

GRINGOLE.

Ah! ah! vous en êtes, vous, monsieur Danglars!... Tant mieux! tant mieux! (*A part.*) C'est drôle, comme je ne l'aurais pas invité, moi!...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc!

LE MATELOT.

Ils se sont raccommodés... ils voulaient s'éventrer l'autre jour!...

GRINGOLE.

C'est-à-dire que M. Edmond voulait éventrer M. Danglars... mais le comptable a filé son nœud, et comme c'est un fin voilier, on l'a vu reparaitre... sous un autre pavillon... Mais silence! voici les fiancés!...

LE MATELOT.

Oh! oh! c'est la fiancée, cette belle fille?

GRINGOLE.

Un peu!... Est-ce pas, maître Pénélon, qu'elle a un avant bien agréable?

PÉNÉLON.

Tais-toi donc!

SCÈNE VI

LES MÊMES, EDMOND, MERCÈDÈS, DANTÈS
PÈRE, MOREL, DANGLARS, FERNAND,
CADEROUSSE, INVITÉS, ETC.

EDMOND.

Bonjour, mes enfants... Monsieur Morel, vous avez permis, n'est-ce pas, que ces braves gens fussent des nôtres?...

MOREL.

Comment donc!... Ne sont-ce pas des compagnons?...

EDMOND.

Dites mes amis...

GRINGOLE, *aux matelots.*

Voyez-vous?... entendez-vous?

DANTÈS.

Eh bien! père Pamphile... la table!...

PAMPHILE, *montrant la table.*

Il me semble qu'il n'y a rien à dire. Dans cinq minutes, tout sera prêt.

EDMOND.

Dans cinq minutes; entendez-vous? Pas dans dix... nous sommes pressés.

CADEROUSSE.

J'entends la voix d'Edmond... Où est-il, Edmond? Bonjour, Edmond!

EDMOND.

Ah! ah! c'est toi, Caderousse!... Eh bien! à la bonne heure, tu n'es pas en retard, mon ami!... Et ta femme, l'as-tu amenée?

CADEROUSSE.

Ma foi non!

EDMOND.

Pourquoi cela?

CADEROUSSE.

Parce que je n'ai pas quitté d'ici.

EDMOND.

Ne pourrais-tu pas l'aller chercher?

CADEROUSSE.

Là-bas! là-bas!... Oh! il y a trop loin.

MERCÈDÈS.

Oh! comme c'est mal, ce que vous dites là.

CADEROUSSE.

Vous trouvez, madame la mariée?

MERCÈDÈS.

Oh! pas encore mariée, monsieur Caderousse!

EDMOND.

Voyons, Mercédès, ce n'est pas la peine de le démentir pour si peu, ce cher voisin!...

DANGLARS.

Comment, pour si peu?...

EDMOND.

Sans doute... Mercédès n'est pas encore ma femme, c'est vrai... mais dans une heure et demie elle le sera!...

DANGLARS.

Dans une heure et demie?...

EDMOND.

Eh! mon Dieu oui, mes amis... Grâce au crédit de M. Morel, l'homme auquel, après Dieu, je dois le plus au monde... toutes les difficultés sont aplanies... Nous avons acheté les bans, et à deux heures et demie M. le maire nous attend à l'hôtel-de-ville. Or, comme une heure un quart viennent de sonner, je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que dans une heure et demie Mercédès s'appellera madame Dantès!...

DANTÈS.

C'est bien agir, cela, hein?... Cela s'appelle-t-il perdre du temps, à votre avis? Arrivé hier

matin, marié aujourd'hui à trois heures!... Parlez-moi des marins pour aller rondement en besogne!...

DANGLARS.

Mais les autres formalités... le contrat... les écritures?...

EDMOND.

Le contrat, il est tout fait... Mercédès n'a rien... je n'ai rien... nous nous marions sous le régime de la communauté!... Voilà!... Ça n'a pas été long à écrire... ce ne sera pas long à payer..

CADEROUSSE.

Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de fiançailles est tout bonnement un repas de nocces?...

EDMOND.

Non pas, voisin... et vous n'y perdrez rien, soyez tranquille... Demain matin, je pars pour Paris... Quatre jours pour aller, quatre jours pour revenir, un jour pour faire en conscience la commission dont je suis chargé, et le 4 mars je suis de retour... Au 5 au plus tard donc le mariage à l'église, et le véritable repas de nocces!...

PÉNÉLON, à mi-voix.

Dites donc, mon lieutenant... et d'ici là?...

EDMOND.

D'ici là?...

PÉNÉLON.

Est-ce qu'il n'y aura pas quelque petit abordage?...

EDMOND.

Chut!...

MERCÉDÈS.

Que dit-il?...

EDMOND.

Rien, chère Mercédès... Il dit que vous êtes belle et que je vous aime.

PAMPHILE.

A table, messieurs! à table!...

GRINGOLE.

Eh bien! et moi?...

EDMOND.

Avec toute la bonne volonté du monde, Gringole, il n'y a pas de place ici pour toi!...

GRINGOLE.

Eh bien! je demande la présidence à la petite table... Personne ne réclame?... Adjugé!

EDMOND.

Allons, à table!... (*Il s'assied.*) Qu'est-ce que cela?...

MOREL.

Lisez, Edmond...

EDMOND.

Ma commission de capitaine, signée de vous, et de votre associé!... Oh! monsieur Morel... oh! mon père!...

MOREL.

C'est mon cadeau de nocces.

EDMOND.

Mes amis... mes bons amis... remerciez pour

moi M. Morel... Quant à moi, je n'ai plus de voix, plus de paroles!...

LES MATELOTS.

Vive notre capitaine!...

CADEROUSSE.

Vive notre capitaine!...

MOREL.

Et tenez, Dantès, voici le plus beau remerciement qu'ils puissent me faire, ces braves gens!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN INCONNU.

PAMPHILE, à Edmond.

Dites donc, monsieur Edmond?...

EDMOND.

Quoi?...

PAMPHILE.

Il y a là un monsieur qui veut vous parler!...

EDMOND.

A moi?

PAMPHILE.

Oui!

Il lui montre l'inconnu.

EDMOND.

Continuez, mes amis... Je suis à vous, monsieur Morel!...

MOREL.

Bien... bien... J'accepte la vice-présidence!...

DANGLARS.

Ah! ah! c'est l'inconnu qui cherchait Edmond; que lui veut-il?...

EDMOND.

Vous désirez me parler, monsieur?

L'INCONNU.

Vous êtes le second du Pharaon?...

EDMOND.

C'est-à-dire, monsieur, depuis un instant, j'en suis le capitaine!...

L'INCONNU.

Peu importe!... Je me suis informé, monsieur, et j'ai appris que votre bâtiment avait touché à Malte, à Naples et à l'île d'Elbe...

EDMOND.

C'est vrai, monsieur.

L'INCONNU.

J'ai appris, en outre, que le capitaine Leclère, qui était de mes amis, est mort entre Civita-Vecchia et Porto-Ferraio.

EDMOND.

C'est encore vrai.

L'INCONNU.

Maintenant, monsieur, comme succédant au capitaine Leclère, n'avez-vous pas été chargé de quelque commission?

EDMOND.

Pour quel pays?

L'INCONNU.

Pour l'île d'Elbe, par exemple?

EDMOND.

Oui, monsieur.

L'INCONNU.
Et à l'île d'Elbe!...

EDMOND.
Eh bien?...

L'INCONNU.
N'avez-vous pas été chargé d'une autre commission, qui n'était que la suite de la première?

EDMOND.
Pour quelle ville?

L'INCONNU.
Pour Paris.

EDMOND.
C'est vrai...

L'INCONNU.
Cette commission, n'était-ce point une lettre?...

EDMOND.
Oui!...

L'INCONNU.
Ne deviez-vous pas la porter vous-même?

EDMOND.
Oui!...

L'INCONNU.
Et ne vous était-il pas recommandé de ne la remettre qu'en mains propres?

EDMOND.
Oui!...

L'INCONNU.
Rue Coq-Héron... numéro...

EDMOND.
Numéro 5.

L'INCONNU.
A monsieur?...

EDMOND.
Dites la moitié du nom, j'achèverai l'autre.

L'INCONNU.
A M. Noir...

EDMOND.
Noir!...

L'INCONNU.
A M. Noirtier, c'est cela... Eh bien, M. Noirtier... c'est moi...

EDMOND.
C'est vous?

L'INCONNU.
Je vous en donnerai la preuve quand vous voudrez.

EDMOND.
Monsieur, je n'ai point la lettre ici... sur moi...

L'INCONNU.
Où est-elle?

EDMOND.
Dans ma cabine, à bord du *Pharaon*.

L'INCONNU.
Monsieur, cette lettre est pour moi d'une énorme importance... et vous le comprendrez facilement, puisque vous deviez entreprendre le voyage de Paris à cette seule fin de me la remettre.

EDMOND.
Eh bien! monsieur, ce soir, à cinq heures, prouvez-moi que vous êtes M. Noirtier, et je vous la remettrai!...

L'INCONNU.
Où cela?

EDMOND.
A bord du *Pharaon*, si vous voulez bien venir m'y joindre.

L'INCONNU.
C'est bien, monsieur, j'y serai!...

EDMOND.
En attendant, monsieur, nous sommes en fête, et si vous voulez être des nôtres...

L'INCONNU.
Merci... A ce soir à cinq heures, à bord du *Pharaon*!...

EDMOND.
C'est dit.

L'INCONNU, à *Pamphile*.
Faites-moi servir à déjeuner!... Un cabinet!

PAMPHILE.
Conduisez monsieur au numéro 5.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins L'INCONNU.

MOREL, à *Edmond*.
Eh bien?...

EDMOND.
Eh bien! monsieur Morel, tous les bonheurs m'arrivent ensemble... il est probable que je n'aurai pas même besoin d'aller à Paris.

MOREL.
Ah! ce monsieur avec lequel vous parliez?...

EDMOND.
Ce monsieur avec lequel je parlais va m'épargner le voyage, selon toute probabilité.

MERCÈDÈS.
Nous ne nous quitterons pas, alors?...

EDMOND.
Non... Mercédès... pas une heure, pas une minute, pas une seconde.

LA CARCONTE, entrant.
Ah! j'étais bien sûre de te retrouver au cabaret.

CADEROUSSE.
Et en bonne compagnie, comme tu vois.

EDMOND.
Chère madame Caderousse, ce n'est pas ma faute si vous n'êtes pas là, en face de votre mari; je lui avais dit d'aller vous chercher, mais je n'ose pas vous dire ce qu'il m'a répondu.

CADEROUSSE.
J'ai répondu qu'il y avait trop loiu, voilà.

LA CARCONTE.
Ah! je le reconnais bien là.

EDMOND.
Mais puisque notre bonne fortune vous amène... allons, venez ici!

LA CARCONTE.
Près de vous?

EDMOND.
N'êtes-vous pas ma voisine... qu'il en soit ici comme aux allées de Meilhan.

LA CARCONTE.

Excusez-moi, monsieur Edmond.

EDMOND.

Et de quoi?

LA CARCONTE.

Dame! si on avait su cela, on se serait faite belle.

EDMOND.

Eh! vous êtes charmante avec votre costume d'Arlésienne... Allons, allons!...

PÉNÉLON.

Capitaine, sans vous commander, pourrait-on vous en chanter une?...

EDMOND.

Toi, non... je connais tes chansons, et je ne m'y fie pas.

UN MATELOI.

Et Gringole?

EDMOND.

Va pour Gringole.

TOUS.

Gringole... oui, Gringole!

GRINGOLE.

AIR nouveau de M. Varney.

I

Quand le marin quitte la plage,
Il craint, dans l'ombre enseveli,
La mer sans fond comme l'oubli,
L'oubli mortel comme l'orage.

Calmes, joyeux jusqu'au retour,
Livrons au vent toute la voile,
Contre la nuit Dieu fit l'étoile,
Contre l'oubli Dieu fit l'amour.

II

Terre là-bas!... c'est la patrie!
Courage, amis, le ciel est pur...
Au port, rayonnant dans l'azur,
La fiancée attend et prie.

Calmes, joyeux, etc.

*Au moment où le dernier refrain finit, on aperçoit
au fond des gendarmes et un commissaire.*

GRINGOLE.

Qu'est-ce que cela?

MERCÉDÈS.

Mon Dieu!...

GRINGOLE.

Des gendarmes!... un commissaire!...

MERCÉDÈS.

Edmond... j'ai peur!...

EDMOND.

Et de quoi?...

MERCÉDÈS.

Je ne sais... mais j'ai peur!...

DANGLARS, à part.

Il a remis la lettre!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN AGENT DE POLICE, UN BRIGADIER
et QUATRE GENDARMES.

L'AGENT.

Gardez les portes, messieurs!

MOREL, s'avançant.

Qu'y a-t-il?... Bien certainement, monsieur, c'est quelque méprise qui vous amène?...

L'AGENT.

S'il y a méprise, monsieur Morel, croyez que cette méprise sera promptement réparée; en attendant, je suis porteur d'un mandat d'arrêt, et, quoique ce soit avec regret que je remplis ma mission, il ne faut pas moins que je la remplisse!... Lequel de vous, messieurs, est Edmond Dantès?...

EDMOND, faisant un pas en avant.

C'est moi, monsieur.

L'AGENT.

Edmond Dantès!... au nom de la loi, je vous arrête!...

EDMOND.

Vous m'arrêtez, monsieur?... et pourquoi m'arrêtez-vous?...

L'AGENT.

Je l'ignore; mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra!...

MERCÉDÈS.

Edmond!...

DANTÈS.

Monsieur, monsieur, au nom du ciel, vous devez savoir pourquoi vous l'arrêtez; c'est mon fils, monsieur, oh! un mot, je vous en supplie!...

MOREL.

Décidément, monsieur, il y a erreur; ce jeune homme est arrivé seulement ce matin, je réponds de lui.

L'AGENT.

Tranquillisez-vous, monsieur, peut-être votre fils a-t-il négligé quelque formalité de douane ou de santé... et, selon toute probabilité, lorsqu'on aura reçu de lui les renseignements que l'on désire, il sera remis en liberté!...

MERCÉDÈS.

Edmond!...

CADEROUSSE.

Ah ça! qu'est-ce que cela signifie?...

DANGLARS.

Le sais-je moi?... Je suis comme toi, je regarde ce qui se passe, et je demeure confondu.

MERCÉDÈS.

Edmond...

Elle se jette dans ses bras.

CADEROUSSE.

Oh! oh!... serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez tout à l'heure, Danglars?... En ce cas, malheur à celui qui l'aurait faite, car elle est bien triste!

LA CARCONTE.

Quelle plaisanterie?

DANGLARS.

Pas du tout... tu sais bien que je l'ai déchiré, ce papier!

CADEROUSSE.

Tu ne l'as pas déchiré, tu l'as jeté dans un coin... là, et il n'y est plus!...

LA CARCONTE.

Quel papier?

DANGLARS.
Tais-toi, tu n'as rien vu... tu étais ivre!

CADEROUSSE.
Oui, mais voilà que je me dégrise!... Où est Fernand?

DANGLARS.
Le sais-je moi? à ses affaires, probablement.

CADEROUSSE, à part.
Fernand a fait le coup!...

LA CARCONTE.
Quel coup?... et que veux-tu dire?

GRINGOLE, bas, à Edmond.
Monsieur Edmond... nous avons là six matelots, ils demandent comme cela... s'il faut verser les gendarmes par les sabords?

EDMOND.
Non, pas un mot, pas un geste, mon bon Gringole... Respect à la loi!

GRINGOLE.
Oh! capitaine, ça serait si vite fait!...

EDMOND.
Soyez tranquilles... mes amis, soyez tranquilles,

l'erreur va s'expliquer, et il est probable que je n'irai pas même jusqu'à la prison...

DANGLARS.
Oh!... bien certainement... j'en répondrais... moi!...

MERCÉDÈS.
Puis-je le suivre, monsieur?

L'AGENT.
Non... mais, sans doute, vous obtiendrez cette permission plus tard.

EDMOND.
Mercédès... Mercédès... je te recommande mon père... Regarde, regarde... ne dirait-on pas qu'il va mourir?...

MERCÉDÈS.
Mon père!... mon père!...

EDMOND.
Adieu, Mercédès... adieu!...

MERCÉDÈS.
Edmond... mon Edmond!... Ah! je me meurs!

MOREL.
Ne craignez rien, mon enfant... ne suis-je pas là?

L'INCONNU, sur le seuil de la porte.
Oh! oh! que signifie tout cela?... Gare à moi!.

2 acte
CINQUIÈME TABLEAU. — LE CABINET DE VILLEFORT.

SCÈNE PREMIÈRE

VILLEFORT, UN HOMME DE LA POLICE.

VILLEFORT.

Eh bien! monsieur, celui que nous cherchons depuis hier, en avons-nous des nouvelles?...

L'HOMME.

Oui, monsieur, il a été vu sur le pont au moment où il descendait d'une barque de promenade, puis vers les allées de Meilhan, puis du côté de la Réserve!

VILLEFORT.

Et c'est bien l'homme du signalement que je vous ai donné... quarante à quarante-cinq ans... cheveux noirs... favoris noirs, redingote boutonnée... rosette d'officier de la Légion-d'Honneur?...

L'HOMME.

C'est bien cela... oui, monsieur...

VILLEFORT.

Alors vous le ferez arrêter, et vous l'amènerez ici... Que voulez-vous, Germain?

GERMAIN.

Ces dames font demander à monsieur s'il veut passer chez elles pour y prendre le thé.

VILLEFORT.

Dites à ces dames que je suis cloué ici pour une heure au moins encore, et qu'elles seraient bien aimables de venir me trouver dans mon bureau... Si elles acceptent, vous servirez le thé ici...

L'HOMME.

Maintenant, en l'absence du procureur du roi...

VILLEFORT.

Il faut agir comme s'il y était... Lancez toute

votre brigade sur l'homme à la redingote... Il m'est signalé comme un personnage très dangereux, et dont il faut que nous nous emparions... Allez!

SCÈNE II

VILLEFORT, RENÉE.

RENÉE.

Ah! l'affreux métier, mon ami; toujours des malheureux!

VILLEFORT.

Dites... toujours des coupables, Renée!...

RENÉE.

Mon ami... moins que personne, vous devez oublier qu'en politique surtout les coupables d'une époque sont les martyrs de l'autre.

VILLEFORT.

Et vous aussi Renée... vous voilà comme vos parents... me faisant un crime des opinions de mon père.

RENÉE.

Ah! comment pouvez-vous croire cela?

VILLEFORT.

Et cependant, vous le voyez, si je suis sévère pour les autres... je ne le suis pas moins pour moi-même... Mon père professait une autre opinion que moi... mon père, après avoir été girondin en 93, avait été sénateur en 1806... Eh bien! non-seulement j'ai rompu avec mon père, mais je l'ai presque renié... je me suis séparé, non-seulement de ses principes, mais encore de son nom... il s'appelait Noirtier, je me suis appelé Villefort, et mes amis les plus intimes savent

seuls l'indissoluble, mais secrète union qui existe entre ces deux noms... Maintenant, tout est divisé entre nous : fortune, famille, avenir... Je ne sais s'il sait ce dont je m'occupe... mais, moi, j'ignore entièrement ce qu'il fait... je ne veux pas le savoir... Depuis la chute de l'usurpateur... je ne l'ai pas vu, je ne lui ai pas écrit... je n'ai pas reçu de ses lettres... Eh! mon Dieu, que pouvais-je donc faire de plus?...

RENÉE.

Voyons, mon ami... laissez un instant cet affreux cabinet... et tous ces horribles papiers qui ne parlent que de mort, que de prisons, que de cachots... et venez chez moi, respirer l'air de tout le monde... S'il arrivait quelque chose, on vous prévientrait... Ma mère, madame de Nargonne, M. de Salvieux et mon père, sont là.

VILLEFORT.

Allons, il le faut bien, puisque vous le voulez. *(Au valet qui entre.)* Qu'est-ce que cela, Germain?

GERMAIN.

De la part du secrétaire de M. le procureur du roi.

VILLEFORT.

Une lettre, et une liasse!... Attendez, Renée, je suis à vous... Il n'y a rien autre chose?

GERMAIN.

Non, monsieur.

VILLEFORT.

Laissez-nous!...

RENÉE.

Vous lirez cela plus tard... Voyons...

VILLEFORT.

Attendez... que je parcoure au moins cette lettre... Ah! ah!...

RENÉE.

Encore quelque chose de nouveau?

VILLEFORT.

Presque rien, chère amie... Il paraît qu'on vient de découvrir un complot bonapartiste.

RENÉE.

Ah! mon Dieu!

VILLEFORT.

En vérité, je leur en voudrais mortellement, à tous ces mauvais Français-là, chère Renée, ne fût-ce qu'à cause des terreurs qu'ils vous causent. La lettre est courte, mais elle est claire... « M. le » procureur du roi est prévenu, par un ami » du trône et de l'autel, que le nommé Edmond » Dantès, second du navire le *Pharaon*, arrivé » ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraio, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris... On aura la preuve de son crime » en l'arrêtant; car on trouvera cette lettre, ou sur lui, ou chez son père... ou dans sa cabine, » à bord du *Pharaon*. »

RENÉE.

Mais cette lettre n'est qu'une lettre anonyme...

et d'ailleurs, elle est adressée à M. le procureur du roi... et non à vous.

VILLEFORT.

Oui, chère amie... mais le procureur du roi est absent; en son absence, l'épître doit parvenir à son secrétaire... il l'a ouverte, il a donné des ordres pour l'arrestation, et maintenant que l'homme est arrêté, probablement, il me renvoie la lettre et le dossier...

GERMAIN, annonçant.

M. Morel!...

VILLEFORT.

Qu'est-ce que M. Morel?

GERMAIN.

C'est l'armateur... Monsieur doit le connaître, il est à la tête d'une des premières maisons de Marseille.

VILLEFORT.

Justement, c'est le patron du *Pharaon*, je crois... Est-il seul?...

GERMAIN.

Il est avec une jeune femme, vêtue en Catalane.

VILLEFORT.

Retournez-vous près de votre mère, Renée?...

RENÉE.

Serait-ce bien indiscret que je restasse?... Je ne sais pourquoi, je m'intéresse à ce pauvre jeune homme.

VILLEFORT.

Restez... je n'y vois pas d'inconvénient... Faites entrer, Germain.

SCÈNE III

VILLEFORT, MOREL, MERCÉDÈS, RENÉE.

VILLEFORT.

Vous arrivez à propos, monsieur... peut-être vous eussé-je envoyé chercher tout à l'heure.

MOREL.

Alors vous savez déjà ce qui m'amène... Imaginez-vous, monsieur, que l'on vient de commettre la méprise la plus étrange, la plus inouïe... On vient d'arrêter le second d'un de mes bâtiments...

VILLEFORT.

Je le sais, monsieur... et l'affaire est même très grave!...

MERCÉDÈS.

« Ah! mon Dieu!... »

MOREL.

Monsieur, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse, cela se voit bien... Imaginez-vous l'homme le plus doux, l'homme le plus probe... et j'oserai presque dire un des meilleurs officiers de la marine marchande.

VILLEFORT.

Vous savez, monsieur, qu'on peut être doux dans sa vie privée, probe dans les relations so-

ciales, savant dans son état, et n'en être pas moins, politiquement parlant... un grand coupable!...

MOREL.

Je vous en prie, monsieur de Villefort, soyez juste comme vous devez l'être... bon comme vous l'êtes toujours, et rendez le pauvre Edmond à son père et à sa fiancée.

MERCÉDÈS.

Ah! oui... à son père, et à sa fiancée, monsieur!...

VILLEFORT.

Et c'est vous qui êtes?...

MERCÉDÈS.

Oui, monsieur, c'est moi qu'il aime, c'est moi qui vous supplie à mon tour, comme vient de le faire M. Morel.

VILLEFORT.

Vous n'avez pas besoin de me supplier, mademoiselle... Si le prévenu est innocent, vous n'avez pas fait un appel inutile à la justice... mais s'il est coupable...

MERCÉDÈS.

Il ne l'est pas, monsieur... j'en réponds, je le jure!...

VILLEFORT.

Cependant les apparences?...

MERCÉDÈS.

Les apparences, vous le savez, ne sont point des preuves... Mais les apparences fussent-elles contre lui... eh bien, monsieur, vous songerez, n'est-ce pas? à ce jeune homme qui entre dans la vie... qui a toujours été honorable et honoré... qui touchait aujourd'hui même au but de tous ses vœux... vous songerez à cette existence qui allait être heureuse, et qu'une accusation inattendue vient frapper au milieu de son bonheur...

RENÉE.

Pauvre femme!

VILLEFORT.

Vous le comprenez, mademoiselle, un juge ne peut s'arrêter à de pareilles considérations.

MERCÉDÈS.

Monsieur, un juge est un homme... surtout quand ce juge a cette ressemblance avec celui qu'il va interroger, qu'il y a huit jours à peine, lui aussi, au comble de ses vœux, a épousé la femme qu'il aimait... Ah! songez donc, monsieur, cela ne pouvait pas vous arriver, je le sais bien; mais enfin, supposez que cela se puisse... dites, quel eût été le désespoir de votre fiancée si, de cette table où vous étiez assis près d'elle, on fût venu vous arracher pour vous conduire en prison?... Croyez-vous qu'elle eût fait, elle, cette distinction du coupable et de l'innocent?... Non, non, elle eût supplié celui qui fût venu pour vous juger... comme je vous supplie... vous qui allez juger Edmond... Elle vous dirait, monsieur : Ce-

lui qui est arrêté, c'est celui que j'aime... celui qu'on sépare de moi, c'est celui qui allait être uni à moi... Sa vie, c'est ma vie!... Monsieur, un mot de vous va nous faire éternellement heureux ou malheureux!... Voilà ce qu'elle eût dit... N'est-ce pas, madame?... Ah! monsieur, au nom de celle qui vous aime, dont le cœur, j'en suis certaine, répond à mon cœur... dont les mains se joignent derrière vous, tandis que les miennes se joignent à vos pieds, monsieur... vous serez un juge demain... mais aujourd'hui, soyez un homme!...

RENÉE.

Mon ami!...

MERCÉDÈS, *suppliant*.

Ah! à genoux... à genoux, monsieur!...

VILLEFORT.

Eh bien!... rassurez-vous, mademoiselle; oui, vous avez su trouver un puissant auxiliaire; oui, aujourd'hui, je suis un homme, et vous avez invoqué un nom qui a retenti jusqu'au fond du cœur de cet homme... et s'il y a un moyen de vous rendre au bonheur...

MERCÉDÈS.

Eh bien?...

VILLEFORT.

Eh bien! comptez sur moi.

MERCÉDÈS.

Ah! monsieur!...

MOREL.

Je vous l'avais bien dit!

UN HUISSIER.

Le prisonnier est là.

VILLEFORT.

Au reste, dans un quart d'heure, vous saurez à quoi vous en tenir.

RENÉE.

Venez, mademoiselle... vous attendrez chez moi... Et vous, monsieur Morel, courez rassurer le pauvre père... (*A Villefort.*) Vous avez promis...

VILLEFORT.

Soyez tranquille, chère Renée!...

SCÈNE IV

VILLEFORT, L'HUISSIER, puis EDMOND.

VILLEFORT.

Faites entrer!... Qu'on nous laisse seuls!... Comment vous nommez-vous?

EDMOND.

Edmond Dantès.

VILLEFORT.

Que faites-vous?

EDMOND.

Je suis second à bord du *Pharaon*, qui appartient à M. Morel.

VILLEFORT.

Que faisiez-vous au moment où vous avez été arrêté?

EDMOND.

J'assistais au repas de mes fiançailles.

VILLEFORT.

Continuez, monsieur.

EDMOND.

Que je continue?

VILLEFORT.

Oui.

EDMOND.

A quoi faire, s'il vous plaît, monsieur?

VILLEFORT.

A éclairer la justice.

EDMOND.

Que la justice me dise sur quel point elle désire être éclairée... je lui dirai tout ce que je sais... Seulement je la prévienne que je ne sais pas grand'chose.

VILLEFORT.

Avez-vous servi sous l'usurpateur?

EDMOND.

Non, monsieur; j'allais seulement être incorporé dans la marine militaire lorsqu'il est tombé.

VILLEFORT.

On dit vos opinions politiques exagérées...

EDMOND.

Mes opinions politiques, monsieur, c'est presque honteux à dire... mais je n'ai jamais eu ce qui s'appelle une opinion... Je suis destiné à ne jouer aucun rôle; le peu que je suis... c'est à M. Morel que je le dois... Aussi, toutes mes opinions, je ne dirai pas politiques, mais privées, se bornent-elles à trois sentiments: j'aime mon père, je respecte M. Morel... et j'adore Mercédès... Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire à la justice... vous voyez que c'est peu intéressant pour elle.

VILLEFORT.

Monsieur, vous connaissez-vous quelques ennemis?

EDMOND.

Des ennemis, à moi?... J'ai le bonheur d'être trop peu de chose, pour que ma position m'en ait fait... Quant à mon caractère, un peu vif peut-être... j'ai toujours essayé de l'adoucir envers mes subordonnés... J'ai dix ou douze matelots sous mes ordres... Qu'on les interroge, monsieur, et ils vous diront qu'ils m'aiment et qu'ils me respectent, non pas comme un père... je suis trop jeune pour cela... mais comme un frère aîné.

VILLEFORT.

Mais, à défaut d'ennemis, peut-être avez-vous des jaloux... Vous avez été nommé capitaine à votre âge, ce qui est un poste élevé dans votre état; vous allez épouser une jolie femme, qui vous aime... ce qui est un bonheur rare dans tous les états de la terre... ces deux préférences du destin ont pu vous faire des envieux!

EDMOND.

Oui, vous avez raison, vous devez mieux connaître les hommes que moi, et c'est possible... mais si ces envieux devaient être parmi mes

amis, je vous avoue que j'aime autant ne pas les connaître... pour ne pas être forcé de les haïr.

VILLEFORT.

Vous avez tort, monsieur... il faut toujours, autant que possible, voir clair autour de soi... et, en vérité... vous me paraissez un si digne, un si brave marin, que je vais m'écarter des règles ordinaires de la justice, et vous aider à faire jaillir la lumière, en vous communiquant la dénonciation qui vous amène devant moi... Voici le papier accusateur... Reconnaissez-vous l'écriture?

EDMOND.

Non, monsieur, je ne connais pas cette écriture... Elle est déguisée; et cependant elle est d'une forme assez franche... En tous cas, c'est une main habile qui l'a tracée... Je suis bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous, monsieur, car mon envieux est un véritable ennemi!

VILLEFORT.

Et maintenant, voyons, répondez franchement, non pas comme un prévenu à son juge, mais comme un homme dans une fausse position répond à un autre homme qui s'intéresse à lui... Qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation anonyme?

EDMOND.

En quittant Naples, le capitaine Leclère tomba malade d'une fièvre cérébrale; comme nous n'avions pas de médecin à bord, et qu'il ne voulut relâcher sur aucun point de la côte, pressé qu'il était de se rendre à l'île d'Elbe, sa maladie empira au point que, vers la fin du troisième jour, sentant qu'il allait mourir, il me fit appeler près de lui... « Mon cher Dantès, me dit-il, jurez-moi sur votre honneur de faire ce que je vais vous dire... il y va des plus hautes destinées... — Je vous le jure, capitaine, répondis-je... — Eh bien! comme après ma mort le commandement du navire vous appartient en qualité de second, vous prendrez ce commandement... vous mettrez le cap sur l'île d'Elbe... vous débarquerez à Porto-Ferrajo... vous demanderez le grand-maréchal... vous lui remettrez cette lettre... Peut-être alors vous remettra-t-on une autre lettre, et vous chargera-t-on de quelque mission... Cette mission, qui m'était réservée, Dantès, vous l'accomplirez à ma place, et tout l'honneur en sera pour vous... — Je le ferai, capitaine; mais peut-être n'arrivera-t-on pas aussi facilement que vous le pensez auprès du grand-maréchal?... — Voici une bague que vous lui ferez parvenir, dit le capitaine, et qui lèvera toutes les difficultés... » A ces mots, il me remit une bague... Il était temps... deux heures après, le délire le prit... le lendemain, il était mort!...

VILLEFORT.

Et que faites-vous?

EDMOND.

Ce que je devais faire, monsieur, ce que tout autre eût fait à ma place... En tous cas, les prières d'un supérieur sont sacrées... mais, chez les marins, les prières d'un supérieur sont des ordres qu'on doit accomplir... Je fis donc voile pour l'île d'Elbe, où j'arrivai le lendemain... Je consignai tout le monde à bord, et je descendis seul à terre... Comme je l'avais prévu, on fit quelques difficultés pour m'introduire auprès du grand-maréchal... Mais je lui envoyai la bague qui devait me servir de signe de reconnaissance, et toutes les portes s'ouvrirent devant moi... Il me reçut, m'interrogea sur les dernières circonstances de la mort du malheureux Leclère... et, comme celui-ci m'en avait prévenu, le grand-maréchal me donna une lettre, qu'il me chargea de remettre en personne à Paris... Je le lui promis, car c'était accomplir les dernières volontés de mon capitaine... De retour à Marseille, je réglai rapidement toutes les affaires du bord... puis je courus voir ma fiancée... que je retrouvai plus belle et plus aimante que jamais... Enfin, j'assistais, comme je vous l'ai dit, monsieur, au repas de mes fiançailles... j'allais me marier dans une heure, lorsque, sur cette dénonciation, que vous paraissez maintenant mépriser autant que moi... je fus arrêté!... Voilà la vérité, monsieur, sur mon honneur de marin, sur mon amour pour Mercédès, sur la vie de mon père!...

VILLEFORT.

Oui... oui... tout cela me paraît être la vérité, et, si vous êtes coupable, c'est d'imprudence... encore cette imprudence est-elle légitimée par les ordres de votre capitaine!... Donnez-moi cette lettre qu'on vous a remise à l'île d'Elbe... Donnez-moi votre parole de vous représenter à la première réquisition, et allez rejoindre vos amis.

EDMOND.

Ainsi, monsieur, je suis libre?

VILLEFORT.

Oui... Seulement, donnez-moi cette lettre.

EDMOND.

Elle doit être devant vous, monsieur, car on me l'a prise, avec mes autres papiers renfermés dans ma cabine.

GERMAIN.

Monsieur!...

VILLEFORT.

J'avais défendu qu'on entrât!...

GERMAIN.

C'est un étranger qui désire parler à monsieur, pour affaires de la plus haute importance, à ce qu'il dit.

VILLEFORT.

Je n'y suis pour personne!

GERMAIN.

Il prétend que lorsque monsieur aura vu son nom, il le recevra.

VILLEFORT.

Et où est sa carte?

GERMAIN.

La voici!

VILLEFORT, à part.

Noirtier!... mon père!... Oui, sans doute... oui... faites entrer!... (A Edmond.) Passez là, nous terminerons dans un moment... Allez!... allez!...

SCÈNE V

VILLEFORT, GERMAIN, puis NOIRTIER.

VILLEFORT, à part.

Mon père!... que vient-il faire ici?... Pourquoi est-il venu sans me prévenir?... Que signifie ce mystère?... Mon Dieu!... mon Dieu!... serais-je donc toujours poursuivi par cet implacable passé!

NOIRTIER, entrant.

Eh! pardieu, mon cher, voilà bien des façons!... Est-ce donc l'habitude, à Marseille, que les fils fassent faire antichambre à leurs pères?

GERMAIN.

Tiens!... c'est le père de monsieur.

VILLEFORT.

Laissez-nous, Germain.

SCÈNE VI

VILLEFORT, NOIRTIER.

NOIRTIER.

Il est curieux, à ce qu'il paraît, votre valet de chambre... c'est un vilain défaut, et dont vous ferez fort bien de le corriger... Ah çà! mais, sais-tu que c'est une singulière ville que ta ville de Marseille, et peu hospitalière!...

VILLEFORT.

Pourquoi cela?

NOIRTIER.

Arrivé hier, je suis entouré de mouchards... qui me traquent... qui m'espionnent... qui me poursuivent comme si j'étais un criminel d'Etat!... Voyons, est-ce que j'ai dans ma mise quelque chose qui dénonce le conspirateur?

VILLEFORT.

Dans votre mise... oui, en effet, cette redingote boutonnée... ce col noir... cette rosette de la Légion-d'Honneur... ces favoris... C'est le signalement...

NOIRTIER.

Quel signalement?

VILLEFORT.

Ce signalement que j'ai donné moi-même!...

NOIRTIER.

Tu as donné mon signalement?

VILLEFORT.

J'ai donné celui d'un homme qui conspire pour le retour de l'usurpateur.

NOIRTIER.

Comment! on sait déjà ici que nous conspirons là-bas?

VILLEFORT.
Vous conspirez donc?

NOIRTIER.
Que diable veux-tu que je fasse?

VILLEFORT.
Ah! en vérité, monsieur, votre sang-froid me fait frémir!...

NOIRTIER.
Que veux-tu?... quand on a été proscrit par les montagnards; qu'on est sorti de Paris caché dans une charrette de foin; qu'on a été traqué dans les landes de Bordeaux par les limiers de Robespierre, cela vous aguerrit à bien des choses... Eh bien! continue!... Je conspire donc?...

VILLEFORT.
Vous en êtes accusé, du moins.

NOIRTIER.
Et avec qui?

VILLEFORT.
Avec les proscrits de l'île d'Elbe.

NOIRTIER.
Ah! voilà une belle histoire!... Qui vous l'a contée?

VILLEFORT.
La police!

NOIRTIER.
En vérité, mon cher, elle est fort bien informée votre police; je lui en fais mon compliment... Je ne la croyais pas si forte que cela!

VILLEFORT.
Oui, mais, en attendant, votre signalement est aux mains de tous les agents... Vous êtes poursuivi... traqué par eux...

NOIRTIER.
Je le sais bien, puisque je ne leur ai échappé qu'en sonnant chez toi...

VILLEFORT.
Mais vous ne pouvez rester chez moi!...

NOIRTIER.
Je le sais bien encore!...

VILLEFORT.
Il faudra que vous en sortiez un jour ou l'autre!...

NOIRTIER.
Je compte bien en sortir ce soir même.

VILLEFORT.
Mais, comment cela?

NOIRTIER.
Vraiment, mon cher, on dirait que tu es né d'hier!

VILLEFORT.
Que voulez-vous?

NOIRTIER.
Tu vas voir... Comment appelles-tu ce garçon?

VILLEFORT.
Germain.

NOIRTIER.
Germain, conduisez-moi à la chambre de votre maître... Eh bien?...

VILLEFORT.
Germain, conduisez monsieur.

NOIRTIER.
Au revoir, Gérard.

SCÈNE VII

VILLEFORT, puis EDMOND.

VILLEFORT, à part.
Finissons-en d'abord avec ce Dantès... (Haut.)
Le prévenu est-il toujours là?

EDMOND.
Oui, monsieur.

VILLEFORT.
Venez!...

EDMOND.
Me voici.

VILLEFORT.
Nous en étions à cette lettre, n'est-ce pas?

EDMOND.
Qui m'a été remise par le grand-maréchal... oui, monsieur; et vous aviez la bonté de me dire que, si j'étais coupable, c'était par imprudence... et que d'ailleurs cette imprudence était légitimée par les ordres de mon supérieur.

VILLEFORT.
Oui, monsieur, et je ne me dédis pas.

EDMOND.
Ainsi, je suis libre?...

VILLEFORT.
Oui... Seulement cette lettre...

EDMOND.
Je vous l'ai dit, monsieur, elle doit être devant vous... Ah! monsieur, que de reconnaissance!...

VILLEFORT.
Attendez... A qui est-elle adressée cette lettre?

EDMOND.
A M. Noirtier, rue Coq-Héron, à Paris.

VILLEFORT.
A M. Noirtier!...

EDMOND.
Oui, monsieur... Le connaissez-vous?

VILLEFORT.
Un fidèle serviteur du roi ne connaît pas les conspirateurs.

EDMOND.
Mais il s'agit donc d'une conspiration?... En tous cas, monsieur, je ne conspire pas, moi... J'ignorais entièrement le contenu de la dépêche dont j'étais porteur.

VILLEFORT.
Oui, mais vous savez le nom de celui à qui elle était destinée?

EDMOND.
Il était sur l'adresse.

VILLEFORT.
Et vous n'avez montré cette lettre à personne?

EDMOND.
A personne, sur l'honneur, monsieur!

VILLEFORT.
Tout le monde ignore que vous étiez porteur d'une lettre venant de l'île d'Elbe, et adressée à M. Noirtier?

EDMOND.

Tout le monde, excepté celui qui me l'a remise, et celui à qui je devais la remettre.

VILLEFORT.

Vous avez vu M. Noirtier ?

EDMOND.

Oui...

VILLEFORT.

Et vous deviez lui remettre cette lettre?...

EDMOND.

Ce soir!... Oh! mon Dieu!... qu'y a-t-il donc, monsieur?... vous allez vous trouver mal... Voulez-vous que j'appelle... que je sonne?...

VILLEFORT.

Non, monsieur... ne bougez pas, ne dites pas un mot... C'est à moi de donner des ordres ici, et non pas à vous!

EDMOND.

Monsieur...

VILLEFORT.

Ecoutez, les charges les plus accablantes résultent contre vous de cet interrogatoire... Je ne suis donc pas le maître de vous rendre à l'instant même, comme je le désirerais, votre liberté; en attendant, vous avez vu de quelle façon jusqu'ici j'ai agi envers vous?...

EDMOND.

Oui, monsieur, et jusqu'au moment où vous avez lu cette malheureuse lettre... vous avez été pour moi plutôt un ami qu'un juge.

VILLEFORT.

Eh bien! monsieur, je vais vous retenir encore quelque temps prisonnier, le moins longtemps que je pourrai... La principale charge qui existe contre vous, c'est cette lettre... et vous voyez... vous voyez... je l'anéantis...

Il brûle la lettre.

EDMOND.

Oh! monsieur... vous êtes plus que la justice, vous êtes la bonté!...

VILLEFORT.

Ainsi, donc... après un pareil acte, vous comprenez que vous devez avoir confiance en moi?...

EDMOND.

Oh! monsieur... dites-moi ce que je dois faire, et je m'y conformerai.

VILLEFORT.

Il est possible qu'un autre que moi vienne vous interroger... dites tout ce que vous m'avez dit... mais pas un mot de cette lettre!...

EDMOND.

Je vous le promets!..

VILLEFORT.

Vous comprenez, monsieur, nous savons seuls maintenant que cette lettre a existé; on ne vous la représentera pas... Niez donc, niez hardiment, et vous êtes sauvé.

EDMOND.

Je nierai, monsieur.

VILLEFORT.

C'était la seule lettre que vous eussiez?...

EDMOND.

La seule.

VILLEFORT.

Faites-en serment.

EDMOND.

Je le jure!

Villefort sonne; le commissaire entre.

VILLEFORT, à Edmond.

Suivez monsieur.

EDMOND, avec expansion.

Merci, monsieur... monsieur!

Il sort.

SCÈNE VIII

VILLEFORT, puis NOIRTIER, GERMAIN.

VILLEFORT.

Oh! mon Dieu... à quoi tiennent la vie et la fortune!... Si le procureur du roi eût été à Marseille; si le juge d'instruction eût été appelé au lieu de moi, j'étais perdu... et ce papier... ce papier maudit me précipitait dans l'abîme... Ah! mon père... mon père... serez-vous donc toujours un obstacle à mon bonheur en ce monde... et faudra-t-il que mon avenir lutte éternellement avec votre passé!...

NOIRTIER, qui a changé de costume et s'est rasé les favoris.

Tu dis?...

VILLEFORT.

Monsieur!...

NOIRTIER.

Ah! bravo! tu ne me reconnais pas toi-même!

VILLEFORT.

C'est vous!...

NOIRTIER.

Sans doute... Ne m'as-tu pas prévenu qu'on avait mon signalement?...

VILLEFORT.

Oui!

NOIRTIER.

Eh bien! j'ai changé de visage.

GERMAIN, entrant.

Monsieur, les hommes de la police sont là...

VILLEFORT.

Lesquels?

GERMAIN.

Ceux à qui vous avez donné le signalement d'un étranger nouvellement arrivé à Marseille.

VILLEFORT.

Qu'ils attendent!... qu'ils s'en aillent!...

NOIRTIER.

Non pas, au contraire, qu'ils entrent... j'aime bien mieux qu'ils soient ici que dehors.

VILLEFORT.

En effet, qu'ils entrent...

NOIRTIER.

Eh! sans doute, qu'ils entrent... Mon cher, je l'ai toujours dit : il n'y a rien de commode comme les signalements... cheveux et favoris noirs, redin-

gote boutonnée, rosette d'officier à la boutonnière, chapeau à larges bords. Une tasse de thé avec moi, Gérard!...

VILLEFORT.
Les voilà!

NOIRTIER.
Pardieu! je les connais bien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN HOMME DE LA POLICE, DEUX AGENTS.

VILLEFORT.
Eh bien! messieurs?...

L'HOMME.

Eh bien! monsieur le substitut, nous l'avons manqué, mais de bien peu de chose... A l'angle du quai, il a failli être pris; il faut qu'il soit entré dans quelque maison particulière... Nous venons chercher un ordre pour fouiller dans toutes les maisons de la rue...

NOIRTIER.

Mon cher Villefort, je ne veux pas t'empêcher de faire tes affaires... Donne cet ordre... donne...

VILLEFORT.

Mais...

NOIRTIER.

Donne, mon cher... Fouille... cherche... appréhende au corps, c'est ton état... Adieu, mon ami... (Aux agents.) Vous permettez, messieurs... Adieu Villefort!...

Il passe au milieu des agents.

SCÈNE X

LES MÊMES, *excepté* NOIRTIER.

L'HOMME.

Monsieur ne nous donne pas l'ordre?...

VILLEFORT.

Inutile... l'homme que nous cherchions a été pris à Aix... mais nous en avons un, là, bien autrement dangereux.

L'HOMME.

Lequel?...

VILLEFORT.

Celui qui a été arrêté à la Réserve... Qu'il soit conduit à l'instant même au château d'If... écroué... mis au plus profond secret... Voici l'ordre pour le gouverneur... Allez!...

L'agent sort.

GERMAIN.

Madame est là avec cette jeune fille...

VILLEFORT.

Dites que je ne puis les recevoir... et venez me rejoindre à la porte... Je pars à l'instant même pour Paris... Allez!...

SCÈNE XI

VILLEFORT, *seul*.

Napoléon débarqué dans trois jours!... Allons, ce qui devait faire ma perte, fera peut-être ma fortune... A l'œuvre, Villefort!... à l'œuvre!...

Il sort.

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU. — LE CACHOT D'EDMOND AU CHATEAU D'IF.

SCÈNE PREMIÈRE

EDMOND, *couché sur la dalle*, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Dis donc, l'ami!... Tu ne réponds pas... comme il te fera plaisir... Voici ton pain, voici ton eau, entends-tu?... Entêté! il devrait pourtant s'être accoutumé à moi, depuis bientôt quatre ans que je le sers... Hum! m'est avis qu'il n'ira pas loin maintenant... Non, il ne fera pas de vieux os... En attendant, voici son pain, voici son eau... Voici ton pain... entends-tu?... Non. Bonsoir alors...

Il sort.

SCÈNE II

EDMOND, *seul, se relevant*.

Oh! quelquefois... jadis... dans mes courses lointaines... quand j'étais encore un homme, quand, libre et puissant, je jetais aux autres hommes des commandements qui étaient exécutés... j'ai vu le ciel se couvrir, la mer frémir et gronder, l'orage naître dans un coin du ciel, et, comme un aigle gigantesque, battre les deux

horizons de ses deux ailes... Alors je sentais que mon vaisseau n'était plus qu'un refuge impuisant, car mon vaisseau, léger comme une plume à la main d'un géant, tremblait et frissonnait lui-même, bientôt, au bruit effroyable des lames, l'aspect des rochers tranchants m'annonçait la mort... et la mort m'épouvantait, et je faisais tous mes efforts pour y échapper, et je réunissais toutes les forces de l'homme et toute l'intelligence du marin pour lutter contre Dieu!... Car j'étais heureux alors, car revenir à la vie c'était revenir au bonheur... car cette mort, je ne l'avais pas appelée, je ne l'avais pas choisie; car le sommeil enfin me paraissait dur sur ce lit d'algues et de cailloux... car je m'indignais, moi qui me croyais une créature faite à l'image de Dieu... de servir après ma mort de pâture aux goélands et aux vautours!... Mais aujourd'hui, c'est autre chose... mais aujourd'hui j'ai perdu tout ce qui pouvait me faire aimer la vie... mais aujourd'hui la mort me sourit comme une nourrice à l'enfant qu'elle va bercer... mais aujourd'hui enfin, je meurs à ma guise... aujourd'hui, je m'endors las et brisé, comme je m'endormais après un de ces soirs de désespoir et de rage pendant lesquels j'avais compté trois mille tours dans ma chambre...

c'est-à-dire trente mille pas, c'est-à-dire près de dix lieues... mais aujourd'hui... aujourd'hui... je veux mourir et je mourrai!... Ma vie est l'image de ce pain et de cette eau... je la sème miette à miette, je la répands goutte à goutte... (*Il émiette son pain à travers les barreaux d'une meurtrière.*) Demain... demain, je l'espère, ô mon Dieu! tout sera fini... et toi, mon juge, toi mon juge éternel et miséricordieux, tu me diras peut-être quel crime j'ai commis!...

SCÈNE III

LE GOUVERNEUR, DE BAVILLE, LE GEOLIER, EDMOND.

LE GOUVERNEUR.

Par ici, monsieur l'inspecteur... par ici!

DE BAVILLE.

Quel est le prisonnier chez lequel nous allons entrer?

LE GOUVERNEUR.

C'est le numéro 17.

DE BAVILLE.

Je ne sais vraiment pas pourquoi on nous fait faire toutes ces tournées inutiles : qui voit un prisonnier en voit cent ; qui entend un prisonnier en entend cent mille... C'est toujours la même chose... mal nourris et innocents. Qu'est-ce que celui-ci?

LE GOUVERNEUR.

Oh! celui-ci est un conspirateur des plus dangereux, et qui nous est recommandé particulièrement, comme un homme capable de tout.

DE BAVILLE.

Il est seul ici depuis longtemps?

LE GOUVERNEUR.

Il nous a été amené quelques jours avant le débarquement de l'usurpateur, le 28 février 1815, à onze heures du soir.

DE BAVILLE.

Et il est dans ce cachot depuis son entrée au château d'If?

LE GOUVERNEUR.

Non, monsieur ; il avait été placé d'abord dans un cachot moins sombre ; mais, dans un accès de rage, il a voulu tuer son geolier, et on l'a fait descendre dans celui-ci.

DE BAVILLE, *au geolier.*

Est-ce vous qu'il a menacé?

LE GEOLIER.

Oui, monsieur.

DE BAVILLE.

Voulez-vous qu'on s'en plaigne?

LE GEOLIER.

Inutile, monsieur, il est assez puni comme cela... D'ailleurs, il tourne presque à la folie, et avant un an il sera fou tout à fait.

DE BAVILLE.

Ma foi, tant mieux pour lui, il souffrira moins... (*A Dantès.*) Mon ami...

EDMOND.

Qui m'appelle son ami?

DE BAVILLE.

Moi.

EDMOND.

Vous êtes un homme, et vous m'appelez votre ami!

DE BAVILLE.

Ah! ah! c'est un misanthrope, à ce qu'il paraît... Avez-vous à vous plaindre de quelque chose?

EDMOND.

J'ai à me plaindre d'être en prison sans savoir pourquoi.

DE BAVILLE.

En résumé, que demandez-vous?

EDMOND.

Je demande quel crime j'ai commis... je demande qu'on me donne des juges ; je demande qu'on me fusille si je suis coupable... mais aussi qu'on me mette en liberté, si je suis innocent.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes bien humble aujourd'hui, vous n'avez pas toujours été comme cela... Vous parliez tout autrement, mon cher ami, le jour où vous vouliez assommer votre gardien.

EDMOND.

C'est vrai, monsieur... et j'en demande bien humblement pardon à cet homme, qui, après tout, faisait son devoir... Mais que voulez-vous... alors, j'étais fou... j'étais furieux!...

DE BAVILLE.

Et vous ne l'êtes plus, maintenant?

EDMOND.

Non, monsieur... la captivité m'a plié... brisé, anéanti... Il y a si longtemps que je suis ici!

DE BAVILLE.

Nous sommes au 30 octobre 1818 : il n'y a cependant que trois ans et neuf mois que vous êtes prisonnier...

EDMOND.

Oh! monsieur... trois ans et neuf mois... vous trouvez que ce n'est pas long!... Près de quatre ans de prison, pour un homme qui, comme moi, touchait au bonheur ; qui allait épouser la femme qu'il aimait... qui voyait s'ouvrir devant lui une carrière honorable... à qui tout manque à l'instant... et qui, du jour le plus beau, tombe dans la nuit la plus profonde... qui voit sa carrière détruite... qui ne sait pas si celle qui l'aimait l'aime toujours... qui ne sait pas si son vieux père est mort ou vivant... Quatre ans de prison pour un homme habitué à l'air de la mer, à l'indépendance du marin, à l'espace... à l'immensité... à l'infini!... Quatre ans de prison!... C'est plus que n'en mériteraient tous les crimes que désigne par les noms les plus odieux la langue humaine... Ayez donc pitié de moi, monsieur... et demandez pour moi, non plus l'indulgence, mais la rigueur... non pas une grâce, mais un juge-

ment... Des juges, monsieur... je ne demande que des juges... On ne peut pas refuser des juges à un accusé.

DE BAVILLE.

C'est bien... On verra.

EDMOND.

On verra... Vous avez dit que l'on verrait... Oh! monsieur, c'est la première fois, depuis quatre ans, que je trouve l'occasion de parler à un autre homme qu'à mon geolier... Ecoutez-moi avant de m'abandonner, car on sera peut-être quatre ans encore à descendre dans ma prison... Oui, l'on vous a dit vrai... oui, j'ai commencé par l'orgueil, qui est une suite de l'espoir... une conscience de l'innocence... Puis, j'en suis venu à douter de mon innocence, et j'ai cherché quel crime je pouvais avoir commis. Alors j'ai pensé devenir fou... alors, je suis tombé du haut de mon orgueil... Alors j'ai prié... non pas encore Dieu, mais les hommes... Dieu est le dernier recours, et le malheureux, qui devait commencer par lui, n'arrive à lui cependant qu'après avoir épuisé toutes les autres espérances... J'ai prié qu'on me tirât de mon cachot, pour me mettre dans un autre cachot, fût-il plus noir, fût-il plus profond encore que celui-ci... Un changement, même désavantageux pour moi, était toujours un changement, et me promettait une distraction de quelques jours... J'ai demandé la promenade, l'air, des livres, des instruments... mais on m'a tout refusé, ou plutôt on n'a répondu à rien de ce que je demandais... Mais n'importe, je parlais... et parler à un geolier, muet et inflexible... c'était encore un plaisir. Je parlais pour entendre le son de ma propre voix... J'avais essayé de parler quand j'étais seul... mais alors je me faisais peur... Souvent, du temps que j'étais en liberté, je m'étais fait un épouvantail de ces chambres de prisonniers, composées de vagabonds, de bandits et d'assassins... Eh bien, j'en vins à souhaiter d'être jeté dans quelqu'un de ces bouges... afin de voir d'autres visages que celui de ce geolier impassible, qui ne voulait pas me répondre!... J'ai regretté le bagne, avec son costume infamant, sa chaîne au pied, sa flétrissure sur l'épaule... Au moins, les galériens sont dans la société de leurs semblables... ils respirent l'air, ils voient le ciel!... Les galériens sont bien heureux!...

DE BAVILLE.

C'est très curieux... il a commencé par le désespoir, il a tourné à la dévotion, et voilà qu'il touche à la folie. Oh! je connais cela, moi qui fais des observations sur les prisonniers...

EDMOND.

Un jour, un jour enfin, je demandai qu'on me donnât un compaguon... fût-ce cet abbé dont j'avais entendu parler... Je l'eusse soigné... j'eusse escayé de le guérir... ma vie ne se fût plus écoulée aussi inutile et inaperçue!... Alors, ayant épuisé le cercle des ressources humaines, le désespoir

succéda à la piété... La mort était le repos... Je résolu de mourir.

DE BAVILLE.

Et quand cela?...

EDMOND.

Il y a quatre jours, monsieur.

DE BAVILLE.

Et de quel genre de mort voulez-vous mourir?

EDMOND.

Oh! je puis le dire, monsieur... car, si je veux mener mon dessein à bout, toutes les puissances humaines ne m'empêcheront pas d'exécuter mon projet : je veux mourir de faim...

DE BAVILLE.

Et depuis combien de jours n'avez-vous pas mangé?

EDMOND.

Depuis quatre jours.

LE GEOLIER.

Le prisonnier ment; tous les jours je trouve sa cruche vide et son pain absent.

EDMOND.

Je vide la cruche dans un coin de mon cachot... je casse le pain par petits morceaux, et je l'émiette sur le sable.

DE BAVILLE.

Et, malgré ma visite, vous persévérez dans votre projet?

EDMOND.

Si demain, à cette heure-ci, je ne suis pas dans un autre cachot, demain, je l'espère... je serai mort.

DE BAVILLE.

C'est bien. (*Bas au gouverneur.*) Vous lui ferez donner du pain blanc et une bouteille de vin, au lieu de son pain noir et de sa cruche d'eau.

EDMOND.

Monsieur, au nom du ciel!... dites-moi un mot... un seul... Dites-moi d'espérer!...

DE BAVILLE.

Je reverrai votre dossier, voilà tout ce que je puis vous dire... Vous me montrerez le livre d'érou, n'est-ce pas, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Certainement... mais vous trouverez contre le prisonnier des notes terribles...

DE BAVILLE.

Vous entendez?

EDMOND.

Oui, mais, sur l'honneur, je ne comprends pas...

DE BAVILLE.

Qui vous a fait arrêter?

EDMOND.

M. de Villefort.

DE BAVILLE.

Lui supposez-vous quelque motif de haine contre vous?

EDMOND.

Au contraire, monsieur... il a été excellent

pour moi... Voyez-le... entendez-vous avec lui...

DE BAVILLE.

M. de Villefort n'est plus à Marseille... Il est passé de Marseille à Nîmes, et de Nîmes à Versailles.

EDMOND.

Ah! je ne m'étonne plus qu'on m'ait oublié, mon protecteur n'est plus là!...

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous voir le registre d'érou tout de suite?

DE BAVILLE.

Non, finissons-en avec les cachots... Ne m'avez-vous pas parlé d'un abbé?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas un prisonnier misanthrope comme celui-ci... et sa folie est moins attristante que la raison de son voisin.

EDMOND, à part.

Ils se consultent, sans doute.

DE BAVILLE.

Et quelle est sa folie?

LE GOUVERNEUR.

Oh! une folie étrange... Il se croit possesseur d'un trésor immense... La première année de sa captivité, il a fait offrir au gouvernement un million, si le gouvernement le voulait mettre en liberté; la seconde année, deux millions; la troisième, trois; et ainsi progressivement... Il en est à sa septième année de captivité, et il va vous offrir sept millions.

DE BAVILLE.

Ah! c'est curieux. Comment le nommez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Faria.

DE BAVILLE.

C'est bien! conduisez-moi dans son cachot.

EDMOND.

Monsieur... au nom du ciel!...

DE BAVILLE.

Ah! c'est vrai!

LE GOUVERNEUR.

Que décidez-vous à l'égard du prisonnier?

DE BAVILLE.

Si, demain, il continue à refuser la nourriture, on lui mettra la camisole et on le fera manger de force.

EDMOND.

Monsieur...

DE BAVILLE.

Je ne puis m'engager à rien, on verra vos notes.

EDMOND.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

LE GEOLIER.

Chut! on va vous apporter du pain blanc et du vin.

EDMOND.

Pourquoi?

ANTOINE.

Parce qu'on veut que vous viviez.

SCÈNE IV

EDMOND, seul.

Parce qu'on veut que je vive!... Ne dirait-on pas entendre des paroles chrétiennes? Mon Dieu!

est-il donc permis à l'homme de fausser ainsi les mots de la langue humaine?... On veut que je vive! Ne croirait-on pas reconnaître une parole de frère dans cette parole que mon plus cruel ennemi ne prononcerait pas?... Vous voulez que je vive!... Tigres que vous êtes!... mais dites-moi donc votre pensée... vous voulez que je souffre!... Non, mourir!... mourir!... mon Dieu!... laissez-moi mourir!... Qu'est-ce que cela?... ce bruit sourd, mystérieux, insaisissable; j'ai déjà cru l'entendre hier... il me semble que je l'entends encore... Oui... oui... D'où vient-il?... De ce côté... de là! il vient de là!... Oh!... ce sont sans doute des ouvriers qui réparent quelque cachot!... Non, non, ils fraperaient plus fort... ils n'emploieraient pas tant de précautions... On dirait la pression d'un ciseau sur des pierres... C'est là... là... derrière mon lit... Oh! mon Dieu! on vient... que vient-on faire dans mon cachot?... Ah! c'est le geolier qui m'apporte mon pain blanc et mon vin... Mon Dieu!... s'il allait entendre du bruit... Prévenons-le.... Le voilà!

SCÈNE V

EDMOND, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Eh bien! sommes-nous toujours méchant?... Sommes-nous toujours décidé à mourir?

EDMOND.

Non... non... non... mon bon Antoine... Donne.

LE GEOLIER.

Vous n'êtes pas dégouté! du pain que le roi n'en mange pas de meilleur, et du vin!...

EDMOND.

Oui, oui...

LE GEOLIER.

Et du vin!

EDMOND.

Bon... excellent... N'est-ce pas?

LE GEOLIER.

Je crois bien... Si cela continue, mieux vaudra être prisonnier que geolier... On n'y connaît plus rien aux prisons, parole d'honneur!

EDMOND, à part.

Il a cessé.

LE GEOLIER.

Allons, ne mangez pas trop vite... et surtout ne mangez pas trop.

EDMOND.

Sois tranquille, mon bon Antoine.

LE GEOLIER.

Je puis donc retourner dire que je vous ai vu manger?...

EDMOND.

Sans doute... retourne et remercie M. l'inspecteur... remercie M. le gouverneur... remercie...

LE GEOLIER, à part.

Décidément il devient fou; pauvre diable!... (Haut.) Allons, allons... ménagez votre pitance... vous en avez pour jusqu'à demain. Il sort.

SCÈNE VI

EDMOND, puis UNE VOIX.

EDMOND, *seul.*

Oui... oui... jusqu'à demain... C'était bien un prisonnier... il a compris mon avis... et il a cessé... des ouvriers eussent continué, eux... Ah! je respire; mais s'il allait ne pas se remettre à l'ouvrage... s'il allait fouiller d'un autre côté... C'était là... là!... On n'entend plus rien... était-ce donc une erreur?... O mon Dieu! mon Dieu! après m'avoir ôté la liberté... après m'avoir ôté le calme de la mort... mon Dieu! qui m'avez rappelé à l'existence, mon Dieu! ayez pitié de moi, et ne me laissez pas mourir dans le désespoir!

UNE VOIX.

Qui parle de Dieu et de désespoir en même temps?

EDMOND.

Oh! j'ai entendu la voix d'un homme! Au nom du ciel... vous qui m'avez parlé... parlez encore...

LA VOIX.

Qui êtes-vous?

EDMOND.

Un malheureux prisonnier.

LA VOIX.

Votre pays?

EDMOND.

La France.

LA VOIX.

Votre nom?

EDMOND.

Edmond Dantès.

LA VOIX.

Je vous connais. Cette pierre qui me reste à percer donne donc dans votre cachot?

EDMOND.

Oui.

LA VOIX.

A quel endroit de votre cachot?

EDMOND.

Derrière mon lit.

LA VOIX.

A-t-on dérangé quelquefois votre lit depuis que vous êtes en prison?

EDMOND.

Jamais!

LA VOIX.

Je puis donc agir?

EDMOND.

Sans retard, à l'instant même, je vous en supplie... Ah! venez, venez! Un homme, un compagnon! un frère!... Merci... Seigneur, merci!

SCÈNE VII

EDMOND, FARIA.

FARIA.

Attendez, voyons d'abord si mon passage n'a pas laissé de trace.

EDMOND.

Voyez!...

FARIA.

Toute notre tranquillité à venir est là-dedans,

comprenez-vous?... Non... bien... Vous m'avez donc entendu travailler?

EDMOND.

Oui!...

FARIA.

Depuis combien de temps?

EDMOND.

Depuis hier.

FARIA.

C'est vous qui avez frappé?

EDMOND.

C'est moi!...

FARIA.

Pour m'indiquer un danger?

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Je m'en suis douté, et j'ai cessé de travailler.

EDMOND.

Oh! combien j'avais peur que vous ne reprissiez pas votre ouvrage!...

FARIA.

Voyons votre cachot à vous?

EDMOND.

Pourquoi faire?

FARIA.

Pour savoir s'il vous reste quelque espoir. Sur quoi donne cette muraille?

EDMOND.

Sur le corridor.

FARIA.

Impossible de fuir de ce côté, il y a trois portes avant d'arriver à la cour. Cet angle est de granit, il faudrait dix ans de travail à dix mineurs, munis de tous leurs outils, pour le percer... Et cette meurtrière?

EDMOND.

Elle donne sur la galerie où se promènent les sentinelles.

FARIA.

Vous en êtes sûr?

EDMOND.

La nuit, j'entends le bruit de leurs pas, et parfois de petits cailloux qui roulent sous leurs pieds viennent tomber jusque sur mon lit.

FARIA.

Vous voyez donc bien qu'il est impossible de fuir par votre cachot!

EDMOND.

Eh bien?

FARIA.

Eh bien! que la volonté de Dieu soit faite...

EDMOND.

Mais pourquoi vous décourager ainsi? Ce serait trop demander à Dieu que de vouloir réussir du premier coup! Ne pouvez-vous recommencer, dans un autre sens, ce que vous avez fait dans celui-ci? Je serai là cette fois. Je suis jeune, je suis fort, plein d'espérance depuis que je vous ai vu... je vous aiderai.

FARIA.

Mais savez-vous ce que j'ai fait, pour me parler ainsi de recommencer, jeune homme?... Savez-

vous qu'il m'a fallu quatre ans pour confectionner les outils que je possède? Savez-vous que depuis deux ans je gratte et creuse une pierre dure comme le granit? Savez-vous, enfin, que je croyais toucher au but de tous mes travaux, et que Dieu non-seulement recule ce but, mais le transporte je ne sais où?... Ah! je vous le dis, je vous le répète, je ne ferai plus rien désormais pour essayer de reconquérir ma liberté, puisque la volonté de Dieu est qu'elle soit perdue à tout jamais!...

EDMOND.

Eh bien! j'ai trouvé ce que vous cherchiez, moi...

FARIA.

Vous?...

EDMOND.

Oui... nous descellons ces barreaux qui donnent sur la galerie extérieure, nous tuons la sentinelle, et nous nous évadons! Il ne faut, pour que ce plan réussisse, que du courage... vous en avez; de la vigueur, je n'en manque pas; je ne parle plus de patience, vous avez fait vos preuves; je ferai les miennes.

FARIA.

Un instant. Vous n'avez pas compris de quelle espèce est mon courage et quel emploi je compte faire de ma force... Jusqu'ici, je croyais n'avoir affaire qu'aux choses, et voilà que vous me proposez, vous, d'avoir affaire aux hommes... J'ai pu percer un mur et détruire un escalier, mais je ne percerai pas une poitrine et ne détruirai pas une existence!

EDMOND.

Comment! pouvant être libre, vous seriez retenu par un pareil scrupule?...

FARIA.

Mais vous-même, qui êtes jeune et fort, pourquoi n'avez-vous pas, un soir, assommé votre geolier, revêtu ses habits et essayé de fuir?

EDMOND.

L'idée ne m'en est pas venue.

FARIA.

C'est qu'instinctivement vous avez une telle horreur pour un pareil crime, que vous n'y avez pas songé. L'homme répugne au sang; ce ne sont

point les lois sociales qui proscrivent le meurtre, ce sont les lois naturelles.

EDMOND.

Quel homme êtes-vous donc, que vous m'expliquez ainsi ce qui se passe dans mon âme?

FARIA.

D'ailleurs, depuis bientôt sept ans que je suis en prison, j'ai repassé dans mon esprit toutes les évasions célèbres, et n'ai vu réussir que bien rarement les évasions violentes... Attendons une occasion, et, si cette occasion se présente, profitons-en.

EDMOND.

Vous avez pu attendre, vous. Ce long travail vous faisait une occupation de tous les instants... et, quand vous n'aviez pas votre travail pour vous distraire, vous aviez vos espérances pour vous consoler...

FARIA.

Puis j'avais d'autres occupations encore.

EDMOND.

Que faisiez-vous donc?

FARIA.

J'étudiais ou j'écrivais.

EDMOND.

On vous donne donc du papier, des plumes et de l'encre?

FARIA.

Non, je m'en fais.

EDMOND.

Vous vous faites du papier, des plumes et de l'encre?

FARIA.

Oui, et des instruments pour percer la muraille. Voulez-vous voir tout cela?

EDMOND.

Oh! bien certainement.

FARIA.

Eh bien! venez, alors.

EDMOND.

Où cela?

FARIA.

Dans mon cachot.

EDMOND.

Passez devant, je vous suis.

SEPTIEME TABELAU. — LA PRISON DE FARIA.

SCENE PREMIERE

FARIA, puis EDMOND.

FARIA.

Venez... Dieu merci, nous en avons tout le temps... Voilà le soleil qui se couche... commencez par allumer cette lampe.

EDMOND.

On vous permet donc d'avoir de la lumière?

FARIA.

Je m'en suis procuré... De la viande que l'on me donne deux fois par semaine, j'extrait la graisse, et j'en tire cette espèce d'huile compacte que vous voyez dans le couvercle de ce pot à

l'eau... la mèche est faite avec l'effilé de mes chemises... et de mes draps. Maintenant, voici tout mon ouvrage sur l'Italie, faisant à peu près un volume in-quarto.

EDMOND.

Sur quoi est-il écrit?

FARIA.

Sur des bandes de toile, larges de quatre pouces, comme vous voyez, et longues de dix-huit à peu près... J'ai inventé une préparation qui rend ce linge lisse et uni comme le parchemin.

EDMOND.

Mais encore, pour écrire ce traité, vous a-t-il fallu des plumes, de l'encre, un canif?

FARIA.

Des plumes, je m'en suis fait avec des cartilages de poisson.

EDMOND.

Mais de l'encre?

FARIA.

Il y avait autrefois une cheminée, ici, comme vous le voyez... La cheminée a été bouchée; mais on y avait fait du feu pendant de longues années, elle était donc tapissée de suie... Je fais dissoudre cette suie dans une portion du vin qu'on me donne tous les dimanches, et, pour les notes particulières qui ont besoin d'attirer les yeux, je me pique les doigts, et j'écris avec mon sang.

EDMOND.

Mais le canif, le canif!

FARIA.

Le canif, c'est mon chef-d'œuvre... Je l'ai fait, ainsi que le couteau que voici, avec un vieux chandelier de fer.

EDMOND.

Oh! monsieur, j'avais entendu raconter de merveilleuses choses de la patience et de l'adresse des prisonniers... mais, en vérité, rien qui ressemblât à cela... Qui êtes-vous donc, monsieur, et comment vous appelez-vous?

FARIA.

Je me nomme Faria...

EDMOND.

Comment! ce prisonnier que l'on croit malade?

FARIA.

Que l'on croit fou, voulez-vous dire...

EDMOND.

Je n'osais...

FARIA.

Oui, oui, c'est moi qui passe pour fou... C'est moi qui divertis depuis si longtemps les hôtes de cette prison; c'est moi, enfin, qui réjouirais les petits enfants, s'il y avait des petits enfants dans le séjour de la douleur sans espoir. Maintenant, à votre tour.

EDMOND.

Moi, ma vie est courte... seulement elle renferme un abîme... et j'y suis tombé.

FARIA.

Oui, la femme du geolier, que j'ai soignée dans une maladie, m'a tout raconté... Vous avez été arrêté le jour même de vos fiançailles, au moment où vous alliez devenir capitaine de navire; on vous a arrêté sur une dénonciation anonyme qui vous accusait d'avoir vu l'empereur à l'île d'Elbe, et d'avoir rapporté en France une lettre adressée à un agent bonapartiste... Dites-moi... quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous ne devinsiez pas capitaine du *Pharaon*?

EDMOND.

Non, j'étais fort aimé à bord.

FARIA.

De tous?

EDMOND.

De tous... un seul homme excepté.

FARIA.

Cet homme, comment se nommait-il?

EDMOND.

Danglars.

FARIA.

Qu'était-il à bord?

EDMOND.

Agent comptable!

FARIA.

Si vous fussiez devenu capitaine, l'eussiez-vous maintenu dans son poste?

EDMOND.

Non, si la chose eût dépendu de moi.

FARIA.

Bien... Quelqu'un a-t-il assisté à votre dernier entretien avec le capitaine Leclère?

EDMOND.

Nous étions seuls.

FARIA.

Quelqu'un a-t-il entendu votre conversation?

EDMOND.

La porte était ouverte, et même... attendez donc... Danglars est passé juste au moment où le capitaine Leclère me remettait la dépêche destinée au grand-maréchal.

FARIA.

Bravo! nous sommes sur la voie... Avez-vous emmené quelqu'un avec vous à terre, quand vous avez relâché à l'île d'Elbe?

EDMOND.

Personne.

FARIA.

Cette lettre qu'on vous a remise, l'avez-vous cachée?

EDMOND.

Elle était trop large pour entrer dans la poche de ma veste de marin, je l'ai rapportée à la main.

FARIA.

De sorte que l'on a pu voir à bord que vous rapportiez une lettre de l'île d'Elbe?

EDMOND.

Certainement.

FARIA.

Danglars, comme les autres?

EDMOND.

Danglars, comme les autres.

FARIA.

Maintenant, écoutez bien... Quelle était l'écriture ordinaire de Danglars?

EDMOND.

Une belle cursive.

FARIA.

Quelle était l'écriture de la lettre anon ne?

EDMOND.

Une écriture renversée.

FARIA.

Contrefaite, alors?

EDMOND.

Bien hardie pour être contrefaite.

FARIA.

Attendez.

Faria prend une de ses plumes et écrit de la main gauche.

EDMOND.

Oh! c'est étonnant....

FARIA.

Comme l'autre écriture ressemblait à celle-ci,

n'est-ce pas? C'est que la dénonciation a été écrite de la main gauche. J'ai observé une chose.

EDMOND.

Laquelle?

FARIA.

C'est que toutes les écritures tracées de la main droite sont variées, tandis que toutes les écritures tracées de la main gauche se ressemblent.

EDMOND.

Vous avez donc tout vu, tout observé?

FARIA.

Continuons. Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous n'épousassiez pas votre fiancée?

EDMOND.

Oui, un jeune homme qui l'aimait.

FARIA.

Son nom?

EDMOND.

Fernand Mondego.

FARIA.

Croyez-vous que celui-ci ait été capable d'écrire la lettre?

EDMOND.

Non, il m'eût donné un coup de couteau, voilà tout. D'ailleurs, il ignorait tous les détails consi- gnés dans la dénonciation.

FARIA.

Vous ne les aviez donnés à personne?

EDMOND.

A personne!

FARIA.

Pas même à votre maîtresse?

EDMOND.

Pas même à ma fiancée.

FARIA.

C'est Danglars.

EDMOND.

Oh! maintenant, j'en suis sûr.

FARIA.

Danglars connaissait-il Fernand?

EDMOND.

Oui... attendez... je me rappelle...

FARIA.

Quoi?

EDMOND.

Le jour de nos fiançailles, je les ai vus attablés ensemble sous la tonnelle du père Pamphile... Danglars était amical et railleur... Fernand était pâle et troublé!

FARIA.

Ils étaient seuls?

EDMOND.

Non, ils avaient avec eux un troisième compa- gnon, un tailleur, nommé Caderousse; mais ce- lui-là était ivre... Attendez... attendez... près de la table où ils buvaient, il y avait un encrier, du papier, des plumes... Oh! les infâmes!... les in- fâmes!...

FARIA, *riant*.

Non, les hommes! les hommes!... Voulez-vous savoir autre chose maintenant?

EDMOND.

Oui, oui, puisque vous approfondissez tout, puisque vous voyez clair en toutes choses, je veux

savoir pourquoi je n'ai été interrogé qu'une fois pourquoi on ne m'a pas donné des juges, et com- ment je suis condamné sans arrêt!

FARIA.

Oh! ceci, c'est un peu plus grave... la justice a des allures sombres et mystérieuses qu'il est dif- ficile de pénétrer. Il va falloir, sur ce sujet, me donner les indications les plus précises.

EDMOND.

Voyons, faites des questions; car, en vérité, vous voyez plus clair dans ma vie que moi-même.

FARIA.

Qui vous a interrogé?

EDMOND.

Un homme de vingt-sept à vingt-huit ans.

FARIA.

Bien... pas corrompu encore, mais ambitieux déjà. Quelles furent ses manières envers vous?

EDMOND.

Douces, plutôt que sévères.

FARIA.

Lui avez-vous tout raconté?

EDMOND.

Tout!

FARIA.

Et ses manières ont-elles changé dans le courant de l'interrogatoire?

EDMOND.

Un instant elles ont été altérées, lorsqu'il eut lu la lettre qui me compromettait; il parut accablé de mon malheur.

FARIA.

De votre malheur?

EDMOND.

Oui!

FARIA.

Etes-vous bien sûr que c'était votre malheur qu'il plaignait?

EDMOND.

Il m'a donné une grande preuve de sa sympa- thie du moins.

FARIA.

Laquelle?

EDMOND.

Il a brûlé la seule pièce qui pouvait me com- promettre.

FARIA.

Laquelle? la dénonciation?...

EDMOND.

Non, la lettre.

FARIA.

Vous en êtes sûr?

EDMOND.

Cela s'est passé devant moi.

FARIA.

C'est autre chose; cet homme pourrait être un plus profond scélérat que vous ne croyez.

EDMOND.

Vous me faites frissonner, sur mon honneur! Le monde est-il donc peuplé de tigres?

FARIA.

Oui... seulement les tigres à deux pieds sont plus dangereux que les autres.

EDMOND.

Continuons! continuons!...

FARIA.
Il a brûlé la lettre, m'avez-vous dit ?
EDMOND.
Oui ! en s'écriant : « Il n'existe que cette preuve contre vous, et je l'anéantis. »

FARIA.
Cette conduite est trop sublime pour être naturelle.

EDMOND.
Vous croyez ?

FARIA.
J'en suis sûr... A qui cette lettre de Napoléon était-elle adressée ?

EDMOND.
A M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 5, à Paris.

FARIA.
Noirtier?... J'ai connu un comte de Noirtier à la cour de l'ancienne reine d'Étrurie... un Noirtier qui avait été girardin pendant la révolution... Comment s'appelait votre homme, à vous ?

EDMOND.
De Villefort... Qu'avez-vous ?...

FARIA.
Voyez-vous cette lumière ?

EDMOND.
Oui !

FARIA.
Eh bien ! tout est plus clair pour moi maintenant que ce rayon transparent et lumineux... Et cet homme a été bon pour vous ?

EDMOND.
Oui.

FARIA.
Il vous a fait jurer de ne jamais prononcer le nom de Noirtier ?

EDMOND.
Oui.

FARIA.
Ce Noirtier, pauvre aveugle que vous êtes... savez-vous ce que c'était que ce Noirtier ?... Ce Noirtier... c'était son père !

EDMOND.
Son père ! son père !

FARIA.
Oui, qui s'appelle Noirtier de Villefort !

EDMOND.
Oh ! laissez-moi, laissez-moi... il faut que je sois seul pour penser à tout cela !

FARIA.
Pauvre enfant !

ACTE QUATRIÈME

HUITIÈME TABLEAU. — CHEZ LE COMTE DE MORCERF.

Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, MOREL.

LE DOMESTIQUE.
Par ici, monsieur, je vous prie... veuillez attendre un instant dans ce boudoir.

MOREL.
Pardon, mon ami, mais je ne comprends pas ; il me semble qu'il y a ici une fête, et je pensais que la personne qui m'avait fait demander...

SCÈNE II

LES MÊMES, MERCÈDÈS.

MERCÈDÈS.
La voici, monsieur !

MOREL.
Madame...

MERCÈDÈS, *au domestique*.
Laissez-nous !... Me reconnaissez-vous, monsieur Morel ?

MOREL.
Madame... je cherche à me rappeler... Il me semble que j'ai déjà eu l'honneur... mais j'avoue...

MERCÈDÈS.
Regardez-moi bien...

MOREL.
Excusez-moi, madame...

MERCÈDÈS.
Votre main, monsieur Morel. Je suis Mercédès.

MOREL.
Mercédès... la Catalane ?...

MERCÈDÈS.
Oui, monsieur !... Mercédès la Catalane.

MOREL.
Impossible !

MERCÈDÈS.
Vous me trouvez donc bien changée... bien vieillie ?

MOREL.
Au contraire, madame... Vous êtes belle... vous êtes jeune... et, à ce qu'il paraît, riche et heureuse.

MERCÈDÈS.
Riche, oui, monsieur Morel... Mais asseyez-vous, je vous prie.

MOREL.
Madame...

MERCÈDÈS.
Oh ! vous me ferez croire que vous n'avez point plaisir à me revoir et que vous êtes pressé de vous en aller...

MOREL.
Vous vous tromperiez doublement en croyant cela, madame... Mais voulez-vous bien me permettre de vous adresser quelques questions ?

MERCÈDÈS.
D'autant plus volontiers, monsieur, que je vous ai prié de venir me voir pour vous questionner moi-même.

MOREL.
La lettre que j'ai reçue était signée de madame la comtesse de Morcerf.

MERCÈDÈS.
C'est moi, monsieur.

MOREL.

Mais alors... Fernand?...

MERCÉDÈS.

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde, vous le savez, cher monsieur Morel... Fernand est devenu M. le comte de Morcerf.

MOREL.

Et vous?

MERCÉDÈS.

Et moi, monsieur, je suis devenue sa femme.

MOREL.

En effet... pourquoi non?... c'était la marche ordinaire des choses.

MERCÉDÈS.

Oh! monsieur, il y a un cruel reproche dans ce que vous dites là!...

MOREL.

Un reproche, madame la comtesse!...

MERCÉDÈS.

Oui, je le comprends... mais celui-là seul qui se fût trouvé à ma place peut en juger.... Pauvre, en face d'un homme qui m'adorait, et que j'aimais moi-même, non pas comme un amant, mais comme un frère, j'ai gardé près de deux ans la foi que j'avais jurée au pauvre Edmond... puis, enfin, n'ayant plus d'espoir, j'ai cédé à l'obsession. Voilà comment j'ai épousé Fernand, monsieur, voilà comment je suis comtesse de Morcerf.

MOREL.

Mon Dieu, madame... mais c'est un rêve!

MERCÉDÈS.

Que je vais vous expliquer... Fernand, vous le savez, est parti comme soldat en 1816; vous l'avez vu revenir lieutenant en 1818... ce fut alors que nous nous mariâmes. La guerre de l'indépendance éclata en Grèce, Fernand partit avec le grade de capitaine; Ali, pacha de Janina, avait besoin d'un officier instructeur: mon mari entra à son service, et devint l'homme de son intimité. Vous avez entendu raconter la mort du lion de l'Épire, comme on l'appelait... il fut surpris dans un kiosque... égorgé après une défense inouïe... Mon mari fut de ses derniers défenseurs, et, en expirant, Ali lui tendit une bourse pleine de diamants... Cette bourse est la source de notre fortune... Fernand est donc revenu en France avec le grade de général que Sa Majesté a bien voulu lui confirmer, et auquel elle a ajouté le titre de comte. Voici, cher monsieur Morel, comment il se fait que ma lettre était signée comtesse de Morcerf, et non pas, Mercédès la Catalane.

MOREL.

En vérité, madame, vous me faites une grande joie... Et monsieur le comte?...

MERCÉDÈS.

Est dans le salon voisin.

MOREL.

Maintenant, veuillez m'expliquer, madame, comment il se fait...

MERCÉDÈS.

Que je vous aie écrit... que je vous reçoive au

milieu d'un bal?... Je vais vous le dire... J'ai su aujourd'hui à cinq heures seulement que vous étiez à Paris, et en même temps j'ai appris que vous quittiez Paris demain dès le matin... Je voulais vous voir, monsieur Morel, et j'ai pensé que vous seriez assez bon pour vous déranger à ma demande...

UNE FEMME DE CHAMBRE.

Madame!

MERCÉDÈS.

C'est bien, j'irai embrasser mon fils tout à l'heure... Allez!

MOREL.

Vous avez un fils, madame la comtesse?

MERCÉDÈS.

Oui... Mais vous-même, monsieur Morel, parlez-moi un peu de vous... de votre femme... de votre famille... Car, vous aussi, vous avez un fils?

MOREL.

Oui, madame, et une fille... Le fils, mon Maximilien est à l'école Polytechnique.

MERCÉDÈS.

Et la fille?

MOREL.

C'est une enfant de six ou sept ans à peine; elle est à Marseille chez sa mère... Pauvre petite Julie... Mais, pardon, madame, vous paraissez distraite...

MERCÉDÈS.

Oui, monsieur... car vous venez de prononcer le mot de Marseille, et ce mot me rappelle le souvenir d'autres personnes que j'ai connues... dans cette ville.

MOREL.

Oui, je comprends, vous pensez à...

MERCÉDÈS.

Excusez-moi, monsieur Morel... Ayant été indulgent pour moi comme amante, ne me jugez pas trop sévèrement comme femme.

MOREL.

Oh! madame, je vous jugerais sévèrement, au contraire, si vous aviez oublié...

MERCÉDÈS.

Non, non, je n'ai pas oublié, monsieur Morel, non!... Et maintenant je vous avouerai une chose... c'est que mon désir de vous voir...

MOREL.

Oui, oui, je comprends...

MERCÉDÈS.

Eh bien?

MOREL.

Hélas, madame!...

MERCÉDÈS.

Pas de nouvelles?...

MOREL.

Aucune.

MERCÉDÈS.

Il n'a point reparu à Marseille?

MOREL.

Nul ne l'a jamais revu.

MERCÉDÈS.

Et vous ne savez rien, absolument rien sur son compte?

Rien.

MOREL.

MERCÉDÈS.

Vous avez fait quelques démarches, cependant?

MOREL.

Toutes celles qu'il était possible de faire.

MERCÉDÈS.

Mais... avez-vous remonté aux sources?

MOREL.

Aux plus sûres... j'ai été droit à M. de Villefort.

MERCÉDÈS.

On me le présente ce soir. Nous avons eu la même idée, monsieur Morel... j'espérais, par lui, soit directement... soit indirectement...

MOREL.

Il est inutile que vous lui parliez d'Edmond, madame.

MERCÉDÈS.

Pourquoi cela?

MOREL.

Il ne vous en dira que ce qu'il m'en a dit.

MERCÉDÈS.

Et que vous en a-t-il dit? Vous comprenez mon impatience, n'est-ce pas, monsieur?

MOREL.

Il m'a dit qu'il avait envoyé les papiers de la procédure à Paris, et que, huit ou dix jours après cet envoi... le prisonnier avait été enlevé par ordre supérieur.

MERCÉDÈS.

Enlevé!...

MOREL.

Oui.

MERCÉDÈS.

Pauvre Edmond!... Et depuis?...

MOREL.

Et depuis M. de Villefort a été successivement envoyé à Nîmes, à Versailles, à Paris... Il était le seul qui pût me donner des renseignements... Je ne l'ai pas revu.

MERCÉDÈS.

Ainsi donc, vous dites qu'il ne savait rien?

MOREL.

Rien.

MERCÉDÈS.

Il est mort!...

MOREL.

C'est plus que probable, madame.

MERCÉDÈS.

Écoutez, monsieur Morel, je ne puis m'habituer à cette idée, que le pauvre Edmond soit mort; et cependant Dieu m'est témoin que, si je l'eusse cru vivant, nulle puissance au monde n'eût pu me déterminer à devenir l'épouse d'un autre... Je voulais donc vous dire que, si jamais vous appreniez que nous avons été trompés tous deux... que s'il arrivait qu'il reparût à Marseille, ou que vous sachiez enfin qu'il existe dans un lieu du monde quelconque... je voulais vous dire que je compte sur vous, monsieur Morel, pour m'écrire ces deux seuls mots: « Il vit! »

MOREL.

Madame, à l'instant même je le ferai.

MERCÉDÈS.

Merci, monsieur... Et peut-être alors serai-je plus malheureuse... mais au moins je serai plus calme.

MOREL.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que si jamais vous revenez à Marseille...

MERCÉDÈS.

Oh! monsieur Morel, on ne retourne pas facilement là où l'on a éprouvé de pareilles douleurs!

MOREL.

Il y a une maison aux allées de Meilhan...

MERCÉDÈS.

Où nous irions faire un pèlerinage.

MOREL.

A nous deux, n'est-ce pas, madame?...

SCÈNE III

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND.

Eh! pourquoi pas à nous trois?... Dantès était de mes amis... vous le savez bien, madame.

MOREL.

Monsieur le comte...

FERNAND.

Bonjour, cher monsieur Morel... Vous vous êtes souvenu de vos anciens amis, et c'est bien fait à vous... Passez-vous la soirée à l'hôtel?

MOREL.

Merci, monsieur le comte... Vous le voyez... j'étais venu...

FERNAND.

Pour vous rendre à l'invitation de la comtesse... merci... C'est moi qui l'ai priée de vous écrire... Souvent nous parlons du pauvre Dantès, et en rentrant en France après une longue absence, j'espérais... en apprendre quelque nouvelle...

MOREL.

Monsieur le comte, madame me faisait l'honneur de me dire, au moment où vous êtes entré, qu'elle attendait du monde... et je la priais de m'excuser... Je pars demain.

FERNAND.

C'est bien, monsieur Morel... Nous espérons, la comtesse et moi, pouvoir aller pour l'hiver dans les environs de Marseille... Vous permettez que nous vous fassions une visite?

MOREL.

Ce sera un grand honneur pour moi... Monsieur le comte... madame la comtesse...

Il salue et sort.

SCÈNE IV

FERRAND, MERCÉDÈS.

FERNAND.

Vous n'oublierez donc jamais cet homme, madame?

MERCÉDÈS.

Vous ai-je jamais fait la promesse de l'oublier, monsieur?

FERNAND.

Non, je le sais bien... Mais vous devriez, par respect pour le nom que vous portez, ne pas mettre les étrangers dans le secret de votre amour.

MERCÈDES.

M. Morel n'est pas un étranger pour moi, monsieur... c'était le second père de celui...

FERNAND.

Que vous aimiez... Dites le mot.

MERCÈDES.

De celui que j'aimais... de celui que j'allais épouser... Rien n'était plus pur que cet amour, monsieur... et nul n'a le droit de me le reprocher... Je n'étais pas sa maîtresse, j'étais sa fiancée... j'étais presque sa femme, et j'ai porté son deuil comme eût fait une veuve.

FERNAND.

Vous l'avez porté... dites que vous le portez encore!

MERCÈDES.

Dans mon cœur, oui, monsieur... toujours.

FERNAND.

Eh! madame... ne craignez-vous pas à la fin...

MERCÈDES.

Pardon, monsieur, je crois que nous ne sommes plus seuls.

UN VALET, annonçant.

M. de Villefort!

SCÈNE V

LES MÊMES, VILLEFORT.

FERNAND.

Ah! venez donc!... Comtesse, voulez-vous me permettre de vous présenter M. de Villefort, que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez madame de Nargonne?...

VILLEFORT.

Madame la comtesse...

FERNAND, à la comtesse.

Pas un mot de Marseille, vous comprenez!

MERCÈDES.

Monsieur, je suis fière de recevoir chez moi un homme d'une aussi haute réputation que l'est la vôtre... et cependant vous eussiez pu me faire plus fière encore... Je cherche madame de Villefort, et je ne la vois point!...

VILLEFORT.

Oh! madame, je n'eusse point osé...

FERNAND, à la comtesse.

Vous savez que mademoiselle de Saint-Méran est morte, et qu'il est remarié... N'allez donc pas confondre.

MERCÈDES.

Oui, monsieur, je le sais.

VILLEFORT.

Pardon, général... mais il me semble que j'ai rencontré, sous votre porte, une de nos anciennes connaissances de Marseille?

FERNAND.

M. Morel?...

VILLEFORT.

Justement! Etes-vous donc en affaires avec lui?

FERNAND.

J'ai quelques fonds placés dans sa maison... oui... Puis Marseille est le relais de la Grèce, et vous le savez... j'ai fait trois ans la guerre en Epire... Vous connaissez ce Morel?

VILLEFORT.

C'est-à-dire que je l'ai connu quand j'habitais Marseille.

FERNAND.

Je le crois bon... comme fortune?...

VILLEFORT.

M. Morel?

SCÈNE VI

LES MÊMES, DANGLARS.

DANGLARS.

Morel?... excellent! et je voudrais avoir cinq cent mille francs chez lui.

FERNAND.

Eh! mon cher millionnaire, cela ne vous ferait pas beaucoup plus riche.

DANGLARS.

Cela me ferait plus riche de cinq cent mille francs, et il n'y a pas de somme méprisable, si petite qu'elle soit... En quatorze ans, retenez bien cela, mon cher comte, les intérêts doublent le capital... Comtesse, vous êtes adorable ce soir.

FERNAND.

Monsieur de Villefort, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, M. le baron Danglars, un de nos plus hardis spéculateurs, pour qui la Bourse a eu vingt Austerlitz, sans avoir jamais eu un Waterloo?...

VILLEFORT.

Je vous fais mes compliments, monsieur.

DANGLARS.

Et je les accepte, quoique je ne puisse pas vous les rendre : vous avez une fortune, monsieur, qui peut se passer du flux de la hausse ou du reflux de la baisse... Oh! je ne vous connais pas, c'est vrai... mais je connais vos rentes.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME D'ISTEL.

MADAME D'ISTEL.

Allons, nous voilà encore à parler argent... Oh! quel homme insupportable vous faites, monsieur Danglars, et que je ne voudrais pas, pour la moitié du monde, être votre femme!

DANGLARS.

Vous feriez cependant une belle affaire madame ; car si j'avais l'autre moitié, moi, je vous la donnerais, pour être votre mari.

FERNAND.

Allons, pas mal pour un banquier.

VILLEFORT.

Vous venez sans madame de Nargonne?

MADAME D'ISTEL.

Madame de Nargonne n'a pas pu venir.

VILLEFORT.

Lui serait-il arrivé quelque accident?... Vous êtes pâle.

MADAME D'ISTEL, *bas*.
Avez-vous votre voiture?

VILLEFORT.
Oui...

MADAME D'ISTEL, *de même*.
Ordonnez à votre cocher de vous attendre.

MERCÉDÈS.
M. de Villefort ne se retire pas encore, j'espère?

MADAME D'ISTEL.
Ne faites pas attention... M. de Villefort s'est mis à mes ordres, et j'use de sa complaisance. (*Bas.*) Eloignez ces messieurs, chère Mercédès, j'ai besoin d'être seule un moment.

MERCÉDÈS.
Ce salon est à vous, ma bonne Clémence, et je vais en fermer la porte.

Merci!
MADAME D'ISTEL.

MERCÉDÈS.
Voulez-vous me donner le bras pour rentrer dans les salons, monsieur Danglars?

Elle sort.
DANGLARS.
Comment donc, madame!...

MERCÉDÈS, *du salon voisin*.
Monsieur de Morcerf, je crois qu'il manque vingt-cinq louis là-bas à l'écarté.
Fernand sort.

SCÈNE VIII

MADAME D'ISTEL, VILLEFORT.

MADAME D'ISTEL.
Vous voici, monsieur! Venez vite... Avez-vous votre voiture?

VILLEFORT.
Mon cocher était parti... je ne lui avais donné l'ordre que pour deux heures du matin.

MADAME D'ISTEL.
Ah! mon Dieu!

VILLEFORT.
Mais j'ai trouvé une espèce de remise qui stationnait devant la porte... et je l'ai retenu.

MADAME D'ISTEL.
Cela vaut mieux.

VILLEFORT.
Maintenant, dites-moi... qu'est-il arrivé?

MADAME D'ISTEL.
Vous ne devinez pas?

VILLEFORT.
Madame de Nargonne serait-elle souffrante?

MADAME D'ISTEL.
Madame de Nargonne est à votre petite maison d'Auteuil...

VILLEFORT.
Mais je croyais qu'elle ne devait y aller qu'au moment...

MADAME D'ISTEL.
Eh bien! le moment est arrivé... Avant une heure madame de Nargonne sera mère!

VILLEFORT.
Eh quoi! madame de Nargonne vous a dit...

MADAME D'ISTEL.
Madame de Nargonne m'a dit que vous étiez le

confident de toutes ses pensées; qu'elle vous avait fait l'aveu de la position dans laquelle elle se trouvait; qu'avec la délicatesse d'un homme du monde et le dévoûment d'un ami, vous lui avez offert cette petite maison d'Auteuil que vous avez héritée de mademoiselle de Saint-Méran, et qui n'est gardée que par un vieux concierge. Voilà ce que m'a dit madame de Nargonne, pas autre chose. Rassurez-vous donc, monsieur, vis-à-vis de moi; il n'y a qu'elle de compromise. Maintenant madame de Nargonne réclame, au nom de l'amitié, la promesse que vous avez faite de ne pas l'abandonner; elle me charge de vous prévenir qu'elle vous attend... Vous attendra-t-elle inutilement... répondez, monsieur de Villefort?

VILLEFORT.
Oh! non, non!... Je vais, je pars... Mais vous?...

MADAME D'ISTEL.
Moi, je rentre dans les salons... Vous comprenez... il faut que j'excuse son absence.

VILLEFORT.
Et moi, je cours à Auteuil! (*A part.*) Oh! quelle imprudence d'avoir été confier à cette femme...

SCÈNE IX

VILLEFORT, BERTUCCIO, *sur le seuil de la porte.*

VILLEFORT.
Pardon, mon ami...

BERTUCCIO.
Pardon, monsieur de Villefort.

VILLEFORT.
Qui es-tu?

BERTUCCIO.
Je suis Gactano Bertuccio, frère de Luigi Bertuccio, que tu as fait condamner à mort.

VILLEFORT.
Que j'ai fait condamner à mort?...

BERTUCCIO.
Oui... Tu as oublié... mais moi, je m'en souviens.

VILLEFORT.
Eh bien! que me veux-tu?

BERTUCCIO.
Je veux te dire que tu as tué mon frère.

VILLEFORT.
Ce n'est pas moi, c'est la loi.

BERTUCCIO.
N'importe!

VILLEFORT.
Ton frère était coupable.

BERTUCCIO.
Mon frère n'était pas coupable... La vendette avait été loyalement déclarée... c'était à son ennemi de se garder.

VILLEFORT.
Allons donc, mon ami... vous êtes fou.

BERTUCCIO.
Je ne suis pas fou, je suis Corse!

VILLEFORT.
Enfin, que me voulez-vous?

BERTUCCIO,
Vous vous rappelez que, pendant le procès, notre cousin, Israel Bertuccio, alla vous trouver?...

Oui.

BERTUCCIO.
Vous vous rappelez qu'il vous a dit que celui dont vous demandiez la tête avait un frère?...

Oui.

BERTUCCIO.
Vous vous rappelez qu'il vous dit que si cette tête tombait...

Oh! des menaces?...

BERTUCCIO.
Je suis ce frère... je suis de retour, après deux ans d'absence... J'ai réclamé mon droit de vengeance et je viens te dire : Gérard de Villefort, tu as fait condamner mon frère, Luigi Bertuccio

à la peine de mort. La vendette est déclarée entre nous, garde-toi!

Misérable!

VILLEFORT.
Bertuccio.
Partout où je te trouverai, Gérard de Villefort, soit de jour soit de nuit... soit de loin, soit de près... partout je te frapperai! Garde-toi donc, car, en franchissant le seuil de cette porte, maintenant que tu es prévenu, maintenant que la vendette est déclarée, tu m'appartiens!

Il s'échappe par la fenêtre du rez-de-chaussée.

SCÈNE X

VILLEFORT, MADAME D'ISTEL.

MADAME D'ISTEL.

Eh bien! monsieur de Villefort, encore ici!

VILLEFORT.

Je pars, madame..., je pars!

NEUVIÈME TABLEAU — LE JARDIN D'AUTEUIL.

Un mur au fond, un taillis à droite.

SCÈNE UNIQUE

BERTUCCIO sur le mur, ensuite VILLEFORT.

Ils sont entrés ici... Bien, la clé est en dedans, rien ne s'oppose à ma fuite. Deux heures... Examinons les localités... L'obscurité partout, excepté dans cette chambre... C'est là qu'ils sont... Ne dirait-on pas qu'on entend quelque chose, comme des gémissements... Non, je me trompais... J'ai souvent entendu dire que celui qui tenait la nuit un poignard à la main croyait toujours entendre des cris dans l'air... Non, je me trompais, ce n'est rien... Ah! que se passe-t-il?... On vient... c'est un pas d'homme... c'est lui!... Il est armé, ce me semble... Que tient-il à la main?... une bêche... Que va-t-il faire? Enterrer quelque

trésor peut-être... Attendons... (*Villefort entre, jette son manteau, creuse le sol, met la cassette dans le trou et la recouvre de terre.*) Je ne m'étais pas trompé... Gérard de Villefort, je suis Gaetano Bertuccio, qui t'ai déclaré la vendetta ce soir... Tiens!... ta mort pour mon frère... ton trésor pour sa veuve!... Tiens!

Il le frappe: Villefort tombe en poussant un cri.

BERTUCCIO ouvrant la cassette.

Un enfant!... mon Dieu! un enfant!

Il fuit en emportant la cassette.

VILLEFORT, essayant de se relever.

A l'aide!... au secours!...

Il retombe.

ACTE CINQUIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Les deux cachots séparés par un gros mur que les prisonniers ont percé. — Tous deux sont au lever du rideau dans l'excavation pratiquée dans ce mur. — Au-dessus une galerie sur laquelle se promène une sentinelle.

SCÈNE PREMIÈRE

FARIA, EDMOND.

FARIA.

Eh bien?...

EDMOND.

Nous n'avons plus que l'épaisseur de la dalle. J'entends passer et repasser le soldat au-dessus de ma tête.

FARIA.

Ainsi, en descellant encore une ou deux pierres?...

EDMOND.

La dalle tombe, et l'homme avec...

FARIA.

Dantès, mon enfant, si vous pouvez ne pas tuer cet homme, ne le tuez pas.

EDMOND.

Vous savez, ce qui est convenu sera exécuté... L'homme tombe, nous nous jetons sur lui, nous le bâillonons, nous le garrottons, puis, tous deux nous sortons par l'ouverture, nous nous précipitons à la mer, et nous gagnons la côte à la nage... Quelle heure est-il?

FARIA.

Minuit passé. Avons-nous le temps de fuir cette nuit?

EDMOND.

Sans doute.

FARIA.

Si nous attendions à la nuit prochaine?...

EDMOND.

Non, non; pas une heure de plus, pas une se-

conde de plus, dans cet odieux cachot! Songez-y, quatorze ans de captivité!... quatorze ans!...

FARIA.

C'est bien. Descellez les dernières pierres.

EDMOND.

Et vous, préparez les cordes et le bâillon.

FARIA.

J'y vais... (*Il descend dans son cachot.*) Mon Dieu!... mon Dieu!...

EDMOND, *en haut.*

J'attends.

FARIA.

Dantès... Dantès!... Vite... vite!... à moi!...

EDMOND.

Qu'y a-t-il?

FARIA.

A moi, Dantès!... à moi!...

EDMOND, *redescendu dans le cachot de Faria.*

Qu'avez-vous?... Mon Dieu, qu'avez-vous?...

FARIA.

Je suis perdu!

EDMOND.

Vous?

FARIA.

Oui, oui!... Ecoutez!... Je le sens, je le sens!...

EDMOND.

Quoi?

FARIA.

Un mal terrible... mortel peut-être... un mal dont je fus déjà atteint une année avant mon incarcération. L'accès arrive, je le sens, je le sens!

EDMOND.

Que faire?... qu'ordonnez-vous?

FARIA.

Un remède, un seul... Levez le pied de mon lit, ce pied est creux; vous y trouverez un petit flacon de cristal à moitié plein d'une liqueur rouge; prenez-le, prenez-le!...

EDMOND.

Je le tiens.

FARIA.

Ecoutez, écoutez chaque parole, et devinez, si je ne puis achever... Voici le mal qui vient, je vais tomber en catalepsie... peut-être paraîtrai-je mort, et ne jetterai-je pas une plainte; peut-être me tordrai-je en criant et en écumant; en ce cas, tâchez qu'on n'entende pas mes cris... étouffez-moi s'il le faut.

EDMOND.

Achievez... achetez!

FARIA.

Quand vous me verrez sans connaissance, ouvrez-moi les dents en me desserrant les mâchoires avec un couteau, et par l'ouverture, laissez couler dans ma bouche huit ou dix gouttes de cette liqueur, et alors peut-être reviendrai-je.

EDMOND.

Peut-être, dites-vous?... Oh! mon Dieu!

FARIA.

Oh! oh! à moi... à moi!... Je me meurs... Ah!

EDMOND.

Il tombe.

Seigneur! Seigneur! ayez pitié de nous, mon Dieu! Son pouls ne bat plus, son cœur est éteint... Que m'a-t-il dit?... ma tête se perd. Ah! oui... ce flacon, le couteau, ses dents... Oh! serrées, serrées comme s'il était mort! Faria... mon père,

oh! reviens à toi, reviens... c'est ton enfant qui t'appelle, celui qui te doit plus que la vie... mon maître bien-aimé... Oh! rien... rien!... Mon Dieu! mon Dieu! un miracle... j'ai assez souffert et souffert assez innocemment pour vous demander un miracle!... O mon Dieu! mon Dieu! rendez-le à la vie... je vous en conjure, ô mon Dieu!... Oh! oh! je ne me trompe pas, le pouls recommence à battre... Le cœur... il bat, il bat aussi!... Faria! Faria!... mon père... ouvre les yeux... regarde-moi... Il me regarde... Oh! sauvé... sauvé!...

FARIA.

Dantès!...

EDMOND.

Oui, oui, Dantès... Edmond... votre ami...

FARIA.

Près de moi?

EDMOND.

Sans doute.

FARIA.

Ah! je ne croyais plus vous revoir...

EDMOND.

Vous croyiez mourir?...

FARIA.

Je croyais, vous qui étiez si pressé de fuir tout à l'heure, que pendant mon évanouissement...

EDMOND.

Taisez-vous!... taisez-vous!

FARIA.

Je m'étais trompé... je le vois bien... Oh! je suis bien faible, bien anéanti...

EDMOND.

Courage, vos forces reviendront.

FARIA.

Non... la dernière fois, l'accès dura quelques secondes à peine... Voyez... je ne puis ni remuer la jambe gauche... ni lever le bras gauche... Ce bras est paralysé; soulevez-le vous-même, et voyez ce qu'il pèse.

EDMOND.

Eh bien! nous attendrons huit jours, un mois, deux mois, s'il le faut... Dans cet intervalle, vos forces reviendront. Tout est préparé pour notre fuite, nous avons la liberté d'en choisir l'heure et le moment. Le jour où vous vous sentirez assez de force pour nager, eh bien! ce jour-là, nous mettrons notre projet à exécution... et, s'il le faut, je vous prendrai sur mes épaules, et vous soutiendrai en nageant.

FARIA.

Enfant! chargé d'un pareil fardeau... vous ne feriez pas cinquante brasses dans la mer... Non, non, ne vous abusez point par des chimères, Edmond... Je resterai ici jusqu'à l'heure de ma délivrance... et ma délivrance, c'est la mort...

EDMOND.

Oh! mon Dieu!...

FARIA.

Mais que cela ne vous arrête point, Edmond... Fuyez... vous... vous êtes fort, jeune et adroit... Edmond, mon enfant, fuis... Je te rends ta parole.

EDMOND.

C'est bien! moi aussi je resterai, alors!...

FARIA.

Edmond, tu es fou.

EDMOND.

Par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je jure de ne vous quitter qu'à votre mort...

FARIA.

Eh bien ! j'accepte... Merci, mon fils... Ton dévouement ne sera pas long, je l'espère... et peut-être sera-t-il récompensé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

FARIA.

Dantès... regarde !

EDMOND.

Qu'est ceci ?

FARIA.

Regarde bien.

EDMOND.

Je regarde de tous mes yeux, et ne vois qu'un papier à demi brûlé, sur lequel sont tracés des caractères gothiques avec une encre singulière.

FARIA.

Ce papier, mon ami... et maintenant je puis tout vous avouer, c'est mon trésor, qui, à compter d'aujourd'hui, vous appartient.

EDMOND.

Votre trésor ?

FARIA.

Oui.

EDMOND, à part.

Oh ! mon Dieu ! voilà sa folie qui lui revient..

FARIA.

Dantès, vous êtes un noble cœur, et je comprends, à votre pâleur et à votre frisson, ce qui se passe en vous en ce moment... Non, mon ami, non, soyez tranquille, je ne suis pas fou ! non... Ce trésor existe, Dantès... et s'il ne m'a pas été donné de le posséder, vous le posséderez, vous... Personne n'a voulu m'écouter ni me croire, parce que l'on me jugeait fou ; mais vous, qui devez savoir mieux que personne que je ne le suis pas, écoutez-moi, et ensuite vous me croirez si vous voulez !... Mais d'abord, lisez, mon ami, lisez...

EDMOND.

Je ne vois là que des signes tronqués, des mots sans suite... des caractères interrompus par l'action du feu... et qui restent inintelligibles.

FARIA.

Pour vous, mon ami, qui les lisez pour la première fois... mais non pas pour moi, qui ai pâli dessus pendant bien des nuits, qui ai reconstruit chaque phrase, complété chaque pensée... Écoutez... Je vous ai, une fois, en parlant de Rome, raconté l'histoire d'Alexandre VI et de César Borgia ?...

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Je vous ai dit ces empoisonnements étranges à l'aide desquels ils héritaient des cardinaux qui mouraient autour d'eux... Eh bien ! un jour, ils résolurent d'hériter du cardinal Spada, l'un des plus riches cardinaux de Rome. Ils lui envoyèrent un messageur pour l'inviter à dîner dans leur vigne.

Il en était de ces invitations comme de celles que Néron envoyait par un prétorien : il n'y avait pas moyen de s'y soustraire... Le cardinal répondit qu'il acceptait, et demanda seulement la permission de passer dans une chambre à côté pour y prendre son bréviaire. Dix minutes après il sortit, son bréviaire sous le bras. A trois heures de l'après-midi, il mourait entre les bras du médecin du pape, sans avoir eu le temps de dire à son valet de chambre autre chose que ces mots : « Remettez ce bréviaire à mon neveu... » Quand le valet de chambre rentra avec son bréviaire, il trouva le neveu expirant. Les Borgia avaient fait les choses en grand. Cependant, contre l'attente du pape, on eut beau chercher dans les palais, dans les caves, dans les vignes du cardinal Spada, on ne trouva, sauf quelques milliers d'écus, sauf quelques bijoux d'un prix médiocre, aucune trace de cette immense fortune que tout le monde connaissait au défunt. Comme le cardinal n'avait d'autre héritier que son neveu, tout fut vendu à l'encan... le bréviaire comme le reste. J'étais grand collectionneur de livres, vous le savez, mon cher Edmond ; j'appris que ce bréviaire historique, qui, depuis trois cents ans, voyageait de bibliothèque en bibliothèque, était à vendre, et je l'achetai...

EDMOND.

Mon Dieu !... mon Dieu !... vous pâlissez...

FARIA.

Donnez-moi le reste du flacon...

EDMOND.

Faria... mon père...

FARIA.

Un jour que j'étais fatigué, je m'endormis dans mon cabinet de travail, vers quatre heures, et ne me réveillai qu'à la nuit... Il faisait trop sombre pour que je pusse continuer d'écrire sans lumières... Il restait du feu dans l'âtre, j'avais une bougie devant moi... je cherchai quelque papier pour allumer ma bougie, et, craignant de prendre quelque papier précieux, je me souvins d'avoir vu, dans le fameux bréviaire, un vieux papier tout jauni par le haut et qui avait l'air d'un signet, et qui avait traversé les siècles, protégé par la vénération ou l'insouciance des acheteurs. Je cherchai en tâtonnant cette feuille inutile... je la trouvai ; je la tordis, et, la présentant à la flamme mourante, je l'allumai... Mais sous mes doigts, comme par magie, à mesure que le feu montait, je vis des caractères jaunâtres sortir du papier blanc et apparaître sur la feuille... Alors je compris qu'il y avait quelque mystère caché là-dessous ; j'étouffai le feu, j'allumai directement la bougie au foyer, je rouvris avec une indécible émotion la lettre froissée ; je reconnus qu'une encre sympathique avait tracé ces lettres, apparentes seulement au contact d'une vive chaleur. Un peu plus du tiers avait été consumé par les flammes ; je lus ce qui en restait, et je fus convaincu d'une chose, c'est qu'après trois

siècles je venais de retrouver le vrai, le seul, l'unique testament du cardinal.

EDMOND.

Grand Dieu !... mais illisible, mais inutile, incomplet, puisqu'il n'y a que les deux tiers des lignes.

FARIA.

Oui, oui... mais à force de travail, j'ai composé ce qui manque... Voyez, voyez... approchez ce papier de l'autre, ils s'adaptent ensemble, et lisez... lisez, Dantès !

EDMOND, lisant.

Ce jour d'hui, 25 avril 1498, a par Alexandre VI, et craignant, que non ma charge, il ne veuille hériter de moi et ne me récardinaux Caprara et Bentivoglio, morts empoi a mon neveu Guido Spada, mon légataire enfoui dans un endroit qu'il conn avec moi, c'est-à-dire dans de Monte-Cristo, tout ce que je pos monnayé, pierreries, diamants, bijoux ; l'existence de ce trésor, qui peut d'écus romains, et qu'il la vingtième roche à partir de l'est, en droite ligne, lequel tré toute propriété, comme

CÉ

yant été invité à diner content de m'avoir fait payer serve le sort des sonnes, je déclare universel, et, que j'ai ait pour l'avoir visité les grottes de la petite île sédais de lingots d'or que seul je connais monter à cinq millions trouvera, ayant levé la petite crique de sor je lui lègue en seul héritier.

SARE SPADA.

Mon Dieu !... mon Dieu... serait-ce vrai ?... Mais comment n'avez-vous pas tenté pour vous-même ?...

FARIA.

J'allais m'embarquer à Livourne pour l'île de Monte-Cristo, lorsque je fus arrêté comme auteur du grand ouvrage de la royauté en Italie, conduit à Fenestrelle, et de Fenestrelle au château d'If... Ainsi, aie confiance, Dantès... car une voix me dit que ce que je n'ai pu faire, tu le feras !... Vrai comme je vais mourir... vrai comme je meurs... Adieu, Dantès !...

Il tombe.

EDMOND.

Mon père ! mon père ! Ah ! plus rien dans le facon !... Faria !... mon père !... Au secours !... au secours !...

FARIA, recueillant ses forces.

Silence !...

Il expire.

EDMOND.

Oh ! c'est vrai !... Mon Dieu ! auraient-ils entendu !... Des pas !... on vient !... Ces papiers !...

SCÈNE II

FARIA, couché, LE GEOLIER, EDMOND, caché.

LE GEOLIER.

Je ne me trompais pas, c'était le vieux qui

avait appelé... Hé ! l'ami, que fais-tu donc là à terre ?... Mort !... (*Il appelle.*) Baptiste ! Baptiste !...

DEUXIÈME GEOLIER.

Quoi ?

PREMIER GEOLIER.

Viens donc ici ?

DEUXIÈME GEOLIER.

Tiens ! il me semblait aussi avoir entendu appeler.

PREMIER GEOLIER.

Au secours ! n'est-ce pas ?

DEUXIÈME GEOLIER.

Oui.

PREMIER GEOLIER.

C'est un coup d'apoplexie... Remettons-le sur son lit.

DEUXIÈME GEOLIER.

Le fou est allé rejoindre ses trésors... Bon voyage !

PREMIER GEOLIER.

Pauvre diable !... avec tous ses millions, il n'aura pas de quoi payer son linceul.

DEUXIÈME GEOLIER.

Oh ! les linceuls du château d'If ne coûtent pas cher.

PREMIER GEOLIER.

Tu ne sais pas... comme c'est un savant, peut-être fera-t-on des frais pour lui ?

DEUXIÈME GEOLIER.

Alors il aura les honneurs du sac.

PREMIER GEOLIER.

Allons, allons, il ne s'agit pas de cela, il s'agit de prévenir le gouverneur.

DEUXIÈME GEOLIER.

Viens, en ce cas... Oh ! tu n'as pas besoin de fermer la porte, il ne se sauvera pas.

PREMIER GEOLIER.

Eh ! qui sait ?... Ces diables de prisonniers, ils sont si malins... Il n'aurait qu'à faire le mort !

DEUXIÈME GEOLIER.

Tu as raison... ferme.

SCÈNE III

FARIA, mort, EDMOND, LE GOUVERNEUR, LE MÉDECIN, LA SENTINELLE, sur la galerie.

EDMOND.

S'ils l'avaient laissée ouverte cependant !... Mais non, non... fermée !... Allons, je n'ai plus qu'une ressource... la galerie... Dors en paix, sainte victime de la méchanceté des hommes !... Maintenant, je vais essayer de faire à moi seul ce que nous devions faire à nous deux... Adieu, Faria !... adieu, mon père !...

Il remonte dans l'excavation.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

LE GOUVERNEUR.

Ronde major !

LA SENTINELLE.

Pardon, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Qu'y a-t-il, mon ami ?

LA SENTINELLE.

Un mot, s'il vous plaît ?

LE GOUVERNEUR.

Allez, docteur, allez avec les geoliers... je vous rejoins... (A la sentinelle.) Qu'y a-t-il, mon ami?

LA SENTINELLE.

Pardon, monsieur le gouverneur... mais nous sommes de garde toutes les vingt-quatre heures, comme vous savez...

LE GOUVERNEUR.

Oui.

LA SENTINELLE.

Eh bien! il y a vingt-quatre heures, je montais donc ma garde ici, à la même place...

LE GOUVERNEUR.

Bien.

LA SENTINELLE.

Je marchais comme je marche... Mais hier, voyez-vous, ça ne sonnait pas le creux sous mes pieds...

LE GOUVERNEUR.

Où cela?

LA SENTINELLE.

Ici... tenez!...

Il frappe la dalle avec la crosse de son fusil.

EDMOND.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... mon dernier espoir!...

LE GOUVERNEUR.

En effet.

LA SENTINELLE.

Entendez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Parfaitement.

LA SENTINELLE.

Est-ce qu'il y a une cave là-dessous?

LE GOUVERNEUR.

Non... il y a des cachots... Ton fusil est-il chargé?

LA SENTINELLE.

Oui, mon commandant.

LE GOUVERNEUR.

Je vais t'envoyer deux autres hommes... et au jour, nous verrons.

EDMOND.

Je suis maudit!...

Les deux geoliers sont entrés avec le médecin

SCÈNE IV

LE MÉDECIN, FARIA, mort, LE GOUVERNEUR, entrant, EDMOND, caché.

LE DOCTEUR.

Ah! c'est le fou furieux?

DEUXIÈME GEOLIER.

Fou furieux?... Oh! non, monsieur le docteur... Là, je puis en répondre, moi, je l'ai toujours trouvé l'homme le plus doux de la terre... Souvent il me racontait des histoires... et un jour que ma femme était malade, il l'a guérie.

LE DOCTEUR.

J'ignorais que j'eusse affaire à un confrère... J'espère, monsieur le gouverneur, que vous le traiterez en conséquence.

LE GOUVERNEUR.

Oh! soyez tranquille... Ainsi, il est mort?

LE DOCTEUR.

Oui, d'une attaque d'apoplexie.

LE GOUVERNEUR, au geolier.

Je vous avais dit de vous munir d'un sac?

LE GEOLIER.

Et j'ai accompli vos ordres, monsieur le gouverneur... Voilà.

LE GOUVERNEUR.

Faites tout de suite.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien pressé de vous débarrasser de ce pauvre mort, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas cela précisément... c'est que la sentinelle qui se promène dans la galerie, au-dessus de nos têtes, vient de faire une observation que je désire vérifier... et pour cela il faut que le cachot soit vide... Vous êtes sûr qu'il est bien mort, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Très-sûr.

LE GOUVERNEUR.

Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard...

LE DOCTEUR.

Au fait...

LE GOUVERNEUR.

Que dans un quart d'heure tout soit fini... (Aux geoliers.) Vous entendez, vous autres?

EDMOND.

Si, en passant devant mon cachot, ils allaient l'ouvrir!...

Il retourne précipitamment à son cachot.

UN GEOLIER, dans le cachot de Faria.

As-tu une corde, toi?

DEUXIÈME GEOLIER.

Non.

PREMIER GEOLIER.

Eh bien! je vais chercher la corde... Va préparer le boulet!

DEUXIÈME GEOLIER.

Allons...

LE GOUVERNEUR, à la porte du cachot d'Edmond. Dormez-vous?...

EDMOND.

Que me veut-on?

LE GOUVERNEUR.

Rien... vous prévenir seulement que votre voisin est mort... vous aviez demandé autrefois un changement de cachot, peut-être pourra-t-on faire ce que vous désirez...

EDMOND.

Merci! Ils s'éloignent... et de ce côté plus personne... (Il retourne dans le cachot de Faria, il regarde le mort.) Parti seul!... Me voilà revenu seul... seul en face du néant, plus même la vue, plus même la voix du seul être humain qui m'attachât à la terre! Si je pouvais mourir, j'irais où il va, et je le retrouverais... Mais comment mourir?... C'est bien facile, je n'ai qu'à rester ici, je me jetterai sur le premier qui va entrer, je l'étranglerai, et l'on me guillotinerait... C'est ce que j'ai de mieux à faire, puisque toute fuite est impossible maintenant... Oh! non, ce n'est pas la peine d'avoir tant lutté, d'avoir tant souffert, j'irai jusqu'au bout...

Non, je veux vivre, je veux lutter, je veux sortir d'ici un jour, fût-ce dans dix ans! J'ai mes bourreaux à punir, et peut-être aussi, qui sait? mes amis à récompenser... Mais on va m'oublier ici, et je ne sortirai de mon cachot que comme Faria!... Oh! qui m'envoie cette pensée? Est-ce vous, mon Dieu?... Puisqu'il n'y a que les morts qui sortent librement d'ici... prenons la place des morts. Oui, oui, c'est une inspiration céleste! Ce couteau... bien! Si les geoliers s'aperçoivent qu'ils portent un vivant au lieu d'un mort, j'ouvre le sac du haut jusqu'en bas, je profite de leur terreur et je m'échappe... S'ils veulent m'arrêter, j'ai ce couteau... S'ils me conduisent jusqu'au cimetière et me déposent dans une fosse, je me laisse couvrir de terre, puis je m'ouvre un passage à travers cette terre fraîche et je m'enfuis... Si je me trompe, si la terre est trop pesante, je meurs étouffé... tant mieux, tout est fini! (*Il va mettre Faria dans son lit.*) S'ils entrent ici, ils croiront que c'est moi qui dors; les voilà qui reviennent... Aurai-je le temps?...

PREMIER GEOLIER, *dans le cachot de Dantès.*

Tenez, puisque vous êtes éveillé... pour ne pas vous déranger, on vous apporte votre déjeuner tout de suite.

DEUXIÈME GEOLIER.

Eh bien! il ne répond pas, ton prisonnier...

PREMIER GEOLIER.

Ne m'en parle pas... c'est un maniaque, celui-ci... Il dort les trois quarts du temps...

DEUXIÈME GEOLIER.

Qui dort dîne... Allons, viens...

PREMIER GEOLIER.

Attends... prête-moi ta lanterne... Oh! il dort, il n'y a rien à dire...

Pendant ce temps, Edmond s'est enfermé dans le sac.

EDMOND.

Protégez-moi, mon Dieu!...

PREMIER GEOLIER, *dans le cachot de Faria.*

Attends...

Il lie le sac.

DEUXIÈME GEOLIER.

C'est qu'il est encore lourd pour un vieillard si maigre...

PREMIER GEOLIER.

Dame! on dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os...

DEUXIÈME GEOLIER.

Il me semble plus grand que de son vivant...

PREMIER GEOLIER.

Tu sais bien qu'on grandit en mourant.

DEUXIÈME GEOLIER.

As-tu fait ton nœud?

PREMIER GEOLIER.

Oui... et toi?

DEUXIÈME GEOLIER.

Je serais bien bête de nous charger d'un poids inutile... J'attacherai la chose là-haut...

PREMIER GEOLIER.

Y es-tu?...

DEUXIÈME GEOLIER.

Oui!

ONZIÈME TABLEAU

Le théâtre représente la mer, les rochers et la plate-forme du chateau d'If. — La nuit est sombre.

PREMIER GEOLIER.

Allons!

Ils traversent la galerie et gravissent lentement les rochers.

DEUXIÈME GEOLIER.

Attends... C'est ici.

PREMIER GEOLIER.

Ici quoi?...

Que j'ai mis le boulet.

PREMIER GEOLIER.

L'as-tu?

DEUXIÈME GEOLIER.

Oui.

PREMIER GEOLIER.

Bien!

DEUXIÈME GEOLIER.

Est-ce fait?...

PREMIER GEOLIER.

Il n'a rien perdu pour attendre... Un boulet de trente-six, comme à un capitaine!

DEUXIÈME GEOLIER.

En ce cas, en route!

PREMIER GEOLIER.

Mauvais temps! Il ne fera pas bon en mer cette nuit...

DEUXIÈME GEOLIER.

Oui... Le pauvre vieux court grand risque d'être mouillé.

PREMIER GEOLIER.

Bon! nous voilà arrivés...

DEUXIÈME GEOLIER.

Plus loin, plus loin... Tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur le rocher... et que le gouverneur nous a dit, le lendemain, que nous étions des fainéants...

PREMIER GEOLIER.

Ici, est-ce bien?

DEUXIÈME GEOLIER.

Oui.

PREMIER GEOLIER, *balançant le cadavre.*

Une!

DEUXIÈME GEOLIER.

Deux!

ENSEMBLE.

Trois!

Ils lancent le cadavre, qui disparaît. — On entend un grand cri qu'étouffent le vent et le bruit des flots.

EDMOND, *paraissant sur un rocher.*

Sauvé!... mon Dieu! sauvé!...

FIN DE LA PREMIÈRE SOIRÉE

MONTE-CRISTO

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

DE MM. ALEXANDRE DUMAS ET AUGUSTE MAQUET,

MUSIQUE DE M. VARNEY.

Décors de MM. CAMBON, THIÉRY, DIETERLE, SECHAN, DESPLECHIN, ERNEST CICERI et LECHEVALIER. — Costumes dessinés par MM. GAVARNI, LOUIS LASSALLE et GIRAUD. — Machines de M. PIERRARD. — Costumes exécutés par M. FERDINAND et M^{lle} PHILIS.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Historique, le 4 février 1848.

DEUXIÈME SOIRÉE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
EDMOND DANTÈS, } BUSONI, } LE COMMIS, } CADEROUSSE, tenant l'au- berge du Pont-du-Gard.....	MM. MÉLINGUE.	JOANNES, joaillier.....	MM. CASTEL.
MOREL, armateur.....		MAXIMILIEN, fils de Morel...	BONNET.
VILLEFORT.....	BOUTIN.	EMMANUEL, commis de Morel.	HENRI.
DE BAVILLE.....	SAINT-LÉON.	UN GREFFIER.....	ALEXANDRE.
BERTUCCIO.....	LACRESSONNIÈRE.	UN GEOLIER.....	PAUL.
JACOPO.....	BEAULIEU.	UN BRIGADIER DOUANIER.....	LIÉMANCE.
BENEDETTO.....	CRETTE.	JULIE, fille de Morel.....	M ^{mes} MAILLET.
GAETANO.....	BOILEAU.	LA CARCONTE, femme de Ca- derousse.....	PERSON.
	COLBRUN.	M ^{me} MOREL.....	FONTENAY.
	CHARLES.	PÉNÉLON.....	BARRÉ.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — L'ÎLE DE MONTE-CRISTO.

Sur le devant du théâtre, la plage; à droite, la mer et les côtes orientales de la Corse; à gauche, l'île, s'élevant en montagne.

SCÈNE I.

BERTUCCIO, BENEDETTO, JACOPO, GAETANO, CONTREBANDIERS.

BENEDETTO.

Tu peux venir, père Bertuccio, il n'y a personne.

BERTUCCIO.

Personne ?

BENEDETTO.

A l'exception des chèvres... Oh! si j'avais un fusil... j'en vois une là-bas... (Il ajuste avec la main.) Pan !

JACOPO.

Quelque chose de bon se casserait le cou.

BENEDETTO.

Merci, cousin !

BERTUCCIO.

L'enfant avait dit vrai !

GAETANO.

Oh ! ce n'est pas l'île qui m'inquiète.

BERTUCCIO.

Qui t'inquiète donc ?

GAETANO.

Notre nouvelle recrue.

BERTUCCIO.

Bah!... En attendant, fais du feu, Benedetto.

BENEDETTO.

Du feu... avec quoi ?

BERTUCCIO.

Pardieu ! avec du bois... la broussaille ne manque pas dans l'île, et le pauvre diable ne sera pas fâché de se réchauffer. Il a l'air d'un bon compagnon...

GAETANO.

Frère Bertuccio, tu te laisses vraiment trop prendre à ce mot : il a l'air.

BERTUCCIO.

Eh ! mon cher, tu as aidé à le sauver, et voilà maintenant que tu veux qu'on le rejette à l'eau...

GAETANO.

D'abord, ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est Jacopo.

BERTUCCIO.

N'étais-tu donc pas dans la barque qui a été au devant de lui ?

GAETANO.

Oui, parce que je voulais voir ce que c'était.

JACOPO.

Eh bien ! tu l'as vu... c'était un homme qui était en train de se noyer ; et qui était noyé tout à fait, si nous étions arrivés cinq minutes plus tard.

GAETANO.

Peut-être eussions-nous dû le laisser faire.

BERTUCCIO.

Et pourquoi cela ?

GAETANO.

Dame ! les douaniers sont bien rusés...

BERTUCCIO.

Les douaniers ne poussent pas le dévouement jusqu'à se faire repêcher à dix lieues en mer sur une vergue... Benedetto, dis qu'on l'amène.

BENEDETTO.

Hé ! vous autres, apportez le noyé.

BERTUCCIO.

Noyé... pas tout à fait, Dieu merci !

GAETANO.

N'importe, je suis d'avis qu'on lui fasse subir un interrogatoire en règle.

BERTUCCIO.

Oh ! quant à cela, je ne m'y oppose aucunement, au contraire, et dès qu'il pourra parler, je veux y procéder moi-même... Ah ! le voici !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DANTÈS.

BERTUCCIO.

Eh ! bien, comment te trouves-tu, mon ami ?

DANTÈS.

Mieux ! ce caban et cet excellent rhum que vous m'avez fait boire m'ont rendu un peu de forces.

BERTUCCIO.

En veux-tu encore une gorgée ?

DANTÈS.

Ma foi ! ce n'est pas de refus.

BERTUCCIO.

Là, maintenant que cela va mieux, tu nous le dis toi-même, veux-tu nous raconter comment il se fait que nous l'ayons trouvé accroché à cette vergue, à dix lieues de la côte.

DANTÈS.

C'est tout simple... J'étais matelot à bord d'un

matelot venant de Syracuse et chargé de vins et de passoline... L'orage qui a eu lieu il y a trois jours nous a brisés contre les rochers de l'île de Lemaire... Tous nos compagnons ont péri... J'ai eu le bonheur de trouver un agrès flottant... Je m'y suis cramponné... Le vent et la mer m'ont roulé pendant quarante-huit heures... les forces me manquaient, lorsque je vous ai aperçus... J'ai fait des signaux... vous m'avez vu... vous avez envoyé une barque à mon secours, et vous m'avez sauvé la vie... Merci, compagnons... car je parle à des matelots comme moi, à ce que je présume?...

JACOPO.

Oui, oui, je crois que, lorsque je vous ai empoigné par les cheveux, il était temps.

DANTÈS.

Et cependant, il m'a semblé un moment que vous hésitez.

JACOPO.

Ma foi oui... Avec votre barbe et vos longs cheveux, vous aviez plutôt l'air d'un brigand que d'un honnête homme.

DANTÈS.

Oui, c'est un vœu que j'ai fait à Notre-Dame del Pie della Grotta, dans un moment de danger, d'être trois ans sans me couper la barbe ni les cheveux.

BERTUCCIO.

Et maintenant, mon brave, voyons, qu'allons-nous faire de toi ?

DANTÈS.

Hélas ! tout ce que vous voudrez... La felouque que je montais est perdue, le capitaine est noyé probablement, je suis le seul qui aie échappé à la mort... mais, comme je suis assez bon matelot, jetez-moi dans le premier port où vous relâcherez, et je trouverai toujours de l'emploi sur un bâtiment marchand... N'allez-vous pas en Corse ?

BERTUCCIO.

Cette nuit, nous serons à Bastia.

DANTÈS.

Eh bien ! soit ! vous me laisserez à Bastia.

BERTUCCIO.

Tu connais la Méditerranée ?

DANTÈS.

J'y navigue depuis mon enfance.

BERTUCCIO.

Tu connais les bons mouillages ?

DANTÈS.

Il y a peu de ports, même des plus difficiles, où je ne puisse entrer, et d'où je ne puisse sortir les yeux fermés.

JACOPO.

Eh bien ! dites donc, patron, si le camarade dit vrai, qui empêche qu'il ne reste avec nous ?

GAETANO.

Oui, s'il dit vrai.

BERTUCCIO.

Le fait est que, dans l'état où vous êtes, mon ami, on promet beaucoup, quitte à tenir après ce qu'on peut.

DANTÈS.

Je tiendrai toujours plus que je ne promettrai, soyez tranquille.

JACOPO.

Questionne-le donc un peu...

BERTUCCIO.

Eh bien! voyons, puisque tu connais si bien tous les gisemens de la Méditerranée... où sommes-nous?

DANTÈS.

Nous sommes dans l'île de Monte-Cristo.

BERTUCCIO.

Allons... pas mal.

JACOPO.

Tu connais donc l'île de Monte-Cristo?

DANTÈS.

Je l'ai eue bien souvent en vue... mais je n'y ai jamais abordé.

GAETANO.

Jamais?...

DANTÈS.

Non... je ne faisais pas la contrebande.

BERTUCCIO.

Ah! ah! tu te doutes donc qui nous sommes, nous qui y abordons?

DANTÈS.

Vous êtes mes sauveurs.

BERTUCCIO.

Bien répondu, mordieu!... et à la santé des braves gens de tous les états!

DANTÈS.

Je n'eusse pas deviné le vôtre, que voilà du rhum qui vous eût dénoncés.

BERTUCCIO.

Ce rhum l'a-t-il donné assez de forces pour venir avec nous?

DANTÈS.

Où cela?

BERTUCCIO.

A la chasse aux chevres... Toutes les fois que nous venons ici, nous faisons notre provision de viande fraîche.

DANTÈS.

Merci... je ne me sens pas la force de faire dix pas... Je resterai près de ce feu.

BERTUCCIO.

Bien... Seulement, ne t'éloigne pas; car nous te prévenons d'une chose...

DANTÈS.

De laquelle, dites?

BERTUCCIO.

C'est que, dans une heure, nous partons... le vent est bon, et nous avons affaire cette nuit sur la côte de Corse.

DANTÈS.

Oh! soyez taanquille.

BERTUCCIO.

Désires-tu que Benedetto reste près de toi?

BENEDETTO, bas.

Merci... j'aime mieux aller à la chasse, moi.

DANTÈS.

Non... ce serait une punition pour lui, je le vois bien... C'est votre fils?

BERTUCCIO.

C'est un enfant que le ciel m'a envoyé.

DANTÈS.

Bonne chance!... A propos, quel quantième avons-nous?

BERTUCCIO.

Le 3 mars.

DANTÈS.

De quelle année?

BERTUCCIO.

Comment de quelle année?... Tu demandes de quelle année?...

DANTÈS.

Oui.

BERTUCCIO.

Tu as oublié l'année où nous sommes?

DANTÈS, souriant.

Que voulez-vous... j'ai eu si grand'peur en voyant se briser le bâtiment, que j'en ai perdu la mémoire. Nous sommes donc le 3 mars, dites-vous, de l'année?...

BERTUCCIO.

De l'année 1829.

DANTÈS.

De l'année 1829... Merci... Au revoir, mes amis.

SCÈNE III.

DANTÈS, seul.

Quatorze ans!... quatorze ans!... Quatorze ans de prison!... Et de quelle prison, mon Dieu!... Oh! Fernand! oh! Villefort! oh! Danglars! j'ai fait un serment terrible... prenez garde, prenez garde... Me voilà seul... me voilà au bot... Le Seigneur m'y a conduit comme par miracle; comme par miracle, il éloigne mes compagnons. Dans deux heures, ces gens-là repartiront, riches de cinquante piastres, pour aller essayer, en risquant leur vie, d'en gagner cinquante autres; puis, ils reviendront, riches du double, dilapider le trésor dans une ville quelconque, avec la fierté des sultans et la confiance des nababs; aujourd'hui l'espérance fait que je méprise leur richesse, qui me paraît la profonde misère... demain, la déception fera peut-être que je serai forcé de regarder cette misère comme le suprême bonheur... Oh! non, non, cela ne sera pas... le savant, l'infaillible Faria ne se sera point trompé

sur une seule chose... Je suis dans l'île de Monte-Cristo, et l'île de Monte-Cristo renferme un trésor... Voyons : d'abord, rappelons-nous les termes de ce testament, que l'eau a dévoré... Je ne l'ai lu qu'une fois... Mon Dieu, mon Dieu ! si j'allais l'avoir oublié !... Non, non... m'y voilà... « Mon légataire universel... » que j'ai enfoui, dans un endroit qu'il connaît » pour l'avoir visité avec moi, c'est-à-dire dans les » grottes de l'île de Monte-Cristo... tout ce que » je possédais de lingots, d'or monnayé, pierre- » ries, diamans, bijoux ; que seul je connais » l'existence de ce trésor qui peut monter à cinq » millions d'écus romains, et qu'il trouvera ayant » levé la... » mon Dieu !... oh ! oui... « la ving- » tième roche, à partir de la petite crique de l'est » en droite ligne... » C'est cela... c'est cela... je n'ai rien oublié... La petite crique de l'est, la voici... les roches... Tandis qu'ils me croient mourant et qu'ils me laissent seuls... (Coup de feu.) Oh ! ils sont déjà loin ; cherchons... Les roches... Oh ! oh ! cette entaille serait-elle un indice ?... Sur celle-ci encore une entaille pareille... la même sur celle-ci... (Comptant.) Une, deux, trois, sept, huit, neuf, dix, onze... A la douzième, les entailles disparaissent... C'est celle-ci... Sous ce rocher sont les grottes... Mais comment a-t-on pu hisser jusqu'ici un pareil rocher ?... Impossible !... Ah ! je comprends... au lieu de le monter, on l'a fait descendre... Le trésor est là... Oui, mais comment lever ce rocher à moi seul ?... Ce rocher ne doit pas se lever, il doit tourner sur sa base... Ce rocher doit obéir à la main d'un homme seul, car on ne confie pas à d'autres hommes un pareil secret ! Voyons... ces pierres ont été ajoutées, la mousse a poussé dessus, mais ces pierres ne font point partie du roc... Oh ! une pioche... une pince... peut-être ce petit arbre suffira-t-il... (Il coupe l'arbre et déblaie le bas du rocher.) Oh ! je le savais bien, que toutes ces pierres n'étaient point adhérentes... Maintenant il doit y avoir à cette roche quelque trou profond pour y introduire le levier... Voici... voici... Donc, en pesant de cette façon, la pierre doit tourner... Elle tourne !... elle tourne !... Ah !... (Regardant.) Un escalier... (Pause.) Si j'avais une lumière, une torche... (Il descend en scène.) Ce sapin enflammé m'en servira... Voyons... soyons homme... Accoutumé à l'adversité, ne nous laissons point abattre par une déception... ou, sans cela, serait-ce donc pour rien que j'aurais souffert ?... Le cœur se brise lorsque, après avoir été dilaté par l'espérance, il rentre et se renferme dans la froide réalité... Allons, allons, Faria a fait un rêve ; le cardinal Spada n'a rien enfoui dans cette grotte... ou, s'il y a enfoui quelque trésor, César Borgia, l'intrépide aventurier, l'infatigable et sombre larron, y est venu après lui... a découvert sa trace, a suivi les mêmes brisées que

moi... comme moi a soulevé cette pierre, et, descendu avant moi, ne m'a rien laissé à prendre après lui... Oui, ceci est une aventure à trouver sa place dans la vie, mêlée d'ombre et de lumière, de ce royal bandit ; oui, Borgia est venu quelque nuit ici, un flambeau d'une main, une épée de l'autre... A vingt pas de lui, au pied de cette roche peut-être, se tenaient, sombres et menaçans, deux sbires, interrogeant l'air, la terre et la mer, tandis que leur maître entraînait, comme je vais le faire, secouant les ténèbres de son bras redoutable et flamboyant... (Pause.) Or, maintenant que je ne compte plus sur rien, maintenant que je me suis dit qu'il serait insensé de conserver quelque espoir, la suite de cette aventure est pour moi une chose de curiosité, voilà tout... Cependant, si Borgia... S'il y était venu, il y fût venu pour prendre le trésor, et il connaissait trop bien l'emploi du temps pour avoir perdu le sien à replacer ce rocher sur sa base... Ah ! j'entends mes compagnons qui reviennent... A la garde de Dieu !... Descendons !...

(A l'aide d'un anneau de fer scellé dans la pierre, il la soulève, descend, la replace au dessus de sa tête et disparaît.)

SCÈNE IV.

BERTUCCIO, BENEDETTO, CONTREBANDIERS.

BERTUCCIO.

Allons, hé, Jacopo !... Gaetano, voilà la nuit qui vient, il est temps de partir... Hé ! nous autres de la barque, appareillons !... Où est le Maltais ?... Il se sera traîné jusqu'à la barque, probablement.

BENEDETTO.

Père Bertuccio, que dis-tu de cela ?

(Il montre une chèvre morte sur ses épaules.)

BERTUCCIO.

Qui l'a tuée ?

BENEDETTO.

Moi !

BERTUCCIO.

Et avec quoi ?

BENEDETTO.

Avec le fusil du cousin Jacopo.

JACOPO.

Menteur !... Allons, allons, Gaetano !

GAETANO.

Demonio ! je ne sais plus comment descendre.

JACOPO.

Laisse-toi glisser... Là !

GAETANO.

Où est le Maltais ?

JACOPO.

Je ne sais pas.

BERTUCCIO.

Dans la barque, sans doute.

UN MATELOT.

Nous sommes parés.

BERTUCCIO.

Bien, mais il faut retrouver le pauvre diable, nous ne pouvons pas l'abandonner ici.

GAETANO.

Bah ! un espion peut-être ; le grand malheur !

BERTUCCIO.

Un espion, peut-être... mais peut-être aussi un honnête homme. (Au matelot de la barque.)

Le Maltais est-il avec vous ?

LE MATELOT.

Quel Maltais ?

BERTUCCIO.

L'homme que nous avons sauvé, et qui se noyait.

LE MATELOT.

Nous ne l'avons pas vu.

GAETANO.

Allons, allons!... il est l'heure.

BERTUCCIO.

Mais nous allons donc abandonner ce malheureux ?

GAETANO.

Tant pis pour lui... D'ailleurs, nous revenons dans deux ou trois jours.

BERTUCCIO.

Laissons-lui un ou deux biscuits, un fusil et de la poudre... Il fera des signaux au premier bâtiment qui passera, et on l'enverra prendre.

JACOPO.

Cependant on pourrait encore attendre, ce me semble.

GAETANO.

Allons, allons, le biscuit, le fusil, la poudre... et partons !

JACOPO, tirant quatre piastres de sa poche.

Partageons avec lui, Dieu me le rendra.

(Il met deux piastres sur le biscuit.)

BENEDETTO, à part.

Ah ! cousin Jacopo, si je te les demandais, tu ne me les donnerais pas.

BERTUCCIO.

Allons, puisqu'il ne vient pas... Hé ! le Maltais ?

Le Maltais !

TOUS.

BENEDETTO, mettant les deux piastres dans sa poche.
Hé ! le Maltais !

BERTUCCIO.

Courage, enfans !... Vers huit heures la brise se lèvera... En attendant, nageons vivement !...

BENEDETTO.

Et moi !... et moi !...

LES MATELOTS, chantant.

Le moment arrive

De quitter la rive :

La barque dérive

Et fuit loin du bord ;

Mais la voile grise,

Qui cherche la brise,

Retombe indécise :

La brise s'endort...

Ah ! ah !...

Hé ! le Maltais !

(Bertuccio, tire un coup de fusil.)

LES MATELOTS.

Le ciel est aride.

Aucun vent ne ride.

La face limpide

De l'immense lac,

Et le capitaine

Que la rame traîne,

Respirant à peine

Dort dans son hamac.

(A la fin du second couplet, la barque des contrebandiers disparaît ; on entend encore crier : Le Maltais ! puis un autre coup de fusil dans le lointain ; puis plus rien. — Alors la pierre tournée de nouveau, l'orifice de la grotte s'éclaire. Dantès paraît, le flambeau à la main, le visage exalté.)

DANTÈS.

Faria avait dit vrai ! A moi le trésor des Spada... à moi le monde !...

4 ACTE DEUXIÈME. 5

DEUXIÈME TABLEAU. — L'AUBERGE DU PONT-DU-GARD.

SCÈNE I.

CADEROUSSE, LA CARCONTE, BERTUCCIO.

CADEROUSSE.

Tais-toi femme, je te dis que c'est la volonté de Dieu que cela soit ainsi.

LA CARCONTE.

Et moi, je te dis que je ne veux pas me faire... je te dis que je veux me plaindre... C'est le seul soulagement qui me reste, ne me l'ôte pas.

BERTUCCIO.

Vous avez raison, ma bonne femme ; plaignez-vous !

LA CARCONTE.

Faire tout ce que l'on peut pour gagner honnêtement et bravement sa vie, et puis sentir qu'on est perdu sans ressource, qu'il n'y a plus moyen de lutter, et tout cela parce qu'il a plu à un méchant ingénieur de tracer un canal par lequel toutes les marchandises vont se dégorger dans la mer, au lieu de laisser cette belle et bonne route faire tranquillement son état... Autrefois, on Be

pouvait pas suffire au monde ; aujourd'hui, c'est à peine si on vend une bouteille de vin de six sous par jour... Vivez donc à deux li- lessus, et un chien par dessus le marché... Je disais toujours à Gaspard : Il faut le tuer, ton chien ; il n'a jamais voulu.

BERTUCCIO.

Et pourquoi le tuer?... Pauvre bête, s'il vous ennuie, donnez-le-moi.

CADEROUSSE.

Je veux le garder, moi... Je l'aime, Margotin.

LA CARCONTE.

Un chien qui mange autant qu'une personne, c'était bon quand nous étions riches... Et à quoi sert-il?... Si on le vendait au moins avec nos meubles, nous en serions débarrassés.

BERTUCCIO.

Et quand les vend-on, vos meubles ?

LA CARCONTE.

Dimanche!... C'est-à-dire dans trois jours...

CADEROUSSE.

C'est bon... quand ils seront vendus, on n'aura plus d'embarras ; nous serons comme l'ami Bertuccio, logés à la belle étoile... Est-ce qu'il a une maison, lui?... Non. Il est contrebandier, et il n'en fait pas de plus mauvaises affaires... Si tu avais sa bourse, tu ne serais pas embarrassée pour dimanche...

BERTUCCIO.

Eh bien ! voilà justement ce qui vous trompe, père Caderousse, et la preuve... (Il tire sa bourse.) Deux pièces de cinq francs, voilà le reste... Il est vrai que si le coup de ce soir réussit...

CADEROUSSE.

Il réussira ; vous avez du bonheur, vous !

BERTUCCIO.

Eh bien ! Caderousse, s'il réussit...

CADEROUSSE.

S'il réussit ?

BERTUCCIO.

Ecoute bien ce que je vais te dire.

CADEROUSSE.

Oh ! j'écoute... je n'ai que cela à faire.

BERTUCCIO.

Pour combien vous poursuit-on ?

LA CARCONTE.

Pour cent écus.

BERTUCCIO.

Eh bien ! écoute... si le coup de ce soir réussit, aussi vrai que voilà un verre de vin de Cahors, ou ne vendra pas vos meubles dimanche.

CADEROUSSE.

Merci, Bertuccio, tu es un brave homme!... Mais, vois-tu, nous y aurons échappé cette fois-ci encore, et après ce sera à recommencer.

BERTUCCIO.

Ta ! Lah ! il y a un Dieu pour les braves gens. (Caderousse hausse les épaules.)

LA CARCONTE.

Merci toujours, monsieur Bertuccio... la promesse est faite, n'est-ce pas ?

BERTUCCIO.

J'ai juré... D'ailleurs, il n'y avait pas besoin de cela... Mais je puis toujours compter sur ma cachette?...

CADEROUSSE.

Elle est là ta cachette, sous l'escalier... Tu entres dans le jardin, tu refermes la porte, tu te glisses dans le bûcher et tu te tapis là sous l'escalier... As-tu besoin de l'en aller par la grande route?... Tu passes par ici, personne ne t'a vu, bonsoir... Et tandis que l'on te cherche au bord du canal, tu gagnes le pays.

LA CARCONTE.

Eh ! c'est bien fait!... qu'ont-ils à se mêler de notre commerce, ces gueux de douaniers?... Ce sont eux qui nous ruinent, avec leurs impôts!

BERTUCCIO.

Alors, donnez-moi la clé du jardin... Lequel de vous deux a la clé du jardin?...

CADEROUSSE, tendant la clé.

Moi ; la voilà.

LA CARCONTE.

Tu ne peux pas la lui apporter, sainéant!...

CADEROUSSE.

Tiens ! qu'il la vienne prendre... je me chauffe, moi.

LA CARCONTE.

Tu te chauffes, et moi je grelotte.

BERTUCCIO, regardant la porte.

Eh ! eh ! qui nous arrive donc à cheval ?

CADEROUSSE.

Parbleu ! tu le vois bien, une espèce de pasteur.

BERTUCCIO.

Viendrait-il ici ?

CADEROUSSE.

Pour quoi faire ?

BERTUCCIO.

Pour se rafraîchir. Dis donc ?

CADEROUSSE.

Quoi ?

BERTUCCIO.

Je trouve qu'il monte trop bien à cheval pour un homme pieux.

CADEROUSSE.

Eh bien ! après ?

BERTUCCIO.

Si c'était quelque gendarme déguisé ?

CADEROUSSE.

Ça serait drôle !

BERTUCCIO.

N'importe, j'utilise la clé.

CADEROUSSE.

A ton aise.

BERTUCCIO.

C'est dit : cette nuit nous débarquons la mar-

chandise... demain matin nous vendons, et, si cela se passe sans malheur, demain soir... Adieu la mère. (Il lui tend la main.) Demain soir, vous avez vos cent écus.

LA CARCONTE.

Que le bon Dieu vous entende!

(Bertuccio sort.)

CADEROUSSE.

Oui, ça sera une belle avance!... Mais Bertuccio avait raison, tron de l'air! on dirait qu'il vient ici... Il regarde l'enseigne... Il s'arrête... Est-ce l'auberge du Pont-du-Gard que vous cherchez, monsieur?

SCÈNE II.

LES MÊMES, BUSONI, en manteau, en habit à larges pans, guêtres de cheval.

BUSONI, au dehors.

Oui, mon ami.

CADEROUSSE.

Alors vous l'avez trouvée... C'est ici.

BUSONI.

C'est bien!... (Il descend de cheval.)

CADEROUSSE.

Faut-il conduire votre cheval à l'écurie?

BUSONI.

Non; attachez-le au volet, ça suffira.

CADEROUSSE.

Monsieur, que désirez-vous... que demandez-vous? Me voilà à vos ordres.

BUSONI.

N'êtes-vous point M. Caderousse?

CADEROUSSE.

Gaspard Caderousse, pour vous servir, monsieur!

BUSONI.

Vous demeuriez autrefois à Marseille, n'est-ce pas?

CADEROUSSE.

Oui...

BUSONI.

Allées de Meilhan?

CADEROUSSE.

Oui...

BUSONI.

Au quatrième?

CADEROUSSE.

Oui...

BUSONI.

Et vous y exerciez l'état de tailleur?

CADEROUSSE.

C'est cela; mais l'état a mal tourné; il y fait si chaud à ce coquin de Marseille, que je crois qu'on finira par ne plus s'y habiller du tout... A propos de chaleur, ne voulez-vous pas vous rafraîchir, monsieur?

BUSONI.

Si fait, donnez-moi une bouteille de votre meilleur vin, et nous reprendrons la conversation où nous la laissons.

CADEROUSSE.

Oh! il n'y a pas besoin de l'interrompre, si vous êtes pressé... Allez!... allez!...

BUSONI, à part.

Ce que l'on m'avait dit est vrai, la maison est pauvre.

CADEROUSSE.

Ah! oui, vous regardez autour de vous... (Il continue de parler tout en descendant à la cave.) Et vous trouvez que l'ameublement n'est pas riche... C'est vrai; mais que voulez-vous, il ne suffit pas d'être honnête homme pour prospérer dans ce monde... (S'approchant avec sa bouteille.) Oui, oui, d'être honnête homme... de cela, je puis m'en vanter, et tout le monde n'en peut pas dire autant.

BUSONI.

Tant mieux si ce que vous me dites là est vrai, monsieur Caderousse... car tôt ou tard, j'en ai la conviction, l'honnête homme est récompensé, et le méchant puni.

CADEROUSSE.

C'est peut-être votre état de dire cela... Et puis après, on est libre de ne pas croire ce que vous dites.

BUSONI.

Vous avez tort de parler ainsi, mon ami; car peut-être vais-je tout à l'heure vous donner la preuve de ce que j'avance.

CADEROUSSE.

Que voulez-vous dire?

BUSONI.

Vous dites que vous êtes bien Gaspard Caderousse, et que c'est bien vous qui, en 1814, exerciez l'état de tailleur aux allées de Meilhan, à Marseille?

CADEROUSSE.

C'est bien moi! et s'il vous faut des preuves...

BUSONI.

Votre parole me suffit. Avez-vous connu, en 1814 ou 1815, un marié qui s'appelait Dantès?

CADEROUSSE.

Dantès... Edmond Dantès, n'est-ce pas?

BUSONI.

En effet, je crois qu'il s'appelait Edmond.

CADEROUSSE.

S'il s'appelait Edmond!... je le crois bien, le petit, c'était un de mes meilleurs amis. Qu'est-il devenu ce pauvre Edmond?... Monsieur, l'avez-vous connu? vit-il encoré? est-il libre? est-il heureux?

BUSONI.

Il est mort!

CADEROUSSE.

Mort!

BUSONI.

Mort prisonnier ! mort plus malheureux et plus désespéré que les forçats qui traînent le boulet au bagne de Toulon !

CADEROUSSE.

Pauvre petit ! Eh bien ! voilà encore une preuve de ce que je vous disais, monsieur... Ah ! le monde va de mal en pis, monsieur !... Qu'il tombe donc du ciel deux jours de poudre et cinq minutes de feu, et que tout soit dit !

BUSONI.

Vous paraissez aimer ce garçon de tout votre cœur, monsieur ?

CADEROUSSE.

Oui, je l'aimais bien... quoique j'aie à me reprocher d'avoir un instant envié son bonheur... Et de quoi est-il mort ?

BUSONI.

Et de quoi meurt-on en prison, lorsqu'on y entre à vingt ans et qu'on y meurt à trente, si ce n'est de la prison elle-même ?... Mais écoutez bien ceci : ce qu'il y a d'étrange, c'est que Dantès, à son lit de mort, m'a toujours juré... juré sur le Christ, qu'il ignorait la cause de sa captivité.

CADEROUSSE.

C'est vrai, c'est vrai, monsieur... il ne pouvait pas la savoir.

BUSONI.

C'est ce qui fait qu'il m'a chargé d'éclaircir son malheur, qu'il n'avait jamais pu éclaircir lui-même, et de réhabiliter sa mémoire, si sa mémoire avait reçu quelque souillure.

CADEROUSSE.

Il vous a chargé de cela ?

BUSONI.

Oui ; un riche Anglais, son compagnon d'infortune, qui sortit de prison à la seconde restauration, était possesseur d'un diamant d'une grande valeur ; en sortant de prison, il voulut laisser à Dantès, qui l'avait soigné comme un frère dans une maladie qu'il avait faite, un témoignage de sa reconnaissance, en lui donnant ce diamant. Dantès, au lieu de s'en servir pour séduire ses geoliers, le conserva toujours précieusement pour le cas où il sortirait de prison ; car sa fortune était assurée par la vente seule du diamant.

CADEROUSSE.

C'était donc, comme vous le dites, un diamant d'une grande valeur ?...

BUSONI.

D'une grande valeur pour Edmond : le diamant était évalué cinquante mille francs.

CADEROUSSE.

Cinquante mille francs !... Il est donc gros comme une noix.

BUSONI.

Non, pas tout à fait. Vous allez en juger, d'ailleurs.

(Il tire le diamant de sa poche et le montre à Cadrousse.)

CADEROUSSE.

Et cela vaut cinquante mille francs !

BUSONI.

Sans la monture, qui est elle-même d'un certain prix. (Il remet le diamant dans sa poche.)

CADEROUSSE.

Mais comment vous trouvez-vous possesseur de ce diamant ? Dantès vous a donc fait son héritier ?

BUSONI.

Non ; mais son exécuteur testamentaire. « J'avais trois bons amis et une fiancée, m'a dit Dantès, tous quatre, j'en suis sûr, me regrettent sincèrement. Un de ces bons amis s'appelait Cadrousse, l'autre s'appelait Danglars, le troisième s'appelait Fernand. Quant à ma fiancée... »

CADEROUSSE.

Eh bien ?

BUSONI.

Je ne me rappelle plus le nom de la fiancée d'Edmond.

CADEROUSSE.

Je me le rappelle, moi... elle s'appelait Mercédès.

BUSONI.

Ah ! oui, c'est cela... Donnez-moi un verre d'eau, mon ami... (Il boit quelques gorgées et pose son verre sur la table.) Où en étions-nous ?

CADEROUSSE.

La fiancée s'appelait Mercédès.

BUSONI.

C'est cela... « Vous irez à Marseille... » C'est toujours Dantès qui parle, comprenez-vous ?

CADEROUSSE.

Parfaitement.

BUSONI.

« Vous ferez cinq parts du prix de ce diamant, et vous les partagerez entre ces bons amis, les seuls êtres qui m'aient aimé sur la terre. »

CADEROUSSE.

Comment, cinq parts ?... Vous ne m'avez nommé que quatre personnes.

BUSONI.

Parce que la cinquième est morte, à ce qu'on m'a dit... La cinquième était le père de Dantès.

CADEROUSSE.

Hélas ! oui, le pauvre cher homme est mort..

BUSONI.

J'ai appris cet événement à Marseille... Mais il était arrivé depuis si long-temps, que l'on n'a pu me donner aucun détail sur cette mort... Savez-vous quelque chose de la fin de ce vieillard, vous, monsieur ?...

LA CARCONTE.

Caderousse, Caderousse, prends garde à ce que tu vas dire..

(Dantès se retourne et voit la Carconte.)

CADEROUSSE.

De quoi te mêles-tu, femme?... Monsieur vient chez nous et me demande des renseignements ; la politesse veut que je les lui donne.

LA CARCONTE.

Oui, mais la prudence veut que tu les refuses. Qui te dit dans quelle intention on veut te faire parler, bavard ?

BUSONI.

Dans une excellente, madame, je vous assure... Votre mari n'a donc rien à craindre, surtout s'il répond franchement.

LA CARCONTE.

Rien à craindre?... Oui, c'est cela, on commence par de belles promesses... puis on se contente après de dire qu'on n'a rien à craindre... puis l'on s'en va sans rien tenir de ce que l'on a promis, et un beau matin le malheur tombe sur le pauvre monde, sans que l'on sache d'où il vient...

BUSONI.

Soyez tranquille, bonne femme... le malheur ne vous viendra pas de mon côté, je vous en réponds...

CADEROUSSE.

Ne faites pas attention à elle... elle ne trouve rien de bien, parce qu'elle est malade... Elle a les fièvres, vous comprenez... et ça la mine... pauvre créature !...

BUSONI, la regardant avec pitié.

Oui, je comprends...

CADEROUSSE.

Que voulez-vous savoir, dites ?...

BUSONI.

Je veux savoir d'abord comment ce pauvre vieillard est mort.

CADEROUSSE.

Oh ! l'histoire est bien triste, monsieur...

BUSONI.

Oui... Edmond m'a raconté les choses jusqu'au moment où il a été arrêté, dans un petit cabaret des environs de Marseille, au milieu du repas de ses fiançailles.

CADEROUSSE.

C'est cela... et le repas, qui avait eu un gai commencement, eut une triste fin... Un commissaire de police, suivi de quatre fusiliers, entra, et Dantès fut arrêté...

BUSONI.

Après ?...

CADEROUSSE.

Tandis que M. Morel courait prendre des informations, le vieillard retourna seul à la maison, ploya son habit de noces en pleurant, passa toute

la journée à aller et venir dans sa chambre, et, le soir, il ne se coucha point, car moi qui demeurais au dessus de lui, je l'entendis marcher toute la nuit... Et je dois le dire, chacun de ses pas me broyait le cœur comme s'il eût réellement mis le pied sur ma poitrine...

BUSONI.

Après ?...

CADEROUSSE.

Le lendemain, Mercédès vint à Marseille pour implorer la protection de M. de Villefort... elle n'obtint rien... Mais du même coup elle alla rendre visite au vieillard... Quand elle le vit si abattu, quand elle sut qu'il ne s'était pas couché, qu'il n'avait rien pris depuis la veille, elle voulut l'emmener avec elle... mais le vieillard n'y voulut pas consentir : « Non, non, disait-il, je ne quitterai jamais cette maison... car, comme c'est moi que mon pauvre enfant aime avant toute chose, s'il sort de prison, c'est moi qu'il accourra voir tout d'abord. »

BUSONI.

Après ?...

CADEROUSSE.

J'écoutais tout cela du palier, car j'aurais voulu que Mercédès déterminât le vieillard à la suivre... Ce pas qui retentissait nuit et jour sur ma tête ne me laissait pas un instant de repos...

BUSONI.

Mais vous ne montiez pas près du vieillard ?...

CADEROUSSE.

Pour quoi faire ?

BUSONI.

Pour le consoler.

CADEROUSSE.

Eh ! monsieur, on ne console que ceux qui veulent être consolés... et lui ne voulait pas l'être... Une nuit cependant que j'écoutais ses sanglots, je n'y pus pas résister... je montai... mais quand j'arrivai près de la porte, il ne sanglotait plus... il priait... Ce qu'il trouvait d'éloquentes paroles et de pitoyables supplications, je ne saurais vous le redire, monsieur... C'était plus que de la pitié, c'était plus que de la douleur...

BUSONI.

Pauvre père !...

CADEROUSSE.

Aussi, je me dis, ce jour-là : C'est bien heureux que je sois seul et que le ciel ne m'ait pas envoyé d'enfants, car si j'étais père et qu'on m'eût enlevé mon fils, ne pouvant trouver dans mon cœur ni dans ma mémoire tout ce qu'il dit au bon Dieu, j'irais tout droit me précipiter dans la mer pour ne pas souffrir plus long-temps !...

BUSONI.

Enfin ?

CADEROUSSE.

De jour en jour il vivait plus seul et plus isolé.

Souvent M. Morel et Mercédès venaient le voir ; mais, quoique je fusse bien certain qu'il était chez lui, sa porte n'en restait pas moins fermée. Aussi le vieux Dantès finit par demeurer seul tout à fait... Je ne voyais plus monter de temps en temps chez lui que des gens inconnus qui en descendaient presque aussitôt avec quelque paquet mal dissimulé. Pauvre bonhomme, il vendait peu à peu ce qu'il avait pour vivre !...

BUSONI.

Mon Dieu !

CADEROUSSE.

Enfin il arriva au bout de ses pauvres hardes... Il devait trois termes... on menaça de le renvoyer... Il demanda huit jours encore... le propriétaire les lui accorda. Pendant les trois premiers jours, je l'entendis marcher comme d'habitude ; mais le quatrième je n'entendis plus rien... alors je montai et regardai par le trou de la serrure... Il était si pâle et si défait, que je courus prévenir Mercédès et M. Morel... Tous deux accoururent. M. Morel amenait un médecin qui reconnut une maladie d'estomac, et ordonna la diète... J'étais là, monsieur, et je n'oublierai jamais le sourire du vieillard à cette ordonnance... Dès lors il ouvrit sa porte, il avait une excuse pour ne plus manger... le médecin avait ordonné la diète...

BUSONI.

Continuez... continuez...

CADEROUSSE.

Mercédès le trouva si changé, que, comme la première fois, elle voulut le faire transporter chez elle... C'était aussi l'avis de M. Morel, qui voulait le faire transporter de force ; mais le vieillard cria tant, qu'ils eurent peur... Mercédès resta au chevet de son lit, et M. Morel s'éloigna en faisant signe qu'il laissait une bourse sur la cheminée... Mais, armé de l'ordonnance du médecin, le vieillard ne voulut rien prendre, de sorte qu'après neuf jours de désespoir et d'abstinence, le vieillard expira en maudissant ceux qui avaient causé son malheur, et en disant à Mercédès : « Si vous revoyez, mon Edmond, dites-lui que je meurs en le bénissant... »

BUSONI, se levant et faisant un tour dans la chambre, puis revenant près de Caderousse.

Et... vous croyez qu'il est mort de faim ?...

CADEROUSSE.

De faim... oui, monsieur ; je dis qu'il est mort de faim.

BUSONI, s'écriant.

De faim ! de faim !... Mais les plus vils animaux ne meurent pas de faim ! Les chiens qui errent dans les rues trouvent une main compatissante qui leur jette un morceau de pain, et un homme, un chrétien, est mort au milieu d'autres hommes qui se disaient chrétiens comme lui !... Impossible ! oh ! c'est impossible !...

CADEROUSSE.

J'ai dit ce que j'ai dit.

LA CARCONTE.

Et tu as eu tort.

BUSONI.

Oh ! avouez que voilà un grand malheur !

CADEROUSSE.

D'autant plus grand, que Dieu n'y est pour rien et que les hommes seuls en sont cause.

BUSONI.

Ainsi, vous dites que c'est Fernand ?... ainsi, vous dites que c'est Danglars ?...

CADEROUSSE, effrayé.

Je n'ai encore rien dit !

BUSONI.

Qui ont fait mourir le fils de désespoir, et le père de faim !...

LA CARCONTE.

Tu vois ! tu vois !...

CADEROUSSE.

Monsieur, si vous ne me dites pas dans quel but vous venez, je ne vous dirai plus rien.

BUSONI.

Inutile, inutile... maintenant je sais tout.

CADEROUSSE.

Vous savez tout ?..

BUSONI.

Oui ! N'est-ce pas ?... il y a eu une dénonciation écrite par Danglars, jetée à la poste par Fernand... Ne dites pas que cela n'est pas vrai, vous étiez là.

CADEROUSSE.

Hélas ! hélas ! oui... j'y étais !...

LA CARCONTE.

Je te l'avais bien dit, malheureux !

BUSONI.

Vous y étiez, et vous ne vous êtes pas opposé à cette infamie !... O Faria ! Faria, que tu connaissais bien les hommes et les choses !... Mais alors vous êtes leur complice !

LA CARCONTE.

Entends-tu ?... entends-tu ?...

CADEROUSSE.

Monsieur, ils m'avaient fait boire au point que j'en avais perdu la raison... Je dis tout ce que l'on peut dire dans cet état... Alors ils me répondirent que c'était une plaisanterie qu'ils avaient voulu faire, et que cette plaisanterie n'aurait pas de suite.

BUSONI.

Je comprends... vous laissâtes faire, voilà tout.

CADEROUSSE.

Oui... et c'est mon remords de la nuit et du jour.

BUSONI.

Bien, monsieur... s'accuser ainsi, c'est mériter son pardon.

CADEROUSSE.

Malheureusement Edmond est mort et ne m'a pas pardonné, lui !...

BUSONI, se levant, faisant deux ou trois pas, et revenant s'asseoir à sa place.

Vous m'avez nommé deux ou trois fois un certain Morel... Quel était cet homme?

CADEROUSSE.

C'était l'armateur du *Pharaon*, le patron de Dantès.

BUSONI.

Et je crois comprendre, d'après ce que vous me dites, le rôle qu'il a joué dans toute cette triste affaire...

CADEROUSSE.

Le rôle d'un homme honnête et courageux. Vingt fois il intercéda pour Edmond. Quand l'empereur reentra, il écrivit, pria, menaça, si bien qu'à la deuxième restauration il fut fort persécuté comme bonapartiste. Souvent il était venu chez le père d'Edmond, pour lui offrir de le retirer chez lui, et la veille de sa mort, je vous l'ai dit, il laissa sur la cheminée une bourse avec laquelle on paya les dettes du bonhomme et l'on subvint aux frais de son enterrement; en sorte que le pauvre vieillard put au moins mourir comme il avait vécu, sans faire de tort à personne... C'est encore moi qui ai la bourse... une grande bourse en filet rouge...

BUSONI.

Et ce Morel, vit-il encore?

CADEROUSSE.

Oui, monsieur.

BUSONI.

En ce cas, ce doit être un homme riche, heureux, béni du Seigneur?

CADEROUSSE.

Oui, heureux... comme moi.

BUSONI.

M. Morel serait malheureux?

CADEROUSSE.

Il touche à la misère, monsieur... il touche au déshonneur!

BUSONI.

Impossible!...

CADEROUSSE.

C'est bien cela, cependant... Après vingt-cinq ans de travail, après avoir acquis la plus honorable place dans le commerce de Marseille, M. Morel est ruiné de fond en comble. Il a perdu cinq vaisseaux en deux ans... il a essuyé des banqueroutes effroyables... il n'a plus d'espérance que dans ce même *Pharaon* que commandait ce pauvre Dantès, et qui doit revenir des Indes avec un chargement de cochenille et d'indigo. Si ce navire-là lui manque comme les autres, il est perdu!

BUSONI.

Il a une femme et des enfants, je crois?

CADEROUSSE.

Oui; il a une femme qui est le modèle des

femmes... une fille, une sainte! un fils, lieutenant dans l'armée à vingt ans. Mais tout cela double son désespoir, au lieu de le calmer; s'il était seul, il se brûlerait la cervelle... et tout serait dit.

BUSONI.

C'est affreux!...

CADEROUSSE.

Et voilà comme Dieu récompense la vertu!... Tenez, moi qui n'ai jamais fait une mauvaise action, à part celle que je vous ai racontée... moi, je suis dans la misère, tandis que Fernand et Danglars roulent sur l'or... Car vous saurez...

BUSONI.

Je le sais, l'un est comte, l'autre est banquier; mais si haut qu'ils soient placés, croyez-moi, la justice de Dieu saura les atteindre... Maintenant je n'ai plus à vous demander de nouvelles que d'une seule personne... On m'a dit, quand je me suis informé à Marseille, on m'a dit que Mercédès avait disparu...

CADEROUSSE.

Oui, disparu comme disparaît le soleil... pour reparaitre plus brillant.

BUSONI.

Mercédès a-t-elle donc fait fortune aussi?

CADEROUSSE.

Elle a épousé Fernand, et s'appelle la comtesse de Morcerf!

BUSONI.

Et combien de temps après la disparition d'Edmond Mercédès a-t-elle épousé Fernand?

CADEROUSSE.

Dix-huit mois.

BUSONI.

Dix-huit mois!... dix-huit mois de fidélité! Au fait, que peut demander de plus l'amant le plus adoré?... Et elle a épousé Fernand, où cela?

CADEROUSSE.

A l'église des Accoules.

BUSONI, se levant.

C'était la même église où elle devait épouser Edmond... si n'y avait que le fiancé de changé... Maintenant, encore un mot, le dernier... Et M. de Villefort?

CADEROUSSE.

Je ne le connaissais pas, lui; je sais seulement qu'il est mort.

BUSONI.

Oh! malheur!

CADEROUSSE.

Oui... le malheur il est grand; c'était un bien digne homme!

BUSONI.

Et comment est-il mort?

CADEROUSSE.

Il avait fait exécuter un pauvre Corse qui avait fait une peau, et le frère de ce Corse...

BUSONI.

Eh bien ?

CADEROUSSE.

Eh bien ! il l'a tué sans duel..

BUSONI, à part.

Ah ! celui-là m'échappera donc ! Je ne vous accuse pas, mon Dieu ! mais la mort, c'est bien peu pour le crime qu'il avait commis... (A Caderousse.) Et vous connaissez l'assassin ?

CADEROUSSE.

C'était un de mes amis.

BUSONI.

Il se nomme ?...

CADEROUSSE.

Oh ! vous voulez que je vous dise comment il se nomme ?

BUSONI.

Oui, je le veux.

CADEROUSSE.

Il se nomme Bertuccio.

LA CARCONTE.

Dénonceras-tu donc tout le monde, aujourd'hui ?...

BUSONI.

Bertuccio ! N'est-ce pas un patron qui fait la contrebande entre Livourne et Marseille ?

CADEROUSSE.

Oui... et entre Marseille et Nîmes.

LA CARCONTE.

Quand on dit qu'il ne pourra pas se taire !...

CADEROUSSE.

Au reste, ça ne lui a pas porté malheur, il a gagné de l'argent dans son état... Il n'y a que moi qui me ruine, il n'y a que moi qui sois pauvre, misérable et oublié de Dieu !

BUSONI, tirant le diamant de sa poche.

Vous vous trompez, mon ami... Dieu paraît oublier parfois, quand sa justice se repose, mais il vient toujours un moment où il se souvient, et en voici la preuve. (Il donne le diamant à Caderousse.) Prenez ce diamant, il est à vous.

CADEROUSSE.

A moi seul ?... Oh ! monsieur, ne vous jouez pas de moi !...

BUSONI.

Je sais ce que c'est que le bonheur et le désespoir... Je ne me jouerai jamais du bonheur ou du désespoir d'un homme ! Prenez donc... Mais, en échange...

CADEROUSSE.

Ah ! vous demandez quelque chose ?...

BUSONI.

Oui ; je demande cette bourse de soie rouge que M. Morel a laissée sur la cheminée du vieux Dantès.

LA CARCONTE, se rapprochant, tandis que Caderousse va à l'armoire.

Et le diamant est pour nous ?

BUSONI.

Oui, pour vous.

CADEROUSSE.

Voilà la bourse.

BUSONI.

Voilà le diamant.

CADEROUSSE.

Oh ! vous êtes véritablement un brave homme, monsieur... car, en vérité, personne ne savait qu'Edmond vous avait donné ce diamant, et vous auriez pu le garder.

BUSONI.

Ah ça !... tout ce que tu m'as dit est vrai... et j'y puis croire en tout point ?...

CADEROUSSE.

Tenez, monsieur, voici, dans ce coin, un christ de bois béni ; voici sur ce bahut le livres d'évangiles de ma femme... Ouvrez ce livre, et la main étendue vers le Christ, je vais vous jurer sur l'Évangile, sur le salut de mon âme, sur ma foi de chrétien, que je vous ai raconté toutes choses comme elles s'étaient passées... et comme l'ange des hommes les dira à l'oreille de Dieu, le jour du jugement dernier !...

BUSONI.

C'est bien... que ce diamant vous profite... soyez heureux, je pars... Adieu !...

SCÈNE III.

LA CARCONTE, CADEROUSSE.

LA CARCONTE.

Dis donc, Gaspard, est-ce que nous rêvons ?...

CADEROUSSE.

Non, parbleu !... nous sommes bien éveillés, et la preuve... c'est que voilà le diamant.

LA CARCONTE, d'une voix sourde.

Et s'il était faux ?...

CADEROUSSE, pâlisant.

Faux... faux !... Et pourquoi cet homme m'aurait-il donné un diamant faux ?...

LA CARCONTE.

Pour avoir ton secret sans le payer, imbécile !

CADEROUSSE.

Oh ! je le saurai, et dans un instant...

LA CARCONTE.

Comment cela ?

CADEROUSSE.

C'est la foire de Beaucaire ; il y a un grand bijoutier de Paris... tu sais... M. Joannes, qui vient tous les ans et qui est si riche...

LA CARCONTE.

Eh bien ?...

CADEROUSSE.

Eh bien !... je vais aller le lui montrer... Dans une heure je suis de retour...

LA CARCONTE.

Va... (Il sort.) Cinquante mille francs !... c'est

de l'argent... mais ce n'est pas une fortune!... Cependant, ça nous irait bien dans ce moment-ci; nous nous en retournerions à Marseille... je me ferais soigner, et peut-être parviendrais-je à me débarrasser de ces malheureuses fièvres... Oh! j'ai froid... j'ai froid!... (Elle attise le feu, on frappe.) Encore un voyageur... Il paraît que c'est le jour... Entrez... entrez!... (Une patrouille de douaniers entre.) Non... ce sont les douaniers.

SCÈNE IV.

LES DOUANIERS, LA CARCONTE.

LE CHEF.

Bonsoir, la mère, bonsoir...

LA CARCONTE.

Bonsoir...

LE CHEF.

Voyons... dérangez-vous un petit peu... et donnez-nous une bouteille de votre meilleur pour nous rafraîchir. Nous ne nous informerons pas s'il a payé les droits... soyez tranquille.

LA CARCONTE.

Descendre dans la cave, quand je grelotte déjà au coin du feu...

LE CHEF.

Voulez-vous que nous y allions nous-mêmes?

LA CARCONTE.

Non, j'y vais... (Elle descend à la cave.)

LE CHEF, déroulant un papier.

Voilà le plan du canal, avec tous les bateaux qui sont dessus... Voyez-vous... c'est celui-ci, le plus près du bord... en droite ligne avec la maison... Cinq de nos hommes remonteront, cinq descendront, puis, arrivés au bord du canal, à cinq cents pas l'un de l'autre, nous nous rejoindrons... Si les hommes nous échappent, le bateau ne nous échappera pas.

UN DOUANIER.

Et de quoi est-il chargé?

LE CHEF.

De rhum et de tabac.

LA CARCONTE.

Que disent-ils?

LE CHEF.

Chut! voici la Carconte... Eh bien! il fait chaud ce soir, madame Caderousse...

LA CARCONTE.

Je ne sais pas.

LE CHEF.

Est-ce que vous avez du rhum?

LA CARCONTE.

Du rhum ici... pourquoi faire?... Ce n'est qu'à la ville qu'on trouve ça.

UN DOUANIER.

Si vous aviez seulement un petit morceau de ac en carotte, gros comme cela...

LA CARCONTE.

Je ne fais pas la contrebande.

LE CHEF.

Où donc est Caderousse?

LA CARCONTE.

Il est allé promener.

LE CHEF.

De quel côté?

LA CARCONTE.

Je n'en sais rien.

LE DOUANIER.

En voilà une qui dément le proverbe...

LE CHEF.

Le fait est qu'elle n'est pas causeuse... A votre santé, la mère!

LA CARCONTE.

Merci!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CADEROUSSE, entrant.

Femme!...

LA CARCONTE.

Ah! c'est toi...

CADEROUSSE.

Oui...

LA CARCONTE.

Tu n'as donc pas été à Beaucaire?

CADEROUSSE.

Non, je l'ai rencontré sur la route...

LA CARCONTE.

Qui?

CADEROUSSE.

M. Joannes.

LA CARCONTE.

Par quel hasard?

CADEROUSSE.

Il allait faire un paiement à Montpellier.

LA CARCONTE.

Et le lui as-tu montré?

CADEROUSSE.

Oui.

LA CARCONTE.

Eh bien?

CADEROUSSE.

Il est bon.

LA CARCONTE.

De sorte qu'il vaut?...

CADEROUSSE.

Cinquante mille francs.

LA CARCONTE.

Mou Dieu!

LE CHEF.

Hé! l'ami?

CADEROUSSE.

Me voilà.

LE CHEF.

Combien les deux bouteilles?

CADEROUSSE.

Ce que vous voudrez.

LE CHEF.

Comment ! ce que nous voudrons ?

CADEROUSSE.

Ah ! pardon... je ne sais pas ce que je dis...
C'est dix sous.

LA CARCONTE.

Gaspard ! Gaspard !...

CADEROUSSE.

Hein ?

LA CARCONTE.

Où est-il ?

CADEROUSSE.

Il met son cheval à l'écurie.

LA CARCONTE.

Et il a de l'argent sur lui ?

CADEROUSSE.

Oui.

LA CARCONTE.

Une forte somme ?

CADEROUSSE.

Assez pour nous payer tout de suite, à ce qu'il paraît.

LE CHEF.

Tiens, voilà tes dix sous... Adieu !

CADEROUSSE.

Merci... Approchez, monsieur Joannes, approchez.
(Les douaniers sortent.)

SCÈNE VI.

JOANNES, CADEROUSSE, LA CARCONTE.

JOANNES.

Qu'est-ce que ces gens-là ?

CADEROUSSE.

Ce sont des douaniers... n'ayez pas peur.

LA CARCONTE.

Ah ! monsieur... ce brave homme ne nous a donc pas trompés... et le diamant est bon ?

CADEROUSSE.

Oui, oui, il est bon... et la preuve, c'est que M. Joannes est prêt à nous en donner cinquante mille francs.

JOANNES.

C'est-à-dire que j'en ai offert quarante mille francs.

LA CARCONTE.

Quarante mille !... Nous ne le donnerons certainement pas pour ce prix-là... Le voyageur nous a dit qu'il valait cinquante mille francs, et sans la monture encore.

JOANNES.

Montrez-le-moi, que je le regarde encore une fois... On juge mal les pierres à une première vue.

CADEROUSSE.

Tenez...

JOANNES.

J'ai dit quarante-cinq mille francs, et je ne m'en dédirai pas... D'ailleurs, c'est juste la somme que j'allais porter à Montpellier, et que je me trouve avoir sur moi.

CADEROUSSE.

Oh ! qu'à cela ne tienne... je retournerai avec vous à Beaucaire pour chercher les cinq autres mille francs.

JOANNES.

Non... cela ne vaut pas davantage... et encore je suis fâché d'avoir offert cette somme, attendu qu'il y a dans la pierre un défaut que je n'avais pas remarqué d'abord.

CADEROUSSE, remettant le diamant dans sa poche.

Bon, bon, bon... on le vendra à un autre.

JOANNES.

Oui... mais un autre ne sera pas si facile que moi... un autre ne se contentera pas des renseignements que vous m'avez donnés... Il n'est pas naturel qu'un homme comme vous possède un diamant de cinquante mille francs... Il ira prévenir les magistrats... il faudra retrouver le voyageur... Vous ne savez pas même son nom... et les voyageurs qui donnent des diamans de deux mille louis sont rares... La justice commencera par mettre la main dessus... ou vous enverra en prison... et si vous êtes reconnu innocent, qu'on vous mette dehors après trois ou quatre mois de captivité, la bague pourrait s'être égarée au greffe, ou l'on vous donnerait peut-être une pierre fausse qui vaudrait trois francs, au lieu d'un diamant qui en vaut cinquante mille peut-être, mais que, vous en conviendrez, mon brave homme, on court certains risques à acheter.

(Caderousse et sa femme s'interrogent du regard.)

CADEROUSSE.

Non, décidément... nous ne sommes pas assez riches pour perdre cinq mille francs.

JOANNES.

Comme vous voudrez, mon cher ami... Je vous eusse cependant payé en belle monnaie... Voyez ! (Il tire de sa poche une poignée d'or qu'il étale sur la table.)

CADEROUSSE.

Qu'en dis-tu, femme ?

LA CARCONTE.

Donne, donne... S'il retourne à Beaucaire, il nous dénoncera... Eh ! qui sait si nous pourrions jamais remettre la main sur notre donneur de diamans ?

CADEROUSSE.

Eh bien ! soit ! prenez le diamant... mais madame Caderousse veut une chaîne d'or, et moi une paire de boucles d'argent.

JOANNES.

Tenez, je suis rond en affaires... voilà ma boîte d'échantillons, prenez ce que vous voudrez. (La

Carconte choisit une chaîne, Caderousse une paire de boucles.) J'espère que vous ne vous plaindrez plus ?

CADEROUSSE.

Le voyageur avait dit qu'il valait cinquante mille francs.

JOANNES, lui prenant le diamant des mains.

Allons, allons, donnez donc... Quel homme terrible, morbleu !... je lui compte quarante-cinq mille francs, deux mille cinq cents livres de rente, et il n'est pas encore content !...

CADEROUSSE.

Et les quarante-cinq mille francs... où sont-ils, voyons ?...

JOANNES.

Les voilà.

LA CARCONTE.

Attendez que j'allume la lampe ; il n'y fait plus clair, et l'on pourrait se tromper.

JOANNES.

Oh ! comptez, comptez... la somme en vaut la peine.

LA CARCONTE.

Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là ?

CADEROUSSE.

Des billets de banque... Tu sais bien ce que c'est que des billets de banque ?

LA CARCONTE.

J'en ai entendu parler ; mais je n'en ai jamais vu.

JOANNES.

Eh bien ! votre compte y est-il ?

CADEROUSSE.

Oui... Donne le portefeuille, Carconte, et cherche un sac... Maintenant, monsieur Joannes, quoique vous nous ayez soulevé une dizaine de mille francs, voulez-vous souper avec nous ?

JOANNES.

Non... Il se fait tard, et puisque je ne vais pas à Montpellier, il faut que je retourne à Beaucaire... Neuf heures, morbleu !... Adieu, mes petits enfants... et s'il vous revient encore d'autres voyageurs avec des bagues... vous comprenez ?...

(Un coup de tonnerre se fait entendre.)

CADEROUSSE.

Oh ! oh ! vous allez partir par ce temps-là ?

JOANNES.

Bah ! je n'ai pas peur du tonnerre.

LA CARCONTE.

Et des voleurs ?... La route n'est jamais bien sûre, monsieur Joannes...

JOANNES, tirant une paire de pistolets.

Quant aux voleurs, voilà pour eux... des chiens qui aboient et qui mordent en même temps... C'est pour les deux premiers qui auront envie de votre diamant, père Caderousse.

(La Carconte et Caderousse échangent un regard.)

CADEROUSSE.

Alors, bon voyage !

JOANNES.

Merci. (Il ouvre la porte ; éclairs, vent, pluie.) Nous allons avoir un joli petit temps... et deux lieues à faire par ce temps-là !...

CADEROUSSE.

Restez, vous coucherez ici.

LA CARCONTE.

Qui, restez... nous aurons bien soin de vous.

JOANNES.

Non pas, il faut que je retourne ce soir à Beaucaire... Adieu... Il ne fait ni ciel ni terre, ma parole d'honneur !

CADEROUSSE.

Votre cheval est là ?

JOANNES.

Oui... Faut-il prendre à gauche, faut-il prendre à droite ?

CADEROUSSE.

A droite... Il n'y a pas à se tromper, la route est bordée d'arbres de chaque côté.

JOANNES, déjà loin.

Bon !

SCÈNE VII.

CADEROUSSE, LA CARCONTE.

LA CARCONTE.

Ferme donc la porte... Je n'aime pas les portes ouvertes quand il tonne.

CADEROUSSE, fermant la porte à double tour.
Et quand il y a de l'argent à la maison, n'est-ce pas ?
(Il revient près de sa femme.)

LA CARCONTE.

Pourquoi donc lui as-tu offert de coucher ici ?

CADEROUSSE, tressaillant.

Moi?... Mais pour... pour qu'il n'ait pas la peine de retourner à Beaucaire.

LA CARCONTE.

Je croyais que c'était pour autre chose.

CADEROUSSE.

Femme ! femme ! as-tu de pareilles idées ? et pourquoi, les ayant, ne les gardes-tu pas pour toi ?

LA CARCONTE.

C'est égal, tu n'es pas un homme.

CADEROUSSE.

Comment cela ?

LA CARCONTE.

Si tu avais été un homme, il ne serait pas sorti d'ici.

CADEROUSSE.

Femme !...

LA CARCONTE.

La route fait un coude... et il est obligé de suivre la route... tandis que pour quelqu'un qui connaît le pays...

LA CARCONTE.

Oh ! nous, nous en allumerons une autre.

JOANNES.

Allons, bonsoir !

CADEROUSSE.

Cependant, monsieur Joannes...

LA CARCONTE.

Te tairas-tu, malheureux !

JOANNES.

Quoi ?

LA CARCONTE.

Rien... Bonne nuit, monsieur Joannes, bonne nuit !

CADEROUSSE, tombant sur la pierre, dans l'intérieur de la cheminée.

Ah !

SCÈNE IX.

CADEROUSSE, LA CARCONTE.

LA CARCONTE, allant à Caderousse.

Eh bien !

CADEROUSSE.

Quoi ?

LA CARCONTE.

Il est là !

CADEROUSSE.

Je le sais ; ce n'est pas moi qui l'y ai attiré, Dieu merci !

LA CARCONTE.

Imbécile ! Quarante-cinq mille francs que nous avons et le diamant qu'il a, font quatre-vingt-quinze mille francs... En voilà une fortune, à la bonne heure !

CADEROUSSE.

Femme, femme, ne me tente pas !

LA CARCONTE.

Oh ! tu as peur ?...

CADEROUSSE.

Tais-toi, que je te dis, tais-toi... ce n'est pas la peur.

LA CARCONTE.

Qu'est-ce que c'est donc, alors... Personne ne l'a vu entrer ici ?

CADEROUSSE.

Mais tu es donc le démon ?

LA CARCONTE.

Personne ne l'en verra sortir... On l'entermera dans la cave, ou on le jettera dans le canal ; nous laisserons vendre nos meubles comme si nous n'avions pas le sou, et nous nous en irons tranquillement avec cinq mille livres de rente dans notre poche.

CADEROUSSE.

Ah ! tu ne trembles donc plus la fièvre, maintenant ?

LA CARCONTE.

Non ; il me semble que je suis guérie.

(Elle va détacher un couteau.)

CADEROUSSE.

Que fais-tu ?

LA CARCONTE.

Je croyais que c'était décidé ?

CADEROUSSE.

Il a ses pistolets.

LA CARCONTE.

Ah bah ! est-ce qu'on y voit clair la nuit... Et puis, il dort déjà.

JOANNES, de sa chambre.

Bonsoir, père Caderousse !... bonsoir, mère Madeleine !...

LA CARCONTE.

Il éteint sa lampe, vois-tu ?

CADEROUSSE.

Mais nous n'y verrons pas non plus, nous.

LA CARCONTE.

Avec cela que nous ne connaissons pas la chambre !

CADEROUSSE.

Mon Dieu ! mon Dieu !...

LA CARCONTE.

Quand on pense que ça se vante d'être un homme !

CADEROUSSE, saisissant une hache.

Eh bien ! puisque tu le veux...

LA CARCONTE.

Allons donc !

(Ils montent, sur une musique sourde, ouvrent la porte ; on entend un cri, le bruit d'une lutte, un coup de pistolet ; la Carconte reparait sanglante et tombe sur l'escalier.)

BERTUCCIO, poussant la porte du réduit.

Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ici ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

56 ACTE TROISIÈME.

~~TROISIÈME TABLEAU~~ — CHEZ DE BAVILLE.

SCÈNE I.

DE BAVILLE, JULIE, puis UN DOMESTIQUE.

DE BAVILLE.

Eh bien ! mademoiselle, dites à M. Morel que je l'attends.

JULIE.

Merci, monsieur, au nom de mon père.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là cet Anglais, l'envoyé de la maison Thomson et French.

DE BAVILLE.

Faites entrer.

LE DOMESTIQUE.

Entrez, monsieur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN COMMIS.

(Sur la porte, Julie et le commis se rencontrent.)

LE COMMIS.

Pardon, mademoiselle.

(Il se range ; Julie sort. Le commis la suit des yeux.)

DE BAVILLE.

Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

LE COMMIS.

Monsieur, je suis le premier commis de la maison Thompson et French, de Rome ; nous sommes depuis dix ans en relations avec la maison Morel et fils, de Marseille ; nous avons une centaine de mille francs engagés dans ces relations, et comme nous avons appris là-bas que la maison menaçait ruine, j'arrive tout exprès de Rome pour vous demander des renseignements.

DE BAVILLE.

Hélas ! monsieur, vos craintes ne sont que trop fondées, et vous voyez en moi un homme désespéré... J'avais deux cent mille francs placés dans la maison Morel ; ces deux cent mille francs étaient la dot de ma fille, que je comptais marier dans quinze jours... Ils étaient remboursables, cent mille francs le 15 de ce mois-ci... cent mille francs le 15 du mois prochain. J'avais donné avis à M. Morel de mon désir que ce remboursement se fit avec exactitude, et voilà qu'il vient de m'envoyer sa fille, que vous avez vue, pour me demander un rendez-vous... Or, j'ai bien peur...

LE COMMIS.

Que cela ne semble à un attermoïement ?

DE BAVILLE.

Mieux que cela, à une banqueroute.

LE COMMIS.

Ainsi, monsieur, cette créance vous inspire des craintes ?

DE BAVILLE.

C'est-à-dire, que je la regarde comme perdue.

LE COMMIS.

Oh !... Un marché, monsieur...

DE BAVILLE.

Lequel ?

LE COMMIS.

Je vous l'achète, moi !

DE BAVILLE.

Que m'achetez-vous ?

LE COMMIS.

Cette créance.

DE BAVILLE.

Vous ?

LE COMMIS.

Oui, moi !

DE BAVILLE.

Mais à un rabais énorme, sans doute ?

LE COMMIS.

Oh ! notre maison ne fait pas ces sortes d'affaires... moyennant deux cent mille francs.

DE BASVILLE.

Et vous payez ?...

LE COMMIS.

Comptant... (Il tire une liasse de billets de banque.) Eh bien ! monsieur ?...

DE BAVILLE, après un instant d'hésitation.

Monsieur, mon devoir d'honnête homme m'oblige à vous dire que vous n'aurez pas vingt pour cent de cette créance.

LE COMMIS.

Cela ne me regarde pas, monsieur ; cela regarde la maison Thomson et French, au nom de laquelle j'agis... Peut-être a-t-elle intérêt à hâter la ruine d'une maison rivale... Mais, pour moi, je suis prêt à vous compter cette somme, moyennant un transport...

DE BAVILLE.

Soit, monsieur ; c'est trop juste... Maintenant, veuillez me dire quel est le droit de commission que vous désirez... Ordinairement, nous payons un et demi... Voulez-vous deux... voulez-vous trois... voulez-vous cinq ?

LE COMMIS.

Je désire autre chose.

DE BAVILLE.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

LE COMMIS.

Vous êtes inspecteur des prisons ?

DE BAVILLE.

Depuis plus de quinze ans...

LE COMMIS.

Vous tenez des registres ?...

DE BAVILLE.

D'entrée et de sortie, sans doute.

LE COMMIS.

Et dans ces registres, il y avait des notes ?...

DE BAVILLE.

Des notes relatives aux prisonniers... Oui... chacun a son dossier.

LE COMMIS.

Eh bien ! monsieur, j'ai beaucoup connu, en Angleterre, un abbé, qui a disparu tout à coup, en 1811... J'ai appris qu'il avait été détenu au château d'If, et je voudrais avoir quelque détails...

DE BAVILLE.

Comment le nommez-vous ?

LE COMMIS.

Faria...

DE BAVILLE.

Oh ! Je me le rappelle parfaitement... il était fou.

LE COMMIS.

On disait cela.

DE BAVILLE.

Oh ! il l'était bien réellement.

LE COMMIS.

C'est possible !... Quelle était sa folie ?

DE BAVILLE.

Il prétendait avoir connaissance d'un immense trésor, et promettait des sommes fabuleuses au gouvernement, si on voulait le mettre en liberté.

LE COMMIS.

Et il est mort ?...

DE BAVILLE.

Oui, monsieur, il y a six mois... en février dernier...

LE COMMIS.

Vous avez une heureuse mémoire, monsieur... pour vous rappeler ainsi les dates.

DE BAVILLE.

Je me rappelle celle-ci, parce que la mort du pauvre diable fut accompagnée d'une circonstance singulière.

LE COMMIS.

Peut-on connaître cette circonstance ?

DE BAVILLE.

Oh ! mon Dieu, oui, monsieur. Son cachot était éloigné d'une quarantaine de pieds à peu près de celui d'un ancien agent bonapartiste, d'un des hommes qui avaient le plus contribué au retour de l'empereur, en 1815... homme très résolu, très dangereux...

LE COMMIS.

Ah ! vraiment !... très résolu et très dangereux ?

DE BAVILLE.

Oh ! il y a sur lui, dans son dossier, des notes terribles !...

LE COMMIS.

Mais de qui ces notes ?

DE BAVILLE.

De celui qui a instruit l'affaire.

LE COMMIS.

Et cet homme qui a instruit l'affaire ?

DE BAVILLE.

M. de Villefort.

LE COMMIS.

Oh ! ce pauvre M. Villefort, qui a été tué, assassiné ?...

DE BAVILLE.

Tué !... assassiné !...

LE COMMIS.

Oui... et qui est mort.

DE BAVILLE.

Mort !... Eh ! monsieur, qui vous a fait cette histoire ?... M. de Villefort est vivant comme vous et moi.

LE COMMIS.

Vivant !

DE BAVILLE.

Oui !

LE COMMIS.

Vous en êtes sûr ?

DE BAVILLE.

Grâce au ciel ! Et la preuve, c'est qu'il m'a écrit il n'y a pas huit jours...

LE COMMIS.

Grâce au ciel ! vous avez raison... Mais, pour retourner au prisonnier, puisqu'il avait si efficacement contribué au retour de l'usurpateur, comment après... au retour...

DE BAVILLE.

Oui... vous voulez savoir comment il se fait que, pendant les cent-jours, il soit demeuré en prison ?... Oh ! quant à ceci, monsieur, le pauvre diable jouait de malheur. Imaginez-vous que M. Morel, son patron, avait fait pour lui toutes les démarches imaginables, jusqu'à adresser une pétition à l'empereur ; mais cette pétition a été retardée on ne sait comment, et n'est arrivée à Paris qu'après Waterloo, de sorte que, tombant entre les mains des Bourbons, au lieu de tomber dans les mains de Bonaparte, elle a perdu Dantès, quand elle eût dû le sauver.

LE COMMIS.

En effet, c'était une fatalité. Mais vous, monsieur, comme inspecteur, vous avez connu ce prisonnier ?

DE BAVILLE.

Oui, oui ; j'ai eu l'occasion de voir moi-même cet homme en 1818 ou 1819. On ne descendait dans son cachot qu'avec un piquet de soldats... Cet homme m'a fait une profonde impression, et je n'oublierai jamais son visage.

LE COMMIS, souriant.

Vous ne l'oublierez jamais?...

DE BAVILLE.

Jamais, monsieur!

LE COMMIS.

Et comment s'appelait ce dangereux conspirateur?

DE BAVILLE.

Edmond Dantès.

LE COMMIS.

De sorte que cet Edmond Dantès?...

DE BAVILLE.

S'était procuré des outils, ou en avait fabriqué; car on trouva un couloir à l'aide duquel les prisonniers communiquaient.

LE COMMIS.

Pour l'évasion?...

DE BAVILLE.

Justement; mais, par malheur pour les prisonniers, Faria fut frappé d'une attaque de catalepsie et mourut.

LE COMMIS.

Je comprends... alors, la fuite n'était plus possible.

DE BAVILLE.

Pour le mort... oui, mais pas pour le vivant. Imaginez-vous, au contraire, que cet enragé Dantès y vit un moyen de hâter sa fuite... Il pensait sans doute que les prisonniers morts au château d'If étaient enterrés dans un cimetière ordinaire. Il transporta le défunt dans sa chambre, le coucha dans son lit, prit sa place dans le sac, et attendit.

LE COMMIS.

C'était un moyen hasardeux!...

DE BAVILLE.

Oh! je vous ai dit que c'était un homme fort résolu, et qui, heureusement, a débarrassé lui-même le gouvernement des craintes qu'on avait à son sujet.

LE COMMIS.

Comment cela?

DE BAVILLE.

Vous ne comprenez pas?

LE COMMIS.

Non, j'ai l'entendement difficile.

DE BAVILLE.

Le château d'If n'a pas de cimetière: on jette tout simplement les morts à la mer, après leur avoir attaché aux pieds un boulet de trente-six.

LE COMMIS.

Eh bien?

DE BAVILLE.

Eh bien, on lui attachait un boulet de trente-six aux pieds, et on le jeta à la mer.

LE COMMIS.

En vérité!

DE BAVILLE.

Vous comprenez quel dut être l'étonnement du fugitif, lorsqu'il se sentit précipiter du haut en bas des rochers... J'eusse voulu voir sa figure en ce moment-là....

LE COMMIS.

C'eût été difficile...

DE BAVILLE.

N'importe, je me la représente.

LE COMMIS.

Et moi aussi!... De sorte qu'il fut noyé?

DE BAVILLE.

Bel et bien!... Et, du même coup, le gouverneur du château fut débarrassé du furieux et du fou.

LE COMMIS.

Mais cet événement a été constaté?

DE BAVILLE.

Sans doute, par un acte mortuaire. Vous comprenez que les parens ou les amis de ce Dantès pouvaient avoir intérêt à s'assurer s'il était mort ou vivant.

LE COMMIS.

De sorte qu'aujourd'hui, amis et parens...

DE BAVILLE.

Peuvent être tranquilles; il est mort et bien mort, et on leur délivrera attestation de cette mort quand ils voudront.

LE COMMIS.

Mais les registres?...

DE BAVILLE.

Ah! oui, c'est vrai. Vous dites donc, monsieur, que vous désirez voir ce qui avait rapport à ce pauvre abbé, qui était la douceur même?

LE COMMIS.

Cela me fera plaisir.

DE BAVILLE.

Tenez, monsieur, voici le carton; mais comme vous n'avez point qualité pour examiner ces registres, et que je fais en votre faveur une concession que je ne devrais pas faire, passez dans mon cabinet.

LE COMMIS.

Et le dossier de ce Dantès était aussi?...

DE BAVILLE.

Oui, monsieur, ils sont ensemble...

LE COMMIS.

Eh bien! pendant ce temps....

DE BAVILLE.

Je prépare le transport, soyez tranquille.

SCÈNE III.

DE BAVILLE, puis MOREL.

BAVILLE, écrivant.

« Ce jourd'hui, 5 juin 1829, j'ai, par ces présentes, cédé et transporté... » Quel diable d'intérêt la maison Thomson et French peut-elle

avoir à m'acheter cette créance?... Ma foi, n'importe, la chose ne me regarde pas, et pourvu que je rentre dans mes deux cent mille francs...

LE VALET.

M. Morel...

DE BAVILLE.

Il arrive bien; faites entrer.

LE VALET.

Entrez, monsieur.

SCÈNE IV.

DE BAVILLE, MOREL, puis LE COMMIS.

DE BAVILLE.

Ah! c'est vous, mon cher monsieur Morel... Bonjour, bonjour!... Et votre fils, M. Maximilien, est-il toujours en garnison à Nîmes?

MOREL.

Oui, monsieur, toujours. J'ai eu l'honneur de vous demander un entretien...

DE BAVILLE.

Oui, par mademoiselle votre fille; une charmante enfant... Eh bien! quand la marions-nous à M. Emmanuel?

MOREL.

Hélas! monsieur, l'homme propose et Dieu dispose...

DE BAVILLE.

Vous ne me paraissez pas gai, cher monsieur Morel?...

MOREL.

Monsieur, je venais vous parler de ce remboursement de cent mille francs, que j'avais à vous faire le 15 courant...

DE BAVILLE.

Mon cher monsieur Morel, ce n'est plus à moi que vous avez affaire.

MOREL.

Comment cela?

DE BAVILLE.

Oui... j'ai cédé ma créance.

MOREL.

Vous avez cédé votre créance!... Et à qui, mon Dieu?

LE COMMIS, rentrant.

A moi, monsieur...

MOREL.

A vous!

BAVILLE.

Vous comprenez... c'est donc à monsieur seulement que vous avez affaire... Ainsi, si vous avez quelque chose à demander... votre très humble, monsieur Morel... cela ne me regarde plus. (Au commis.) Voici le transport...

LE COMMIS.

Voici vingt billets de banque de cinq mille francs chacun... C'était votre compte?

BAVILLE.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

MOREL.

Pardon, monsieur... mais qui êtes-vous?

LE COMMIS.

Je suis le premier commis de la maison Thomson et French, de Rome, pour vous servir, monsieur.

MOREL.

J'apprends, monsieur, et par vous et par M. de Baille, une nouvelle étrange et qui ne peut d'ailleurs que m'être agréable, d'après les relations que j'ai toujours eues avec la maison à laquelle vous appartenez.

LE COMMIS.

Oui, monsieur, voilà le fait: la maison Thomson et French a, dans le courant de ce mois-ci et du mois prochain, trois ou quatre cent mille francs à payer en France; or, connaissant votre rigoureuse exactitude, elle a réuni tout le papier portant votre signature qu'elle a pu trouver, et elle m'a chargé, au fur et à mesure des échéances, d'en toucher les fonds chez vous... et d'en faire emploi.

MOREL, avec un soupir.

Ainsi, monsieur, vous avez des traites signées par moi?...

LE COMMIS.

Pour une somme assez considérable...

MOREL.

Pour quelle somme?

LE COMMIS.

Mais voici d'abord un transport de deux cent mille francs fait à notre maison par M. de Baille, qui, je crois, a dû tout à l'heure vous prévenir lui-même de ce transport... Reconnaissez-vous lui devoir cette somme?

MOREL.

Certainement!

LE COMMIS.

Puis voilà trente-deux mille cinq cents francs, fin courant; ce sont des traites signées de vous et passées à notre ordre par des tiers-porteurs... Est-ce bien votre signature?

MOREL.

Je la reconnais... Est-ce tout, monsieur?

LE COMMIS.

Non, j'ai encore, pour la fin du mois, ces valeurs-ci, que m'ont passées la maison Pascal et la maison Turner et Wild, de Marseille... cinquante ou cinquante-cinq mille francs.

MOREL.

Eh bien! monsieur?...

LE COMMIS.

Eh bien! monsieur, je ne vous cacherais pas que, tout en faisant la part de votre probité sans reproche, le bruit public de Marseille... pardon si je vous dis cela... est que vous n'êtes pas en mesure de faire face à vos affaires.

MOREL.

Monsieur, jusqu'à présent, et voilà bientôt

vingt-quatre ans que j'ai reçu la maison de mon père, qui lui-même l'a gérée pendant trente-cinq... pas un billet signé Morel et fils n'a été présenté à la caisse sans être payé.

LE COMMIS.

Oui... je sais cela, monsieur; mais parlez-moi franchement, loyalement... paierez-vous ceux-ci avec la même exactitude?

MOREL.

Aux questions posées avec franchise, il faut une réponse franche... Oui, monsieur, je paierai, si mon bâtiment arrive à bon port; car son arrivée me rendra le crédit que des accidens successifs m'ont ôté... mais si, par malheur, le *Pharaon*, cette dernière ressource sur laquelle je compte, vient à me manquer...

LE COMMIS.

Eh bien?...

MOREL.

Eh bien! monsieur, c'est cruel à dire... mais, déjà habitué au malheur, il faut que je m'habitue à la honte... Eh bien! je crois que je serai forcé de suspendre mes paiemens...

LE COMMIS.

N'avez-vous donc point d'amis qui puissent vous aider, dans cette circonstance?...

MOREL.

Dans les affaires, monsieur, on n'a point d'amis, on n'a que des correspondans...

LE COMMIS.

Ainsi, vous n'avez qu'une seule espérance?...

MOREL.

Une seule...

LE COMMIS.

La dernière?...

MOREL.

La dernière...

LE COMMIS.

De sorte que si cette espérance vous fait défaut?...

MOREL.

Je suis perdu, monsieur... complètement perdu!...

LE COMMIS.

Comme je passais sur la Cannebière, un navire entrain dans le port.

MOREL.

Je le sais.

LE COMMIS.

Et ce n'est pas le vôtre?

MOREL.

Non; c'est un navire bordelais, la *Gironde*... Il vient de l'Inde aussi, mais ce n'est pas le mien...

LE COMMIS.

Peut-être a-t-il eu connaissance du *Pharaon* et vous apporte-t-il quelque nouvelle...

MOREL.

Faut-il que je vous le dise, monsieur? Je crains

presque autant d'apprendre des nouvelles de mon trois-mâts que de rester dans l'incertitude... L'incertitude, c'est encore l'espérance... (D'une voix triste.) Ce retard n'est pas naturel, monsieur... Le *Pharaon* est parti de Calcutta le 5 février... depuis plus d'un mois il devrait être ici...

LE COMMIS.

Qu'est cela, et que veut dire ce bruit?

MOREL.

Oh! mon Dieu, qu'y a-t-il encore?

JULIE, en dehors.

Mon père! où est mon père?...

MOREL.

C'est ma fille... Que vient-elle faire ici?

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIE, MOREL, PÉNÉLON, MATELOTS, EMMANUEL.

JULIE, entrant et se jetant aux pieds de Morel, tombé dans un fauteuil.

Mon père... mon père, pardonnez-moi d'être la messagère d'une mauvaise nouvelle!...

MOREL, joignant les mains.

Seigneur! Seigneur!...

JULIE.

Du courage, mon père... du courage...

MOREL.

Ainsi le *Pharaon* a péri?...

JULIE.

Oui, mon père...

MOREL.

Et l'équipage?

JULIE.

Sauvé...

MOREL, se levant, les mains au ciel.

Merci, mon Dieu! Au moins, vous ne frappez que moi. (Pénélon passe sa tête par la porte.) Entrez, mes enfans, car je présume que vous êtes tous à la porte...

PÉNÉLON.

Oui, monsieur Morel, nous voilà.

EMMANUEL.

Entrez, mes amis...

MOREL.

Comment cela est-il donc arrivé, mon Dieu?...

EMMANUEL.

Avancez, Pénélon, et racontez l'événement.

PÉNÉLON.

Bonjour, monsieur Morel... Eh bien! vous voyez...

MOREL.

Où est le capitaine?

PÉNÉLON.

Resté malade à Palma... mais ce ne sera rien, il faut l'espérer, et l'un de ces matins, vous le verrez arriver aussi bien portant que vous et moi...

ACTE III, III TABLEAU, SCÈNE V.

MOREL.

C'est bien, Pénélon. Parle maintenant, mon ami.

PÉNÉLON.

Pour lors, monsieur Morel, nous étions donc quelque chose comme cela entre le cap Blanc et le cap Boyador, marchant avec une jolie brise sud-sud-est, quand le capitaine s'approche de moi... il faut vous dire que j'étais à la barre, et me dit : « Pénélon, que penses-tu de ces nuages qui montent là-bas à l'horizon ? — Ce que j'en pense, c'est qu'ils montent plus vite qu'ils n'en ont le droit, et qu'ils sont plus noirs qu'ils ne convient à de braves nuages qui n'auraient que de bonnes intentions... — C'est mon avis aussi, dit le capitaine; mais je vais un peu les attraper... Holà hé! range à serrer le cacatois et à haler bas le clin foc... Bon, dit le capitaine, nous avons encore trop de toile... Range à carguer la grande voile!... » Cinq minutes après, la grande voile était carguée et nous marchions avec la misaine, les huniers et les perroquets.

LE COMMIS.

C'était encore trop dans ces parages-là... J'aurais pris quatre ris, et je me serais débarrassé de la misaine.

PÉNÉLON.

Nous fîmes mieux que cela, monsieur... nous amenâmes les huniers, nous carguâmes la brigantine et nous mimas la barre au vent pour courir devant la tempête... Cinq minutes après, nous nous en allions à sec de voiles...

LE COMMIS.

J'ai vu votre *Pharaon* dans le port de Civitta-Vecchia. Le bâtiment était bien vieux pour risquer cela...

PÉNÉLON.

Pour un Anglais, dites donc, les autres, il connaît son affaire. Eh bien! monsieur l'Anglais, vous avez raison... Au bout de quelques heures, nous étions ballottés que le diable en aurait pris les armes... Il se déclara une voie d'eau; en vingt-quatre heures, nous en avions cinq pieds... Or, quand un bâtiment a cinq pieds d'eau dans le ventre, voyez-vous, demandez à monsieur, qui a l'air de s'y connaître, il peut bien passer pour hydropique... « Allons, dit le capitaine, assez comme cela, mes enfans, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour sauver le bâtiment, maintenant, tâchons de sauver les hommes... A la chaloupe, enfans, et plus vite que ça!... » En un tour de main, la chaloupe est à la mer. Le capitaine y descendit le dernier, ou plutôt, non, il n'y descendit pas, c'est moi qui le pris à bras-le-corps et qui le jetai aux camarades; après quoi, je sautai à mon tour... Il était temps... Comme je venais de sauter, le pont creva avec un bruit qu'on aurait dit la bordée d'un vaisseau de quaran-

te-huit. Dix minutes après, il plongea de l'avant, puis de l'arrière, puis il se mit à tourner sur lui-même comme un chien qui court après sa queue... et puis, bonsoir la compagnie. Brrrrrou! il n'y avait plus de *Pharaon*! Voilà comment cela s'est passé, monsieur Morel; parole d'honneur, en vérité de Dieu, foi de marin!... N'est-ce pas vous autres?

MOREL.

Mais vous, mes enfans?...

PÉNÉLON.

Oh! nous... nous sommes restés trois jours sans boire ni manger, si bien que nous parlions déjà de tirer au sort pour savoir quel serait celui qui alimenterait les autres, quand nous aperçûmes la *Gironde*. Nous lui fîmes des signaux, elle nous vit... mit le cap sur nous et nous recueillit...

MOREL.

Bien, mes amis, vous êtes de braves gens, et je savais d'avance que, dans le malheur qui me frappe, il n'y a pas d'autre coupable que ma destinée... C'est la volonté de Dieu et non la faute des hommes... Maintenant, combien vous est-il dû de solde?

PÉNÉLON.

Oh! ne parlons pas de cela, monsieur Morel.

MOREL.

Au contraire, parlons-en, mes amis.

PÉNÉLON.

Eh bien! on nous doit trois mois...

MOREL.

Emmanuel, vous paierez deux cents francs à chacun de ces braves gens... Dans une autre époque, j'aurais ajouté à ces deux cents francs, deux cents autres francs de gratification... mais les temps sont malheureux, mes amis, et le peu d'argent qui me reste ne m'appartient plus; excusez-moi donc et ne m'en aimez pas moins pour cela...

PÉNÉLON, après avoir consulté ses camarades.

Pour ce qui est de l'argent, monsieur Morel...

MOREL.

Eh bien?

PÉNÉLON.

Eh bien, monsieur, les camarades disent que, pour le moment, ils auront assez de cinquante francs, et qu'ils attendront pour le reste.

MOREL.

Merci, merci, mes amis... Vous êtes tous de braves cœurs... mais prenez, et si vous trouvez un bon service, entrez-y... vous êtes libre.

PÉNÉLON.

Comment, monsieur Morel, vous nous renvoyez!... Vous êtes donc mécontent de nous?

MOREL.

Non, mes enfans, tout au contraire... Mais, n'ayant plus de bâtiment, je n'ai plus besoin de matelots.

PÉNÉLON.

Comment, vous n'avez plus de bâtimens!... Vous en ferez bâtir d'autres, nous attendrons... Dieu merci, nous savons ce que c'est que de boulinguer.

MOREL.

Mais je n'ai plus d'argent pour faire construire des bâtimens... Mes amis, je ne puis accepter.

PÉNÉLON.

Eh bien! si vous n'avez plus d'argent, il ne faut pas nous payer alors... Nous ferons comme a fait ce pauvre Pharaon, nous courrons à sec, voilà tout.

MOREL.

Assez, assez, mes amis... Emmanuel, emmenez ces braves gens... J'étouffe... Allez, mes amis... allez, nous nous retrouverons dans des temps meilleurs...

PÉNÉLON.

Au moins, c'est au revoir... N'est-ce pas, monsieur Morel?

MOREL.

Oui, oui, je l'espère... Allez, allez!... Laissez-moi aussi, ma Julie, j'ai à causer avec monsieur.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MOREL, LE COMMIS.

MOREL.

Eh bien! monsieur, vous avez tout vu, tout entendu... Je n'ai plus rien à vous apprendre...

LE COMMIS.

J'ai vu, monsieur, qu'il vous était arrivé un malheur immérité, et cela m'a affermi dans le désir que j'avais déjà de vous être agréable.

MOREL.

Oh! monsieur!...

LE COMMIS.

Voyons, je suis un de vos principaux créanciers, n'est-ce pas?

MOREL.

Vous êtes, du moins, celui qui possédez des valeurs à la plus courte échéance.

LE COMMIS.

Vous désirez un délai pour me payer.

MOREL.

Un délai pourrait me sauver l'honneur, et par conséquent la vie.

LE COMMIS.

Quel temps demandez-vous?

MOREL.

Deux mois.

LE COMMIS.

Je vous en donne trois.

MOREL.

Et vous croyez que la maison Thomson et French...

LE COMMIS.

Soyez tranquille, monsieur, je prends tout sur moi. Nous sommes aujourd'hui le 5 juin...

MOREL.

Oui.

LE COMMIS.

Eh bien! faites-moi une seule traite de deux cent quatre-vingt-sept mille francs, au 5 septembre... et le 5 septembre, à onze heures du matin, je me présenterai chez vous...

(Il déchire les billets.)

MOREL.

Monsieur...

LE COMMIS.

Eh bien?

MOREL.

Que faites-vous?

LE COMMIS.

Je n'ai plus besoin de toutes ces paperasses, puisque vous allez me donner une seule traite.

MOREL.

Mais vous ne l'avez pas encore...

LE COMMIS.

J'ai mieux que cela, monsieur, j'ai votre parole.

MOREL, écrivant.

Voici la traite, monsieur.

LE COMMIS.

Le 5 septembre, à onze heures...

MOREL.

Je vous attendrai... et le 5 septembre, vous serez payé, ou je serai mort.

SCÈNE VII.

DE BAVILLE, LE COMMIS.

DE BAVILLE.

Eh bien! monsieur?...

LE COMMIS.

Eh bien! monsieur, vous avez dit vrai... ce pauvre M. Morel est vraiment dans une situation malheureuse.

DE BAVILLE.

Et cela change-t-il quelque chose à vos dispositions?

LE COMMIS.

Non, monsieur; c'était toujours la même chose.

UN LAQUAIS.

Monsieur peut-il recevoir en ce moment?

DE BAVILLE.

C'est selon... Qui demande à être reçu?

LE LAQUAIS.

Un voyageur qui arrive en chaise de poste, et qui se prétend ami de monsieur.

DE BAVILLE.

A-t-il dit son nom?

LE LAQUAIS.

Il a remis sa carte.

DE BAVILLE.

Donnez.. (Il lit.) M. de Villefort... Faites entrer... (Le laquais sort.)

LE COMMIS, à part.

Villefort!... Villefort!... à Nîmes!.. Bertuccio, son assassin, dans les prisons de Nîmes!... Oh! raison de plus pour voir ce Bertuccio!

DE BAVILLE.

Eh! justement, c'est l'homme dont nous parlions tout à l'heure et que vous disiez mort... Voulez-vous que je vous présente à lui?

LE COMMIS.

Oh! oui, volontiers, je désire voir moi-même qu'il était bien vivant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VILLEFORT.

VILLEFORT.

Bonjour, mon cher de Baviile!

DE BAVILLE.

Bonjour, mon cher monsieur Villefort! (Montrant le commis.) M. le représentant de la maison Tompson et French, de Rome... Vous voyez, monsieur, l'un des hommes les plus éloquens, les plus probes, les plus intégrés de notre époque.

LE COMMIS.

Je suis charmé de connaître l'homme le plus éloquent, le plus probe, le plus intègre de votre époque; mais je ne puis pas demeurer plus longtemps aujourd'hui... Plus tard, j'aurai le bonheur de rencontrer monsieur... plus tard! (Il sort.)

SCÈNE IX.

DE BAVILLE, VILLEFORT.

VILLEFORT, à part.

En vérité, ces Anglais sont d'une politesse... Ah ça! je vous dérange, cher ami?

DE BAVILLE.

Non pas, non pas... au contraire... En vérité, c'est merveille que de vous voir dans notre pauvre ville de province!... Et qui vous ramène chez nous?

VILLEFORT.

Une inspection que je fais des prisons du Midi. Mais, dites-moi, j'ai vu dans les journaux, puis ensuite j'ai été informé officiellement, qu'un prisonnier du château d'If, nommé Edmond Dantès, avait péri en essayant de fuir?...

DE BAVILLE.

C'est la vérité.

VILLEFORT.

Cet homme, c'est moi qui avais instruit son procès.

DE BAVILLE.

Je le sais.

VILLEFORT.

Et il est réellement mort?

DE BAVILLE.

Oh! parfaitement.

VILLEFORT.

Avez-vous gardé son dossier?

DE BAVILLE.

Avec le plus grand soin!

VILLEFORT.

Vous l'avez?

DE BAVILLE.

Ici!

VILLEFORT.

Je voudrais jeter un dernier coup d'œil sur cette vieille affaire.

DE BAVILLE, à part.

Lui aussi!... (Haut.) Rien de plus facile; le carton est dans la chambre à côté, je vous le remets à l'instant même.

VILLEFORT.

Pendant ce temps, mon cher ami, si vous avez quelque chose à faire, ne vous gênez point, je vous prie... seulement dites qu'on ne vienne pas me déranger.

DE BAVILLE.

Tenez, voici vos dossiers... Voyez, lisez, feuillettez, moi, je vais annoncer une nouvelle à M^{me} de Baviile.

VILLEFORT.

Une bonne nouvelle... à ce que dit votre phisionomie!...

DE BAVILLE.

Ma foi oui! deux cent mille francs que nous croyions perdus viennent de nous rentrer d'une façon inespérée.

VILLEFORT.

Je vous en fais mon compliment.

DE BAVILLE, sortant.

Merci!... Vous êtes chez vous?

SCÈNE X.

VILLEFORT, seul.

Tant qu'il a vécu, je n'ai point osé regarder en arrière; maintenant qu'il est mort, que tout ce qui se rattache à cette terrible affaire soit anéanti avec lui... J'ai déjà bien assez d'un spectre, sans craindre encore celui-là. Et ce Bertuccio qui vient d'être jeté dans les prisons de Nîmes!... Mon Dieu! s'il allait parler!... Oh!... mais me voici!... Voyons, là... ceci est le dossier de Faria, qui était en prison avec ce Dantès... Ah! voici le sien!... Oui, oui, je reconnais cet interrogatoire interrompu par l'apparition de mon père... Le voilà tout entier de ma main... Cet interrogatoire, peut subsister; mais ce qu'il est im-

portant de distraire de ce dossier, ce sont mes notes à moi, ces notes d'après lesquelles le malheureux est resté quatorze ans en prison, et n'en est sorti que pour périr d'une façon si affreuse!... Ah! mon père, mon père! c'est une terrible responsabilité que vous avez imposée à ma conscience!... Eh bien! c'est étrange... je ne vois plus la dénonciation où je l'avais classée... La dénonciation était là... Mes notes, mes notes absentes aussi!... Il y avait, j'en suis bien certain, des notes écrites de ma main contre cet homme... Il y avait une pétition adressée par Morel à l'usurpateur... Ces trois pièces manquent... Voyons, j'ai mal cherché, peut-être... Mais non... non... non... voilà bien le dossier tout entier... ces pièces n'y sont pas... Oh! j'ai trop tardé à venir, j'ai trop tardé!... Mon Dieu! mon Dieu!... (Appelant.) Baille! Baille!... Il faut qu'il ait classé tous ces dossiers et mis les notes à part... Baille!...

SCÈNE XI.

DE BAVILLE, VILLEFORT.

DE BAVILLE.

Qu'y a-t-il?... Vous m'avez appelé, mon hôte?

VILLEFORT.

Oui... Vous connaissez le dossier de ce Dantès, n'est-ce pas?

DE BAVILLE.

Sans doute, je l'ai feuilleté dix fois... Le pauvre diable m'avait inspiré de l'intérêt, je voulais faire quelque chose pour lui, et, sans vos notes qui le dépeignaient comme un bonapartiste enragé...

VILLEFORT.

Ces notes étaient d'accord avec la dénonciation et avec la demande même de M. Morel à l'usurpateur... Mais, dites-moi?... ces notes... cette dénonciation... cette demande...

DE BAVILLE.

Eh bien?

VILLEFORT.

Vous les avez mises à part, sans doute?

DE BAVILLE.

Moi, non!... Elles sont avec les autres pièces au dossier...

VILLEFORT.

Vous faites erreur, mon cher; elles n'y sont plus.

DE BAVILLE.

Elles n'y sont plus?

VILLEFORT.

Voyez vous-même!

DE BAVILLE.

Comment cela?... A l'époque de la mort de cet homme, et à propos de cette mort, je les ai revues, touchées, feuilletées... Où sont-elles alors?

VILLEFORT.

Baille!...

DE BAVILLE.

Quoi?...

VILLEFORT.

Ce dossier n'est pas sorti de vos mains?

DE BAVILLE.

Non!

VILLEFORT.

Personne n'est venu vous en demander communication?

DE BAVILLE.

De ce dossier?... Je ne crois pas... je...

VILLEFORT.

Baille, il faut que ces pièces se retrouvent, il le faut, et je vous fais responsable... Mon Dieu! si j'allais arriver trop tard aussi pour ce Bertuccio!... Si déjà des révélations... Baille, je repasserai chez vous à cinq heures; jusque-là, videz vos cartons, remuez votre cabinet, bouleversez vos papiers... mais retrouvez ces trois pièces, il me les faut... Au revoir... au revoir!...

BAVILLE, seul.

Oh!... cet Anglais m'aurait-il fait payer sa commission plus cher que je ne croyais?...

ACTE QUATRIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU. — LES PRISONS DE NIMES.

SCÈNE I.

LE GREFFIER, BERTUCCIO.

LE GREFFIER.

Et vous persistez dans vos dénégations?

BERTUCCIO.

Je persiste à dire la vérité.

LE GREFFIER.

Ainsi, vous affirmez que ce n'est pas vous qui avez tué le juif Joannes?

BERTUCCIO.

Non seulement je l'affirme, mais encore je vous indique le véritable assassin.

LE GREFFIER.

Donc, selon vous, le bijoutier aurait été assassiné par un nommé Caderousse, et par sa femme?

BERTUCCIO.

Oui; mais il est juste de dire que Caderousse n'a fait que céder aux instigations de sa femme... Aussi, Dieu a-t-il pris soin déjà de punir le véritable meurtrier.

LE GREFFIER.

Oui... mais ce que vous regardez comme une manifestation de la justice de Dieu, est un grand malheur pour vous, mon ami... La Carconte est morte, Caderousse est sauvé; le prétendu Busoni... celui qui a donné le diamant, ne se retrouve pas... tandis que vous, vous avez été trouvé... et trouvé dans la chambre même où gisait encore la victime.

BERTUCCIO.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... faut-il vous le redire encore pour la centième fois, et ne comprendrez-vous pas que je n'étais là que simple spectateur?... Je suis contrebandier... je vous l'ai dit... eh bien! nous faisons des affaires avec Caderousse...

LE GREFFIER.

Oui, c'est-à-dire qu'il recelait votre rhum et votre tabac?...

BERTUCCIO.

Je ne dis pas non... Puissez-moi comme contrebandier... sur ce point... je n'ai rien à dire, et mérite la punition; mais quant à ce qui est de l'assassinat...

LE GREFFIER.

Il me semble cependant que messieurs les Corses ne se font pas faute de jouer du fusil ou du couteau...

BERTUCCIO.

Pour accomplir une vendette, mais non pour consommer un vol.

LE GREFFIER.

Alors, vous prétendez que Caderousse et sa femme ont assassiné le bijoutier pour le voler?

BERTUCCIO.

Je ne prétends pas... j'affirme... J'étais dans ma cachette ordinaire... sous l'escalier... Je m'étais endormi, après avoir vu M. Busoni donner à l'aubergiste et à sa femme un beau diamant, et le bijoutier leur compter quarante-cinq bonnes mille livres... quand tout à coup, je fus réveillé par un coup de pistolet et par une espèce de pluie qui filtrait à travers les marches de l'escalier... Le coup de pistolet... c'était le bijoutier qui l'avait tiré... cette pluie... c'était le sang de la Carconte qui tombait goutte à goutte sur moi... Alors je sortis à moitié de ma cachette... j'entendis les pas d'un homme qui marchait au dessus de ma tête... ses pas faisaient craquer l'escalier... L'homme descendit, s'approcha de la cheminée et alluma une chandelle... C'était Caderousse!... je l'ai vu comme je vous vois... Il avait le visage pâle... la chemise ensanglantée... Il remonta, et j'entendis de nouveau au dessus de ma tête ses pas rapides et inquiets... Puis il redescendit... Il tenait l'écrin à la main, il s'assura que le diamant était dedans, le roula dans son mouchoir rouge qu'il tourna autour de son

cou, puis courut à l'armoire où il avait enfermé son or et ses billets, les mit dans ses poches et disparut par la porte du jardin... Alors, tout devint clair à mes yeux... En ce moment, je crus entendre des gémissements... Le malheureux bijoutier pouvait ne pas être mort, peut-être était-il en mon pouvoir de lui porter quelque secours. Je saisis la chandelle, je m'élançai dans l'escalier, j'enjambai le cadavre de la Carconte, et j'entrai dans la chambre!... Je n'oublierai jamais ce que j'y vis... Deux ou trois meubles étaient renversés... les draps, auxquels le malheureux bijoutier s'était cramponné, traînaient par la chambre... sa tête, appuyée contre la muraille, nageait dans une mare de sang qui s'échappait de trois larges blessures reçues dans la poitrine. Dans la quatrième était resté un long couteau de cuisine dont on ne voyait que le manche. Je m'approchai du bijoutier, il n'était pas mort... Effectivement, au bruit que je fis, à l'ébranlement du plancher, il rouvrit des yeux hagards, parvint à les fixer un instant sur moi, remua les lèvres comme s'il voulait parler, et expira!... Cet affreux spectacle m'avait rendu presque insensé. Du moment où je ne pouvais plus porter secours à ce malheureux, je n'éprouvais plus qu'un seul désir, celui de fuir. Je me précipitai dans l'escalier en enfouissant mes mains dans mes cheveux et en poussant un rugissement de terreur!

LE GREFFIER.

Bien... bien... continuez!...

BERTUCCIO.

Dans la salle inférieure, il y avait cinq ou six douaniers, trois ou quatre gendarmes... tout une troupe armée... On s'empara de moi, je n'essayai même pas de faire résistance... je n'étais plus le maître de mes sens... J'essayai de parler, je poussai des cris inarticulés, voilà tout!... Cependant je compris que l'on me prenait pour l'assassin. Je me dégageai des mains des hommes qui me tenaient en criant: Ce n'est pas moi!... ce n'est pas moi!... Deux gendarmes me mirent en joue avec leur carabine... « Si tu fais un mouvement, dirent-ils, tu es mort! — Mais, m'écriai-je, puisque je vous répète que ce n'est pas moi! — Tu conteras cette histoire aux juges de Nîmes, me répondirent-ils; en attendant, suis-nous, et si nous avons un conseil à te donner, c'est de ne pas faire résistance... » Vous savez le reste.

LE GREFFIER.

Oui, nous comprenons, vous avez fait le coup avec l'aubergiste; mais, plus adroit que toi, l'aubergiste s'est sauvé en emportant le magot; alors tu le charges, tu le dénonces, c'est tout simple.

BERTUCCIO.

Oh! je vous jure... Mon Dieu, mon Dieu, mais on n'a donc pas fait chercher M. Busoni?

LE GREFFIER.

Au contraire... mais personne ne l'a vu, personne ne le connaît... Vous avez beaucoup d'imagination, vous autres Corses, et tu auras inventé un M. Busoni, comme tu as inventé le reste de cette histoire.

BERTUCCIO.

Dieu, qui m'entend et qui me voit, Dieu sait si je mens... Faites ce que vous voudrez, monsieur... j'ai dit la vérité!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BUSONI.

BUSONI.

Voulez-vous me laisser seul avec cet homme ?

BERTUCCIO.

Oh ! mon Dieu ! c'est un miracle !

LE GREFFIER.

Seul avec cet homme ?

BUSONI.

Où... Je suis accouru à franc étrier... J'avais appris qu'il désirait me parler.

BERTUCCIO.

Oh ! oui, oui !... Depuis que je suis arrêté, je vous attends, je vous appelle !

LE GREFFIER.

Mais, c'est chose défendue, monsieur.

BUSONI.

Voici un permis du juge d'instruction.

LE GREFFIER.

« Laissez communiquer avec le prisonnier n° 13 M. Busoni... » Vous êtes ?...

BUSONI.

M. Busoni... oui, monsieur.

LE GREFFIER.

La permission est en règle... Désirez-vous que nous assistions à l'entretien ?

BUSONI.

Je désire lui parler seul. (Le greffier se retire.)

SCÈNE III.

BUSONI, BERTUCCIO.

BERTUCCIO.

Monsieur, si vous êtes véritablement M. Busoni, vous savez que l'histoire du diamant est vraie ?

BUSONI.

Je le sais.

BERTUCCIO.

Et, quoiqu'on m'ait trouvé tout ensanglanté dans la chambre du mort, ce n'est pas moi qui suis le coupable.

BUSONI.

Je le sais encore,

BERTUCCIO.

Alors, vous direz la vérité à mes juges ?

BUSONI.

Oui !

BERTUCCIO.

Oh ! bonheur !...

BUSONI.

Mais, à une condition...

BERTUCCIO.

Laquelle ?

BUSONI.

C'est que tu me la diras, à moi.

BERTUCCIO.

A vous ?... Quelle vérité voulez-vous que je vous dise, puisque je ne suis pas coupable ?

BUSONI.]

Tu avais un frère ?

BERTUCCIO.

Oui.

BUSONI.

Comment est-il mort ?

BERTUCCIO.

Pourquoi cette question ?

BUSONI.

Je te demande comment il est mort ?

BERTUCCIO.

Mais...

BUSONI.

Tu as promis de dire la vérité... Dis-la...

BERTUCCIO.

Vous me demandez comment ce frère est mort ?

BUSONI.

Je te le demande.

BERTUCCIO.

Il est mort sur l'échafaud !

BUSONI.

Ah !... Et quel crime avait-il commis ?

BERTUCCIO.

Il n'avait pas commis un crime... il s'était vengé de son ennemi !

BUSONI.

En le tuant ?...

BERTUCCIO.

En le tuant, oui !...

BUSONI.

Et, à tes yeux, ce n'est pas un crime de se venger de son ennemi ?

BERTUCCIO.

Non... si on se venge après lui avoir déclaré la vendetta.

BUSONI.

Et pourquoi n'est-ce pas un crime ?

BERTUCCIO.

Parce qu'alors il est prévenu, et que c'est à lui de se garder.

BUSONI.

Et qu'ont dit les juges de votre frère de ce beau raisonnement, maître Bertuccio ?

BERTUCCIO.
Ils l'ont condamné!...

BUSONI.
A tort, selon vous?

BERTUCCIO.
A tort!...

BUSONI.
Alors, selon vous, la mort de votre frère est un assassinat?

BERTUCCIO.
Oui!...

BUSONI.
Et, par conséquent, ses juges sont des assassins?

BERTUCCIO.
Oui!...

BUSONI.
En ce cas, pourquoi ne les avez-vous pas tués?

BERTUCCIO.
Je ne pouvais les tuer tous!

BUSONI.
Ce qui veut dire que vous avez fait un choix?

BERTUCCIO.
Oui!...

BUSONI.
Et l'un d'eux a payé pour les autres?

BERTUCCIO.
L'un d'eux a payé pour les autres.

BUSONI.
Lequel?

BERTUCCIO.
M. de Villefort.

BUSONI.
Ah!... Et tu dis que tu l'as tué?

BERTUCCIO.
Oui!...

BUSONI.
Tu en es sûr?

BERTUCCIO.
J'ai senti le couteau entrer jusqu'au manche.

BUSONI.
Ce n'est pas une raison.

BERTUCCIO.
Je l'ai vu tomber...

BUSONI.
Ce n'est pas une raison encore.

BERTUCCIO.
J'ai entendu son dernier cri... C'était un cri suprême!...

BUSONI.
Bien, bien!... Vous comprenez, mon ami, peu m'importe à moi qu'il soit mort ou vivant... C'est votre opinion que je demande, voilà tout.

BERTUCCIO.
Mon opinion est qu'il est mort.

BUSONI.
Si cependant il vivait, ne craindriez-vous pas quelque pour suite?

BERTUCCIO.
Non!...

BUSONI.
Comment, non!... Vous assassinez un homme dont l'état est de faire punir les assassins, et quand vous vous attaquez à lui-même, vous pensez qu'il aura moins de souci de sa vengeance qu'il n'avait de celle des autres?

BERTUCCIO.
Voulût-il me faire poursuivre, il n'oserait!

BUSONI.
Oh! citoyen Bertuccio, il ne faudrait pas vous y fier!

BERTUCCIO.
Il n'oserait, vous dis-je.

BUSONI.
Expliquez-vous?

BERTUCCIO.
C'est un secret.

BUSONI.
Vous avez promis de n'en pas avoir pour moi.

BERTUCCIO.
Mais un secret terrible!...

BUSONI.
Raison de plus pour me le confier.

BERTUCCIO.
A vous?... Mais, qui êtes-vous?

BUSONI.
Enfin, que vous importe qui je suis, pourvu que je vous sauve?

BERTUCCIO.
Vous le voulez?

BUSONI.
C'est une condition du marché... Pourquoi n'oserait-il pas vous poursuivre, voyons

BERTUCCIO.
Lorsque je l'ai frappé...

BUSONI.
Eh bien?...

BERTUCCIO.
Eh bien!... il commettait un crime.

BUSONI.
Un crime!... En êtes-vous bien sûr, mon cher monsieur Bertuccio?... Ce'a ne me paraît pas probable, à moi.

BERTUCCIO.
J'en ai la preuve.

BUSONI.
Et quel crime commettait-il?

BERTUCCIO.
Il enterrait un enfant.

BUSONI.
Ce n'est pas là un grand crime, ce me semble.

BERTUCCIO.
Non, si l'enfant eût été mort...

BUSONI.
Comment! l'enfant n'était pas mort?

BERTUCCIO.

Non, vous dis-je, non... il était vivant.

BUSONI.

Ah ! ah ! c'est autre chose ceci... Et qu'est devenu cet enfant ?

BERTUCCIO.

Je l'ai emporté.

BUSONI.

Pour quoi faire ?

BERTUCCIO.

Comme une expiation.

BUSONI.

De sorte que vous avez élevé cet enfant ?

BERTUCCIO.

Oui...

BUSONI.

Sous quel nom ?

BERTUCCIO.

Sous celui de Benedetto Bertuccio... Je n'avais pas d'enfant, j'ai cru que la Providence m'en voyait celui-là.

BUSONI.

Et il a prospéré, sans doute ?

BERTUCCIO.

Ne parlons pas de lui.

BUSONI.

Au contraire, parlons-en... Il est en Corse ?

BERTUCCIO.

Je ne sais pas où il est.

BUSONI.

L'auriez-vous perdu ?

BERTUCCIO.

Il s'est enfui...

BUSONI.

Comment cela ?

BERTUCCIO.

Pour obéir à ses mauvais instincts, sans doute.

BUSONI.

Mais, en cherchant bien, vous pourriez retrouver cet enfant, ce me semble ?

BERTUCCIO.

Je ne désire pas le retrouver.

BUSONI.

Eh ! bien, soit... vous me donnerez son signalement ; je le chercherai pour vous.

BERTUCCIO.

Pourquoi cela ?

BUSONI.

J'en ai besoin.

BERTUCCIO.

Monsieur, vous avez une intention que je ne puis comprendre ; vous marchez vers un but que je ne connais pas.

BUSONI.

Qu'as-tu besoin de comprendre mon intention ? quel intérêt as-tu de connaître mon but?... Ce qui t'importe, n'est-ce pas, c'est que j'aie dire à tes juges que tu n'es pas coupable ? et j'y vais.

BERTUCCIO.

Mais vous allez revenir ?

BUSONI.

Parbleu !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BERTUCCIO, seul.

Cet homme ne vient pas dans une bonne intention, cet homme n'agit pas dans un but de charité ; mais il l'a dit, peu m'importe son intention, peu m'importe son but, il m'a promis de me sauver, et pourvu qu'il me sauve, je n'ai rien autre chose à exiger de lui.

SCÈNE V.

UN GEOLIER, BENEDETTO, BERTUCCIO.

LE GEOLIER.

Entre, sergenteau.

BENEDETTO.

Dites donc, dites donc... vous devriez bien au moins éclairer, chez vous.

BERTUCCIO, reconnaissant la voix de Benedetto.

Ah !

LE GEOLIER.

Le beau malheur, quand tu te casserais le cou, méchant grinche !

BENEDETTO.

Charmant geolier !... Dites donc, monsieur... monsieur le concierge ?...

LE GEOLIER.

Quoi ?

BENEDETTO.

Est-ce qu'il n'y a personne autre dans l'appartement?... il me semble bien grand pour moi seul.

LE GEOLIER.

Non, il y a un locataire.

BENEDETTO.

Un collègue ?

LE GEOLIER.

Mieux que cela...

BENEDETTO.

Bah ! il a...

LE GEOLIER.

Justement !

BENEDETTO.

Dites donc, voulez-vous me présenter à lui ?

LE GEOLIER.

Bah ! tu te présenteras bien tout seul...

BENEDETTO.

Vous croyez ?... A propos, eh ! eh !... ne vous en allez donc pas comme cela, l'ami... A quelle heure le dîner ?

LE GEOLIER.

Dans une heure !

Merçi !

BENEDETTO.

BERTUCCIO.

C'est lui ! le malheureux !

SCÈNE VI.

BENEDETTO, BERTUCCIO.

BENEDETTO.

Bonjour, voisin !... Il paraît qu'il est sourd !...
(Plus haut.) Bonjour, voisin !... Sourd et muet...
Parlons-lui la langue de ce bon M. Sicard.

(Il fait des signes.)

BERTUCCIO.

Que veux-tu ?

BENEDETTO.

Ah ! je me trompais, il n'est que misanthrope !...
Eh ! bien, notre ami, que vous est-il donc arrivé ?

BERTUCCIO.

Hélas !

BENEDETTO.

Il gémit !... Ah ! voilà ce que c'est que de porter des couteaux sur soi... la moutarde vous monte au nez, et puis... on en est fâché après ; mais, bonsoir, il n'est plus temps !

BERTUCCIO, bas.

Oh ! le malheureux !... arrivé là, à son âge !

BENEDETTO.

Il soupire ! Diable... diable !

BERTUCCIO.

Et vous, pourquoi êtes-vous ici, mon ami ?

BENEDETTO.

Oh ! moi, pour des bêtises, des misères, des riens ; d'ailleurs, je n'ai pas l'âge ; trois mois dans une maison de correction, voilà tout...

BERTUCCIO.

Mais, enfin, qu'as-tu fait ?

BENEDETTO.

Moi ?... j'ai acheté un singe.

BERTUCCIO.

C'est-à-dire que tu l'as volé.

BENEDETTO.

Non pas, je l'ai bien acheté vingt francs. Seulement, j'ai emprunté vingt francs comme cela, sans les demander.

BERTUCCIO.

Et à qui ?

BENEDETTO.

Au voisin Vasilio. Il faut vous dire que je suis Corse, né natif du village de Rogliano. J'avais mon père, un bonhomme de contrebandier.. J'aurais pu être contrebandier comme lui... mais, ma foi, ça m'ennuyait... j'aime mieux me promener le jour et dormir la nuit... Dans l'état, il fallait se promener la nuit et ne pas dormir le jour... J'ai laissé là l'état, j'ai emprunté, comme je vous le disais, au voisin Vasilio une trentaine de francs ; avec six francs j'ai passé à Marseille... avec

vingt francs j'ai acheté un singe... c'a toujours été mon ambition. Alors j'ai dressé mon singe, un animal charmant, plein d'intelligence... Il montait aux persiennes et entraît dans les chambres ; quand il y avait quelqu'un, il ôtait son chapeau aux locataires... quand il n'y avait personne, il prenait ce qu'il trouvait... Vous savez... les singes, ça aime ce qui reluit... eh bien ! il prenait tout ce qui reluisait, mon singe.

BERTUCCIO.

Et c'est pour cela qu'on t'a arrêté ?

BENEDETTO.

Ah ! ben oui !... Malheureusement ce maudit singe, il était gourmand comme un homme... Il trouve chez un naturaliste où il se promenait un papillon enfilé dans une épingle... Il se figure que c'est quelque chose de bon à manger... il avale le papillon et l'épingle... Conic ! plus de singe... J'ai été obligé de continuer le métier tout seul... Je me suis fait pincer.. Mais, comme c'est la première fois, je demanderai pardon... j'intéresserai mes juges, et j'en serai quitte pour trois mois de prison... Peut-être bien même qu'il y aura quelque philanthrope qui m'adoptera...

BERTUCCIO.

Et, sorti de prison, tu comptes reprendre la même vie ?...

BENEDETTO.

Un peu !

BERTUCCIO.

Mais sais-tu où cela te mèneras, malheureux ?...

BENEDETTO.

Oui, oui, mais comme dit le proverbe italien :

Che va piano, va sano,
E che va sano, va lontano.

BERTUCCIO.

De sorte que tu crois ainsi échapper au dernier châtement ?

BENEDETTO.

Mais oui !

BERTUCCIO.

Eh bien ! tu te trompes ! tu vas mourir !...

BENEDETTO.

Moi !

BERTUCCIO.

Oui, toi ! Me reconnais-tu ?

BENEDETTO.

Père Bertuccio !

BERTUCCIO.

Oui, père Bertuccio... qui ne veut pas que tu le déshonores par le vol, par la prison et par le bagne... En France, c'est la vendetta qu'on punit de mort... En Corse, c'est le vol

BENEDETTO.

Mais, père Bertuccio, nous ne sommes pas en Corse...

BERTUCCIO.

N'importe! nous sommes Corses tous deux...
A genoux!...

BENEDETTO.

A genoux! Pourquoi faire? pourquoi voulez-vous que je me mette à genoux?

BERTUCCIO.

A genoux! te dis-je, voleur!

BENEDETTO.

M'y voilà!

BERTUCCIO.

Fais ta prière!

BENEDETTO.

Je suis si troublé! Mon Dieu, je ne m'en souviens plus!

BERTUCCIO.

Répète alors ce que je vais te dire!

BENEDETTO.

Mais vous n'avez pas d'armes!

BERTUCCIO.

Répète!

BENEDETTO.

Ils ne vous ont pas laissé votre stylet?

BERTUCCIO.

Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés...

BENEDETTO.

Oh! vous voulez m'étrangler avec cette chaîne!...

BERTUCCIO.

Pardonnez-moi mes péchés, et le crime honneux de vol dont je me suis rendu coupable... Répète, répète, ou, je te le jure, tu mourras sans prières, et par conséquent sans miséricorde...

BENEDETTO.

Eh! vous n'avez pas le droit de me tuer! Vous n'êtes pas mon père!

BERTUCCIO.

Oh!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BUSONI.

BUSONI.

Eh bien! il dit la vérité, voilà tout! Vous n'avez pas le droit de tuer cet enfant, car vous n'êtes pas son père. Et puis, ce serait dommage de l'arrêter en route; il promet trop, vous en viendrez...

BERTUCCIO.

Seigneur, ayez pitié de moi!

BENEDETTO.

Tiens! d'où sort-il donc, celui-là? Merci, monsieur!

BUSONI, à un geolier.

Éloignez momentanément cet enfant... Il est important que les deux prisonniers ne restent pas ensemble.

LE GEOLIER.

Allons, viens par ici, nous avons une niche vide.

BENEDETTO.

Où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas avec monsieur.

SCÈNE VIII.

BUSONI, BERTUCCIO.

BUSONI.

Ah ça!... mon cher ami, que me disiez-vous donc?

BERTUCCIO.

A quel propos, monsieur? car, en vérité, j'ai la tête perdue...

BUSONI.

Mais à propos de celui qui a fait condamner votre frère...

BERTUCCIO.

A propos de M. de Villefort?

BUSONI.

Oui.

BERTUCCIO.

Eh bien! je vous disais...

BUSONI.

Oui, que vous lui aviez enfoncé un poignard jusqu'au manche dans la poitrine...

BERTUCCIO.

Sans doute.

BUSONI.

Et que vous aviez entendu son dernier cri, c'est-à-dire son dernier soupir?

BERTUCCIO.

Après?

BUSONI.

Et que par conséquent il était mort?

BERTUCCIO.

Eh bien?

BUSONI.

Eh bien! vous vous trompiez, mon cher monsieur!... vous vous trompiez du tout au tout!

BERTUCCIO.

Que dites-vous là?

BUSONI.

Je dis qu'il est vivant, et très vivant...

BERTUCCIO.

Vivant!

BUSONI.

Oui.

BERTUCCIO.

Vous l'avez vu?

BUSONI.

Je l'ai vu.

BERTUCCIO.

Où cela?

BUSONI.

Ici.

BERTUCCIO.

A Nîmes?

BUSONI.

Au greffe.

BERTUCCIO.

Au greffe!... Et qu'y venait-il faire?

DANTÈS.

Demander une permission pour vous voir.

BERTUCCIO.

Pour me voir... moi ?

DANTÈS.

Sans doute.

BERTUCCIO.

Me voir... Et dans quel but, me voir ?

DANTÈS.

Dame ! il est en tournée ; peut-être on lui aura parlé de vous, et il désire vous entretenir.

BERTUCCIO.

Impossible !

DANTÈS.

Impossible !... Eh ! parbleu, tenez, le voilà !

BERTUCCIO.

Que dois-je faire, dites ?

DANTÈS.

Pas un mot de ce qu'est devenu l'enfant.

BERTUCCIO.

Et vous me répondez...

DANTÈS.

De tout !

BERTUCCIO.

Alors, soyez tranquille !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VILLEFORT, UN GEOLIER.

LE GEOLIER.

Tenez... le voilà là-bas, au pied de la colonne.

VILLEFORT.

Bien... Laissez-moi seul avec lui.

BUSONI, se retirant.

Ah ! Villefort, je crois que c'est ici comme chez Bayille, et que tu arrives trop tard.

(Il sort.)

SCÈNE X.

VILLEFORT, BERTUCCIO.

VILLEFORT.

Me reconnais-tu ?

BERTUCCIO.

Non.

VILLEFORT.

Regarde-moi bien.

BERTUCCIO.

Je vous regarde.

VILLEFORT.

Eh bien ?

BERTUCCIO.

Je ne vous reconnais pas.

VILLEFORT.

Je suis Gérard de Villefort !

BERTUCCIO.

C'est possible !

VILLEFORT.

Comment... c'est possible ?

BERTUCCIO.

Oui, je ne vous connais pas !

VILLEFORT.

Tu ne me connais pas ?

BERTUCCIO.

Non !

VILLEFORT.

Et la maison d'Anteuil, la connais-tu?... le jardin de cette maison, t'en souviens-tu ?

BERTUCCIO.

Non !

VILLEFORT.

Et la nuit du 30 septembre, te la rappelles-tu ?

BERTUCCIO.

J'ai quarante-cinq ans ; cette nuit est donc revenue déjà quarante-cinq fois passer dans ma vie ; je ne me rappelle pas laquelle de ces nuits vous voulez dire.

VILLEFORT.

Je veux dire le 30 septembre 1819... Que faisais-tu ?

BERTUCCIO.

Je l'ai oublié.

VILLEFORT.

Eh bien ! moi, je m'en souviens ; tu assassinais un homme.

BERTUCCIO.

C'est possible !... Si j'ai assassiné un homme pendant cette nuit-là, vous en avez sans doute la preuve... Accusez-moi, condamnez-moi, exécutez-moi.

VILLEFORT.

Non, non, je ne veux rien de tout cela ; je viens, au contraire, t'offrir un pacte.

BERTUCCIO.

Un pacte entre le glaive de la justice et la tête du coupable... impossible ! Un homme aussi sévère que l'est M. de Villefort ne peut offrir une pareille chose... impossible !

VILLEFORT.

Eh bien ! écoute, ce n'est point comme magistrat que je viens... je viens en ami.

BERTUCCIO.

Vous dites que vous avez fait exécuter mon frère, et vous venez en ami ; vous dites que je vous ai déclaré la vendetta, et vous venez en ami ; vous dites que j'ai voulu vous assassiner, et vous venez en ami... impossible, encore une fois, impossible !...

VILLEFORT.

Me croirez-vous, si je vous offre la liberté ?

BERTUCCIO.

Je ne suis point coupable.

VILLEFORT.

La fortune ?

BERTUCCIO.

Je me trouve riche!

VILLEFORT.

Insensé, qui refuses tout cela, pour un mot qui ne te coûterait rien à me dire...

BERTUCCIO.

Eh bien! puisque vous le voulez absolument, je vais vous le dire, ce mot.

VILLEFORT.

Dis!

BERTUCCIO.

Le 30 septembre, à deux heures du matin, un homme sortit de la maison d'Auteuil, une lanterne dans une main, une bêche dans l'autre. Il posa sa lanterne à terre, creusa, avec la bêche, un trou dans le massif, et y déposa un coffre.

VILLEFORT.

Oui! oui!...

BERTUCCIO.

Mais au moment où il le couvrait de terre...

VILLEFORT.

Au moment où il le couvrait de terre...

BERTUCCIO.

Un assassin le frappa...

VILLEFORT.

Oui, oui!...

BERTUCCIO.

Et, croyant que le coffre renfermait un trésor, il l'emporta.

VILLEFORT.

Et ce coffre, il l'ouvrit?

BERTUCCIO.

Sans doute... il fallait bien qu'il vit ce qu'il y avait dedans.

VILLEFORT.

Et il y avait?...

BERTUCCIO.

Un enfant!

VILLEFORT.

Mort?

BERTUCCIO.

Vivant!

VILLEFORT.

Cet enfant, qu'est-il devenu?

BERTUCCIO.

Je ne sais pas.

VILLEFORT.

Comment, tu ne sais pas!

BERTUCCIO.

Non!

VILLEFORT.

Voyons, dis-moi ce qu'est devenu cet enfant?... Tu refuses de parler... parce que tu crois à une récompense commune, médiocre, misérable... Écoute, écoute, je te donnerai cinquante mille francs!... Tu ne réponds pas?... Tiens; il y a cent mille francs dans ce portefeuille, ils sont à toi!... Parle... Où est cet enfant?... Tu ne réponds pas?... Eh bien! je te fais sortir de prison; viens avec moi, et ce que tu voudras, je le ferai!

BERTUCCIO.

Fais que mon frère vive.

VILLEFORT.

Oh! malheureux! tu sais bien que je ne suis pas un Dieu pour faire un pareil miracle; n'exige donc de moi que ce que peut faire un homme, et je le ferai... Cet enfant, où est-il? je te le demande... je te le demande à genoux...

BERTUCCIO, à part.

Ah! mon frère, je crois que tu es mieux vengé que si je l'avais tué du coup.

VILLEFORT.

On vient! on vient!...

SCENE XI.

LES MEMES, LE GEOLIER, BUSONI, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, à Villefort.

Monsieur, il est inutile que vous continuiez d'interroger cet homme, il n'est pas coupable.

VILLEFORT.

Comment cela?

LE GREFFIER.

Non; le véritable assassin, le tailleur Cadrousse, a été arrêté, et il avoue tout...

VILLEFORT.

De sorte que cet homme est libre?

BUSONI, bas, à Bertuccio.

Vous voyez que je vous ai tenu parole?

BERTUCCIO.

Et moi aussi!

VILLEFORT.

Ah! j'en deviendrai fou!

6

ACTE CINQUIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU. — LE CABINET DE MOREL.

SCÈNE I.

MOREL, JULIE, M^{me} MOREL.

M^{me} MOREL.

Eh bien ! mon ami ?...

JULIE.

Eh bien ! mon père ?...

M^{me} MOREL.

Comme nous l'attendions avec impatience, mon Dieu !...

JULIE.

Ton voyage a-t-il été bon ?...

MOREL.

Hélas !...

M^{me} MOREL.

Tu ne nous dis rien, sinon que tu t'en vas, et tu nous laisses dans une inquiétude mortelle !...

JULIE.

N'as-tu donc plus de confiance en nous, bon père ?

MOREL.

J'ai eu confiance en vous, pauvres amis, tant que j'ai eu de bonnes nouvelles à vous apprendre ; mais à quoi bon vous faire partager mes espérances, quand toutes mes espérances, maintenant, se changent en désappointemens et en douleurs ?...

M^{me} MOREL.

Mais enfin, ce voyage ?...

MOREL.

Inutile, comme tout ce que j'ai fait ; infructueux, comme tout ce que j'ai tenté !...

M^{me} MOREL.

Comment ! ce Danglars, qui nous doit sa fortune, puisque c'est nous qui lui avons avancé ses premiers fonds...

MOREL.

Ah ! il y a si long-temps de cela !...

JULIE.

Mon père, peut-être lui-même est-il dans l'impossibilité...

MOREL.

Danglars est millionnaire : un mot de lui m'aurait un crédit ; il m'a refusé ce mot !...

M^{me} MOREL.

De sorte que...

MOREL.

De sorte que c'est aujourd'hui le 5 septembre, et qu'il est dix heures du matin !...

JULIE.

Où vas-tu, bon père ?...

MOREL.

Dans ma chambre...

JULIE.

Que faire ?...

MOREL.

Chercher un papier dont j'ai besoin, mon enfant !...

JULIE.

Veux-tu que je l'aie chercher, moi ?...

MOREL.

Merci !... A propos, Julie ?...

JULIE.

Plait-il, mon père ?...

MOREL.

Rends-moi la clé de ce cabinet ?...

JULIE.

Mon Dieu ! qu'ai-je fait de mal, pour que vous me repreniez cette clé ?...

MOREL.

Rien, mon enfant !...

JULIE.

Vous ne me la repreniez, autrefois, que lorsque vous vouliez me punir...

M^{me} MOREL, bas, à sa fille.

Ne la rends pas !...

JULIE.

Mon père... elle est dans ma chambre, je vais l'aller chercher !...

MOREL.

Va !...

JULIE.

Oui, j'y vais, j'y vais !...

MOREL.

Et toi, rentre chez toi, ma bonne amie : tu sais que j'ai l'habitude d'être seul ici....

M^{me} MOREL.

Nous nous en allons, mon ami. (Morel sort.)

SCÈNE II.

JULIE, M^{me} MOREL.

Ma mère !...

M^{me} MOREL.

Mon enfant !...

JULIE.

Ne trouvez-vous pas quelque chose d'étrange dans la façon dont mon père nous parle ?...

M^{me} MOREL.

Voilà pourquoi je te disais de ne pas lui rendre cette clé !... Mon Dieu, que peut-il faire dans sa chambre ?...

JULIE.
Entrez-y!...

M^{me} MOREL.
Je n'ose... N'as-tu pas entendu qu'il nous a défendu, non seulement de l'y suivre, mais encore de demeurer ici?

JULIE.
Attendez!...

M^{me} MOREL.
Que fais-tu?

JULIE.
Je vais regarder par le trou de la serrure.

M^{me} MOREL.
Est-il dans la chambre?

JULIE.
Oui!

M^{me} MOREL.
Que fait-il?

JULIE.
Il écrit.

M^{me} MOREL.
Peux-tu distinguer sur quel papier?

JULIE.
On dirait sur du papier timbré.

M^{me} MOREL.
Oh! mon Dieu!

JULIE.
Quoi?

M^{me} MOREL.
Ferait-il son testament!...

JULIE.
Oh! que dites-vous là?...

M^{me} MOREL.
Seigneur, envoyez-nous quelque bonne pensée!

JULIE.
Écoutez, ma mère; peut-être ai-je eu tort?...

M^{me} MOREL.
Qu'as-tu fait?...

JULIE.
Quand j'ai vu, avant-hier, que mon père ne revenait pas, et ne nous donnait pas de ses nouvelles...

M^{me} MOREL.
Eh bien?

JULIE.
J'ai écrit à Maximilien...

M^{me} MOREL.
De venir?...

JULIE.
Oui...

M^{me} MOREL.
Ah! c'est une inspiration du ciel!... La voiture de Nîmes arrive à dix heures précises, je crois?...

JULIE.
Oui, ma mère... et il est dix heures passées... Descendez, ma mère... attendez-le, prévenez-le...

M^{me} MOREL.
Tu restes, n'est-ce pas?

JULIE.
Oui, soyez tranquille!...

SCÈNE III.

JULIE, puis EMMANUEL.

Il écrit toujours... Oh! il a fini... il signe, il met le papier dans une enveloppe, et la met dans le tiroir du secrétaire... Pauvre père... on dirait qu'il s'essuie les yeux... qu'il pleure!... Mon Dieu, mon Dieu!... est-il possible que mon bon père pleure, et que vous ne m'envoyiez pas un moyen de le consoler, de le secourir, de venir à son aide?... Oh! c'est impossible... Vous le voyez, mon Dieu!... je vous prie... je vous supplie!...

EMMANUEL, paraissant.

Mademoiselle!...

JULIE.

Qu'y a-t-il?...

EMMANUEL.

Un étranger vient de me remettre cette lettre, en recommandant qu'elle ne soit ouverte que par vous seule!...

JULIE.

Que par moi seule?...

EMMANUEL.

Il a dit qu'il s'agissait de la vie de votre père!...

JULIE.

De la vie de mon père!... Donnez.. donnez... (Lisant.) «Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan; présentez-vous au n^o 15, demandez à la concierge la clé de la chambre du cinquième; entrez dans cette chambre, prenez, sur le coin de la cheminée, une bourse en filet de soie rouge, et apportez cette bourse à votre père... Il est important qu'il ait cette bourse avant onze heures... Si une autre personne que vous se présentait, ou si vous vous présentiez accompagnée, le concierge répondrait qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire...» Pas de signature...

EMMANUEL.

Vous allez donc aller où cette lettre vous dit?

JULIE.

Certainement que j'y vais!

EMMANUEL.

Laissez-moi vous accompagner, au moins!

JULIE.

N'avez-vous pas entendu?... «Si une autre personne que vous se présentait, ou si vous vous présentiez accompagnée, le concierge répondrait qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire...»

EMMANUEL.

Mon Dieu! s'il allait vous arriver malheur... si c'était quelqu'un qui vous en voulût!...

JULIE.

Qui pourrait en vouloir à une pauvre jeune fille comme moi?... Ai-je jamais fait mal à personne?

EMMANUEL.

Vous avez raison... Allez, et que Dieu vous conduise!

JULIE.

Voilà mon frère... voilà ma mère... Silence, Emmanuel!... (Elle sort.)

SCÈNE IV.

M^{me} MOREL, MAXIMILIEN, EMMANUEL.

MAXIMILIEN.

Eh bien! oui, ma mère, me voilà! calmez-vous! Mais où donc est Julie?

M^{me} MOREL.

Elle était ici... je l'ai laissée ici...

EMMANUEL.

Oui, madame, c'est vrai; mais elle vient de sortir.

M^{me} MOREL.

De la chambre, mais pas de la maison?

EMMANUEL.

Au contraire, madame, de la maison, à ce que je crois.

MAXIMILIEN.

Eh bien! qu'y a-t-il donc d'effrayant à cela, ma mère?...

M^{me} MOREL.

Rien; mais en ce moment, vois-tu, tout m'effraie, tout m'épouvante... Emmanuel, laissez-nous, et si Julie rentre, dites-lui de nous venir joindre à l'instant même.

EMMANUEL.

Oui, madame.

SCÈNE V.

M^{me} MOREL, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN.

Maintenant que nous voilà seuls, dites-moi, ma mère, je vous en supplie, pourquoi ma sœur m'a écrit cette lettre si pressante... et vous-même pourquoi vous me recevez avec ces hésitations, ces frissonnements et ces larmes?...

M^{me} MOREL.

Il y a, mon fils, que c'est aujourd'hui le 5 septembre, que c'est aujourd'hui jour d'échéance, et qu'aujourd'hui ton père doit payer... Mais... silence, je l'entends qui vient... cache-toi là... et ne le perds pas de vue... J'ai peur qu'il n'ait quelque mauvais dessein.

MAXIMILIEN.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

M^{me} MOREL.

Le voilà!

SCÈNE VI.

MOREL, M^{me} MOREL, MAXIMILIEN, caché.

MOREL.

Encore ici!... j'avais prié qu'on laissât ce cabinet libre!...

M^{me} MOREL.

Je me retire, mon ami, tu le vois.

MOREL.

Où est Julie?

M^{me} MOREL.

Mais elle est là, sans doute... Veux-tu que je l'appelle?

MOREL.

Non, cela est mieux ainsi... Va... va...

(Elle sort; il ferme la porte à double tour, va à son bureau, s'assied, tire une paire de pistolets de dessous sa redingote.)

MAXIMILIEN, s'avançant.

Mon père, pourquoi ces pistolets?

MOREL.

Maximilien!... mon fils!... Il ne me manquait que ce dernier coup!...

MAXIMILIEN.

Ces armes, mon père!... Au nom du ciel, pourquoi ces armes?...

MOREL, relevant la tête et regardant son fils.

Maximilien, tu es un homme, et un homme d'honneur... je vais te le dire. (Lui montrant le registre.) Regarde...

MAXIMILIEN.

Quoi?

MOREL.

Dans une demi-heure j'ai à payer deux cent quatre-vingt-sept mille cinq cents francs... Je possède en tout quinze mille cinq cents francs; regarde, l'arrêt des chiffres est irrévocable... Je n'ai rien à y ajouter.

MAXIMILIEN.

Et vous avez tout fait, mon père, pour aller au devant de ce malheur?

MOREL.

Oui...

MAXIMILIEN.

Vous ne comptez sur aucune rentrée?

MOREL.

Sur aucune.

MAXIMILIEN.

Vous avez épuisé toutes vos ressources?

MOREL.

Toutes!...

MAXIMILIEN.

Et dans une demi-heure notre nom est déshonoré?...

MOREL.

Le sang lave le déshonneur.

MAXIMILIEN.

Vous avez raison, mon père, et je vous comprends... (Etendant la main vers les pistolets.) Il y

en a un pour vous, il y en a un pour moi...
Merci...

MOREL.

Et ta mère... ta sœur... qui les nourrira?

MAXIMILIEN.

Mon père, songez que vous me dites de vivre ?

MOREL.

Oui, je te le dis, car c'est ton devoir... Tu as l'esprit calme et fort, Maximilien... Maximilien, tu n'es pas un homme ordinaire... Je ne te commande rien, je ne t'ordonne rien, seulement je te dis : Examine la situation comme si tu y étais étranger, et juge-la toi-même.

MAXIMILIEN, détachant ses épaulettes.

C'est bien, mon père... je vivrai.

MOREL, le pressant sur son cœur.

Ah ! tu sais qu'il n'y a point de ma faute...

MAXIMILIEN.

Je sais, mon père, que vous êtes le plus honnête homme que j'aie jamais connu.

MOREL.

C'est bien, tout est dit... Maintenant retourne près de ta mère et de ta sœur.

MAXIMILIEN, fléchissant le genou.

Mon père, bénissez-moi !

MOREL, embrassant deux ou trois fois son fils au front.

Oh ! oui, oui... je te bénis en mon nom et au nom de trois générations d'hommes irréprochables !... Ecoute donc ce qu'ils te disent par ma voix : L'édifice que le malheur a détruit, la Providence peut le rebâtir ; en me voyant mort d'une pareille mort, les plus inexorables auront pitié de toi... A toi, peut-être, on donnera le temps qu'on ne m'eût point donné... Alors, mon fils, tâche que le mot infâme ne soit point prononcé... Mets-toi à l'œuvre, travaille, jeune homme, lutte ardemment et courageusement... Vives, toi, ta mère et ta sœur, du strict nécessaire, afin que jour par jour le bien de ceux à qui je dois s'augmenter et fructifier entre tes mains... Songe que ce sera un beau jour, un grand jour, un jour solennel, que celui de la réhabilitation ; que le jour où, dans ce même bureau, tu diras : Messieurs, mon père est mort parce qu'il ne pouvait pas faire ce que je fais aujourd'hui, mais il est mort tranquille et calme, parce qu'il savait en mourant que je le ferais !...

MAXIMILIEN.

Oh ! mon père !... mon père !... si cependant vous pouviez vivre !...

MOREL.

Non, non... car, si je vis, tout change : l'intérêt devient du doute... la pitié, de l'acharnement... Si je vis, je ne suis plus qu'un homme qui a manqué à sa parole, qui a failli à ses engagements, je ne suis plus qu'un banqueroutier... Enfin, si je meurs, au contraire, songes-y, Maximilien, mon cadavre est celui d'un honnête

homme malheureux. Vivant, mes meilleurs amis évitent ma maison... mort, Marseille tout entier me suit en pleurant jusqu'à ma dernière demeure... Vivant, tu as honte de mon nom ! mort, tu lèves haut la tête et tu dis : Je suis le fils de celui qui s'est tué parce que pour la première fois il a manqué à sa parole !...

MAXIMILIEN.

Mon père ! mon père !...

MOREL.

Maintenant, laisse-moi seul, et tâche d'éloigner les femmes.

MAXIMILIEN.

Ne voulez-vous pas revoir ma sœur, mon père ?

MOREL.

Je l'ai vue ce matin, et je l'ai embrassée.

MAXIMILIEN.

N'avez-vous pas quelques recommandations particulières à me faire ?

MOREL.

Si fait, mon fils, une recommandation sacrée...

MAXIMILIEN.

Dites ?

MOREL.

La maison Thomson et French est la seule qui ait eu pitié de moi... Son mandataire, celui-là même qui, dans dix minutes, se présentera pour toucher le montant d'une traite de deux cent quatre-vingt-sept mille francs, je ne te dirai pas m'a accordé... mais m'a offert trois mois... Que cette maison soit remboursée la première, mon fils... que cet homme te soit sacré !

MAXIMILIEN.

Oui, mon père.

MOREL.

Et maintenant, encore une fois... adieu !... Tu trouveras mon testament dans le secrétaire de ma chambre à coucher.

MAXIMILIEN, s'arrêtant.

Ah ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

MOREL.

Écoute, Maximilien... suppose que je sois soldat comme toi... que j'aie reçu l'ordre d'emporter une redoute... que tu saches que je dois être tué en l'emportant... ne me dirais-tu pas : Allez, mon père, car vous êtes déshonoré en restant... et mieux vaut la mort que la honte ?

MAXIMILIEN.

Oui, oui !... Allez, mon père !...

(Il s'élançait hors de l'appartement.)

SCÈNE VII.

MOREL, puis JULIE.

MOREL.

Et maintenant, mon Dieu ! nous voilà face à face !... (Il prend un pistolet ; l'heure sonne.)

JULIE.

Mon père!... mon père!... vous êtes sauvé!...

MOREL.

Mon Dieu!... Quoi?... qu'y a-t-il?...

JULIE.

Cette bourse!... cette bourse!... Voyez!...

MOREL.

Ma traite acquittée!... un diamant!... « Dot de Julie. » Que veut dire cela?... Voyons, mon enfant, explique-toi... où as-tu trouvé cette bourse?

JULIE.

Dans une maison des allées de Meilhan, au n^o 15, sur le coin de la cheminée d'une pauvre petite chambre au cinquième étage.

MOREL.

C'était la chambre du vieux Dantès... Cette bourse, c'est celle que je lui laissai la veille de sa mort...

JULIE.

Tenez, lisez...

MOREL.

Qu'est-ce?

JULIE.

Une lettre qu'un étranger m'a fait remettre ce matin.

MOREL, lisant.

« Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan; présentez-vous au n^o 15; demandez

» à la concierge la clé de la chambre du cinquième; entrez dans cette chambre; prenez sur le coin de la cheminée une bourse en fil de soie rouge, et apportez cette bourse à votre père. Il est important qu'il ait cette bourse avant onze heures. »

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAXIMILIEN, puis EMMANUEL.

MAXIMILIEN.

Mon père, que me disiez-vous donc que le Pharaon était perdu?

MOREL.

Hélas!...

EMMANUEL.

Monsieur Morel!... le Pharaon!... le Pharaon!...

MOREL.

Êtes-vous fous?...

EMMANUEL.

Monsieur, je vous dis qu'on signale le Pharaon.

MOREL.

Allons, mes enfans, allons voir... Et que Dieu ait pitié de nous si c'est une fausse nouvelle!

SIXIÈME TABLEAU — LE PORT DE MARSEILLE.

Toute la population est sur le port; un vaisseau y entre à pleines voiles.

JULIE, MOREL, EMMANUEL, MAXIMILIEN, DANTÈS, PEUPLE.

TOUS.

Le Pharaon!... le Pharaon!...

MOREL; au milieu de sa famille.

Mes enfans, il y a miracle!...

DANTÈS, dans un coin du port.

Sois heureux, noble cœur... sois béni, surtout, pour tout le bien que tu as fait et que tu feras encore... et que ma reconnaissance reste dans l'ombre comme ton bienfait!...

FIN DE LA DEUXIÈME SOIRÉE.

NOTA. S'adresser, pour la mise en scène, à M. CARON, régisseur général du Théâtre-Historique.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

LES MYSTÈRES DE PARIS,

ROMAN EN CINQ PARTIES ET ONZE TABLEAUX,

PAR MM. DINAUX ET EUGÈNE SUE,

MUSIQUE DE M. PILATI,

Décors : les neuf premiers tableaux de M. DEVOIR, les deux derniers
de MM. PHILASTRE et CAMBON,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,
le 13 février 1844.

DISTRIBUTION.

Personnages.

JACQUES FÉRAND, grand premier rôle.....
LE MAITRE-D'ÉCOLE, troisième rôle fort.....
LE CHOURINEUR, rôle de genre.....
RODOLPHE, jeune premier rôle.....
MOREL, père noble.....
PIPELET, premier comique.....
PIQUEVINAIGRE, deuxième comique.....
BENOIT.....
UN COMMISSAIRE, utilité.....
GERMAIN, amoureux.....
TOM SEYTON, raisonneur.....
BOURDIN, accessoire.....
FRANÇOIS, troisième comique.....
CLERMONT, accessoire.....
PÈRE ROUSSEL, utilité.....
BARBILLON, accessoire.....
DOMESTIQUE de Mme d'Harville, accessoire.....
DOMESTIQUE de Sarah, accessoire.....
CABRION, mime.....
PIERRE, accessoire.....
UN SERGENT, accessoire.....
UN PASSANT, accessoire.....
UN FACTEUR, accessoire.....
SARAH, premier rôle.....
FLEUR DE MARIE, jeune première ingénue.....
RIGOLETTE, soubrette de jazz.....
TORTILLARD, seconde soubrette ou un jeune homme.....
Mme PIPELET, duègne.....
LA LAITIÈRE, jeune mère.....
Mme d'HARVILLE, second premier rôle, (rôle de convenance).....
Mme VARNER, utilité.....
Mme DUBREUIL, utilité.....
Mme MOREL, seconde mère.....
FÉLIX MOREL, un jeune enfant.....

Acteurs.

MM. FRÉDÉRIC LEMAITRE
RAUCOURT.
JEMMA.
CLARENCE.
EUGÈNE GRAILLY.
NESTOR.
GABRIEL.
TOURNAN.
BRÉMONT.
GUSTAVE FUCHS.
MASQUILLIER.
LYONNET.
TASSIN.
ADHELMAR.
MARCHANT.
NÉRAUT.
POTONNIER.
PIERARD.
JOLY.
ALPHONSE.
MERCIER.
LÉON.
FERDINAND.
M^{mes} J. REY.
GRAVE.
PAULINE AMAN.
LORRY.
SAINT-FIRMIN.
LÉONIDE.
ANGÈLE.
DUBOIS.
THÉODORE.
SABLONY.
LA PETITE FONBONNE.
HABITANS DE LA CITÉ, SOLDATS, PRISONNIERS, GENDARMES, GARDÉS-CHASSE, PAYSANS, PAYSANNES.*

* Les rôles accessoires peuvent être, pour les villes d'arrondissements, doublés ou triplés, au besoin ;

ainsi :

LE PREMIER PASSANT peut jouer, en outre, CLERMONT et LE COMMISSAIRE ;
LE DEUXIÈME PASSANT peut jouer LE FACTEUR, PIERRE, ROUSSEL, le DOMESTIQUE de Sarah, le
DOMESTIQUE de Mme d'Harville, le SERGENT et BOURDIN
Mme VARNER peut aussi jouer Mme DUBREUIL.

LES MYSTERES DE PARIS.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau. — La Cité.

Une rue de la Cité, faisant face au spectateur. Cabaret au coin de gauche, avec une petite poste. A droite, maison en construction. Il pleut et fait noir. La rue est éclairée par des réverbères.

SCÈNE I.

TORTILLARD, tenant une planche, **LA LAITIÈRE**.

TORTILLARD.

Tenez, la laitière, le voilà, le cabaret du *Lapin Blanc*, que vous cherchiez.

LA LAITIÈRE.

Merci. Tortillard, il faudra bien que j'y retrouve la montre de mon homme.

TORTILLARD.

Votre homme! Ah! il s'est donc encore grisé et battu ce matin?

LA LAITIÈRE.

Oui, mais ils trouveront à qui parler.

(La laitière entre au cabaret.)

TORTILLARD, reportant sa planche.

Bonne chance la laitière! C'était bien la peine de venir prendre ici une planche, d'aller la poser sur le ruisseau de la rue de la Barillerie, et de m'égosiller à crier pendant une heure: Passez! payez! passez, payez! (Secouant des sous.) Une mauvaise averse de trois sous. Avec ça que dans c'te Cité, ils se moquent bien de se crotter... Ils passaient à côté de ma planche et m'éclaboussaient... les raffalés

SCÈNE II

TORTILLARD, **RIGOLETTE**. Elle tient un parapluie ouvert et un paquet.

RIGOLETTE, s'arrêtant vers le fond.

Mettez donc des bas bien blancs et de jolis brodequins pour sortir par un temps pareil... heureusement j'ai de bons socques.

TORTILLARD, l'apercevant.

Tiens! mademoiselle Rigolette dans ce quartier-ci!

RIGOLETTE.

C'est toi, Tortillard, on te trouve donc partout?

TORTILLARD.

Ah! je sais bien ce qui vous amène... C'est parce que depuis trois jours, le Maître-d'Ecole et la Chouette n'ont pas mené Fleur de Marie chanter dans la cour de votre maison: de la rue du Temple.

RIGOLETTE.

Oui, je suis inquiète; est-ce qu'elle est malade?

TORTILLARD

Elle! non; c'est la Chouette qui a une coqueluche à humilier le bourdon de Notre-Dame; est-ce que vous vouliez monter la voir?

RIGOLETTE.

Chez ces vilaines gens, jamais, par exemple! Pauvre Fleur de Marie, si sage, si honnête, si malheureuse avec eux. Je me fais des reproches quand je suis quelques jours sans la voir et sans lui donner du courage.

TORTILLARD.

Au fait, vous ferez aussi bien de ne pas monter, puisqu'elle est sortie.

RIGOLETTE.

Comment le sais-tu?

TORTILLARD.

Elle a passé tout à l'heure sur ma planche... sans payer, bien entendu... Elle allait au coin du marché aux Fleurs pour la Chouette, chez l'herboriste, peut-être pour des sangsues, et elle emportait avec elle son petit rosier, celui que vous lui avez donné... Elle le promène partout... En voilà une drôle d'idée...

RIGOLETTE.

Elle n'a que cela au monde; alors on conçoit bien qu'elle y tienne.

TORTILLARD, qui est remonté vers le fond.

Elle n'a pas été long-temps, la voilà... Vous bavardez toujours ensemble, je vous laisse; je vais boire un verre de cassis pour me réchauffer les pieds. (Entre au cabaret.)

SCENE III.

RIGOLETTE, FLEUR DE MARIE.

FLEUR DE MARIE met son rosier sur une borne.

Rigolette, c'est vous! quel bonheur!

RIGOLETTE.

Puisque vous ne venez pas, il faut bien que je vienne; je vous rapporte la robe que je vous ai arrangée.

FLEUR DE MARIE.

Bonne Rigolette, après votre tâche de la journée et quoique je ne puisse pas vous payer, vous avez encore travaillé!..

RIGOLETTE.

Est-ce qu'il ne faut pas que je prenne ma récréation? (Mouvement de Fleur de Marie.) Eh bien! qu'est-ce que vous avez?

FLEUR DE MARIE.

Môn Dieu! c'est que j'ose à peine m'arrêter... La Chouette m'attend... Si je ne rentre pas tout de suite, ils vont peut-être me battre.

RIGOLETTE.

Comment, ce Maître-d'Ecole est toujours aussi brutal, et cette méchante Chouette continue de vous maltraiter?

FLEUR DE MARIE.

Depuis qu'elle est malade, elle semble encore plus méchante.

RIGOLETTE.

Moi, à votre place, je ne supporterais pas cela.

FLEUR DE MARIE.

Que feriez-vous?

RIGOLETTE.

Je m'en irais... Parce qu'ils vous ont trouvée dans la rue, à ce qu'ils disent, et qu'ils vous ont prise avec eux, ils n'ont pas le droit de vous rendre la vie si dure... Encore une fois, moi, je m'en irais.

FLEUR DE MARIE.

Souvent j'y ai pensé, mais que devenir? je ne sais pas travailler.

RIGOLETTE.

Venez avec moi, je vous apprendrai... On a du mal, mais le soir, quand on a bravement gagné sa journée, on est joyeuse, un peu fière, et on s'endort le cœur content... Est-ce dit, venez-vous chez moi?

FLEUR DE MARIE.

Chez vous! oh! jamais! jamais! ce serait vous exposer à la colère de la Chouette et du Maître-Ecole... (Mouvement de Fleur de Marie.)

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qui vous a fait peur?

FLEUR DE MARIE.

Je crois que la Chouette m'a appelée.

RIGOLETTE.

Un moment, encore.

FLEUR DE MARIE.

Non, non, je ne veux pas donner de prétexte à sa colère... Adieu, adieu...

RIGOLETTE, la reconduisant.

Adieu; à demain, n'est-ce pas?

(Fleur de Marie entre dans la maison; Rigolette sort.)

SCENE IV.

RODOLPHE, puis SARAH, en homme.

RODOLPHE, entrant par la droite.

Depuis trois jours je suis inutilement venu le soir ici, dans l'espoir de retrouver cet homme qui m'a si bravement secouru... Serai-je plus heureux aujourd'hui?... (Sarah le suit et l'examine.) Voilà ce cabaret qu'il m'avait indiqué. Allons, entrons-y, et si je ne l'y rencontre pas, continuons du moins les bizarres observations que m'a fournies déjà cet étrange quartier.

SARAH, au moment où il entre au cabaret.

C'est bien lui... je ne m'étais pas trompée.

(Cris à l'intérieur. — Sarah va se placer à l'écart.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, TORTILLARD, sortant du cabaret, PASSANS attirés par le bruit.

TORTILLARD.

Ça chauffe, ça chauffe au cabaret du *Lapin*.

UN PASSANT.

Qu'y a-t-il donc là dedans?

UN AUTRE PASSANT.

Quelque batterie, comme à l'ordinaire.

TORTILLARD, frappant sur les carreaux.

Kis! kis! kis! mords-les, ma vieille, mords-les!

TROISIÈME PASSANT.

Est-il méchant, ce gamin de Tortillard!

TORTILLARD.

De quoi? de quoi? J'aguiche la laitière pour qu'elle se rebiffe.

PREMIER PASSANT.

Il y a une laitière là dedans?

(Bruit de carreaux cassés à l'intérieur.)

TORTILLARD.

Atout pour le vitrier! (Imitant le cri du vitrier.) Ohé! le vitrier! En voilà des pratiques!

SARAH, se retirant derrière les planches.

Ce bruit, ce monde... Dérobons-nous un moment à leurs regards.

LES MYSTERES DE PARIS.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CHOURINEUR, LA LAITIÈRE, BENOIT, FRANÇOIS, PERSONNAGES sortant avec eux du cabaret, PASSANS.

(Tous sortent bruyamment, la laitière recule devant leurs cris, mais en gardant l'offensive.)

LA LAITIÈRE.

Où, vous êtes un tas de guensards ! et vous ne me faites pas peur.

BENOIT.

Te tairas-tu ? marchande de farine délayée.

LA LAITIÈRE.

Ah ! je te reconnais, toi ; c'est toi qui as déjà une fois cherché querelle à mon homme.

BENOIT.

Elle perd la boule.

LA LAITIÈRE.

Et c'est toi ou lui (Montrant François.) qui as pris la montre.

BENOIT, la menaçant.

Dites donc ça un peu plus haut si vous l'osez !

LE CHOURINEUR, s'interposant.

Et moi, je te défends d'y toucher : c'est une femme ; quand on a envie de donner un coup de poing à quelqu'un, faut s'adresser à qui peut vous en rendre deux, et me voilà.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que ça te fait à toi, Chourineur ?

LE CHOURINEUR.

Ça fait que ça me fait... voilà ce que ça me fait. (Murmures dans la foule. Rodolphe s'approche.)

LA LAITIÈRE.

En voilà un qui n'est pas un vaurien comme vous.

TORTILLARD.

Kis ! kis !... mords-les, la laitière, te v'la soutenue.

LA LAITIÈRE.

Est-ce que vous croyez que, depuis que je tâche d'empêcher mon homme de venir par ici, je ne vous connais pas tous ? et le Maître-d'École, avec son orgue et sa méchante Chouette, et leur petite Fleur de Marie, qui deviendra comme eux...

LE CHOURINEUR.

Halte-là ! Sur le Maître-d'École avec qui j'ai un compte à régler, à cause de mon bachot, tout ce que vous voudrez... mais pas un mot sur Fleur de Marie, entendez-vous... où je vous laisse là, la femme.

BENOIT.

Eh ! faites-la donc taire.

LE CHOURINEUR,

Pourquoi donc qu'elle se tairait, si on a volé son homme ?

BENOIT.

Tiens-toi, Chourineur... ne fais pas le malin... ou sinon...

LE CHOURINEUR.

Sinon quoi ?

LA LAITIÈRE, à François qui cherche à l'arrêter.

Il veut se sauver ; mais ça ne se passera pas comme ça... je m'accroche à vous... Je ne vous quitte que chez le commissaire.

(Elle lui met la main au collet.)

FRANÇOIS, la repoussant brutalement.

Avec ça que j'irai !...

LE CHOURINEUR, se jetant sur lui.

Ah ! tu en veux !

BENOIT, voulant le frapper.

C'est toi qui en veux, et en voilà !

RODOLPHE, lui arrêtant le bras.

Trois contre un !

LE CHOURINEUR, le reconnaissant.

Mon monsieur du bord de l'eau !

BENOIT.

C'est à rejouer et vous allez voir...

RODOLPHE, le colle sur la borne.

Je vous ai dit de vous tenir tranquille.

BENOIT.

Quelle main de fer pour un si petit bras !

LE CHOURINEUR, à Rodolphe.

Vous m'aviez bien dit que nous nous reverrions.

FRANÇOIS.

Ils ne sont que deux et une femme, tombons dessus !...

TORTILLARD, à part.

Le bain chauffe pour le Chourineur.

BENOIT et FRANÇOIS.

Oui ! oui ! tombons dessus !

LE CHOURINEUR, se mettant à côté de Rodolphe.

Gare aux têtes !

TORTILLARD, criant.

La patrouille ! cinq pantalons garance ! A vous, à vous !...

BENOIT.

Filons.

(Benoit et François disparaissent, ainsi que tous les autres habitués du *Lapin Blanc*.)

RODOLPHE, au Chourineur.

Emmenez cette femme avant qu'ils ne reviennent.

LE CHOURINEUR.

Je veux bien, mais votre nom ?

RODOLPHE.

Rodolphe.

LE CHOURINEUR.

Où vous reverrai-je ?

RODOLPHE.

Ici, tout à l'heure.

TORTILLARD.

N'aie pas peur, Chourineur. La patrouille, c'est moi.

ACTE I, TABLEAU I, SCENE VII.

LE CHOURINEUR

Comment ?

TORTILLARD

Ça allait mal, j'ai crié : Voilà la garde !... ils ont joué des jambes.

LE CHOURINEUR

Brave galopin, va !

(Il lui allonge un coup de pied en signe d'amitié.)

LA LAITIÈRE

Et dire que sans ce gamin-là... Je ne pourrais pas.

TORTILLARD.

Eh bien ! alors, laitière, puisque vous baptisez votre lait, donnez-lui mon nom, ça vous aidera à vous souvenir de moi.

LE CHOURINEUR.

Attends, moutard ! (Tortillard se sauve.) Allons, venez, la laitière, vous êtes tout de même bon cheval de trompette. (A Rodolphe.) Et vous, si vous avez un ami, il peut se dire, en parlant de vous : J'ai un ami qui festonne crânement les coups de poing, surtout ceux de la fin qui ont commencé notre connaissance.. Tonnerre ! quelle grêle !

LA LAITIÈRE.

Allons ! allons ! j'ai peur qu'ils ne reviennent.

LE CHOURINEUR.

Voilà... A bientôt, monsieur.

RODOLPHE.

A bientôt !

SCÈNE VII.

RODOLPHE, SARAH, se présentant sur le passage de Rodolphe qui va sortir.

SARAH.

Monseigneur !

RODOLPHE.

Que vois-je... la comtesse Mac-Grégor... sous ces vêtements !

SARAH.

Il m'a bien fallu les prendre dans l'espoir de vous rencontrer ici...

RODOLPHE.

Madame !...

SARAH.

Je n'ai pas hésité à tout tenter pour obtenir de vous une entrevue que vous m'avez jusqu'ici refusée... malgré les droits...

RODOLPHE.

Des droits... Eh bien ! madame, puisque la fatalité veut que ce soit ici, dans ce lieu sinistre, que je vous revoie après de longues années d'une séparation que je croyais devoir être éternelle, sachez donc la cause de l'aversion que vous m'inspirez....

SARAH.

Ah ! vous êtes impitoyable !

RODOLPHE.

Et je dois l'être. Il y a dix-sept ans, d'vorée d'ambition, aveuglée par la prédiction d'une devineresse écossaise, qui vous avait promis une couronne, vous êtes venue à la cour de mon père, avec votre frère ; trompé par vos séductions intéressées, je vous aimai bientôt avec la loyauté, avec le noble dévouement de mes seize ans ; vous avez voulu un mariage secret ; en face des autels, je vous ai prise pour ma femme. Les suites de cette mystérieuse union allaient vous accuser aux yeux du monde ; vous avez voulu que tout fût révélé à mon père ; bravant sa colère, son inflexible fierté, ses projets connus d'une alliance royale, je lui ai appris notre mariage... Sa fureur fut terrible.... Il voulut me forcer à rompre cette union illégale, disait-il ; je résistai !... Mis en prison, j'ai persisté dans mes refus ; on ne consentait à me mettre en liberté que si je renonçais à mes droits à la souveraineté en faveur de mon frère... J'ai renoncé à mes droits... Était-ce assez vous aimer ?

SARAH.

Oui, oui !... mais moi... n'ai-je pas souffert aussi ! et mon amour !...

RODOLPHE.

Votre amour !... Osez-vous bien en parler ?... après les lettres que vous écriviez à votre frère... lettres que j'ai connues trop tard...

SARAH.

Que dites-vous ?... Ces lettres...

RODOLPHE.

Ont été interceptées... Vous m'y traitiez avec un dédain glacial ; j'avais été le jouet de votre exécration... Ce n'est pas moi que vous avez aimé... mais le prince... Aussi, lorsqu'un an après je fus déshérité, vous acceptiez la rupture de notre union contre laquelle, moi, je protestais du fond de ma prison ; et, vous séparant de notre fille, devenue un obstacle à votre mariage avec le comte Mac-Gregor, vous abandonniez notre malheureuse enfant à des mains mercenaires, et vous la laissiez mourir loin de vous... Teille a été votre conduite... Mais aujourd'hui vous êtes veuve, mais aujourd'hui la mort de mon frère m'a rendu la couronne... tel est le secret de vos poursuites, madame.

SARAH.

Et le secret de votre haine pour moi... je pourrais le trouver dans votre amour pour la marquise d'Harville.

RODOLPHE.

Avez-vous cru que je le nierais !... Clément d'Harville, lorsque je n'étais qu'un exilé sans avenir, a eu pour moi la tendre pitié d'une amie, le noble dévouement d'une sœur ; pour lui offrir ma main, j'ai quitté l'Allemagne, et je triompherai bientôt des scrupules qui l'arrêtent encore.

ACTE I, TABLEAU I, SCÈNE X.

TOM.

Selon les renseignements que M. Férand m'a donnés, je dois trouver ici près... Mais soyez demain à pareille heure chez lui, et vous saurez tout.

SARAH

Retrouver ma fille... Mais le prince m'épouserait alors... Oh! cette couronne!... quel espoir!...

TOM.

Hâtez-vous de quitter cette rue où seul je dois revenir tout à l'heure.

SARAH.

Demain matin, le prince saura que notre fille vit peut-être encore, et M^{me} d'Harville pourra craindre à son tour.

(Tandis qu'ils s'éloignent, on voit Fleur de Marie sortir avec précaution d'une maison d'un des plans supérieurs.)

SCÈNE IX.

FLEUR DE MARIE, sortant avec désespoir de la maison.

Oh! je n'y tiens plus!... je n'en puis supporter davantage... la violence de cette femme a comblé la mesure... Mon Dieu! si on m'avait jamais permis d'entrer dans une église, j'aurais été me mettre à genoux devant ces tableaux où il y a des vierges et des saintes dont le regard vous console... je leur aurais demandé conseil... Mais j'ai ma sainte... ce portrait de femme que j'ai trouvé... ce portrait aux yeux si doux... au regard si aimant... (Le considérant.) N'est-ce pas? ma bonne protectrice, que je ne suis pas coupable, si je me soustrais aux injures, aux coups dont on m'accable, si je préfère à cette vie la fuite... la misère... la faim peut-être?... Protégez-moi, ma patronne, car je ne veux pas attirer sur ma seule amie, sur la bonne Rigolette, la fureur de ces monstres; non... Je vais m'en aller le plus loin que je pourrai, j'implorerai la pitié, je demanderai du travail et la permission de vivre sans être battue. Triste quartier, où j'ai été si malheureuse, où je n'ai pas connu un seul moment de joie et d'espérance, adieu... adieu!... J'aimerais mieux mourir que de te revoir encore... (Elle s'avance vers la rue aux Fèves et recule en disant:) Le Maître-d'Ecole! (Sur la gauche, on entend des chants bruyans.) Ces hommes me font peur. (Elle se dirige vers la maison et s'arrête.) Non! non! je ne veux pas rentrer... j'aime mieux attendre dans cette allée qu'il n'y ait plus personne ici.

(Elle entre dans la maison dont Tom Seyton a reconnu le numéro.)

SCÈNE X.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, dans FÉRAND, sous le costume de Barbe-Rouge.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, déposant son orgue près de sa maison.

Huit heures et demie viennent de sonner? Notre-Dame, il me semble que l'homme à la barbe rouge tarde bien... Quel homme que ce Barbe-Rouge... Quand il vient, d'où vient-il? quand il va, où va-t-il? personne ne le sait... Que me veut-il encore?... Ah! je n'ose plus regarder en arrière, et, contre les menaces de l'avenir, je n'ai plus d'autres ressources que ce stylet, dont la lame empoisonnée... Une égratignure et la mort est certaine... Ce n'est plus que par la grossièreté des habitudes et des passions que je m'échappe à moi-même; la colère a son ivresse... De sang-froid, je tremble... parce que je me retrouve.

FÉRAND, qui est entré par le fond, s'est avancé vers lui et lui touche le bras au moment où il s'absorbe dans une sombre rêverie.

Ah! c'est vous!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comme vous voyez... exact à l'heure.

FÉRAND.

C'est bien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous êtes content?

FÉRAND.

A peu près...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Douteriez-vous de ma discrétion?

FÉRAND.

Non.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qui peut vous porter ombrage? Serait-ce ta Chouette?...

FÉRAND.

Non.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qui donc alors?

FÉRAND.

Cette jeune fille qui vit chez vous...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Fleur de Marie?

FÉRAND.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Sur ma vie... elle ignore...

FÉRAND.

Qui me répond qu'il en sera toujours ainsi?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous ne pouvons pourtant pas la mettre à porte...

LES MYSTÈRES DE PARIS.

FÉRAND.

Que ne lui trouvez-vous une place ?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est facile à dire.

FÉRAND.

J'ai ce qu'il vous faut...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, étonné.

Ah ! (A part.) Ce diable d'homme pense à tout.

FÉRAND.

Vous la conduirez chez M. Férand... homme affaires, rue du Temple, n° 17. Vous me le permettez ..

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Allons ! soit ! demain , j'irai trouver ce monsieur Férand.

FÉRAND.

Bien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous le connaissez donc ?

FÉRAND.

Oui , c'est un homme grave , austère... On dit beaucoup de bien de lui...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Est-il riche ?

FÉRAND.

Peut-être.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Serait-ce dans l'espoir de favoriser quelque coup hardi, que vous voulez placer Fleur de Marie chez lui ?

FÉRAND.

Qui vivra, verra.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Que voulez-vous donc . vous dont aucune parole ne trahit la pensée ?

FÉRAND, lui donnant de l'or.

Comptez.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Deux cents francs !

FÉRAND.

Autant après le succès.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quatre cents francs ! Qu'est-ce donc ?

FÉRAND.

Un homme !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Possesseur de papiers ?

FÉRAND.

Non, qui me gêne.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, avec quelque effroi.

Qui vous gêne ? (Brutalement.) Eh ! où voulez-vous que je rencontre cet homme ?

FÉRAND, l'arrêtant par le bras.

Il viendra !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quand ?

507

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tout à l'heure ?

FÉRAND.

A neuf heures.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Où ?

FÉRAND, montrant la maison qui fait face

Blanc.

Là.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Dans cette allée... obscure, tortueuse ?..

FÉRAND.

Vous y serez avant lui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moi ?

FÉRAND

Lui n'en sortira pas.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

On fera des recherches.

FÉRAND

Non, si on croit que cet homme s'est donné la mort.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comment le croirait-on ?

FÉRAND.

Si une lettre écrite par lui, remise ce soir à la poste, détournait demain tous les soupçons.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il écrirait donc d'avance, ou quelqu'un pour lui ? ..

FÉRAND.

C'est mon affaire...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quand vous reverrai-je ?

FÉRAND.

A neuf heures cinq minutes

(Férand sort par le rouc.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, seul.

Ce regard , cette voix brève et tranchante comme un couteau... il me subjugué... Un crime !... Seul !... oserai-je ? (On entend la voix du Chourineur.) Si je pouvais proposer à quelqu'un... Le Chourineur, il m'en veut... mais il a déjà été condamné... essayons de l'apaiser...

SCÈNE XI.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, LE CHOURINEUR.

LE CHOURINEUR.

Ah ! te voilà, toi ! (L'Étreignant.) Mon bachot ?

Où as-tu mis mon bachot ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qu'est-ce que tu veux que j'en aie fait de ton bachot ?

LE CHOURINEUR.

Il était amarré aux bateaux de bianchisseuses du pont au Change ; on l'a vu le prendre... On ne

m'ôtera pas de la tête qu'il t'a servi à aller voler dans ce château au bord de la rivière.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne sais pas ce que tu veux me dire.

LE CHOURINEUR.

Tu ne sais pas non plus qui voulait entraîner à la rivière un cavalier qu'on avait jeté à bas de son cheval ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je l'ignore absolument.

LE CHOURINEUR.

Eh bien ! il y a quelqu'un qui est payé pour le savoir... Mais mon bachot ?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Voyons, ce n'est pas une grande perte que tu as faites là... Tirer du sable... repêcher des bûches... avoir toute la journée la moitié du corps dans l'eau...

LE CHOURINEUR.

Le métier est dur... mais honnête; j'y gagne ma vie... Je ne demande que ça...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien ! moi, je suis plus exigeant que toi, pour toi-même... J'ai à te proposer une bonne affaire.

LE CHOURINEUR.

Toi ! une bonne affaire ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quarante francs à gagner.

LE CHOURINEUR.

En combien de temps ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

En un quart d'heure.

LE CHOURINEUR.

En plein jour, devant tout le monde ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Non, personne ne saura.. Allons, je mettrai soixante francs.

LE CHOURINEUR.

Merci ! je ne mange pas de ce pain-là...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais...

LE CHOURINEUR.

Je te dis que je ne mange pas de ce pain-là, il est rouge..

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu aimes mieux ton métier, n'est-ce pas ?

LE CHOURINEUR.

Mon métier, c'est de dire : non, quand on veut me mettre d'un mauvais coup... Mon métier, c'est aussi de poursuivre à mort... ceux qui voudraient faire du mal à ceux que j'aime... car, quand ceux-là ont besoin d'un bon chien... pour les défendre, ils me trouvent... Et tu sais que j'ai de bons crocs.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais écoute-moi donc ?

LE CHOURINEUR.

Assez ! tonnerre ! assez ! Je te défends de jamais me parler comme tu l'as fait... Va-t'en..

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A ton aise. (Tandis que le Chourineur reste immobile dans sa colère, le Maître-d'École va pour entrer au cabaret. Fleur de Marie sort de l'allée, et en l'apercevant rentre précipitamment.) (A part.) Allons voir la Chouette, elle me donnera de l'eau-de-vie, et j'essaierai seul. (Il entre chez lui.)

LE CHOURINEUR, seul et en colère.

Si tu m'as menti, si tu m'as volé mon bachot, tôt ou tard je te repincerai !

SCÈNE XII.

RODOLPHE, venant du fond, LE CHOURINEUR.

RODOLPHE.

Eh bien ! mon garçon, ça ne va donc pas ? tu as l'air en colère...

LE CHOURINEUR.

Si en colère, que je me battrais moi-même.. faute d'avoir sur qui taper.

RODOLPHE.

J'arrive mal, j'avais un service à te demander.

LE CHOURINEUR.

Alors tant mieux... ça me remettra. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

RODOLPHE.

L'autre soir... sur le bord de la Seine, près du château d'Harville, tu m'as aidé à me débarasser de bandits qui m'avaient attaqué.

LE CHOURINEUR.

Vous, ou un autre .. je n'en sais rien, il faisait nuit... Je venais de déchirer un train de bois; à travers le noir... je vois un homme seul contre trois, vous croyez que je veux taper sur vous, et vous me tambourinez une grêle de coups de poing .. que je n'y ai vu que du feu .. Vous vous trompiez de numéro... Enfin c'est égal... nous nous sommes expliqués après.

RODOLPHE.

Pauvre garçon... je suis fâché.

LE CHOURINEUR.

Moi pas, je les retiendrai ces coups de poing-là... ça me servira pour le Maître-d'École.

RODOLPHE.

Maintenant, dis-moi... j'ai tout lieu de croire que les bandits qui m'ont attaqué sont ceux qui ont volé au château d'Harville.

LE CHOURINEUR, à part.

Le Maître-d'École et sa bande. (Haut.) Si bien possible.

RODOLPHE.

Si tu les connaissais... tâche de savoir ce qu'ils ont fait d'un portrait de femme enrichi de pierreries... On leur abandonnerait les pierreries pour l'avoir le portrait.

LE CHOURINEUR, avec colère.

Pourquoi donc croyez-vous que les voleurs me font part de leurs affaires, à moi ? Est-ce que vous me prenez pour... Mais, au fait, vous avez raison... je les connais... je suis souvent avec eux... Qui se ressemble s'assemble, n'est-ce pas ?

RODOLPHE.

Mais pourquoi vis-tu avec eux ?

LE CHOURINEUR.

Parce que je ne peux pas vivre ailleurs.

RODOLPHE.

Quel est ton état ?

LE CHOURINEUR.

Tireur de sable et débardeur au quai Saint-Paul, gelé l'hiver, rôti l'été, quinze heures par jour dans l'eau... Voilà mon caractère.

RODOLPHE.

Ta famille ?

LE CHOURINEUR.

Orphelin du pavé de Paris.

RODOLPHE.

Mais qui t'a élevé ?

LE CHOURINEUR.

Celui qui élève les chiens perdus... Je me rappelle que, quand j'étais gamin, j'allais coucher la nuit dans les fours à plâtre, et quand la faim me cassait les jambes et que je pouvais pas aller jusque-là... je couchais sous les grandes pierres du Louvre, et l'hiver, j'avais des draps blancs quand il tombait de la neige.

RODOLPHE.

Tu as eu faim, et tu n'as pas volé ?

LE CHOURINEUR.

Jamais, et j'ai pourtant resté une fois près de deux jours sans manger.

RODOLPHE.

Quand tu as été grand, qu'as-tu fait ?

LE CHOURINEUR.

Je me suis fait troupier...

RODOLPHE.

Tu as servi ?

LE CHOURINEUR.

Trois ans... Je comptais qu'on me mènerait à Alger, mais j'ai eu du malheur... Élevé dans la rue comme une bête brute... j'avais les rages d'une bête brute. Un jour, mon sergent me rudoye... je réponds... Il me bouscule... il me frappe... Tonnerre !... la rage me prend... je tape à tort et à travers... je blesse le sergent et deux soldats... Trois mois après, on me condamne à avaler douze balles de plomb.

RODOLPHE.

Condamné à mort !

LE CHOURINEUR

Je l'espérais... car une fois qu'on a versé du sang... voyez-vous, on a beau se laver les mains... elles sont toujours rouges... Mais on a commué ma peine, soi-disant, parce qu'une fois, dans un incendie, j'avais sauvé une vieille femme, et qu'une autre fois j'avais repêché dans la rivière une jeune fille qui se noyait ; vous voyez que je suis un amphibie de feu et d'eau.

RODOLPHE.

Et quelle peine as-tu subie ?

LE CHOURINEUR, d'un air sombre.

J'avais le droit d'être fusillé comme soldat... on m'a condamné à cinq ans de boulet. Quand j'ai su cela... j'ai voulu m'étrangler dans ma prison... mais on m'a déroché à temps...

RODOLPHE.

Et en sortant... tu avais la même aversion pour le vol qu'en y entrant ?

LE CHOURINEUR.

La même... Et en attendant que je crève au coin d'une borne comme j'y suis né, je me suis mis débardeur. Je gagne ma vie... sans faire de tort à personne...

RODOLPHE.

Bien, mon garçon... tu as encore du cœur et de l'honneur.

LE CHOURINEUR.

Du cœur... de l'honneur... moi... C'est drôle, monsieur Rodolphe, c'est la première fois qu'on me dit ça... et ça me fait du bien... Ça me réchauffe là. (Il se frappe le cœur et répète d'un air pensif.) Du cœur, de l'honneur...

RODOLPHE.

Cela t'étonne ?

LE CHOURINEUR.

Oui, et non... Je sens bien que je ne suis jamais méchant qu'avec ceux qui sont plus forts que moi... tandis que pour les faibles, au contraire, je suis bon, mais bon que j'en suis bête... Tenez, il y a ici une pauvre jeune fille appelée Fleur de Marie, vous ne croirez pas ça, mais c'est doux, sage, honnête, ça a seize ans, une figure d'ange... eh bien, c'est le souffre-douleur d'un gueux appelé le Maître-d'École et de sa femme appelée la Chouette, qui l'ont ramassée toute petite dans une rue où elle était abandonnée.

RODOLPHE.

Pauvre enfant ! Et qui la défend contre ces monstres ?

LE CHOURINEUR.

Moi, quand je suis là... Mais je n'y suis pas toujours... et alors, pour un oui, pour un non, ils l'assomment.

RODOLPHE.

Ta protégée m'intéresse. Où est-elle ?

LE CHOURINEUR, montrant le cabaret.

Peut-être là.

ACTE I, TABLEAU I, SCENE XIV.

RODOLPHE.

Dans cette caverne?

LE CHOURINEUR.

Il faut bien qu'elle suive le Maître-d'École et la Chouette.

RODOLPHE.

Pauvre malheureuse!

LE CHOURINEUR.

Empêchez-vous aussi qu'on ne lui fasse du mal?

RODOLPHE.

Peut-être.

LE CHOURINEUR.

Eh bien! le Maître-d'École est entré là tout à l'heure, je crois, venez, si vous l'osez!

RODOLPHE.

Sois tranquille, j'oserai. (Ils entrent au cabaret.)

SCÈNE XIII.

FÉRAND entre par la gauche et se dirige vers la maison en construction.

Tout va bien, le temps à l'orage va écarter tout le monde... Il n'existe plus, contre moi, qu'un témoin et qu'une preuve; le témoin qui a osé me menacer va périr tout à l'heure; la preuve, cette chaîne et cette médaille données à la femme Varner... Cette femme, maintenant idiote, est chez son gendre Morel, le lapidaire... Il demeure dans ma maison... Est-il donc si difficile de les forcer par la misère à se défaire de cet objet précieux... Cette chaîne, je l'aurai... (Entrant derrière les planches.) D'ici je pourrai tout voir.

SCÈNE XIV.

FÉRAND, caché, LE MAITRE-D'ÉCOLE, puis FLEUR DE MARIE, RODOLPHE, LE CHOURINEUR.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, il est ivre.

Je disais bien que l'eau-de-vie et la Chouette m'étourdiraient et m'ôtteraient tout scrupule.... Et cette petite misérable qui s'enfuit; qui ose écrire: « Je suis trop malheureuse ici, vous ne me reverrez jamais! » Nous quitter! Oh! je te rattraperai, scélérate, et tu paieras cher... Demain, si faudra bien que je te retrouve... et malheur à toi! Cette nouvelle colère m'anime encore, je n'hésite plus. (Il entre dans l'allée où s'est réfugiée Marie. On entend un cri. Le Maître-d'École sort de la maison entraînant Fleur de Marie.) Malheureuse! toi! toi! là, là!

FLEUR DE MARIE.

Oui, j'ai voulu m'enfuir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu as mal choisi ton moment.

FLEUR DE MARIE.

J'aime mieux mourir tout d'un coup.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, furieux.

Ah! tu me braves!

(Le Chourineur et Rodolphe sont sortis du cabaret. Le Chourineur retient le bras du Maître-d'École.)

LE CHOURINEUR

Veux-tu bien te tenir tranquille! Je te défends de toucher à la petite.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qu'est-ce que tu veux, toi?

RODOLPHE.

Il veut, et moi aussi, que vous respectiez cet enfant.

FLEUR DE MARIE.

Oh! merci, monsieur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien! qu'elle rentre, qu'elle s'en aille.

LE CHOURINEUR, bas à Rodolphe qui regarde Fleur de Marie avec intérêt.

C'est elle. (Au Maître-d'École.) Pourquoi la faire rentrer, pour la maltraiter à ton aise?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moi, je m'en vais au faubourg Saint-Antoine

LE CHOURINEUR.

Pourquoi ne chanterait-elle pas comme tous les soirs?

FLEUR DE MARIE.

Oh! je ne pourrais pas... j'ai trop envie de pleurer...

RODOLPHE.

Pauvre enfant! recevez ce que j'aurais mis dans votre sebile si vous aviez chanté.

(Il lui donne une pièce. — Tonnerre jusqu'à la fin.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Voilà l'orage, il faut que je m'en aille. (A Fleur de Marie.) Tu vas rentrer. (Au Chourineur.) Sois tranquille!

FLEUR DE MARIE, à Rodolphe.

Monsieur, vous vous êtes trompé!... c'est une pièce d'or.

RODOLPHE, à part.

De la probité!.... (Haut.) Gardez-la, mon enfant.

LE CHOURINEUR.

Bien, ma petite goualeuse... n'ayez plus peur... allez!

RODOLPHE, au Chourineur

Non, car nous sommes d'eux, maintenant, pour vous protéger.

(Fleur de Marie rentre. Rodolphe et le Chourineur s'éloignent; la pluie tombe, on entend sonner une horloge.)

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Neuf heures!

Il entre dans l'allée indiquée. Un homme, enveloppé d'un manteau, vient dans l'obscurité, regarde la maison, la reconnaît et frappe, le Maître-d'École lui ouvre et le fait entrer devant lui, Férand sort de sa retraite, écoute un instant ce qui se passe dans l'allée de la maison, puis va mettre une lettre à la boîte de la petite poste.)

LES MYSTERES DE PARIS.

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau. -- La Maison Pipelet.

Le théâtre représente la cour de la maison de la rue du Temple, 17. Au fond, bâtiment à trois étages et à mansardes. Au rez-de-chaussée en face, allée au fond de laquelle on aperçoit la rue. A droite de l'allée, sur la cour, fenêtre de la loge de Pipelet; vers le milieu de l'allée, derrière la loge, escalier conduisant aux étages supérieurs. A la droite de la loge, dans la cour, resserre fermant avec une porte pleine. A gauche de l'allée, arrière-boutique d'un romogiste. A la fenêtre du deuxième, cage avec des oiseaux. La gauche du théâtre est occupée par un petit corps de bâtiment isolé qu'occupe Férand. Au rez-de-chaussée, porte à un seul battant.

SCÈNE I.

M^{me} PIPELET, LA LAITIÈRE, puis MOREL,
et LE FACTEUR.

(M^{me} Pipelet finit de balayer la cour. La laitière apporte du dehors des pots à lait qu'elle dépose dans la petite resserre; elle va et vient pendant toute la scène.)

M^{me} PIPELET.

V'là votre journée finie, la laitière?

LA LAITIÈRE, sans s'arrêter.

Il est bien temps, depuis deux heures du matin que je suis partie d'Asnières.

M^{me} PIPELET.

Ah bien! la mienne n'est pas près de finir! Depuis que M. Férand a renvoyé sa bonne, c'est moi qui fais son ménage... Encore, heureusement, il a pris Tortillard pour faire ses commissions.

LA LAITIÈRE.

Il est donc partout, ce méchant gamin... Hier, dans la Cité, il a fait sauver tous les gueusards qui ont battu mon mari; mais partout où j'en trouverai un, je crierai sur lui, jusqu'à ce qu'on l'arrête et qu'on l'écharpe. (Elle sort.)

M^{me} PIPELET.

Et vous ferez bien, la laitière. (A Morel, qui est descendu de la maison et entre dans la cour.) Eh bien! monsieur Morel, vous voilà déjà en course... Comment va-t-on chez vous?

MOREL, gaiement.

Ma femme va mieux, dieu merci! le médecin assure que l'air de la campagne la remettrait tout à fait... Je vais faire une course, et de là j'irai rue Fontaine au-Roi, chez le père Lefebvre, lui demander s'il veut me louer deux petites chambres qu'il a à Belleville.

M^{me} PIPELET.

Allez donc! maison de ville et maison de cam-

pagne, on voit que vous avez gros à la Caisse d'épargne...

MOREL.

Oui, nous serions tout à fait heureux, si la mère de ma femme...

M^{me} PIPELET.

La pauvre vieille idiote?... Ah! oui... ça vous est bien gênant.

MOREL.

Après tout, c'est la mère de femme... Et qui est-ce qui en aurait soin et pitié, si ce n'est nous...

M^{me} PIPELET.

Tenez, monsieur Morel, vous êtes la crème des honnêtes gens, comme mon vieux chéri d'Alfred est la crème des portiers.

MOREL, s'en allant en riant.

Et vous, la crème des portières, madame Pipelet... Allons, au revoir. (Il sort par l'allée.)

LE FACTEUR.

Madame Pipelet, trois sous, une lettre pour M. Férand.

M^{me} PIPELET, le payant.

Voilà de la vraie monnaie... (Regardant le timbre.) Première levée du matin... Ça a dû être mis à la poste hier soir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERMAIN, nu-tête, et des papiers
sous le bras.

M^{me} PIPELET.

Bonjour, monsieur Germain, voilà justement une lettre pour M. Férand, votre patron. C'est trois sous...

GERMAIN, lui payant et prenant la lettre.

Merci, madame Pipelet,

M^{me} PIPELET.

Eh bien ! vous êtes-vous bien amusé hier au spectacle ?

GERMAIN.

Beaucoup... Mais j'y pense, voilà votre passe-partout que je vous rends. Dites donc, il paraît que vous n'êtes pas sévère pour tout le monde comme pour moi. Vous répétez toujours : Personne ne doit rentrer plus tard que minuit... Passé minuit, je ne tire plus le cordon à personne.

M^{me} PIPELET.

C'est toujours comme ça dans les maisons sévères.

GERMAIN.

C'est égal, hier soir, ce n'était pas la peine de me donner votre passe-partout pour aller au spectacle.

M^{me} PIPELET.

Pourquoi donc ça ?

GERMAIN.

Puisque après que j'ai été rentré, vous avez encore ouvert la porte à quelqu'un.

M^{me} PIPELET.

Par exemple ! le dernier rentré a été M. Férand, à dix heures moins un quart ; à preuve qu'à cause du mauvais temps il s'était entortillé dans son manteau, que je ne l'ai reconnu qu'à sa voix et à ses lunettes vertes.

GERMAIN.

Comment ! vers minuit, personne ne vous a demandé le cordon ?

M^{me} PIPELET.

A quel propos me dites-vous ça ?

GERMAIN.

Parce qu'en rentrant, je me suis croisé sur l'escalier avec quelqu'un qui descendait.

M^{me} PIPELET.

Quelqu'un de la maison ?

GERMAIN.

Non, quelqu'un que je ne connais pas.

M^{me} PIPELET.

Bah ! vous rêvez.

GERMAIN.

Je rêve si peu, qu'à la clarté de mon bougeoir, sans bien voir sa figure, j'ai remarqué qu'il avait une grande barbe rouge. Vous avez dû lui ouvrir la porte.

M^{me} PIPELET.

Du tout. Eh bien ! voyez-vous, c'est que vous ne l'aurez pas bien fermée, vous.

GERMAIN.

Je vous assure que si.

M^{me} PIPELET.

Ah ! je suis bête, c'est mon vieux chéri qui lui aura ouvert, et qui n'aura pas voulu m'éveiller.

GERMAIN.

A la bonne heure... ça devenait inquiétant.... Je monte à mon bureau... je suis un peu en retard, et M. Férand doit m'attendre.

(Germain entre dans le corps de logis de Férand.)

SCÈNE III.

M^{me} PIPELET, RODOLPHE, entrant sur les derniers mots et examinant la maison

RODOLPHE, à part.

Ce doit être ici ! Quel peut être ce M. Férand chez qui la comtesse Sarah me donne un rendez-vous pour ce soir ?... Est-ce quelque piège !... Hélas ! l'espérance avec laquelle elle m'attire est une espérance insensée.

M^{me} PIPELET, se retournant.

Monsieur, où allez-vous ?

RODOLPHE.

Madame...

M^{me} PIPELET.

Monsieur, chez qui allez-vous ? On ne s'introduit pas ainsi dans les maisons.

RODOLPHE.

Madame, j'avais vu un écriteau à cette porte et je venais savoir quel appartement était à louer.

M^{me} PIPELET.

Celui du premier...

RODOLPHE, à part.

Tâchons de la faire causer. (Haut.) Si, comme je l'espère, cet appartement me convient, je vous prierais, madame, de vouloir bien vous charger de mon modeste ménage de garçon.

M^{me} PIPELET.

Comment donc, monsieur, mais avec délices ; vous serez servi comme un prince pour six francs par mois ; nous ne serons pas pour vous des portiers, mais des amis.

RODOLPHE.

Mais dites-moi, madame...

M^{me} PIPELET, avec une révérence.

Pomone-Fortunée-Diane-Anastasia Pipelet.

RODOLPHE.

Pourrais-je, madame Pipelet, vous demander sans indiscrétion qui habite cette maison ? Vous concevez, quand on vient loger quelque part...

M^{me} PIPELET.

Comment donc ? monsieur, rien de plus naturel... La maison est très bien composée, monsieur, tous gens comme il faut... Nous ne parlerons pas du premier, puisqu'il est vacant... tout ce que je peux dire, c'est que le dernier locataire est un fier gueux qui a empoisonné et qui empoisonne encore la vie de mon vieux chéri d'Alfred, mon époux.

RODOLPHE.

Ah ! mon Dieu ! quel était donc ce malheureux ?

M^{me} PIPELET.

Un peintre, nommé Cabrion, que Dieu le confonde ! il en a tant fait à Alfred, qu'il en est comme

abruti, le pauvre cher homme... Pardon, monsieur... (Appelant Rigolette.) N'allez donc pas si vite, mademoiselle Rigolette. (A Rodolphe.) Une perle de petite ouvrière qui habite une chambre du second... terme toujours payé d'avance.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RIGOLETTE.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qu'il y a, madame Pipelet ?

M^{me} PIPELET.

D'où venez-vous donc comme cela ?

RIGOLETTE.

De faire mes provisions pour moi et mes oiseaux.

M^{me} PIPELET.

Voyons donc ?

RODOLPHE, à part.

La gracieuse petite personne.

M^{me} PIPELET, montrant Rodolphe.

Monsieur va devenir notre locataire.

RODOLPHE.

Jolie comme vous voilà, vous ne devez pas manquer d'amoureux.

RIGOLETTE.

Des amoureux ! Ah bien ! par exemple !

M^{me} PIPELET.

Ah ! il ne faut pas tant dire, M. Germain...

RIGOLETTE.

M. Germain est un très bon garçon, il a bon cœur, il est bien gentil, bien obligeant, mais pas du tout mon amoureux... Est-ce que j'ai le temps de songer à ça ? Mais qu'est-ce que vous me voulez donc, madame Pipelet ?

M^{me} PIPELET.

Le père Morel est sorti... Comme sa femme ne se lève pas encore, vous devriez en rentrant chez vous donner un coup d'œil aux enfans.

RIGOLETTE.

Et vous ne me disiez pas ça ? Je vais porter mon ouvrage chez les Morel, et, tout en travaillant, je chanterai aux enfans la dernière chanson que ma bonne Fleur de Marie.

RODOLPHE.

Vous la connaissez ?

RIGOLETTE.

El je l'aime beaucoup... un pauvre ange dans les griffes du diable... Adieu, mon futur voisin.

RODOLPHE.

Adieu, mademoiselle Rigolette.

UN HOMME, dans l'allée.

M. Morel ?

M^{me} PIPELET, de la cour.

Il est sorti.

L'HOMME.

C'est de la part du joaillier.

M^{me} PIPELET.M^{me} Morel vous répondra, montez !

L'HOMME.

A quel étage ?

RIGOLETTE, qui a repris sa tasse de lait.

Si vous voulez venir, monsieur, je vais vous montrer la porte.

(Elle précède l'homme, et tous deux montent l'escalier.)

RODOLPHE

Charmante enfant !

M^{me} PIPELET.

Pas vrai, monsieur...

SCÈNE V.

RODOLPHE, M^{me} PIPELET, puis PIPELET.

RODOLPHE, indiquant la gauche.

Ce corps de logis est-il occupé ?

M^{me} PIPELET.

Oui, par M. Férand.

RODOLPHE, à part.

C'est lui.

M^{me} PIPELET.

Un digne homme... et honnête... ne recevant que des gens du meilleur genre, et les messieurs du bureau de bienfaisance.

PIPELET, du fond de l'allée.

C'est une indignité !... une abomination !...

M^{me} PIPELET.

C'est mon vieux chéri !

PIPELET.

Non ! non ! je ne les paierai pas !...

M^{me} PIPELET.

A qui en as-tu... Alfred ? Qu'est-ce qu'on veut donc te faire payer ?

PIPELET.

Mais il y a des gens qu'on envoie tous les jours à l'échafaud qui sont des brebis en perspective de ce monstrueux scélérat.

M^{me} PIPELET.

Qui ça ? quel scélérat ?..

PIPELET.

Est-ce que ce n'est pas toujours le même ?.. Est-ce que j'ai un autre ennemi sur la surface du globe ?..

M^{me} PIPELET.

Tu l'as donc vu ?

PIPELET.

J'étais sur le trottoir, regardant devant les carreaux de la librairie les caricatures du *Charivari*, quand, insensiblement d'abord, je me sens farfouiller dans le dos... Je pense à mon mouchoir déposé dans ma poche... Je me retourne vivement, et

Qu'est-ce que je vois ? Cabrion, encore Cabrion qui, plaçant les deux mains en forme d'entonnoir devant sa bouche, se met à pousser un hurra férocé !... La peur me prend... et dans la crainte d'une avanie, je me sauve ; mais voilà que j'entends derrière moi un bruit sourd, un bruit de tam-tam... et des cris !... Arrêtez !... arrêtez !... Et bientôt, un Auvergnat furieux, venant me réclamer le prix d'un cent de marrons... Savez-vous pourquoi ? savez-vous pourquoi ?...

M^{me} PIPELET.

Achève !

PIPELET.

Pendant que je regardais les caricatures, ce vaurien de Cabrion m'avait attaché une ficelle au bouton du derrière de ma veste... l'autre bout de cette ficelle correspondait à la poêle du marchand de marrons... Dans ma fuite, j'avais entraîné le noëlon de l'Auvergnat... comme un chien qui court avec une casserole à la queue !...

M^{me} PIPELET.

Allons, mon Alfred, ne pense pas à cela... oublie tout ça, vieux chéri, oublie tout ça.

PIPELET.

Oublier !... Anastasie ? quand je le vois même en pensée, avec ses grands cheveux et son chapeau pointu, je m'immobilise et je n'ai que la force de fermer les yeux pour tâcher de ne pas voir sa figure abhorrée.

M^{me} PIPELET.

Dis donc, Alfred, garde la loge, je vais montrer l'appartement à monsieur.

RODOLPHE.

Je vous suis, madame... (A part.) Tâchons d'en savoir davantage.

SCÈNE VI.

PIPELET, puis M^{me} D'HARVILLE et CABRION.

PIPELET, s'installant à son établi.

Je suis bourrelé comme un malfaiteur, je n'ai de goût à rien.

Une voiture s'arrête devant la porte extérieure, un domestique en livrée entre et va sonner à la porte de M. Férand, l'entr'ouvre et dit à l'intérieur :

LE DOMESTIQUE.

M^{me} d'Harville fait demander à M. Férand s'il peut la recevoir. (Après un moment il sort.)

PIPELET.

Il y a huit jours que j'ai commencé cette malheureuse botte, à laquelle il n'y a qu'un béquet à remettre. (Il passe sa main dans la botte et se chauffe le bras. — M^{me} d'Harville, précédée de son domestique, traverse la scène et entre chez Férand.) A

chaque instant elle me tombe des mains... mon fil se casse... ma poix se fond dans mes doigts... c'est de la fièvre... il me semble toujours voir ce mauvais génie... cette nuit, j'ai rêvé de lui.

(A ce moment paraît Cabrion, qui s'avance muet et terrible sur Pipelet, immobile et fasciné ; il soulève le chapeau de Pipelet, le pose à terre et lui fait une pantomime tour-à-tour gracieuse et menaçante, puis il lui remet son chapeau, et, d'un coup de poing, le lui enfonce sur les yeux ; il s'éloigne ensuite en courant.)

PIPELET, poussant de douloureuses plaintes
Ouah ! ouah ! ouah ! Au secours ! à la garde !

SCÈNE VII.

RODOLPHE, PIPELET, M^{me} PIPELET.

M^{me} PIPELET, accourant.

Qu'est-ce que j'entends ?... Alfred !... Alfred enseveli sous son chapeau. Encore Cabrion ! Mais mon Dieu ! pourquoi ne quittes-tu jamais ce malheureux tromblon.

PIPELET.

Ouah ! ouah ! ouah ! J'étouffe.

M^{me} PIPELET, essayant de le secourir.

Prend garde, tiens bien ton nez, que je ne le retrousse pas trop fort... Là, ça va-t-il mieux ?...

PIPELET.

Ah ! le poil de lapin est bien mauvais à respirer.

M^{me} PIPELET.

Mais dis donc, tu ne sais pas ce qui se passe ? On entend parler très haut chez les Morel. Un homme qui vient d'entrer, un joailler, semble menacer, et M^{me} Morel a l'air de répondre en pleurant... On va, on vient...

PIPELET.

(C'est Cabrion !)

M^{me} PIPELET.

Tu ferais bien d'aller chercher M. Morel. Il est chez le père Lefèbvre de la rue Fontaine-au-Roi.

PIPELET.

Ça doit être Cabrion !

M^{me} PIPELET.

Ah ! tu l'abrutis trop, Alfred, puisque pendant ce temps-là, Cabrion te donnait un renfoncement.

PIPELET.

C'est vrai.

RODOLPHE, qui s'est arrêté un moment dans l'alcôve
Cette voiture... je crois reconnaître ces gens.

PIPELET, à qui M^{me} Pipelet a rendu son tromblon.

Allons ! Je m'en vais... Aussi bien, j'ai besoin

d'air... Si j'aperçois Cabrion, j'amène les passans et je crie au feu...

M^{me} PIPELEY, le reconduisant.

Va vieux chéri.

(Elle l'accompagne et rentre dans sa loge, quand elle voit Rodolphe causant avec M^{me} d'Harville.)

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, M^{me} D'HARVILLE, sortant de chez Férand.

RODOLPHE.

Vous ici, madame!

M^{me} D'HARVILLE.

Je sors de chez mon homme d'affaires.

RODOLPHE.

M. Férand! Et cette voiture de voyage?

M^{me} D'HARVILLE.

C'est la mienne!

RODOLPHE.

Vous partez?

M^{me} D'HARVILLE.

La santé de mon père...

RODOLPHE.

Mais, hier... vous ne m'avez rien dit... Ordinairement j'ai plus de part à votre confiance.

M^{me} D'HARVILLE.

Eh bien! je serai franche, monseigneur; ce matin vous m'avez écrit pour m'apprendre votre entrevue avec la comtesse Sarah Mac-Grégor, mais vous ne m'avez pas tout dit, lisez.

RODOLPHE, lisant.

« Madame, le prince est sur le point de retrouver une fille qu'il a cru perdue. Vous qui l'empêchez de se souvenir qu'il est époux, l'empêchez-vous aussi d'être père?... » Une lettre anonyme! lâche infamie? Et vous voulez me quitter?

M^{me} D'HARVILLE.

Voulez-vous qu'un seul moment j'autorise de pareils écrits?

RODOLPHE.

Je vois maintenant d'où le coup part et le piège qui m'était tendu.

M^{me} D'HARVILLE.

Que voulez-vous dire?

RODOLPHE.

C'est encore l'esprit rusé et perfide de la comtesse Sarah.

M^{me} D'HARVILLE.

Monseigneur, n'êtes-vous pas trop prompt à rouler? S'il y avait encore quelque espoir de retrouver cette enfant...

RODOLPHE.

Et croyez-vous donc que si je n'avais pas en

main des preuves matérielles, irrécusables de cette triste mort...

M^{me} D'HARVILLE.

Je ne douterai jamais, monseigneur, des nobles élans de votre âme, et c'est pour cela que je partirais...

RODOLPHE.

Comment?

M^{me} D'HARVILLE.

Si cette enfant vivait encore, vous auriez envers elle un grand devoir à remplir pour la légitimer... Une union...

RODOLPHE.

Avec la comtesse Sarah! Jamais!

M^{me} D'HARVILLE.

Cette union serait indispensable.

RODOLPHE.

Ne me dites pas cela!

M^{me} D'HARVILLE.

Je vous le dis, parce que personne plus que moi n'est jaloux de vous voir accomplir loyalement, vaillamment vos devoirs, ainsi que vous l'avez toujours fait...

RODOLPHE.

Noble femme! Mais pourquoi rêver un événement désiré, impossible, afin d'y chercher des causes de tourment?

M^{me} D'HARVILLE.

Rassurez-moi contre moi-même.

RODOLPHE.

Vous l'exigez? Je vous le promets; si jamais ma fille m'était rendue, tout ce qui devrait être fait pour elle serait fait... Vous ne partez plus.

M^{me} D'HARVILLE.

Je ne pars plus; mais continuez les recherches qui vous amènent ici.

RODOLPHE.

J'obéis. (Voyant entrer Fleur de Marie et le Maître-d'École.) D'ailleurs j'aperçois une chance d'exercer ici cet esprit d'aventureux bienfaisance que vous aimez... vous me l'avez dit.

M^{me} D'HARVILLE.

Où... parce que c'est à vous que je dois de connaître le charme de la générosité.

RODOLPHE.

Acceptez-vous mon bras?

M^{me} D'HARVILLE.

Où... jusqu'à ma voiture.

(Ils sortent par l'allée. Fleur de Marie reconnaît Rodolphe et le suit des yeux.)

SCÈNE IX.

M^{me} PIPELET, LE MAITRE-D'ÉCOLE FLEUR DE MARIE.

M^{me} PIPELET.

Vous pouvez entrer chez M. Férand.

brave homme; oh! quand il s'agit de protéger d'honnêtes gens, je ne me fais pas prier...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Merci, madame Pipelet. (Brutalement à Fleur de Marie.) Attends-moi là, et ne bouge pas... Tu sais qu'on ne m'échappe pas, à moi...

(Il entre chez Férand.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, FLEUR DE MARIE,
M^{me} PIPELET.

RODOLPHE, revenant.

Mon honnête enfant, je vous retrouve ici?

FLEUR DE MARIE, avec un petit cri de joie.

Vous revenez! monsieur.

M^{me} PIPELET.

Tiens!... vous êtes en pays de connaissance, mon locataire?... tant mieux; j'aurais voulu vous faire société, mais il faut que je mette un peu d'ordre dans le magasin de mon mari. A votre aise.

(Elle rentre.)

RODOLPHE, à M^{me} Pipelet.

C'est bien... Vous m'avez reconnu, Fleur de Marie?

FLEUR DE MARIE.

Il y a long-temps que je vous connais, moi.

RODOLPHE.

Vous vous trompez, je n'habite pas Paris.

FLEUR DE MARIE.

Vous n'y êtes jamais venu?

RODOLPHE.

Il y a quatre ou cinq ans, j'y ai passé quelques jours...

FLEUR DE MARIE.

Je le savais bien. Hier, sous votre blouse, je ne vous ai pas reconnu, mais aujourd'hui...

RODOLPHE.

Dites-moi, ma chère enfant... qui donc êtes-vous?... et où m'avez-vous rencontré?

FLEUR DE MARIE.

Qui je suis?... Une pauvre enfant ramassée dans la rue, à l'âge de trois ou quatre ans, par une femme qui aurait aussi bien fait de m'y laisser mourir.

RODOLPHE.

Mais cette femme avait encore bon cœur, puisqu'elle vous a recueillie.

FLEUR DE MARIE.

C'est ce que je me disais souvent, pour m'encourager à ne pas trop la détester, les jours où elle me battait plus fort qu'à l'ordinaire.

RODOLPHE.

Battre une enfant si jeune!... et pourquoi?

FLEUR DE MARIE.

Quand je ne rapportais pas dix sous d'aumône... Un soir... il faisait très froid, et j'étais restée bien long-temps serrée contre un arbre des Champs-Élysées, pour tâcher de me réchauffer... Il était déjà tard et je n'avais reçu que trois sous... Ce soir-là, je n'avais pas de courage du tout, et je pleurais de la peur de ce qui m'attendait... je vois venir un monsieur, et tout en lui demandant un sou, je me mets à sangloter... Il me regarde... me regarde encore, comme si je lui avais fait beaucoup de peine, se détourne, et me donne cent sous.. pendant deux jours, je n'ai pas été battue... ce monsieur, c'était vous.

RODOLPHE.

Moi, mon enfant?... Il y a cinq ans, oui... c'est possible.

FLEUR DE MARIE.

Oh! vous êtes passé plusieurs fois, je vous guettais, et je vous suivais jusqu'au bout pour vous voir... mais sans vous rien demander... La première fois, vous m'aviez tant donné!

RODOLPHE.

Pauvre petite! Et qu'êtes-vous devenue en grandissant.

FLEUR DE MARIE.

Au bout de quelques années, la Chouette s'est associée à un homme qu'on appelle le Maître-d'École, et qui joue de l'orgue; il m'a emmenée avec lui dans les rues, dans les cours des maisons, et m'a fait chanter.

RODOLPHE.

Avez-vous été plus heureuse?

FLEUR DE MARIE.

Ils ont souvent été deux pour me maltraiter

RODOLPHE.

Quoi? toujours...

FLEUR DE MARIE.

Ah! j'ai eu des jours de repos quelquefois... Quand ils ont amassé de l'argent, sans doute, ils ne travaillent pas, et me laissent à la maison et me défendant le sortir.

RODOLPHE.

Mais seule, toujours seule!

FLEUR DE MARIE.

Non, plus seule maintenant.

RODOLPHE.

Quelqu'un que vous aimez?

FLEUR DE MARIE.

Il y a quatre jours, le Maître-d'École et la Chouette étaient partis dès le matin; en nettoyant la chambre, j'ai trouvé dans un coin, par terre.. Mais je n'ose vous dire, c'est un enfantillage.

RODOLPHE.

Dites toujours.

FLEUR DE MARIE.

Un morceau d'ivoire avec un portrait de femme, d'une jeune femme, si belle, si richement

mise que d'abord je l'ai seulement admirée, et d'une figure si douce, que peu à peu je me suis familiarisée, et en causant, je lui ai demandé si elle voulait être mon amie... Son sourire... elle sourit en vous regardant, son sourire a dit oui, et depuis ce jour-là, quand je suis contente, je la mets devant moi pour qu'elle m'entende chanter; quand je pleure, je la regarde, et si je pleure trop fort, je l'embrasse.

RODOLPHE.

Charmante nature! si aimante et si peu aimée! Ce portrait qui vous a fait tant de bien, je l'aime déjà.

FLEUR DE MARIE.

Et si vous le connaissiez!

RODOLPHE.

Voyons-le?

FLEUR DE MARIE.

Promettez-moi de le trouver joli...

RODOLPHE.

Je vous le promets... (Regardant le portrait.) Que vois-je! Clémence! Clémence d'Harville!

FLEUR DE MARIE.

Vous la connaissez!

RODOLPHE.

Et ce portrait, vous l'avez trouvé?

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu, vous avez l'air fâché... Je vous l'ai dit, jeté dans un coin .. comme une chose inutile et dont on ne veut rien faire; j'ai peut-être mal fait de le prendre, mais il aurait été perdu.

RODOLPHE, réfléchissant, à part.

Ce portrait volé entre ses mains! Ah! il faut que j'éclaircisse! (Haut.) Mon enfant, où demeurez-vous?

FLEUR DE MARIE.

Dans la maison près de laquelle vous m'avez vu hier soir... Vous vous en allez?

RODOLPHE.

Fleur de Marie, tout ce que vous m'avez dit m'a ému, m'a rappelé des souvenirs... Ce qui sera en mon pouvoir pour changer votre sort, je le ferai...

FLEUR DE MARIE.

Et mon portrait?

RODOLPHE.

Confiez-le-moi, et courage, mon enfant... ayez foi en votre bon ange.

FLEUR DE MARIE.

Est-ce que vous viendrez encore aux Champs-Élysées?

RODOLPHE.

Vous n'aurez plus besoin d'aller m'attendre.

(Il sort précipitamment.)

FLEUR DE MARIE, un moment seule.

Ah! je ne demande pas mieux que de croire à ces heureuses paroles; si le bon Dieu les a entendues et veut les réaliser, dès aujourd'hui il me teurera des mains à qui je suis livrée.

SCÈNE XI.

FLEUR DE MARIE, RIGOLETTE,
puis GERMAIN.

RIGOLETTE, sortant de la maison et entrant vivement dans la cour.

Mon Dieu! quel événement!... (Appelant.) Monsieur Germain! (Elle aperçoit Fleur de Marie.) Tiens! c'est vous Fleur de Marie? (Elle va sous la fenêtre du bâtiment de Férand et appelle.) Monsieur Germain!... (A Fleur de Marie.) Cela va bien, depuis hier?

FLEUR DE MARIE.

Ah! mieux! je crois qu'il y aura bientôt pour moi d'heureux changemens.

RIGOLETTE.

Ah! quel bonheur? (Appelant.) Monsieur Germain!

FLEUR DE MARIE.

Mais qu'avez-vous?

RIGOLETTE, à Germain qui entre.

Enfin, vous voilà!

GERMAIN.

Qu'y a-t-il donc?

RIGOLETTE.

Vite, vite, montez chez les Morel.

GERMAIN.

Pourquoi faire?

RIGOLETTE.

Je n'en sais rien; mais il y a là un homme qui crie... à propos d'un diamant... Mme Morel est seule avec l'idiot, avec les enfans... Elle ne sait auquel entendre... Allez, allez.

GERMAIN.

Mais pourquoi cet homme crie-t-il?

RIGOLETTE.

Il parle d'aller chercher le commissaire. Ne laissez pas cette pauvre femme seule, dans un pareil moment; vous allez tout savoir... Montez! montez!

GERMAIN, s'en allant.

J'y vais, j'y vais, mademoiselle Rigolette, n'ayez pas peur!

SCÈNE XII.

RIGOLETTE, FLEUR DE MARIE, M^{me} PELET,
dans sa loge, puis GERMAIN.

FLEUR DE MARIE.

Mais qui est-ce qui vous effraie donc comme cela, Rigolette?

RIGOLETTE.

Figurez-vous que j'ai entendu du bruit chez mes voisins; je suis entrée... Il y avait là un joaillier qui a l'air méchant et brutal et qui réclamait un diamant d'au moins 2,000 fr. qu'il avait apporté à M. Morel pour le tailler.

FLEUR DE MARIE.

Eh bien! ce diamant?

RIGOLETTE.

Madame Morel est montée dans la mansarde qui sert d'atelier à son mari, elle a cherché dans l'établi, il n'y était pas; elle est redescendue, a ouvert la commode, les armoires... Rien! Alors, cet homme s'est fâché, a dit qu'il voulait son diamant, qu'il ne s'en irait pas sans l'avoir.

FLEUR DE MARIE.

Ah! la pauvre femme!

M^{me} PIPELET, sortant vivement de sa loge.

Qui est-ce qui descend les escaliers à ébranler la maison?

GERMAIN, accourant.

C'est moi, madame Pipelet.

M^{me} PIPELET, le suivant dans la cour.

C'est-il, bon Dieu! raisonnable?

RIGOLETTE, à Germain.

Eh bien?

GERMAIN.

Un diamant a été volé!

LES TROIS FEMMES.

Volé!

RIGOLETTE.

Par qui?

GERMAIN.

Par qui?... peut-être bien par l'homme que j'ai rencontré hier soir... à minuit, et dont je vous ai parlé... madame Pipelet...

RIGOLETTE.

Quel homme?

M^{me} PIPELET.

Cet homme à barbe rouge?

GERMAIN.

M. Morel n'a fini de tailler le diamant qu'hier soir.

FLEUR DE MARIE.

Ah! mon Dieu!

M^{me} PIPELET.

Un vol! dans notre maison!

RIGOLETTE.

Une idée! Savez-vous où il est allé ce matin, M. Morel?

M^{me} PIPELET.

Oui, il est allé chez le père Lefebvre; mais auparavant il devait faire une course.

RIGOLETTE.

Il est peut-être allé porter le diamant!

FLEUR DE MARIE.

Oui, pendant que le joaillier était ici.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PIPELET, MOREL, puis LE MAITRE-D'ÉCOLE.

PIPELET, s'essuyant le front.

Voilà M. Morel que je ramène.

RIGOLETTE.

Nous allons savoir...

GERMAIN.

Ne l'effrayons pas d'abord.

MOREL.

Bonjour, mon voisin... bonjour ma voisine... vous voyez un homme bien content. Ma pauvre femme pourra se rétablir tout à fait à la campagne; je viens d'arrêter deux jolies petites chambres à Belleville. Qu'est-il donc arrivé, que M. Pipelet est venu me chercher chez le père Lefebvre?... Il n'a pu m'expliquer...

RIGOLETTE.

Avant d'aller chez le père Lefebvre, vous avez fait une course, monsieur Morel?

MOREL.

Oui, j'ai été retirer trois cents francs de la Caisse d'épargne.

GERMAIN.

Est-ce que vous n'êtes pas allé aussi chez votre joaillier?

MOREL.

Non, pourquoi faire?

GERMAIN.

Pour lui porter le diamant que vous avez taillé hier.

MOREL.

Ce diamant, je l'ai mis dans le tiroir de mon établi... Eh bien! pourquoi tout le monde garde-t-il le silence?...

(Le Maître-d'École sort de chez Férand en faisant sauter quelque monnaie dans sa main.)

GERMAIN.

C'est que le diamant n'y est plus.

MOREL.

Il n'y est plus! où donc est-il?

GERMAIN.

Je ne sais comment vous dire...

MOREL.

Parlez... mais parlez donc!

GERMAIN.

Eh bien!.. sachez donc que ce diamant a été volé.

MOREL.

Volé! ce n'est pas possible! Un diamant de 3,000 fr. volé!... Mais, mon Dieu, je suis perdu!... ruiné!... Ce matin encore, la joie, le bonheur... et ce soir... la misère et les larmes... Oh! mes enfans!... ma femme!... ma pauvre femme!

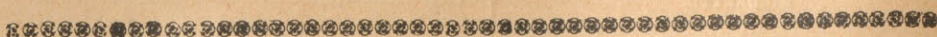
(Il tombe anéanti.)

M^{me} PIPELET.

Oh! si je tenais le gueux qui a fait le coup!...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Fleur de Marie, vous entrez au service de M. Férand.



Troisième Tableau. — Cabinet de Jacques Férand.

Le théâtre représente le cabinet d'affaires de J. Férand. A droite, le bureau de Férand sur lequel est une lampe allumée. A gauche, le bureau de Germain. Au fond porte d'entrée. Deux portes latérales. Une fenêtre avec volets et rideau. Au fond et sous un tableau de ventes, une cachette dans la boiserie.

SCÈNE I

GERMAIN, puis CLERMONT.

GERMAIN est assis à son bureau, il vient de cesser son travail pour réfléchir.

Pauvre Morel ! je n'ai jamais vu douleur plus sombre et plus désespérée... Cette perte est affreuse pour lui !... Que de privations ! que de misère ! si ce joaillier est un homme intraitable, comme il nous le disait... Avoir été peut-être en présence de l'auteur de tous ses maux et ne pouvoir le retrouver !

CLERMONT, venant de l'intérieur.

Bonjour, monsieur Germain.

GERMAIN, se levant sans quitter son bureau.
Enchanté de vous voir, monsieur Clermont.

CLERMONT.

Notre excellent M. Férand me charge de vous prier d'inscrire sur votre livre de caisse la somme de cinquante francs qu'il vient de nous donner pour notre bureau de bienfaisance, et le dépôt de trente mille francs en or que je viens de lui faire en mon nom.

GERMAIN.

Le patron l'a accepté ?

CLERMONT.

Ma foi ! ce n'a pas été sans peine... cela l'embarassait... c'était une responsabilité dont il ne se souciait pas. Enfin il a fallu le supplier de me rendre ce service au nom de l'amitié, lui apprendre que c'était la fortune d'une sœur absente que je ne pouvais pas déposer en des mains plus fidèles.

GERMAIN.

Vous savez, monsieur Clermont, comme le patron est strict et sévère en affaires...

CLERMONT.

Je le sais bien, et c'est ce qui explique la confiance illimitée dont il jouit : et qui la mérite mieux que lui ? Ne s'occupe-t-il pas plus des intérêts de ses clients que des siens ? témoin la modicité de sa fortune. Mais voici du monde... je vous laisse... Au revoir, monsieur Germain.

(Germain le reconduit vers la porte, à l'extérieur, et se trouve près de la comtesse Sarah, qui entre introduite par M^{me} Pipelet.)

SCÈNE II.

SARAH, GERMAIN, M^{me} PIPELET, puis FÉRAND.

SARAH, à M^{me} Pipelet.

Veillez dire à M. Férand que la comtesse Sarah Mac-Grégor désirerait lui parler. (M^{me} Pipelet entre à l'intérieur. Germain offre un siège et se met à son bureau. Sarah assise, à elle-même.) L'absence de mon frère se prolonge... il n'est pas rentré chez lui cette nuit... Maintenant que sa cupidité est doublement intéressée dans ses recherches, peut-être une fois sur la voie aura-t-il craint de la perdre... N'importe ! j'arrive armée de ses révélations contre le faux honnête homme à qui je vais avoir affaire, et dont j'aurai bon marché.

M^{me} PIPELET.

Voici monsieur Férand, madame la comtesse. (Férand entre.)

SARAH.

Monsieur, l'entretien que je vais avoir avec vous vous intéresse aussi bien que moi... veuillez donc faire fermer votre porte à tout le monde, excepté pour Son Altesse le grand duc de Gérolstein qui doit, tout à l'heure, se rendre ici.

FÉRAND, s'inclinant.

A vos désirs, madame la comtesse. Madame Pipelet, vous entendez : ne laissez entrer personne que Son Altesse, le grand-duc de Gérolstein. Monsieur Germain, retirez-vous un instant.

M^{me} PIPELET.

Une attesse ! je vais mettre mon casaquin neuf. (Elle sort en se hâtant. Germain rassemble des papiers et entre dans le cabinet de Férand, que celui-ci lui indique. Lorsqu'ils sont sortis, Férand, sous les regards de Sarah qui l'examine avec attention, reste impassible ; au bout de quelques instans seulement il dit :)

FÉRAND.

Prenez donc la peine de vous asseoir, madame la comtesse. (Sarah, en l'observant toujours, vient de s'asseoir lorsqu'on frappe à la porte.) Qui donc est là ?

M^{me} PIPELET.

Pardon, monsieur Férand, mais un domesti-

que vient d'apporter cette lettre pour madame la comtesse.

SARAH.

De mon frère, sans doute, donnez... (M^{me} Pipelet, sur un signe de Férand, se retire avec force révérences.) Non, c'est du prince, il ne viendra pas... Cette femme encore l'emporte... Oh ! je me vengerai !

FÉRAND.

Nous ne serons plus interrompus, madame, et je vous écoute avec une religieuse attention.

SARAH.

Monsieur... (Avec une ironie amère.) on cite votre probité à toute épreuve, votre austérité ; vous inspirez à tous enfin une confiance sans bornes. (Férand s'incline avec humilité.) Je suis persuadée, monsieur, que votre réputation est méritée ; je suis persuadée que toute cette vertu n'est pas un masque d'hypocrisie... Mais vous ne répondez pas, monsieur.

FÉRAND.

A quoi, madame la comtesse ?

SARAH.

C'est juste, monsieur... J'aborderai donc nettement les faits : Il y a environ quinze ans... une petite fille fut amenée à Paris et confiée aux soins d'une femme Varner, allemande d'origine... Ceci est clair et positif, je crois, monsieur ? (Férand s'incline.) La suite ne le sera pas moins. (Férand s'incline de nouveau.) Une somme de deux cent mille francs avait été placée, en viager, sur la tête de cette enfant, alors âgée seulement de deux ans... Ceci continue d'être clair, je suppose ? (Nouveau signe de Férand. Sarah continue avec une impatience croissante.) Enfin, monsieur, pour pouvoir un jour constater au besoin l'identité de l'enfant, une moitié de chaîne d'un travail ancien et précieux et une moitié de médaille avaient été remises à la femme Varner... Vous gardez le silence, monsieur.

FÉRAND.

Je ne perds pas un mot... On remit à la femme Varner une moitié de chaîne d'un travail ancien et précieux à laquelle pend une moitié de médaille.

SARAH.

Est-ce là tout ce que vous avez à dire ? Il me semble cependant qu'en présence de faits tellement circonstanciés... toute négation est impossible. (Férand reste impassible.) Je vous demande, monsieur... si vous osez soutenir que ces faits ne sont pas complètement vrais ?

FÉRAND.

Madame la comtesse...

SARAH, avec une irritation croissante.

En deux mots, monsieur, l'enfant dont il s'agit avait cinq ans lorsqu'on annonça sa mort à sa mère, en lui envoyant un acte de décès... Vous entendez, monsieur ?

FÉRAND.

Tres bien, madame la comtesse... cela était parfaitement régulier.

SARAH.

Non, monsieur... cela n'était pas régulier, car l'acte de décès était faux... l'enfant n'était pas morte, on l'avait fait disparaître, la femme Varner, soit hasard, soit complicité, n'a pu être retrouvée. A-t-elle gardé, lui a-t-on dérobé le gage qui pourrait encore mettre sur les traces de l'enfant, c'est ce qu'on ignore ? mais...

FÉRAND.

Oh ! oh ! mais, c'est alors une affaire très grave, madame la comtesse... on ne peut plus grave ; je comprends votre émotion, si vous y êtes intéressée. Il y a supposition de pièces... soustraction de personnes... ce sont de véritables crimes.

SARAH, éclatant.

Et ces crimes, vous les avez commis, monsieur, pour vous emparer de deux cent mille francs ! Mais ces crimes ne resteront pas impunis, car moi je vous arrache votre masque hypocrite et je vous fais attacher au pilori... si vous ne me rendez pas ma fille... Entendez-vous, monsieur Férand, l'honnête homme?... Et n'espérez pas m'échapper, j'ai l'aveu de votre complice, de sir Thomas Seyton.

FÉRAND qui a écouté cet emportement d'un air tout à fait surpris, à ces derniers mots fait un mouvement vers Sarah.

Pardon, madame la comtesse, voulez-vous bien répéter ce nom ?

SARAH.

Vous le connaissez bien... sir Thomas Seyton. FÉRAND, quitte avec quelque vivacité son siège, ouvre un tiroir du bureau, prend une lettre, regarde la signature et dit avec un accent d'étonnement.

C'est bien cela.

SARAH.

Expliquez-vous, monsieur ?

FÉRAND.

Ah ! c'est affreux.

SARAH.

Mais, monsieur... quelle est cette lettre ?

FÉRAND.

Non, non, madame... je ne puis... Ce serait trop pénible... Tout à l'heure j'écoutais avec stupeur vos accusations si étranges, je cherchais à m'expliquer l'erreur dont vous étiez victime, lorsque tout-à-coup je me souvins de cette lettre que j'ai reçue ce matin.

SARAH.

Ce matin !

FÉRAND.

Et que j'avais prise pour une sinistre plaisanterie... Mais ce que vous venez de me dire, ma-

dame, ne me prouve que trop la réalité... de...
Madame... je vous en prie... pardonnez mon
émotion.

SARAH.

Monsieur... quoi que contienne cette lettre... je
eux la lire à l'instant.

FÉRAND.

Non... ce serait trop inattendu... trop cruel...

SARAH.

Monsieur, cette lettre, vous dis-je !

FÉRAND.

Non ; même pour repousser votre outrageante
erreur, je n'aurais pas le courage...

SARAH.

Si je vous ai accusé injustement, je reconnaitrai
mes torts.

FÉRAND.

Vous l'exigez ?

SARAH.

L'écriture de mon frère !...

FÉRAND, voulant reprendre la lettre.

De votre frère !... Ah ! je ne souffrirai pas que
vous alliez plus loin.

SARAH.

Laissez ! laissez ! (Lisant.) « Monsieur, il y a
» quinze ans, je déposai entre vos mains pendant
» quelques jours une somme de deux cent mille
» francs. Cette unique circonstance, qui est pour
» moi une date fatale, m'a rappelé votre nom au
» moment où j'avais besoin de me supposer un
» complice : le rapt, le vol, le faux, j'ai tout re-
» jeté sur vous, mais inutilement ; aujourd'hui
» tous mes projets sont renversés à jamais... et mis
» en présence de la honte, j'aime mieux mourir...
(Elle s'arrête un instant.)

FÉRAND.

Voilà ce que je voulais vous épargner.

SARAH, reprenant.

» Du moins ma dernière pensée est de réparer
» une calomnie ; qu'elle m'achète un peu de la
» miséricorde dont j'ai besoin. » (Après un moment
de silence.) Ma vengeance m'échappe.

FÉRAND.

Croyez, madame la comtesse, que je prends une
part bien vive...

SARAH.

Il ne m'est plus permis de blâmer mon mal-
heureux frère, et pourtant lui seul avait provo-
qué une scène...

FÉRAND.

Ne parlons pas de cela de grâce ! (Voyant qu'elle
fait un mouvement pour se retirer.) Tout ceci a dû
vous agiter, ne vous retirez pas encore en ce mo-
ment... Faites-moi l'honneur de demeurer quel-
ques instans chez moi.

SARAH.

Excusez-moi, j'ai besoin de me recueillir,

FÉRAND.

Permettez-moi du moins de vous conduire à
votre voiture... Si je pouvais vous être utile en
quoi que ce soit, disposez de moi, je vous en
conjure.

SARAH.

Vous êtes trop bon.

FÉRAND.

En ce moment, ma vieille expérience vous
offrira seulement un conseil : afin d'éviter une
enquête, une publicité toujours pénible pour la
considération d'une famille, il serait bon que
vous eussiez la force de vous rendre chez un
magistrat, et là, avec toute la réserve qui sera
possible, vous feriez connaître... mon Dieu je sais
bien que c'est cruel... une partie de la vérité sur les
causes qui ont amené un si triste dénouement.
De cette manière, vous éviterez un fâcheux re-
tenissement et l'affaire s'éteindra tout doucement,
étouffée.

SARAH.

Vous avez raison, monsieur, si cruelle que soit
cette tâche, je l'accomplirai... encore une fois,
monsieur, cette entrevue commencée par l'accu-
sation et la violence, je la termine par des remer-
ciemens et des excuses.

FÉRAND.

En un pareil moment, c'est trop de générosité
de songer à moi. (Il soule et offre son bras à Sarah.
— A M^{me} Pipelet qui paraît :) Éclairiez !

M^{me} PIPELET, du fond à la cantonade.

Mademoiselle Fleur de Marie, voulez-vous
éclairer madame la comtesse ?

FÉRAND.

Dites à M. Germain qu'il peut reprendre son
travail.

SCENE III.

M^{me} PIPELET, puis FLEUR DE MARIE.

M^{me} PIPELET.

Des comtesses, des altesses ici ! Il y aurait de
quoi être fier pour la maison, si elle n'avait pas
été déshonorée cette nuit par un vol... comme si
ce n'était pas assez d'avoir eu un Cabrion, ne
fallait-il pas encore un malfaiteur ? (Fleur de Marie
entre, portant de la lumière.) Vous voilà, ma petite.
Eh bien ! avouez que c'est avoir du bonheur, vous
voilà tout de suite installée où que la portière
vous protège, où vous avez votre meilleur ami,
M^{lle} Rigolette.

FLEUR DE MARIE.

Oh ! merci, madame Pipelet ; vous ne sauriez
croire combien tout ce que j'entends et je vois ici
me fait de bien.

M^{me} PIPELET.

Le fait est que, pour une jeunesse comme vous, il ne pouvait pas y avoir une maison meilleure; vous serez ici quasi comme au couvent... Chut!... v'là monsieur qui monte... il n'aime pas qu'on jase par ici... Venez voir votre chambre... Et moi qui oubliais... Monsieur Germain, vous pouvez revenir.

(Elle entre dans l'intérieur, Germain se place à son bureau, Férand entre par le fond, en précédant Morel.)

SCÈNE IV.

FÉRAND, MOREL, GERMAIN.

FÉRAND.

Entrez donc, monsieur Morel, j'allais charger M. Pipelet de vous prier de descendre, lorsque je vous ai aperçu chez lui... Mais mon Dieu! qu'est-ce que j'ai appris? qu'est-ce qui est arrivé?

MOREL.

Hélas! tout ce qu'on vous a dit, monsieur, n'est que trop vrai. Hier soir je ne suis descendu qu'à onze heures de mon atelier, qui est dans la mansarde au dessus de notre logement, je venais de finir la taille d'un diamant, je l'ai mis dans le tiroir et j'ai simplement fermé la porte à clé; pouvais-je prévoir?...

FÉRAND.

Certainement, à la rigueur, c'est une imprudence, mais une imprudence d'honnête homme: puis comment se défer?... la maison est si sûre, si tranquille! Mais avez-vous bien cherché partout?

MOREL.

Oh! maintenant, monsieur, il n'y a plus à en douter, c'est un vol.

FÉRAND.

Mais ce doit être une perte considérable pour vous?

MOREL.

Le diamant est estimé 3,000 francs.

FÉRAND.

Heureusement, sans doute, le joaillier est un maître pour qui vous travaillez depuis longtemps et qui voudra partager cette perte avec vous?

MOREL.

Hélas! au contraire, monsieur, c'est un jeune homme établi depuis peu de temps et qui ne peut pas faire de sacrifices; il me connaît à peine, il a peut-être des doutes sur ma probité, et son exigence n'en est que plus pressante.

FÉRAND.

Mais alors comment faire?

MOREL.

Depuis ce matin j'ai pris toutes les mesures par lesquelles j'espérais pouvoir l'apaiser; à l'argent que j'avais retiré de la Caisse d'épargne pour procurer un peu de bien-être à ma femme toujours languissante, j'ai joint le prix de nos meilleurs meubles que j'ai vendus; c'est tout ce que je pouvais pour le présent; pour l'avenir, j'ai quitté notre logement qui avait deux pièces, et nous allons tous monter dans mon atelier en mansarde; nous économiserons ainsi deux cents francs de loyer...

FÉRAND.

Oh! tenez, cette résignation me fait mal.

MOREL.

Et tout cela cependant ne suffit pas.

FÉRAND.

Comment?

MOREL.

En vendant tout ce que je possédais, je n'ai pu réunir au plus que six cents francs. Le joaillier en exige au moins le double... et à mes prières, il a répondu par des menaces si dures, si effrayantes...

FÉRAND.

Et ce sont là toutes vos ressources?

MOREL.

Toutes absolument.

FÉRAND.

Cependant, lorsqu'il y a deux jours je suis monté chez vous pour vous parler d'une affaire qui malheureusement n'a pas réussi, il me semble que cette malheureuse femme... Comment la nommez-vous?... car il me répugne de la désigner par le nom qu'on lui donne ordinairement.

MOREL.

Ma belle mère, M^{me} Varner, qui à la suite d'un cruel événement est devenue folle, et que nous avons prise avec nous après la mort de son mari.

FÉRAND.

Braves gens! Eh bien! il me semble avoir vu à son cou une chaîne avec une moitié de médaille, je crois?

MOREL.

Oui, monsieur.

FÉRAND.

Pourquoi ne vendez-vous pas aussi cette chaîne, qui m'a paru d'un travail assez précieux?

MOREL.

Pour cette pauvre femme, c'est une relique; on ne pourrait la lui prendre que par ruse ou par force, et ce serait la tuer.

FÉRAND.

Mais c'est affreux, qu'on soit dans la même maison, à côté d'un si grand malheur, et puis qu'on aille porter ailleurs ce dont on peut disposer. Est-ce que tout à l'heure je n'ai pas donné

ACTE II, TABLEAU III, SCÈNE VII.

FLEUR DE MARIE.

Où, monsieur.

FÉRAND.

Approchez, mon enfant, est-ce que je vous fais peur ?

FLEUR DE MARIE.

Oh ! non, monsieur, n'avez-vous pas consenti à me prendre comme servante ? ne m'avez-vous pas retirée de la triste existence que je ne pouvais plus supporter ? Par mon zèle, je tâcherai de mériter votre intérêt.

FÉRAND.

Mon intérêt vous est déjà acquis, chère petite ; mais il peut s'augmenter encore : pour cela il faut, non seulement me servir avec zèle, mais vous persuader que votre sort dépend de moi... Que je sois content, que vous me satisfassiez de tout point, et vous n'aurez rien à envier à personne.

FLEUR DE MARIE.

Sans doute, monsieur ; je ne ferai que remplir mon devoir.

FÉRAND.

C'est ce que je voulais dire... Et puis concevez bien une chose, mon enfant... la servante qui n'a pas de famille dépend absolument de son maître. Je suppose que, mécontent pour une raison ou pour une autre, je ne vous garde pas, où irez-vous, si je vous donne un mauvais certificat ? Vous ne pourriez vous placer nulle part, et la misère, vous entendez bien, la misère blâmée et qui n'obtient pas de pitié...

FLEUR DE MARIE.

Ah ! monsieur, ne croyez pas que je sois jamais assez coupable... Ce serait donc bien sans le vouloir, mon Dieu !

FÉRAND.

Ce dont je voudrais bien vous persuader, mon enfant, c'est qu'en aucune circonstance, en aucune manière, il ne faudrait jamais me mécontenter, parce qu'étant aussi puissant que vous êtes faible, étant aussi connu que vous êtes ignoré, vous seriez perdue.

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu ! monsieur.

FÉRAND, d'un ton radouci.

Qu'avez-vous ? on dirait que vous tremblez. Eh bien ! eh bien ! petite folle ! j'ai dû d'abord te dire des choses effrayantes ; mais si tu es sage et obéissante... (Il veut l'attirer à lui.)

FLEUR DE MARIE, à mi-voix.

Ah ! j'ai plus peur que tout à l'heure.

FÉRAND, avec passion.

Fleur de Marie ! (On sonne à l'extérieur.) Malédiction ! (A Fleur de Marie.) Restez... n'ouvrez pas !

FLEUR DE MARIE.

Mais, monsieur..

FÉRAND.

M'entendez-vous ?

FLEUR DE MARIE.

Que va-t-on penser ?

FÉRAND.

Que je suis rentré chez moi, que je repose, et que vous n'entendez pas. (On sonne plus fort.) C'est donc l'enfer ! (Nouveau carillon.) Allez ouvrir. (Fleur de Marie sort.) Qui peut venir à cette heure ? Que la foudre écrase l'importun !

SCÈNE VII.

FLEUR DE MARIE, M^{me} PIPELET, puis RODOLPHE.

M^{me} PIPELET, à Fleur de Marie.

Ah bien ! excusez ! si vous n'êtes pas plus vigilante...

FÉRAND.

Je croyais vous avoir dit tantôt que ma porte était fermée pour tout le monde.

M^{me} PIPELET.

Excepté pour Son Altesse, que vous m'avez dit.

FÉRAND.

Le prince !

M^{me} PIPELET.

Lui-même ! Même que le Maître-d'École, qui depuis ce matin n'a pas quitté le rogomiste, et qui fait le diable en bas, ne voulait pas laisser arrêter la voiture. Voilà l'Altesse. (Rodolphe entre.) Tiens ! mon locataire de ce matin !

FLEUR DE MARIE.

Un prince !

RODOLPHE, à Fleur de Marie.

Je vous avais promis de revenir.

FÉRAND, à part.

Comment ! Il la connaît !

RODOLPHE, à Férand.

Pardon, monsieur, quoiqu'il soit de bonne heure, je crains de vous avoir dérangé. Puis-je vous dire quelques mots ? (Sur un signe de Férand, Fleur de Marie et M^{me} Pipelet s'éloignent.) Monsieur, deux affaires m'amènent près de vous... Je voudrais constituer une modeste pension à un brave homme qui m'a sauvé la vie... Je lui ai donné rendez-vous ici, et je vous prierai de régulariser ce petit contrat.

FÉRAND.

A vos ordres, monseigneur.

RODOLPHE.

Le second motif qui m'amène est plus délicat : vous avez vu que je connaissais une jeune fille qui, l'on vient de me l'apprendre, est depuis quelques heures à votre service.

FÉRAND.

Oui, monseigneur.

RODOLPHE.

Diverses circonstances m'ont inspiré pour elle un intérêt qui ne doit pas être stérile; mais je n'ai su que tout à l'heure en quelles mains cette pauvre orpheline était tombée.

FÉRAND.

Je me félicite de l'avoir recueillie ici.

RODOLPHE.

Ici, on peut venir la réclamer, et vous seriez forcé peut-être de la laisser emmener.

FÉRAND, avec une anxiété secrète.

J'attends, monseigneur.

RODOLPHE.

Je veux la soustraire à toutes recherches.

FÉRAND.

Votre Altesse me permet-elle quelques questions?

RODOLPHE.

Parlez, monsieur.

FÉRAND.

Votre Altesse se propose de l'emmener?

RODOLPHE.

Dès ce soir.

FÉRAND.

Et où Votre Altesse a-t-elle l'intention de l'emmener?

RODOLPHE.

Chez moi.

FÉRAND.

Pardon, monseigneur, pour ma franchise; en venant me confier vos projets, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre complice, même indirect, de quelque caprice princier?...

RODOLPHE.

Vous n'en pouvez douter.

FÉRAND.

Mais, monseigneur, les personnes qui, comme moi, ne pourront croire à tout le désintéressement de votre protection, jugeront comme juge le monde dont vous connaissez mieux que moi les rigoureux arrêts... Une chanteuse des rues chez un prince! Cette pauvre enfant ne paiera-t-elle pas bien cher l'intérêt que vous lui portez?

RODOLPHE.

Votre objection est d'un homme sage et prudent, je voudrais m'y rendre...

FÉRAND.

Et vous ne voudriez pas abandonner votre protégée.

RODOLPHE.

A aucun prix... Si ces misérables n'avaient pas su qu'elle était ici, croyez bien que je n'aurais vu aucun inconvénient à l'y laisser.

FÉRAND.

Mais ne peut-on leur donner le change?

RODOLPHE.

Comment?

FÉRAND.

J'ai une maison de campagne à Saint-Mandé; je puis, pour quelques jours seulement au moins, y conduire Fleur de Marie, dès demain .. dès ce soir.

RODOLPHE.

Je n'aurais pas osé vous en prier...

FÉRAND.

Alors, permettez-moi d'agir sans retard.
(Il sonne, M^{me} Pipelet et Fleur de Marie entrent.)

RODOLPHE, à Fleur de Marie.

Mon enfant, il faut quitter cette maison dès ce soir.

FLEUR DE MARIE.

Moi, monseigneur!

FÉRAND, à M^{me} Pipelet.

Dites à votre mari d'aller me chercher un fiacre

M^{me} PIPELET, sortant.

Ah bien! en voilà de drôles de choses!

FLEUR DE MARIE.

Monseigneur, où faut-il donc que j'aille?

RODOLPHE.

A la campagne de monsieur Férand,

FLEUR DE MARIE.

Avec vous, monseigneur?

RODOLPHE.

Non, seule avec monsieur.

FÉRAND, à Fleur de Marie.

Vous vous rappelez, mon enfant, les conseils que je vous donnais tout à l'heure... (Bruit violent en dehors.) Qu'y a-t-il donc là?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} PIPELET, LE MAITRE-D'ÉCOLE, puis M. PIPELET et LE CHOURINEUR.

M^{me} PIPELET, rentrant effrayée.

C'est à faire frémir la nature! l'entendez-vous? l'entendez-vous?

FÉRAND.

Mais qui donc?

M^{me} PIPELET.

Il était là à tapager à la porte, quand il m'a entendu dire: Alfred, va chercher un fiacre pour emmener Fleur de Marie. — Emmener Fleur de Marie! qu'il s'est écrié.

RODOLPHE.

Mais de qui parlez-vous?

M^{me} PIPELET.

Parbleu, regardez... du Maître-d'École.
(Fleur de Marie pousse un cri et se résout vers Rodolphe.)

FÉRAND, au Maître d'École.

Que demandez-vous?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, ivre, mais sans balbutier ;
 sa voix seulement est plus rauque ; son corps ne
 chancelle pas, la surexcitation produit en lui une
 sorte de fièvre de colère.

Je ne demande rien, mais je ne veux pas, en-
 tendez-vous bien tous, je ne veux pas qu'on ôte
 Fleur de Marie d'ici.

FÉRAND, au Maître-d'École.

Mais vous me permettrez bien de me faire ac-
 compagner par elle ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, s'avancant sur lui.
 Elle ne sortira pas !

FÉRAND, avec un violent effort, à part.
 Silence, ma colère !

RODOLPHE, au Maître-d'École.
 Quoi ! avec son maître ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.
 Si c'est comme cela, rendez-la-moi, je la veux.
 (Il s'avance vers Fleur de Marie, qui se réfugie près
 de Rodolphe.)

FLEUR DE MARIE, à Rodolphe.
 Sauvez-moi de lui !

RODOLPHE.
 Retirez-vous, misérable !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.
 Nous allons en voir des misères.

RODOLPHE, s'avancant.
 Vous ne la toucherez pas.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.
 Je ne la toucherai pas !...

(Il s'élance vers Rodolphe, qui le repousse violent-
 ment et le fait tomber sur un genou.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, se relevant.

Ah ! c'est comme ça ! tu surprends ton monde...
 Tu ne sais donc pas que quand j'ai bu j'en vaux
 six ?..

LE CHOURINEUR, entrant.

Et moi sept, quand je défends mes amis.
 (Il saisit le Maître-d'École et l'étreint vigoureusement.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Chourineur, tu vas me laisser !

LE CHOURINEUR.

Monsieur Rodolphe, je sais bien qu'avec les
 coups de poing de la fin... vous en seriez venu
 à bout... mais ça vous aurait sali les mains.

RODOLPHE, au Chourineur.

Merci, mon ami. (A Férand.) Fuyez ! emme-
 nez-la. (A Fleur de Marie.) Soyez sans crainte.

FÉRAND, à part, emmenant Fleur de Marie.
 Allons, pour me la livrer, ils se sont donné du
 mal.

FLEUR DE MARIE.

Merci... Je suis sauvée !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Chourineur, je me vengerai !

LE CHOURINEUR, au Maître-d'École.

Chante la *Marseillaise* si ça t'amuse ; mais ne
 bouge pas.



ACTE TROISIEME.

Quatrième Tableau.—Chambre de Rigolette.

La chambre de Rigolette. Tout y respire l'ordre et la propreté. Cheminée avec des fleurs et un petit cartel. Alcôve
 lit et croisées avec des rideaux. A la droite de l'alcôve un cabinet. La cage des serins sur une table. Une porte à
 gauche fermant avec un verrou. A droite, porte du palier.

SCÈNE I.

RIGOLETTE, seule.

(Elle est assise à la table et écrit sur un petit carnet
 recouvert en parchemin.)

Nous disons : Loyer du mois de mai, douze
 francs ; une paire de socques, deux francs cin-
 quante... deux pots de marguerites, six sous....
 En voilà des dépenses de luxe !...

M^{me} PIPELET.

Peut-on entrer ?

SCÈNE II.

RIGOLETTE, M^{me} PIPELET.

RIGOLETTE.

Bonjour, madame Pipelet.

M^{me} PIPELET.

Bonjour, mademoiselle Rigolette, voilà votre
 petit pain.

RIGOLETTE.

Merci, madame Pipelet, vous êtes bien bonne.

LES MYSTERES DE PARIS,

M^{me} PIPELET.

Je montais pour mon ouvrage, et puis je ne suis pas fâchée de vous voir comme ça dès le matin, fraîche, proprette et gaie ; ça me rappelle ce que j'étais avant d'être la Stasia à Alfred.

RIGOLETTE, achevant de ranger.

Ei n'y a rien de nouveau, madame Pipelet ?

M^{me} PIPELET, s'asseyant.

Mon Dieu, non ! Depuis trois mois, ce pauvre M. Férand se sèche sur pied ; il jaunit comme un citron, il a les yeux rouges comme un lapin blanc ; on ne sait pas ce qui lui est arrivé, ce n'est vraiment plus le même homme. L'autre jour, je croiriez-vous, je suis entrée dans sa chambre sans me faire entendre, il était à genoux, il pleurait, parole d'honneur, il pleurait, et il disait : Reviens ! reviens ! reviens !

RIGOLETTE.

A qui disait-il de revenir ?

M^{me} PIPELET.

Ah ! c'est ce que je ne sais pas ; mais, pour sûr, ce n'est pas au Maître-d'École, qui vient tous les deux ou trois jours lui faire une scène, lui reprocher d'avoir fait enlever Fleur de Marie.

RIGOLETTE.

Pauvre Fleur de Marie !... qu'est-elle devenue... où est-elle ?... Voilà une aventure extraordinaire...

M^{me} PIPELET.

Oui... extraordinaire... c'est le mot... Je la vois encore le jour où M. Férand allait l'emmenner à Saint-Mandé... Elle dit deux mots en pleurant à l'oreille du prince, et crac !... au lieu de monter dans le fiacre... la voilà partie avec le prince dans un bel équipage.

RIGOLETTE.

C'était bien plus gentil, il faut en convenir... Vous rappelez-vous la figure de votre M. Férand, hein ?... (Riant.) Il avait un nez !...

M^{me} PIPELET.

C'est vrai qu'il n'était pas gai... mais ce qui est bien plus triste encore, ce sont ces pauvres Morel... Depuis le vol du diamant, ils n'ont été que de mal en pis. Eux, autrefois si lettrés, si tranquilles, les voilà tous dans la mansarde... Le père Morel, après avoir tout vendu et mis en gage, est tombé malade... maintenant le joaillier lui retient la moitié de sa paie pour achever de se rembourser du diamant... les pauvres gens manquent de tout, et les deux enfans, à peine vêtus, ne mangent pas à leur faim. Qu'est-ce qui frappe donc à la porte ? .

GERMAIN, au dehors.

C'est moi !

M^{me} PIPELET

Eh ! mais.... c'est M. Germain qui ne veut pas faire le tour, et qui demande à entrer par la porte condamnée... Faut-il ouvrir ?...

RIGOLETTE.

Ouvrez... ouvrez. .

SCENE III.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Bonjour, mademoiselle Rigolette, je vous apporte les plumes que vous m'avez prié de vous tailler.

RIGOLETTE.

Ça tombe bien... j'étais en train de faire mes comptes... Voulez-vous finir d'écrire... ça fera honneur à mon livre, une si belle main ! Je n'ai plus que deux articles à inscrire... deux sous de raisin et une voie d'eau... Additionnez mon mois.

M^{me} PIPELET.

Allons, je descends près d'Alfred ; il y a plus d'une heure que je suis dans l'escalier, je suis sûre qu'il est inquiet de sa Stasia. Adieu... mamselle Rigolette...

RIGOLETTE.

Adieu... mam' Pipelet... adieu...

SCÈNE IV.

RIGOLETTE, GERMAIN.

GERMAIN.

Enfin, nous voilà seuls !

RIGOLETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça fait que nous soyons seuls ?

GERMAIN.

Ça fait que je puis vous parler.

RIGOLETTE.

Tiens ! ce que vous me dites de gentil quand il y a du monde, ça ne compte donc pour rien ?

GERMAIN.

Au contraire, c'est que je n'en dis pas assez.

RIGOLETTE.

Ah bien ! alors, ça va être très agréable et je vais prendre mon ouvrage pour vous écouter.

GERMAIN.

Ah ! je vous en prie, mademoiselle Rigolette, parlons sérieusement.

RIGOLETTE.

Sérieusement... décidément ça ne va pas être amusant. (Dévidant un écheveau de fil.) Prêtez-moi vos deux mains, je vais vous les rendre.

GERMAIN.

Mademoiselle Rigolette, je vous aime.

RIGOLETTE.

Et moi donc !

GERMAIN.

Vous m'aimez ?

RIGOLETTE.

Certainement : vous êtes bon, complaisant, doux... est-ce que je peux ne pas vous aimer ?

GERMAIN.

Mais dites-moi, bien vrai, bien vrai; comment est-ce que vous m'aimez ?

RIGOLETTE.

Bien vrai, bien vrai, je vous aime comme un excellent voisin.

GERMAIN.

Mais ce n'est pas cela, je voudrais être aimé comme amant.

RIGOLETTE.

Comme amant ! Ah ! bien par exemple, voilà une idée folle ! comme amant ! Est-ce que j'ai le temps !

GERMAIN.

Qu'est-ce que le temps fait à cela ?

RIGOLETTE.

Le temps ! mais c'est tout pour moi... Ah bien ! je n'aurais qu'à être jalouse, à me faire des peines de cœur ! Eh bien ! est-ce que je gagne assez d'argent pour pouvoir perdre deux ou trois jours à pleurer, à me désoler ? et si on me trompait... du désespoir ! C'est pour le coup que je serais terriblement arriérée...

GERMAIN.

Mais si je demande que vous m'aimiez, c'est pour devenir votre mari.

RIGOLETTE.

Mon mari ! mais vous êtes pauvre comme moi.

GERMAIN.

J'ai un vieil oncle qui me laissera au moins mille écus.

RIGOLETTE.

Mille écus ! Oui, mais en attendant nous n'aurions rien. Voyez les Morel... voilà où ça mène.

GERMAIN.

Mais vous avez beau travailler, si vous tombiez malade ?

RIGOLETTE, riant.

Moi, malade ! est-il drôle... Ah ça ! pour qui voulez-vous donc que je tombe malade ? Je mange à ma faim, je bois à ma soif, je dors comme une marmotte, je chante comme une alouette, j'ai de l'ouvrage, dix-huit ans... le cœur libre, joyeux... Est-ce qu'on tombe malade avec ça.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIPELET.

PIPELET.

Ah ! mademoiselle Rigolette, une chaise ! par pitié une chaise !

RIGOLETTE.

Ah ! mon Dieu ! monsieur Pipelet, comme vous êtes pâle ?

PIPELET.

Mademoiselle, le monstre maintenant en veut au repos de mon ménage.

RIGOLETTE.

Cabrion, peut-être ?

PIPELET.

Savez-vous ce qu'il fait maintenant ? il veut faire croire à Anastasie que j'ai des allures... Tout à l'heure il est passé dans la rue avec une grosse blonde qui a eu l'impudence de m'envoyer des baisers à travers les carreaux de ma loge... et je ne ja connais pas !... A cette-vue là, mon épouse m'a traité de suspect, de gros impur, et je vous le jure sur l'honneur... (Se frappant le front.) Ah ! mon Dieu ! c'est effrayant ! Ah ! le gueux !

GERMAIN, regardant autour de lui.

Qu'avez-vous donc ?

PIPELET.

Ce monstre m'ahurit tellement qu'il me fait perdre la mémoire... J'apportais une lettre à mademoiselle Rigolette... Ah ! scélérat de Cabrion !

RIGOLETTE.

Une lettre pour moi ! Tiens, je n'en ai jamais reçu...

GERMAIN.

Avec un beau cachet, de belles armes.

PIPELET.

Moi je voudrais en recevoir une .. de lettre billet d'enterrement de Cabrion.

RIGOLETTE.

Ah ! quel bonheur ! des nouvelles de Fleur de Marie.

GERMAIN.

Où est-elle ? que fait-elle ?

RIGOLETTE.

Écoutez : « Ma chère Rigolette, aujourd'hui » seulement on me permet de vous donner de » mes nouvelles, tant on a pris de précautions » pour empêcher certaines mauvaises gens de me » retrouver. Je suis bien heureuse, je vous le jure ; » je ne regrettais qu'une chose, c'était de ne pou- » voir vous écrire, à vous qui la première m'a » vez aimée, mais qui maintenant n'êtes plus » seule.

GERMAIN.

Voilà de bonne nouvelles à donner au Chon-

LES MYSTÈRES DE PARIS,

rineur, qui demain viendra toucher sa petite pension.

RIGOLETTE.

» Bientôt, je crois, je partirai pour bien loin, bien loin, mais pas sans vous avoir revue. Quelqu'un avec qui vous avez causé une fois, et qui a été ma providence, ira vous voir aujourd'hui ou demain; je l'aime encore davantage depuis qu'il m'a promis que ma gentille Rigolette embrasserait encore une fois sa Fleur de Marie.»

GERMAIN.

Sa providence! sans doute le prince.

PIPELET, se frappant le front.

Ah! le bandit!

RIGOLETTE.

Eh! vous m'avez fait peur, monsieur Pipelet.

PIPETET.

Il m'hébète tout à fait... J'oublie que j'ai là encore un papier timbré pour M. Morel.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ce papier timbré?

GERMAIN, prenant le papier.

C'est un commandement.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un commandement?

GERMAIN.

S'ils ne paient pas dans la journée, dès demain on aura le droit de saisir tout ce qu'ils ont...

RIGOLETTE.

Et ils ont si peu...

GERMAIN.

Et de mettre ce pauvre Morel en prison.

RIGOLETTE.

Mais monsieur Férand qui lui a prêté, ne consentira pas.

GERMAIN.

Le billet n'est plus entre ses mains; il faudrait qu'il payât lui-même, et il dit qu'il n'en a pas le moyen.

RIGOLETTE.

Et ce méchant huissier continue les poursuites, malgré l'à-compte que vous lui avez donné?

GERMAIN.

Mon Dieu, oui!...

RIGOLETTE.

Oh! si j'avais encore des économies, je casserais toutes mes tirelires... (Germain va vivement prendre son chapeau.) Vous allez à votre bureau?

GERMAIN.

Il faut d'abord que je fasse une petite course à deux pas d'ici.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce donc?

GERMAIN.

Vous le saurez plus tard, et vous n'en serez pas fâchée. Dans un instant je reviendrai et je frapperai à cette porte.

(Montrant la porte du fond.)

RIGOLETTE.

Et je vous ouvrirai; moi, je vais monter avec monsieur Pipelet chez les Morel, je tâcherai de les remettre un peu. Au revoir, mon voisin.

GERMAIN.

A tout à l'heure.

PIPELET, à Germain.

Monsieur Germain, rendez-moi un service énorme... En descendant, regardez donc si Cabrion est encore dans la rue...

GERMAIN.

Oui, monsieur Pipelet, je vous le dirai.

RIGOLETTE.

Venez donc, monsieur Pipelet.

PIPELET.

Voilà! (En s'en allant.) Pourvu qu'il ne soit pas encore là avec sa grosse blonde.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE VI.

FÉRAND, seul.

(Quand tout le monde est sorti par la droite, on entend frapper à la porte de gauche.)

Personne! j'en ai pu rien saisir de leur entretien... Cette lettre que j'ai vue tout à l'heure en bas, cette lettre cachetée aux armes de la marquise d'Harville et adressée à Rigolette, où peut-elle être? Cette ouvrière ne connaît pas Mme d'Harville, mais le prince la connaît, et il y a trois mois qu'il a Fleur de Marie en son pouvoir; de puis ce temps, efforts, ruses, persévérance, fatigues, tout a été inutile; mais où la cache-t-il donc? Ah! cette lettre! cette lettre... (Cherchant.) Rien! rien! (Tombant assis.) Moi! moi! à mon âge, dominé de la sorte. S'il y a des furies, au lieu de remords, elles ont choisi pour moi cet épouvantable amour. (Avec rage.) Mais ôtez donc de mon cœur cette main de fer qui l'écrase, ce feu qui le ronge!... Et ma tête, ma tête, qui ne sait plus penser, qui oublie la réalité, et rêve... rêve toujours... (Se levant.) Si on venait... il faut chercher, vite... (Cri de joie.) Ah! la voilà!... la voilà!... C'est d'elle, elle a écrit cela! (Il rit.) Elle est chez Mme d'Harville... Oh! cette fois, tu es à moi, bien à moi, cette fois! car je connais ta retraite.... l'audace et l'or feront le reste... Oui, l'or pour elle, je sacrifierai de mon or... de mon sang... rien ne me coûtera, rien... Je braverai tout... (Avec menace.) Le temps, l'absence, les obstacles, loin de calmer ma passion, l'ont exaspérée jusqu'à la frénésie.



Cinquième Tableau. — Les Morel.

Le théâtre représente une mansarde. Au fond, les enfans et M^{me} Varner. A droite, Madeleine Morel, dans un grand fauteuil. Vers la gauche, établi avec une meule. Quelques pierres précieuses brillent à côté. Du côté gauche une porte. Toute la scène est faiblement éclairée par une chandelle posée sur la table. Morel, épuisé par la fatigue et la veule, a laissé tomber sa tête sur la meule et s'est endormi.

SCÈNE I.

MOREL, MADELEINE, M^{me} VARNER,
LES ENFANS.

(M^{me} Varner, dont tout l'extérieur trahit l'idiotisme, se lève lentement, parcourt la chambre et va à l'établi.)

MADELEINE, à mi-voix.

Ma mère, où allez-vous donc ? N'allez pas là... Ne touchez pas aux diamans. Vous savez ce qu'il nous en coûte.

(M^{me} Varner se chauffe à la chandelle ; puis, en regardant avec avidité les pierres, elle se brûle la main, et pousse un cri.)

MOREL, se réveillant.

Qu'avez-vous, la mère ? Recouchez-vous, ne faites pas de bruit... Madeleine et les enfans dorment.

L'AINÉ DES ENFANS, levant la tête.

Je ne peux pas dormir.

MADELEINE.

J'avais peur de l'éveiller, Morel, sans cela je t'aurais demandé à boire...

MOREL.

Tout de suite ! Félix, va donner à boire à ta mère. (A l'idiot.) Ah ! ça, allons-nous finir. Nous allons nous fâcher, couchez-vous tout de suite ! Au lit, au lit. (La vieille se couche en grommelant.)

FÉLIX vient à son père en criant :

Papa ! papa !

MOREL.

Quelle vie ! quelle vie !

MADELEINE, pleurant.

Est-ce ma faute, si ma mère est idiote ?

MOREL.

Est-ce la mienne ? Qu'est-ce que je demande ? de me tuer au travail pour vous... Je ne me plains pas... Tant que j'aurai de la force, j'irai ; mais je ne peux pas non plus faire mon état et être gamin de fou, de malade et d'enfans.

MADELEINE.

Mon Dieu, que j'ai soif !

MOREL, à Félix.

Donne vite, Félix. (S'arrêtant.) Mais ça va être trop froid ; ça te fera du mal.

MADELEINE.

Tant mieux ! Tout sera fini.

MOREL.

Madeleine, ne me parle pas comme ça, je ne le mérite pas... Tiens, je t'en prie, ne me fais pas de chagrin.

MADELEINE.

Mon Dieu ! je ne veux pas t'en faire... mais quand je vois à quoi je te sers, à quoi servent nos enfans...

MOREL.

Nos enfans ! ils servent à me donner du courage ; sans eux, je ne me tuerais pas à travailler ; sans eux, il y a long-temps que le découragement... que le désespoir...

MADELEINE.

Oui, mais ces enfans, ces enfans !

MOREL.

Tu vois donc bien qu'ils sont bons à quelque chose.

MADELEINE, qui à bu.

Mon frisson redoublé je n'ai plus la force de trembler.

MOREL, ôtant sa veste, et la mettant sur les genoux de sa femme.

Réchauffe-toi.

MADELEINE.

Oh ! tu es bon... J'ai eu tort tout à l'heure, il ne faut pas m'en vouloir... et quand je pense qu'avec un de ces diamans qui sont là...

MOREL.

Puisqu'ils ne sont pas à nous.

MADELEINE.

Mon Dieu ! que nous sommes malheureux !

MOREL, assis sur le bras du fauteuil et lui tenant une main dans les siennes.

Chacun a ses peines, les grands, comme les petits ; car enfin sans ce diamant volé qu'il nous a fallu payer, nous ne serions pas dans la misère. Le travail et l'ordre ne nous avaient-ils pas donné l'aisance et le bonheur ?

MADELEINE.

Oui, mais en attendant, le boulanger ne veut plus nous accorder de crédit... Comment vas-tu faire ?

MOREL.

Je n'en sais rien.

MADELEINE.

Voilà le jour, éteins donc la chandelle qui brute pour rien. (Morel éteint la chandelle.) Mais à quot penses-tu donc ? tu ne dis rien.

MOREL.

Je pense à ce billet pour lequel on nous poursuit.

MADELEINE.

Que M. Férand le paie.

MOREL.

Mais, ma fille, ce n'est pas à M. Férand à le payer, puisque c'est nous qui avons reçu l'argent.

MADELEINE.

Oh ! les riches, les riches !

MOREL.

Mon Dieu ! les riches ne sont pas plus mauvais que nous... seulement ils ne savent pas... ils ne peuvent pas croire qu'il y a des gens malheureux comme nous.

MADELEINE.

Oh ! tu es meilleur que moi, toi, et peut-être plus juste ! Mon pauvre homme, reprends ta veste, tâche de te reposer un peu, de dormir, tu oublieras....

MOREL, allant à son établi.

Dormir ! oublier ! non ! non ! je n'ai pas le temps, il faut que je travaille.

SCENE II.

LES MÊMES, BOURDIN, MALICORNE, puis RIGOLETTE.

BOURDIN, entrant.

Monsieur Morel?...

MOREL, étonné.

Deux hommes !

LES ENFANS, se levant et courant près de leur mère.

Maman ! nous avons peur.

MADELEINE.

Mon ami, prends garde...

MOREL, s'avançant.

Que voulez-vous, messieurs ?

BOURDIN.

Jérôme Morel ?

MOREL.

C'est moi,

BOURDIN.

Ouvrier lapidaire ?

MOREL.

C'est moi.

BOURDIN, regardant avec étonnement le défilé de la mansarde.

Bien sûr ?

MOREL.

Encore une fois, c'est moi... Que voulez-vous ? Expliquez-vous... sortez ou j'appelle la garde.

LES MYSTÈRES DE PARIS.

BOURDIN.

S'il y a quelqu'un qui puisse avoir besoin de la garde, c'est nous, vu qu'elle nous prêtera main-forte pour vous conduire en prison, si vous résistez.

MOREL.

En prison, moi ?

BOURDIN.

Oui, à Clichy.

(Rigolette entre et reste stupéfaite et en silence.)

MOREL.

A Clichy !

BOURDIN.

A la prison pour dettes ; nous sommes gardes du commerce.

MADELEINE.

Ah ! mon Dieu ! c'est le billet de M. Férand.

BOURDIN.

Voilà le jugement en règle.

(Abattement général.)

RIGOLETTE.

Ah ! je m'en doutais... J'ai bien fait d'avertir M. Germain...

MADELEINE.

Morel, va trouver M. Férand.

BOURDIN.

Cela ne regarde pas M. Férand, c'est M. Petit-jean qui fait poursuivre. Voyons, payez-vous ?

RIGOLETTE.

Eh ! messieurs, vous voyez bien qu'il ne peut pas payer.

BOURDIN.

En ce cas, marchons !

MOREL.

J'irai en prison, si vous le voulez.

MADELEINE.

Morel ! mon ami !

MOREL, avec angoisse.

Mais je ne pourrai pas travailler en prison... on ne me confiera pas de pierres... on croira que je suis un mauvais sujet...

MADELEINE, lui tendant la main qu'il va prendre.

Ah ! mon pauvre homme ! mon pauvre homme !

RIGOLETTE, à part.

Et M. Germain qui ne vient pas ! son ami sera parti sans lui laisser d'argent. (Allant à Bourdin.) Si je vous promettais huit francs, dix francs par mois ?

BOURDIN.

Pour payer cinq cents francs et les frais ? non, non, de l'argent comptant.

RIGOLETTE.

Je vendrai ma commode de noyer.

BOURDIN.

Allons donc ! (A Morel) Une dernière fois, suivez-nous !

MOREL.

Eh bien ! faites jusqu'au bout votre métier... arrachez mes enfans qui me retiennent, dénouez de mon cou les bras de ma femme, livrez-nous tous à l'abandon, à la misère, mais je ne puis pas m'en aller volontairement.

BOURDIN.

Dame ! mon brave homme, c'est vous qui l'au-
rez voulu. Il faut bien que nous fassions notre
tat.

RIGOLETTE, poussant un cri de joie.

M. Germain !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERMAIN, puis LE CHOURI-
NEUR, LE COMMISSAIRE et FÉRAND.

BOURDIN et MALICORNE,

Qu'est-ce que c'est ?

GERMAIN.

Laissez cet homme.

BOURDIN, se retournant et voulant se mettre en
défense.

Voulez-vous vous opposer à la loi ?

GERMAIN.

Non, je veux vous payer. (Cri général.)

BOURDIN.

J'aime mieux ça, mais c'est drôle.

MOREL, venant à lui.

Monsieur Germain... mais vous ne me con-
naissez pas.

GERMAIN.

Faut-il donc être parents ou amis pour se se-
courir ?

MOREL, à Madeleine.

Quand je te disais que ceux qui ont quelque
chose sont bons quand ils le savent.

LE CHOURINEUR, entrant.

On m'a dit en bas qu'il y avait du bruit chez
vous, monsieur Morel... Si vous avez besoin
d'un coup de main, me voilà...

RIGOLETTE, montrant Germain.

On n'a plus besoin de rien. Il a payé.

LE CHOURINEUR, prenant la main de Germain.

Tonnerre ! c'est bien, ça !

RIGOLETTE, à Bourdin et à Malicorne.

Messieurs, nous ne voulons pas vous retenir,
nous, et quand vous aurez rendu son reste à ce
brave garçon, vous serez libres...

BOURDIN, pendant que Malicorne écrit sur l'établi.
Voilà, mademoiselle.

(Il lui remet une pièce d'argent.)

RIGOLETTE.

Comment ! on vous doit cinq cents francs, et,
sur mille francs, vous rendez cent sous.

BOURDIN.

Cinq cents francs de capital, oui, puis quatre
cent quatre-vingt-quinze francs de frais.

LE CHOURINEUR.

Oh ! les bédouins !... Oh ! les pousse-misère !...
(Entrée du commissaire.) Tiens ! monsieur le com-
missaire !...

MOREL, au commissaire, et avec crainte.

Monsieur... que demandez-vous ?

LE COMMISSAIRE.

Je cherche M. Germain.

RIGOLETTE.

Le voilà, monsieur le commissaire, le voilà,
c'est lui qui vient de payer mille francs pour
M. Morel.

BOURDIN.

C'est vrai, monsieur le commissaire.

(Férand paraît à la porte.)

LE COMMISSAIRE, à Germain.

Vous êtes commis chez M. Férand ?

GERMAIN.

Oui, monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, sur une dénonciation portée contre
vous, je suis forcé de vous arrêter.

TOUS, excepté Férand.

Lui !

GERMAIN.

Moi, monsieur !... Il y a erreur.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes accusé d'avoir soustrait fraudulen-
nement trois billets de mille francs dans la caisse
qui vous est confiée.

GERMAIN.

Qui a dit cela ?

FÉRAND.

Moi, monsieur, qui ne sait pas transiger avec
l'improbité.

GERMAIN.

C'est une infâme calomnie !

FÉRAND.

Monsieur, il y a quelques jours vous me de-
mandiez de vous avancer cinquante francs, vous
ne possédiez donc pas cette somme que vous ve-
nez de payer, et qui provient nécessairement de
ce vol.

GERMAIN.

En effet, cette somme ne m'appartient pas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, faites-en connaître l'origine.

GERMAIN.

Un ami vient de me la prêter ce matin.

LE COMMISSAIRE.

Nommez cet ami, monsieur, son témoignage
peut être d'un grand poids.

GERMAIN.

C'est M. Henri d'Herbin, qui demeure place
de l'Hôtel-de-Ville, 40.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ! monsieur, allons chez lui

GERMAIN.

Malheureusement il vient de partir à l'instant

FÉRAND.

Je n'ai rien à dire ; c'est à monsieur le commis-
saire à juger la valeur d'une telle justification

RIGOLETTE.

Mais je sais, moi, que c'est vrai : M. Germain a été hier chez cet ami, et il est revenu me dire qu'il espérait avoir la somme aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

En présence de l'accusation portée par un homme comme monsieur Férand, et des allégations vagues que vous y opposez, je regrette, monsieur, d'être obligé de remplir un devoir rigoureux. (A Bourdin.) Monsieur, veuillez me remettre...

MOREL, à Germain.

Quoi ! pour moi vous avez fait cela ?

LE CHOURINEUR.

C'est égal, vous êtes tout de même un fameux coeur !

GERMAIN.

Oh ! monsieur le commissaire, je vous suivrai sans crainte; l'erreur de M. Férand, si c'est une erreur, sera reconnue. Soyez tranquille, ma demoiselle Rigolette.

(Le commissaire fait signe à Germain de le suivre, au moment où Rigolette, qui les suit, se laisse aller à sa douleur.)

LE CHOURINEUR, s'approchant d'elle, dit à mi-voix.

Ne pleurez pas, mamselle. En prison, il aura besoin d'un ami... on tâchera d'y pourvoir.

(Il sort.)

BOURDIN, rendant l'argent.

Ah ça ! je n'en finirai donc pas ! Allons, saisis tout ici, Malicorne.

FÉRAND, à l'huissier.

Attendez ! (A Morel, qui est resté accablé.) Monsieur Morel, voyons, soyez raisonnable, vous voyez bien que tout le monde partage votre douleur ; je viens offrir un à-compte, mais je ne peux pas tout faire, aidez-moi.

MOREL.

Monsieur, je n'ai rien.

FÉRAND.

Vous avez cette chaîne qui a de la valeur.

MOREL.

Je vous ai dit que ma mère...

FÉRAND.

Eh ! mon Dieu ! est-ce dans un pareil moment

que vous devez écouter les scrupules d'une femme qui n'a plus sa tête ? Voyons, profitez de son sommeil.

MOREL.

Eh bien ! vous l'emportez ; la pensée de laisser ma famille seule et sans soutien me décide.

(Rodolphe entre et remet un billet à Bourdin, qui, après avoir été payé, sort avec Malicorne.)

MOREL va à Mme Varner, s'apprête à détacher la chaîne, puis s'arrête et dit avec désespoir :

Ah ! le courage me manque... Cette chaîne, elle n'est pas à moi, elle n'est pas même à madame Varner.

FÉRAND, avec impatience.

Monsieur Morel !

MOREL.

Je vous dis que cette chaîne est un dépôt, qu'elle appartient aux parens d'une enfant.

RODOLPHE, qui a écouté ces derniers mots.

Oh ! mon Dieu ! que dit-il ?

FÉRAND, enlevant la chaîne à Mme Varner.

Je la tiens !

MOREL.

Elle appartient aux parens d'une jeune enfant enlevée à Mme Varner.

RODOLPHE, arrachant la chaîne des mains de Férand.

Ma fille !

TOUS.

Sa fille !

RODOLPHE.

Tout ce qui reste de ma fille ! enlevée ! perdue ! honnête Morel.

MOREL.

Oh ! pardonnez-nous !

MADELEINE, à Morel, lui montrant que les gardes du commerce sont partis.

Et il vient de nous sauver !... Monseigneur, moi et les enfans voudrions bien vous remercier.

(Rodolphe s'approche de Madeleine qui lui prend les mains, les enfans sont à ses pieds)

FÉRAND, à part.

Fleur de Marie, fille de la comtesse Sarah... Le prince est son père... et la chaîne m'échappe..

Oh ! que j'ai bien fait d'écrire au Maître-d'Éco

Demain Fleur de Marie ne sera plus en leur pouvoir.

Sixième Tableau. — Le Parc de madame d'Harville.

Le théâtre représente une partie du parc de M^{me} d'Harville. A gauche, mur de clôture, interrompu vers le quatrième plan par une grille. Aux troisième et deuxième plans, un pavillon avec porte sur la scène. Au fond, pièce d'eau garnie d'une balustrade. A droite, arbres, charmilles. A quelque distance, à droite, est censée la ferme.

SCÈNE I.

M^{me} D'HARVILLE, assise, FLEUR DE MARIE, finissant d'arranger un bouquet qu'elle lui apporte.

FLEUR DE MARIE.

Regardez-donc, madame, le beau bouquet.

M^{me} D'HARVILLE.

Il est charmant.

FLEUR DE MARIE.

Daignez l'accepter, je vous prie?

M^{me} D'HARVILLE.

Avec plaisir, ma chère enfant... Eh bien!... vous vous trouvez donc heureuse ici?...

FLEUR DE MARIE.

Ah!... si vous saviez quelle est ma joie, lorsque chaque matin, je m'éveille dans la jolie chambre que j'habite... moi qui vivais naguère dans le plus triste séjour.

M^{me} D'HARVILLE.

Allons, allons, il faut chasser de votre esprit ces douloureux souvenirs... ne plus songer à ce temps-là?

FLEUR DE MARIE.

N'y plus songer? madame... N'est-ce pas de ce temps-là que date ma profonde reconnaissance pour vous et monseigneur? Toute méprisée, tout abandonnée que j'étais, n'a-t-il pas daigné me dire de consolantes paroles? Aussi, je prie Dieu, chaque jour, de vous combler de ses dons... Car, hélas! le pauvre ne peut que prier pour ses bienfaiteurs.

M^{me} D'HARVILLE.

Eh bien! soyez satisfaite, mon enfant, vos vœux sont comblés... je puis vous en faire maintenant la confidence, la signature de mon contrat de mariage avec le prince est fixée à demain soir, et, aussitôt après, nous partons pour l'Allemagne.

FLEUR DE MARIE.

Il serait vrai... Oh! merci, mon Dieu... vous n'avez entendue!

M^{me} D'HARVILLE.

Et vous ne regretterez pas la France?

FLEUR DE MARIE.

Excepté Rigolette, à qui vous m'avez permis

d'écrire hier, que pourrai-je regretter auprès de vous, auprès de monseigneur pour qui j'éprouve une reconnaissance presque religieuse.

M^{me} D'HARVILLE.

Oh! vous avez raison... il n'y a pas une âme plus grande, plus belle que la sienne... Pourquoi faut-il que son cœur ait été si cruellement blessé...

FLEUR DE MARIE.

Lui... si bon, il aurait des chagrins?...

M^{me} D'HARVILLE.

De bien amers; ce matin même il m'apprend qu'une circonstance fatale vient de réveiller dans son cœur les plus douloureux regrets, au sujet d'une fille qu'il idolâtrait, et qu'il a perdue toute enfant... C'est pour cela que je vais le rejoindre à Paris.

FLEUR DE MARIE.

Vous ne resterez pas long-temps?

M^{me} D'HARVILLE.

Non, mon enfant; dans l'après-midi nous serons de retour. M^{me} Dubreuil, en présidant à la pêche de l'étang, aux apprêts du mariage du fermier Bastien, qui a lieu demain, restera près de vous; s'il y a, pendant mon absence, quelque aumône à faire... vous savez que vous avez tout pouvoir...

FLEUR DE MARIE.

Merci, merci, madame... consoler les douleurs que j'ai senties, c'est un double bonheur... Allons, puisqu'il le faut, partez pour quelques heures, votre présence aimée calmera le chagrin de mon bienfaiteur... Il avait une fille!... Oh! comme elle l'aurait aimé... adoré... car enfin, elle aurait entendu dire partout que son père secourait le pauvre, relevait le faible, donnait à l'abandonné force et courage, et quoique née princesse, et près du trône, elle eût été encore plus fière du cœur de son père que de sa naissance souveraine.

M^{me} D'HARVILLE.

Marie! Marie! ces paroles, cet enthousiasme, sont notre plus douce, notre plus chère récompense.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} DUBREUIL.

M^{me} DUBREUIL.

La voiture de madame la marquise vient d'arriver à la ferme.

M^{me} D'HARVILLE.

Adieu, chère enfant...

FLEUR DE MARIE.

Permettez-moi de vous reconduire.

(Elles sortent; le Maître-d'École ouvre la porte du petit pavillon et les regarde s'écarter.)

SCÈNE III.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Très bien, me voilà parfaitement au courant... Grâce à ce pavillon de concierge, dont je suis parvenu à ouvrir la porte donnant à l'extérieur, j'ai pu trouver un observatoire commode : si nous savons bien mener notre barque, notre fortune est faite... On se dispute Fleur de Marie.. D'un côté Barbe-Rouge, de l'autre cette comtesse qui, pour quelque intrigue d'héritage sans doute, a besoin d'une jeune fille sans parents, sans origine connue... Lequel des deux satisferons-nous, M. Férand ou M^{me} la comtesse Mac-Grégor?... Ne nous en inquiétons pas... Il faut, avant tout, se hâter d'agir... Depuis hier, rien encore! (Regardant à la grille.) C'est singulier, dans l'avenue... ce gros gaillard avec ce petit jeune homme... on dirait qu'il m'appelle... Il me fait des signes... C'est François.

SCÈNE IV.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, FRANÇOIS, SARAH, déguisée en homme.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tout va!

FRANÇOIS.

La Chouette m'a dit d'amener...

(Il indique la comtesse.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Madame la comtesse sous ce déguisement! madame la comtesse est impatiente... (A François.) Vois si l'on ne peut nous interrompre.

SARAH.

Qu'avez-vous fait?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je n'ai pu prendre encore que des renseignements.

SARAH.

Vous aviez promis qu'hier soir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Les circonstances ne m'ont pas servi.

SARAH.

Et cette nuit?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Cette nuit... rien... J'ai eu beau rôder autour du château... peine inutile.. entièrement impossible. Evidemment on est sur ses gardes. Dès que la jeune fille met le pied hors du parc, des domestiques la suivent.

SARAH.

S'il le faut, je doublerai la récompense promise.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais que voulez-vous faire de la jeune fille?...

SARAH.

Oh! ne craignez rien pour elle... si mes espérances se réalisent, le sort le plus brillant lui est assuré... Elle est destinée à remplacer une jeune fille dont on pleure la mort depuis dix ans.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah! je comprends... il s'agit de dire aux parents: Vous croyez votre fille morte, elle ne l'était pas...

SARAH, à part.

Si mon plan réussit, le prince croira retrouver sa fille... notre mariage légitimera sa naissance et mes rêves d'ambition seront satisfaits. (Haut.) Vous affirmerez tous les détails que je vous communiquerai sur l'enfant, afin de rendre la fable plus complète.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Soyez tranquille.

SARAH.

Demain à dix heures du soir soyez chez moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A dix heures j'y serai.

SARAH.

Vous entrerez par la porte du jardin qu'on laissera ouverte...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Bien!...

SARAH.

Je vous attendrai seule.. nous convenirons de tout .. mais il me faut cette jeune fille.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mon intérêt vous répond de mon zèle

SARAH.

Dussiez-vous rester ici une semaine. un mois..

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce serait inutile, on doit partir dans la nuit de demain et emmener la jeune fille.

SARAH.

Eh bien! jusqu'à demain... Cet homme ne peut-il pas nous seconder?

FRANÇOIS.

C'est que je ne sais pas si nous pourrions rester ici jusqu'à demain.

SARAH.

Comment!

FRANÇOIS, avec des signes d'intelligence.

Là, dans le village, au coin du tourne-ride, je viens de reconnaître la laitière, tu sais... Eh bien, elle est en deuil... de son mari.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Diable!...

FRANÇOIS.

Tu vois qu'il ne faut pas faire de vieux os ici.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah! la laitière est en deuil?... Pardon, madame, mais on peut faire d'un obstacle un moyen... Vous n'avez aucune raison pour ne pas paraître devant cette femme?

SARAH.

Sans doute.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Daignez prendre la peine d'aller jusqu'au tourne-ride dire à la laitière que vous venez du château où l'on a appris avec intérêt la mort de son mari, les pertes qu'elle a éprouvées et qu'on est disposé à la secourir... Engagez-la à venir ce matin ici.

SARAH.

Mais à quoi bon?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est ce que je n'ai pas maintenant le temps de vous expliquer... François va vous indiquer la maison de la laitière, moi je ne puis m'éloigner... (Il les reconduit jusqu'à la grille, Fleur de Marie rentre par la droite.)

SCÈNE V.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, FLEUR DE MARIE,
puis FRANÇOIS.

FLEUR DE MARIE.

J'aurai laissé ici ma balle; j'avrage ou j'ai mis l'argent que m'a donné M^{me} d'Harville pour les pauvres.

(Elle va vers le banc, le Maître-d'École rentre sur scène.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous serez la dispensatrice du bien que nous pourrions faire, a dit M^{me} d'Harville à Fleur de

Marie... Cette petite phrase n'a l'air de rien en bien! elle suffit.

FLEUR DE MARIE, l'apercevant.

Oh! qu'ai-je vu!.. Mon Dieu! mon Dieu! qui me sauvera? Cet homme, que vient-il faire ici?

(Elle se blottit derrière le massif.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

J'ai basé là-dessus la réussite de mon projet... Il est vrai que j'avais là sous la main cette enragée laitière. (Voyant entrer François.) Déjà... qui te ramène?

FRANÇOIS.

La peur...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comment?

FRANÇOIS.

Je n'ai pu parler devant la comtesse. Ça va mal; Benoît et Barbillon sont arrêtés, et la Chouette m'a chargé d'une lettre pour toi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Une lettre! (Il la prend et lit.) « On a des soupçons... Hier, on est venu faire des perquisitions; à ce moment-là, Barbe-Rouge est entré; il voulait savoir si tu avais réussi... Arrêté, interrogé, il a été obligé de se faire connaître... Juge quelle a été ma surprise, lorsque j'ai reconnu en lui... M. Férand, de la rue du Temple. » (S'interrompant.) Jacques Férand! lui! lui en mon pouvoir! Je puis donc le dominer à mon tour. (Continuant de lire.) « Comme il n'y avait rien contre lui, on l'a relâché aussitôt. » Jacques Férand, te voilà mon esclave!

FRANÇOIS.

Eh bien! que dis-tu?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je dis qu'aussitôt que nous serons maîtres de la petite, nous la conduirons chez la Martial, à l'île des Ravageurs, et nous irons tous deux ce soir à Paris, voir les affaires de plus près.

FRANÇOIS.

Tu es donc sûr de réussir?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est ce que tu vas voir... On vient... filons... (Il entre avec François dans le pavillon, dont il ferme la porte. Fleur de Marie sort du massif. La musique indique des pas plus voisins.)

FLEUR DE MARIE.

A peine si je puis me soutenir! Ce n'est pas le hasard qui amène ces hommes ici... J'ai tout entendu... Ils machinent quelque complot contre moi... contre la marquise... contre mon bienfaiteur... Avant ce soir ils sauront le péril qui les menace... Du monde!... Ah! je veux être seule... je veux pouvoir pleurer...

ACTE III, TABLEAU VI, SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

FLEUR DE MARIE, M^{me} DUBREUIL, LA LAITIÈRE, PIERRE, DOMESTIQUES du château, PÊCHEURS, PAYSANS, PAYSANNES.

M^{me} DUBREUIL, à divers paysans.

Allons! apprêtez les filets, c'est vous qui les lancerez, tout le monde les tirera... Les femmes apprêteront les paniers. (A la laitière, qui est en deuil.) N'ayez pas peur, venez, mademoiselle est bien bonne. (Au moment où Fleur de Marie va sortir, M^{me} Dubreuil l'arrête.) Mademoiselle, voilà une pauvre veuve que M^{me} la marquise m'a dit de vous recommander.

FLEUR DE MARIE, tendant, sans regarder, la bourse que lui a donnée M^{me} d'Harville.

Tenez, ma brave femme.

LA LAITIÈRE.

Ah! mademoiselle, moi et mes enfants, allez, nous méritons bien votre pitié; après trois mois de maladie qui nous ont ruinés, mon mari vient de mourir des suites des blessures qu'il a reçues dans la Cité.

FLEUR DE MARIE.

Qu'entends-je... c'est vous?

LA LAITIÈRE.

Vous aviez entendu parler!

FLEUR DE MARIE.

Oui, oui, je dirai tout à M^{me} d'Harville, soyez sûre que ses bienfaits...

LA LAITIÈRE.

M^{me} Dubreuil avait raison de dire que vous étiez bien bonne. (Elle lui prend la main pour la baiser, Fleur de Marie se retourne, la laitière la reconnaît et pousse un cri.) Ah!

M^{me} DUBREUIL.

Qu'y a-t-il?

LA LAITIÈRE.

C'est elle! (La prenant par la main.) Mais regardez-moi donc en face!

M^{me} DUBREUIL, l'arrêtant.

Malheureuse, que faites-vous?

LA LAITIÈRE, criant.

Mes amis, c'est une de la bande qui a causé la mort de mon mari.

(Tout le monde se rapproche avec tumulte et curiosité en disant: — Qu'est-ce qu'il y a? Que dit-elle?)

M^{me} DUBREUIL.

Vous êtes folle! le chagrin vous égare, ma chère femme, vous vous trompez... Mais dites-leur donc que vous vous trompez.

LA LAITIÈRE.

Je me trompe! Tenez! regardez, comme la voilà déjà pâle; les dents lui claquent, la misérable!

M^{me} DUBREUIL.

Insolez-le! sortez d'ici! Oser ainsi manquer mademoiselle!

LA LAITIÈRE.

Mademoiselle! C'est vous qui êtes folle! — Mademoiselle!.. une chanteuse des rues que j'ai vue traîner dans la Cité. (Murmures des paysans.)

M^{me} DUBREUIL, exaspérée

Chassez cette femme d'ici! (Tout le monde reste immobile). Mais vous ne m'avez donc pas entendue? Je vous ordonne de chasser cette femme.

(Murmures divers.)

PIERRE.

Si elle la reconnaît... Elle est dans son droit. on a fait mourir son mari.

LA LAITIÈRE.

Vous voulez chasser une pauvre veuve ruinée par des gredins... Mais demandez-lui donc si elle ne me connaît pas?

M^{me} DUBREUIL.

Mais l'entendez-vous, mademoiselle?..

LA LAITIÈRE

T'appelles-tu, oui ou non, la Goualeuse

FLEUR DE MARIE, à voix basse et au milieu du plus grand silence.

Oui.

(Murmures des paysans.—Cris: Elle l'avoue! elle l'avoue!)

M^{me} DUBREUIL.

Mais quoi? qu'avoue-t-elle?..

LA LAITIÈRE.

Laissez-la répondre! elle avouera encore qu'elle vivait au milieu de ces bandits, qu'elle les connaît tous.

FLEUR DE MARIE, à voix basse.

Je puis les connaître, sans jamais...

M^{me} DUBREUIL, s'éloignant.

Ah! la malheureuse!

(A l'aveu de Marie, les groupes se sont portés en avant, l'entourent et la font peu à peu reculer par leurs menaces.)

PIERRE.

Il fallait l'appeler mademoiselle! Elle frayait avec les maîtres, l'effrontée!

FLEUR DE MARIE, avec effroi.

Mon Dieu! quel mal vous ai-je fait, messieurs?

PIERRE.

Oui, son mari est mort... Tu connais ceux qui l'ont frappé!

(Fleur de Marie a reculé ainsi jusqu'à la balustrade de l'étang; le Maître-d'École a entr'ouvert la porte du pavillon, et regarde ce qui se passe.)

LA LAITIÈRE.

Il y a une justice au ciel. (Avançant sur Fleur de Marie.) Tu ne vois donc pas ma robe noire, malheureuse! (Avançant toujours.) Les braves gens ont leur tour aussi!.. Ah! tu croyais qu'on ne te reconnaîtrait pas!

FLEUR DE MARIE, reculant.

Madame ! madame ! vous voulez donc me faire tomber dans l'eau ?

LES PAYSANS.

C'est ça ! c'est ça ! à l'eau !

(M^{me} Dubreuil pousse un cri d'effroi.)

M^{me} DUBREUIL, se précipitant entre eux et Fleur de Marie.

Malheureux ! qu'allez-vous faire ?

LES PAYSANS.

À l'eau ! à l'eau !

FLEUR DE MARIE

Grâce ! grâce !

M^{me} DUBREUIL.

Arrêtez ! Si elle est coupable, est-ce à vous à faire justice ? Enfermez-la jusqu'au retour des maîtres.

QUELQUES VOIX.

Oui, oui, c'est juste... ça vaut mieux.

FLEUR DE MARIE, baisant la main de M^{me} Dubreuil.

Ah ! vous me sauvez.

QUELQUES VOIX

Oui, oui... en prison !

(Fleur de Marie, effrayée par les imprécations, recule près du pavillon ; le Maître-d'École la saisit par le bras, sans être vu, l'attire à lui et ferme la porte. Les paysans restent dans une attitude menaçante. M^{me} Dubreuil prend la clé de la porte.)

M^{me} DUBREUIL.

Maintenant, je vous déclare que je n'ouvrirai cette porte qu'à M^{me} la marquise.

(On entend un cri de Fleur de Marie dans le pavillon.)



ACTE QUATRIÈME.

Septième Tableau. — La Prison.

Le théâtre représente un chauffoir de prison. Au fond, porte donnant sur une cour. À droite, un guichet par lequel on va au greffe ; vers le deuxième plan, un poêle autour duquel sont groupés des prisonniers assis sur des bancs ou debout ; ils écoutent Piquevinaigre qui est assis plus haut qu'eux, sur un gros billot de bois. Le Maître-d'École est à la porte du fond et regarde au dehors. Barbillon écoute à la porte qui conduit au greffe. Benoit est vers le milieu du théâtre avec d'autres prisonniers.

SCÈNE I.

BENOIT, LE MAÎTRE-D'ÉCOLE, BARBILLON, PIQUEVINAIGRE, puis FRANÇOIS, LE PÈRE ROUSSEL, GERMAIN, PRISONNIERS.

(Tandis que Piquevinaigre parle, par l'ouverture d'une dalle soulevée au milieu du théâtre, une main dépose de petits sacs remplis de terre, que les prisonniers, obéissant à Benoit, se partagent ; les uns mettent de la terre dans leurs poches, les autres en versent dans leur casquette.)

PIQUEVINAIGRE.

Pour lors la fée dit à l'enchanteur...

BENOIT.

Eh bien ! après ? Finis donc ton conte, Piquevinaigre.

PIQUEVINAIGRE.

Le sonner.

BENOIT.

Qui est-ce qui te dit qu'il est midi ?

PIQUEVINAIGRE.

Mon estomac.

BENOIT.

Il avance de plus d'un quart-d'heure.

PIQUEVINAIGRE.

Je reprends...

BENOIT, aux prisonniers.

Faites donc muraille autour de lui ; vous savez bien qu'on ne peut pas être sûr d'un poltron comme Piquevinaigre.

FRANÇOIS, levant un instant la tête au dessus du trou.

Il n'y a plus que quelques pelletées de terre à ôter. (Il rentre dans le trou.)

PIQUEVINAIGRE.

Pour lors, la fée dit à l'enchanteur : Tu protèges le vieux seigneur bossu, je protège le jeune troubadour qui est gueux comme un rat d'église... Mais c'est égal, il épousera la princesse et tout ses trésors.

BENOIT, à mi-voix

Il n'y a rien, Maître-d'École ?

LE MAÎTRE-D'ÉCOLE.

Non, le gardien se promène dans la cour.

BENOIT, à Barbillon, qui écoute au guichet de gauche.

Et toi, à ton guichet.

BARBILLON.

Le nouveau venu d'bier est toujours à l'instruction.

BENOIT.

Veille bien, car ce Germain, avec son air fier et son désespoir, il ne me va pas du tout. (Se tournant vers le groupe du poêle.) Eh bien ! tu bâilles, Piquevinaigre ?

PIQUEVINAIGRE.

C'est vrai, je ne suis plus en train de conter... C'est l'appétit qui m'ôte la parole ; mais une autre fois je vous dirai Gringalet et Coupe-en-Deux. Ah ! ça, voyez-vous, c'est une histoire à faire descendre les oiseaux des branches pour vous écouter.

BARBILLON, se rapprochant, à mi-voix.

Le Germain, le Germain !

(Benot pousse un cri : François saute hors du trou et veut tendre la main à un autre prisonnier qui y est encore et qui déjà lève le bras, mais au bruit des verroux de la porte de gauche, Benoit met le pied sur la dalle qui retombe ; les groupes, qui ont caché à Piquevinaigre ce qui se passait, se dispersent. Germain entre par la gauche et va s'asseoir tristement dans un coin ; les prisonniers s'éloignent de lui, excepté Piquevinaigre. Le Maître-d'École revient du fond.)

FRANÇOIS, bas à Benot.

Comment l'autre va-t-il sortir de là, maintenant que le nouveau est ici ?

BENOIT, bas.

Dame ! il faudra qu'il attende le signal. (Au Maître-d'École.) Es-tu sûr de lui encore ?

LE MAÎTRE-D'ÉCOLE.

Comme de moi-même ; il a eu de la peine à se décider à voler, le Chourineur, mais il s'y est bien mis à ce qu'il paraît ; il a même brisé un volet, et quoiqu'il ne soit ici que depuis ce matin, vous avez vu qu'il n'a pas hésité à travailler avec nous.

BENOIT, à François.

Tout est-il prêt ?

FRANÇOIS.

Il n'y a plus qu'un plancher à soulever, et on est dans une maison voisine ; le camarade ne fait plus qu'élargir le passage.

PIQUEVINAIGRE, bas à Germain.

N'ayez pas l'air triste comme cela... ils vous regardent d'un mauvais œil ; il faut prendre son parti... ne pouvant être ni courageux, ni fort, je suis bavard. (Cris à mi-voix.) Le gardien ! le gardien !

LE PÈRE ROUSSEL, entrant.

Eh bien ! est-on sage par ici ?

BENOIT.

Comme des anges, comme des petits anges

LE PÈRE ROUSSEL.

A midi vous allez passer au préau ; à cause des réparations qu'on fait au bâtiment, cette salle va servir de parloir.

(Le gardien reste au fond avec quelques détenus.)

LE MAÎTRE-D'ÉCOLE.

Alors, c'est ici que je vais recevoir mon homme d'affaires.

BENOIT.

Toi, un homme d'affaires !

LE MAÎTRE-D'ÉCOLE.

Te rappelles-tu un particulier qui avait une barbe rouge et qu'on voyait quelquefois dans la Cité?... Il va venir ici prendre mes ordres, mais sans barbe rouge et déguisé en honnête homme.

GERMAIN, à part.

Quel soupçon !

LE MAÎTRE-D'ÉCOLE.

Hier, quand, avec François, nous avons été arrêtés en arrivant dans la Cité, je lui ai écrit ; il va venir. Tout ce que je voudrai, il le voudra, et si les amis ont besoin de quelque chose, il faudra bien qu'il obéisse.

LE PÈRE ROUSSEL.

Au préau ! au préau ! il y a là des visiteurs

UNE VOIX, en dehors du guichet de droite.
Durésnil, dit le Maître-d'École ?

GERMAIN, à part.

Je vais savoir si je me suis trompé.

LE MAÎTRE-D'ÉCOLE, voyant entrer Férand.

Quand je vous disais... le voilà.

GERMAIN, s'arrêtant près de Férand, pendant que les autres prisonniers sortent.

Monsieur Férand, je ne suis plus inquiet sur le sort des Morel.

FÉRAND.

Comment ?

GERMAIN.

Vous vous chargerez de leur avenir...

FÉRAND.

Pourquoi cela ?

GERMAIN.

Parce que c'est vous qui avez volé le diamant... parce que vous êtes reconnu... enfin !...

FÉRAND.

Monsieur, je ne comprends pas les énigmes. Cela ne m'empêchera pas d'aller tout à l'heure recommander votre affaire au greffe. Si vous avez quelque chose à dire, vous pourrez parler quand il vous plaira.

GERMAIN.

Soyez tranquille, je parlerai.

FÉRAND, bas, au Maître-d'École.

Regardez bien ce jeune homme...

LE PÈRE ROUSSEL.

Au préau ! au préau !

(Germain sort avec le gardien.)

SCÈNE II.

FÉRAND, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, qui a regardé sortir Germain.
Je le connais... Que lui voulez-vous ?

FÉRAND.

Tout à l'heure... Mais comment êtes-vous ici ?
Je vous croyais au château de Mme d'Harville...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

J'y suis allé... j'ai réussi...

FÉRAND.

Vous avez retrouvé Fleur de Marie ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vos indications étaient excellentes.

FÉRAND.

Elle est entre vos mains ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce n'a pas été sans peine...

FÉRAND.

Vous me la ramenez ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un instant ! il y a compte à faire.

FÉRAND.

Voyons ! (Ils s'asseyent.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Après avoir conduit Fleur de Marie en lieu de sûreté, et après avoir semé quelques uns de ses vêtements sur le bord de la Seine, pour faire croire à sa mort volontaire, j'ai eu la malheureuse idée de revenir à Paris. En arrivant dans la Cité, j'ai été arrêté, conduit ici ; mais, instruit par la Chouette de votre double personnage, j'ai pensé que nous étions assez unis par le crime pour compter sur votre secours, et je vous ai écrit.

FÉRAND, voyant une casquette contenant de la terre, et oubliée sur le banc par un prisonnier, à part.

De la terre !... C'est étrange.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, avec une sombre amertume.
Savez-vous que c'est une grande découverte qu'a faite là la Chouette. Ah ! vous êtes l'homme à double face... Ah ! c'est vous le complice de vous-même ! confidant à barbe rouge de l'homme d'affaires à lunettes vertes ! Comme vous comptiez l'un sur l'autre ! quelle discrétion ! quelle obéissance !...

FÉRAND, qui a suivi des traces, à part.

Encore de la terre ! (La dalle se soulève un peu et l'on aperçoit un haut de tête qui écoute. Férand ne perd rien de ce jeu de scène. Apercevant la dalle soulevée. Haut.) Assez ! vous pouvez me perdre, mais vous êtes un homme de sens, nous pourrions nous entendre...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Soit ! mais je dois vous dire franchement que

je suis disposé à abuser de l'avantage que l'ai sur vous.

FÉRAND, allant du côté de la dalle, qu'il frappe de sa canne.

Votre ironie est amère... Parlons sérieusement. Quel prix mettez-vous à votre silence ? (Frappant la dalle de sa canne. — A part.) Ce doit être là...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Si vous n'étiez qu'un scélérat sans consistance, vous en seriez quitte pour une dizaine de mille francs... mais l'austérité que vous avez affichée, mais la haute probité de votre caractère, mais la confiance illimitée à laquelle vous avez fait croire, augmentent nécessairement mes prétentions. Je ne vous demanderai cependant que dix mille francs par mensonge.

FÉRAND.

Trente mille francs ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Et plus tard nous nous reverrons.

FÉRAND, introduisant le bout de sa canne sous la dalle.

Nous nous reverrons.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, lui saisissant le bras.
Grand Dieu !

FÉRAND.

Plait-il ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Rien.

FÉRAND.

Si fait. Il me semble qu'il y a là un courant d'air.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah bien ! on pense bien à cela ici.

FÉRAND, soulevant la dalle.

On a tort, il n'y a rien de dangereux comme les courants d'air... Je vais prévenir le gardien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, l'arrêtant vivement.

Grâce ! depuis trois mois on travaille à ce sous-terrain.

FÉRAND, impérieusement.

Où est Fleur de Marie ?

(La dalle se soulève et on voit la tête d'un homme qui écoute.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A l'île des Ravageurs ; et la Martial doit m'attendre avec elle, ce soir, au pont d'Asnières, à sept heures.

FÉRAND.

A la bonne heure !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais comment avez-vous pu savoir que cette dalle ?...

FÉRAND.

Ce jeune homme que je vous ai fait remarquer au moment où il sortait... (A part.) Germain, ma vengeance ne se fera pas long-temps attendre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce serait lui ? le misérable !... nous devions fuir dans deux heures.

FÉRAND.

Rien n'est désespéré : pour échapper aux soupçons, c'est moi qu'il a chargé de vous dénoncer... Cela vous donne au moins une heure.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Une heure ! nous avons encore le temps de punir un traître.

FÉRAND.

Et maintenant, à ce soir, sept heures, au pont d'Asnières.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais si l'évasion ne réussit pas ?

FÉRAND.

C'est que vous aurez laissé vivre Germain.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais vous qui connaissez...

FÉRAND.

Est-ce que je n'ai pas tout avantage à savoir mon complice hors des mains de la justice ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous m'avez menacé cependant...

FÉRAND.

Pour vous effrayer... Il fallait réfléchir avant de me répondre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est juste ! Allons, il est plus habile que moi et je m'étais cru son maître ! Courbe-toi devant lui, misérable, et marche où il l'entraîne.

FÉRAND, à Roussel, qui est entré sur les derniers mots.

Voulez-vous me faire entrer pour aller au greffe, s'il vous plaît ?

ROUSSEL.

Voilà, monsieur. (Après avoir ouvert à Férand, parlant au dehors dans la cour.) On peut rentrer.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Pensons à ce Germain... et trouvons le moyen de punir sa trahison.

SCÈNE III.

Tous les PRISONNIERS, y compris GERMAIN, rentrent en tumulte.

PIQUEVINAIGRE, à voix basse à Germain.

Eh bien ! vous venez de recevoir une lettre. De bonnes nouvelles sans doute ?...

GERMAIN.

Oui... demain, grâce à une noble protection, j'espère être libre...

PIQUEVINAIGRE.

D'ici là... tenez-vous sur vos gardes.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, vivement à Piquevinaigre.

Qu'est-ce que tu lui dis ?

PIQUEVINAIGRE.

Moi... rien... Je repasse l'histoire de Gringalet et de Coupe-en-Deux.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A la bonne heure. (Prenant à part Benoît et François.) Écoutez, vous autres... il y a un traître parmi nous !

FRANÇOIS.

Un traître ?...

BENOÏT.

Nomme-le un peu que l'on fasse justice.. Voyons, parle... ou est-il ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant Germain qui est à gauche.

Là !...

(Ici Piquevinaigre écoute avec précaution.)

BENOÏT.

Le Germain ! Comment sais-tu ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

J'ai des preuves... c'est un mangeur !

BENOÏT.

Attends donc... tu m'y fais penser... Tout à l'heure le gardien lui disait que d'un moment à l'autre il serait appelé chez le directeur...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il ne faut pas qu'il y aille.

BENOÏT, d'un air résolu.

Il n'ira pas !... Je me charge de lui...

PIQUEVINAIGRE, effrayé, à part.

Il est perdu !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je te comprends... Mais quand ?

BENOÏT.

Quand le gardien s'en ira.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce sera le moment de filer.

BENOÏT.

Pendant que les premiers descendront le Germain aura affaire à moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant la dalle.

L'autre est toujours là qui attend ; et le gardien, s'en ira-t-il ?

BENOÏT.

Comme à l'ordinaire, pour manger la soupe, quand il nous verra bien occupés à écouter Piquevinaigre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît.

Les amis sont-ils en fonds ?

BENOÏT, bas.

Comme toi et moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas.

En ce cas, si l'évasion réussit, il faut prendre rendez-vous ce soir au pont d'Asnières.

BENOÏT, bas.

Pourquoi ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Parce que l'homme de tantôt y sera ; il a de quoi, et on pourra le forcer à s'exécuter.

PIQUEVINAIGRE, entendant sonner une demie.

Il n'y a plus qu'une demi-heure. (A part.) Si je pouvais le sauver en faisant rester le gardien pour m'entendre...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas à Benoit.

Dis donc, le temps passe et j'ai des fourmis dans es jambes

BENOIT, haut.

Allons, voyons, Piquevinaigre, ton histoire de Coupe-en-Deux.

LE PÈRE ROUSSEL.

C'est ça, je ne serais pas fâché de vous voir bien sages pour m'en aller dire deux mots à mon portage.

PIQUEVINAIGRE, à part.

Tirons de longueur. (Haut.) Ça va, messieurs, mais il y a une condition... J'ai des douceurs à me procurer... Je demande que l'honorable société me fasse un capital de vingt sous... Vingt sous, messieurs, pour entendre le fameux Piquevinaigre!

BENOIT.

Allons, on te fera vingt sous quand tu auras fini!

PIQUEVINAIGRE.

Après! non pas, non pas... avant.

BENOIT.

Ah ça! dis donc, est-ce que tu nous crois capables...

PIQUEVINAIGRE

Moi... allons donc!

BENOIT.

Je risque deux sous. (Avec intention.) Est-ce qu'on se montrera chiche pour un pareil plaisir?

PIQUEVINAIGRE, faisant sa collecte.

Neuf, dix, onze, douze, treize, c'est un mauvais compte, et encore il y a un monaco... Allons, messieurs les richards, les capitalistes et autres banquezingues, encore un petit effort... Il ne faut plus que sept sous! sept malheureux sous! Ah! messieurs, vous feriez croire qu'on vous a mis injustement ici ou que vous avez eu la main bien malheureuse.

GERMAIN.

En voilà dix!

PIQUEVINAIGRE, à part, et prenant les dix sous.

C'est un vrai chien à Brisquet; il se met dans lui-même... J'aurais gagné dix minutes avec ma quête.

BENOIT, bas, au Maître-d'École.

Il va aller dans son coin comme à l'ordinaire... Sans faire semblant de rien, je vais me mettre près de lui.

PIQUEVINAIGRE, prenant Germain par la main.

Messieurs, le banquezingue est un bon enfant, j'espère... Une place d'honneur auprès du conteur. (Prenant Germain par la main. — Bas.) Penez garde à vous, il y va de la vie.

BENOIT, bas.

Bien, j'aurai moins loin à aller. (Haut.) Ah ça! commence donc, Piquevinaigre.

PIQUEVINAIGRE, à part.

Allons, il faut parler assez bien pour retenir le père Roussel. (Haut.) Cric!

TOUS.

Crac!

PIQUEVINAIGRE.

Sabot!

TOUS.

Cuillère à pot!

PIQUE-VINAIGRE.

Je commence: Il y avait dans la Petite-Pologne... (Au père Roussel qui fait un pas en arrière.) C'était votre ancien quartier, je crois, gardien?

LE PÈRE ROUSSEL.

Non, je demeurais rue du Chat-qui-Pêche.

PIQUE-VINAIGRE.

Une rue où il y a un ruisseau au milieu, bien jolie-rue, ma foi!

BENOIT, s'impatientant

Ah ça! vas-tu parler, enfin?

PIQUEVINAIGRE.

Il y avait donc, dans la Petite-Pologne, un homme si méchant, qu'on l'appelait Coupe-en-Deux; il avait le teint couleur de revers de bottes, les cheveux rouges, les yeux verts et la langue noire. A ces agréments-là Coupe-en-Deux joignait le métier d'avoir je ne sais combien de tortues, de singes, de cochons d'Inde et de renards, qui correspondaient à un nombre égal de petits Savoyards ou d'enfants abandonnés. (Le gardien fait un pas pour se retirer.) Père Roussel? vous voulez voir Gringalet? je vais vous servir Gringalet.

LE PÈRE ROUSSEL.

Voyons Gringalet, puis je me sauve un moment.

PIQUEVINAIGRE.

Gringalet, l'un de ces enfants, et le plus chétif, était battu par Coupe-en-Deux, par les singes et tous les petits montreurs de bêtes.

LE PÈRE ROUSSEL.

Pauvre moutard!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoit.

Le gardien ne s'en va pas...

BENOIT, bas, avec colère.

Tonnerre de lambin! finiras-tu?

PIQUEVINAIGRE.

Gringalet était trop faible et trop poltron pour se venger... il pleurait, et sa seule consolation était d'empêcher les grosses bêtes de manger les petites.

LE PÈRE ROUSSEL.

Ah! cette idée.

PIQUEVINAIGRE.

Ah! v'là que ça vous intéresse père Roussel... Vous entendez bien qu'il ne se mêlait pas des affaires des renards et des singes, mais quand il

voyait une araignée embusquée dans sa toile, pour y prendre une pauvre folle de mouche qui volait au soleil du bon Dieu, Gringalet abattait la toile délivrait la mouche et écrasait l'araignée.

BENOIT.

Tu n'es pas en train, Piquevinaigre.

PIQUEVINAIGRE.

Je ne suis pas en train! Gardien, je vous en fais juge... écoutez un rêve qu'eut une nuit Gringalet.

LE PÈRE ROUSSEL.

Eh bien! voyons, conte vite.

BENOIT, avec rage.

Je le lui conseille.

PIQUEVINAIGRE.

Gringalet rêva qu'il était une de ces mouches comme il en avait tant sauvées, et qu'à son tour il tombait dans une grande et forte toile où il se débattait, se débattait... Puis il voyait venir à lui une espèce de monstre qui avait la figure de Coupe-en-Deux sur un corps d'araignée... l'araignée s'approche, le touche... il sent les grandes pattes froides et velues du monstre le saisir, l'enlancer pour le dévorer, il se croit mort... Mais voilà que tout à coup il voit un joli moucheron d'or, qui avait une espèce de dard fin et brillant comme une aiguille de diamant, voltiger autour de l'araignée d'un air furieux.

LE PÈRE ROUSSEL, s'asseyant.

Ma foi, ça m'amuse.

PIQUEVINAIGRE, à part.

Il est sauvé!

BENOIT, bas.

J'ai des envies de les exterminer tous les trois.

UNE VOIX, en dehors.

Père Roussel! à la soupe. Il n'y a plus que cinq minutes.

LE PÈRE ROUSSEL, se levant.

A demain la suite.

(Piquevinaigre, voyant le mouvement qui se fait parmi les prisonniers, tâche en vain de retenir le père Roussel: quand il est sorti, il se rapproche un moment de Germain.)

PIQUEVINAIGRE, s'enfuyant au fond.

Garde à vous, monsieur Germain!

BENOIT, se jetant sur Germain.

Il a raison, car voilà ton araignée.

(Le prisonnier qui était dans le trou a levé la dalle et s'est élancé sur la scène; il saute à la gorge de Benoit.)

LE CHOURINEUR.

Et voilà son moucheron d'or.

BENOIT, se débattant et lâchant Germain.

A qui en a-t-il, ce brigand-là?

LE CHOURINEUR, protégeant Germain.

A tous ceux qui voudront tuer en traitres un pauvre mouton du bon Dieu.

(Aussitôt que le trou a été libre, le Maître-d'École s'y est précipité en criant: — Sauve qui peut! et a été suivi de plusieurs autres.)

BENOIT et QUELQUES PRISONNIERS.

A mort tous deux!... à mort!...

PIQUEVINAIGRE, rentrant.

La garde! la garde!

BENOIT, écartant des prisonniers et se précipitant dans le trou, au Chourineur.

Nous nous reverrons, je suis trop pressé cette fois-ci.

LE CHOURINEUR.

A ton aise! bonhomme.

(Il met le pied sur la dalle, quelques soldats sont entrés en courant et se sont rangés au fond.)

UN SERGENT, aux soldats.

Feu, sur le premier qui bouge!

(Tout le monde reste immobile.)

Huitième Tableau. — Le Pont d'Asnières.

Le théâtre est traversé par le pont d'Asnières. A travers les arches on aperçoit les îles. A gauche un peu de berge. Vers les premiers p'ans, à droite, grand bateau amarré.

SCENE I.

(Au lever du rideau, le Maître-d'École entre avec précaution par la berge, et va vers la première arche du pont.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, M^{me} DUBREUIL, PAYSANS, VIOLONS, NOCE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Viens-tu là, Martial?

UNE VOIX, du dehors.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Avec Fleur de Marie?

LA VOIX.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Garde-la jusqu'à ce que je t'avertisse... Qu'est-

ACTE IV, TABLEAU VIII, SCENE II.

TORTILLARD.

De quoi ?

LE CHOURINEUR.

As-tu vu quelque chose ?

TORTILLARD.

J'ai vu la noce et la lune.

LE CHOURINEUR,

Et M. Germain ?

TORTILLARD.

Il cherche là-bas, aux abords du pelli bois.

LE CHOURINEUR.

C'est cependant par ici qu'ils avaient rendez-vous, je l'ai bien entendu hier du trou où j'étais enfermé.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas.

C'est le Chourineur ! (Retenant Fleur de Marie, qui se débat.) Ne te donne pas tant de peine, c'est moi qui vais l'appeler.

FLEUR DE MARIE.

Vous !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, haut.

Ohé ! Chourineur ! par ici !...

LE CHOURINEUR, regardant du pont.

Le Maître-d'École !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Viens donc par ici !

LE CHOURINEUR.

Je descends.

TORTILLARD, l'arrêtant.

Seul !

LE CHOURINEUR.

Veux-tu pas que j'attende les autres ? Tâche de retrouver M. Germain, et dis-lui que nous avons notre affaire.

(Le Chourineur disparaît un moment par la gauche.

Tortillard sort par la droite.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à part,

Oui... c'est cela... De cette façon... je me débarasse de lui aussi... je fais d'une pierre deux coups... (A Fleur de Marie.) Eh bien, tu le vois... je me rends à tes vœux... je viens d'appeler un ami...

FLEUR DE MARIE, à elle-même.

Je n'y puis rien comprendre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu n'as pas confiance ?

FLEUR DE MARIE.

Non.

LE CHOURINEUR, entrant en scène sur la berge.

Pas même en moi, Fleur de Marie ?

FLEUR DE MARIE, se réfugiant vers lui.

En vous, si !

LE CHOURINEUR, au Maître-d'École.

Maintenant, décampe !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, haut.

Décamper ! et pourquoi donc ! est-ce que tu n'étais pas prisonnier comme nous ? est-ce que tu ne t'es pas évadé comme nous ?

LE CHOURINEUR.

Sorti par le grand guichet, entends-tu ? Ah ! tu as cru que je m'étais mis à brigander ? Quand la patrouille m'a arrêté dans la rue, fracturant un volet, c'était le volet de ma chambre, et j'avais choisi mon moment pour être mis avec vous, et protéger M. Germain, que vous auriez tué sans moi... Mais, comme il est permis de briser son volet, pourvu qu'on le raccommode, quand j'ai eu raconté mon affaire, mes motifs, et qu'on a su ce qui s'était passé, on m'a ri au nez et mis à la porte, ce que je voulais, parce que je savais où le trouver... car, de mon trou, hier, je t'ai entendu avec ton Férand.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien ! voici ce dont il s'agit : Fleur de Marie, pour des raisons qu'elle vient de me dire, ne se plaît plus avec moi... D'un autre côté, une excursion à l'étranger nous est nécessaire... Tu ençois qu'elle nous embarrasse... nous lui rendons sa liberté... Tu peux l'emmener.

FLEUR DE MARIE.

Dites-vous vrai ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A l'instant même.

LE CHOURINEUR.

Fleur de Marie, où voulez-vous aller ?

FLEUR DE MARIE.

Au château de Mme d'Harville.

LE CHOURINEUR.

Venez... Maître-d'École, tu as encore quelque chose de bon.

FLEUR DE MARIE.

Ah ! partons ! partons !

(Ils montent la berge.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas.

Pas encore.

(Il pousse un cri d'appel.)

LE CHOURINEUR, s'arrêtant.

Qu'est-ce que tu as fait là ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Est-ce que tu n'as pas entendu ?

LE CHOURINEUR

C'est un signal.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu es bien malin de le deviner.

LE CHOURINEUR.

Pour qui ce signal ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Pour les amis avec qui je dois partir.

LE CHOURINEUR, redescendant en scène.

C'est vrai... ils sont dans les environs, et c'est un piège que tu me tendais.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un piège, moi ! Est-ce que je savais que tu allais venir ? Est-ce que je savais que tu t'en irais par là ? (Il est allé au bateau qu'il dispose.)

LE CHOURINEUR.

Nous ne nous en irons pas par le chemin où sans doute on attend cette malheureuse enfant.

LES MYSTÈRES DE PARIS,

LE MAITRE-D'ÉCOLE, entrant dans le bateau.

Va-t'en par où tu voudras!

LE CHOURINEUR va à lui et le saisit.

Sors de là.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, se débattant.
Pourquoi?

LE CHOURINEUR.

Je veux ce bateau.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il n'est pas à moi.

LE CHOURINEUR.

Je suis aussi bon que toi pour le rendre. (A Fleur de Marie.) Entrez, mon enfant, ça me connaît.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, voulant reprendre le bateau.

Nous avons besoin de ce bateau pour fuir.

LE CHOURINEUR, entrant dans le bateau avec Fleur de Marie.

Nous aussi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, voulant retenir le bateau.

C'est notre dernier moyen de salut.

LE CHOURINEUR, le menaçant.

Gare à la gaffe!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, donnant un nouveau signal.

A moi, les amis!

LE CHOURINEUR.

J'en étais sûr. (Poussant le bateau au large.)

Maintenant, nous sommes sauvés!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ils sont perdus.

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir envoyé un sauveur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Filons à l'île des Ravageurs d'abord, et à dix heures à Paris... chez la comtesse Sarah...

SCÈNE III.

LE CHOURINEUR, FLEUR DE MARIE,
TORTILLARD, GERMAIN, PAYSANS.

FLEUR DE MARIE, à genoux dans le bateau, pendant que le Chourineur rame.

Mais voyez donc! (Se relevant.) De l'eau, de l'eau!

LE CHOURINEUR, ramant toujours.

Ce n'est rien, n'ayez pas peur!

FLEUR DE MARIE.

Elle monte! elle monte!

LE CHOURINEUR, jetant les rames.

Triple nom! une trahison!

(Il ôte sa veste.)

FLEUR DE MARIE.

Ne m'abandonnez pas!

LE CHOURINEUR.

Je crois bien!

(La barque heurte la pile du pont et sombre.)

FLEUR DE MARIE.

Au secours! au secours!

(Le Chourineur, d'une main s'attache à un anneau du pont, de l'autre bras il la soutient évanouie.)

GERMAIN, arrivant avec Tortillard sur le pont.

Un bateau qui chavire! Du secours! à la maison là-bas! du secours!

TORTILLARD, traversant le pont en courant.

Oh! oh! par ici!

LE CHOURINEUR, à Fleur de Marie.

Tenez-vous bien. Je ne vous lâcherai pas.

GERMAIN.

Du courage! Cramponnez-vous bien! Des cordes! des cordes!

LE CHOURINEUR.

Cherchez un bateau, la petite se trouve mal... et moi pas bien.

PAYSANS, qui sont accourus.

Il n'y a pas de bateau par ici.

GERMAIN, sautant du pont.

Oh! je n'ai pas le courage de les regarder ainsi.

PAYSANS, voulant le retenir.

Qu'est-ce que vous faites?

(Germain saute du pont dans la rivière.)

LE CHOURINEUR.

Il vent que nous mourrions trois!

PAYSANS.

V'là un bateau! v'là un bateau!... (Un bateau monté par un paysan sort de derrière ceux qui sont amarrés à la berge de droite.) Dépêchez-vous! encore un peu de courage! Vite! vite! On vient! on vient! (L'homme qui conduit le bateau prend Fleur de Marie des bras du Chourineur.) Elle est sauvée! Bravo! bravo! vivat!

LE CHOURINEUR.

Occupez-vous d'abord de la petite...

PAYSANS.

Et vous, Chourineur?

LE CHOURINEUR.

N'ayez pas peur... je connais l'élément... j'en mange tous les jours...

(Le bateau s'éloigne du pont, et le Chourineur se laisse tomber à l'eau. L'homme du bateau lève son chapeau. On reconnaît Férand.)

FÉRAND.

Cette fois, elle ne m'échappera pas!



ACTE CINQUIÈME.

Nouvième Tableau. — Les Martial.

théâtre représente l'intérieur de la cabane de Martial, dans l'île des Ravageurs. Filets et autres instrumens de pêche. A droite, vers le deuxième plan, porte conduisant à une pièce d'entrée. Au fond, croisée au travers de laquelle on aperçoit la rivière.

SCÈNE I.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, BENOIT, FRANÇOIS, BARBILLON, et DEUX AUTRES PRISONNIERS évadés.

(Au lever du rideau, les habits en désordre et couverts de poussière, ils sont groupés à terre et autour d'une mauvaise table, dans l'attitude d'hommes découragés.)

BENOIT.

Nous voilà bien lotis maintenant ! Tu ne pouvais pas attendre que le Férand fût venu et qu'on l'eût plumé ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Est-ce que le plus pressé n'était pas de chercher à se défaire de cette petite espionne ? Tant pis pour le Chourineur s'il s'est trouvé là.

BENOIT.

Il nage comme un Terre-Neuve. Où est donc François ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il est resté en observation à la tête de l'île. Tiens ! le voilà !

BENOIT, à François.

Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOIS.

Un bateau qui descend à l'île.

BENOIT.

Des gendarmes ?

FRANÇOIS.

Non ! il n'y a dedans qu'un homme qui rame, et à la proue quelque chose de blanc.

BARBILLON, à la fenêtre du fond.

Ils abordent.

BENOIT, qui est aussi à la fenêtre.

Ce blanc, c'est une femme évanouie qu'il emporte. Il vient de ce côté.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à la porte.

Mes amis, c'est Férand ! (A la cantonade.) La Martial, reçois-le, et envoie-le par ici. (Il ferme la porte.) Ne vous montrez pas, le voilà qui entre, écoutez ce qu'il va dire à la Martial.

BENOIT, écoutant.

Il lui recommande d'allumer du feu et de faire revenir la jeune fille.

LES MYSTÈRES DE PARIS.

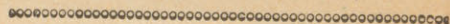
LE MAITRE-D'ÉCOLE, regardant par le trou de la serrure.

C'est Fleur de Marie ! vivante... (A part.) Entre les mains de Férand ! Vaincu, toujours vaincu par lui !... Que Satan m'offre une revanche, et je la prendrai large et belle.

BENOIT.

A vous ! le voilà.

(Ils se reculent vers le fond, et Férand entre sans les voir.)



SCÈNE II.

LES MÊMES, FÉRAND.

FÉRAND, se croyant seul.

Encore une fois le sort m'est favorable ; je ne fuirai pas seul, elle m'accompagnera.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, venant à lui.

Et moi qui craignais de vous faire attendre, là-bas, au pont d'Asnières.

FÉRAND, surpris.

Vous ici !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant les autres qui s'avancent.

Avec quelques amis.

FÉRAND.

Un piège ?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Votre discrétion, ce matin, nous a rendu un grand service ; il faut que votre générosité achève une œuvre si bien commencée.

FÉRAND.

Qu'entendez-vous par là ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous sommes obligés de partir, et nous n'avons pas de quoi payer les frais de voyage.

FÉRAND.

La position est embarrassante !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moins, depuis que vous êtes là.

FÉRAND.

J'aime les questions nettement posées.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vaici qui ne laissera rien à désirer. Vous allez donner à l'un de nous un écrit qui lui fera ouvrir, rue du Temple, grandes et petites portes; vous lui donnerez encore clés de bureau, secrétaire, etc., et, quand il sera de retour ici, avec un résultat satisfaisant, vous pourrez vous en aller, comme chacun de nous, dans un pays où les yeux soient moins ouverts et les portes de prison moins béantes.

FÉRAND.

Et si je refusais?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, lui montrant un stylet.
Il est empoisonné.

BENOIT.

Et la rivière...

FÉRAND.

Voilà qui est net, et je répons d'une manière non moins précise: Je vais donner l'écrit que vous dicterez, je remettrai les clés, etc. Votre envoyé visitera tout avec soin, et, à son retour, je ne serai pas surpris, mais vous serez bien désappointés du maigre butin pour lequel vous aurez risqué son cou et le vôtre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Le trésor est donc délogé?

FÉRAND.

Mauvais plaisant... Est-ce qu'on n'a pas tout saisi chez moi?

BENOIT.

Il nous faut de l'argent, entendez-vous? De plus honnêtes que vous y ont passé, pour le même motif; ainsi, de l'argent, beaucoup d'argent... Comment? je m'en moque... arrangez-vous, et vite, mais j'en veux.

FÉRAND.

Je vais vous dire aussi ce que je veux. Vous allez tous partir, même la femme qui est là, et vous me laisserez tout à l'heure, à l'instant, seul dans cette île avec Fleur de Marie.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Elle a mes secrets!

FÉRAND.

Soyez tranquille, elle ne vous trahira pas. Combien y a-t-il de bateaux ici?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Le nôtre, un là-bas, au bout de la pointe de l'île, et celui que vous avez amené.

FÉRAND.

Et au bout, de l'autre côté?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Pas un

FÉRAND.

En débarquant, vous ferez couler votre bateau de manière à ce que personne ne puisse venir ici.

BENOIT, prêt à éclater.

Ah ça...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Écoute-le donc.

FÉRAND.

Et de ce moment, ici, en France, ailleurs, partout, j'aurai le droit de tuer celui qui fera un geste, dira un mot, indiquant qu'il me connaît.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Diable! les conditions sont dures.

FÉRAND.

Parce que le prix est magnifique.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quel est-il?

FÉRAND.

Une fortune.

TOUS.

Une fortune!

BENOIT.

Si tu tiens ce que tu promets là, je te jure au nom de tous, et ces sermens-là on les tient, je te jure que tout ce que tu veux sera fait... Maintenant, parle.

FÉRAND, montrant le Maître-d'École.

C'est à lui de parler.

BENOIT.

Comment!

FÉRAND, au Maître-d'École.

Est-ce que ce n'est pas cette nuit que le prince de Gérolstein épouse la marquise d'Harville?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Oui.

FÉRAND.

Est-ce qu'ils ne doivent pas partir aussitôt après la cérémonie?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est vrai encore.

FÉRAND.

Leur route n'est-elle pas de traverser le bois de la Garenne, qui entoure le château?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Parfaitement exact.

FÉRAND.

Combien faudrait-il d'hommes déterminés pour arrêter la voiture malgré les postillons et les domestiques, et s'emparer de la cassette du prince contenant trois cent mille francs et les diamans de la marquise estimés le double.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Six hommes...

FÉRAND.

Comptez-vous?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il a raison... c'était l'homme de confiance de Mme d'Harville; il a dû lui remettre... Il est notre ami, notre sauveur! je le crois... nous devons le croire.

TOUS.

Oui! oui!

FÉRAND.

Que vous êtes lents à comprendre!

BENOIT, à Férand.
 Au bois de la Garenne... Vous ne nous trompez pas ?...

FÉRAND.
 A cinq cents pas du château... Un million.
 LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il est à nous !...
 BENOIT.
 Avant le jour... riches tous !...
 LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Suivez-moi, vous autres... Venez, venez...
 FÉRAND, montrant la fenêtre.
 Non, par ici. (A Barbillon.) Vous, emmenez la Martial.

(Les autres sortent par la fenêtre. Presque aussitôt on voit passer au fond la Martial avec Barbillon.)

SCÈNE III.

FÉRAND, seul.

Partez, vous qui pensiez faire de moi une victime, et dont je fais mes instrumens... Vertus, faiblesses, vices, crimes, j'ai tout su m'asservir, comme ces menaces qui grondent sur moi depuis hier, j'ai su m'en jouer. Mon projet de fuite avec les dépouilles de mes dupes est un peu hâté, voilà tout.. Mes deux passions, ma double vie, mon trésor et Fleur de Marie, j'ai tout gardé... mon trésor, ma cassette confiée à la terre, ou nul être humain ne peut la trouver, Fleur de Marie, Fleur de Marie qui me suivra... Il le faut, mes promesses, mes prières la décideront, je l'aime tant ! j'ai tant d'or ! (Allant à la fenêtre.) Ah ! ils abordent... manqueraient-ils à leur promesse.... Non, le bateau disparaît, je suis seul... personne ne peut venir... (Regardant par la porte restée ouverte.) Fleur de Marie !... encore évanouie... Non, elle a fait un mouvement, elle se soulève, elle vient... Instans rêvés ! instans appelés de toutes les voix d'un cœur trop long-temps comprimé ! heures d'expansion, de liberté, vous voici enfin !

SCÈNE IV.

FÉRAND, FLEUR DE MARIE.

FLEUR DE MARIE, accourant égarée.
 Sauvez-moi ! sauvez-moi !

FÉRAND, la recevant dans ses bras.
 Il n'y a plus de danger !

FLEUR DE MARIE, reculant avec effroi
 Vous !... grand Dieu !

FÉRAND.
 Moi, qui vous ai arrachée à une mort certaine.

FLEUR DE MARIE.

Eh bien ! soyez généreux tout à fait, ramenez-moi près des personnes qui m'avaient recueillie.

FÉRAND.
 Ne pensez plus à elles.

FLEUR DE MARIE.
 Mais, sans elles, que vais-je devenir ?

FÉRAND.
 Si tu veux, ton sort va devenir aussi brillant, aussi heureux qu'il a été jusqu'ici misérable.

FLEUR DE MARIE.
 Je ne vous comprends pas.

FÉRAND.
 Où tu veux aller, ta position serait subalterne et précaire ; avec moi tu régneras. Nous aussi, nous quitterons la France.

FLEUR DE MARIE.
 Moi ! fuir avec vous !

FÉRAND.
 Tu crains que je ne te condamne à une vie monotone et triste comme celle que je menais dans ma misérable demeure ! Rassure-toi ! Assez long-temps j'ai vécu de contrainte, de privations, de sordide avarice... comme un autre, plus qu'un autre, j'aime le luxe, le plaisir, les fêtes, et j'ai maintenant de quoi satisfaire à ce luxe que tu partageras.

FLEUR DE MARIE.
 Moi ! moi !

FÉRAND.
 Oui, toi. Oh ! tu ne me connais pas. Tu m'as vu soucieux et austère, accablé... sous le poids des affaires, courbé sous une humiliée feinte ; tu m'as cru vieux, triste et sévère. Non ! non ! je suis jeune encore par mon énergie comme par mon audace.

FLEUR DE MARIE.
 Ah ! j'ai peur...

FÉRAND.
 Que faut-il donc faire pour te rassurer ? Faut-il t'avouer ma faiblesse ? Eh bien ! oui, je l'aime comme un insensé. Après ton départ de chez moi, tu ne sais pas ce que j'ai souffert... oui, souffert.. Intérêts, devoirs, argent, j'oubliais tout... je ne pensais qu'à toi... je ne voulais que toi... Je t'ai trouvée... je t'ai sauvée... et maintenant on me tuerait plutôt que de t'arracher à mon amour... Nous ne nous quitterons plus.

FLEUR DE MARIE.
 Vous ne me forcerez jamais à vous suivre... jamais !

FÉRAND.
 Mais tu oublies donc que tu es en mon pouvoir ?

FLEUR DE MARIE, voulant fuir.
 Ah !

FÉRAND, la retenant.
 Non ! rassure-toi... je n'abuserai pas de ce pouvoir ; mais au moins... sache-moi gré d'être là à

tes pieds, humble, soumis, implorant... Tais-toi ! Laisse-moi parler... n'écoute que mes prières, n'entends que les plaintes de cette passion inconnue, impitoyable, de cette passion qui dompte, qui soumet toutes les autres passions... Ne sens-tu pas encore dans ma voix ces pleurs qui tant de nuits m'ont étouffé ? Mais regarde-moi, n'y a-t-il dans mes traits aucune trace de mes douleurs ? Je voudrais avoir souffert davantage encore pour que tu puisses mieux lire mon amour sur mon visage. Suis-moi ; ma volonté subira la tienne ; je ne serai plus le même ; près de toi je sentirai la pitié ; près de toi je serai humain, charitable. Je ferai du bien... Que faut-il dire, que faut-il faire pour te fléchir ? Ecoute... n'en dis rien... j'ai de l'or... j'en ai beaucoup... Le veux-tu ? je t'en donnerai... nous partagerons... Est-ce assez... Eh bien ! je t'épouserai... Oui, ma fortune, mon nom, tout est à toi.

FLEUR DE MARIE.

Vous ! vous... chargé de crimes !

FÉRAND.

Des crimes !...

FLEUR DE MARIE.

Il y a trois mois dans la Cité...

FÉRAND.

Qui t'a dit ?...

FLEUR DE MARIE.

Hier, j'ai entendu vos complices.

FÉRAND.

Fleur de Marie, tu as tort de me dire cela.

FLEUR DE MARIE.

Non, puisque ainsi vous ne doutez plus de ma haine... Mais je ne serai pas toujours ici, loin de tout secours.

FÉRAND.

Tu as tort encore de me dire cela, tu as tort...

FLEUR DE MARIE.

Que pouvez-vous ? me tuer ? Dieu soit béni ! la vie m'a été trop amère.

FÉRAND.

Je puis te tuer. Je suis seul ici avec toi.

FLEUR DE MARIE.

Au secours !

FÉRAND.

Ecoute-moi... tu le peux encore.

FLEUR DE MARIE.

Assassin, va-t'en !

FÉRAND.

Aie pitié de toi !

FLEUR DE MARIE.

Démon du mal, va-t'en !

FÉRAND, éclatant.

Tu es perdue !

FLEUR DE MARIE.

La mort enfin ! la mort !

FÉRAND.

Pas encore.

FLEUR DE MARIE.

Au secours ! mon Dieu !

FÉRAND.

Dieu est sourd !

(La fenêtre du fond éclate et livre passage à Germain, qui se précipite dans la chambre, ainsi que le Chourineur qui entre par la porte. Ils n'ont que leur pantalon et leur chemise, et paraissent sortir de l'eau.)

SCÈNE V.

FÉRAND, FLEUR DE MARIE, LE CHOURINEUR, GERMAIN.

LE CHOURINEUR.

Non ! Dieu n'est pas sourd.

FÉRAND, saisissant un pistolet sur la table et le déchargeant sur le Chourineur.

Invoque-le donc pour toi.

(Fleur de Marie s'est réfugiée près de Germain qui, voyant chanceler le Chourineur, fait un pas vers lui.)

GERMAIN.

Blessé ?

LE CHOURINEUR, tenant Férand entre ses bras.

Non ! non !... Fuyez.

FLEUR DE MARIE.

Mais vous?... (Germain l'entraîne.)

LE CHOURINEUR, à Germain qui est déjà dehors, Le bateau ! vite !

FÉRAND, au Chourineur.

Ton sang coule... tes forces s'épuisent.

LE CHOURINEUR.

Pas encore.

(Fleur de Marie et Germain traversent le fond du théâtre sur le bateau.)

FÉRAND, le repoussant par un dernier effort.

Malédiction sur toi !

LE CHOURINEUR, tombant épuisé.

Il était temps.

FÉRAND.

Un bateau ! un bateau !...

LE CHOURINEUR.

A l'autre bout de l'île, va le chercher.

FÉRAND.

Misérable ! tu ne verras pas leur joie.

LE CHOURINEUR.

Tu ne peux plus les atteindre.

FÉRAND.

Il la mène chez Mme d'Harville ?

LE CHOURINEUR.

Et près du prince.

FÉRAND, le saisissant et lui liant les mains.

Eh bien ! je veux que tu meures la rage dans le cœur.

LE CHOURINEUR.

Fais de moi ce que tu voudras.

FÉRAND.

Dans quatre heures, ton prince et M^{me} d'Harville seront attaqués dans le bois par tes camarades de prison d'hier.

LE CHOURINEUR.

Que dis-tu? brigand!

FÉRAND, qui est entré un instant dans la chambre latérale, revient au Chourineur.

Dans quatre heures, Fleur de Marie sera ma part de butin, et toi, tu vas mourir.

(On aperçoit des flammes dans la chambre latérale.)

LE CHOURINEUR.

Le feu!

FÉRAND.

Pour t'épargner la douleur de voir ce qui va arriver à ceux que tu aimes...

LE CHOURINEUR.

Misérable!... Les flammes ont gagné. Férand sort par la croisée du fond.) Mon Dieu! je voudrais vivre encore!...

FÉRAND.

Et moi, je veux qu'à tu meures!

(Il saute par la fenêtre.)



Dixième Tableau. — Sarah.

Salon chez la comtesse Mac-Grégor. Porte au fond; deux autres à droite et à gauche. Des flambeaux éclairent la scène.

SCÈNE I.

SARAH, puis, UN DOMESTIQUE.

Encore quelques minutes, et cet homme va venir, cet homme qui tient mon avenir, mon présent dans ses mains... Qu'il se hâte donc!... je n'ai plus qu'une heure peut-être pour renverser cet odieux mariage qui doit s'accomplir cette nuit, et qui me rejette à jamais dans le néant... (Elle sonne.) L'impatience double la durée du temps... (A un domestique qui entre.) Est-on retourné à l'hôtel du prince?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la comtesse, Son Altesse n'était pas encore rentrée.

SARAH.

A-t-on laissé ma lettre avec ordre de la lui remettre au moment même de son retour?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame. (Fausse sortie.)

SARAH, à elle-même.

Ah! quand il croira que sa fille lui est rendue, pourra-t-il hésiter à la reconnaître... à me rendre mes droits?... Antoine, qu'un homme intelligent aille attendre le prince, et qu'il ne quitte pas l'hôtel sans l'avoir vu, sans revenir avec lui.

LE DOMESTIQUE.

Il suffit, madame la comtesse.

SARAH.

La petite porte donnant sur la rue est-elle ouverte?

LE DOMESTIQUE.

Elle l'est depuis une heure.

SARAH.

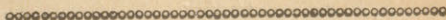
Et la porte du cabinet (Montrant la droite.) donnant sur le jardin?

LE DOMESTIQUE.

Est ouverte aussi.

SARAH.

C'est bien... que personne n'entre ici sans mon ordre... Si le prince vient, vous l'introduirez. Allez. (Le domestique sort.) Si Rodolphe n'est point encore ici quand tout sera convenu avec cet homme, je vais le trouver moi-même... s'il le faut, je le suis, je me précipite au milieu de ce mariage, et j'ajoute à mon bonheur la vue du désespoir de ma rivale. (Elle écoute.) On est entré!... Enfin!... C'est la victoire et la puissance qui m'arrivent... Jamais émotion plus violente... Je ne puis faire un mouvement.



SCÈNE II.

SARAH, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant la tête à la porte du cabinet.

On peut entrer, madame?

SARAH.

Oui... l'entrée et la sortie vous sont également libres, et personne ne viendra nous interrompre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à part.

C'est bon à savoir.

SARAH.

Et cette jeune fille?

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Tout a réussi hier.

SARAH.

Quand me l'amèneriez-vous ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tombons d'accord aujourd'hui, et je vous l'amène demain. (A part.) Si l'autre veut bien la rendre.

SARAH.

La jeune fille ne doit pas être dans la confiance du rôle qu'elle aura à jouer ; je me réserve de l'instruire des circonstances auxquelles elle doit elle-même ajouter foi. Mais pour que tout soit d'accord dans cette fable, il faut que je sache les détails de son enfance qu'elle-même a pu connaître.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce ne sera pas long : elle sait seulement qu'elle a été abandonnée.

SARAH.

Depuis combien de temps ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Depuis dix ans.

SARAH.

Quel âge pouvait-elle avoir alors ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Cinq à six ans.

SARAH.

Mais vous n'en savez pas davantage ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Peut-être.

SARAH.

Savez-vous à qui elle appartenait ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

On ne me l'a pas dit.

SARAH.

On ne vous l'a pas dit... Mais on vous l'a donc abandonnée ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne dis pas non.

SARAH.

Qui ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Oh ! ça, ça se paie, et cher.

SARAH.

Parlez, vous aurez de l'or.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien ! un soir, une femme nous a amené une petite fille, en nous disant qu'on voulait s'en débarrasser et la faire passer pour morte.

SARAH.

Le nom de cette femme ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne Tai su que long-temps après, elle s'appelait madame Séraphin.

SARAH.

Madame Séraphin ! Que faisait-elle ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Elle était au service de M. Jacques Férand.

SARAH.

Jacques Férand, dites-vous ? Jacques Férand de la rue du Temple ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Lui-même.

SARAH.

Une petite fille blonde ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Blonde.

SARAH.

Avec des yeux bleus ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comme des bluets.

SARAH.

Et c'est elle qu'hier au château vous avez enlevée ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous nous avez payés pour ça.

SARAH, tombant à genoux.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, c'est ma fille ! vos vœux sont impénétrables... un tel bonheur possible !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, regardant autour de lui.

Que de richesses ici !..

(Bruit d'une voiture dans la cour.)

SARAH, se relevant.

Une voiture ! c'est lui !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à part, pendant que Sarah va à la fenêtre.

Et nous enfuir sans rien... Oh ! non...

SARAH.

Lui ! en un pareil moment, c'est Dieu qui l'envoie. (Au Maître-d'École !) Et vous rappelez-vous les traits de l'enfant ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je me les rappelle.

SARAH.

Si je vous montrais un portrait, la reconnaissez-vous ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Oui.

SARAH.

Venez.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Où ?

SARAH, montrant la droite.

Là, parmi des bijoux.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à part, pendant que Sarah va sonner à la cheminée.

Des bijoux !

SARAH, le précédant dans le cabinet.

Venez ! venez !

SCÈNE III.

RODOLPHE, seul.

(Au moment où Sarah et le Maître-d'École sortent à droite, un domestique ouvre la porte du fond et introduit le prince.)

Personne ! lorsque sa lettre est si pressante

que ai encore en la faiblesse de venir... Mais je suis en garde contre la ruse et le mensonge. (Bruit de verrou à la porte de droite.) On a poussé un verrou à cette porte! c'est singulier... Mais c'est le dernier jour que les obsessions de cette femme pourront m'atteindre... dans quelques heures je pars avec Clémence loin de cette ville où il y a dix ans un crime m'a ravi ma fille, où il y a deux jours des misérables ont réduit au désespoir et au suicide la pauvre enfant que je leur avais arrachée... Je voulais douter encore... mais les vêtements de Fleur de Marie retrouvés au bord de la rivière... Ah! je porte malheur aux enfans que j'aime... du moins j'ai assuré le sort de tous ceux qui l'ont connue et aimée. (On entend un cri dans le cabinet à droite.) Que se passe-t-il là? j'ai entendu un cri? (Il va à la porte qu'il essaie d'ouvrir.) Ouvrez! ouvrez! (Allant à la porte du fond.) Quelqu'un!...

SCÈNE IV.

RODOLPHE, SARAH.

(Sarah sort du cabinet et arrête le prince.)

SARAH.

Arrêtez! n'appellez pas! n'appellez pas!

RODOLPHE, revenant à elle.

Vous, madame, blessée! du sang!

SARAH.

Ce n'est rien... un malheureux qui a voulu me voler. Ce n'est qu'une égratignure.

RODOLPHE.

Un médecin...

SARAH.

Personne... ce n'est rien, vous dis-je, c'est à vous, c'est à vous seul qu'il faut que je parle.

RODOLPHE.

Expliquez-vous... Malgré cette blessure, la joie dans vos regards...

SARAH, avec exaltation.

Oh! ma joie! oui, ma joie, Rodolphe! Rodolphe! notre fille!...

RODOLPHE, avec étonnement.

Notre fille?...

SARAH.

Elle existe!... elle existe!...

RODOLPHE.

Qu'avez-vous dit! Non... non... c'est impossible! vous me trompez! c'est une ruse, un mensonge indigne.

SARAH.

Rodolphe, écoutez-moi.

RODOLPHE.

Non, je connais votre ambition... j'en sais de quoi vous êtes capable.

SARAH.

Eh bien! oui, oui, j'ai voulu vous abuser, j'ai voulu trouver une jeune fille que je vous aurais présentée à la place de notre enfant...

RODOLPHE.

Assez! oh! assez, madame...

SARAH.

Après cet aveu, vous me croirez peut-être? Oh! écoutez-moi, je vous dis que tout cela est fatal, providentiel... Il y a quelques mois, vous avez tiré une jeune fille de la misère et vous l'avez emmenée à la campagne...

RODOLPHE.

Chez Mme d'Harville.

SARAH.

Je viens d'apprendre seulement tout à l'heure que vous étiez son protecteur, qu'elle était chez Mme d'Harville; mais comme tout en elle favorisait mes projets...

RODOLPHE.

Après, madame?

SARAH.

Je me suis entendue avec les gens qui l'avaient élevée... je l'ai fait enlever hier... elle est entre leurs mains...

RODOLPHE, avec tristesse.

Elle n'y est plus.

SARAH, avec un étonnement mêlé de crainte.

Elle n'y est plus!

RODOLPHE.

Elle a cédé au désespoir, à la terreur, elle s'est tuée.

SARAH.

Ma fille!

RODOLPHE.

Que dites-vous?

SARAH.

Morte! ma fille! morte!

RODOLPHE.

Fleur de Marie! votre fille?... Oh! cela ne peut pas être... Sarah, revenez à vous! calmez-vous... souvent il y a des apparences qui trompent.

SARAH.

Ah! ce dernier coup m'accable... Lisez... lisez cette déclaration! (Rodolphe la saisit avec empressement.) Je l'écrivais sous la dictée de cet homme lorsqu'il m'a frappée.

RODOLPHE, rejetant le papier.

Non, je ne crois pas, je ne veux pas croire, Mon Dieu, vous ne voudriez pas cela.

SARAH, lui présentant un portrait.

Et ce portrait?

RODOLPHE, saisissant le portrait et le baisant après l'avoir regardé.

Marie! Marie! c'était toi... (Tombant sur un siège.) Je t'ai vue, je t'ai eue près de moi, et rien ne m'a dit que tu étais ma fille

SARAH.

Ah ! tout mon sang se glace !... Je mourrai donc sans l'avoir vue... et délaissée par son père.

RODOLPHE, se levant.

Oh ! ce n'est pas la mort de votre enfant que vous pleurez, c'est la perte de ce rang que vous avez poursuivi avec une inflexible opiniâtreté. Eh bien ! que ces regrets infames soient votre châtiement.

SARAH.

Ah ! oui, le dernier, je le crois...

RODOLPHE.

Mais il faut que vous connaissiez les tortures de votre enfant... Oui, madame la comtesse, pendant qu'au milieu de votre opulence vous rêviez une couronne, votre fille, toute petite, couverte de haillons, allait le soir mendier dans les rues, souffrant du froid et de la faim ; durant les nuits d'hiver, elle grelottait sur un peu de paille dans un grenier.

SARAH.

Qu'est-ce que je ressens ? mon Dieu !

RODOLPHE.

Et si une plainte lui échappait, les injures d'une mégère, les coups d'un barbare... Oh ! votre cœur est endurci, votre égoïsme impitoyable... mais vous auriez pleuré de la voir ainsi...

SARAH, commençant à défaillir.

Cette blessure, c'est donc la mort !

RODOLPHE.

Oh ! ce n'est pas tout... Vous souvenez-vous de ce soir où vous m'avez suivi dans la Cité ? dans cet horrible quartier, vous avez entendu des hommes qui vous ont effrayé : eh bien ! ces bandits, madame la comtesse, ces bandits tutoyaient votre fille...

SARAH.

Ah ! taisez-vous, Rodolphe.

RODOLPHE.

Malédiction sur vous ! car c'est votre abandon qui a causé toutes ces horreurs... malédiction sur vous, car, lorsque retirant ma fille de cette fange, je lui avais donné un asile, vous l'en avez fait arracher !...

SARAH.

Au nom du ciel, taisez-vous !

RODOLPHE.

Car cet enlèvement a causé sa mort. Malédiction ! malédiction sur vous !...

SARAH, entendant du bruit vers le fond a remonté la scène. — Un domestique se présente.

Malheureux ! qui vous a appelé ?

LE DOMESTIQUE

Pardon, madame la comtesse, ma... a là un jeune homme qui voulait absolument parler à Son Altesse ; comme je n'avais pas d'ordre, j'ai refusé de le laisser entrer... Il dit s'appeler Germain et

RODOLPHE.

Donnez.

(Le domestique sort.)

RODOLPHE, prenant la lettre.

Qu'est-il arrivé ? De qui cette lettre ? De Clérence ! Malgré moi... j'ai peur. (Il ouvre la lettre ; à peine a-t-il lu quelques mots qu'il pousse un cri de joie.) Ah ! elle existe !

SARAH.

Notre fille ?

RODOLPHE, continuant de lire.

Elle est là !

SARAH.

Notre fille ?

RODOLPHE.

Je vais la voir !

SARAH, lui saisissant le bras.

Notre fille ?

RODOLPHE.

Laissez-moi !

SARAH.

Que je vous laisse ! (Avec solennité.) Mais ne voyez-vous pas qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en moi... que je brûle... que je frissonne... Écoutez-moi : je rassemble toutes mes forces, toute mon énergie pour résister à ce saisissement. Rodolphe, laissez-moi voir ma fille !

RODOLPHE.

Vous !

SARAH.

Oh ! je sais que je ne le mérite pas... mais, je vous le jure, j'éprouve un repentir amer, profond, épouvantable... une lumière nouvelle m'éclaire ; l'ambition, l'orgueil s'effacent, la maternité se révèle.

RODOLPHE.

Non, pour son bonheur il faut qu'elle ignore à jamais...

SARAH.

Eh bien ! elle ignorera tout.

RODOLPHE.

Comment ?

SARAH.

Laissez-moi la voir, la voir une seule fois et pour long-temps... et, Rodolphe, je vous en fais serment, je ne lui dirai pas que je suis sa mère...

RODOLPHE, qui a hésité d'abord, va sonner.

Faites monter la jeune fille qui est en bas dans la voiture.

SARAH, tombant à genoux.

Je vous remercie à genoux.

RODOLPHE, la relevant et la conduisant vers le canapé.

Relevez-vous, madame, et songez au serment que vous venez de faire...

SARAH.

Je le tiendrai, je ne lui dirai pas que je scalfre, je la regarderai ; mais vous, Rodolphe, ne retirez-vous pas votre malédiction.

RODOLPHE.

Peut-être.

Onzième Tableau. — La Patte d'Oie.

Un carrefour de forêt où aboutissent divers chemins. A droite, monticule, sous lequel on aperçoit un regard entouré d'arbres.

SCÈNE I.

TORTILLARD, LE CHOURINEUR, évanoui.

TORTILLARD, agenouillé près du Chourineur qu'il cherche à ranimer.

Chourineur! Chourineur! réponds-moi donc... Il ne m'entend pas.. voilà plus d'une heure qu'il est tout à fait évanoui... Il faut que ce soit sa blessure et la fatigue... nous avons marché si long-temps depuis que nous avons quitté l'île des Ravageurs! (On aperçoit sur la droite Benoit et Barbillon qui se glissent à travers les arbres.) Il me semble qu'on a remué dans les feuilles... Si c'était quelqu'un... j'aurais du secours. Y a-t-il quelqu'un là? (Benoit et Barbillon se retirent.) Personne! C'est le vent qui aura agité les feuilles. Comment faire au milieu de ce bois? C'est bien heureux encore qu'hier soir, côtoyant le bord de la rivière j'ai aperçu les premières lueurs du feu, car je suis arrivé assez à temps pour l'empêcher d'être grillé; pauvre Chourineur! (Le Chourineur pousse un soupir.) Je ne me trompe pas... il revient à lui. Chourineur! Chourineur!

LE CHOURINEUR.

C'est toi, Tortillard?

TORTILLARD.

Tu vas donc mieux?

LE CHOURINEUR.

Oui, la fraîcheur m'a ranimé.

TORTILLARD.

Ta blessure?

LE CHOURINEUR.

Il s'agit bien de ça! Où sommes-nous?

TORTILLARD.

Toujours dans ce bois.

LE CHOURINEUR.

Comment! déjà le jour! Quelle heure est-il?

TORTILLARD.

Dame! il n'y a pas d'horloge ici.

LE CHOURINEUR.

Tonnerre! il sera trop tard. Le prince sera tombé dans leur embuscade... Vite au château de Mme d'Harville.

TORTILLARD.

Mais ce château, nous n'avons pas pu le trouver.

LE CHOURINEUR

Eh bien! nous rencontrerons quelque garde, quelque paysan. Viens! viens!

TORTILLARD.

Mais tu ne pourras pas marcher.

LE CHOURINEUR.

Viens toujours... si je ne peux pas marcher, je me trainerai; si je tombe tout à fait, tu me laisseras là, et tu te souviendras qu'ils n'ont plus que toi pour les sauver. Viens!... viens!...

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

BENOIT, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

BENOIT.

Qu'est-ce que c'est que ces deux-là?... Heureusement ils ne nous ont pas vus. (Au Maître-d'École qui s'avance.) Qui va là?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à mi-voix.

Est-ce toi, Benoit?

BENOIT, descendant en scène.

Oui!... Eh bien! as-tu vu quelque chose?

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Dans le chemin de traverse, j'ai été avec François jusqu'à la petite porte du parc, tout est tranquille et silencieux par là. Je suis monté sur un arbre pour apercevoir le château, j'ai vu des lumières aller et venir; plus de doute, ils vont partir.

BENOIT.

Ce retard commençait à m'inquiéter... Férand nous avait dit qu'il devait avoir lieu vers une heure du matin, et le jour est tout à fait venu..

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Où sont les autres?

BENOIT.

Toujours embusqués dans les taillis, le long de la route.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Et Férand?

BENOIT.

Il va de l'un à l'autre, plus impatient de nous, depuis qu'on est convenu de l'honneur de Marie pour sa part.

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Allons rejoindre nos camarades; car

ACTE V, TABLEAU XI, SCENE III.

ent, en longeant les murs du parc, a dû se glisser jusqu'à la grille, nous donnera le signal aussitôt que la voiture sortira de la cour.

BENOIT.

Allons! viens.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un instant!... Il faut tout prévoir... Dans le cas où l'affaire ne réussirait pas, ne perdons pas de l'œil Férand; nous aurons à causer avec lui...

BENOIT

Comment?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il y a de l'or quelque part ici... J'ai mon idée... (On entend plusieurs coups de feu.) Qu'est-ce donc?... Sont-ce les nôtres qui attaquent... ou sommes-nous attaqués?... Viens!... viens!...

SCÈNE III.

FÉRAND, puis LE MAITRE-D'ÉCOLE,
BENOIT.

FÉRAND, arrive seul, précipitamment, il est suivi de près par le Maître-d'École et Benoît, qui l'observent.

L'attaque a manqué... il ne me reste qu'à fuir et à emporter mon trésor. Il est là... (Il va à un tronc d'arbre, écarte quelques branches et en tire une cassette.) Fuir! oui... mais je connais la route du prince qui m'enlève Fleur de Marie... Je le suivrai de loin... Je m'attacherai à ses pas comme le tigre à sa proie... La surveillance dont il entourera sa fille peut faillir un jour, et je serai vengé des tortures de cet exécrable amour. Oui, Fleur de Marie, ta mort seule peut assouvir une passion qui n'est plus maintenant que haine et perte... (Apercevant un homme qui traverse la route en fuyant.) On vient! Malédiction!

(Il se cache derrière un arbre et suit l'homme des yeux. Au moment où il va aller à son trésor, le Maître-d'École lui barre le passage.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, qui s'est approché de lui lentement.

J'ai à te parler.

FÉRAND.

Que veux-tu!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît qui reste au fond.

Benoît, veille par là. (A Férand.) La moitié de ton or?

FÉRAND

Je n'ai pas d'or.

FÉRAND.

Crois-tu m'intimider?... Tu oublies que je te poursuis.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Perdus ensemble ou sauvés ensemble.

FÉRAND.

Soit!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tout le mal que j'ai fait, quel en a été le prix? La misère, la peur, et de temps en temps seulement l'oubli acheté par l'orgie. Je ne veux plus de cette vie-là.

FÉRAND.

Change-la, si tu peux?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je veux celle que tu t'es ménagée; nous nous étions partagé la puissance du mal, à moi la brutale énergie; à toi la ruse, le mensonge, l'hypocrisie... Il faut partager aujourd'hui le fruit de cette infernale alliance.

FÉRAND.

Ma réponse est: Je ne veux pas!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je suis obligé de fuir et sans ressource. Veux-tu?

FÉRAND.

Non!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous sommes deux... Veux-tu?

FÉRAND.

Non!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Depuis long-temps tu conçois le crime et je l'exécute... Si à cette heure, poussé à bout, j'avais concevoir et exécuter... Prends garde... ce sera terrible.

FÉRAND.

Tue-moi, j'emporte mon secret.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne te tuerai pas, et tu me conduiras toi-même à ton trésor... Encore une fois, ce sera terrible...

FÉRAND.

Essaie!

BENOIT, venant rapidement en scène.

On vient! on approche!

FÉRAND, au Maître-d'École.

Faut-il fuir... faut-il nous cacher?

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Cachons-nous ensemble.

FÉRAND

Dans ce caveau!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît.

Tu sais ce que je t'ai dit... il le faut.

(Tous trois descendent dans le

SCÈNE IV.

DEUX GARDES, LE CHOURINEUR, TORTILLARD, puis LE MAITRE-D'ÉCOLE, BENOIT, FÉRAND, RODOLPHE, FLEUR DE MARIE, M^{me} D'HARVILLE, GENDARMES, PAYSANS, PAYSANNES.

TORTILLARD.

Par ici! par ici!... Je les ai aperçus.

LE CHOURINEUR.

Entourez bien cette clairière... gardons toutes les issues.

(Silence profond. On entend tout à coup un cri sortant du regard. Saisissement général.)

TORTILLARD.

Ce cri! Chourineur. Là... là...

LE CHOURINEUR.

Tais-toi!

(Tous se cachent derrière les arbres.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, sortant pâle du caveau.

Son cri m'a épouventé!..

BENOIT.

Attendons qu'il sorte.

(Les gardes les ont entourés; le Chourineur, qui les a écoutés, leur montre les armes qui les menacent.)

LE CHOURINEUR.

Si vous dites un mot, vous êtes morts.

FÉRAND, sortant du caveau, avec désespoir.

Aveugle! aveugle! Où êtes-vous?... où êtes-vous donc?... Je me vengerai... Non, non, je ne puis pas. (Mouvement d'effroi, sur un signe du Chourineur, le silence le plus complet se rétablit.) La nuit! la nuit! oh! c'est affreux! Benoit! oh! je vous en prie... ne m'abandonnez pas... Vous aurez pitié de moi... Vous êtes là, répondez?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, forcé par les menaces d'un garde.

Oui!...

FÉRAND.

Ne me quitte pas, je vais te dire où est mon trésor... tu me laisseras ma part... Là, à gauche du caveau... au pied du premier arbre... sous des feuilles.

(Le Chourineur a suivi toutes les indications.)

LE CHOURINEUR.

Une cassette!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Malédiction!

FÉRAND.

Trahi! (Se sentant saisir.) Arrêté!

(Cris.—Voilà la voiture! voilà la voiture!)

LE CHOURINEUR.

Entourez ces trois misérables, que Fleur de Marie ne puisse pas les voir.

(Germain, Rigolette, la Fermière et des gens de la ferme entrent avec des cris de joie, et vont au devant de la voiture qui entre, et où sont Rodolphe sur le devant, M^{me} d'Harville et Fleur de Marie sur le derrière.)

TOUS.

Vive monseigneur! vive M. Rodolphe!

RODOLPHE.

Adieu! mes amis. Du bonheur à tous, braves gens.

LE CHOURINEUR.

Sauvé! heureuse! c'est tout ce que je voulais. Adieu, Fleur de Marie! (Suivant des yeux la voiture.) Adieu, Fleur de Marie!

FÉRAND, qui reste en scène avec deux gardes qui l'observent.

Elle part! Plus d'or! Aveugle! Je suis vaincu. Grâce! O mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

(Les deux gardes s'approchent pour le saisir.)

FIN DES MYSTÈRES DE PARIS.



NAPOLÉON

OU

SCHOENBRUNN ET SAINTE-HÉLÈNE,

DRAME HISTORIQUE EN NEUF TABLEAUX,

PAR

MM. CH. DUPEUTY ET RÉGNIER;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,
le 20 octobre 1830.



PREMIÈRE PARTIE,

SCHOENBRUNN,

EN QUATRE TABLEAUX,

PAR MM. CH. DUPEUTY ET RÉGNIER.

DISTRIBUTION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Personnages,

NAPOLÉON.....	MM. GOBERT.
LE DUC DE BASSANO, ministre des relations extérieures.....	JEMMA.
LE GÉNÉRAL RAPP, aide-de-camp de service.....	ÉDOUARD.
LE GÉNÉRAL DUROC.....	LAISNÉ.
LE COMTE DE BUBNA, envoyé d'Autriche.....	CONSTANT.
HUBERT, sergent de la vieille garde.....	BOCAGE.
WALDER.....	GRANGER.
FRÉDÉRICH STAPS, étudiant.....	ADOLPHE.
LE BARON, } étudiants.....	MONVAL.
XAVIER, }	GASTON.
CLÉMENCE, fille de Walder.....	M ^{mes} JULIETTE.
LOUISE, servante de Walder.....	ADOLPHE.
MARÉCHAUX, GÉNÉRAUX, OFFICIERS SUPÉRIEURS, CHAMBELLANS, LE MAMELUCK DE L'EMPEREUR, DOMESTIQUES DE NAPOLÉON, ÉTUDIANS ALLEMANDS, etc.	

Acteurs.

La scène est à Schœnbrunn.

PREMIER TABLEAU.

Une chambre, portes et croisées dans le fond.

SCÈNE I.

WALDER, CLÉMENCE, LOUISE.

(Clémence assise devant un piano; près d'elle son père et sa femme de chambre.)

LOUISE.

Écoutez donc, mademoiselle, un Français, ça

ne peut pas être sérieux et tranquille comme un étudiant.

WALDER.

C'est la première fois que j'entends dire: tranquille comme un étudiant.

LOUISE.

Ah! monsieur Walder, vous me comprenez

bien : tranquille comme cet étudiant qui loge chez vous. Mais, mademoiselle, c'est un Allemand, votre M. Frédéric, tandis que le mien... Que voulez-vous, j'aime les Français, moi.

CLÉMENCE.

Comment peut-on aimer les ennemis de son pays !

LOUISE.

Ce ne sont pas tous des ennemis, mademoiselle ; il y en a qui sont les meilleurs enfans du monde. Mon sergent, par exemple ; eh bien ! à part quelques mouvemens d'humeur, quelques petits gestes un peu vifs, quelques... mon Dieu ! c'est la meilleure pâte d'homme...

CLÉMENCE.

Pauvre Louise ! tu me fais pitié !

LOUISE.

Mais, mademoiselle, je ne suis pas la seule de mon avis. Vous voyez bien que toutes les demoiselles de Vienne vont au *Prater* avec les Français, et nos belles dames voudraient promener toute la grande armée dans leurs carrosses.

WALDER.

Certainement, dans tout Vienne, il n'y a pas une plus mauvaise langue que toi. Au lieu de bavarder ainsi, va à ta besogne.

LOUISE.

Toute ma besogne est faite, monsieur Walder.

WALDER.

Et le diner des Français ?

LOUISE.

Il y a plus d'une heure que leur soupe est sur la table.

WALDER.

Eh bien ! alors va la réchauffer. S'ils trouvent le diner froid, veux-tu qu'ils renouvellent la plaisanterie de l'autre jour ?

LOUISE, riant.

Ah ! ah ! le jour qu'ils ont jeté la nappe par la fenêtre...

WALDER.

La nappe, avec tout ce qui était dessus.

LOUISE, s'apprêtant à sortir.

Ah ! monsieur, si mon beau sergent était logé chez vous, ces tours-là ne se renouvelleraient pas. C'est qu'avec lui, il ne s'agit pas de plaisanter : le sabre à la main tout de suite, et pas d'explications. Oh !... aussi je le lui disais bien hier : Demandez donc un billet de logement chez nous.

WALDER.

Grand merci de votre protection, mademoiselle ; amener cet ivrogne-là chez moi ! nous avons bien assez de nos quatre tambours.

LOUISE.

Allons, comme vous voudrez... (A part.) C'est égal, j'aurai mon beau sergent ici. (Elle sort.)

SCÈNE II.

CLÉMENCE, WALDER.

WALDER.

En vérité, si l'occupation dure encore quelques années, je ne sais pas comment on fera pour vivre.

CLÉMENCE.

Il faut espérer que Dieu viendra au secours de l'Allemagne.

WALDER.

Espérons donc ; mais en attendant le bonheur de l'Allemagne, parlons du tien, ma chère enfant. C'est demain...

CLÉMENCE.

Oui. Chose singulière ! un moment que j'ai tant désiré, maintenant que j'y touche, j'éprouve comme de la crainte.

WALDER.

De la crainte !... et pourquoi ?

CLÉMENCE.

Sans doute. Mais je ne sais... il y a des momens où il me semble que cela n'arrivera pas, que je ne serai pas mariée à Frédéric.

WALDER.

Allons, je vois que tu es aussi folle que lui.

CLÉMENCE.

Ne parlez pas ainsi de celui que j'aime. Si je le préfère à tous, c'est que parmi nos jeunes étudiants, nul n'a plus de vertus, un plus noble caractère ; nul ne rêve avec plus d'ardeur l'affranchissement de notre belle patrie... Oui, je suis sûre que mon Frédéric rendra un jour son nom cher à l'Allemagne, à tous les amis de la liberté !

WALDER.

Eh ! mais quel enthousiasme !... Sais-tu, ma fille, que je vais devenir tout fier de toi ?

CLÉMENCE.

Croyez-vous donc, mon père, que les malheurs de mon pays aient laissé mon cœur sans émotions ?... Mon enfance s'est écoulée dans la douleur, dans les larmes ; j'ai vu les enfans des premières familles périr en combattant l'invasion étrangère. Malgré leurs généreux efforts, malgré les prières ferventes de nos ministres, nos armées sont en fuite, nos villes sont remplies de soldats ennemis, et la honte est notre partage... Ah ! je ne suis qu'une faible femme ; mais, quand je pense à l'asservissement de l'Allemagne, je me sens toute l'indignation, tout le courage d'un homme.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRICH.

FRÉDÉRICH, entrant précipitamment.

On n'est pas plus étourdi que moi... Bonjour, monsieur Walder... bonjour, ma jolie fiancée.

WALDER.

Eh bien! monsieur l'amoureux, comment allons-nous ce soir? sommes-nous toujours sérieux, sentimental, mélancolique?

FRÉDÉRICH.

Monsieur Walder, il me faut tout de suite de l'eau-de-vie, du feu, du tabac, douze bouteilles de bière. Voilà ma mélancolie de ce soir.

CLÉMENCE.

Je vois ce que c'est : vos amis, les étudiants de l'université...

FRÉDÉRICH.

Oui, chère amie; c'est mon tour de les recevoir aujourd'hui, et, tout occupé de mon bonheur, j'ai oublié de faire préparer... Aussi, Clémence, c'est votre faute; je ne peux que songer à vous. (S'approchant d'elle, et lui prenant les mains.) Comme vous voilà jolie! que cette mise simple est élégante! qu'elle vous sied bien!... En vérité, Clémence, vous me faites trop d'envieux.

CLÉMENCE, retirant ses mains.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur. Voyons, dites ce que vous voulez. A quelle heure viendront vos amis?

FRÉDÉRICH.

Ils devraient déjà être ici, je les ai rencontrés au détour de la rue.

CLÉMENCE.

Comment! et vous êtes là à dire des folies, au lieu de vous hâter? Oh! l'étourdi!... A quoi songez-vous donc?

WALDER.

Ma fille, voilà une question bien coquette. A quoi songe-t-elle? c'est peut-être à moi.

CLÉMENCE.

Mon Dieu, mon père, laissez-moi gronder un peu; je n'en ai pas souvent l'occasion. (Elle court vers la porte.) Je vais vous envoyer tout ce que vous avez demandé. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRICH, WALDER.

FRÉDÉRICH, la regardant aller.

Oui, l'amour d'une si aimable fille vaut mieux que toutes les richesses de la terre, que la renommée la plus illustre, que toute la gloire possible, que toute la gloire de Napoléon...

WALDER.

En voilà d'une bonne, par ma foi! la gloire de Napoléon!... Elle est jolie, sa gloire! Un démon incarné qui depuis dix ans s'amuse à culbuter nos pauvres Kœserlitz!

FRÉDÉRICH.

Monsieur Walder, je le hais; mais c'est un homme de génie. Du reste, laissez faire aux Amis de la Vertu.

WALDER.

Oh! je laisse le Tugendbund faire tout ce qu'il voudra... Ah ça! messieurs les Burschenschafts, comme vous vous appelez, savez-vous que vous êtes de plaisans seigneurs!

FRÉDÉRICH.

Parce que?...

WALDER.

Votre société prend le nom d'Amis de la Vertu, et toutes les fois que vous vous réunissez, je vois qu'il ne s'agit pas d'autre chose que de boire et chanter.

FRÉDÉRICH.

Vous n'y voyez pas autre chose, monsieur Walder?

WALDER.

J'y vois encore que vous fumez prodigieusement; mais après cela?...

FRÉDÉRICH, à demi-voix.

Mon excellent ami, si vous aviez vingt-cinq ans; si, au premier mot, vous étiez décidé à sacrifier votre vie pour la liberté, je vous expliquerais ce que c'est que le Tugendbund, ce que veulent les Amis de la Vertu; mais, comme les hommes de votre âge doivent laisser aux jeunes gens le soin de venger le pays, comme vous avez mille raisons de tenir à la vie, monsieur Walder, contentez-vous de dire à chacun que cette noble association n'a d'autre but que de fumer, de chanter bien fort, et de vider beaucoup de flacons.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PLUSIEURS ÉTUDIANS.

XAVIER.

Eh bien! pas un pot de bière!

PLUSIEURS VOIX, sur l'escalier.

De la bière! de la bière! voici les buveurs du diable!

LE BARON.

Et du tabac, mon camarade! du tabac aux Burschenschafts!

FRÉDÉRICH.

Mille pardons, messieurs, je suis en retard. (Il s'approche de l'escalier.) Louise! ma bonne Louise! au secours! des verres! des bouteilles! Vite! vite! dépêchons-nous!

WALDER.

Allons, Louise, allons donc! (Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté WALDER, LOUISE.

LOUISE.

Voici, voici. Jésus-Marie! on ne sait de quel côté donner de la tête. Les Français vous crient d'un côté, les Allemands d'un autre.

FRÉDÉRICH.

Qu'osez-vous me proposer?... N'avez-vous pas aussi une amante, une mère, de tendres affections?... J'aime Clémence plus que la vie; mais Clémence mérite que je sois digne d'elle... Plus un mot là-dessus, je vous en prie... Xavier, tout est-il prêt?

XAVIER, présentant le chapeau dans lequel il a jeté tous les noms.

Voici tous les noms réunis.

FRÉDÉRICH.

Baron, tirez vous-même celui que le destin appelle.

LE BARON, tirant un nom du chapeau.

Frédéric Staps!

TOUS.

Frédéric!

FRÉDÉRIC, avec enthousiasme.

C'est donc moi qui suis l'élu de la Providence! c'est mon bras qui doit sauver mon pays!... Mes amis, vous verrez si je sais tenir mon serment!

TOUS, prenant leurs verres.

A la gloire de Frédéric! (Ils boivent.)

FRÉDÉRICH.

Surtout, au succès de mon entreprise!... Honneur au Tugendbund! et que chacun répète avec moi le chant sacré des Amis de la Vertu!

AIR nouveau de M. Pacini.

Un jour de gloire
Et de liberté,
Coutte victoire,
Trépas enchanté;
C'est la carrière,
Qui nous est chère,
Nous voulons la liberté!

TOUS LES ÉTUDIANS EN CHOEUR.

Un jour de gloire, etc.
Armons nos bras des fers de l'esclavage,
Armons nos cœurs d'un généreux courage;
Le courage, en nos jeunes cœurs,
Est plus fort que l'airain qui tonne;
La liberté suit les vainqueurs, (Bis.)
C'est le courage qui la donne.

CHOEUR.

Un jour de gloire
Et de liberté, etc.

XAVIER, qui a été au fond.

Mes amis, de la prudence!... il m'a semblé qu'on nous écoutait...

TOUS, reprenant leurs verres.

Chanter, rire et boire,
Trinquer en fumant,
C'est la seule gloire
Du brave Allemand;
C'est la carrière
Qui nous est chère,
C'est le refrain de l'étudiant.

XAVIER, au fond.

Non, je me serai trompé, je n'entends personne. (Ils se rapprochent tous de Frédéric.)

FRÉDÉRICH.

Frères, amis, réchauffons dans notre âme
De la vertu la belliqueuse flamme;
Sur la terre de nos aïeux,
Que Napoléon frappé tombe.
Ou bien, descendons glorieux, (Bis.)
Près de nos pères, dans la tombe!

CHOEUR.

Un jour de gloire
Et de liberté, etc.

HUBERT, en dehors.

Holé! hé! le bourgeois! la fille!...

FRÉDÉRICH.

Un soldat français! qu'il ne se doute de rien.
(Ils reprennent leurs verres et préparent leurs pipes.)

CHOEUR.

Chanter, rire et boire,
Trinquer en fumant,
C'est la seule gloire
Du brave Allemand;
C'est la carrière
Qui nous est chère,
C'est le refrain de l'étudiant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HUBERT; il paraît au fond pendant le refrain.

HUBERT, entre deux vins.

Dites donc, tas de farceurs, si ça vous était égal de crier plus bas? voilà une heure que j'appelle, et personne ne m'entend.

XAVIER.

Quel est cet homme?

HUBERT.

Cet homme! c'est Jérôme Hubert, dit Bel-Oeil, sergent aux grenadiers à pied de la vieille garde; vainqueur de l'Allemagne, pour la partie de l'infanterie; bon enfant, mais un peu dur à cuire...

LE BARON.

Eh bien! voyons, que voulez-vous?

HUBERT.

Ce que je veux? D'abord, ça ne vous regarde pas, ma petite boule carrée.

XAVIER.

Eh bien! alors laissez-nous.

HUBERT.

Mille tonnerres! apprenez qu'il n'y a que mon général qui ait le droit de me donner mon congé, têtes de choucroûte.

LE BARON.

L'insolent!

FRÉDÉRICH, à voix basse.

Soyons prudents...

HUBERT.

Qu'est-ce que c'est?... J'ai entendu une qualification équivoque... Quoique je sois un peu dans les nuages, il faut tirer ça au clair... Voyons, quel est le jeune savant qui a jaboté? que je lui enseigne la civilité puérile et honnête.

FRÉDÉRICH, de même.

Clément, je veux, je dois tout souffrir.

CLÉMENCE, à part.

Quel changement s'est opéré en lui!

(On entend des salves d'artillerie.)

WALDER.

Du canon!... Que signifie?...

HUBERT, se levant.

Ça, c'est le camarade qui tousse; et ce bruit-là veut dire Napoléon.

WALDER.

Napoléon!

HUBERT.

Oui, mein-herr, Napoléon I^{er}, le petit Caporal, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse..., etc., etc., etc., si vous voulez bien le permettre.

FRÉDÉRICH.

Napoléon vient à Vienne?

HUBERT.

Eh! qui donc, s'il vous plaît?... Demain il mangera la soupe à Schœnbrunn : c'est l'empereur d'Autriche qui régale...

FRÉDÉRICH, à part.

Demain à Schœnbrunn!... je ne l'oublierai pas...

HUBERT.

Mais, tenez, entendez-vous déjà la musique? c'est la tête du cortège qui s'avance... (A Louise.) Petite mère, donnez-moi le bras, je vous prends sous ma protection... (A Frédéric.) Et vous, camarade, est-ce que vous ne voulez pas voir l'empereur?

FRÉDÉRICH.

Si, j'en ai le désir... Mais la foule est si grande!... Je voudrais le voir de près.

HUBERT.

Ma foi, à votre aise... Adieu, estimables Allemands; qu'on me prépare ma chambre et du vin, car je vous prévient que j'aurai soif en revenant... (Au fond.) Passez, belle Louise! honneur aux dames!

(Une marche militaire se fait entendre en dehors. — Des cris de *vive l'empereur!* retentissent au loin. — La musique devient plus bruyante, par degrés, et l'on voit paraître les tambours et les aigles qui sont en tête du cortège. — Les cris de *vive l'empereur!* se renouvellent.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une galerie du palais de Schœnbrunn.

SCÈNE I.

NAPOLÉON, LE DUC-MINISTRE-SECRÉTAIRE D'ÉTAT, LE GÉNÉRAL AIDE-DE-CAMP DE SERVICE, MARÉCHAUX, GÉNÉRAUX, DIPLOMATES, UN CHIRURGIEN.

(Après le changement, l'empereur entre, en continuant une conversation avec le duc.)

LE DUC.

Je comprends le désir de Votre Majesté... Où était la statue de Henri IV avant la révolution, sur le terre-plain du Pont-Neuf?

NAPOLÉON.

Oui.

LE DUC.

Un obélisque produira là un très bel effet.

NAPOLÉON.

J'écrirai dessus : « Napoléon, au peuple français » tout simplement. (Se tournant vers un diplomate.) Monsieur, je vous ai fait appeler pour que vous ayez à pourvoir aux besoins des prisonniers. Duroc et monsieur le duc ont reçu mes ordres pour l'établissement des ambulances ; mais je vous charge spécialement des blessés autrichiens. Faites-les placer sur des voitures, je veux qu'on les traite comme mes soldats... Tous les braves ont droit à l'hospitalité du champ de bataille.

LE DUC.

Sire, vos nobles intentions seront remplies.

NAPOLÉON, se promenant d'un air soucieux.

Quelqu'un de vous, messieurs, a-t-il lu les gazettes allemandes, ce matin?

LE DUC, lui présentant un journal.

Sire, voilà le *Correspondant de Hambourg*, que M. de Bourienne nous a envoyé.

NAPOLÉON.

Voyons cela.

LE DUC.

C'est un journal qui a soixante mille abonnés.

NAPOLÉON.

Je le sais. (Il lit.) « Bataille de Wagram : en » viron cinquante mille hommes sont restés sur » le champ de bataille, ou doivent être conduits » dans les hôpitaux. » (S'interrompant.) Mon armée a perdu beaucoup de monde... Monsieur le duc, je fais un décret qui assure une dotation aux blessés invalides... Les veuves de ceux qui ont succombé recevront une pension, et la patrie adopte leurs enfans. (Continuant de lire.) « Les » Français ont pris trente pièces de canon, enle- » vé plusieurs drapeaux, et fait vingt mille pri- » sonniers... Les généraux Lasalle, Gauthier et » Lacour ont été tués. » C'est assez impartial... Qu'est-ce que cela? « Le prince de Ponte-Corvo » à son armée! » J'ignorais qu'il eût publié un

le prince de Metternich a présenté à l'empereur, mon maître.

NAPOLÉON.

Les offres que j'ai faites sont fondées sur mon droit, je n'y changerai rien. Le duc de Cadore a dû le notifier à votre cour ?

DE BUBNA.

Sire, l'empereur, mon maître, ne peut y souscrire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC.

NAPOLÉON.

Ah ! vous voilà, monsieur le duc ? vous vous êtes fait attendre.

LE DUC.

Pardonnez, sire ; mais j'ai été arrêté à la porte par un embarras de princes et de rois ; et puis, un jeune homme qui voulait absolument pénétrer jusqu'à vous, parler à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Un Français ?

LE DUC.

Non, sire ; un Allemand d'assez bonne mine... Un étudiant, je crois.

NAPOLÉON.

En ce moment, je n'ai pas le temps de l'écouter. Je n'ai pas vu mes soldats d'aujourd'hui. On a fait camper deux régimens dans le parc du château ; je crains que ce bivouac ne soit humide. Ne leur manque-t-il rien ? Je veux le voir par moi-même. (Il s'avance vers la porte.) Je reviens dans dix minutes. (Retournant sur ses pas.) Vous allez discuter avec M. le comte les propositions de paix qu'il vous soumettra. Outre la cession du territoire dont nous avons causé ce matin, rappelez-vous que je veux cent millions de contributions, la reconnaissance de mon frère Joseph au trône d'Espagne ; et, avant toutes choses, l'adhésion à mon système continental. Il faut bloquer l'Angleterre. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LE DUC, DE BUBNA.

LE DUC.

Monsieur le comte, l'empereur m'a fait travailler avec lui jusqu'à deux heures du matin ; il n'a été question que de vous. Sa Majesté pense que votre cabinet calcule un peu trop sur sa générosité, et qu'elle doit enfin tirer parti de la victoire.

DE BUBNA.

C'est une victoire fort douteuse, à mon avis, que celle où le nombre des morts et des blessés est égal de part et d'autre.

NAPOLÉON.

LE DUC.

Fort douteuse pour vous, c'est possible ; mais pour nous, elle ne l'est pas du tout : en sorte que nous agissons comme si la chose n'était pas en question. (Ils s'approchent l'un et l'autre d'une carte géographique.) L'empereur exige donc que vous lui cédiez : 1^o Trieste.

DE BUBNA.

Trieste !

LE DUC.

Oui, monsieur le comte, Trieste avec le cercle de Villach.

DE BUBNA.

C'est impossible. Votre Excellence doit sentir que...

LE DUC.

2^o L'Istrie autrichienne.

DE BUBNA.

Encore l'Istrie !

LE DUC.

3^o...

DE BUBNA.

Arrêtons, monsieur le duc ; il est inutile de discuter davantage. Si j'accédais aux désirs de votre maître, l'Autriche se trouverait entièrement découverte.

LE DUC.

Découverte ! pas du tout.

DE BUBNA.

Nous abandonnerions toutes nos frontières défensives.

LE DUC, traçant une ligne sur la carte.

Cette démarcation est la plus simple. Elle est pour ainsi dire établie par la nature, puisque la rivière de la Save fixerait avec toute la précision possible les frontières des deux peuples.

DE BUBNA.

Jamais l'empereur, mon maître, ne pourrait acquiescer à de semblables conditions.

LE DUC.

Elles sont la volonté de Napoléon.

DE BUBNA.

La retraite du prince Charles ne doit pas être considérée comme un acte de découragement. Nous avons encore la cavalerie d'Essling, monsieur le duc.

LE DUC.

L'empereur ne met pas en question les ressources de l'Autriche.

DE BUBNA.

Wagram vous a coûté bien du monde.

LE DUC.

D'accord ; mais est-ce donc pour rien que nous avons chassé devant nous l'archiduc ?

DE BUBNA.

Il est des victoires que l'on achète quelquefois par l'épuisement d'une armée, et, dans cette circonstance, la véritable force peut bien être du côté qui a mieux aimé abandonner un lambeau

TROISIÈME TABLEAU.

Chez Walder, comme au premier tableau.

SCÈNE I.

FRÉDÉRICH, seul; il entre comme tourmenté par une idée pénible; il est habillé.

Je n'ai pu arriver jusqu'à lui: la porte de son palais m'a été interdite... Quand il est sorti, c'est à cheval, et il va si rapidement, que j'avais peine à le suivre des yeux... Puis, toujours ces officiers qui l'entourent, ce mameluck qui ne quitte pas ses côtés... Comment donc faire?... Dieu me fournira lui-même l'occasion.

SCÈNE II.

FRÉDÉRICH, WALDER, CLÉMENCE, en habits de mariés; LOUISE, INVITÉS.

FRÉDÉRICH, à lui-même.

Jamais je ne l'ai vue si belle!... (Haut.) Chère Clémence, et vous, mon ami, je ne suis pas digne de tant de bonheur.

CLÉMENCE.

Frédéric, vous êtes l'époux de mon choix, et j'espère que je serai toujours fière du nom que vous m'aurez donné.

FRÉDÉRICH.

Je te le jure, ma chère Clémence! L'honneur est le seul héritage de ma famille: il ne périra pas entre mes mains.

WALDER.

Allons, mes amis, mes enfants, le ministre nous attend dans le temple... Que tout le monde me suive... Ah! ce jour est le plus beau de ma vie!

LOUISE.

Et moi, monsieur?

WALDER.

Toi, tu garderas la maison.

LOUISE.

C'est bien agréable!

WALDER.

Partons! partons!

(Ils sortent tous, excepté Louise.)

SCÈNE III.

LOUISE, seule.

J'aurais pourtant bien voulu voir la cérémonie, moi; entendre la mariée dire oui, en baissant les yeux. Ça m'aurait appris comment il faut s'y prendre, quand ce sera mon tour. (A la fenêtre.) Ah! les voilà déjà entrés dans le temple, et ce ne sera pas long... Je connais notre bon ministre,

il est comme mon sergent, il aime mieux le bon vin du Rhin que les sermons...

HUBERT, en dehors.

Oh! là! hé! les amis, alerte! il ne s'agit pas de s'endormir ici.

LOUISE.

Tiens, en parlant de mon sergent, je crois que j'entends sa voix... Ah! bien, ma foi, maintenant ils peuvent rester tant qu'ils voudront à se marier.

SCÈNE IV.

LOUISE, HUBERT.

HUBERT, en entrant.

Salut à la beauté!

LOUISE.

A qui parliez-vous donc là, beau sergent?

HUBERT.

Eh bien! aux tambours du bataillon qui sont logés ici. C'est que, voyez-vous, il va falloir jouer des jambes et des baguettes.

LOUISE.

Comment! est-ce que vous allez partir?

HUBERT.

Eh! non, ne vous faites pas de chagrin, ma sœur; une grande revue tout simplement... Ah ça! où est donc le bourgeois, avec tous ses buveurs de bière?...

LOUISE.

Ils sont tous au temple, pour le mariage de mamselle.

HUBERT.

Le mariage!... ce mot-là me fait un drôle d'effet.

LOUISE.

Et à moi aussi, beau grenadier!

HUBERT.

Je me souviens qu'à Berlin j'ai eu des idées de ce genre-là.

LOUISE.

Comment, à Berlin?...

HUBERT.

Oui, oui; mais soyez tranquille, ça n'a pas eu de suites fâcheuses. C'est comme à Ratisbonne, il y avait une petite brune...

LOUISE.

Encore une!... Fi! c'est affreux!

HUBERT.

Celle-là, par exemple, c'est différent.

LOUISE.

Vous l'avez refusée?

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; HUBERT, en grande tenue de grenadier, le sac sur le dos.

LOUISE.

Dieu ! qu'il est beau comme ça, mon grenadier !

HUBERT.

La santé des Français... Il paraît que j'arrive comme mars en carême.

WALDER.

Mon cher hôte, si vous voulez faire comme nous, nous allons dire deux mots à quelques vieux flacons.

HUBERT.

Je n'hais pas les vieux flacons ; mais pour le moment, nix... il faut du sang-froid... du vin, si donc !... un petit verre, je ne dis pas.

LOUISE, lui présentant un verre.

Voilà, sergent.

HUBERT.

A la santé des époux ! (Il boit.) Il n'est pas mauvais, le chenik.

WALDER.

Voulez-vous redoubler ?

HUBERT.

Du tout, suffit... Quand on passe la revue de l'empereur et roi, il ne faut pas badiner avec les aides.

FRÉDÉRICH.

Comment, Napoléon passe une revue ?

HUBERT.

Un peu, jeune homme ; et si vous désirez l'envisager, ça n'est pas difficile ; les hommes mariés ne paient pas plus que les militaires.

FRÉDÉRICH.

Comment, vous croyez que je pourrai le voir de près ?

HUBERT.

Comme vous me voyez, sans comparaison. (Frédérich réfléchit, et Clémence l'observe avec attention.)

WALDER.

Je n'ai jamais vu votre empereur, moi ; mais je me figure que ce doit être un bien bel homme !

LOUISE.

Un bel homme ! laissez donc, notre maître ! il n'est pas plus haut qu'un voltigeur... Et puis, une drôle de tournure. Tenez, voilà comme il se promène, les mains derrière le dos, avec une vieille capote grise et un petit chapeau à trois cornes, qui ne vaut pas deux kreutz.

HUBERT.

Halte-là, belle Louise ! silence et respect. Apprenez que ce petit bonhomme-là, avec ses cinq pieds, est plus grand qu'une pyramide d'Égypte. Mais je m'amuse là à colloquer, et j'oublie l'heure

de la revue... Si vous voulez me contempler en serre-file, honnêtes bourgeois, je vous engage à vous dépêcher... Vous verrez des grenadiers, j'ose le dire, assez soignés et beaux sous les armes... Vrai, c'est un coup d'œil superbe, surtout pour les dames.

WALDER.

Pour le moment, nous allons nous mettre à table.

HUBERT.

Bien des choses de ma part au vin de Tokay.

WALDER, donnant la main à sa fille.

Eh bien ! viens-tu, Frédéric ?

FRÉDÉRICH.

Je vous suis, mon père.

CLÉMENCE, à part, en sortant, regardant Frédéric.

Je suis sûre qu'il me cache quelque chose.

LOUISE, à Hubert.

Tâchez qu'on fasse la paix.

HUBERT.

Je ferai mon possible, mes amours.

(Il sort par le fond ; et tous les autres, excepté Frédéric, par la gauche.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRICH, puis CLÉMENCE.

FRÉDÉRICH.

Il va passer une revue... je pourrai l'approcher... Oui, le moment est propice... Avant une heure, j'aurai peut-être acquis une gloire immortelle. (Il se jette à genoux, et élève les yeux vers le ciel. — En ce moment, entre Clémence.) Mon Dieu, un seul instant éloignez ses gardes et conduisez mon bras ; mon âme est entre vos mains... Ma pauvre mère, Clémence consolera votre vieillesse ; elle vous parlera de votre fils que vous ne devez plus revoir.

CLÉMENCE.

Frédéric !

FRÉDÉRICH.

Elle était là ! (Il cache vivement son arme.)

CLÉMENCE.

Malheureux ami !

FRÉDÉRICH, cherchant à se remettre.

Malheureux, moi... quand nous sommes unis ?

CLÉMENCE.

Je connais votre projet.

FRÉDÉRICH.

Mon projet ?

CLÉMENCE.

Frédéric, vous voulez tuer Napoléon ?

FRÉDÉRICH.

Eh bien ! oui, je l'ai juré !... Clémence, comment pourrez-vous me pardonner mon ingratitude ? Sans biens, sans naissance, vous m'avez préféré à tous, vous m'avez donné votre amour... Et moi, malheureux qui vous devais le bonheur

en échange, je vais condamner votre jeunesse aux larmes et à la douleur.

CLÉMENCE.

Frédérich, vous ne connaissez pas mon âme. Vous accuser, moi ! vous blâmer, quand vous venez de vous élever encore à mes yeux ! Non, mon ami, regardez-moi, je suis calme, résignée ; j'entends la voix de Dieu qui nous appelle au plus noble des sacrifices !

FRÉDÉRICH.

Quoi ! vous me pardonnez, quand j'ai osé vous avouer la vérité ?

CLÉMENCE.

Je n'avais pas besoin de cet aveu... Cette réunion mystérieuse des Amis de la Vertu ; une mélancolie qui ne vous est pas habituelle ; votre agitation jusque dans le temple du Seigneur, tout m'avait dit votre dessein, et j'en parlais à Dieu dans mes prières.

FRÉDÉRICH.

Clémence aussi l'ordonne ; c'est donc le ciel qui le veut.

CLÉMENCE.

Mon Frédéric, je ne faisais que vous aimer... maintenant je vous admire... Mais n'espérez pas courir seul ce danger.

FRÉDÉRICH.

Que dites-vous ?

CLÉMENCE.

Croyez-vous que j'aurais tant de courage, si je n'avais résolu de mourir avec vous ?

FRÉDÉRICH.

Clémence, c'est là le seul moyen que vous avez réservé pour me détourner de mon projet ?

CLÉMENCE.

Non, mon ami... Il faut sauver notre pays, mais il faut le sauver ensemble.

FRÉDÉRICH.

Grand Dieu ! que voulez-vous donc faire ?

CLÉMENCE.

Ma présence éloignera les soupçons, et je pourrai m'approcher de Napoléon sans éveiller ses craintes... Ah ! ne vous étonnez pas de ma résolution ; qui vous dit que depuis long-temps je n'avais pas moi-même conçu la généreuse idée qui vous inspire ?... Oui, me disais-je souvent, quand ceux qui ont la force en main ne savent pas s'en servir contre l'oppression ; quand nos plus vieux défenseurs laissent lâchement avilir notre patrie, c'est aux plus jeunes de ses enfans, c'est aux femmes elles-mêmes à donner l'exemple du dévouement.

FRÉDÉRICH.

Ecoutez-moi, Clémence... Si je n'avais compté sur vous, jamais je n'aurais formé le projet d'exposer ainsi ma vie... elle était devenue nécessaire à la vieillesse de ma mère, que je ne pouvais ainsi abandonner seule au monde, privée de son unique enfant... Oui, j'avais compté sur vous pour me remplacer auprès d'elle.

CLÉMENCE.

Sur moi ?

FRÉDÉRICH.

Il y aura plus de courage dans votre sacrifice que dans le mien... Consentez à vivre pour ma mère... vous êtes sa fille maintenant... Appez-la près de vous, quand je ne serai plus, et qu'une main chérie lui ferme les yeux.

CLÉMENCE.

J'avais espéré mourir ; mais, vous le voulez, je vivrai, je chérirai, je consolerais votre mère. Après elle, mon devoir sera rempli, et mon époux n'attendra pas long-temps sa fiancée... Ainsi ne vous occupez plus de moi, ne songez qu'à votre glorieuse entreprise... Allons, mon Frédéric, l'ennemi vous attend !

FRÉDÉRICH.

Il faut donc vous quitter !

CLÉMENCE.

Il le faut !

FRÉDÉRICH, d'un air abattu.

Clémence !

CLÉMENCE, avec calme.

Mon ami.

FRÉDÉRICH.

Que vais-je faire ?

CLÉMENCE.

Sauver l'Allemagne, ou du moins la venger !

FRÉDÉRICH.

Ma mère !

CLÉMENCE.

Allez rendre son nom immortel !... Vous tremblez Frédéric !

FRÉDÉRICH.

Me séparer de vous !

CLÉMENCE.

Nous pouvions aller au ciel ensemble... vous ne l'avez pas voulu.

FRÉDÉRICH.

Ah ! je sens que mon courage...

CLÉMENCE.

Que dites-vous, Frédéric ?

FRÉDÉRICH, la regardant.

Que je vous ai revue, Clémence, et que ce sacrifice est maintenant impossible.

CLÉMENCE.

Pensez-vous qu'on puisse aimer un homme sans courage ?

FRÉDÉRICH.

Sans courage !... Non !... non !... (Avec enthousiasme.) Je serai digne de toi !... Adieu, Clémence.

CLÉMENCE.

Adieu pour toujours !...

FRÉDÉRICH.

Pour toujours ! non... Nous nous reverrons dans le séjour éternel des amis de la liberté !

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

CLÉMENCE et FRÉDÉRICH.

Adieu ! adieu !

(Frédéric sort vivement par le fond, et Clémence par la gauche.)

FRÉDÉRICH, avançant toujours.

Je veux parler à l'empereur.

LE GÉNÉRAL.

On ne parle pas à l'empereur. Dites-moi ce que vous voulez, je lui remettrai votre pétition.

FRÉDÉRICH, cherchant de nouveau à s'approcher.

C'est à lui seul que j'ai affaire.

LE GÉNÉRAL.

C'est impossible. Eh bien ! m'entendez-vous ?
(Il le saisit au collet.)

FRÉDÉRICH, se débattant, échappe des mains du général.

C'est lui que je veux !

PLUSIEURS VOIX.

Arrêtez ! arrêtez !

(Le mameluck se jette sur Frédéric, et le général lui arrache le couteau des mains.)

LE GÉNÉRAL.

Un poignard ! Misérable ! tu voulais assassiner l'empereur !

(Attiré par ce mouvement, Napoléon, suivi du docteur, s'approche du général.)

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que cela ?

LE GÉNÉRAL, à demi-voix.

Un fou qui voulait attenter aux jours de Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Pas de bruit. (Le mameluck fouille les vêtements de l'assassin. — Napoléon se promène d'un air soucieux.) Il serait peut-être prudent de faire arrêter sa famille.... (Il s'arrête.) Bah ! on ne conspire point en famille ; ces coups-là, pour les faire, on n'a confiance qu'en son cœur. Il est seul... Le tuer... non, non, je me rendrais odieux. Je lui pardonnerai. (Le général présente à l'empereur une lettre et un médaillon qu'on vient de trouver sur Frédéric. — Napoléon ouvre la lettre et regarde la signature.) Frédéric Staps.

FRÉDÉRIC.

Mon Dieu ! j'ai oublié la lettre à ma mère !... Ma pauvre mère ne recevra pas mes derniers adieux !

NAPOLÉON.

Elle les recevra : c'est moi qui me charge de lui faire parvenir cette lettre, et de la rassurer sur les conséquences de votre folie.

(Napoléon regarde le médaillon avec attendrissement.)

FRÉDÉRICH.

C'est le portrait de ma maîtresse, de ma fiancée... rendez-le-moi.

NAPOLÉON, lui remettant le portrait.

Vous auriez cru faire un beau coup en m'assassinant... Sachez, monsieur, que frapper un homme sans défense ne peut être une belle action.

FRÉDÉRICH.

Je n'irais pas vous frapper dans votre France ; mais, pour chasser les ennemis de la patrie, tous les moyens sont bons.

NAPOLÉON.

Belle manière de faire la guerre, ma foi ! Si vous vouliez servir votre empereur, vous le serviriez loyalement. Il fallait prendre un fusil et vous engager.

FRÉDÉRICH.

C'est vous qu'il faut tuer. Tant que vous serez là, l'Europe n'aura pas de repos. J'avais une grande admiration pour votre génie ; mais il faut vous tuer.

NAPOLÉON.

Vous êtes égaré. Dites-moi qui vous a poussé à ce crime ?

FRÉDÉRICH.

Quand vous avez passé le pont d'Arcole, à travers nos canons, qui vous poussait ?

NAPOLÉON.

Un poignard vous va mal, c'est une épée qu'il vous faut... Jeune homme ! vous avez un noble cœur, mais votre imagination vous abuse. Ecoutez-moi : je suis touché de votre jeune âge, et veux vous rendre à votre mère, à celle que vous aimez. J'ai confiance en votre parole : promettez-moi attachement et fidélité, je vous fais grâce.

FRÉDÉRICH.

Sire, vous avez ce droit ; mais, moi, je ne puis faire grâce à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Comment ?

FRÉDÉRICH.

Si vous me rendez la liberté, j'en profiterai pour vous assassiner.

NAPOLÉON.

(Son visage devient sombre et tourmenté par une pénible inquiétude ; il marche quelque temps d'un air rêveur, puis s'approchant d'un général, il lui prend la main, et lui dit à demi-voix, avec un accent douloureux.)

Ah ! général, j'envie le sort de ce brave soldat qui m'a demandé la croix... Il est cent fois plus heureux que moi. Il ne craint pas les poignards, sa mort sera belle ; et moi, il faut que je fasse tuer un enfant que j'admire, qui mérite une couronne. (S'approchant de Frédéric avec vivacité.) Frédéric Staps, pourquoi voulez-vous me tuer ?... vous êtes un fou ! vos professeurs vous ont bouleversé l'esprit, avec leur pathos métaphysique. Je purgerai l'Allemagne des illuminés... Comment ! vous ne voyez pas que, sous mon gouvernement, il y a moins d'injustices que partout ailleurs, moins d'injustices que jamais ? Mes lois vous donneraient plus de liberté que vous n'en avez.

FRÉDÉRICH.

Nous ne voulons pas de protection étrangère. Laissez-nous faire notre liberté nous-mêmes. Sire, je vois bien que vous voudriez me sauver la vie ; mais la seule manière dont je puisse répondre à votre générosité, c'est de vous avertir

que rien ne me touchera. Vous avez violé le sol de ma patrie : encore une fois, quelque chose que vous fassiez, je ne vous dois qu'un coup de poignard.

NAPOLÉON, avec majesté.

Eh bien ! moi aussi, j'ai des devoirs. La vie de l'empereur n'est pas à lui ; il ne lui est pas permis de la jouer contre celle d'un fanatique. (Se tournant vers le général.) Général, vous donnerez dix minutes à cet homme pour se préparer à la mort ; et qu'aussitôt il soit fusillé.

(Il s'éloigne. — En ce moment arrive, à quelque distance, un peloton de grenadiers, commandé par Hubert.)

SCÈNE III.

FRÉDÉRICH, LE GÉNÉRAL AIDE-DE-CAMP DE SERVICE, HUBERT, UN PELOTON DE GRENADIERS.

LE GÉNÉRAL, à Hubert.

Sergent, ce jeune homme a dix minutes pour se préparer à la mort : ce délai expiré, je vous charge de le faire fusiller... à trois heures, vous entendez ?...

HUBERT.

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL.

C'est l'ordre de l'empereur ; et vous répondez de tout sur votre tête.

HUBERT.

Oui, mon général. (Le général sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRICH, HUBERT, GRENADIERS.

HUBERT.

Diable ! voilà un jeune particulier qui s'est fait une mauvaise affaire. (En ce moment, Frédéric se retourne, et il le reconnaît.) Eh ! mais, je ne me trompe pas, mille z'yeux, c'est monsieur Frédéric, le gendre du bonhomme Walder ?

FRÉDÉRICH.

Oui, monsieur, c'est Frédéric Staps, qui est en votre pouvoir.

HUBERT.

C'est drôle ! ça me fait de l'effet, moi, une vieille moustache ! Tenez, vous me croirez si vous voulez, mais j'aimerais mieux avoir à fusiller le pape ou l'empereur de la Chine, que de faire envoyer des balles à une connaissance.

FRÉDÉRICH.

Si vous me portez quelque intérêt, j'implore de vous une grâce... Permettez que je puisse voir encore celle que je vais quitter pour jamais.

HUBERT.

Impossible. J'ai ma consigne.

NAPOLÉON.

FRÉDÉRICH.

Oui, vous dites vrai ; l'empereur ferait retomber sur vous toute sa colère.

HUBERT.

Oh ! ce n'est pas ça... Qu'est-ce que ça me fait?... Il me ferait fusiller aussi... Eh bien, je ne le crains pas plus qu'un boulet de canon... Mais, voyez-vous, le devoir... et puis, regardez ça. Il ne m'a pas fait attendre la croix... Il y a dessus : Honneur et patrie, ça veut tout dire...

FRÉDÉRICH.

Vous avez raison, Hubert, chacun pour sa cause... Napoléon, parmi vous, est un culte, une religion... Défendez-le bien, c'est un grand homme !... Il est beau de mourir pour lui ; mais il est plus beau de mourir pour son pays !

HUBERT, à part.

Je ne sais comment lui dire ce que j'ai sur la conscience.

FRÉDÉRICH.

Je suis résigné... je mourrai sans la voir.

HUBERT, à lui-même.

Brave jeune homme, va !... il me brise le cœur !... (Haut.) Monsieur Frédéric !

FRÉDÉRICH.

Mon brave ?

HUBERT.

Hier... j'étais un peu dans les vignes du Seigneur, et, voyez-vous... quand je suis comme ça, j'ai la parole un peu incohérente... Vous et vos amis, je vous ai traités d'une manière... j'ai dit des choses que je ne devais pas dire ; et enfin.. (Avec effort.) enfin, j'en suis fâché.

FRÉDÉRICH.

Sergent, votre main... (Ils se donnent la main.) Si près de la mort, on n'a pas de colère, et déjà j'avais tout oublié.

HUBERT, à lui-même.

Ah ! il me semble que j'ai quelque chose de moins, là, sur le cœur... (Trois heures sonnent.) Déjà !... (Haut, avec émotion.) Vous avez entendu, monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRICH.

Oui, sans peur : je suis prêt à vous suivre... vous verrez si je sais mourir.

(Hubert fait exécuter un mouvement à son peloton ; Frédéric se place au milieu.)

HUBERT.

Quel dommage ! ce gaillard-là aurait fait par la suite un si brave grenadier !... (D'un ton plus ferme.) Grenadiers, par flanc droit, droite ! trois premières files quatre pas en avant... marche !... Allons, monsieur Frédéric... (Aux soldats.) Pas accéléré, en avant, marche !

(Les grenadiers, ayant Frédéric au milieu de leur peloton, traversent le théâtre, et vont pour sortir.)

FRÉDÉRICH, arrivé au milieu du théâtre.

Vive la liberté !

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLÉMENTE.

CLÉMENTE, accourant.

Frédéric! Frédéric!

FRÉDÉRIC.

C'est elle!... (Il se jette dans ses bras.) Clémentine, le sort a trahi ton Frédéric.

HUBERT.

Belle dame, apporteriez-vous sa grâce? vous m'ôteriez là une fameuse épine du pied.

CLÉMENTE.

Hélas! non; mais l'empereur revient, et il faut absolument que je lui parle un instant, un seul instant.

HUBERT.

Mille tonnerres! j'ai l'âme tout à l'envers; mais, pour le service, je n'écoute rien... Allons, monsieur Frédéric, partons.

CLÉMENTE, au fond.

Le voilà! le voilà! vous ne pouvez vous éloigner.

HUBERT.

L'empereur! ma foi, il en arrivera ce qui pourra...

(Il fait faire halte à ses grenadiers, qui se remettent en rang.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NAPOLÉON, LE DUC, M. DE BUBNA, LE GÉNÉRAL, TOUT L'ÉTAT-MAJOR.

NAPOLÉON.

Quoi! ce jeune homme est encore ici?...

CLÉMENTE.

Sire, ce n'est plus à l'humanité, c'est à la justice de Votre Majesté que je m'adresse.

NAPOLÉON.

Que voulez-vous?

CLÉMENTE.

Votre existence a été menacée, et il faut une victime, je le sais... mais Frédéric n'est pas coupable, c'est moi... c'est moi seule qui ai porté le trouble dans son âme, exalté, égaré son esprit... c'est moi seule qui ai mérité la mort.

(Elle se jette à ses genoux.)

NAPOLÉON, la relevant.

Retirez-vous, madame... Non, restez... (S'adressant au ministre secrétaire d'Etat.) Eh bien, mon cher duc, que pense maintenant monsieur de Bubna?

DE BUBNA.

Sire, je dois avouer que je ne m'attendais pas, après tant de combats, à trouver votre jeune armée aussi nombreuse... et, malgré la bravoure reconnue de nos soldats, je gémissais d'avance sur les chances probables d'une guerre d'extermination.

NAPOLÉON.

Prenez donc la paix... je la veux aussi.

DE BUBNA.

Les conditions imposées par Votre Majesté sont dures et humiliantes; mais la paix la plus désavantageuse vaut mieux que la victoire la plus brillante... Arrêtons donc l'effusion du sang, et les peuples nous béniront.

NAPOLÉON.

Ainsi vous acceptez notre *ultimatum*?

DE BUBNA.

Demain je signerai les préliminaires avec monsieur le duc, et, si Votre Majesté le désire, avant quinze jours les ratifications seront échangées.

NAPOLÉON, à ses soldats.

Soldats! la paix est faite! et la France n'oubliera pas que c'est vous qui l'avez conquise!

TOUS.

Vive l'empereur!

NAPOLÉON.

Monsieur le duc, entendez-vous avec monsieur de Bubna, et qu'il reçoive des témoignages de notre gratitude... (Montrant Frédéric.) Quant à ce jeune homme, il ne m'appartient plus. Monsieur le comte de Bubna, livrez-le vous-même à la justice de votre maître... Seulement, dites à l'empereur d'Autriche que Napoléon demande la grâce du jeune Frédéric... A cheval, messieurs!

(L'empereur met le pied à l'étrier. — Les tambours battent aux champs. — Les troupes commencent à défilier.)

TOUS.

Vive l'empereur!

(Sur ce tableau, qui rappelle celui de Napoléon à Ratisbonne, le rideau baisse.)

Montreal - Chartiers. -

DEUXIÈME PARTIE.

SAINTE-HÉLÈNE,

EN CINQ TABLEAUX,

PAR M. DUPEUTY.

DISTRIBUTION DE LA DEUXIÈME PARTIE.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
✓ NAPOLÉON.....	MM. GOBERT.
✓ LE GRAND-MARÉCHAL.....	AUGUSTE.
✓ HUBERT.....	BOCAGE.
✓ HUDSON LOWE.....	PROVOST.
✓ ANTOMARCHI.....	MOESSARD.
✓ MARCHAND.....	VISSOT.
✓ BALCOMBE.....	HÉRET.
CLAUDY.....	Mlle AUBÉ.
DEUX GÉNÉRAUX FRANÇAIS, DEUX OFFICIERS ANGLAIS, LE CHAPELAIN VIGNANI, SOLDATS ANGLAIS, OFFICIERS, DAMES ET DOMESTIQUES DE LA MAISON DE L'EMPEREUR.	

La scène est à l'île Sainte-Hélène.

PREMIER TABLEAU.

Un site de l'île Sainte-Hélène, dans la vallée du Géranium. — A droite, une maisonnette avec un jardin, derrière une balustrade. — A gauche, une fontaine ombragée de saules pleureurs. — Un banc rustique, au pied d'un des arbres. — Dans le fond, une colline, avec un sentier qui conduit sur la scène.

SCÈNE I.

BALCOMBE, CLAUDY, UN PAYSAN.

BALCOMBE.

Par ici, par ici, mes enfans... (Entrent Claudy et le paysan, portant quelques pots de fleurs.) Posez tout cela ici, et que Williams range avec soin ces fleurs et ces arbustes dans le jardin.

(Pendant ce qui suit, Williams ouvre la porte de la balustrade, et emporte les pots de fleurs.)

CLAUDY.

Vous croyez donc, mon père, que cette petite surprise sera agréable à l'empereur ?

BALCOMBE.

Quand il a visité hier mon jardin, il a paru remarquer ces plantes, et j'espère qu'il aura quelque plaisir à les retrouver là.

CLAUDY.

Nous le verrons sans doute aujourd'hui; car il affectionne cette partie de l'île, qu'il choisit toujours pour le but de ses promenades.

BALCOMBE.

La maison de Long-Wood, qu'ils le forcent

d'habiter, est si triste, si malsaine, qu'il ne peut s'y tenir... Tiens, ma Claudy, je suis bon Anglais, mais je gémiss, chaque jour, sur la cruauté de nos ministres... Retenir prisonnier le proscrit qui était venu se jeter dans leurs bras, et torturer inhumainement sur le pic de Sainte-Hélène celui qui avait occupé le premier trône du monde... c'est une injustice, une honte éternelle!

CLAUDY.

Au moins on ne peut pas accuser le peuple anglais de partager de tels sentimens : les soldats même qui composent la garnison de l'île ne laissent échapper aucune occasion de rendre honneur à l'illustre prisonnier... Quant à moi, je suis toute fière de l'emploi qu'on me confie... Cette fontaine, c'est moi qui en ai la garde, et c'est de ma main seule que l'empereur reçoit cette eau pure qui semble calmer, quelquefois, le feu qui le dévore.

BALCOMBE.

Que de patience, de résignation dans cet homme que, chez nous, on disait dur et intraitable!...

Dociles aux conseils du bon docteur O'Méara, ses mains, qui ont donné des trônes, descendent maintenant aux plus humbles travaux, et l'ancien maître du continent est maintenant le jardinier de Sainte-Hélène!...

LE PAYSAN, à la porte du jardin.
Notre maître, tout est bien à sa place...

BALCOMBE.
C'est bon.

CLAUDY, au fond.
Mon père, mon père, voilà l'empereur... je l'aperçois là-bas qui descend de cheval.

BALCOMBE.
Eh bien, retirons-nous... Il aime la solitude, et rien ne peut nous donner le droit de la troubler... Venez, mes enfants.

(Ils entrent tous trois dans le jardin.)

SCÈNE II.

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL,
SUITE.

NAPOLÉON.
Arrêtons-nous ici, mon cher maréchal... La promenade m'a fait du bien... J'ai besoin d'un exercice violent et souvent renouvelé, dans cette île sous les tropiques, où l'homme le mieux constitué ne passe pas quarante ans.

LE GRAND-MARÉCHAL.
Ici, du moins, vous échappez au nouveau gouverneur qu'ils nous ont donné... l'odieux Hudson Lowe...

NAPOLÉON.
Cet homme est hideux... Quelle figure patibulaire!... Ces mots sont écrits sur son front : Geolier de l'Angleterre!... Dites-moi, dans notre promenade, n'avez-vous pas remarqué que nous étions suivis par un uni-forme rouge?

LE GRAND-MARÉCHAL.
Non, sire.

NAPOLÉON.
Je me serai trompé alors... Je n'ai plus mon coup d'œil d'aigle... Avez-vous des lettres, des journaux?...

LE GRAND-MARÉCHAL.
Il en est arrivé; mais ils les ont retenus.

NAPOLÉON.
Quelle basse tyrannie! Que doit-on dire en Europe d'eux et de nous?

LE GRAND-MARÉCHAL.
On dit, sire, que le spectacle le plus sublime est celui d'un grand homme aux prises avec l'adversité?

NAPOLÉON.
Vous me flattez, maréchal; mais ici vous en avez le droit, vous ne m'avez jamais flatté aux Tuileries. (A lui-même.) Retenir mes lettres, me

priver des nouvelles que le dernier habitant de l'île a le droit de recevoir de sa famille!...

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais, sire, pourquoi Votre Majesté ne fait-elle pas des plaintes aux ministres de la Grande-Bretagne?

NAPOLÉON.
Messieurs, j'ai protesté... mais me plaindre, c'est indigne de mon rang, de mon caractère... Je ne me plains pas, j'ordonne, ou je me tais... Maréchal, j'ai besoin de solitude... laissez-moi tous, mes amis... Seulement donnez-moi ces livres que vous tenez là... Je tâcherai d'oublier un moment que je suis à Sainte-Hélène.
(Il fait un signe de la main; tout le monde s'éloigne avec respect.)

SCÈNE III.

NAPOLÉON, seul.

Je souffre!... Ce climat est mortel, et ma santé s'altère tous les jours... Au moins, qu'ils n'en sachent rien, ils souffriraient plus que moi... Si du moins ils m'avaient donné cette partie de l'île pour ma prison, j'y pourrais respirer, agir; car je ne me sens pas de faiblesse, c'est la force, c'est la vie qui me tuent... Ah!... (Il s'assied et prend un des livres qu'il ouvre.) Corneille!... quel homme! c'est le plus beau génie du théâtre; s'il eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince!... (Prenant l'autre volume.) Racine... Il me rappelle Talma... qu'il était beau!... Si je n'avais craint de sots préjugés, je l'aurais décoré... (Ouvrant le livre.) *Andromaque!*... c'est la pièce des pères malheureux!
(Il lit.)

» Je passais près des lieux où l'on garde mon fils.
» Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
» Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie;
» J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui,
» Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui!
(Il laisse tomber le livre et se lève.) Et moi, jamais je ne le presserai dans mes bras!... Peut-être lui a-t-on caché que je suis son père!... Je ne sais ce que j'éprouve, mon cœur se brise!

SCÈNE IV.

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL.

LE GRAND-MARÉCHAL, à la cantonade.
Messieurs, retenez cet homme. (Il entre.)

NAPOLÉON.
Quelqu'un!... Maréchal, j'avais cru qu'on me laisserait seul; vous avez vu mon émotion, et je ne le veux pas... (D'un ton plus doux.) Mais je vois que j'ai été dur, je vous ai affligé... oubliez-le, je vous en prie... Quand vous m'avez interrompu, j'étais avec mon fils... Voyons, que me voulez-vous, mon ami?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, un inconnu, portant l'habit de matelot, demande instamment à vous parler.

NAPOLÉON.

D'où vient cet homme ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je l'ignore... Il est sorti brusquement des rochers, est accouru vers nous, et nous a tous appelés par notre nom.

NAPOLÉON.

C'est peut-être encore un des espions de cet Hudson Lowe.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Nous l'avons pensé : aussi n'ai-je pas permis qu'il approchât de Votre Majesté... mais il a fortement insisté, et j'ai cru devoir prendre vos ordres.

NAPOLÉON.

Quelle qualité se donne-t-il ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Il prétend, dans sa franchise assez familière, qu'il est, pour Votre Majesté, une vieille connaissance.

NAPOLÉON.

Dites qu'on l'amène.

(Le grand-maréchal fait un signe, et l'on voit paraître Hubert, accompagné par des officiers de la maison de l'empereur.)

oo

SCÈNE V.

LES MÊMES, HUBERT, en habit de matelot ;
SUITE DE L'EMPEREUR.

NAPOLÉON, à Hubert.

Approche.

HUBERT.

Présent !

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, nous craignons de vous laisser seul avec cet inconnu...

NAPOLÉON.

Pourquoi ?... J'ai échappé à la machine infernale, à vingt conspirations, quand je valais la peine qu'on me frappât d'un poignard... ce n'est pas ici que je commencerai à connaître la peur.

HUBERT, à part.

C'est toujours lui !

(Le grand-maréchal et sa suite s'éloignent, et restent tous au fond du théâtre.)

NAPOLÉON, à Hubert, comme cherchant à se rappeler ses traits.

Qui es-tu ?

HUBERT.

Un vieux soldat.

NAPOLÉON.

Pourquoi donc cet habit de matelot ?

HUBERT.

Il a fallu le prendre pour arriver jusqu'ici.

NAPOLÉON.

Que me veux-tu ?... Je ne puis plus rien pour mes braves.

HUBERT.

Avant de mourir, j'ai voulu revoir mon général.

NAPOLÉON.

Merci... Ton nom ?

HUBERT.

Jérôme Hubert.

NAPOLÉON.

Hubert !... Attends donc... Enfant de Paris ?...

HUBERT.

Oui, mon empereur.

NAPOLÉON.

De ma garde ?

HUBERT.

Sergent aux grenadiers à pied de la vieille...

NAPOLÉON.

Regarde-moi bien en face.

HUBERT.

Fixe et immobile.

NAPOLÉON.

Tu t'es bien battu à Wagram !

HUBERT, à lui-même.

Il me reconnaît.

NAPOLÉON.

A Schœnbrunn je t'ai donné la croix ?

HUBERT, ouvrant sa veste de matelot.

La voilà !

NAPOLÉON.

Depuis je t'ai revu, pour la dernière fois, à Waterloo.

HUBERT.

S'ils ne m'y ont pas tué, ce n'est pas ma faute... Enfin, sous les autres, je croyais mon temps fini, quand j'apprends la manière indigne avec laquelle l'Anglais vous traitait... Alors, je n'ai plus qu'une idée, qu'un plan : celui de me faire tuer, ou d'arriver jusqu'à vous, et de vous apporter des nouvelles de votre fils.

NAPOLÉON.

Tu l'as vu ?

HUBERT.

Bien plus, j'en ai touché.

NAPOLÉON.

Tu l'as vu ! tu t'es trouvé près de lui ! Ta main, mon brave... ou plutôt, dans mes bras !...

(Il l'embrasse.)

HUBERT, à part.

Le diable m'emporte si je ne pleure pas !

NAPOLÉON.

Mais comment as-tu fait pour parvenir jusqu'à lui ?

HUBERT.

Comme je connaissais Vienne, vu que j'y étais entré deux fois avec mon empereur, j'ai pris ma feuille de route sous mon bonnet ; et après des

marches et des contre-marches, j'ai fait ma troisième entrée dans la capitale de l'Autriche... Le jeune prince y était, et, en m'insinuant dans la foule, j'ai pu l'approcher, toucher ses habits... Je crois même qu'il m'a regardé.

NAPOLÉON.

Que tu es heureux !... Mais j'ose à peine t'interroger... que faisait-on de lui ?

HUBERT.

A mon départ, il venait d'obtenir son premier grade; on l'avait nommé caporal.

NAPOLÉON.

Caporal !

HUBERT.

Oui, mon empereur; et, malgré moi, j'ai pensé au petit caporal de l'armée d'Italie.

NAPOLÉON.

Hubert, tu resteras toujours près de moi... du moins, si tu veux.

HUBERT.

Si je le veux !... Croyez-vous, mon empereur, que j'aie fait deux mille lieues pour rien ?

NAPOLÉON.

Hubert, je te dois le seul moment de bonheur que j'aie éprouvé depuis long-temps... (Bas, à Hubert.) Nous reparlerons de tout cela ensemble... (Haut.) Maréchal, ce brave homme prendra vos ordres, je l'attache à ma personne. (A sa suite.) Messieurs, nous allons continuer notre promenade; je veux vous conduire au jardin de Corbett: il y a là deux ou trois arbres qui me rappellent mes beaux chênes de Brienne... En 1814, je venais, pendant la campagne de France, de me reposer sous un de ces chênes, quand je fus enveloppé tout à coup par une nuée de Cosaques... Vous y étiez tous, messieurs, et toi aussi Hubert...

HUBERT, à part.

Il s'en souvient.

NAPOLÉON.

Ils m'obligèrent, ma foi, de mettre l'épée à la main. Nous ne fûmes pas long-temps à en avoir raison; mais quelle fut mon émotion, lorsque, regardant autour de moi, je reconnus que ce chêne, sous lequel je venais de courir un si grand danger, était celui même à l'ombre duquel, dans mon enfance, je venais lire la *Jérusalem délivrée*... Les arbres de Corbett lui ressemblent beaucoup... vous verrez...

(Il va pour s'éloigner, par la droite, avec sa suite.)

UNE SENTINELLE, paraissant tout à coup.

Halte-là !

LE GRAND-MARÉCHAL.

Malheureux ! qu'osez-vous faire ?

LA SENTINELLE.

Si l'on dépasse cet endroit, toutes les sentinelles ont ordre de faire feu.

HUBERT, à part.

mon fusil ! où es-tu ?

NAPOLÉON.

Silence, messieurs, respectons la consigne d'un soldat... Voyez, je suis calme, et c'est moi qu'on outrage... (A lui-même.) Je ne m'étais pas trompé, on me suit, on m'espionne.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, j'aperçois là-bas le gouverneur, sir Hudson Lowe; il vient de ce côté: permettez-moi de lui exprimer toute l'indignation que m'inspire une aussi lâche injure ?

NAPOLÉON.

Maréchal, parlez à cet homme, mais n'oubliez pas que c'est en mon nom... Quant à moi, mon parti est pris; s'il persiste dans cet odieux système d'espionnage, je m'enferme dans Long-Wood, et je me condamne, dès ce jour, à une entière réclusion.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais, sire, c'est vous dévouer à une mort lente et inévitable...

NAPOLÉON.

Je le sais... Me renfermer dans l'espace de quelques toises, moi qui parcourais à cheval toute l'Europe !... Mais je ne veux pas m'exposer à rencontrer ce gouverneur, ou ses officiers... (Indiquant du doigt le côté où il est censé apercevoir Hudson Lowe.) Voyez, messieurs, cette figure de chat-tigre... c'est un mélange de bassesse et de férocité... mais la bassesse domine... Cet homme est capable de tout... On m'a envoyé mieux qu'un geolier...

(Il fait un signe de la main et sort vivement. — Sa suite l'accompagne.)

LE GRAND-MARÉCHAL, à Hubert.

Mon ami, retirez-vous un instant; vous ne savez pas quelle inquisition ils exercent jusque sur nos serviteurs. Il y va pour vous, s'ils vous aperçoivent, de la liberté, de la vie peut-être...

HUBERT, entrant dans le jardin.

Si je n'avais pas mon idée, demain ce gouverneur-là ne ferait plus de mal à personne.

SCÈNE VI.

LE GRAND-MARÉCHAL, HUDSON LOWE.

HUDSON LOWE, entrant, à la cantonade.

Officiers et soldats, que l'on se tienne bien sur ses gardes... Si l'un de vous se permet de bouger, j'en écrirai à mon gouvernement... (Regardant autour de lui.) Il m'avait semblé que le prisonnier était ici ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Il y était effectivement, monsieur; mais vos affreux procédés l'en ont chassé.

HUDSON LOWE, à lui-même.

Toujours m'éviter... Je lui ferai payer cher son mépris.

HUBERT.

Quand je devrais vivre au milieu des rochers, ou bivouaquer la nuit, en plein air, il faut absolument que je reste dans l'île.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Pourquoi cela ?

HUBERT.

C'est que, voyez-vous, mon maréchal, Jérôme Hubert n'est pas venu à Sainte-Hélène comme un conserit ; et il espère bien que ce sera sa plus belle campagne.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Expliquez-vous.

HUBERT.

Je n'irai pas par quatre chemins, et je m'en vas vous raconter tout bonnement ce que je n'ai pas osé dire à l'empereur... Vous savez qu'il est resté en France pas mal d'anciens soldats, des vieux grognards ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Eh bien ?

HUBERT.

Eh bien ! une centaine de ces anciens-là s'est réunie à la sourdine... On a trouvé de l'argent, on a équipé un petit brick, sous le commandement du brave capitaine Arnoult... des marins de la garde... Si bien que, depuis quelques semaines, on croise devant Sainte-Hélène.

LE GRAND-MARÉCHAL, vivement.

Et dans quelle intention, mon ami ?

HUBERT.

Dans l'intention pure et simple de délivrer l'empereur, ou de recevoir pour lui notre dernier coup de fusil.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Serait-il possible?... tant de dévouement !

HUBERT.

Nous nous sommes dit : ils font mourir, là-bas, l'empereur à petit feu. Il est malade, et à son mal, il n'y a qu'un seul remède, le grand air ; en conséquence, il faut nous arranger pour lui faire prendre le large.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais pensez donc que l'île est gardée, sans cesse observée par une flottille nombreuse...

HUBERT.

Nous savions tout cela, mon maréchal ; mais, ma foi, au petit bonheur... Le capitaine et moi, par un temps de brouillard, nous nous sommes

jetés à terre... Lui est resté caché dans les rochers, moi je suis parvenu jusqu'à vous, et je crois que maintenant il ne s'agit plus que de s'entendre.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Brave Hubert ! j'admire votre courage, votre audace ; mais ce projet, que vous avez conçu si hardiment, n'espérez pas que l'empereur y donne facilement son consentement.

HUBERT.

Préparons tout d'abord, et ensuite nous l'enlèverons, même malgré lui... Tenez, moi, par exemple, je me charge, s'il le faut, de l'emporter sur mes épaules ; et quand nous l'aurons sauvé, je lui demanderai bien pardon de la liberté.

LE GRAND-MARÉCHAL, après avoir réfléchi.

Hubert, écoutez-moi... Votre projet est noble, digne de gens de cœur, et tous les fidèles compagnons de l'empereur l'adopteront avec joie... Mais pas d'imprudence, laissez-moi faire.

HUBERT.

Oui, mon maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais avant tout, il faudrait voir ce capitaine Arnoult, lui parler.

HUBERT.

Je sais où il est caché... je puis aisément vous conduire auprès de lui.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Pas maintenant ; vous avez vu comme nous sommes observés par les sentinelles... le plus grand mystère... Ce costume de matelot me fait entrevoir un moyen de vous faire admettre chez l'empereur sans éveiller les soupçons, et nous concerterons ensemble le moment de mon entrevue avec le capitaine.

HUBERT.

J'entends du bruit... (Regardant en dehors.) C'est une patrouille anglaise.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Suivez-moi... Si l'on vous voyait, tout serait perdu.

HUBERT, en sortant.

Voilà ma campagne commencée.

(Ils s'éloignent tous deux par la gauche. — Au même instant, une patrouille anglaise descend de la colline, et traverse la scène.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Salon de travail de l'Empereur.

SCÈNE V

CLAUDY, puis LE GRAND-MARÉCHAL.

CLAUDY apporte une corbeille qu'elle pose sur une table, et va pour sortir. — S'arrêtant.

Je voudrais bien, avant de retourner chez mon père, avoir des nouvelles de la santé de l'empereur... Ah! voici M. le maréchal... si j'osais...

LE GRAND-MARÉCHAL.

Vous ici, mon enfant?

CLAUDY.

Oui, monsieur le maréchal. Selon vos ordres, je viens d'apporter cette corbeille de fleurs, et M. le chambellan m'a dit de la déposer là.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Merci, bonne Claudy... Votre père et vous, vous vous honorez par les soins que vous prodiguez à une grande infortune... Soyez sûrs que, si jamais vous retournez en Angleterre, vos compatriotes seront les premiers à louer votre belle conduite... Non, le peuple anglais ne peut être le complice du crime de ses ministres.

CLAUDY.

Notre plus douce récompense serait d'apprendre que l'empereur commence à moins souffrir... Se porte-t-il mieux, monsieur le maréchal?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Hélas! mon enfant, depuis plus d'un an qu'ils l'ont forcé de se renfermer dans cette maison, il essaie en vain de nous cacher ses souffrances: elles nous font quelquefois trembler pour ses jours.

CLAUDY.

Ah! mon Dieu! mon père va être bien affligé, quand je lui apprendrai ces tristes détails.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le destin se lasse à la fin... Dites-lui d'espérer.

CLAUDY.

Oui, monsieur le maréchal, je le lui dirai... (A part.) Pauvre proscrit! je vais prier pour lui.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE GRAND-MARÉCHAL, seul.

Déjà deux heures, et Hubert ne revient pas!... Quand il part, je suis toujours dans l'inquiétude. Oui, quoique une année entière se soit écoulée, depuis que j'ai réussi à le faire passer pour ce matelot du Northumberland, mort à notre service, je tremble à la seule idée de le voir reconnu. Si près du but de nos efforts, il ne faudrait qu'un

NAPOLÉON.

mot, qu'une imprudence pour nous perdre!... Ce brave capitaine Arnoult, qui, lors de sa première tentative, fut obligé de fuir devant les frégates anglaises, est enfin parvenu à reparaitre devant l'île... Hubert a trouvé hier, sous la pierre de la fontaine d'Husgate, le signe de reconnaissance qui devait nous avertir du retour du capitaine; tout est préparé pour nous... Mais, ce matin, auront-ils pu se voir, s'entendre?... Ah! j'ai assisté à vingt batailles, et jamais je n'ai été aussi ému... (Voyant entrer Hubert.) Hubert!

SCÈNE III.

LE GRAND-MARÉCHAL, HUBERT.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Eh bien, mon ami?

HUBERT.

J'ai vu le capitaine.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Comment a-t-il donc fait pour parvenir à débarquer?

HUBERT.

Ah! dame, c'est une histoire... Après avoir tenté plus de vingt fois de s'approcher de la côte, hier, protégé par un brouillard épais, il a fait filer son brick entre les frégates de la station, que le gros temps force de se tenir au large; il s'est jeté dans un canot, avec une douzaine de gailards qui ne craignent ni le feu, ni l'eau; et, dans ce moment-ci, ils nous attendent dans une petite anse, à l'abri, sous les rochers... Voilà, mon maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Et vous avez fait part au capitaine des mesures que nous avions prises?

HUBERT.

Je lui ai dit qu'à la nouvelle de son arrivée, vous étiez parvenu, au prix de tout l'argent que vous possédiez, à gagner une partie des postes qui pouvaient vous barrer le chemin.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je ne crains plus, maintenant, que les deux factionnaires les plus rapprochés de la maison.

HUBERT.

Quant à ces deux-là, mon maréchal, soyez tranquille... si nous ne pouvons pas les éviter, par les chemins creux, je m'en charge et sans bruit.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le moment est donc arrivé!

HUBERT.

Avez-vous prévenu l'empereur?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Pas encore... Mais ce jour m'offre l'occasion de lui dévoiler notre projet, et d'obtenir, je l'espère, son consentement... Toute la maison est dans la confiance, et brûle de mettre notre entreprise à exécution. L'empereur!... Prévenez tout le monde.

SCÈNE IV. X / .

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL.

NAPOLÉON entre comme absorbé dans ses pensées, et sans voir personne.

Je ne devais pas mourir sur le trône! l'adversité manquait à ma carrière... Ils me tueront ici... Qu'importe! ma mémoire restera, et la France, libre un jour, pourra me pleurer.

SCÈNE V. // .

LES MÊMES, HUBERT, CLAUDY, OFFICIERS et GENS DE LA MAISON.

(Tout le monde est entré, conduit par Hubert, en silence, et sans être aperçu de l'empereur.)

NAPOLÉON, revenant à lui et les apercevant.

Ah! vous voilà tous, mes amis!... Pourquoi donc ces fleurs?

LE GRAND-MARÉCHAL.

C'est aujourd'hui le 15 août.

NAPOLÉON.

Vous avez pensé à ma fête... Ma fête! qu'elle était belle à Paris, à Rome, à Berlin!... mais qu'elle est plus touchante ici!... Un portrait!... (Écartant le voile qui le couvre.) Celui de mon fils!... Vous avez deviné mon plus cher désir!

HUBERT, bas, au maréchal.

Parlez-lui donc, mon maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL, lui faisant signe de se taire.

Sire, les serviteurs fidèles de Votre Majesté espèrent vous laisser un souvenir mémorable de cette journée, en vous faisant une offre plus digne encore d'eux et de vous.

NAPOLÉON.

Quoi donc?

LE GRAND-MARÉCHAL.

La liberté?

NAPOLÉON.

La liberté! Je pourrais quitter cette prison de Sainte-Hélène!... Non... l'on vous abuse; ils me craignent trop...

LE GRAND-MARÉCHAL.

Aussi n'est-ce point une proposition de ceux qui vous craignent, mais de ceux qui vous aiment.

NAPOLÉON.

Je ne vous comprends pas.

LE GRAND-MARÉCHAL

Le dévouement d'Hubert, d'une centaine de vos anciens braves... le nôtre peut-être aussi... Enfin, un vaisseau est prêt, il nous attend, et dans une heure, vous pouvez avoir quitté Sainte-Hélène.

NAPOLÉON.

Je vous entends, messieurs... une évasion... Non contents d'avoir partagé les maux du proscrit, vous voulez encore lui donner votre sang... C'est la conspiration du désespoir... Je ne puis, je ne dois pas l'accepter.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, nous embrassons tous vos genoux...

(Tout le monde s'incline.)

NAPOLÉON.

Debout, messieurs, debout!... ne vous humiliez pas pour une action qui vous honore!...

HUBERT, à lui-même.

Il refuse!

NAPOLÉON.

Tant qu'il me restera l'espoir de faire entendre la voix de l'équité, je serais coupable, si j'exposais vos jours, même en mourant avec vous.

HUBERT.

Pardon, excuse, mon empereur, si je me permets... Mais je vous demande un peu ce que ça fait, notre existence?

NAPOLÉON.

Maréchal, vous savez que j'ai écrit au prince régent d'Angleterre, et j'espère que sa réponse mettra un terme à la honteuse captivité dont nous sommes les victimes.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Cette lettre aura le sort de la protestation du *Bellérophon*; on empêchera qu'elle arrive jusqu'au prince, et nous aurons perdu, pour jamais, l'occasion de vous soustraire à leur tyrannie... Sire...

NAPOLÉON, l'interrompant.

Pas un mot de plus là-dessus... Tout cela m'agite, me bouleverse... Allez, mes amis, mes enfans...

(Il va près de la table, et examine des papiers. — Tous les officiers et les domestiques sortent avec Hubert.)

SCÈNE VI. XIII.

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL.

NAPOLÉON.

Asseyez-vous là, maréchal, je vais dicter. (Le maréchal s'assied près de la table avec tristesse.) Al-lons, voyons, quittez cet air chagrin.

LE GRAND-MARÉCHAL.

On ne renonce pas sans peine à un dernier espoir.

NAPOLÉON.

Où en étions-nous restés hier?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Votre Majesté avait commencé à tracer quelques portraits de ses contemporains... elle s'était arrêtée à *Masséna*.

NAPOLÉON, dictant, pendant que le maréchal écrit.
 « *Masséna*... grand déprédateur, mais guerrier intrépide, heureux; c'est l'Enfant chéri de la Victoire... *Désaix*: les Arabes l'avaient nommé le Sultan Juste... Les *Bourbons*, famille usée; leur alliance avec l'étranger les a frappés de réprobation... Le *duc d'Orléans*: celui-là a su profiter des leçons du malheur... il n'a jamais porté les armes contre la France... *Ney*: le brave des braves!... » (A lui-même.) Et ils l'ont tué!... « *Bourmont*! c'est une de mes erreurs... »

SCÈNE VII. XI ✓

LES MÊMES, HUBERT, puis HUDSON LOWE.

HUBERT.

Mon empereur, je vous demande bien pardon si je vous annonce une mauvaise nouvelle... c'est ce brigand... (Se reprenant vivement.) c'est le gouverneur qui voudrait vous parler.

NAPOLÉON.

Lui! je ne veux pas le voir.

HUBERT.

Merci, mon empereur. (Il va pour sortir.)

NAPOLÉON.

Si... attends... Peut-être il m'apporte une réponse... Qu'il entre.

HUBERT, à demi-voix.

Ah! c'est différent. (Il va à la porte, et fait signe à Hudson Lowe d'entrer.) Le maréchal ne me regarde pas, il n'y a rien de nouveau.

HUDSON LOWE, entrant.

Le général Bonaparte peut-il m'accorder un moment d'entretien?

HUBERT, qui allait pour sortir, revenant sur ses pas.
 C'est l'empereur, monsieur.

(Napoléon lui indique la porte, Hubert sort.)

HUDSON LOWE, à part.

Tout est tranquille ici, mes espions m'auraient-ils trompé?

SCÈNE VIII. XII ✓

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL,
 HUDSON LOWE.

NAPOLÉON.

Que voulez-vous, monsieur?

HUDSON LOWE.

Je viens remplir le devoir de ma place, et vous communiquer les nouvelles instructions que j'ai reçues.

NAPOLÉON.

Je veux savoir d'abord quelle réponse a été faite à ma lettre au prince régent.

HUDSON LOWE.

Les ministres n'ont pas permis que votre lettre lui fût remise, et ils m'ont chargé de vous la rendre.

NAPOLÉON, prenant la lettre avec colère, et la jetant sur la table.

Quelle insolence!

HUDSON LOWE.

Vous n'avez pas voulu me croire... Vous prenez dans cette réclamation le titre d'empereur... Vous sentez bien que des ministres ne peuvent souffrir que le général Bonaparte traite d'égal à égal avec son altesse royale le régent des Trois-Royaumes.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Monsieur, vous insultez au malheur de Sa Majesté.

NAPOLÉON, faisant un signe au maréchal.

Non, maréchal; monsieur le gouverneur a raison... nous ne sommes pas égaux, son souverain et moi... Le hasard l'a jeté sur le trône, et moi, c'est le choix du peuple qui m'y avait appelé.

HUDSON LOWE.

Ce n'est pas ainsi que je l'entendais... Du reste, si vous voulez changer la forme de cette lettre, employer des termes plus convenables, et prendre le titre de général, alors...

NAPOLÉON.

Assez, monsieur, je ne reçois pas de conditions... On veut m'assassiner ici, que le crime s'accomplisse. Après ma mort, le monde nous jugera... Comme *Thémistocle*, j'étais venu m'asseoir au foyer britannique. J'en appelle à la postérité! Elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre à l'Angleterre vint librement, dans son malheur, chercher un asile à l'abri de ses lois... On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré, on l'immola! Maintenant, monsieur, laissez-moi; car il n'y a pas de loi qui me condamne à subir votre présonce.

HUDSON LOWE, répondant à un signe du grand-maréchal, qui lui indique la porte.

Tout à l'heure... Il me reste encore à vous faire connaître les ordres de Sa Grâce le ministre secrétaire d'état. (Lisant.) « Le général Bonaparte coûte trop cher à Sainte-Hélène. »

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! c'est aussi trop fort! quand nous manquons de tout.

NAPOLÉON.

Écoutez, maréchal. Le ciel nous met à une cruelle épreuve!

HUDSON LOWE, continuant.

« Il nous est impossible, désormais, de supporter les dépenses exorbitantes de sa maison! »

» s'il ne livre les sommes considérables qu'il possède, pour être convenablement placées, et subvenir aux frais immenses de sa détention. »

NAPOLÉON.

Tous ces détails me sont trop pénibles... Ils sont ignobles... Qui vous demande de me nourrir ? Si j'ai faim, les braves soldats du 63^e prendront pitié de moi ; j'irai m'asseoir à la table de leurs grenadiers, et ils ne repousseront pas, j'en suis sûr, le plus vieux soldat de l'Europe.

HUDSON LOWE.

J'en écrirai à mon gouvernement.

NAPOLÉON.

Ne manquez pas d'ajouter que mes Mémoires apprendront à la postérité quel homme on m'a donné pour geolier ; et l'on me croira, moi, quand je dirai ce que vous êtes ; car je le prouve par ce que vous avez été... Écrivez, maréchal.

HUDSON LOWE, à part.

Que veut-il dire ?

NAPOLÉON, dictant.

« Avec plus de deux mille hommes et une bonne artillerie, un général étranger se laissera forcer dans l'île inexpugnable de Caprée, par le brave général Lamarque, à la tête de douze cents baïonnettes françaises... Ce général, c'était sir Hudson Lowe... » C'est de l'histoire, monsieur.

HUDSON LOWE, à part.

Toujours humilié ! Malheur à lui s'il tente de s'évader ! (Haut.) Adieu, monsieur le grand-maréchal du palais ! adieu, Majesté si fière !... Rappelez-vous que sir Hudson Lowe est le seul maître à Sainte-Hélène ! (Il sort furieux.)

SCÈNE IX. ✓/✓

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Eh bien ! vous le voyez, sire, votre dernier espoir est détruit ; et Votre Majesté n'a plus rien à nous opposer.

NAPOLÉON, se promenant avec agitation.

Des menaces, cet homme passera à la violence... Ils ont la force, et se vengeront sur mes fidèles serviteurs.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ne résistez pas à nos prières.

NAPOLÉON, de même.

Moi-même, bientôt, je ne serai plus là pour les protéger...

LE GRAND-MARÉCHAL.

Nous avons encore une heure.

NAPOLÉON.

Une heure... La moitié m'a souvent suffi pour gagner une bataille... Maréchal, nous partons...

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah ! ce jour est le plus heureux de ma vie !

NAPOLÉON.

Plus de paroles, allez tout préparer.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Dans un moment ; le temps de laisser éloigner le gouverneur, nous venons vous chercher.

(Il sort.)

SCÈNE X. ✓/✓

NAPOLÉON, seul.

Leur projet me plaît, à présent... Je vais agir, après tant de calme... Il me semble que je renais... Où irai-je ?... En Corse... Patrie ! patrie !... rien ne peut l'effacer de nos cœurs... Si Sainte-Hélène était la France, j'aimerais cet affreux rocher... Mais non, la France est morte pour moi, je la troublerais... Je ne lui demande qu'un souvenir... J'irai chez un peuple libre et hospitalier... aux États-Unis... Déjà deux de mes frères y ont cherché un asile. Et de là, les yeux fixés sur la France, mon dernier vœu sera pour elle !

SCÈNE XI. ✓/✓/✓

NAPOLÉON, LE GRAND-MARÉCHAL,

OFFICIERS et DOMESTIQUES.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, il n'y a pas un moment à perdre. Le vent semble déjà changé, les brumes de la mer commencent à se dissiper, et, si nous tardons, le vaisseau qui nous attend peut être obligé de prendre le large.

NAPOLÉON.

Tout est prêt ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Oui ; Hubert est parti en avant pour éclairer notre marche.

NAPOLÉON.

Mon épée... (Le maréchal la lui donne.) Messieurs, c'est celle que je portais à Austerlitz ; elle ne me trahira pas... Partons !

(Tout le monde se dispose à sortir, lorsqu'on entend deux coups de feu.)

LE GRAND-MARÉCHAL.

Hubert aurait-il été aperçu par les sentinelles ?

NAPOLÉON.

Messieurs, volons à son secours ; au moment du danger, nous sommes tous frères.

(Ils courent tous au fond.)

SCÈNE XIII. ✓

LES MÊMES, HUBERT, blessé.

HUBERT.

Arrêtez, arrêtez, mon empereur, ils vous assassinaient !... Nous avons été espionnés, dénon-

cés. Ce brigand d'Anglais savait tout, j'en suis sûr : et il ne voulait vous laisser tenter l'évasion que pour se délivrer de vous par un coup de fusil... Heureusement que j'ai été devant, et que c'est moi qui l'ai reçu.

NAPOLÉON.

Mandez le docteur Antomarchi... (Un domestique sort. — S'approchant d'Hubert.) Ils l'ont tué... mon pauvre Hubert! mon enfant! mon vieux grenadier... Les infâmes!

HUBERT.

Calmez-vous, mon empereur... ça ne sera peut-être rien... Au surplus, si je meurs pour vous, ça ne sera pas si malheureux : j'étais venu ici pour ça.

NAPOLÉON.

Conduisez-le.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis HUDSON LOWE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Le gouverneur!

NAPOLÉON.

Vous ici, encore!

HUDSON LOWE.

Oui, général, moi qui ai su découvrir vos projets, et justifier, en m'y opposant, la haute confiance dont je suis honoré.

LE GRAND-MARÉCHAL.

De quel droit vous permettez-vous?...

HUDSON LOWE.

Je viens vous dire qu'aujourd'hui même il faut que des perquisitions exactes soient faites dans cette maison; que livres, papiers, armes, tout me soit livré.

NAPOLÉON.

Monsieur, cette tyrannie est intolérable... Non, vous n'entrerez chez moi qu'en passant sur mon cadavre... Allez chercher vos soldats, vous aurez alors plein pouvoir sur mon corps; mais vous ne pouvez rien sur mon âme... cette âme est aussi fière que lorsqu'elle commandait à l'Europe... Je vous défends de revenir, jusqu'à ce que vous apportiez l'ordre de m'immoler... alors toutes les portes vous seront ouvertes.

(Il sort vivement avec le maréchal. — Hubert, auquel le docteur Antomarchi qui vient d'entrer prodigue des soins, est emporté par les domestiques. — Hudson Lowe est sorti, un peu avant, d'un air menaçant.)

TROISIÈME TABLEAU.

La chambre à coucher de l'Empereur.

SCÈNE I.

MARCHAND, seul.

(Au changement, il arrive par la porte de droite; il porte à la main une grande lampe non allumée, qu'il va poser sur la table qui est à côté du lit, et sur laquelle sont des livres et des papiers.)

Quelle nuit affreuse il a passée!... Peut-être que ce bain qu'a ordonné le docteur lui rendra un peu de calme... Toute la maison est dans les pleurs, et lui seule a du courage... Mon Dieu! mon Dieu! sommes-nous condamnés à le voir mourir ici! Ah! voici monsieur le maréchal qui revient avec le médecin.

SCÈNE II.

LE GRAND-MARÉCHAL, ANTOMARCHI, MARCHAND.

LE GRAND-MARÉCHAL, entrant avec Antomarchi.
Oui, docteur, j'ai voulu vous voir en particulier, pour vous interroger sur l'affreuse vérité; car, devant Sa Majesté, je n'ose vous adresser aucune question.

ANTOMARCHI, à Marchand.

Il n'y a rien de nouveau, ce matin, mon ami?

MARCHAND.

Non, monsieur le docteur.

(Il sort sur un signe du maréchal.)

SCÈNE III.

LE GRAND-MARÉCHAL, ANTOMARCHI.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Vous pensez donc, docteur, que l'empereur n'est pas attaqué de cette maladie cruelle qu'on dit tenir à sa famille, et qui enleva son père à quarante ans?

ANTOMARCHI.

Sir Hudson Lowe voudrait le faire croire, mais il n'en est rien.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais d'où viennent alors ces souffrances affreuses qui le déchirent?

ANTOMARCHI.

Depuis trois semaines, et surtout pendant cette dernière nuit, si terrible que j'ai passée là, près de son lit, j'ai observé attentivement tous les

symptômes du mal... Sur mon honneur et ma conscience, j'affirme que Napoléon, sous un autre climat, avec l'exercice qui lui est nécessaire, pouvait encore espérer de longues années... C'est la captivité, c'est l'air de Sainte-Hélène qui le tue.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ainsi donc, c'est d'eux seuls que viendra le crime!

ANTOMARCHI.

Et votre brave Hubert?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Il marche encore avec peine; mais sa guérison avance... Docteur, vous êtes ici notre Providence!

ANTOMARCHI.

Quand j'ai accepté les tristes fonctions qui me sont confiées, je n'ai pas oublié que l'Europe avait les yeux fixés sur ce rocher... J'ai fait mon devoir; je m'attends à une disgrâce, comme coupable d'humanité; mais j'espère au moins qu'un nom honorable sera l'héritage de mes enfans.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Il me semble que j'ai entendu du bruit dans la salle du bain...

ANTOMARCHI.

Je me rends auprès de notre malade; car il a besoin des soins de chaque instant... De la résignation, monsieur le maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL, l'arrêtant.

Espérez-vous nous le rendre?

ANTOMARCHI.

Avant un mois, nous retournerons tous en Europe. (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

LE GRAND-MARÉCHAL, puis HUBERT, CLAUDY, DOMESTIQUES.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Voilà donc son arrêt prononcé!... Ah! je ne puis m'accoutumer à l'idée de quitter, pour jamais, celui à qui j'ai consacré ma vie entière! (Apercevant Hubert, qui entre appuyé sur une béquille, suivi de Claudy et des domestiques.) Que voulez-vous, mes amis?

HUBERT.

Ils étaient tous là-dedans à pleurer, à se désoler, et j'ai pensé que vous pourriez les consoler un peu... Mais, d'après ce que je crois voir, j'ai bien peur que vous n'ayez que de mauvaises nouvelles à nous donner.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je ne dois pas vous flatter d'un vain espoir... Bientôt il aura cessé de souffrir.

HUBERT.

C'est ce que je leur avais dit.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Quoi! Hubert, au milieu de l'affliction générale, vous seul paraissez sans émotion... pas une larme!

HUBERT.

Non, mon maréchal, je ne pleure plus; car j'ai pris mon parti... Quand son âme sera là-haut, vous tous, vous retournerez en Europe... vous le devez pour honorer sa mémoire, et raconter toutes ses souffrances... Moi, c'est différent, je n'ai plus, en France, ni parens, ni amis; aussi, je reste à Sainte-Hélène... Oui, près de l'endroit où il reposera, il y aura sans doute une cabane, une mesure... eh bien! je m'établirai là... J'ai été de sa garde pendant sa vie, je veux en être encore après sa mort.

(Le grand-maréchal lui serre la main avec affection.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARCHAND.

MARCHAND, paraissant sur la porte à gauche.

Du secours! du secours! Venez vite, monsieur le maréchal!

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! mon Dieu! encore une nouvelle crise!...

(Il entre avec Marchand et un domestique. — La porte se referme.)

SCÈNE VI.

HUBERT, CLAUDY, DOMESTIQUES.

HUBERT.

Je n'ose pas entrer... La vue de cette maudite blessure lui fait toujours mal...

(Il prête l'oreille à la porte.)

CLAUDY.

Entendez-vous quelque chose, monsieur Hubert?

HUBERT.

Non, rien... c'est un silence effrayant... Mille z'yeux, est-ce que déjà?... Ah! je tremble comme un enfant...

CLAUDY.

Eh bien?

HUBERT.

Attendez... je crois qu'il a parlé... oui, c'est bien sa voix... Je le verrai donc encore!... On dirait qu'il se lève, qu'il vient ici... (Il quitte la porte.) Mes amis, pas un mot... surtout, de la fermeté, plus de tristesse sur les visages, ayons l'air d'espérer; qui sait? ça lui donnera peut-être un jour de plus.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NAPOLEON, LE GRAND-MARÉCHAL AN TOMARCHI, MARCHAND.

NAPOLEON. Il est très faible, et entre appuyé sur le docteur et le grand-maréchal.

Ne vous affligez pas... Contre l'ordre du docteur, j'avais voulu écrire; de là cette faiblesse qui vous a tous effrayés... Allez, allez, mes enfans... (Hubert, Claudy et tous les domestiques se retirent. — Napoléon va s'asseoir sur le canapé.)
Maréchal, êtes-vous bien sûr que je me suis souvenu de tout le monde, dans mes dernières dispositions?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Oui, sire.

NAPOLEON.

Pourtant, j'aurais voulu ajouter un dernier codicille à mon testament. Docteur, en aurai-je le temps?

ANTOMARCHI.

Oui, mais pas aujourd'hui

NAPOLEON.

Combien pensez-vous que j'aie encore à vivre?

ANTOMARCHI.

Mais, sire...

NAPOLEON.

Répondez... L'idée de la mort n'a rien de terrible pour moi : depuis trois semaines, elle est la compagne de mon oreiller. Parlez, parlez sans crainte.

ANTOMARCHI, hésitant.

Avec des soins, des ménagemens, une année entière...

NAPOLEON, l'interrompant.

Docteur, vous cherchez à m'abuser... Je n'ai pas un jour, peut-être pas une heure à vivre.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, écarter ces idées pénibles.

NAPOLEON.

Mon ami, l'heure est venue... Docteur, quand je serai mort, que mes cendres soient déposées près de la fontaine des Saules... (Au maréchal.) Mon vieux camarade, j'avais rêvé une tombe plus glorieuse... Sous la colonne!... Peut-être un jour... Mon fils, mon enfant, je mourrai sans le voir!... Maréchal, s'il vous est permis d'arriver jusqu'à lui, dites-lui qu'il n'oublie pas qu'il est né prince français, et qu'il ne porte jamais les armes contre la France... Ah! que je souffre!... C'est un couteau qu'ils ont mis là, et ils ont brisé la lame dans la plaie.

ANTOMARCHI.

Consentez à prendre un peu de repos.

NAPOLEON.

Oui, le repos éternel... Qu'on me porte sur ce lit... C'est celui qui m'a servi dans mes campagnes... c'est là que je dois finir.

(Pendant ce qui précède, le maréchal a été appeler tout le monde.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HUBERT, CLAUDY, OFFICIERS, DAMES, DOMESTIQUES.

(L'empereur, caché par tout ce groupe, est porté sur son lit. — Les personnages se séparent, et le laissent voir au fond.)

NAPOLEON.

Le manteau de Marengo... ce doit être mon linceul... (Hubert le jette sur lui.) Ouvrez cette fenêtre... que mes yeux, avant de se fermer, regardent encore de ce côté... de ce côté où est la France... L'œuvre est consommée! ils ont tué l'ennemi commun; et bientôt Napoléon sera en paix avec l'Europe... Approchez tous, mes amis, mes fidèles compagnons d'infortune... que je vous voie encore... Ah! mes yeux s'obscurcissent, je ne distingue plus rien... Maréchal, votre main.

LE GRAND-MARÉCHAL.

C'en est donc fait!

NAPOLEON, se levant à moitié.

Que de gloire! de bonheur!... Steingel! Désaix! Masséna! allez, courez, prenez la charge... ils sont à nous... (Sa voix s'affaiblit; il retombe sur son lit et expire, en prononçant ces mots:) France, tête d'armée!

TOUS, jetant un cri.

Ah!

(Il faut, en ce moment, que la chambre du mourant offre la représentation exacte du tableau de *Steu-ben*.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HUDSON LOWE.

HUDSON LOWE.

Mort!

LE GRAND-MARÉCHAL, indiquant le lit du doigt.

Il est libre, monsieur. C'est en France que devrait reposer le grand homme... Mais, je le prévois, vous proscrirez jusqu'à ses cendres... Remplissez donc vos devoirs jusqu'à la fin... Votre gouvernement paiera votre conduite avec de l'or, mais l'histoire vous réserve une autre récompense. Napoléon n'a oublié personne dans son testament, et il vous y condamne à l'immortalité.

(Tout le monde indique du doigt le gouverneur, et un rideau de manœuvre clôt la scène en ce moment.)

QUATRIÈME TABLEAU.

La vallée du Géranium; plus, le tombeau préparé pour recevoir le corps de l'Empereur.

CONVOI FUNEBRE.

(Le filleul de Napoléon. Le chapelain, en habits sacerdotaux. Les docteurs Antomarchi et Arnold. Hubert, une bêche sur l'épaule. Le cercueil porté par quatre grenadiers anglais. Le cheval de Napo-

léon. Ensuite le grand-maréchal, avec la maison de l'empereur. Dames en deuil. Le gouverneur. Commissaires des puissances. Au moment où le cortège défile, des salves d'artillerie et de mousqueterie se font entendre.)

CINQUIÈME TABLEAU.

(Le ciel est sombre, mais l'horizon s'éclaircit, et l'on voit au loin, comme une promesse de l'avenir, la colonne de la place Vendôme, surmontée du drapeau tricolore. Un char funèbre, pavoisé des cou-

leurs nationales, est accompagné de la population parisienne, qui va déposer les cendres de l'empereur sous l'immortel monument.)

FIN DE NAPOLEON.

NANON, NINON ET MAINTENON,

OU

LES TROIS BOUDOIRS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR

MM. THÉAULON, DARTOIS ET LESGUILLON,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 22 mars 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M ^{me} DE MAINTENON.....	M ^{es} THÉODORE.
NINON.....	WILLEMEN.
NANON, cabaretière.....	DÉJAZET.
BABET, servante de la cabaretière.....	JOSÉPHINE.
LE MARQUIS D'AUBIGNÉ, } gentilshommes de la } MM. Derval.	GERMAIN.
LE VICOMTE DE CHAMILLY, } chambre..... }	DORMEUIL.
LE MARQUIS DE LOUVOIS.....	L'HÉRITIER.
FLAMBERGE.....	BARTHELEMY.
CHRISTOPHE, oncle de Nanon.....	LEMEUNIER.
PREMIER SOLDAT.....	FAUGÈRES.
DEUXIÈME SOLDAT.....	
MOUGIN, vieux valet-de-chambre de Ninon.	
UN SEIGNEUR.	
UN HUISSIER.	
UN NOTAIRE.	
SEIGNEURS.	
QUATRE DAMES DE LA CONGRÉGATION.	
PARENS DE NANON.	
SOLDATS.	
VALETS.	

La scène au premier acte chez Nanon ; au deuxième, chez Ninon ; au troisième, chez madame de Maintenon.

S'adresser, pour la partition de cette pièce, à M. Lutz, chef du bureau de musique
au théâtre du Palais-Royal.

Nota. La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. PALIANTI, fait partie de la collection des mises en scène publiées par le journal *La Revue et Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.

ACTE PREMIER.

LE BOUDOIR DE NANON.

Une chambre proprement meublée, chaises, commode, table, etc. Une porte au fond donnant dans le cabaret ; à droite un cabinet, à gauche une autre porte.

SCÈNE I.

DAUBIGNÉ, en soldat ; PLUSIEURS SOLDATS.

(Au lever du rideau, d'Aubigné et les soldats
hoivent autour d'une table à droite.)

CHOEUR.

Air : de l'Elixir d'Amour.

Chantons,

Buvons,
Rions !

Malgré l'esprit, les charmes
De la belle Ninon,
Il faut rendre les armes
A la gente Nanon.

D'AUBIGNÉ.

Par sa mine agaçante,
Son r'gard plein de douceur.

D'AUBIGNÉ.

Un jour, ou plutôt une nuit... après un souper délicieux, fait chez la belle Ninon que j'adore...

DEUXIÈME SOLDAT.

Vous l'adorez ?

D'AUBIGNÉ.

J'adore toutes les femmes ! Une nuit, donc, Bellisle, Daumont, Sénanges et moi, nous formons la partie d'aller danser incognito avec les grisettes du Moulin-Joli. Nous nous affublons en sous-officiers du régiment de Champagne, et nous voilà formant un quadrille avec des marchands du Temple et des épiciers de la rue d'Angoulême. Un bon génie, ou un mauvais démon, me pousse à inviter le plus agaçant minois de grisette qui soit dans tout l'enclos de la Cité. Nous causons... je hasarde une déclaration, on me répond avec un air de pudeur et d'honnêteté charmante, délicieuse... pour un homme qui n'y est pas accoutumé... je la reconduis... je deviens pressant... Oh ! bien oui !... j'étais tombé sur une vertu... On me congédie. Je reviens le lendemain, sous le même uniforme, même accueil... Piqué au vif, je m'informe : Nanon n'a jamais eu d'amant... Ces malheurs-là, ou plutôt ces bonheurs-là n'arrivent qu'à moi... et, depuis quinze jours, je suis admis dans la maison, comme une excellente pratique dont on pourrait bien faire quelque chose.

DEUXIÈME SOLDAT.

Mais ne craignez-vous pas la rivalité de ce petit vicomte de Chamilly, le neveu du surintendant des finances, qui, depuis quelques jours, vient tous les matins à la Grande-Pinte ?

D'AUBIGNÉ.

Il est trop mauvais sujet pour plaire à Nanon ; mais je ne sais par quelle fatalité ce petit seigneur se jette toujours sur mes pas ! Nous nous sommes déjà trouvés en rivalité pour la jeune et belle duchesse d'Étiolles, et nous allions nous battre, quand nous apprîmes que nous n'étions aimés ni l'un ni l'autre ; la duchesse était amoureuse de son mari !... Nous ne pouvions pas deviner cela !

DEUXIÈME SOLDAT.

Si le vicomte allait vous rencontrer ici ?

D'AUBIGNÉ.

J'évite avec soin ses regards... d'ailleurs ce déguisement... (On entend crier en dehors : A la santé de Nanon !) Mais voici ma ravissante Nanon. Laissez-nous, et sois toujours au rendez-vous convenu.

SCÈNE III.

D'AUBIGNÉ, NANON, LE DEUXIÈME SOLDAT.

NANON, entrant par le cabaret, à la cantonade.
C'est bien ! c'est bien !... ils mettront mon caba-

ret à sec, en buvant à la santé de la cabaretière !
(Au deuxième soldat.) Bonjour, monsieur... (Le soldat salue et sort.) Bonjour, mon ami !

D'AUBIGNÉ.

Mon ami !... que ce mot est doux dans votre bouche !

NANON.

Je suis charmée qu'il vous fasse plaisir !

D'AUBIGNÉ.

Nanon, vous m'aimez donc sincèrement ?

NANON.

En voilà une question. Si je ne vous aimais pas, est-ce que je vous recevrais ici, avec un abandon, une confiance que tout le monde a remarqués ? Si je l'aime ! quelle demande ! Voilà pourtant comme ils sont ces hommes ! On en prend un : on le choisit, par exemple... et quand nous avons trouvé dans notre amour le courage et la force de résister à toutes les tentations de plaisir et de coquette-rie... quand nous avons congédié tout le monde pour lui, pour lui seul, monsieur demande si on l'aime ! Eh ! bien, oui, oui, monsieur, je vous aime, et plus que je ne devrais peut-être, car, je ne suis pas encore bien sûre de vos intentions.

D'AUBIGNÉ.

Ah ! Nanon, je vous jure...

NANON.

Ne jurez pas !. Nous verrons bien !. Dans une heure, ici, je vous dirai ce que je viens de faire pour vous... et alors nous saurons qui de vous ou de moi sait le mieux aimer.

D'AUBIGNÉ.

C'est moi ; puisque vous me refusez la plus légère faveur.

NANON.

M'avez-vous jamais parlé de mariage ?

D'AUBIGNÉ.

Le mariage !... mais, entre gens comme nous, cela va sans dire.

NANON.

Pas toujours !... et, dans mon cabaret, j'ai entendu bien des propos galans qui n'arrivaient jamais là... Les grands seigneurs surtout... il faut les entendre. (Elle les imite.)

Air : de l'Elixir d'amour.

Par la sambleu, ma tout' belle,

Tes beaux yeux me font la loi !

Ne te montre pas cruelle,

Et mon carrosse est à toi !

(Avec son ton naturel.)

— Un carrosse, il faut vous croire !

Me mènerait loin, vraiment ;

Mais, j'aim' mieux verser à boire,

Que de verser autrement.

(Les imitant.)

Charmante Hébé, vois nos flammes,

Nos cœurs sont en désarroi !

(Reprenant son ton.)

Il faut brûler pour vos dames

E

D'AUBIGNÉ.

Ils n'avaient rien à répondre à ça !

NANON.

Et les soldats, les marinières du port... c'est de ceux-là qu'il faut me défendre ! (Elle les imite.)

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, charmant' cabar' tière,

Cède à la voix des amours !

Et près de toi, pour te plaire,

Nous nous gris'rons tous les jours.

(Reprenant son ton.)

— Tout's vos tendres incartades

Ne vous port'ront pas bonheur ;

Ainsi, comptez, camarades,

Sur mon vin, non sur mon cœur.

(Les imitant.)

Faut-il qu'on aime un' tigresse

Dont l'vin est d'si bon aloi !

(Reprenant son ton.)

Cherchez ailleurs un' maîtresse,

Et n'vous grisez que chez moi.

D'AUBIGNÉ.

C'est encore très bien ! Guerre aux galans, mais vivent les chalands !... d'autant plus que le bonheur que vous leur refusez, c'est à moi que vous l'accorderez, n'est-ce pas ?

NANON.

J'y ai songé... et c'est pour cela que je vous ai préparé une surprise.

D'AUBIGNÉ.

Une surprise ! nous verrons si elle vaut la mienne.

NANON.

Comment ?

D'AUBIGNÉ.

Vous allez voir. (A la cantonade.) Comte de Freville et marquis de Tapincourt, montrez-vous ! (Entrent un fifre et un tambour.)

NANON.

Qu'est-ce donc que cela ?

D'AUBIGNÉ.

Deux couplets pour la Sainte-Anne, votre fête... Voici d'abord le bouquet. (Il le prend des mains du fifre et le donne à Nanon.)

NANON.

Oh ! que vous êtes gentil !

D'AUBIGNÉ.

Et puis... (Se retournant, au fifre et au tambour qui sont restés sur le deuxième plan.) Attention pour l'accompagnement. (Ils accompagnent la ritournelle.)

AIR : M. de Catinat.

Sainte Anne à la terre

Enfin se fait voir,

Et son sanctuaire

Est dans ce boudoir,

Où loin du profane

Chaque jour je dis :

Ton boudoir, sainte Anne,

C'est mon paradis.

NANON.

Il faut que je l'embrasse pour celui-là. (Elle l'embrasse.)

D'AUBIGNÉ.

Second couplet !... (Roulement de tambour.)

Même air.

Son air doux, modeste,

Nous traîne à son char.

Et sa main céleste

Verse le nectar.

Oui, loin du profane,

Chaque jour je dis :

Ton boudoir, sainte Anne,

C'est mon paradis. (Fifre et tambour.)

NANON, l'embrassant.

Oh ! encore pour celui-là !

D'AUBIGNÉ.

Je suis extrêmement vexé de n'en avoir fait que deux !

NANON, appelant.

Babet ! des verres !... je veux verser le nectar à MM. le fifre et le tambour. (Babet a apporté ce qu'il faut et Nanon verse, à la table à droite.)

BABET, allant à la porte à gauche.

M. le vicomte de Chamilly m'a donné une pièce d'or pour ouvrir le verrou de cette porte... (Elle le tire.) Voilà mon argent gagné. (Elle revient à droite.)

ENSEMBLE, avec tambour et fifre.

Oui, loin du profane, etc.

(Le tambour, le fifre et Babet sortent ; celle-ci emporte les verres et la bouteille.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLAMBERGE.

NANON, se jetant dans les bras de d'Aubigné.

Ah ! Lavaleur, Lavaleur, comme je t'aime !

FLAMBERGE, paraissant.

Tarteiff !

D'AUBIGNÉ.

L'imbécile !

FLAMBERGE.

Pardon, mam'selle Nanon, je vous déranche peut-être ?

D'AUBIGNÉ.

Eh ! oui, butor !

FLAMBERGE.

Je parlais pas à vous !

NANON.

Monsieur Flamberge, allez-vous encore recommencer ?

FLAMBERGE.

Non, che suis toujours content, mam'selle Nanon, vous le savez... mais, quand che trouve ce grand petit monsieur le soldat dans le boudoir à fous, che l'y être que le suisse de monseigneur le premier président, mais, ch'avre été militaire,

et puis che suis votre cousin du côté de ma mère qui était française comme vous : et che ne souffrirai pas qu'un recrue de huit chours...

D'AUBIGNÉ.

Est-ce un duel que vous voulez me proposer, monsieur le hallebardier de la porte cochère ?

FLAMBERGE.

Un duel ? non... c'être défendu par le roi et par M. le premier président. Mais...

NANON.

Si vous avez le malheur de menacer M. Laveleur, je vous fais la défense d'entrer jamais dans mon cabaret.

FLAMBERGE.

Che suis toujours content.

D'AUBIGNÉ, à part.

Ne nous faisons pas une querelle d'Allemand avec ce Suisse, je n'ai pas l'habitude des armes qu'il me propose. (Bas à Nanon.) Éloignez votre cousin, chère Nanon, et je reviens vous parler... Vous, monsieur l'hallebardier, si je vous retrouve ici, foi de Laveleur, je vous ferai faire connaissance avec le fourreau de mon sabre. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

FLAMBERGE, NANON.

FLAMBERGE.

Il m'avre encore menacé, je crois !

NANON.

Eh ! non !... non !... Mais comme vous êtes susceptible et emporté !

FLAMBERGE.

Oh ! j'être bien à plaindre !.. Vous ne pas vouloir me prendre pour fotre petit mari. Ch'aimerais fous comme un petit biche, et ch'avre à vous offrir encore un fort joli magot.

NANON, riant.

Oui, ça ferait deux. Mais il est trop tard, je me marie aujourd'hui.

FLAMBERGE.

Aujourd'hui ! Che suis touchours content Mais j'ai un défaillance dans le estomac. Che vas déjeuner.

NANON.

Je vous le conseille. De là, vous irez, comme un bon parent, vous réunir à toute la famille, chez mon oncle Christophe, et vous viendrez ici, complimenter le mari.

FLAMBERGE.

Le mari !... Che suis touchours content. Mais, je mourrai de chagrin !

NANON.

Bah ! bah !... on ne meurt pas pour cela ! au contraire... Soyez bien doux, bien poli, bien aimable, et je vous aimerai toujours de bonne et franche amitié. (Elle lui frappe sur la joue.)

FLAMBERGE.

Vous me mettez le feu dans le visage !

BABET, accourant.

Ah ! mademoiselle Nanon ! une dame, dont le carrosse vient de verser devant notre porte !

NANON, s'élançant vers la porte.

Ah ! mon Dieu !... est-elle blessée ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NINON.

NINON, entrant.

Merci ! merci ! mes bonnes gens !... cela ne sera rien... la frayeur de la secousse.

NANON.

Asseyez-vous, madame.

FLAMBERGE.

C'est une belle femme ! (Nanon fait signe à Flamberge de sortir et l'accompagne jusqu'à la porte. Babet sort avec Flamberge.)

NINON, à part.

Tout a réussi !... me voilà chez celle qui attire tous nos jeunes seigneurs... Je vais voir si c'est une rivale si dangereuse. (Haut.) Où suis-je ?

NANON.

Dans un endroit, belle dame, où sûrement vous ne seriez pas venue de vous-même : au cabaret de la Grande-Pinte.

NINON.

Au cabaret !

NANON.

Oui ; mais dans ma chambre, dans mon boudoir, qui n'est pas, j'en suis sûre, aussi élégant que le vôtre ; mais nous ne recevons pas la même société.

NINON, souriant.

Peut-être.

NANON.

Comment ?

NINON.

J'ai entendu dire que beaucoup de nos grands seigneurs ne dédaignaient pas de vous visiter. (A part.) Elle est fort bien !

NANON.

Oui, il y en a quelques-uns qui sont venus se brûler à la chandelle ; mais je leur ai dit : Messieurs, vous vous êtes trompés d'adresse... il n'y a rien à faire ici, allez frapper chez la belle Ninon.

NINON, riant.

Ah ! vous leur avez dit cela ?

NANON.

Oui.. et il faut croire qu'elle leur a ouvert, car ils ne sont pas revenus !

NINON.

Vous avez une singulière idée de Ninon !

NANON.

C'est l'idée de tout le monde. Qu'est-ce que ça prouve ? qu'elle a bon cœur et voilà tout... Ne croyez pas que j'en pense du mal ; je sais qu'on

en dit beaucoup ; mais les mauvaises langues se tairaient, si elles savaient tout le bien que fait Ninon. La mansarde du pauvre, les hôpitaux, les prisons, elle visite tout. Ses secours pénètrent partout !... Aussi, après ça, je dirai : que celle qui a fait autant de bien et qui n'a pas péché lui jette la première pierre.

NINON, à part.

Allons, elle me paraît fort raisonnable.

NANON.

Je sais bien qu'on pourrait lui reprocher un peu de légèreté, d'inconstance : car en a-t-elle eu de ces amans !

NINON, riant.

Vous croyez ?

NANON, comptant sur ses doigts.

Ain de Richard-Cœur-de-Lion.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six...

On pourrait aller jusqu'à dix,

En cherchant, ce me semble.

NINON.

Dix amans, c'est un peu fort !

NANON.

Pour nous mettre bien d'accord,

Voyons... comptons ensemble.

(Parlé.) Je vais nommer tous ceux que je connais.

NINON.

(Parlé.) Prenez garde de vous tromper.

NANON, continuant l'air.

Villardeaux, Sévigné, Conti,

D'Aubigné, Créquy,

Lauzun, de Mailly,

Condé, Boufflers, La Châtre surtout,

Et puis..

NINON.

Eh mais, nous sommes au bout...

NANON.

Ce n'est pas tout !

NINON.

Ça fait dix à bien compter.

NANON, riant.

On peut les numéroter.

C'est comm' la Madelaine...

Et même encore, en cherchant,

On pourrait facilement

Aller à la douzaine.

NINON.

Mais, pour parler ainsi, vous êtes, je le vois, cette célèbre Nanon, dont on vante jusque dans nos salons dorés l'innocence et la vertu ?

NANON.

C'est moi-même, madame : ça vous paraît bien extraordinaire, pas vrai... l'innocence qui tient un cabaret ?

NINON.

Pourquoi donc avoir pris un état si périlleux, à votre âge ?

NANON.

Est-ce qu'on est maître de ça ? Ma tante, feu M^{me} Grégoire, m'a laissé cette maison pour héri-

tage, avec son enseigne de la Grande-Pinte, qui valait de l'or : fallait-il abandonner tout ça ?

NANON.

Vous auriez pu vous marier... votre mari vous eût servi de protecteur.

NANON.

Jusqu'ici, je me suis protégée moi-même, et ça m'a très bien réussi... ce qui fait que dans le quartier il n'y a pas ça à dire sur mon compte.

NINON, avec intention.

On prétend cependant qu'un certain marquis d'Aubigné...

NANON.

D'Aubigné... oh ! celui-là... on le dit trop amoureux de Ninon... D'ailleurs, il serait venu que je ne l'aurais pas écouté plus que les autres.

NINON.

On m'avait pourtant assuré...

NANON.

On vous a trompée !

NINON.

Vous êtes bien certaine de ne l'avoir point vu, de ne l'avoir point écouté ?

NANON.

Si quelqu'un doit le savoir, c'est moi ! (A part.) Pourquoi donc qu'elle m'interroge comme ça ?

NINON, à part.

Elle a l'air vraiment de bonne foi ! (Haut.) Ma chère amie, car la franchise de votre langage me gagne le cœur, permettez-moi une question qui vous paraîtra peut-être singulière.

NANON.

Parlez.

NINON.

Comment faites-vous pour être si sage ?

NANON.

Oh ! dam ! c'est bien difficile... mais, avec du courage..

NINON.

Expliquez-vous.

NANON.

Vous pensez bien qu'on a un cœur comme une autre, comme toutes les femmes, comme Ninon, par exemple.

NINON, riant.

Oui, prenons cet exemple-là !

NANON.

Une tête comme toutes les femmes.

NINON.

Comme Ninon !

NANON.

Et des yeux, comme Ninon !.. Parmi les mousquetaires et les soldats qui fréquentent mon cabaret, il y en a de bien avenans.. et parmi les jeunes seigneurs qui viennent papillonner autour de moi, il y en a qui ne sont pas à dédaigner, et je ne peux pas employer avec eux le même procédé qu'avec les autres.

NINON.

Et quel est votre procédé ?

NANON.

Oh ! j'en ai plusieurs !

Air : Eh ! mais, pas si bête que j'croisais.

(*Philtre Champenois.*)

Ninon, aussi belle que tendre,
Bien plus qu'une autre est en péril :
Mon procédé peut la défendre.

NINON, riant.

Mais, ce procédé, quel est-il ?
Confiez-le moi, quel est-il ?

NANON.

Le péril, au siècle où nous sommes,
Par les yeux peut se propager ;
Moi, pour éviter le danger,
Je ne regarde pas les hommes.

NINON, gaiement.

Jamais Ninon ne se décidera
A se servir de ce procédé-là.

NANON.

Autre procédé.

Même air.

Parfois, dans l'ardeur qui l'engage,
Un galant gagne du terrain,
On a beau lui dir' : « Je suis sage,
» Finissez donc ! » Il va son train.
Mais un soufflet l'arrêt' soudain.
Ça l'étonne au siècle où nous sommes,
De me voir ainsi procéder ;
C'est que, plutôt que de céder,
Je n'nonc'rais tout à fait aux hommes !

NINON.

Jamais Ninon ne se décidera
A se servir de ce procédé-là.

NANON.

Troisième procédé...

NINON.

Merci, j'ai assez des deux premiers. (A part.)
Allons, je sais ce que je voulais savoir... elle est
sage... et d'Aubigné n'est pas infidèle.. C'est avoir
du malheur !

BABET, entrant.

Le carrosse de madame est relevé.

NINON.

Je pars... adieu, mademoiselle Nanon... je suis
bien reconnaissante de l'hospitalité que vous m'a-
vez donnée. Si vous avez jamais besoin de moi,
venez me voir à mon hôtel de la rue des Tour-
nelles.

NANON.

Et qui demanderai-je ?

NINON, à la porte.

Ninon. (Elle sort vivement.)

NANON, stupéfaite.

Ninon !

SCÈNE VII.

NANON, seule.

Ninon dans mon cabaret ! et comme je lui ai

parlé à cette excellente femme !... Oh ! je ne me
pardonnerai jamais de lui avoir causé de la peine !
Elle si bonne !... si aimable !... si... Heureuse-
ment elle est philosophe... Mais, qui donc a ôté
le verrou de cette porte ? Dépêchons-nous de la
fermer... car, si Lavaleur savait qu'elle est restée
ouverte !... (Elle va pour fermer la porte de gauche,
Chamilly l'ouvre vivement.)

SCÈNE VIII.

NANON, CHAMILLY, un peu ivre.

CHAMILLY.

Il est trop tard, ma belle enfant !

NANON.

Pardon, monsieur le vicomte ; mais vous savez
que le public n'entre pas ici !...

CHAMILLY.

Oui ; mais il y a public et public !... ma divine !
Amant et buveur, moi, j'entre partout.

NANON.

Quel mauvais sujet !

CHAMILLY.

J'entre surtout dans le boudoir des belles, et je
sais que c'est ici l'asile mystérieux où tu enivres
tes vrais amis ; je veux être du nombre. (Il veut
l'embrasser.)

NANON.

Retirez-vous, monsieur le vicomte. (A part.) Si
Lavaleur allait rentrer ! (Haut.) Des gentils-
hommes venir ainsi au cabaret, fi ! que c'est laid !

CHAMILLY.

Tu te trompes, le cabaret est le paradis des
gens de cour, car ils y viennent dégager leurs
consciences en se disant leur vérités.

NANON.

C'est ça, *in verito vinas*, comme dit le clerc de
Notre-Dame.

CHAMILLY, riant.

Bravo !... Quant à moi,

Air du Ménage de garçons.

C'est ici le temple où j'adore
Deux déités aux noms fameux,
Bacchus, quand la soif me dévore,
Vénus, quand j'ai bu du vin vieux.
Bacchus d'une force nouvelle
Enflamme toujours mon cerveau ;
Et Vénus est cent fois plus belle
Quand son autel est un tonneau.

(Il veut l'embrasser.)

NANON.

Finissez, monsieur le vicomte, ou j'appelle
Lavaleur !

CHAMILLY.

Appelle le diable si tu veux ! pour toi, je me
donnerais à toi volontiers ! De par Dieu et mon
ame, je n'ai jamais vu de femme aussi sédui-
sante ! et je veux me ruiner pour te plaire ; mais
il faut te dépêcher, car ces dames de la cour vont

m'achever ! Dis un mot, et désormais, je ne veux vivre que pour toi !

NANON.

Vivre pour moi !... laissez donc ! on connaît ça !

CHAMILLY.

Viens, viens, ma belle enfant, et qu'un baiser de gentilhomme... (Il la prend par la taille.)

oo

SCÈNE IX.

LES MÊMES, D'AUBIGNÉ, toujours en soldat.

D'AUBIGNÉ, au fond.

Mille mousquetons !

NANON, à part.

C'est lui !... il va arriver quelque malheur !

D'AUBIGNÉ, à part.

Je joue ici le rôle de M. Flamberge.

CHAMILLY, se tournant vers d'Aubigné.

C'est donc là M. Lavaleur ?

D'AUBIGNÉ, à part.

Cachons lui ma figure. (Il se met de côté.)

CHAMILLY, frappant sur l'épaule de d'Aubigné.

Foi de vicomte, camarade, tu dois faire ton chemin !... car tu ne seras pas un mari fort récalcitrant... je le vois, tu sais déjà vivre comme un mari de cour !

D'AUBIGNÉ.

Monsieur le vicomte ! (A part.) Si je pouvais me montrer !

NANON.

Ça va se gâter ! monsieur le vicomte, de grâce, retirez-vous !

CHAMILLY.

C'est juste !... je ne suis pas ici chez moi !... c'est le boudoir de M. Lavaleur... qui me paraît assez boudeur de sa nature.

VOIX dans le cabinet à gauche.

Chamilly ! Chamilly !

CHAMILLY.

Me voilà ! me voilà ! Adieu, monsieur Lavaleur ! (Il rentre dans le cabinet. Nanon remet le verrou.)

oo

SCÈNE X.

NANON, D'AUBIGNÉ.

D'AUBIGNÉ, à part.

Ah ! je respire !.. il ne m'a pas reconnu ! Mais, mon petit vicomte, si nous nous rencontrons encore !

NANON.

Et moi qui croyais que vous alliez lui chercher querelle ! c'est bien gentil à vous d'avoir été si raisonnable.

D'AUBIGNÉ.

Laissez-moi, vous êtes une coquette, une perfide !

Moi !

NANON.

D'AUBIGNÉ.

Vous ! vous m'aviez promis que cette porte resterait fermée pour tout le monde, et vous l'avez ouverte.

NANON.

Ce n'est pas moi, je vous le jure !

D'AUBIGNÉ.

Vous verrez que ce sera moi ! Tenez, mademoiselle Nanon, je vous déclare que les visites de M. le vicomte me déplaisent souverainement, et, s'il continue à fréquenter la Grande-Pinte, je n'y viendrai plus !

NANON.

Est-ce que vous le pourriez ? Est-ce que vous pourriez vivre sans votre petite Nanon ? (Avec tendresse.) Allons, voyons, vilain jaloux, faisons la paix, vous savez bien que je n'aime que vous, et qu'il est impossible que j'en aime un autre... vous êtes le cœur qu'il me faut.. J'aurais été riche, j'aurais été grande dame, que c'est vous que j'aurais aimé... richesses, grandeurs, j'aurais voulu vous donner tout ! (Avec amour.) Mais je n'ai que moi à vous offrir.. il faudra bien que vous vous contentiez du cadeau.

D'AUBIGNÉ.

Oui ; mais ce cadeau-là je voudrais bien le garder pour moi seul, et si...

NANON.

N'est-ce pas là tout ce que je demande !.. Tenez, à présent que nous sommes d'accord, c'est le moment de vous parler sérieusement de votre bonheur.

D'AUBIGNÉ.

De mon bonheur !

NANON.

Et du mien... Allons, monsieur, asseyez-vous là et écoutez-moi sans distraction... je le veux !

D'AUBIGNÉ, assis sur un tabouret, à droite.

Je vous écoute.

NANON.

Depuis le bal du Moulin-Joli, l'amour à tous les deux nous tourne la tête.. Il est bien temps que ça finisse... Je ne voulais pas vous le dire d'avance... je comptais vous réserver cette surprise... Mais vous êtes si généreux, que vous auriez été capable de me refuser devant tout le monde.

D'AUBIGNÉ.

Que prétendez-vous ?

NANON.

Laissez-moi parler, monsieur !... Vous m'avez dit que vous n'aviez plus de parents et que vous ne dépendiez de personne.

D'AUBIGNÉ.

Que de vous, Nanon, que de vous... vous êtes ma maîtresse absolue... (A part.) Où veut-elle en venir ?

NANON.

Ma famille dit que vous n'avez rien... mais,

dans votre état, la bravoure peut donner une fortune... ça s'est vu... En attendant, moi, j'ai de petites épargnes, un joli mobilier... On ne sait ni qui meurt ni qui vit, dit le proverbe... je vous donne tout cela par notre contrat de mariage.

D'AUBIGNÉ.

Notre contrat!... Comment, vous voudriez?...

NANON.

Oui, c'est écrit chez le notaire.

Ain de l'Apothicaire.

Mobilier simple, mais luisant,

Fauteuil un peu passé de mode,

Lit où je dors en attendant...

Table, chiffonnier et commode,

Ce petit meuble qui contient

Plus d'une lettre au cœur bien chère,

Oui, tout cela vous appartient,

Sans compter la propriétaire.

D'AUBIGNÉ.

Ah! Nanon! je suis si ému de mon bonheur!

NANON.

Allons, pas de remerciemens... Mes parens vont venir pour la signature du contrat, je vais faire un peu de toilette... toujours pour vous plaire, au moins. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XI.

D'AUBIGNÉ, seul.

La situation est des plus singulières... Je ne peux pourtant pas épouser la maîtresse du cabaret de la Grande-Pinte... ce serait d'un ridicule!... Il faut sortir d'embarras à tout prix... et je ne sais encore comment... Oh! quelle idée!... Oui... le moyen est excellent pour ajourner le mariage... Nanon me sait querelleur, emporté... (Il écrit sur son calepin.) Pauvre petite!... si tendre, si bonne!... Mais, en conscience, je ne veux pas l'épouser... Elle ferait pourtant la plus délicieuse marquise... (Il déchire la feuille, la plie, et va à la porte du fond.) La Tulipe!... (Le deuxième soldat paraît.) Porte cette lettre sur-le-champ. (Latulipe sort.) Maintenant, pourvu que les amis arrivent avant le notaire... On entend la ritournelle de l'air qui suit.) Ah! mon Dieu! voici déjà la noce!

SCÈNE XII.

D'AUBIGNÉ, FLAMBERGE, LES PARENS DE NANON ET LE NOTAIRE, CHRISTOPHE.

CHOEUR.

Ain du Philtre Champenois.

Nous venons tous jouir

De la fête

Qu'on apprête;

Puisse-t-elle réunir

Et l'amour et le plaisir!

NANON, NINON ET MAINTENON.

D'AUBIGNÉ, à part.

Les grotesques figures!

CHRISTOPHE, à d'Aubigné.

Monsieur le militaire est sans doute le futur de mam'selle Nanon?

D'AUBIGNÉ.

Si vous voulez bien le permettre.

FLAMBERGE.

J'en étais sûr!

CHRISTOPHE.

Vous voyez en nous les parens de la mariée et les vôtres par conséquent.

D'AUBIGNÉ, à part.

Elle est jolie, la famille!

CHRISTOPHE.

Moi, je suis votre oncle Christophe, teinturier-dégraiseur, connu pour la qualité de ses couleurs et pour son savon à détacher... J'enlève toutes les taches.

D'AUBIGNÉ.

Vous devez avoir de la besogne!

CHRISTOPHE.

J'en détache pas mal!... j'ai la pratique de la cour, et je suis tout à votre service... Embrassons-nous. (Il l'embrasse.)

D'AUBIGNÉ, à part.

Que le diable t'emporte!

CHRISTOPHE.

Le ciel comblera vos vœux... Mes amis, embrassez tous votre nouveau parent.

TOUS, se pressant pour l'embrasser.

Volontiers! volontiers!

CHOEUR.

Ain du Cheval de Bronze. (Fiole de Cagliostro.)

Pour la famille,

Quel bonheur!

Et quel honneur!

Un soldat brille

Et plait toujours par sa valeur!

D'AUBIGNÉ.

Messieurs je me sens plein d'orgueil

De recevoir cet accueil,

Et de trouver des parens

Delirans!

Je ne pouvais en obtenir

Qui fissent plus de plaisir,

Quand j'aurais dû les choisir!

FLAMBERGE, à part, à d'Aubigné.

L'amour, pour vous, me fait faux bond;

Épousez ma cousin', c'est bon;

Mais j'en jure par tous les saints,

Nous n's'rions jamais cousins!

ENSEMBLE.

D'AUBIGNÉ.

Cette famille,

Sur l'honneur,

A du bonheur!

Chacun d'eux brille

Par quelque chose de flateur!

FLAMBERGE.

Loin d'la famille

Ce monsieur

Serait meilleur!

Je crois qu'il brille

Plus par l'habit que par le cœur!

LES PARENS.

Pour la famille, etc.

D'AUBIGNÉ, à part.

Et les camarades qui n'arrivent pas!... Ils sont capables de me laisser marier.

CHRISTOPHE.

Voici mademoiselle Nanon.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NANON, parée selon sa condition.

NANON.

Bonjour, bonjour, mes chers parens, je vous remercie d'avoir été exacts... Vous savez de quoi il retourne?

FLAMBERGE.

Belle, comme tous les anches du paradis.

NANON.

Lavaleur, venez donc que je vous présente...

Eh bien! où est donc Lavaleur?

D'AUBIGNÉ, s'avancant.

Il est à son poste, fidèle amie.

NANON.

Eh bien! mon oncle Christophe, vous qui me disiez toujours: «Nanon, prends garde aux militaires... L'uniforme est attrayant, mais il est trompeur... L'amour d'un soldat est comme un boulet de canon, rien ne l'arrête...» En voilà pourtant un qui m'a touchée et qui est resté sur place.

D'AUBIGNÉ, à part.

C'est qu'ils ne viennent pas!

NANON.

Comme vous avez l'air préoccupé!

D'AUBIGNÉ.

Mais non... chère Nanon!... je suis occupé de mon bonheur!

NANON.

Ce cher ami!... Le notaire est-il venu?

LE NOTAIRE, se présentant avec les papiers.

Présent!

NANON.

Que c'est gentil un notaire qui vient faire signer un contrat de mariage!

D'AUBIGNÉ, à part.

Le notaire, cela devient sérieux!

NANON.

Mettez-vous là... Vous allez d'abord nous lire les articles.

LE NOTAIRE, se plaçant à la table.

C'est mon devoir... Par devant nous...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DEUXIÈME SOLDAT.

DEUXIÈME SOLDAT, en dehors.

Lavaleur! Lavaleur!

TOUS.

Quel est ce bruit?

DEUXIÈME SOLDAT, entrant.

Sauve-toi, Lavaleur!... sauve-toi!... le prévôt a donné l'ordre de l'arrêter!

TOUS.

L'arrêter!

NANON.

L'arrêter! et pourquoi?

DEUXIÈME SOLDAT.

Il s'est battu en duel!

TOUS.

En duel!

NANON.

Oh! mon Dieu!... Lavaleur!..

D'AUBIGNÉ.

C'est la vérité!... Et jugez de ma douleur, adorable amie... il n'y a que la fuite qui puisse m'empêcher d'être pendu!

TOUS.

Pendù!

FLAMBERGE.

Je suis toujours content!

NANON.

La fuite!... me quitter?... Je ne le souffrirai pas!

D'AUBIGNÉ.

Il le faut!

NANON.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quand tout était prêt pour notre mariage... au moment où j'allais être heureuse!... mais, c'est affreux!... c'est un coup à bouleverser toute ma pauvre raison!

DEUXIÈME SOLDAT, à la porte.

Ah! je les entends!

NANON.

Lavaleur, il faut fuir!... il y va de votre vie, de la mienne!...

D'AUBIGNÉ.

Oui; mais par où?

NANON.

Ah! par cette chambre qui donne sur l'autre rue. (Elle indique la chambre à droite.) Ils approchent!

D'AUBIGNÉ.

Un baiser!

NANON.

Prenez en deux et sauvez-vous!

D'AUBIGNÉ, montrant un pistolet.

Un coup de ce pistolet vous annoncera que je suis libre.

NANON.

Ah! mon Dieu! les voilà!

D'AUBIGNÉ.

Adieu, Nanon, adieu pour toujours!... (Il sort par la droite.)

NANON tombe sur un tabouret, à droite; les parens l'entourent.
 Pour toujours!... pour toujours!... Oh! j'irai me jeter aux genoux de M^{lle} Ninon!

SCÈNE XV.

FLAMBERGE, NANON, LES PARENS, LE NOTAIRE, UN CAPORAL ET DES SOLDATS entrant précipitamment.

CHOEUR.

Air nocturne de Ghys.

LES SOLDATS.

Arrêtons, saisissons
 L'homme que nous cherchons!
 Et point de résistance!
 En prison le soldat
 Qui provoque et se bat!
 Du roi, c'est l'ordonnance.
 Un bon soldat,
 Rien qu' pour l'état,
 Quand l'tambour bat

Avec éclat,
 Vole au combat!
 LES PARENS.
 Attendons, espérons,
 Et nous le sauverons!
 Surtout de la prudence!
 On punit le soldat
 Qui provoque et se bat!
 Du roi c'est l'ordonnance.

Mais un soldat,
 En tout état,
 Quand l'tambour bat,
 Avec éclat,
 Vole au combat!

LE CAPORAL.

Le soldat Lavaleur?... Il doit être ici. (Coup de pistolet en dehors.)

NANON.

Il est sauvé!

FLAMBERGE, froidement.

Chè suis touchours content!

CHOEUR, reprise.

Mais un soldat, etc.
 Un bon soldat, etc.

ACTE DEUXIÈME.

LE BOUDOIR DE NINON.

Porte à deux battans au fond, donnant sur un grand salon : à droite et à gauche de la porte du milieu, vitrages ou portes donnant encore sur le salon. À gauche, premier plan, une croisée; deuxième plan, porte de bibliothèque. À droite, premier plan, une croisée; deuxième plan, une porte donnant sur une terrasse. — Meuble riche. Tables à droite et à gauche, premier plan. Une harpe placée près de la table à gauche.

SCÈNE I.

NINON, seule.

Déjà midi!... Et le neveu de Louvois, cet étourdi de Chamilly, n'a pas encore paru!... Commencerait-il à me négliger?... Qu'il y prenne garde!

Air du Cabaret.

Dans ma douce philosophie,
 Je me fis toujours une loi,
 Quand une flamme est affaiblie,
 L'e prendre tous les torts sur moi;
 Et, suivant mon riant système,
 Je croirais vraiment m'oublier,
 En souffrant qu'un homme que j'aime
 Fût infidèle le premier.

SCÈNE II.

NINON, MOUGIN.

MOUGIN, apportant des lettres.

Des lettres pour mademoiselle de Lenelos. (Il les pose sur la table à droite.)

NINON.

Merci, mon vieux Mougin. (Mougin sort.) Elle va à la table à droite, ouvre quelques lettres, et jette les yeux sur ce qu'elles contiennent.) C'est cela... oui... tout Paris voudrait être ce soir à la première lecture de *Tartufe*, dont Molière a bien voulu gratifier le salon de Ninon!... Oui, mais il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus... Que vois-je!... une lettre du surintendant des finances!... le marquis de Louvois!... l'oncle de Chamilly!... (Elle lit.) « Mademoiselle, M. Poque- » lin de Molière lit ce soir, chez vous, sa nou- » velle comédie de *Tartufe ou l'Imposteur*. Je » regarderais comme une haute faveur la per- » mission d'assister à cette lecture. Veuillez donc, » mademoiselle, obtenir pour moi, de notre grand » poète comique, la grace que je sollicite, et dis- » posez de mon crédit en toute circonstance... » Le surintendant des finances... Louvois. » Je suis bien sûre de ne pas déplaire à Molière en accordant cette faveur au premier ministre du roi... (Elle se met à écrire.) Ce pauvre marquis de Louvois!... il y a quinze jours, je le baissais cordialement; mais, depuis que j'aime le neveu, l'oncle

a beaucoup gagné dans mon estime. (Elle cachète sa lettre et sonne. Mougin paraît.) Faites porter cette lettre à l'hôtel des finances. (Mougin sort. Regardant à la fenêtre à gauche.) Mais, une chaise entre dans la cour... C'est sans doute Chamilly... Ciel!... le marquis d'Aubigné!... Ah! mon Dieu! si le vicomte, qui est si jaloux de lui, allait le rencontrer ici!... lui qui a la clé de la terrasse!... Comment éloigner d'Aubigné!... Le voilà!

SCÈNE III.

NINON, D'AUBIGNÉ.

D'AUBIGNÉ.

Air : Venez à moi (Rothomago).

Tout au plaisir, tout à l'amour,
Je reviens dans ce séjour
Adorer celle qui toujours,

Toujours,
Sera mes amours.

NINON.

Après votre longue absence,
Comment vous justifier ?

D'AUBIGNÉ.

C'est moi, de votre constance,
Qui devrais me défier.

NINON, riant.

Voulez-vous que dans mon zèle,
Je vous signe le billet
De rester toujours fidèle ?

D'AUBIGNÉ.

Oh! je craindrais un protêt!

ENSEMBLE.

Tout au plaisir, tout à l'amour,

Il } revient dans ce séjour,
Je } s

Adorer celle qui toujours,

{ Toujours,
{ Dit-il,

Sera { mes } amours!
 { ses }

NINON.

Mais d'où sortez-vous donc, monsieur le marquis ?

D'AUBIGNÉ.

Du couvent.

NINON.

Du couvent!

D'AUBIGNÉ.

Du couvent des Visitandines de Vernon. Une vieille parente en était l'abbesse; elle était à toute extrémité... ma tante, madame de Maintenon, me dit : « Il faut vous rendre auprès de cette » sainte femme; c'est un devoir... car sa succession sera de près d'un million ! » Je cours à Vernon : impossible d'obtenir l'entrée de la chambre de la malade; les statuts de l'ordre s'y opposent. Je prends le parti de m'établir chez la tourrière, et, tous les matins, je fais porter à ma

chère parente un petit billet pour lui donner le bulletin de mon chagrin profond. La tourrière me rapportait un remerciement angélique, que je payais d'un orémus. J'étais rempli d'espoir... Quinze jours se passent ainsi. Un matin, la tourrière vient me dire que ma céleste parente est retournée dans sa patrie, et qu'elle m'a légué...

NINON.

Le million ?

D'AUBIGNÉ.

Non... sa bénédiction... L'autre legs était partagé entre le couvent et les pauvres. Je vous demande qui est-ce qui est plus pauvre que moi, qui n'ai pour vivre que soixante mille livres de rente qui me viennent de mon père, et à peu près autant que je tiens des bontés de cette excellente tante de Maintenon, si étrangement calomniée!

NINON.

Si réellement c'était là le motif de votre absence... J'ai cru, je vous l'avouerai, qu'une passion nouvelle.

D'AUBIGNÉ.

Cesser d'aimer Ninon! moi! moi, dont vous occupez toutes les pensées; moi, qui porte vos couleurs avec tant de constance!... Cette aiguillette, brodée de vos mains, ne m'a pas quitté.

NINON.

Tout cela n'empêche pas que vous avez oublié ma fête!

D'AUBIGNÉ, à part.

Votre fête!... Ah! mon Dieu! c'est encore une Sainte-Anne!... Heureusement j'ai là les couplets de Nanon... en changeant l'air...

NINON.

Vous voilà bien embarrassé!... Vous cherchez une défaite...

D'AUBIGNÉ.

Non.. je cherche votre harpe... veuillez m'accompagner.

NINON.

Vous accompagner?...

D'AUBIGNÉ.

Deux couplets que j'ai faits pour votre fête, sur le fameux air de Lully, vous savez : *Au clair de la lune*. (Il la conduit à sa harpe, à gauche)

NINON.

Deux couplets... ah! mon ami, combien j'étais injuste!... Mais c'est charmant!

D'AUBIGNÉ.

Quant au bouquet, vous l'aurez tantôt, à votre soirée. Écoutez toujours les couplets.

NINON, assise.

Voyons!... (Elle accompagne.)

D'AUBIGNÉ.

AIR : Au Clair de la lune.

(Variations de Boyeldieu.)

Sainte Anne à la terre

Enfin se fait voir!

Et son sanctuaire

Est dans ce boudoir

NINON, bas à Chamilly.

Ah !... vous ne songiez qu'à moi, disiez-vous.

CHAMILLY, bas à Ninon.

Je vous conteraï cela. (A part.) Que diable vient-elle faire ici ?

NANON.

Mam'selle, je venais...

NINON.

Mais, ma chère Ninon, comme vous voilà cérémonieuse !

NANON.

C'est que, voyez-vous, c'est la première fois que je marche sur des tapis et que j'entre dans un si beau salon... Voilà ce que c'est !... si j'avais voulu écouter vos grands seigneurs, je ne serais pas si embarrassée aujourd'hui !... Demandez plutôt à M. le vicomte.

CHAMILLY.

Petite sotté !

NINON.

Mais vous êtes toute bouleversée !

NANON.

N'est-ce pas ? c'est si terrible ce qui m'arrive !

NINON, avec intérêt.

Vous m'effrayez : parlez.

NANON.

Hier, je vous ai dit bien des choses... mais je n'ai pas eu le temps de vous dire que j'avais un amant !

NINON.

Quoi ! vous, Ninon ! (A part.) Je disais aussi !

NANON.

Je n'en ai qu'un !... un seul !... vous pouvez le croire... et je l'avais choisi avec toutes les qualités qui font un bon mari... il était tendre, complaisant, fidèle... demandez plutôt à M. le vicomte.

CHAMILLY.

Elle n'en finira pas !

NINON.

Et vous venez m'apprendre qu'il vous a trahie ?

NANON.

Trahie !... oh ! non... le cher homme !... il en était incapable !... il allait m'épouser !... la famille était là... le notaire aussi... le repas de noce était sur les fourneaux, le contrat tiré au clair... j'allais être heureuse ; tout à coup on entend un grand bruit... mon fiancé entre tout effaré... il venait de se battre en duel !...

CHAMILLY et NINON.

En duel !

NANON.

On vient l'arrêter !... je m'évanouis !... la noce se disperse... et, quand je reviens à moi, tout était fini !... j'étais fille comme auparavant, et je n'avais plus de prétendu ! (Elle pleure.)

CHAMILLY.

Est-ce qu'il se serait laissé prendre ?

NANON.

Heureusement non !... il a pu se sauver ; mais il n'est pas moins perdu pour moi... puisqu'il sera forcé de passer à l'étranger.

NINON.

Et quel est son état ?

NANON.

Sergent, au régiment de Champagne... demandez à M. le vicomte.

CHAMILLY, à part.

Le diable emporte la bavarde !

NINON, riant.

Il paraît que M. le vicomte connaît parfaitement tout ce qui vous intéresse... Mais comment une fille aussi gentille que vous a-t-elle pu aimer un soldat ?

CHAMILLY.

C'est ce que je lui disais !

NANON.

D'abord, Lavaleur n'est pas un soldat comme tous les autres... d'ailleurs, un soldat, c'est un mari qui fait honneur !

CHAMILLY.

Avec quel enthousiasme vous en parlez !

NANON.

Air de la Cantinière (d'Eugène Déjazet).

Un soldat, voilà ma folie !

Quel maintien, quel air sans détours !

S'il se bat, c'est pour la patrie,

Et s'il aime, c'est pour toujours ! (bis.)

Comme à son sort le cœur s'attache !

Et, quand il revient du combat,

Avec son plumet, sa moustache,

Rien n'est aussi beau qu'un soldat !

DEUXIÈME COUPLET.

La gloire également partage

Ses faveurs entre ses enfans :

Un peu de bonheur, du courage,

Et l'on arrive aux premiers rangs ! (bis.)

On sait comment on récompense

Chez nous les actions d'éclat !...

Quand il est maréchal de France,

Rien n'est aussi beau qu'un soldat !

NINON.

Pauvre fille !... je vois que votre fiancé vous était bien cher !

NANON.

Si cher, que j'en mourrai si le roi ne me le rend pas !

NINON.

Je ne vous cache pas que les lois sont d'une grande rigueur sur les duels.

CHAMILLY.

C'est au point que nous autres gentilshommes nous y regardons à deux fois !

NANON.

Je le crois bien !... personne ne se soucie d'être pendu !... oui, mam'selle Ninon, pendu !... je sais ça... et je frémis rien que d'y penser !... C'est pour ça que je viens vous trouver... mam'selle Ninon, vous qui êtes si serviable, si bonne !... vous me ferez rendre mon Lavaleur ?

NINON.

Je ferai mon possible.

CHAMILLY.

Cela ne sera pas aisé!

NANON, à Ninon.

Il y a tant de seigneurs qui n'ont rien à vous refuser... parce que.

CHAMILLY.

Parce que?...

NINON.

Achevez...

NANON.

Dam ! vous savez bien... d'ailleurs, demandez à M. le vicomte.

CHAMILLY, à part.

Oh ! parfait !

NINON.

Elle est d'une franchise!...

NANON.

Ils pourront bien dire au roi que s'il ne fait pas grâce, il sera cause de ma mort, d'abord !... je ne peux pas vivre sans Lavaleur... et puis, de la mort de Lavaleur qui ne peut pas vivre sans moi !

NINON.

Oh ! certainement, ma chère Nanon, je vous servirai de tout mon pouvoir !... j'emploierai pour vous tous mes amis... et d'abord, M. le vicomte de Chamilly, que vous connaissez presque autant que moi, va, de ce pas, demander la grâce de votre fiancé au ministre son oncle.

NANON.

Le ministre est son oncle ? comme ça se trouve !

CHAMILLY.

Quoi ! Ninon, vous voulez?...

NINON.

Oui, monsieur... je veux que vous y alliez sur-le-champ ! (Bas.) Vous me devez bien cela !

CHAMILLY, à part.

Elle veut m'éloigner. (Haut.) Faisons mieux... je vous conduirai dans le cabinet de mon oncle, et, cette grâce, il ne pourra vous la refuser, à vous !

NINON.

En effet !... j'ai un moyen sûr de l'obtenir de lui... Nanon attendra ici notre retour... Vicomte, voulez-vous prendre mon voile qui est là, dans cette pièce, sur un fauteuil. (Elle montre la chambre à droite.)

CHAMILLY.

Je suis à vos ordres. (Il entre dans la chambre.)

NANON, bas à Ninon.

Dites donc, mam'selle Ninon, nous n'avions pas compté celui-là, hier... ça fait onze.

NINON, vivement.

Ma chère Nanon, le temps presse... prends cette clé, et dès que nous serons partis, tu ouvriras cette porte, et tu donneras la volée à un bel oiseau qui s'y trouve.

NANON.

Un bel oiseau !

NINON, voyant Chamilly rentrer.

Silence !...

CHAMILLY, à part.

Elles se parlent bas !... il y a ici un complot contre moi !

NINON, prenant son voile des mains de Chamilly.

Partons, monsieur le vicomte.

NANON.

Ah ! quelle bonne idée j'ai eue de venir vous trouver !

AIR : Acceptez, je vous en conjure. (Savonnette.)

Vous êtes belle comme un ange !...

Obtenez cette grâce-là.

Je n'ai pas d'amant de rechange,

Et chacun tient à ce qu'il a.

NINON, à Nanon.

Ma bonté pour toi n'est pas grande,

Car je te sers par sentiment.

NANON.

Faites-moi savoir mon amant,

Je prirai Dieu qu'il vous le rende.

ENSEMBLE.

NANON.

Vous voyez que la peur me glace,

Vous concevez tout mon effroi ;

Tâchez de vous mettre à ma place,

Vous agirez comme pour moi.

NINON.

Calmez la frayeur qui vous glace,

Nous le sauverons de la loi :

Je sais me mettre à votre place,

Et j'agirai comme pour moi.

CHAMILLY.

En vain la justice menace

L'amant qui vit sous votre loi.

Nous lui ferons donner sa grâce,

Fallût-il implorer le roi !

(Chamilly et Ninon sortent.)

SCÈNE VI.

NANON, seule.

Les voilà partis... et Flamberge qui m'a conduite ici et qui doit venir me chercher. Hâtons-nous de délivrer le bel oiseau de mam'selle Ninon... un bel oiseau ;... c'est peut-être un serin !... mais, pourquoi veut-elle lui donner la volée ?... elle ne le trouve peut-être pas assez privé... enfin, c'est son idée. (Elle ouvre la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

NANON, D'AUBIGNÉ.

D'AUBIGNÉ, sortant du cabinet sans faire attention à la personne qui lui ouvre.

Merci, Flipote, merci !... (Il passe devant Nanon)

et va à la table à droite, sur laquelle il pose le papier qu'il tient.)

NANON.

Ah ! si elle appelle cela un oiseau !

D'AUBIGNÉ.

Voilà la chanson copiée... Ninon a beau dire... elle doit produire un grand effet !... quand Molière aura lu le *Tartufe* !... ce sera la petite pièce après la grande. (Se retournant vers Nanon.) Ta maîtresse est sortie ?... Que vois-je ?

NANON, stupéfaite.

Ah ! mon Dieu !

D'AUBIGNÉ, à part.

Nanon ici ! c'est moi qu'elle cherche sans doute !

NANON.

Ah ça ! mais, est-ce que je rêve ?

D'AUBIGNÉ, à part.

Du sang-froid, de l'assurance !

NANON, à part.

Ce sont ses traits !... son regard !...

D'AUBIGNÉ, affectant de grands airs.

Qu'avez-vous à m'examiner ainsi, ma mie ?

NANON, sans quitter les yeux de dessus lui.

Pardón, monsieur... mais, c'est que... c'est que... oh ! j'en deviendrai folle ! c'est presque sa voix !

D'AUBIGNÉ.

Je vois ce que c'est... vous arrivez de votre village, et tout vous étonne, vous émerveille !

NANON.

De mon village... Ce n'est pas lui !

D'AUBIGNÉ.

En effet, je ne vous avais jamais vue dans cette maison !... vous remplacez Flipote ?... Quel est votre nom ?

NANON.

Nanon... pour vous servir.

D'AUBIGNÉ.

Nanon !... c'est un fort joli nom !

NANON.

Monsieur... monseigneur... vous ne seriez pas... le nommé Lavaleur, par hasard ?

D'AUBIGNÉ.

La question est singulière !... Vous voyez en moi, ma petite, le marquis d'Aubigné, qui... (A part.) Je ne m'attendais pas à cette rencontre, par exemple !

NANON.

Le marquis d'Aubigné... je connais ce nom-là... il était dans les dix... mais cette ressemblance !... Monsieur le marquis... n'auriez-vous pas un frère sergent au régiment de Champagne, toujours par hasard ?

D'AUBIGNÉ.

Un gentilhomme de la chambre frère d'un sergent !... vous perdez la tête, ma petite !

NANON.

Vous êtes gentilhomme !... Lavaleur n'est que gentil garçon... ça n'est pas ça !

NANON, NANON ET MAINTENON.

D'AUBIGNÉ.

Quel est donc ce Lavaleur dont vous me parlez et qui paraît vous intéresser si vivement ?

NANON.

Lavaleur, comme je vous le disais, est un sergent au régiment de Champagne... qui vous ressemble !... oh ! mais !...

D'AUBIGNÉ.

C'est très flatteur pour moi !

NANON.

Pas si distingué, peut-être... pas si brillant... Mais ses yeux, sa voix même... Oui, en vous voyant, je crois le voir !... en vous écoutant, je crois l'entendre... Je l'aime tant !... et surtout en ce moment où il est si malheureux !... Figurez-vous qu'il s'est battu en duel... (A elle-même.) C'est le même nez... (A d'Aubigné.) sous l'arche Marion, où les soldats se battent toujours... (A elle-même.) C'est tout son sourire... (A d'Aubigné.) Il a blessé son adversaire... (A elle-même.) Avec son menton... (A d'Aubigné.) Et maintenant on le poursuit !... on veut le pendre !... Et si ce n'était votre perruque...

D'AUBIGNÉ.

Décidément vous perdez la tête.

NANON.

Ah ! c'est qu'on la perdrait à moins !

D'AUBIGNÉ, à part.

Elle ne sait plus où elle en est.

NANON, vivement.

Lavaleur ! Lavaleur !

D'AUBIGNÉ.

Hein ?

NANON.

Ah !...

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Vraiment, mon embarras augmente !

Non seulement, pour abuser mon cœur,

Cette ressemblance est frappante,

Mais il répond au nom de Lavaleur !

D'AUBIGNÉ.

La réponse m'est échappée !...

Mais vous savez, agaçante Nanon,

Que tout ce qui porte une épée,

En France, répond à ce nom.

NANON.

J'entends bien... mais pourtant plus je vous regarde... Oh ! sans votre perruque !... sans votre perruque !...

MOUGIN.

Mademoiselle, la personne à qui vous avez dit de venir vous chercher...

NANON.

Flamberge !... qu'il vienne !... qu'il vienne me parler ici !... (Mougin sort.) Je veux qu'il voie ce marquis, et qu'il me dise...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FLAMBERGE.

FLAMBERGE.

Mam'selle Nanon, me voilà à vos ordres, et che vous annonce... (Nanon le pousse à gauche.) que votre prétendu, M. Lavaleur, il vient d'être pris par la maréchaussée.

NANON.

Lavaleur !

D'AUBIGNÉ, à part.

Je l'aurais fait venir exprès!...

FLAMBERGE.

Son adversaire l'y être mort de son blessure... et l'on avre conduit Lavaleur au Grand-Châtelet, pour l'y être jugé tout de suite, et pendu dans le même délai.

NANON.

Qui vous a dit cela, mon cousin ?

FLAMBERGE.

J'avre vu passer lui.

D'AUBIGNÉ, à part.

Il m'a vu passer !

FLAMBERGE.

Ça m'avre navré le cœur !... Mais che suis toujours content... et j'être venu bien vite tout de suite.

NANON.

Mon pauvre Lavaleur !... Flamberge, mon cousin, mon ami... courez vite à la prison !... demandez à voir mon fiancé... et dites-lui qu'il ne se laisse pas pendre tout de suite, afin que j'aie le temps d'arriver avec sa grace, que mam'selle Ninon est allée demander au ministre... Consoloz-le bien, ce cher ami, et dites-lui que je l'aime plus que jamais !

D'AUBIGNÉ, à part.

Elle est ravissante !

FLAMBERGE.

Che suis toujours content !

NANON.

Mais, que dis-je !... Non.. attendez... j'y vais avec vous !... (Elle prend le bras de Flamberge.) J'irai me jeter aux pieds des juges... pour les prier de prendre un peu de patience... et puis je reviendrai chercher sa grace... Ah ! pardon !... monsieur le marquis... de vous avoir pris pour Lavaleur... Mais si vous saviez... votre ressemblance est si frappante !... Regardez, monsieur Flamberge.

FLAMBERGE, regardant d'Aubigné.

Ah ! tartefif !

D'AUBIGNÉ, avec sentiment, prenant les mains de Nanon.

Allez... excellente Nanon... allez porter des paroles d'espérance à votre fiancé... et croyez, ma petite... (Il la baise sur le front. A part.) Eh bien ! donc... qu'est-ce que je fais !... (Haut.) Croyez

que j'emploierai tout mon crédit pour lui... et je crois pouvoir vous assurer qu'il ne sera pas pendu !... (A part.) On dit pourtant qu'il ne faut jurer de rien.

NANON.

Il n'y a pas de temps à perdre... Partons vite ! Monsieur le marquis, veuillez dire à M^{lle} Ninon que je vais revenir... le temps d'aller au Grand-Châtelet. (Elle sort avec Flamberge qu'elle entraîne.)

SCÈNE IX.

D'AUBIGNÉ, seul.

Charmante fille !... et que de peine elle se donne pour moi !... Il faut convenir que ce grand nigaud d'Allemand est arrivé à propos, avec sa nouvelle de l'autre monde... Nanon commençait à m'embarrasser !... Vous verrez que, pour lui donner le temps de m'oublier, je serai forcé de me réfugier à Versailles, chez ma tante, M^{me} de Maintenon. (Il se trouve vis-à-vis de la fenêtre de droite.) Mais, que vois-je ! Chamilly qui entre chez Ninon par le petit escalier de la terrasse !... Le neveu de Louvois ici !... Ah ! voilà pourquoi ma chanson contre le ministre... Ce petit Chamilly m'avait déjà supplanté !... Éclairissons le fait pour ne pas jouer, dans le boudoir de Ninon, le rôle d'un sot ! (Il se met derrière le rideau de la fenêtre de gauche.)

SCÈNE X.

D'AUBIGNÉ, caché, CHAMILLY.

CHAMILLY, entrant par la porte de droite.

J'ai laissé M^{lle} de Lenclos dans le cabinet de mon oncle... et je suis venu éclaircir le mystère qui semble régner ici !... Être l'amant heureux de Ninon est chose très flatteuse sans doute, mais je ne voudrais pas renouveler avec elle les amours de Lachâtre ou de Sévigné. (Il s'assied près de la table à droite.)

D'AUBIGNÉ, à part.

Il entre dans ce boudoir comme chez lui !

CHAMILLY.

Nanon me tromperait déjà !... après huit jours !... Malgré son inconstance naturelle, je me flatte encore : et pourtant, tout à l'heure, elle était pensive, préoccupée... (En parlant il a pris machinalement la chanson que d'Aubigné a posée sur la table.) Qu'est-ce donc que cela ?

D'AUBIGNÉ, à part.

Ciel ! ma chanson contre son oncle !

CHAMILLY, se levant.

Quelle infamie !

D'AUBIGNÉ.

Il est sûr que le Noël n'est pas tendre !

CHAMILLY.

Mais, comment cette chanson se trouve-t-elle dans le boudoir de Ninon?... Elle y reçoit donc un poète?

D'AUBIGNÉ, à part.

Bien!

CHAMILLY.

Et un lâche!... D'aubigné est poète!

D'AUBIGNÉ, qui s'est approché peu à peu.

C'est vrai!... et comme il n'est point un lâche, il se reconnaît comme l'auteur de cette chanson.

CHAMILLY.

Je vous avais deviné, marquis!... et j'étais sûr que je vous trouverais ici!

D'AUBIGNÉ.

Pour moi, vicomte, je croyais ne vous rencontrer que dans les mansardes de nos grisettes... ou bien au cabaret.

CHAMILLY.

Ce mot m'explique la ressemblance que je croyais trouver en vous... avec certain soldat... Mais ce n'est point notre rencontre d'hier qui m'irrite contre vous... ce n'est point l'inconstance de Ninon dont j'ai à vous demander compte... c'est de ce Noël infâme que je veux avoir raison!

D'AUBIGNÉ.

Pour moi, c'est de votre présence dans ce boudoir que je veux tirer vengeance!... Vous saviez que j'étais l'amant de la belle Ninon, et vous avez profité de mon absence!... D'Aubigné n'a jamais souffert de rival... Marchons!

CHAMILLY.

Un moment!... Vous connaissez la rigueur des lois sur le duel... et vous savez quelles sont les conditions d'usage?... point de témoins!

D'AUBIGNÉ.

Que Dieu et notre épée!

CHAMILLY.

Les morts ne parlent pas... mais les blessés jurent sur leur âme de ne pas prononcer le nom du vainqueur.

D'AUBIGNÉ.

Recevez ma parole.

CHAMILLY.

Je vous donne la mienne... Rendons-nous à l'arsenal.

D'AUBIGNÉ.

Pourquoi courir si loin!... Les charmilles de cette terrasse peuvent nous cacher à tous les yeux... Nous sommes seuls!... le vainqueur s'échappera par la porte du petit escalier: vous en avez la clé... Le vaincu sera sûr de recevoir ici les soins les plus pressés...

CHAMILLY.

Et les pleurs de Ninon lui serviront de vengeance!... On vient: partons!

ENSEMBLE.

Air de Wallace.

Mystère et prudence!

Mais l'honneur est ma loi!

Mystère et vengeance!

Suivez-moi, suivez-moi!

{ Allons, vicomte, suivez-moi!
{ Suivez moi, marquis, suivez-moi!

(Ils sortent par la porte à droite et la ferment.)

SCÈNE XI.

NINON, entrant par le fond.

J'ai attendu vainement le ministre... Il n'est point revenu de Versailles... (Elle jette son voile sur une chaise.) Je ne pouvais rester plus longtemps... Voici l'heure où tous nos amis doivent se réunir pour la lecture de *Tartufe*... (Allant à la porte à gauche.) Je présume que Nanon aura rendu la liberté à mon prisonnier... (Elle ouvre et regarde.) Il est parti!... et me voilà, débarrassée d'une grande inquiétude!

SCÈNE XII.

NINON, NANON.

NANON, accourant par le fond, tout essouffée.
Ah! mademoiselle... Eh bien! cette grâce?

NINON.

Je n'ai pu voir le ministre... mais je lui ai laissé un mot... Il va venir... il va venir à notre lecture.

NANON.

Hélas!... il sera peut-être trop tard!

NINON.

Que voulez-vous dire, Nanon?

NANON.

Je reviens en courant du Châtelet... Lavalour est arrêté!

NINON.

Ah! mon Dieu!

NANON.

Mais je n'ai pu le voir... J'ai su seulement qu'il avait tué un de ses camarades, et qu'on allait lui faire son procès, tout de suite, pour l'exemple de son régiment qui part demain. Mon fiancé est perdu!

(Elle pleure.)

NINON.

Rassure-toi... M. de Louvois va venir, et nous aurons sa grâce... ce soir même!

UN HUISSIER, annonçant.

Monsieur de Louvois!

NINON.

Justement voici son excellence!

NANON.

Oh! du moment que le ministre est excellent!... une bonne action, ça doit aller tout seul!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOUVOIS.

LOUVOIS.

Combien je vous remercie, mademoiselle de Lenclos, de la faveur insigne que vous voulez bien m'accorder!

NINON.

En vérité, monseigneur, votre excellence me fait trop d'honneur... car c'est à Molière seul...

LOUVOIS.

Je veux lui en témoigner aussi ma reconnaissance... Ah! c'est que la réunion de ce soir doit faire époque... Car, à l'exception de son roi, tout le grand siècle sera là!... le prince de Condé, le vieux Corneille, Boileau, La Fontaine, M^{me} de Sévigné, Racine, Chapelle... la gloire des armes!.. la tragédie, la comédie, la fable... Ninon, vos sœurs, ce soir, seront plus beaux que ceux de Versailles... et je ne sais comment vous exprimer...

NINON.

Eh bien! monseigneur, vous pourriez m'accorder une faveur encore plus grande que celle dont vous voulez bien être reconnaissant.

LOUVOIS.

Parlez... et quel que soit le vœu de Ninon.

NINON, à Nanon.

Approchez, ma petite.

NANON, s'approchant et faisant la révérence.
Bonjour, monseigneur.

LOUVOIS.

Quelle est cette jeune fille?

NINON.

Son amant, qui est au service du roi...

LOUVOIS.

Ah! j'y suis! .. Il n'est pas assez riche pour l'épouser. Nous le ferons monter en grade.

NANON.

Vous n'y êtes pas, monseigneur.

LOUVOIS.

Vous voulez peut-être qu'il change de régiment?

NANON.

Non, monseigneur!... (Se jetant à ses pieds.)
Il s'est battu en duel!

LOUVOIS.

En duel! en duel!... Mademoiselle Ninon, vous me demandez la seule grâce que je ne puisse vous accorder.

NANON.

Ah! monseigneur!...

AIR : Voilà de ma vie. (*Manette.*)

Ah! voyez mes larmes,
Voyez mes alarmes!
On trouv' tant de charmes
A tarir des pleurs!
Rendez-moi c' que j'aime
D'un amour extrême!

Le roi, la Franc' même,
Veul'nt moins de rigueurs!
Du fond de leur ame,
Une pauvre femme
Et l'homm' qu'ell' réclame
Jur'nt de vous chérir!
Et dans not' ménage,
Avant peu, je gage,
Nous s'rons davantage
Pour mieux vous bénir!

Monseigneur! (*bis.*)

Ah! sauvez Lavaleur!

Un ministre, dit-on,

C'est toujours bon!

Monseigneur, un pardon!

Un ministre, dit-on,

C'est si bon, oui, si hon,

Quand il est bon!

DEUXIÈME COUPLET.

La loi s'est trompée :
Quand on port' l'épée,
Faut être une poupée,
Pour n' pas s'en servir!
Celui qui dégaîne,
Quand l'honneur l'entraîne,
Faut-il qu'une peine
Vienn' le flétrir ?
D'un soldat la vie
Ne doit êtr' ravie
Que pour la patrie;
Laissez-vous fléchir!
Et par représaille,
Sur l' champ de bataille,
Devant la mitraille,
J' l'enverrai mourir!
Monseigneur, etc.

LOUVOIS, ému.

Eh bien! oui... vous m'avez attendri... Oui, votre amant vivra! vous pouvez compter sur moi... et je vais...

(En ce moment la porte de droite s'ouvre brusquement, Chamilly blessé paraît, et s'arrête en voyant Louvois.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHAMILLY.

CHAMILLY.

Mon oncle!

NINON.

Chamilly!

LOUVOIS.

Chamilly, chez Ninon!

NANON.

Il est blessé!

NINON.

Ciel!

LOUVOIS.
Blessé!... un assassinat!
CHAMILLY, vivement.
Un duel, mon oncle.

LOUVOIS.
Un duel!... et j'allais promettre une grace!
CHAMILLY.
Ma blessure est légère.

LOUVOIS.
Nommez votre adversaire!
CHAMILLY.
Mon serment me le défend!

LOUVOIS.
Oh! je saurai bien le découvrir!
LE VALET de Louvois, entrant par la porte à droite.
Monseigneur, on a trouvé cette aiguillette sur le terrain du combat.

NINON.
Grand Dieu! (A part.) c'est celle de d'Aubigné.
LOUVOIS, à Ninon.

Blessé chez vous... vous devez connaître l'adversaire de mon neveu... (A Ninon.) Vous, jeune fille, vous le connaissez aussi peut-être... Eh bien dites-moi son nom!... la grace de votre fiancé est à ce prix.

NANON, vivement.
Je ne sais pas avec qui M. de Chamilly s'est battu... mais, si je le savais, quoique je ne sois qu'une pauvre fille, monseigneur, je n'achèterais pas mon bonheur par une pareille infamie!

LOUVOIS, montrant l'aiguillette.
Eh bien! voici qui servira à découvrir le coupable! (Il se met à la table à gauche et écrit.)

FINAL.

LOUVOIS.
AIR: Fragment des Paritains.
Mon devoir est d'être sévère!
Malheur à son adversaire!

CHAMILLY, bas à Ninon.
Réparez le mal!
Sauvez mon rival!

LOUVOIS.
Quel que soit le nom du coupable,
Je le jure d'être inexorable!

NINON, à la cantonade.
Mon carrosse à l'instant! — Nanon,
Vous me suivrez chez Maintenon.

NANON.
Malgré cet accident sinistre,
J'espère encore malgré moi:
J'avais attendri le ministre,
Je peux bien attendre le roi!

LOUVOIS, à son valet.
Portez ce message et cette aiguillette au lieutenant de police. (Le valet sort.)

Mon devoir est d'être sévère,
Et malheur à son adversaire!

Poursuivant le mal,
D'un sort fatal,
Je veux frapper son rival!
Qu'à mon signal,
Vengeant le mal,
Un sort fatal

Frappe bientôt son rival!
CHAMILLY, NINON et NANON.
Préven^{ons}_{ez} vite sa colère,

Jusqu'au roi nous ir^{ons}_{ez}, j'espère...

Répa^{rons}_{rez} le mal,
D'un sort fatal,

Sau^{ons}_{ez} (bis.) son rival!

Le roi peut seul d'un sort fatal,
Sauver (bis.) son rival!

(La musique continue.)

UN VALET, annonçant.
Monseigneur le prince de Condé!

NINON.
Ah! cette lecture, je l'ava's oubliée...
(Les portes du fond s'ouvrent. On voit toute la société de Ninon, Le grand Condé entre et paraît à la porte du milieu. Ninon s'est approchée, ils se saluent. — Tableau.)
(Voir la gravure de la Lecture du Tartufe chez Ninon.)

ACTE TROISIÈME.

Porte au fond, portes latérales. Un orgue à clavier à gauche, premier plan. Vis-à-vis, à droite, premier plan, un prie-Dieu, des livres d'heures. Deux tableaux, au fond, à droite et à gauche de la porte d'entrée.

SCÈNE I.

M^{me} DE MAINTENON, assise, LOUVOIS, à droite, quatre ABBÉS, à gauche.

CHOEUR des abbés.

AIR de Judith.

Contre l'esprit de ce siècle terrible

Que le grand roi daigne nous protéger!
Dans nos couvens, retraite si paisible,
Tous les démons viennent nous assiéger.

(A un signe de M^{me} de Maintenon qui s'est levée à la fin du chœur, les quatre abbés sortent lentement.)

SCÈNE II.

M^{me} DE MAINTENON, LOUVOIS.M^{me} DE MAINTENON.

Vous avez entendu leurs plaintes, monsieur le surintendant ; veuillez les transmettre à sa majesté, et lui rappeler que le ciel lui donna la mission de veiller sur les intérêts de la foi.

LOUVOIS.

Il vous reste, madame, à me faire connaître les conditions que vous désirez mettre à votre union... secrète, avec le roi... Sa majesté m'a chargé de venir prendre les ordres de madame la marquise.

M^{me} DE MAINTENON.

Ces conditions, les voici.

(Elle prend un papier sur son prie-Dieu et le lui donne.)

LOUVOIS, lisant.

« La révocation de l'Édit de Nantes. » Prenez garde, madame ; vous demandez là l'acte le plus impolitique !...

M^{me} DE MAINTENON.

C'est ma conscience qui l'exige, monsieur le surintendant.

LOUVOIS.

Ne comptez pas sur Louvois, madame, pour conseiller au prince la révocation d'une loi qui, seule, eût mérité à son aïeul le nom de Grand !... (Il lit.) « Le renouvellement du serment du sacre » qui défend de faire grace aux duellistes. » (Avec feu.) Ah ! cette demande, je la soutiendrai de tout mon pouvoir !... et pourtant je ne puis vous laisser ignorer que l'esprit tout chevaleresque du roi lui fait regarder la déplorable coutume du duel comme un mal nécessaire... « Parmi les hommes d'armes et les officiers de ma maison, tout ce qui porte une épée, a dit le roi, doit être excusable de s'en servir pour repousser l'insulte qui déshonore. »

M^{me} DE MAINTENON.

J'espère que notre dernière conférence l'aura converti sur ce point.

LOUVOIS.

Le duel est le fléau des familles !... Quel père peut espérer conserver son fils, si la loi ne parvient à réprimer cet horrible frénésie.. Moi-même, n'ai-je pas vu hier mon neveu, mon fils, frappé presque sous mes yeux !...

M^{me} DE MAINTENON.

Quoi ! le vicomte de Chamilly...

LOUVOIS.

« Sa blessure est peu grave, madame, et le roi conservera l'un de ses plus braves soutiens... Mais je n'en poursuivrai pas moins son adversaire... et si je parviens à le découvrir... quel qu'il puisse être... »

M^{me} DE MAINTENON.

Mes prières s'uniront à vos efforts pour le faire retrouver.

LOUVOIS.

« Votre troisième condition ?... (Il lit.) « La défense de jouer *Tartufe*. » Sur ce point encore nous éprouverons de grands obstacles... Molière n'a pas de plus zélé défenseur que Louis-le-Grand. Ce matin encore, quand je lui parlais du scandale que produisait le titre seul du nouvel ouvrage de Poquelin, sa majesté s'est écriée :

Ain : Que n'avons-nous la verve heureuse !

Molière, reçois mon hommage

Que ton génie a mérité !

Je devance, par mon suffrage,

La voix de la postérité.

Marquis, à toute autre prière

Mon cœur se laisserait plier...

Mais ne touchons pas à Molière...

Il est mon siècle tout entier.

M^{me} DE MAINTENON.

Oui, je vois que j'aurai bien de la peine à faire de lui un saint Louis !... Il aime trop le théâtre !... il protège trop les comédiens. N'importe, soumettez-lui les conditions que je mets à notre mariage... Il le sait, je n'ai pas la prétention de donner une reine à la France... je ne veux qu'assurer une protectrice zélée à l'église et à ses enfans.

UN VALET, annonçant.

M. le marquis d'Aubigné.

M^{me} DE MAINTENON.

Qu'il m'attende un instant.

LOUVOIS.

Je me rends auprès de sa majesté.

M^{me} DE MAINTENON.

Voulez-vous passer par la grande galerie ?

LOUVOIS.

Volontiers, car j'ai renvoyé ma voiture.

(Ils sortent tous deux par la porte à droite.)

SCÈNE III.

D'AUBIGNÉ, vêtu de noir, LE VALET.

LE VALET, après avoir introduit d'Aubigné.

Si monsieur le marquis veut attendre, M^{me} la surintendante est là qui parle au ministre.

D'AUBIGNÉ, s'asseyant.

J'attendrai.

(Le valet sort.)

SCÈNE IV.

D'AUBIGNÉ, seul.

Puisque la marquise n'est pas là, commençons par voir si notre position à la cour est changée... (Il va à la porte secrète.) Non, c'est toujours une porte secrète qui communique aux petits appartemens du roi, et le verrou en est soigneusement fermé... Ma pieuse tante n'est pas encore reine de

France... Le serment de Chamilly me répond de son silence... mais cette aiguillette, que son épée a détachée de mon pourpoint, peut faire reconnaître son adversaire... et cette circonstance m'inquiète... Oui, la prudence veut que je m'éloigne... Cachons bien à ma tante ma fâcheuse aventure... mais tâchons d'obtenir d'elle l'argent qui m'est nécessaire pour aller visiter la Hollande... Ah! je ne regretterai que mon adorable Nanon!... Mais voici ma tante.

SCÈNE V.

M^{me} DE MAINTENON, D'AUBIGNÉ.

M^{me} DE MAINTENON.

Vous voilà donc à la fin, mon neveu!

D'AUBIGNÉ.

Bonjour, belle et respectable tante!... Comment va, ce matin, votre majesté?

M^{me} DE MAINTENON.

Taisez-vous, flatteur!... et de la prudence!... Ce n'est pas encore fait!...

D'AUBIGNÉ, à part.

J'en étais sûr!

M^{me} DE MAINTENON.

Eh bien! que dit-on de nouveau dans Paris?

D'AUBIGNÉ.

Tout le monde vous bénit, ma tante.

M^{me} DE MAINTENON.

Ce n'est pas sur la terre que je voudrais être bénie, mon neveu, mais dans le ciel.

D'AUBIGNÉ.

L'un n'empêche pas l'autre, ma tante... il y a temps pour tout... Moi, par exemple, je cultive les arts, la poésie... et je fais des aumônes comme un saint.

M^{me} DE MAINTENON.

Vous faites des aumônes!

D'AUBIGNÉ.

Oui, ma tante... et mon zèle est si grand que je suis obligé de vous demander un quartier de la pension que vous daignez me faire... si charitablement.

M^{me} DE MAINTENON.

Encore! mais c'est le troisième quartier que je vous avance en cinq mois!

D'AUBIGNÉ.

Il y a tant de pauvres, ma tante.

M^{me} DE MAINTENON.

Vous ne me ferez pas croire que c'est la charité chrétienne qui vous ruine... je suis sûre que vous jouez!

D'AUBIGNÉ.

Oh! ma tante!...

M^{me} DE MAINTENON.

Que vous faites partie de ces festins profanes où nos marquis font assaut d'intempérance...

D'AUBIGNÉ.

Oh! ma tante!...

M^{me} DE MAINTENON.

Vous avez peut-être des maitresses?...

D'AUBIGNÉ.

Oh! ma tante... ma tante... vous me confondez.

M^{me} DE MAINTENON.

Dites plutôt que vous ne savez que me répondre. Je vous déclare que vous n'aurez de l'argent que lorsque le dernier quartier de votre pension sera échu.

D'AUBIGNÉ.

Je m'en consolerais, ma tante, en me disant: Le ciel veut m'éprouver!

M^{me} DE MAINTENON.

Voilà bientôt huit jours que je ne vous ai vu.

D'AUBIGNÉ.

D'abord, ma tante, je suis allé au couvent de la Visitation pour recevoir le dernier soupir et l'héritage de notre parente.

M^{me} DE MAINTENON.

Eh bien?

D'AUBIGNÉ.

J'ai recueilli son dernier soupir, voilà tout... Elle avait légué son bien à l'Église.

M^{me} DE MAINTENON.

Digne femme!

D'AUBIGNÉ, à part.

Merci!

M^{me} DE MAINTENON.

L'abbesse de la Visitation est morte le jour où vous avez dû arriver à Vernon... Qu'êtes-vous devenu depuis?

D'AUBIGNÉ.

Frappé d'une fin si belle, si chrétienne, je me suis confiné dans un village sur les bords de la Seine, ma tante, où malheureux pêcheur...

M^{me} DE MAINTENON.

Que faisiez-vous là?

D'AUBIGNÉ.

Des cantiques sacrés, ma tante.

M^{me} DE MAINTENON.

Il fallait en faire un pour ma fête.

D'AUBIGNÉ.

Votre fête!...

M^{me} DE MAINTENON.

Vous n'avez pas seulement songé que c'était hier... aussi ne comptez plus sur moi!

D'AUBIGNÉ, à part.

Ah! quel oubli!

M^{me} DE MAINTENON.

Ne pas se souvenir que sainte Anne est ma patronne!

D'AUBIGNÉ, à part.

Sainte Anne!... (Haut.) Ah! ma tante!... pouvez-vous bien accuser ainsi mon cœur!... (A part.) Les couplets que j'ai faits pour Nanon!... avec accompagnement d'orgue... (Il se met à l'orgue.)

M^{me} DE MAINTENON.

Qu'allez-vous faire?

D'AUBIGNÉ.

Vous chanter les couplets que votre vertu,
votre piété m'ont inspirés.

M^{me} DE MAINTENON.

Comment, vous avez songé à moi ?

D'AUBIGNÉ.

Ah ! ma tante !.. je n'avais garde d'y manquer !
(Il chante en s'accompagnant. (Ritournelle.) Premier verset...

AIR de Cantique.

Sainte Anne, à la terre,
Enfin se fait voir !
Et son sanctuaire
Est dans ce boudoir,
Où, loin du profane,
Chaque jour je dis :
Ton boudoir, sainte Anne,
C'est le paradis.

M^{me} DE MAINTENON.

Cher enfant ! attends ! (Elle va au prie-Dieu et y prend de l'argent.) Tiens... voici pour ce couplet sacré !

D'AUBIGNÉ.

Deuxième verset...

Son air doux, modeste,
Nous traîne à son char,
Et sa main céleste
Verse le nectar !
Oui, loin du profane, etc.

M^{me} DE MAINTENON.

Ah ! mon cher neveu, je suis tout attendrie !...
oui, j'espère que mes prières feront descendre en
toi le nectar de la béatitude... Mais, en atten-
dant... (Elle retourne au prie-Dieu et en sort de
l'or.) Tiens, mon ami, tiens, voici ce que tu m'as
demandé, et plus encore !

D'AUBIGNÉ, à part.

J'aurais dû faire dix couplets !

M^{me} DE MAINTENON.

Et moi qui l'accusais !

D'AUBIGNÉ.

Vous m'avez fait de la peine !

M^{me} DE MAINTENON.

Allons, pardonne-moi !... je t'emmène à Saint-
Cyr où l'on m'attend.. je veux que tu chantes ces
couplets, qui sont presque un cantique, devant
toute la maison assemblée.

D'AUBIGNÉ.

Je suis à vos ordres, ma tante.

UN VALET, entrant.

Deux dames demandent madame la marquise.

M^{me} DE MAINTENON.

Ce sont sûrement des dames de la Congrèga-
tion, qui devaient venir aujourd'hui pour ma fête ;
vous les prierez de m'attendre.

D'AUBIGNÉ.

Les ornemens de cet oratoire leur plairont...
elles sont si pieuses et si austères...

M^{me} DE MAINTENON.

Ah ! j'attends aussi un message important de
M. le premier président, vous retiendrez ici le
messager... Venez, marquis.

(Elle sort avec d'Aubigné par la porte de droite.)

SCÈNE VI.

NINON, NANON, UN VALET.

LE VALET, les introduisant.

Si ces dames de la Congrégation veulent atten-
dre dans ce boudoir... M^{me} la marquise vient de
partir pour Saint Cyr, elle ne tardera pas à ren-
trer. (Il sort.)

NANON, riant.

Ils prennent mam'selle Ninon pour une dame
de la Congrégation !

NINON, inquiète et agitée.

Absente ! absente !.. et, pendant ce temps, Lou-
vois peut agir ! d'Aubigné peut être découvert !

NANON.

Et Lavaleur peut être pendu !

NINON.

Si je savais à qui m'adresser...

NANON.

Tiens ! puisque nous voilà dans son château,
pourquoi ne pas nous adresser au roi lui-même ?..
Il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses
saints, comme on dit.

NINON.

Sans doute ; mais le moyen d'arriver jusqu'au
roi ?

NANON, regardant autour d'elle.

Nous voilà donc dans le boudoir de M^{me} de
Maintenant ?

NINON.

Maintenon, mon enfant.

NANON.

Je sais bien... celle qui a acheté, l'an dernier,
la charge de la Montespan.

NINON.

Oh ! silence !... on peut vous entendre !

NANON.

On en dit bien d'autres sur son compte dans la
Cité !.. Mais, si elle me fait avoir la grâce de La-
valeur, il ne faudra pas qu'on vienne m'en dire
du mal !

AIR : le Luth galant.

Je ne veux pas qu'on dise devant moi
Qu'ell' se permet de gouverner le roi !

Qu'ell' n'aime qu'elle seule

Et qu'c'est une bégueule !

J'la défendrai viv'ment

En bonne camarade.

J'ai, comme elle, un amant.

L'sien est plus haut en grade ;

Mais qu'ell' sauve le mien !

Et j'lui passe le sien !

NINON.

Elle ne revient pas!... Nanon, elle ne revient pas!... si elle savait que son neveu...

NANON.

Puisqu'on ignore encore que c'est lui qui s'est battu, vous avez tout le temps, vous; tandis que le mien est pris!... et vous connaissez messieurs du Châtelet... avec eux, sitôt pris, sitôt...

NINON.

Grand Dieu!... Non, non, je ne puis résister à mon inquiétude... mon carrosse est encore là... je vais me rendre à Saint-Cyr!...

NANON, effrayée.

Vous allez me laisser toute seule?...

NINON.

Oui... il le faut! dans un instant je reviens avec M^{me} de Maintenon. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

NANON, seule.

Mam'selle Ninon!... mam'selle Ninon!... Elle ne m'entend plus!.. elle me plante là comme ça.. je crois qu'elle est encore plus sens dessus dessous que moi!... Ah! dam! c'est qu'il y a de quoi!... avoir un amant blessé, et un autre forcé de se cacher!... c'est comme si elle n'en avait pas du tout! (Regardant le boudoir.) Comme c'est beau ici!... des dorures, du velours partout!.. et puis, ces grandes images, qu'est-ce que ça peut représenter ça?... (Elle examine un tableau au fond.) Tiens! c'est écrit au bas. (Elle lit.) David tuant le géant Goliath; je connais l'anecdote. (Elle va à l'autre tableau.) Et puis, cet autre? (Elle lit.) Daniel dans la fosse aux lions. Tiens! tiens! j'ai vu ça à la foire Saint-Laurent... C'est un lion appelé Androclès qui reconnaît Daniel qui lui avait tiré une fière épine de la patte. C'est joliment fait ces ouvrages-là... Mais qu'est-ce donc que ce petit cordon qui pend derrière cette bordure?... (Elle le tire, le tableau de Daniel disparaît dans le cadre; on voit à la place Vénus sortant de l'onde, de Mignart. Elle recule effrayée.) Oh! là, là!... ça m'a fait peur! (Elle se rapproche.) Excusez!... une belle femme qui a oublié de remettre son casaque! (Elle lit.) Naissance de Vénus. J'ai encore entendu parler de celle-là.. Ah! ça, mais, est-ce qu'il y aurait aussi un autre tableau sous celui-là? (Elle tire le cordon.) Juste! (On voit paraître Pandore, tenant sa boîte à la main.) Eh! bien, ne vous gênez pas... toujours même uniforme... (Elle lit.) Naissance de Pandore. Il paraît qu'elle a pris du tabac en venant au monde: elle a une tabatière à la main... C'est drôle tout de même, pour une dévote, toutes ces belles images-là. Tiens! un autre cordon... est-ce qu'il n'y aurait pas encore quelque drôlerie au bout de cette ficelle-là?... (Elle tire le cordon; trois groupes d'amours descendent du

NANON, NINON ET MAINTENON.

plafond, avec des guirlandes.) Oh! oh! voilà de la société, et choisie!.. des anges au naturel... c'est peut-être bien des amours... oui c'en est... je les reconnais, à la petite giberne qu'ils ont sur le dos. Des amours dans le boudoir d'une dévote!... en voilà un de miracle!... Si l'on savait ça à Paris!... (On frappe à la petite porte à droite.) Ah! mon Dieu!... on a frappé!... il faut faire rentrer tous ces messieurs. (Elle tire le cordon.) Imposible!... ils veulent rester!... qu'est-ce qu'on va dire? (On frappe encore.) Tiens!... mais, c'est par ici qu'on frappe!... il y a une petite porte!... c'est peut-être M. Maintenon.. il n'y a qu'un mari qui puisse entrer par là.. Ma foi, je vas ouvrir!.. (Elle tire le verrou et ouvre.) Oh! un beau monsieur!... (Elle fait la révérence, on voit paraître un personnage qu'on aperçoit à peine et qui se retire précipitamment.) C'est à M. Maintenon que j'ai l'honneur de parler?.. Eh bien! il s'en va!.. sans rien dire?... moi qui voulais lui demander la grâce de mon futur!... Eh! M. Maintenon! Il ne m'écoute pas! il ne m'entend plus, peut-être!... je vais courir après lui. (Elle entre.) Monsieur! Monsieur! (Elle disparaît.)

SCÈNE VIII.

QUATRE VIEILLES DAMES DE LA CONGRÉGATION.

CHOEUR, voix de vieilles.

AIR: Aimable jeunesse.

Dans ce saint asile,
Ce céleste domicile,
La vertu s'endort tranquille
Loin des vains desirs.
La divine flamme
Qui pénètre dans notre ame,
Brûle la mondaine trame
De tous les plaisirs.
UNE DAME seule.
Maintenon si belle,
A la foi toujours fidèle,
Dans ce séjour nous appelle
Pour un saint devoir!
UNE AUTRE DAME.
Quel calme chez elle!
C'est une chapelle
Plutôt qu'un boudoir!

CHOEUR.

Dans ce saint asile, etc.

PREMIÈRE DAME.

Vous allez voir, mes sœurs, que je ne vous ai pas trompées!... je viens souvent dans le boudoir de notre céleste protectrice, et ces images saintes.. (Pendant ceci les vieilles dames ont mis leurs lunettes et se retournent pour examiner le boudoir.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois donc là!

TOUTES.

Miséricorde! où sommes-nous!

AIR : Ah quel scandale ! etc.

Ah ! quel scandale !

Pour la morale !

Quel démon a changé ces lieux !

L'amour profane

Qui nous damne

De tous côtés frappe nos yeux.

O ciel ! fais que nous résistions

A toutes ces tentations !

Fuyons cet enfer

Qui nous perd !

Fuyons, car nous n'avons jamais

Jamais vu l'amour de si près.

(Elles sortent toutes par le fond.)

SCÈNE IX.

FLAMBERGE, UN VALET.

FLAMBERGE, qui est entré au milieu des dames qui s'enfient.

Tarteiff!... on dirait d'un troupeau de vieilles vaches effarouchées!

LE VALET, regardant le boudoir.

Grand Dieu!... d'où vient donc tout ce désordre?... Si madame la marquise savait cela!... (Il pousse un ressort, les tableaux et le boudoir redeviennent tels qu'ils étaient.)

FLAMBERGE.

Ah! pourquoi pas laisser tous ces petits joufflus d'anges... ils étaient cholis comme tous les diables!

LE VALET.

Puisque c'est de la part de M. le premier président, j'ai ordre de vous faire attendre ici. (Il sort.)

SCÈNE X.

FLAMBERGE, puis NANON.

FLAMBERGE.

Ch'étais bien aise que M. le premier président il m'avre chargé de cette lettre pour M^{me} de Maintenon... Je vas voir cette fameuse marquise qui veut être reine de France de la main gauche.

NANON, rentrant par la porte secrète.

Ah! quelle rencontre!... (Apercevant Flamberge.) Tiens! M. Flamberge!

FLAMBERGE.

Oh! oh! Nanon, ma cousine!

NANON

Est-ce moi que vous venez chercher à Versailles, monsieur Flamberge?... (A part.) Sont-ils tenaces ces Suisses!

FLAMBERGE.

Non, ce n'être pas vous... c'est M^{me} la mar-

quise de Maintenon, de la part de M. le premier président... mais puisque je rencontrir vous, je vous dire une nouvelle grande beaucoup!

NANON.

Laquelle?

FLAMBERGE.

Le soldat qu'on avre arrêté hier, l'y avre été, ce matin, devant le Grand-Châtelet, pendu par son col!

NANON.

Ah! mon Dieu! je me meurs! (Elle se laisse aller, Flamberge la soutient.)

FLAMBERGE.

Non, pas encore... car l'y être pas votre Lavaleur.

NANON, sans se déranger.

Qui vous l'a dit?

FLAMBERGE.

Ça pouvait pas être lui du tout.

NANON, de même.

Pourquoi?

FLAMBERGE.

Parce que votre Lavaleur, l'y être tout simplement le marquis d'Aubigné.

NANON, se relevant, vivement.

D'Aubigné!

FLAMBERGE.

D'Aubigné.

NANON, se rappelant.

L'amant de mademoiselle Ninon?

FLAMBERGE.

Ya!... l'y être dans ce régiment-là!... et de plus, c'être le neveu de M^{me} de Maintenon!

NANON.

Oh! je suis trahie! perdue!... moi, qui l'aimais tant!... qui aurais tout sacrifié pour lui! moi, qui voulais vendre mon cabaret, tout ce que je possède, et qui aurais quitté mes amis, ma famille, pour m'expatrier avec lui!... Oh! les hommes! je voudrais qu'il n'y en eût pas!

FLAMBERGE.

Ça serait dommage, cousine.. il y en a qui ont du bon!... moi, d'abord, l'y être pas mauvais... J'avre pour vous un amour de Turc et une amitié de bon Suisse, et, si vous voulez, je finirai la noce que M. le marquis avait commencée.

NANON.

Eh bien! je ne dis pas non... nous verrons... vous êtes un honnête homme, vous, Flamberge... vous m'aimez quoique je ne puisse avoir d'amour pour vous...

FLAMBERGE.

Che suis toujours content!

NANON.

Mais, ces grands seigneurs!... je ne veux plus les voir... je leur ferme mon cabaret.

FLAMBERGE.

Et vot' cœur!

NANON.

C'était le marquis d'Aubigné!... Il aimait Ni-

non!... il se battait pour elle!.. Et moi!.. moi!..
Mais je serai vengée... On le poursuit, on le découvrira.. et alors.. Oh! je ne veux plus y penser!

FLAMBERGE.

Ni moi non plus!

NANON.

Flamberge, partons!... Je n'ai plus rien à faire ici.

FLAMBERGE.

Ni moi non plus!.. Ah! si... cette lettre à donner à M^{me} la marquise.. ça sera bientôt fait.

NANON.

Conduisez-moi d'abord hors du palais... Vous reviendrez après.

AIR : Je serai coquette (Liste de mes maitresses).

Partons, partons vite.

Puisque Lavaleur

N'est qu'un hypocrite,

Je l'bannis d mon cœur.

D'être si fidèle

Je veux me guérir.

Je serai cruelle,

Dussé-je en mourir!

Sa perfidie

Change ma vie!

Je t'épous'rai, j'en fais serment,

Tant la colère

Me désespère!

FLAMBERGE.

Fort bien! che suis touchours content.

NANON.

Mais on s'avance,

Fuyons d'avance:

Ces grands seigneurs ne savent que trahir.

Ninon si tendre,

Sans vous défendre,

Vous pouvez les chérir...

J'vous souhait' bien du plaisir!

ENSEMBLE.

Partons, partons vite, etc.

FLAMBERGE.

Partons, partons vite.

Puisque Lavaleur

N'est qu'un hypocrite,

Il n'a plus vot' cœur.

D'être si fidèle

Il faut vous guérir.

Soyez-lui cruelle,

Dût-il en mourir!

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

M^{me} JE MAINTENON, CHAMILLY, NINON.

(Ils entrent par la porte de droite.)

M^{me} DE MAINTENON.

Ah! monsieur le vicomte, que m'apprenez-vous-la!

CHAMILLY.

Oui, madame la marquise, le ministre est en ce moment avec le roi, et les soupçons de mon oncle peuvent se porter sur d'Aubigné.. Hâtez-vous de prévenir le malheur qui le menace... Si l'ordre de l'arrêter est donné, rien ne saurait le sauver!

NINON.

Madame, vous seule pouvez obtenir...

M^{me} DE MAINTENON.

Ah! vous ne savez pas tout ce que ma position a d'affreux!... C'est moi, moi qui ai exigé du roi qu'il n'y aurait plus de grace pour le duel!

NINON.

Vous, madame!

CHAMILLY.

Le ministre, excité par ma blessure, et plus encore peut-être par une chanson offensante qui court tout Paris, et que l'on attribue au marquis d'Aubigné, n'aura point de repos qu'il n'ait découvert le coupable.

M^{me} DE MAINTENON.

Ah! quel effroi vous jetez dans mon ame!... D'Aubigné, mon neveu, se battre en duel! braver les ordres du roi!... s'attirer la haine d'un ministre puissant, inexorable!.. qui voudra une justice d'autant plus sévère qu'elle servira sa vengeance!.. Ah! son danger me fait frémir!... Il faut qu'il parte, qu'il quitte la France avant que M. de Louvois ne soit instruit!...

UN VALET, annonçant.

Monsieur le marquis de Louvois!

TOUS.

Louvois!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOUVOIS.

LOUVOIS.

Ah! madame, partagez ma joie!... Je vais connaître le nom de l'adversaire de mon neveu!... Une aiguillette, trouvée sur le lieu du combat, l'a fait découvrir.

TOUS.

Ciel!

LOUVOIS.

Tout à l'heure, dans le parc, un personnage mystérieux l'a abordé de la part du vicomte de Chamilly.

CHAMILLY.

De ma part?

LOUVOIS.

Vous n'avez rien à craindre, lui a-t-on dit... Le secret du duel a été gardé, et pour vous rassurer tout à fait, voilà votre nœud de rubans que M de Chamilly vous envoie.

CHAMILLY.

Quoi! l'on a osé se servir de mon nom

LOUVOIS.

Il le fallait bien.. Le lieutenant de police, sans

me le nommer encore, m'apprend tout le succès de sa ruse. On n'a pas voulu l'arrêter dans les jardins du roi.. mais il ne peut échapper.. Toutes les issues sont gardées, et comme il s'est empressé de se parer de son aiguillette!...

NINON, à part.

L'imprudent!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, D'AUBIGNÉ,

D'AUBIGNÉ, entrant étourdiment et arrêtant Chamilly.
Ah! mon cher Chamilly!...

TOUS.

D'Aubigné!

NINON.

Il est perdu!

D'AUBIGNÉ, saluant Louvois.

Monseigneur!...

LOUVOIS, apercevant l'aiguillette.

Que vois-je!... le nœud de rubans!

M^{me} DE MAINTENON, à Louvois.

Oui, monsieur le marquis!... Il est inutile de chercher plus long-temps à vous cacher la vérité... Le coupable est devant vous.

D'AUBIGNÉ.

Comment! il sait que c'est moi!

M^{me} DE MAINTENON, à Louvois.

Et c'est à votre générosité...

CHAMILLY.

Il y va de mon honneur, mon oncle; car si d'Aubigné pouvait soupçonner... (D'Aubigné lui tend la main.)

LOUVOIS, à Chamilly.

Vicomte, vous avez tenu votre serment! (A M^{me} de Maintenon.) Je suis désespéré, madame. Sans connaître l'adversaire de mon neveu, sa majesté venait de me donner l'ordre de lui faire demander son épée.. Croyez que si j'avais su...

M^{me} DE MAINTENON.

Mais cet ordre est encore dans vos mains.

LOUVOIS.

L'éclat déjà donné à cette funeste rencontre... l'audace scandaleuse et toujours croissante des duellistes, tout m'imposait le devoir de mettre sur-le-champ à exécution l'ordre de sa majesté... et maintenant c'est à la loi seule qu'il appartient d'agir.

D'AUBIGNÉ.

Je vous entends, monsieur... et je vois qu'il faut céder à ma destinée... Le roi veut m'ôter mon épée... la voici. (Il la pose sur un fauteuil.)

M^{me} DE MAINTENON.

Et je ne puis le sauver!

NINON.

Ah! madame, courez implorer le roi!

LOUVOIS.

Il ne serait plus temps... Louis XIV vient de re-

nouveler, devant monseigneur l'évêque de Meaux, le serment de ne plus pardonner aux duellistes.

M^{me} DE MAINTENON.

Quoi!... si je lui demandais sa grâce?...

LOUVOIS.

Il la refuserait!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NANON.

NANON, qui a entendu les derniers mots.

Eh bien! moi, je l'accorde!

TOUS.

Que dit-elle?

LOUVOIS et M^{me} DE MAINTENON.

Que signifie?..

NANON, présentant un papier

Lisez, lisez, monseigneur!

LOUVOIS.

Que vois-je! (Il lit.) « Dernier pardon accordé aux duellistes... Signé LOUIS. »

TOUS.

Qu'entends-je!

M^{me} DE MAINTENON.

Il se pourrait!... Et comment cette jeune fille se trouve-t-elle en ces lieux?

NINON.

C'est la personne dont je vous ai parlé.

M^{me} DE MAINTENON.

Mais expliquez-nous par quel miracle?...

NANON.

Miracle... oh! c'est bien le mot!... mais laissez-moi me remettre... car tout ce qui m'arrive depuis ce matin est si extraordinaire... Figurez-vous que mam'selle Ninon m'avait laissée ici toute seule... Pendant que j'étais occupée à admirer toutes les belles choses qui sont dans ce boudoir... et j'en ai vu de curieuses!... on a frappé à cette petite porte.

M^{me} DE MAINTENON, vivement.

Et vous l'avez ouverte?

NANON.

Certainement; j'ai dit: c'est sans doute M. Maintenon qui veut rentrer chez sa femme... Le beau monsieur qui frappait a reculé de surprise en me voyant et il s'en allait sans rien dire... Mais moi, qui avais mon idée, je lui criaïen le suivant: « Mon-sieur!... eh! dites-donc, monsieur!.. ne vous gênez pas pour moi!... » et je l'ai tiré par son habit doré... (Elle tire l'habit de Louvois.) Comme ça... Alors le monsieur s'est retourné tout fâché et m'a dit: « Insolente! qui êtes-vous?... que voulez-vous?.. » Je lui ai répondu: « Pardon, excuse, monsieur Maintenon, mais il faut que vous me fassiez obtenir la grâce d'un sergent qui allait m'épouser et qui s'est battu en duel!—Impossible! » m'a-t-il répondu en fronçant le sourcil; et puis il a dit, par réflexion, en me voyant pâlir: « Racontez-moi cette affaire... » Je lui ai tout ra-

conté... J'ai prié, j'ai pleuré, je l'ai supplié de me donner un petit coup d'épaule auprès de M^{me} Maintenon... et j'ai bien fait, car, à ce nom, il s'est approché d'une table et a écrit quelques mots qu'il m'a remis en riant: « Voilà la grâce de votre fiancé, » m'a-t-il dit. Sa grâce! sa grâce! me suis-je écriée... ah! pour le coup, monsieur Maintenon, il faut que je vous embrasse... Je lui saute au cou... et il m'a embrassée... oh! mais embrassée... excusez!... Alors, il m'a mise à la porte en me recommandant le secret... et quand j'ai pu lire ce papier, jugez de ma surprise!... M. Maintenon, c'était le roi!... j'ai embrassé le roi!...

NINON.

Mais la grâce était pour ton fiancé,

NANON.

Le nom du coupable est en blanc, il n'y a qu'à mettre celui de M. d'Aubigné.

NINON.

Et ton Lavaleur?

NANON, passant près de d'Aubigné.

Mon Lavaleur... Bah! nous le laisserons pendre, il ne l'aura pas volé... N'est-ce pas, monsieur le marquis?

D'AUBIGNÉ.

Elle sait tout!

NANON.

Oui, je sais tout!... Aussi, je partais furiense, et j'allais déchirer ce pardon lorsque, près du grand escalier, j'ai entendu ces mots: « Le marquis d'Aubigné va être arrêté et conduit à la Bastille... » Aussitôt toute ma colère s'est apaisée... j'ai pensé.. à vous, mam'selle Ninon, et je suis revenue.

CHAMILLY.

Elle est charmante!

LOUVOIS, à M^{me} de Maintenon.

Je me félicite, madame, de voir cesser toutes vos inquiétudes... (A d'Aubigné.) Marquis, reprenez votre épée... le roi vous pardonne,

NANON.

Et moi aussi! (Elle prend l'épée.)

AIR: du Nécessaire.

Cette épée aux combats connue,

Que ne pouvait vous rendre Maintenon,

Pour Ninon, vous l'avez perdue,

Vous la retrouvez par Nanon.

Reprenez-la... (Elle la lui présente.)

M^{me} DE MAINTENON.

Dans les saintes querelles

Qui vont encor, dit-on, recommencer,

Servez-vous-en contre les infidèles.

NANON, bas à d'Aubigné.

Et prenez garde au moins de vous blesser!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, à Louvois.

Un message de sa majesté. (A M^{me} de Mainte-

non.) De la part de M. le premier président. (Il leur remet à chacun un papier.)

M^{me} DE MAINTENON, lisant.

« Dernier avis du concile des évêques: La morale et la religion sont perdues si *Tartufe* est représenté. » Ah! je suis tranquille, l'interdiction de *Tartufe* est une des conditions que j'ai dictées, et jamais je ne consentirai...

LOUVOIS, lisant.

« Voulant prouver à M^{me} la marquise de Maintenon combien j'apprécie les hautes vertus qui la distinguent, j'ai résolu de lui donner le témoignage le plus éclatant de ma reconnaissance. Je vous autorise donc à prendre ses ordres pour la célébration de notre mariage, qui doit avoir lieu ce soir, dans la chapelle du château. »

M^{me} DE MAINTENON, avec joie.

Ah! enfin!

LOUVOIS, continuant.

« J'accepte toutes les conditions que vous m'avez transmises de sa part... J'en excepte cependant la représentation de *Tartufe*, que je viens de per-

M^{me} DE MAINTENON.

Quel égarement!

LOUVOIS.

Quelle réponse ferai-je à sa majesté?

M^{me} DE MAINTENON.

Faites préparer la chapelle.

NANON, à part.

Allons donc!...

NINON.

« Il est avec le ciel des accommodemens!... » O Molière!

NANON, bas à Ninon.

Molière... est-ce que c'en est encore un?... Alors ça fait la douzaine.

CHOEUR FINAL.

Air: Vaudeville de Voltaire en vacances.

Sauver un noble rejeton

Etait ^{notre} leur espérance...

Que la reconnaissance

Dés aujourd'hui mette en renom

Nanon, Ninon et Maintenon.

NANON, au public.

Air: Voilà de ma vie.

A mon rôl' fidèle,

Maint'nant, dans mon zèle,

C'est un'grâc' nouvelle

Qu'il faut obtenir.

Cette fois, je pense,

C'n'est ni le roi d'France,

Ni son' excellence

Que j'dois attendre.

A not' jug' suprême,

Au public qui m'aime

Et que j'aim' de même,

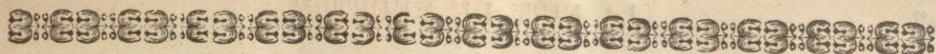
Je veux m'adresser.
C'est lui que j'implore,
Que sa main sonore
Nous délivre encore
Un laissez-passer.
Ah! messieurs, si Nanon
Ninon et Maintenon
Ont manqué de raison,

Vite un pardon!
Ah! messieurs, un pardon!
Un parterre, dit-on,
C'est si bon, oui, si bon!..
Quand il est bon!

CHOEUR.

Sauver un noble rejeton, etc.

FIN DE NANON, NINON ET MAINTENON.



LA

NUIT DU MEURTRE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR MM. ALBERT ET F. LABROUSSE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 3 août 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

ROMUALD, médecin	MM. SAINT-ERNEST.
LAUNAY, riche propriétaire	ROGER.
DE SAINT-VALRY	DELAUNAY.
ARTHUR, son fils	ALBERT.
JÉROME, intendant de Launay	CUILLIER.
MATHURIN, jeune paysan	CH. PÉREY.
PIERRE, maçon	MONNIER.
UN SERGENT	BARBIER.
HUBERT, fermier	ARISTIDE.
JACQUES, fermier	AUGUSTE.
UN COLONEL	BERTHOUET.
UN OFFICIER MUNICIPAL	DAUSSY.
UN CAPORAL	HENRY.
UN ESPION	FERDINAND.
UN CRIEUR PUBLIC	LOUIS.
UN DOMESTIQUE	EUGÈNE.
PREMIER HOMME DU PEUPLE	ROCHEUX.
DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE	NARCISSE.
MARIE, fille de Launay	M ^{me} VIRGINIE MARTIN.
THERÈSE, paysanne, nièce de Jérôme	BARVILLE.
UN ENFANT	LA PETITE ZOÉ.
OFFICIERS MUNICIPAUX, ÉLECTEURS, OFFICIERS ET SOLDATS, FERMIERS, PEUPLE.	
DE 1789 à 1794.	



ACTE PREMIER.

1789. — Une salle commune au rez-de-chaussée. Au fond, une porte conduisant au dehors; une autre porte vitrée laissant apercevoir un vaste jardin. — Ameublement de l'époque.

SCÈNE I

JÉROME, assis à un bureau et tenant un registre, JACQUES, HUBERT, FERMIERS.

JÉROME.

C'est fort bien, père Hubert; la ferme de la Saulaie prend bonne tournure entre vos mains.

HUBERT.

Dam, monsieur Jérôme, quand on a affaire à un brave propriétaire comme M. Launay, et à un honnête homme d'intendant comme vous, ça va tout seul, on a du cœur à l'ouvrage.

JÉROME.

Et toi, mon pauvre Jacques?

JACQUES.

Ma foi, monsieur Jérôme, j'ai fait de rudes pertes... L'année 1789 n'est guère bonne,

comme vous savez... Voilà mon aîné que ce bon M. Romuald, le médecin, n'a pas su sauver de la milice... Tout ça m'a bien dérangé... et si vous et mamzelle Marie ne priez pas pour moi, M. Launay... eh bien, je ne sais pas trop ce que je deviendrai.

JÉROME.

Allons, ne te laisse pas aller au chagrin... nous verrons à faire renouveler ton bail à des conditions plus douces... Voilà qui est fini, mes enfants... Prenez vos quittances, et fermez à l'ouvrage!... vous savez que M. Launay aime eux qui travaillent.

TOUS.

Ah! oui... Bien le bonjour, monsieur Jérôme.

JÉROME.

Adieu, mes amis.

SCÈNE II

JÉROME, seul.

Allons, de mieux en mieux... Les revenus grossissent à vue d'œil... Chaque année, la fortune de M. Launay s'augmente considérablement... Je sais bien qu'il est peu sensible à cela, car, depuis la mort de M^{me} Launay, le chagrin l'absorbe tout entier... Mais moi, qui depuis vingt-cinq ans suis dans la maison, ça me rend heureux et fier de voir que tout prospère... Cette bonne M^{lle} Marie, j'espère que sa dot vaudra bien celle des plus riches héritières de la Bretagne... La voici avec son père... *(Il se lève et salue.)*

SCÈNE III

JÉROME, LAUNAY, MARIE.

LAUNAY

Bonjour, mon brave Jérôme. Eh bien, tes comptes sont déjà terminés ?

JÉROME.

Oui, monsieur Launay... tout est en règle. *(Lui présentant un registre.)* Si vous voulez jeter un coup d'œil...

LAUNAY, après l'avoir regardé et le lui rendant.

C'est à faire à toi... Il n'y a donc que ce pauvre Jacques qui soit si fort arriéré ?

JÉROME.

Hélas ! oui, monsieur.

LAUNAY

Et il renonce à l'exploitation de la ferme ?

JÉROME.

Parce qu'il n'ose espérer...

MARIE.

Mon père, vous savez que Jacques est un de mes protégés...

LAUNAY.

C'est que tu en as beaucoup de protégés... et puis il est bien arriéré.

MARIE.

C'est pour cela qu'il faut l'aider, mon père ; c'est un brave et honnête homme. N'a-t-il pas une femme qui est souvent malade, de tout petits enfants?... Mon père, je veux que vous le gardiez.

LAUNAY.

Ah ! tu veux... Tout est dit, alors.

MARIE, allant à son père.

Eh bien, non ; je vous en prie, mon père... mon bon père... ne renvoyez pas Jacques ; laissez-lui sa ferme.

LAUNAY, l'embrassant tendrement.

Oh ! que tu me rappelles bien ta mère, que Dieu m'a trop tôt enlevée. *(Il essuie une larme.)* Quand nous sortions ensemble, elle ne me faisait pas grâce d'une ferme à visiter... Y avait-il quelque concession à obtenir, quelque faveur à demander... c'est à elle qu'ils s'adressaient tous... Elle était si bonne !... Ils savaient que mon amour ne tiendrait pas contre

ses prières... Et voilà comment il se fait que moi, ancien soldat, d'un caractère brusque et souvent colère, je me suis habitué à céder toujours ! En héritant de toutes les vertus de ta mère, tu as hérité de son pouvoir, et c'est à toi qu'à présent tous mes fermiers s'adressent lorsqu'ils veulent arriver à ce qu'ils désirent. Ah ! qu'ils savent bien ce qu'ils font ; et que tu es bien, Marie, l'image vivante de ta pauvre mère !... *(Il l'embrasse tendrement.)*

MARIE.

Eh bien, s'il est vrai que je ressemble tant à ma mère, accordez-moi ce que sans doute vous ne lui auriez pas refusé. Allons, mon père... placez-vous là, et écrivez à Jacques que vous le gardez encore comme votre fermier.

LAUNAY.

Oui, ma fille... et de plus *(Il prend une plume et se met à écrire.)* tu lui diras que voici la quittance de tout ce qu'il me doit.

MARIE, avec joie.

Est-il possible ?

LAUNAY, lui remettant le papier qu'il a écrit.

Tu vois, ma fille, que je tiens à tes protégés ; et que si je cédaï à ta mère, je te cède bien un peu aussi, à toi.

MARIE

Oh ! mon père !... ces pauvres gens, comme ils vont être contents quand ils sauront ce que vous faites pour eux... C'est une trop heureuse nouvelle pour les faire attendre... Je vois d'avance... leur joie... leurs larmes de reconnaissance... Je les entends bénir votre nom... Ah ! je vous en supplie, permettez-moi de courir, de voler à l'instant...

LAUNAY

Oui, va, ma fille... va, je te le permets.

MARIE, l'embrassant.

Que je suis heureuse !... Oh ! mon bon père... merci, merci ! *(Elle sort en courant après avoir pris son châle et son chapeau, qui étaient sur un des fauteuils.)*

SCÈNE IV

LAUNAY, JÉROME.

Chère enfant !... c'est sur elle qu'à présent j'ai reporté toute mon affection, tout mon bonheur... elle seule peut adoucir l'amertume de mes chagrins !... Et dire qu'un jour, bientôt peut-être, il faudra que je m'en sépare !

JÉROME.

Vous séparer ?

LAUNAY.

Sans doute... d'un moment à l'autre on peut venir me demander sa main, et tu comprends bien, n'est-ce pas, Jérôme, que quelle que soit mon affection pour ma fille, quoi qu'il puisse en coûter à mon cœur, je n'hésiterai pas un seul instant à tout sacrifier, à tout faire pour son bonheur.

JÉRÔME.

Oh! ie sais que vous remplirez toujours fidèlement vos devoirs d'honnête homme. Mais pourquoi vous tourmenter à l'avance? Rien n'annonce encore que M^{lle} Marie...

LAUNAY.

Non, mais je dois y songer, moi... Elle n'a plus de mère... Ah! c'est un terrible ennemi que le chagrin!... Je lui dois cette humeur parfois sombre, cette irritation, ces accès de colère que vous me pardonnez, vous autres, mais que je me reproche, quand la lumière se fait dans mon esprit et que le calme redescend dans mon âme!

JÉRÔME.

C'est vrai... mais cela vous passe si vite!

LAUNAY, lui serrant la main.

Oui... vous m'aimez bien, je le sais... vous êtes indulgents... mais j'ai beau faire... depuis la mort de ma pauvre femme... tout mon caractère est changé... Vainement je veux combattre cette apathie qui m'a saisi... Tandis que tu travailles, toi, pour augmenter cette fortune, à laquelle je ne tiens que parce qu'elle doit appartenir un jour à ma fille... moi, faible, irrésolu, je ne suis plus bon à rien... et, brisé avant l'âge, je me sens déjà un pied dans le tombeau!... Ah! que je regrette le temps où nous étions soldats... ou plutôt encore celui où, avec toi, Jérôme, nous donnions aux cultivateurs de la Bretagne l'exemple de l'activité et de l'industriel...

JÉRÔME.

Pourquoi ne pas donner à votre esprit une occupation nouvelle?... vous êtes aimé!... vous n'avez qu'à vouloir... Ce matin encore, on me le disait: Un mot de M. Launay... tous nos suffrages seront à lui... et il ira siéger à l'Assemblée constituante...

LAUNAY, se levant.

Moi! député!... Oh! non, non... je n'ai pas ce qu'il faut pour cela... Je prévois de trop grands événements, Jérôme... Je profiterais de cette influence si j'étais organisé comme Romuald... voilà une capacité... un homme énergique, résolu... Malgré sa science, la médecine n'est pas son fait... plus d'une fois, dans la chaleur de nos discussions, j'ai été à même de m'en convaincre... et si, au lieu de se donner à la science médicale, il s'était aussi bien jeté dans les combinaisons politiques, avec ses idées, ce serait un homme à remuer la France!...

SCÈNE V

LES MÊMES, DE SAINT-VALRY.

SAINT-VALRY, entrant.

Bonjour, monsieur Launay...

LAUNAY, se levant.

Ah! c'est vous, mon ami... (Il lui prend la main.)

SAINT-VALRY.

Je suis bien aise de vous trouver... (A Jérôme.) Bonjour, Jérôme.

JÉRÔME, saluant.

Monsieur de Saint-Valry... (Il va pour se retirer.)

SAINT-VALRY, le retenant.

Restez donc... restez donc... (S'adressant à Launay.) Mon ami, je viens vous prier de me rendre un service; j'ai oublié de vous en parler hier soir.

LAUNAY.

Qu'est-ce?... je vous écoute...

SAINT-VALRY

J'ai ce matin, chez mon notaire, à signer un acte assez important et qui nécessite la présence de deux témoins; vous savez que ces messieurs ne se dérangent pas volontiers... Je viens d'envoyer mon fils Arthur chez M. de Raincy, qui m'a donné sa parole, et suis venu vous prier de vouloir bien être le second...

LAUNAY

Très volontiers.

SAINT-VALRY.

Ce sera l'affaire d'un instant.

LAUNAY.

Eh! mon Dieu! je suis tout à vos ordres... Donne-moi mon chapeau, Jérôme... (Jérôme va le prendre dans la chambre voisine. A Saint-Valry.) Avant-hier vous m'avez complètement battu aux échecs... j'ai cela sur le cœur: me donnerez-vous ma revanche ce soir?...

SAINT-VALRY.

C'est entendu...

LAUNAY.

A la bonne heure... et je vous engage à bien vous tenir...

JÉRÔME, rentrant.

Monsieur, voici votre chapeau.

LAUNAY, le prenant.

Merci... (A Saint-Valry.) Me voilà prêt à vous suivre... Ah! dites-moi, Saint-Valry, si vous voulez, en revenant de chez votre notaire, vous m'accompagnerez jusqu'à la dernière demeure de ma pauvre femme, je n'ai pas encore accompli mon devoir de tous les jours. (A ces paroles Saint-Valry se détourne de Launay, qui remarque son émotion.) Qu'avez-vous donc, mon ami?...

SAINT-VALRY, se remettant.

Moi... rien... rien...

LAUNAY.

Si cela vous contrarie, n'en parlons plus.

SAINT-VALRY.

Ce n'est pas cela... je vous vois seulement avec regret entretenir une douleur...

LAUNAY.

Qui ne finira qu'avec moi... Venez, mon ami, venez. (Ils sortent.)

SCÈNE VI

JÉROME, seul.

Ce bon M. Launay... rien ne pourrait le distraire de ce qu'il appelle son devoir de tous les jours... Franchement il est bien peu de maris qui, après trois années, seraient encore si affligés de la perte de leur femme... Il faut avouer aussi qu'elle était bien jolie... bien bonne, cette pauvre M^{me} Launay! Une chose que je n'ai jamais pu comprendre cependant, c'est cette tristesse qui ne la quittait pas... Elle aimait à s'isoler, à se promener seule, et c'étaient toujours les endroits les plus retirés du parc qu'elle choisissait... Plus d'une fois même je l'ai surprise à pleurer; mais à mon approche elle s'efforçait de sourire comme quelqu'un qui cherche à cacher son mal... Elle avait sans doute le sentiment de sa fin prochaine, la pauvre femme!... elle craignait d'affliger ceux qui l'entouraient... Pour la sauver, M. Romuald a épuisé toutes les ressources de son art... mais hélas! impossible!... Dieu avait marqué sa dernière heure! Elle s'est endormie avec résignation... et regrettée de tous ceux qui l'avaient connue!...

THÉRÈSE, dans la coulisse.

Par ici... par ici...

JÉROME.

Ah! c'est ma nièce Thérèse...

SCÈNE VII

THÉRÈSE, JÉROME, PIERRE.

THÉRÈSE ouvre la porte et s'arrête sur le seuil.
Entrez donc, puisque je vous dis que c'est ici...

JÉROME, à Thérèse.

A qui en as-tu?

THÉRÈSE

A Pierre le maçon, que vous m'avez dit d'aller chercher...

PIERRE, entrant.

Me v'là... me v'là... Bien le bonjour, monsieur Jérôme...

JÉROME, au maçon.

Tu y as mis le temps...

PIERRE

C'est que j'étais chez M. Romuald.

JÉROME

Ce n'est toujours pas la longueur du chemin qui a dû te retarder: les deux maisons se touchent. Il s'agit d'arranger la cheminée de la chambre verte: viens avec moi, je vais te montrer ce que c'est, et tâche surtout que l'ouvrage ne soit pas fait à la diable, ou sinon, gare la pratique!

PIERRE.

Soyez tranquille, monsieur Jérôme

JÉROME.

Attends-moi, Thérèse, j'ai à te parler.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle...

(Jérôme et Pierre entrent dans une des chambres à gauche.)

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, seule.

Si Pierre a été un peu long à venir, c'est bien un peu ma faute... c'est-à-dire celle de M. Arthur de Saint-Valry que j'ai rencontré, et qui m'a arrêtée pendant une heure à causer... M'en a-t-il fait de ces questions sur M^{lle} Marie, et ça avec un air... Oh! ma foi, j'en suis plus que jamais pour ce que j'ai dit... il est amoureux... tout ce qu'il y a de plus amoureux encore... Il soupire en regardant M^{lle} Marie... de son côté M^{lle} Marie baisse les yeux et rougit quand M. Arthur la regarde... Allons, allons, v'là un mariage qui se fera plus facilement que le mien avec mon fiancé Mathurin. Vraiment, si ça continue, on le mènera jusqu'à la semaine des trois jeudis, mon mariage!... sous le prétexte que mon oncle est mon tuteur, ma mère ne décide rien... c'est ennuyeux, ça!... je ne veux pas languir jusqu'à la fin des fins... Je suis pressée... On ne sait pas ce qui peut arriver... en mariage surtout, un bon tiens vaut mieux que deux tu auras...

(La porte s'ouvre, Mathurin paraît et s'arrête, surpris de voir Thérèse)

SCÈNE IX

THÉRÈSE, MATHURIN.

MATHURIN, étonné.

C'est vous, mamzelle Thérèse?...

THÉRÈSE.

Eh bien! oui, c'est moi... après... Qu'est-ce que vous avez?... Entrez donc...

MATHURIN.

Oui, mamzelle, me v'là... c'est que je ne savais pas vous trouver ici...

THÉRÈSE.

Est-ce que vous en êtes fâché?...

MATHURIN, descendant.

Fâché!... par exemple!... moi qui irais jusqu'à... oh! oui... et même plus loin, seulement pour apercevoir rien que le bas de votre jupon... Fâché!... quand je viens pour... Est-ce que vous ne devinez pas ce qui m'amène, Thérèse?...

THÉRÈSE, à part.

Je m'en doute bien un peu... mais, voyons-le venir... (Haut) Ma foi, non, je ne devine pas... du tout... du tout...

MATHURIN.

Vous ne devinez pas?... Comment, vot cœur... Eh bien, v'là ce que c'est... Je viens prier votre oncle...

THÉRÈSE.

De presser notre mariage, n'est-ce pas?

MATHURIN.

Précisément.

THÉRÈSE.

Il est là, mon oncle.

MATHURIN.
Ah! il est là!... Diable!... Eh bien, tant mieux! Je vais lui parler... Mais au fait, qu'est-ce que je vais lui dire? Je ne sais pas trop, moi...

THÉRÈSE.
Comment! vous ne savez pas...

MATHURIN.
Mais non... v'là plus de dix fois que je viens pour ça et que je m'en vas comme je suis venu, sans oser lui en parler... J'ai si peur qu'il me dise qu'il faut attendre encore...

THÉRÈSE.
Que vous aimez mieux attendre sans lui rien dire, n'est-ce pas?

MATHURIN.
C'est que c'est comme ça, pourtant!

THÉRÈSE.
Si vous appelez ça aimer les gens... Je crois bien plutôt que vous n'y tenez déjà pas tant à ce mariage...

MATHURIN.
Moi! je n'ai pas dit cela... Est-ce que j'ai dit cela, Thérèse?

THÉRÈSE.
Dam, vous êtes si empressé! Ce n'est pas que j'y tiens plus que vous, au moins... mettons que c'est fini.

MATHURIN.
Thérèse, Thérèse, c'est bien mal ce que vous dites là... Comment, ça vous est égal?... Eh bien, c'est bon, je m'en vas... je retourne à notre ferme... je n'en sortirai plus... je m'en vas... (*Il s'assied.*) Je pars... adieu! (*Criant.*) Je vous dis que je pars!

THÉRÈSE.
Comme vous voudrez!

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, JÉRÔME.

JÉRÔME.
Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

MATHURIN.
C'est Thérèse qui...

THÉRÈSE.
Du tout, c'est lui...

MATHURIN.
Vous m'avez dit...

THÉRÈSE.
Oui, parce que...

JÉRÔME.
Ah ça! si vous voulez que je comprenne, ne parlez pas tous deux à la fois.

MATHURIN.
Voilà ce que c'est... Bonjour, monsieur Jérôme... Ça va bien, merci!... J'étais venu, Thérèse aussi, à cette fin de vous dire... comme quoi, nous aurions l'idée de...

JÉRÔME.
De vous marier, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.
Oui, mon oncle.

JÉRÔME.
Je sais cela.

MATHURIN.
Bon, alors...

JÉRÔME.
Alors, c'est impossible, quant à présent.

MATHURIN.
Plait-il?

JÉRÔME.
Je dis que ça ne se peut pas.

MATHURIN.
Ah!

JÉRÔME.
Mon garçon, tu n'as pas encore tiré à la milice. Il faut attendre et voir ton billet.

MATHURIN.
Mon billet?

JÉRÔME.
Oui.

MATHURIN.
C'est bien décidé, monsieur Jérôme?

JÉRÔME.
Bien décidé. Tu sais bien que lorsqu'une fois je me suis mis quelque chose dans la tête, je n'y renonce pas facilement.

MATHURIN, à part.
Oh! ça c'est vrai, il est têtue comme une vieille mule. (*Haut.*) Et s'il est mauvais?

JÉRÔME.
Eh bien, si Thérèse veut attendre, alors à ton retour...

THÉRÈSE.
Dans huit ans!

JÉRÔME.
Oui.

THÉRÈSE.
Huit ans!... Il n'a qu'à être tué juste la huitième année... ça fait que j'aurai attendu tout ce temps-là pour rien, n'est-ce pas?

MATHURIN.
Eh bien, merci, Thérèse... Voilà une chance! voilà une espérance!... Merci de la préférence!...

JÉRÔME.
Eh bien, tâchez de ne pas tomber au sort, et tout sera dit.

MATHURIN.
Moi! moi! né pour le guignon!... Je parie neuf sous que je tomberai au sort... J'aime mieux prendre l'avance... Thérèse, (*Solennellement,*) je vous rends votre parole et vol' amour, et je reprends la mienne, d'amour... Monsieur Jérôme, vous serez cause d'un grand malheur.

THÉRÈSE.
Où allez-vous, Mathurin?

MATHURIN.
Il y a des canards par ici, et ces canards ont une mare... Quand vous penserez aux canards, Thérèse, pensez à moi (*Il sort.*)

THÉRÈSE.
Ah! mon Dieu, il va se noyer! (*Elle sort après lui.*) Mathurin! Mathurin!...

SCÈNE XI

JÉROME, seul.

Il n'y a pas à s'inquiéter, la mare a juste un pied d'eau. (Regardant par une fenêtre) Thérèse l'a déjà rattrapé. Les voilà qui causent tranquillement... Ah! tous les amoureux sont bien les mêmes! (Il entre dans la chambre à gauche, emportant ses registres.)

SCÈNE XII

ROMUALD, à la cantonade

Dans ce salon, dites-vous?... c'est bien... je vous remercie!... (Entrant en scène et regardant de tous côtés.) Ah! ça mais, que me disait-il donc ce domestique?... « Entrez, monsieur Romuald, vous trouverez M. Jérôme... » Je ne vois personne... Il va venir sans doute... attendons... (Il pose son chapeau sur une table; et apercevant des journaux, il les prend.) Ah! les journaux du jour... justement je ne les ai pas lus... « Assemblée nationale! Discours de Mirabeau, de l'abbé Maury, de Barnave... » (Il le parcourt un instant des yeux, puis le jetant sur la table.) Ils sont heureux ces hommes dont la parole remue la France!... Dans quelle immense arène ils combattent, puissans et redoutés!... comme cette révolution, qui grandit sans cesse et sans repos, a secoué les intelligences; combien de soldats ont été appelés à prendre leur part de cette mêlée politique!... Et moi!... des malades à visiter... et je sens que des rêves d'ambition emportent mon esprit sur leurs ailes de feu!... L'air me manque dans cet espace étroit où la destinée m'emprisonne. Quel misérable cercle de mesquins intérêts!... Quel avenir borné par un pâle horizon! O science acquise dans mes longues veilles... ô pensées qui voudriez avoir tout un monde à remuer, à quoi me servez-vous?... qui sait pourtant?... La lice est ouverte aux hommes forts par l'intelligence et la volonté!... qui sait?... Le peuple déchainé prend chaque jour des hommes nouveaux qu'il lance sur le théâtre politique: Romuald Walker ne peut-il à son tour être choisi pour acteur dans le drame révolutionnaire?... Mais non, médecin perdu au fond d'une province, tu suivras peut-être jusqu'à la fin ta route obscure, et ta carrière où ne luira pas un rayon de fortune et d'illustration!... La fortune! comment l'atteindre par le travail, à quarante ans!... Le travail, le savoir!... pour quelques-uns c'est le fleuve qui roule de l'or à travers ses ondes; pour moi, que m'ont-ils donné? une fièvre dévorante au cerveau!... et cependant, je veux!... Depuis de longues années je me débats dans cette chétive existence comme un damné sous le fouet des furies!... Tout homme riche a ma haine; tout homme puissant excite l'envie dans mon âme!...

Eh bien! Romuald, faudra-t-il vivre ainsi jusqu'à ce que la mort te délivre de tes songes brûlans, de tes désirs toujours étouffés... de tes fureurs toujours impuissantes!... (Il tombe dans des réflexions.) Et l'on me croit heureux! et l'on me porte envie peut-être?... Oh! il faudra que cette destinée change... pour arriver au but de mes désirs rien ne me coûtera... Launay m'estime... sa reconnaissance pour moi est profonde... Marie est bien belle... Je l'aime tant... Elle est bien riche aussi Oh! oui, il me la faut!... Mais j'entrevois un obstacle qui pourrait peut-être me faire échouer... Launay est intimement lié avec M. de Saint-Valry, et son fils Arthur, j'en ai la certitude, est éperdument épris de Marie... Marie de son côté... Ah! d'un instant à l'autre, ces deux cœurs pourraient s'entendre et alors le mariage que je rêve... (Après une pause.) A l'œuvre, Romuald... il faut rendre tout lien impossible entre ces deux familles... Il faut que toute amitié... toute relation cesse entre elles... (Il tire de sa poche une petite boîte.) Oh! béni soit le hasard qui m'a jeté un moyen si puissant! Oui, mais comment, sans éveiller le soupçon, faire tomber cela dans les mains de Launay...

SCÈNE XIII

ROMUALD, PIERRE, le maçon.

PIERRE, sort de la chambre en chantonnant
La, la, la... (En apercevant Romuald, il s'arrête.) Salue bien, monsieur Romuald...

ROMUALD.

C'est vous, Pierre? Que faites-vous donc ici?...

PIERRE.

Je suis en train de rajuster une cheminée... et je vas chercher un peu d'eau pour gâcher mon plâtre... Pardon, monsieur Romuald. (Il entre dans le jardin.)

ROMUALD, comme frappé d'une idée subite.

Quelle idée!... Eh bien oui, pourquoi pas?... Cet homme est dans ma dépendance... il peut merveilleusement servir mes projets... Oui... oui... c'est cela... c'est cela!...

PIERRE, entrant en gâchant son plâtre.

Vlà mon affaire... (Il va pour rentrer dans la chambre.)

ROMUALD, après avoir regardé autour de lui.

Ecoute-moi...

PIERRE s'approche, après avoir déposé à terre l'auge et la truelle qu'il tenait à la main.

Monsieur Romuald...

ROMUALD.

Il y a deux ans, à la suite d'une querelle, dans un mouvement de colère, un homme fut tué par toi d'un coup de couteau...

PIERRE.

Oh! monsieur Romuald... je vous en prie...

ROMUALD.

Seul, j'ai été témoin de ce crime... et par pitié pour toi, pour ta pauvre famille surtout, je me suis tué...

PIERRE.

C'est vrai, monsieur Romuald.

ROMUALD.

Dieu sait, si je la faisais, où cette déclaration pourrait encore te conduire aujourd'hui ; car tu n'as pas oublié quelles sont les preuves qui me restent entre les mains !...

PIERRE.

Oui, monsieur Romuald ! .. Vous avez été bien bon, bien généreux envers moi... aussi ma reconnaissance...

ROMUALD.

Ta reconnaissance, dis-tu?... Eh bien, si je t'en demandais une preuve...

PIERRE.

Je vous la donnerais à l'instant même... pour vous je suis prêt à tout faire.

ROMUALD.

Tout !... Jure-moi donc que quelque question qui te soit faite, tu ne suivras et ne feras en tout point que ce que je t'aurai dit.

PIERRE.

Je vous le jure.

ROMUALD.

Bien, écoute alors : Prends cette boîte... (*Il la lui donne.*) et lorsque tu auras fini, tu la remettras soit à M. Launay, soit à Jérôme ; tu diras qu'elle était soigneusement cachée dans une des embrasures de la cheminée, et que tu l'as trouvée en travaillant.

PIERRE.

Après...

ROMUALD.

C'est tout... Tu m'as bien entendu... pas autre chose, et si jamais, quoi qu'il puisse arriver, on venait à savoir ce qui s'est passé entre nous... je te l'ai dit, j'ai de quoi te perdre... et je te perdrais...

PIERRE.

Ne craignez rien.

ROMUALD.

Et maintenant, tiens, comme toute peine mérite un salaire, voilà pour toi.

PIERRE, à part.

Diable, voilà une bonne journée... je voudrais bien en avoir toujours de pareilles... et pour si peu de chose encore.

ROMUALD.

On vient .. vite... laisse-moi, va-t'en.

PIERRE.

Oui, monsieur Romuald. (*Il reprend vite son auge et rentre dans la chambre ; à peine est-il disparu que Jérôme rentre en scène.*)

SCÈNE XIV.

ROMUALD, JÉRÔME.

JÉRÔME, apercevant Romuald.

Eh quoi, vous êtes seul, monsieur Romuald ?... Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ? je me serais empressé...

ROMUALD.

Je vous remercie, monsieur Jérôme ; j'aurais

été fâché qu'on vous dérangerait... Croyez-vous que M. Launay tarde beaucoup à rentrer ?

JÉRÔME.

Il n'y a pas très longtemps qu'il est sorti... et je ne saurais vous dire !...

ROMUALD.

J'avais absolument besoin de lui parler ; cependant... enfin n'importe, je reviendrai ; car j'ai quelques malades à voir.

JÉRÔME.

Et Dieu sait que vous ne les négligez pas !... Aussi on vous estime, on vous aime dans le pays.

ROMUALD.

C'est ma plus douce récompense ! .. Je ne pourrai revenir que ce soir et même un peu tard.

JÉRÔME.

M. Launay, vous le savez, aime à veiller ; il est enchanté lorsqu'on vient lui faire compagnie.

ROMUALD.

Eh bien, voilà qui est entendu. (*Il reprend son chapeau.*) Monsieur Jérôme, faites-moi donc sortir par le jardin, en même temps je prendrai la clé ; de sorte qu'en revenant ce soir je n'aurai que la rue à traverser... et en deux pas je serai ici.

JÉRÔME.

C'est cela... c'est ainsi que M. de Saint-Valry vient presque tous les soirs... et cela m'arrange d'autant mieux que je suis un peu dormeur de mon naturel, et que par ce moyen je me trouverai exempt de veiller. Venez, monsieur Romuald.

ROMUALD, à part.

Advienne que pourra ; pour réussir c'était le seul moyen.

(*Ils sortent par le jardin. A peine sont-ils éloignés que Thérèse et Marie entrent par la porte du milieu.*)

SCÈNE XV.

MARIE, THÉRÈSE.

MARIE.

Rassure-toi, ma bonne Thérèse... retourne plus tranquille auprès de ta mère... Si Mathurin tombe au sort... je parlerai à mon père ; tu sais combien il est bon, et j'en suis sûre... il s'arrangera de manière à ce qu'il ne parte pas.

THÉRÈSE.

Oh ! mam'selle Marie... si jamais je peux vous être bonne à quelque chose... croyez que mon cœur... ma reconnaissance...

MARIE, lui tendant la main.

Je te remercie, Thérèse.

THÉRÈSE.

Bien le bonjour, mam'selle Marie...

MARIE.

Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE, à part.

Courons vite dire ça à Mathurin... Oh ! le pauvre garçon, comme il sera content ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

MARIE, seule.

Il est si doux de faire des heureux ; pourquoi, lorsqu'on le peut, n'en pas toujours saisir l'occasion ! .. *(Elle ôte son chapeau.)* J'ai chaud... Je suis un peu fatiguée... *(Elle s'assied.)* En attendant le retour de mon père, achevons cette broderie... *(Elle la prend sur une table, et se met à broder tout en parlant.)* Que cette fête d'hier était belle !... qu'il y avait de monde !... Je n'ai pas manqué une seule contredanse... *(Elle cesse de broder.)* Pourquoi donc monsieur Arthur de Saint-Valry, dont le père est intimement lié avec le mien... lui qui vient presque tous les jours ici... lui ordinairement si empressé, si galant avec moi... pourquoi ne m'a-t-il pas invitée une seule fois ?... C'est très mal... Je lui en veux beaucoup ! je le boudrai... *(Elle remet à broder. — Arthur paraît sur le seuil de la porte.)*

SCÈNE XVII.

ARTHUR, MARIE.

ARTHUR.

Pardon, mademoiselle...

MARIE, à part.

C'est lui !... *(Elle se lève, jette sa broderie, et salue.)* Monsieur...

ARTHUR.

Je n'ai pu résister, mademoiselle, à l'inquiétude qui m'agitait... Hier, à cette soirée où nous nous sommes trouvés ensemble, vous êtes partie de si bonne heure que j'ai craint qu'une subite indisposition n'en fût la cause... Monsieur Launay est sorti depuis longtemps déjà, m'a-t-on dit... Me voilà presque rassuré sur son compte ; mais vous, mademoiselle...

MARIE.

Je vous remercie, monsieur... J'ai craint pour mon père le trop de fatigue... vous savez que sa santé est chancelante ; c'est pour cela que j'ai voulu me retirer de bonne heure.

ARTHUR.

Je suis bien aise que mes appréhensions ne soient pas fondées... Mais lorsque je suis entré, mademoiselle... vous étiez occupée... je serais désolé de vous déranger... et malgré tout le plaisir que j'éprouve à vous voir, je préférerais me retirer plutôt que d'être importun.

MARIE.

Vous savez bien, monsieur Arthur, que vous ne serez jamais importun... *(Arthur s'assied.)* Depuis ces trois mois que vous êtes de retour de Paris, il vous a été facile de juger avec quel plaisir nous vous avons toujours accueilli ; il ne doit, je pense, à cet égard, vous rester aucun doute...

ARTHUR.

C'est vrai, mademoiselle ; mais voulez-vous me permettre de vous dire ma pensée tout entière ?

MARIE.

Je vous en prie, monsieur...

ARTHUR.

Eh bien, j'ai peur de ne devoir qu'à la politesse... aux convenances sociales, cet accueil qu'il me serait si doux de regarder comme une préférence accordée aux souvenirs de notre premier âge... Avant que mon père ne m'envoyât à Paris pour y achever mon éducation, nous étions presque un frère et une sœur... Huit années se sont écoulées, et cependant, malgré ces habitudes, ces idées nouvelles que donnent l'âge et l'absence... en vous revoyant, j'ai retrouvé dans mon cœur toutes ces premières impressions... *(Mouvement de Marie.)* Mais, hélas ! je crains bien, mademoiselle, d'être le seul à m'en souvenir encore !...

MARIE.

Non, monsieur ; et mon père vous dira que ces premiers souvenirs que vous invoquez ont rempli plus d'une fois nos douces causeries... Il vous dira que bien des fois votre nom est venu se mêler aux regrets et aux larmes que nous donnions à ma pauvre mère... Et tous les vœux que nous formions alors, comme aujourd'hui, n'avaient qu'un seul but, votre bonheur !...

ARTHUR.

● Mon bonheur !...

MARIE.

Mais revenons à cette fête... Le bal s'est-il prolongé bien avant dans la nuit ?

ARTHUR.

Je l'ignore, mademoiselle ; je me suis retiré presque aussitôt que vous...

MARIE.

Vous ne paraissiez pas vous y plaire beaucoup, vous étiez d'une tristesse...

ARTHUR.

Oh ! non ; dites plutôt qu'au sein de ce bruyant chaos je m'étais isolé pour être tout entier au bonheur qui me captivait... car au milieu de ce bruit... de ce monde... de ces salons étincelants de lumières, où la foule se heurtait, se croisait... parmi cet essaim de jeunes femmes et gracieuses et belles... il y en avait une, la plus belle de toutes, que mes regards cherchaient et suivaient partout sans pouvoir la quitter... Au froissement de sa robe... aux doux accents de sa voix... mon cœur palpitait agité... mais elle, tout à la folle joie, toute au prestige qui l'entraînait, elle n'a pas compris ce mystère de l'âme... elle ne s'est pas aperçue que, détaché de sa ceinture... son bouquet en tombant fut ramassé par moi. *(Il montre à Marie son bouquet de bal qu'il tenait caché dans sa poitrine.)*

MARIE.

Ciel ! le mien... *(Elle reprend son bouquet.)*

ARTHUR.

Oui, le vôtre... Mais bientôt, hélas ! vous vous

êtes éloignée, et, avec vous, le charme qui me retenait. Alors j'ai fui du bal... mais pour ne songer qu'à vous... à vous seule... et lorsque le lendemain je vous revois, quand le hasard me place seul à vos côtés... c'est en tremblant que j'ose vous dire : Marie, je vous aime !...

MARIE, tressaillant.

Grand Dieu !... (Elle fait un mouvement pour s'éloigner. Arthur la retient doucement par la main.)

ARTHUR.

Oh ! par grâce !... ne me fuyez pas, laissez-moi vous dire encore que ma joie la plus chère, mon bonheur le plus grand, seraient de vous consacrer ma vie !... Par pitié, Marie, ne repoussez pas mes vœux... avant que mon père ne connaisse ce sentiment saint et sacré... avant qu'il ne vienne le révéler au vôtre, en lui demandant la main de sa fille bien-aimée... oh ! laissez-moi croire qu'un refus ne sortira pas de votre bouche... Vous êtes émue... vous tremblez... Marie... Marie... un mot, rien qu'un mot... Vous vous taisez... ah ! si vous craignez de répondre... si votre cœur me permet d'espérer seulement... Marie, ce bouquet que vous m'avez repris... il parlera pour vous... Je vous en conjure... rendez-le-moi... oh ! rendez-le-moi !...

MARIE, après une légère hésitation.

Ce bouquet... (Elle baisse les yeux et donne en tremblant le bouquet à Arthur.) Le voilà... (Elle s'enfuit.)

SCÈNE XVIII.

ARTHUR, seul.

(Dans la plus grande joie.) Marie... Marie !... Elle s'enfuit... Mais ce bouquet... elle me l'a rendu... (Il le couvre de baisers.) O bonheur !... je suis aimé... Ne perdons pas un instant, courons trouver mon père... Je suis aimé, je suis aimé !... (Il sort.)

SCÈNE XIX.

JÉRÔME, PIERRE. Ils sortent ensemble de la chambre.

JÉRÔME, tenant un petit coffret.

Ce n'est pas trop mal arrangé... Et tu dis donc que tu as trouvé ce coffret dans un des côtés de la cheminée ?

PIERRE.

Oui, monsieur Jérôme, au premier coup de marteau, il s'est fait un trou où j'ai trouvé ça... C'est pas lourd, toujours...

JÉRÔME.

Non, ma foi... (Il le pose sur la table.)

PIERRE, à part.

Vlà ma commission faite... le reste ne me regarde plus, partons... (Haut.) Bien le bonjour, monsieur Jérôme... je m'en vas...

LA NUIT DU MEURTRE.

JÉRÔME.

Attends, j'y songe, il y a encore quelque chose à faire à la grille du jardin... autant en finir aujourd'hui, viens avec moi...

PIERRE.

Volontiers, monsieur Jérôme.

(Ils entrent dans le jardin. A peine sont-ils sortis, que par la porte du milieu rentrent Launay et Marie.)

SCÈNE XX.

MARIE, LAUNAY, puis JÉRÔME.

LAUNAY.

Tu dis, Marie, que tes protégés ?...

MARIE, passant son bras autour du cou de son père.

Ah ! mon père ! lorsqu'ils ont su ce que vous faisiez pour eux... leur joie a été si vive que vous en auriez été touché... Les larmes suffoquaient tellement ce pauvre Jacques et sa femme qu'ils ne pouvaient trouver une parole... Et leurs petits enfants !... ils étaient groupés autour de moi... ils me baisaient les mains en pleurant... ils bénissaient votre nom !... oh ! c'était bien touchant, mon père !... Ils doivent tous venir demain pour vous remercier, pour vous témoigner leur reconnaissance !...

LAUNAY.

Ainsi, te voilà bien contente ?

MARIE.

Oh ! oui, mon père... oui. (Elle saute au cou de son père et l'embrasse avec effusion.)

LAUNAY, cherchant à se dégager.

Laisse donc, Marie, laisse donc...

MARIE.

Je suis si heureuse !

LAUNAY.

C'est très bien, mais ce n'est pas une raison pour m'étouffer !...

MARIE, en posant le chapeau de son père sur la table, aperçoit le coffret.

Mon père... voyez donc... qu'est-ce que cela ?... (Elle le prend et l'apporte à son père.)

LAUNAY.

Je ne sais...

JÉRÔME, à la cantonade.

Demain, de bonne heure, entends-tu, Pierre ?

PIERRE, dans la coulisse et de loin.

Oui, monsieur Jérôme...

JÉRÔME.

Tire donc la porte de la grille... là, c'est ça... à demain... (Il se retourne et aperçoit Launay et Marie.)

MARIE.

Jérôme pourra nous dire ce que c'est, sans doute...

JÉRÔME.

Plait-il, mademoiselle ?...

LAUNAY.

Sais-tu d'où vient ce petit coffret et qui l'a placé là ?...

JÉRÔME.

C'est moi, monsieur... Pierre le maçon l'a trouvé en travaillant à la cheminée de la chambre verte...

LAUNAY.

Ah!...

MARIE, cherchant à l'ouvrir.

Impossible... (Elle le secoue à son oreille.) Il y a pour sûr quelque chose dedans... Comment faire pour l'ouvrir?...

LAUNAY, le lui prenant des mains.

Donne... (Il prend un couteau qui se trouve sur la table et fait sauter la serrure; des papiers tombent à terre, Marie s'empresse de les ramasser et les donne à son père.)

MARIE.

Des lettres... ce n'est que cela... J'espérais tout autre chose...

LAUNAY, à part, et troublé.

(Il ouvre avec empressement une des lettres.) Cette écriture... (Il laisse échapper un cri de surprise.) Grand Dieu!...

MARIE s'approche vivement.

Qu'avez-vous, mon père?... qu'avez-vous?...

LAUNAY, se remettant tout à coup.

Moi... rien, rien... Marie, Jérôme... laissez-moi... sortez... je veux être seul...

MARIE.

Mais...

LAUNAY.

Laissez-moi, vous dis-je... allez... allez...

JÉRÔME, bas à Marie.

Ne l'irritez pas, mademoiselle... venez... venez... (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XXI.

LAUNAY, seul, puis JÉRÔME.

(Pendant cette scène, la nuit doit venir progressivement.)

LAUNAY.

C'est horrible!... (Parcourant une lettre.) Infamie!... La malheureuse!... le remords l'a tuée!... Et lui, lui!.. de Saint-Valry!.. Mais cette enfant, Marie! Faut-il aussi que mon amour pour elle soit brisé dans mon cœur?... Faut-il que le père, comme l'époux, perde ses saintes illusions!.. Ah! mon Dieu!.. mon Dieu!.. Mais ai-je bien lu? (Reprenant les lettres et les parcourant l'une après l'autre. Lisant.) « Comme vous, Élisabeth, je souffre, et connais » le remords... Reprenez-vous à la vie; vivez pour » moi, pour votre enfant... Depuis deux ans, depuis le jour où je vous vis pour la première fois... » (Il cherche la date de la lettre.) 7 juillet 1775!.. » Le ciel soit loué!.. (Pleurant.) Ma fille!.. ma fille!.. un rayon me luit encore au fond de cet abîme de désespoir!.. C'est affreux!.. Cette femme a combattu, et le remords l'a emportée... Dieu l'a

jugée!... mais lui, lui!.. depuis qu'elle est morte, chaque jour il est venu; il m'a vu agenouillé près de son tombeau... Il m'a laissé mon culte et des regrets que je croyais saints!.. Je me suis consumé dans les tortures de mon ame... et il ne s'est pas jeté à mes pieds, le visage contre terre!... et il ne m'a pas dit : Je suis un sacrilège!.. Oh! c'est à le tuer! c'est à le tuer!.. Élisabeth! Élisabeth!.. était-ce pour me révéler cet horrible mystère que, pendant les transports de ton agonie et à travers ton délire, tu étendais vers moi tes mains tremblantes et me regardais avec ton oeil égaré!.. Oh! si tu m'avais tout dit, à ce moment suprême... je t'aurais pardonné, et je souffrirais moins!.. (Après une pause.) Saint-Valry! Saint-Valry!.. Il me faut tout ton sang... il me faut ta vie... Je n'attendrai pas une heure, pas une minute!.. Il fait nuit!.. nous nous battons de plus près!.. (Désignant une armoire, il l'ouvre et prend deux épées.) Et ma fille, ma pauvre Marie! sans la revoir!.. oui... je n'en aurais pas la force!.. Mais qui donc veillerait sur elle, si le sort venait à me trahir... La mort a si bien moissonné dans ma famille que nul n'est resté debout!.. (Après une légère pause.) Romuald! (Il cache ses épées puis il sonne; Jérôme entre.) De la lumière, Jérôme...

JÉRÔME.

À l'instant, monsieur... (Il sort.)

LAUNAY, à lui-même.

Oui, Romuald; je ne saurais mieux choisir...

JÉRÔME, rentrant avec de la lumière.

Voici, monsieur Launay...

LAUNAY.

Je te remercie... Que fait ma fille?...

JÉRÔME.

Elle est rentrée dans son appartement...

LAUNAY.

C'est bien; tu peux te retirer aussi, je n'ai besoin de rien ce soir.

JÉRÔME, en sortant.

J'obéis, monsieur... (A part.) Il me paraît plus calme... Allons tranquilliser mademoiselle Marie.

SCÈNE XXII.

LAUNAY, seul.

(Il écrit rapidement et tout en parlant.)

Romuald... je te confie mon enfant... Si je ne dois plus la revoir... si l'amitié n'est pas un vain mot pour tous, sois fidèle aux dernières volontés d'un père. (Il continue à écrire en silence... La porte du jardin s'ouvre et Saint-Valry paraît; il entre sans être entendu de Launay... il descend la scène.)

SAINT-VALRY.

Launay... (A part.) Que fait-il donc?.. (Prochant.) Launay...

LAUNAY, se levant vivement.

Vous... c'est vous, monsieur ?

SAINT-VALRY, avec étonnement.

Qu'avez-vous ?

LAUNAY, se calmant tout à coup et s'asseyant.

Attendez... je n'ai plus qu'à signer...

SAINT-VALRY.

Quoi donc ?...

LAUNAY.

Mon testament...

SAINT-VALRY, dont l'étonnement augmente.

Votre testament !... et pourquoi ?...

LAUNAY, se levant.

Parce qu'il est un homme que, tout à l'heure, je tuerai ou qui me tuera. Et cet homme c'est vous !...

SAINT-VALRY

Moi ?...

LAUNAY, le prenant par le bras et le courbant sur les lettres, qu'il lui fait regarder.

Regardez !... regardez donc !... (Tous deux s'éloignent l'un de l'autre et se regardent en silence.)

(Avec une expression profonde.) Deux amis !... (Prenant les épées.) Ceci, maintenant !...

SAINT-VALRY.

Oh ! jamais, monsieur !

LAUNAY.

Bien !... une trahison infâme, mon honneur foulé aux pieds, et puis... la peur !... Si nous avions des témoins, je vous souffletterais du plat de mon épée... mais ceci doit se passer entre nous !... nous emporterons le secret dans la tombe... Venez !...

SAINT-VALRY.

Monsieur Launay, tout droit vous est acquis... Je suis le coupable, vous êtes le juge ; vous voyez bien qu'il n'y a pas de combat possible entre nous !... Laissez-moi m'éloigner, vous dire un éternel adieu... Je voulais quitter la Bretagne, votre présence me livrait au remords... J'ai souffert plus que vous... Quand votre main pressait la mienne, je frémissais, comme le criminel sous le fer brûlant qui le stigmatise !

LAUNAY.

Voilà donc la vieillesse que tu nous as faite !... Pour toi, un infâme mensonge sous les dehors de la sainte amitié... Pour moi, un regard de honte sur le passé, un regard de désespoir sur les derniers jours qui me restent !... Ah ! monsieur de Saint-Valry, qui nous aurait dit qu'à l'âge où nous sommes nous aurions à vider une querelle de mari trompé, comme à vos beaux jours de Paris et de Versailles ?... Mais il y a au fond de ceci mon honneur d'abord, et puis, monsieur, ces misérables apparences dont vous m'avez entouré... Il y a une sainte illusion flétrie, trainée dans la boue !... Il y a un tombeau devant lequel vous avez passé avec moi... C'est pour cela surtout que je vous hais, que je veux essayer de vous tuer !... Allons !

SAINT-VALRY.

Et votre fille, monsieur ?

LAUNAY.

Je te défends de prononcer son nom !... Prends cette épée.

SAINT-VALRY.

Je ne fus jamais un lâche... Jamais un adversaire ne m'a dit impunément : Venez... Déjà ma main a plus d'une fois frappé à mort... mais avec vous, monsieur... jamais ! Le remords vous a trop vengé, déjà... S'il vous faut du sang à tout prix, voilà ma poitrine... frappez... Mais avec vous... jamais, vous dis-je... Je ne me battrais pas.

LAUNAY.

Ainsi tu as fait l'outrage et tu refuses la réparation... misérable !

SAINT-VALRY.

Laissez-moi m'éloigner.

LAUNAY.

Et en partant tu me laisseras le désespoir... Tu ne vois donc pas que ma raison s'égare... Tu te battras !

SAINT-VALRY.

Jamais ! (Il ouvre la porte du jardin, Launay le retient.)

LAUNAY.

Jamais !... eh bien, meurs donc ! (Il le frappe.)

SAINT-VALRY, en tombant.

Ah ! que Dieu vous pardonne !

LAUNAY, pâle et défait, se jetant sur le corps de Saint-Valry, et d'une voix étouffée.

Saint-Valry ! Saint-Valry !... (La porte du jardin s'est ouverte, et Romuald, les bras croisés, paraît sur le seuil.)

ROMUALD.

Et il ne s'est pas défendu !

LAUNAY, épouvanté.

Romuald !... Ah ! secourez-le, secourez-le ! (Ils se regardent un instant en silence.)

ROMUALD, se penchant sur le corps de Saint-Valry et posant sa main sur son cœur.

Mort !

LAUNAY, d'une voix étouffée.

Mort !... Il m'avait déshonoré... ma raison s'est perdue... Ah ! Romuald, que n'êtes-vous venu quelques instans plus tôt ! (Il va vers la table, prend la lettre qu'il a écrite à Romuald, et la lui donne.) Prenez... A vous, Romuald... à vous la tutelle de mon enfant... car, moi aussi, je dois mourir maintenant. (Il veut se frapper de son épée, Romuald la lui arrache.)

ROMUALD.

Arrêtez... votre crime ne sera pas effacé par votre mort... le déshonneur retombera toujours sur votre fille.

LAUNAY, troublé.

C'est vrai... O mon Dieu !... Eh bien, que faire ?

ROMUALD.

Attendez. (Il souffle la bougie.)

LAUNAY.

Que voulez-vous ?

ROMUALD.

Vous sauver.

Comment ?
LAUNAY.
ROMUALD.
 Je vous le dirai... Aidez-moi... enlevons ce cadavre.
LAUNAY.
 Moi ! oh ! non... j'ai peur, Romuald.

ROMUALD.
 Il le faut... silence !.. (Il le prend par la main et l'attire du côté du cadavre, en le lui désignant du doigt. Launay, tremblant d'émotion, peut à peine se soutenir. Arrivé près du cadavre, il tombe à genoux.)
 (Le rideau baisse.)

ACTE SECOND.

Un salon. Portes au fond. Portes latérales. — Pour ameublement, des fauteuils, un canapé, des chaises, une table et une bibliothèque.

La scène se passe dans la maison de Launay.

SCÈNE I.

MARIE, JÉRÔME.

MARIE, à Jérôme, qui regarde au dehors, et qui referme aussitôt la porte.

Sommes-nous bien seuls, mon bon Jérôme ?

JÉRÔME.

Oui, mademoiselle Marie.

MARIE.

Et mon père ?

JÉRÔME, lui indiquant la porte de gauche.

Il est là-bas... dans sa chambre, au bout de la grande galerie, avec les principaux électeurs de la bourgade. Mais voyons, mademoiselle, qu'avez-vous à me dire ?

MARIE, fondant en larmes et se laissant tomber sur un siège.

Oh ! Jérôme, je suis bien malheureuse !

JÉRÔME.

Vous pleurez ! au nom du ciel, expliquez-vous ?

MARIE.

Mon Dieu ! donnez-moi la force... Je n'oserai jamais.

JÉRÔME.

Doutez-vous de moi, mademoiselle Marie ?

MARIE, lui serrant la main.

Oh ! non, non.

JÉRÔME.

Je vous en conjure, parlez... Voyez, mademoiselle, je tremble d'inquiétude.

MARIE.

Bon Jérôme ! (Se remettant par degrés.) Il le faut d'ailleurs... Viens, assieds-toi là. (Jérôme s'assied sur un fauteuil à côté de Marie.) Il y a dix-huit mois environ, lorsque mon père, pour rétablir sa santé affaiblie, partit avec M. Romuald pour parcourir la Suisse et l'Italie, tu sais que malgré mes instantes prières il ne voulut pas m'emmener avec lui, et qu'il me confia aux soins de ma tante, qui était venue s'installer ici. A cette époque, nous étions intimement liés avec ce pauvre M. de Saint-Valry,

qu'on trouva assassiné à deux pas de sa maison, sur le chemin de Nantes, sans que depuis les recherches qui ont été faites aient abouti à quelque résultat. Tout aux devoirs et aux chagrins que lui causait la mort de son père... M. Arthur de Saint-Valry, qui d'ordinaire nous visitait souvent... fut plusieurs semaines sans revenir... Un jour il se présenta, bien triste, bien désolé... Il tenait une lettre à la main... c'était mon père qui la lui avait écrite... Après qu'on m'eut fait sortir, ils eurent ensemble un entretien qui, je l'ai su depuis, avait pour but de prévenir M. Arthur que toutes relations devaient cesser entre eux, l'entrée de notre maison lui étant interdite. Vainement M. Arthur voulut-il savoir pourquoi on le chassait ainsi, il fut contraint de se retirer, sans que même aujourd'hui encore il puisse en soupçonner le motif... Quelques jours après, mon père s'était éloigné. Ma tante avait reçu toutes ses instructions ; elle avait juré de bien veiller sur moi... Mais, hélas ! Jérôme, M. Arthur et moi nous nous aimions !... Malgré la défense de mon père, je n'eus pas le courage de résister au désespoir, aux larmes de celui que j'aimais... et chaque jour à l'insu de ma tante... qui, vieille et infirme, ne pouvait sans cesse m'accompagner... je revis celui que je devais fuir... Dieu m'a cruellement punie, Jérôme... car le désespoir et la honte suivirent de près cette première faute, et si je ne suis pas morte, c'est que dans mon déshonneur un devoir saint et sacré me condamnait à vivre pour l'enfant que Dieu m'avait donné !

JÉRÔME.

Ciel ! qu'avez-vous dit ?

MARIE.

La vérité !... Dans mon affreuse situation... craignant l'inflexibilité de ma tante... tremblant qu'elle n'instruisit mon père... c'est à Thérèse... c'est à ta nièce que j'eus recours... Elle eut pitié de mon infortune, et, grâce à elle, j'ai pu cacher ma faute à tous les yeux... Cet enfant, auquel j'ai donné le jour, je le lui ai confié ; c'est elle qui le cacha et le fit élever dans une ferme isolée.

JÉRÔME.

Bien, bien.

MARIE.

Arthur, toujours bon, toujours généreux, ne demandait au ciel qu'une seule grâce, le retour de mon père, qu'il espère fléchir... Car, vois-tu, Jérôme, il m'aime plus que jamais, et il ne sera heureux que le jour où il pourra me conduire à l'autel pour me donner son nom.

JÉRÔME.

A la bonne heure.

MARIE.

Dans cette triste situation, moi aussi, j'en étais venue à désirer le retour de mon père; car j'espérais, comme Arthur, qu'il se laisserait fléchir... Hier, enfin, il est arrivé... et juge de la fatalité qui me poursuit! pour terminer des affaires de la plus haute importance et recueillir la succession de son père, Arthur est parti depuis huit jours pour Paris.

JÉRÔME.

Malheur!

MARIE.

Ce matin, aux premiers rayons du jour, j'entends frapper doucement à la porte de ma chambre, du côté du jardin. Je reconnais la voix de Thérèse... je me lève, j'ouvre... Pâle et tremblante, elle entre... dans ses bras j'aperçois mon enfant... J'interroge Thérèse... et elle m'apprend alors que la nourrice de mon fils vient d'expirer subitement... et que ne sachant quel parti prendre... à tout hasard, elle me l'apportait, jusqu'au moment où nous aurions décidé ce qu'il nous restait à faire.

JÉRÔME.

Et quoi! il est là... dans cette chambre?

MARIE.

Oui, Jérôme, et juge de mon inquiétude... Si d'un instant à l'autre mon père venait à entrer là... s'il le voyait... Vainement Thérèse, qui est là près de mon fils, m'a-t-elle, dans son dévouement pour moi, autorisée à dire que cet enfant était le sien... tu comprends que je ne puis accepter... Et d'ailleurs je me trahirais, je n'oserais pas... Alors, j'ai pensé à toi, mon bon Jérôme... Je me suis dit: Nous sommes là deux pauvres femmes ne sachant que faire, que résoudre; il nous viendra en aide... Je t'ai appelé, je t'ai confié le secret de mon honneur et de ma vie, et je te demande en grâce d'avoir pitié de moi... car ma tête est perdue, et si tu m'abandonnes... Jérôme, je crois que je deviendrai folle... je crois que je vais mourir!

JÉRÔME.

Remettez-vous, mademoiselle Marie. Craignez d'éveiller le soupçon dans le cœur de votre père... Il faut gagner un peu de temps, attendre que M. Arthur soit revenu... alors, nous nous concerterons ensemble sur le moyen le plus efficace... Vous avez en moi, mademoiselle, je vous le répète, un ami... bien dévoué. Je vous ai vue naître, je ne veux pas vous voir devenir folle... ni mourir de désespoir!... Allons, allons, un peu de courage!...

Soyez tranquille, j'aurai soin de votre enfant comme j'ai eu soin de vous quand vous étiez toute petite.

MARIE, avec amertume.

Ah! Jérôme... à côté des remords qui suivirent ma faute, j'éprouve un châtement bien cruel... Je suis mère et je ne puis avouer mon enfant!

JÉRÔME.

Allons, allons, plus de ces idées-là... M. Launay vous aime de toute l'affection d'un père... il se laissera toucher, vous dis-je... (Bruit dans la coulisse.) Le voici.

MARIE, avec effroi.

Mon père!...

JÉRÔME.

Calmez-vous, essuyez vite ces larmes que je vois dans vos yeux... Si vous n'avez pas plus de force que cela, tout est perdu, et je ne réponds de rien!... Je vais m'occuper de votre enfant.

(Marie se remet par degré. Jérôme sort. Marie rentre chez elle Launay entre avec les électeurs.)

SCÈNE II.

LAUNAY, JACQUES, CULTIVATEURS, FERMIERS, ELECTEURS.

LAUNAY, aux électeurs.

Je vous remercie, messieurs, d'une démarche qui m'honore... Veuillez faire agréer à tous les électeurs qui vous ont envoyés, mes sentimens de reconnaissance... Je regrette que ma santé ne me permette pas d'accepter cette noble mission... cette dignité populaire dont vous voulez m'investir... c'est un trop lourd fardeau pour mes faibles forces. Pour bien accomplir sa tâche, le député doit faire pour ainsi dire un travail assidu de ses nuits; de ses jours une lutte continuelle... A chaque instant sur la brèche... debout au milieu des feux croisés du pouvoir... il doit défendre contre tous les empiétemens les intérêts du peuple, et faire respecter la dignité du pays. Dans la plus grande abnégation de soi-même et des siens... il doit encore, pour la prospérité de sa mère-patrie, être comme un laboureur à la charrue... creuser sans cesse des sillons... mourir s'il le faut à la peine... et ne jamais oublier que la semence de la liberté, comme le blé de la terre, doit toujours par ses soins donner au peuple une large moisson!... C'est à regret que je refuse... mais ma conscience me l'ordonne, c'est une résolution irrévocable... Mais si mon opinion peut être de quelque poids pour vous... ces suffrages que vous m'offrez, croyez-moi, reportez-les sur Romuald, voilà l'homme qu'il vous faut choisir! Adieu, messieurs... adieu...

(Launay, après avoir accompagné les électeurs, est venu s'asseoir triste et rêveur sur le devant de la scène.)

MARIE, qui est entrée et qui a entendu les derniers mots de Launay, à part.

Cet honneur, dont il est si jaloux, je l'ai souillé, moi... et quand il saura...

SCÈNE III.

LAUNAY, MARIE.

LAUNAY, à part.

Oh ! oui, je devais refuser !... A moi... un tel honneur !... à moi... dont la main est rouge encore du sang que j'ai versé... car il ne s'est pas défendu, ce sont les paroles de Romuald... et sans cesse ma conscience me les répète ces formidables paroles... Il ne s'est pas défendu !... (Sa tête retombe sur sa poitrine.)

MARIE, à part.

Après dix-huit mois d'absence, je revois mon père... et j'hésite à m'élancer dans ses bras... La honte me cloue à cette place, immobile et glacée...

LAUNAY, à part.

La présence de ma fille sera peut-être un baume salutaire à ce mal qui me déchire...

MARIE, à part.

Comment l'aborder... Je frémis... j'ai peur !...

LAUNAY, à part.

Si j'allais parler dans un de ces momens où ma tête s'égaré... Oh ! si ma fille allait surprendre ce secret affreux !...

MARIE, à part, en le considérant.

Cet abattement... cette tristesse... (Faisant un pas pour aller à son père, et reculant aussitôt.) Je n'ose...

LAUNAY, dont la physionomie exprime une vive agitation, se lève tout d'un coup; il se retourne si brusquement qu'il se trouve face à face avec Marie; en exécutant ce mouvement, il a dit d'une voix forte et émue :

Allons... Ma fille !... (Il s'arrête et considère Marie.)

MARIE, en entendant l'exclamation violente de son père, est tombée à genoux en tremblant d'effroi et en laissant échapper ce cri :

Mon père !...

(Ils se regardent un instant en silence tous les deux.

La figure de Launay doit exprimer à la fois la terreur et la surprise de voir sa fille qu'il ne savait pas là... celle de Marie la crainte de voir sa faute connue de son père.)

LAUNAY, à part.

Aurait-elle entendu ?...

MARIE, de même.

Soupçonnerait-il ?

LAUNAY.

Marie, pourquoi cet effroi ?...

MARIE.

Mon père, pourquoi cette colère ?...

LAUNAY.

De la colère; mais non, mes bras te sont ouverts... viens donc.

MARIE.

Mon père !... (Elle s'élance dans les bras de son père qu'elle embrasse.)

LAUNAY.

Mon enfant !... (A part.) Elle ne sait rien...

MARIE, de même.

Il m'aime toujours !...

LAUNAY.

Chère Marie... tu hésitais à venir à moi... et c'est à peine, en arrivant hier, si j'ai pu te presser sur mon cœur... Oh ! laisse-moi me dédommager... (Il l'embrasse tendrement.) Qu'as-tu donc ?.. Pourquoi cette pâleur... souffres-tu ?..

MARIE, s'efforçant d'être joyeuse.

Non, mon père... je suis bien heureuse de vous revoir !

LAUNAY.

Ah ! je devine... tu es fâchée contre moi, sans doute... tu me boudes d'avoir été si long-temps séparé de toi... mais ton souvenir ne m'as pas quitté... je pensais sans cesse à ma fille chérie... Elle me manquait... et si je suis de retour... c'est pour toi... pour toi seule...

MARIE.

Vous êtes si bon !

LAUNAY.

Si j'ai été si long-temps absent, sais-tu pour quoi ?... oh ! je puis te le dire à présent que le danger est passé... j'ai été frappé par une maladie longue et cruelle.

MARIE.

Grand Dieu !

LAUNAY.

Je n'ai pas voulu t'affliger, j'avais défendu qu'on t'écrivît... Je connais la bonté de ton âme, l'affection que tu me portes est profonde... je voulais t'épargner l'agonie de ton père... Grâce aux soins généreux et dévoués de Romuald... j'ai pu te revoir, t'embrasser encore... aussi y a-t-il là pour lui (Il met la main sur son cœur.) une reconnaissance que rien ne saurait affaiblir.

MARIE.

Vous avez raison, mon père, la mienne aussi lui est à jamais acquise.

LAUNAY.

Bien, ma fille... je suis heureux de t'entendre parler ainsi. Désormais, si j'avais à m'éloigner encore, je ne veux plus avoir à trembler pour toi... Quand ma dernière heure sera venue, je veux mourir tranquille sur la destinée de ma fille bien aimée... je veux enfin, Marie, te donner un époux..

MARIE.

Juste ciel !...

LAUNAY.

Je te dirai à ce sujet quelles sont mes idées... qui j'ai choisi... car mon choix est fait...

MARIE.

Quoi, mon père !... sans avoir consulté mon cœur ?

LAUNAY.

Rassure-toi, toutes tes craintes s'évanouiront... tu m'approuveras... j'en suis sûr... Jamais, d'ailleurs... je ne voudrais te contraindre.

MARIE.

Oh! non, n'est-ce pas, mon père?... jamais... Je me rappelle que vous m'avez dit encore qu'autrefois on avait voulu vous marier contre votre gré . et, bien que celle à qui l'on vous destinait fût riche et belle... vous n'avez pas voulu consentir... vous avez résisté... parce que votre cœur était à une autre... parce qu'enfin vous aimiez ma mère...

LAUNAY, tressaillant.

Ta mère!..

MARIE.

Et vous avez bien fait pour votre bonheur, car ma mère était douce et bonne, et son amour...

LAUNAY.

Silence, Marie, silence... je le veux...

MARIE.

Eh quoi!

LAUNAY.

Je vous l'ordonne... Votre mère!.. (Se calmant tout à coup et à part.) Ah! qu'allais-je dire? Insensé!.. que ce secret me ronge le cœur, mais qu'il n'en sorte pas... Pauvre enfant... ah! je ne veux pas qu'elle ait à rougir au nom de sa mère! (Il prend son chapeau et va pour sortir... Marie le retient avec crainte et douceur.)

MARIE.

Mon père... vous me quittez... vous êtes fâché contre moi?... Oui, je conçois... Mon Dieu! si j'avais réfléchi... je ne vous eusse pas parlé de ma mère... (Launay tressaille... mais il se remet presque aussitôt.) J'ai réveillé trop brusquement votre douleur... Pardonnez-moi...

LAUNAY.

Oui, ma fille... je te pardonne... oui. (Il l'embrasse.)

MARIE.

Vous pleurez...

LAUNAY, sortant vivement.

Au revoir, Marie!... au revoir...

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Cette émotion... cette brusque colère... tout ce qu'il m'a dit... oh! mille idées confuses se croisent, se heurtent dans ma tête... Arthur... oh! reviens vite... viens m'enlever à mon inquiétude... viens m'arracher à mon effroi!...

SCÈNE V.

MARIE, ARTHUR.

ARTHUR entrant.

Marie! Marie!

MARIE, se retournant.

Arthur!...

ARTHUR.

Chère Marie!

MARIE.

Ah! puisqu'il t'a ramené, Dieu m'a prise en pitié...

ARTHUR.

J'arrive à l'instant; Jérôme m'a tout dit... le retour de ton père... ton inquiétude, ton désespoir... Avant tout, j'ai voulu te voir, m'entendre avec toi.

MARIE.

Mon Dieu! si mon père allait rentrer...

ARTHUR.

Rassure-toi, Jérôme veille pour nous.

MARIE.

Eh bien! mon ami... qu'avez-vous résolu?

ARTHUR.

Ce que m'inspire mon amour pour toi, pour notre enfant... tout essayer pour fléchir ton père...

MARIE.

Arthur, depuis son retour, les espérances que j'avais gardées s'évanouissent... Tant qu'il fut éloigné j'avais foi en sa bonté pour sa fille; maintenant, je n'ai sous les yeux que ma faute et sa colère... je n'oserais lui dire que, devant Dieu et sur l'honneur, Arthur de Saint-Valry est devenu mon époux!...

ARTHUR.

Ton époux, le père de ton enfant, Marie? n'est-ce pas là un double devoir dont la sainteté me fera passer à travers tous les obstacles?... Je réveillerai cette vieille amitié qui unissait ton père à mon malheureux père... il me verra suppliant et lui demandant le bonheur, le repos de ta vie, de la mienne... et je réussirai, Marie, je réussirai.

MARIE.

Dieu le veuille, Arthur!

ARTHUR, montrant une lettre qu'il tire de sa poche.

Je lui ai écrit à la hâte: je ne lui dis pas tout, Marie, mais je le prépare à l'aveu que je veux lui faire, aux prières que je veux lui adresser. Jérôme m'a dit que notre fils était près de toi... où est-il? que je le voie... que je l'embrasse...

MARIE.

Là... dans ma chambre. (Elle ouvre la porte; Arthur veut entrer, elle le retient.) Arrête, Arthur! il repose... Oh! ne l'éveille pas, ce pauvre petit ange... Il dort... et la mort peut-être plane sur lui...

ARTHUR.

Que dis-tu?

MARIE.

Je suis folle, mais de si étranges pressentiments viennent m'assaillir...

ARTHUR.

Calme-toi, je t'en conjure, calme-toi.

MARIE.

Oui, Arthur, oui.

ARTHUR.

Ton père est bon; mais ne redoutes-tu pas son

premier mouvement de violence... Notre enfant qui est là !.. et si, avant de m'avoir entendu, il venait à s'apercevoir...

MARIE.

Eh bien ! je le mettrais à ses pieds, et peut-être en le voyant aurait-il pitié de l'enfant et de la mère !.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JÉRÔME, puis THÉRÈSE.

JÉRÔME, accourant.

Vite, vite, monsieur Arthur, voici M. Launay et M. Romuald qui viennent.

MARIE.

Séparons-nous.

ARTHUR, à Jérôme.

Jérôme, prenez cette lettre... remettez-la à M. Launay, puis, venez me retrouver... venez me dire...

JÉRÔME.

Oui, comptez sur moi, donnez. (Il prend la lettre.) Pour ne pas les rencontrer, passez par le jardin.

MARIE.

Thérèse va le conduire.

ARTHUR.

C'est cela.

JÉRÔME.

Thérèse ! Thérèse !

THÉRÈSE, paraissant.

Mon oncle...

(Jérôme parle bas à Thérèse.)

ARTHUR.

Au revoir, Marie !

MARIE, à Arthur.

Quoi qu'il adienne, à toi pour toujours...

THÉRÈSE, à Arthur.

Venez, venez vite !

JÉRÔME, à Marie.

Allez, mamzelle, allez.

Marie rentre dans sa chambre ; Arthur et Thérèse sortent.)

SCÈNE VII.

JÉRÔME, seul.

Cette lettre, je ne la remettrai à M. Launay que lorsqu'il sera seul... Je ne sais pas, mais je commence à avoir d'étranges idées... Je n'aime pas beaucoup un médecin qui s'occupe de politique, et qui veut arriver à autre chose qu'à guérir des malades. (Il entre dans la chambre à droite. Launay entre en scène en donnant le bras à Romuald.)

SCÈNE VIII.

LAUNAY, ROMUALD.

LAUNAY.

Oui, Romuald, les orages de l'ame... ont amené l'abatement du corps... toutes mes forces s'en vont. (Il s'assied tristement.)

ROMUALD.

Eh quoi?... vous voilà encore retombé dans votre épuisante rêverie... Est-ce donc là ce que vous m'avez promis ?

LAUNAY.

Ah ! j'ai trop présumé de mes forces ; Romuald, j'ai eu tort de revenir ici.

ROMUALD.

Vous l'avez exigé...

LAUNAY.

Ah ! c'est horrible de se traîner à travers une existence décolorée... morne... odieuse !

ROMUALD.

Allons, du courage, songez à votre fille, Launay !

LAUNAY.

Oui, ma fille, je l'aime !... Et pourtant, c'est affreux ; mais, si grande que soit ma tendresse paternelle, elle ne peut combler l'abîme de ma vie... J'ai été frappé au cœur d'une blessure contre laquelle tout baume est impuissant, de même que votre art échouera contre ce malaise physique qui m'emporte... Serait-ce donc, mon Dieu, que toujours, et même pour la plus sainte cause, l'homicide doit être puni par le remords?... En vain m'avez-vous entraîné vers des pays lointains ; partout le sang versé reparaisait à mon imagination ; partout je pleurais amèrement les illusions sacrées qui tombèrent un jour pour me laisser voir l'adultère ; partout une terreur inquiète me montrait des juges qui me demandaient compte de celui que j'ai frappé !

ROMUALD.

Quel tribunal pourrait vous citer?... seul, je suis dépositaire de ce secret de sang et de mort... et vous ne doutez pas de moi, j'espère ?...

LAUNAY, lui serrant la main.

Moi... grand Dieu !...

ROMUALD.

Alors, pourquoi nourrir de si funestes inquiétudes... elles vous rongent... Tout ne s'est-il pas heureusement passé ?... nul souçon n'est venu vous atteindre, et le cadavre de Saint-Valry, porté par nous, trouvé par les passans sur les pierres de la voie publique, n'a servi qu'à grossir ces événements enveloppés d'un impénétrable mystère !...

LAUNAY.

Oh ! ne me rappelez pas cette épouvantable nuit !... J'ai transporté avec vous ce cadavre tout sanglant... je l'ai osé... je l'ai pu... moi qui l'aurais assassiné !...

ROMUALD.

Pour sauver votre honneur, il le fallait !...

LAUNAY.

Ah ! votre dévouement pour moi...

ROMUALD.

Que ne puis-je le prolonger !

LAUNAY.

Que voulez-vous dire ?

ROMUALD.

Cela est triste à penser ; mais la carrière où je vais entrer malgré moi... et pour obéir à mes devoirs de citoyen, va sans doute m'éloigner de vous !

LAUNAY.

Vous éloigner...

ROMUALD.

Je le crains.

LAUNAY.

Oh ! non, Romuald, nous ne nous séparerons pas.

ROMUALD, à part.

Allons, allons, je suis indispensable : c'est bien.

LAUNAY.

S'il faut que vous partiez, nous vous suivrons. C'est entre vous et ma fille qu'il faut que je vive, que je veux mourir... Quoi que je fasse, jamais je ne me croirai quitte envers vous... Cet acte de tutelle que je vous ai remis et qui vous donne tout droit sur ma fille dans le cas où je viendrais à mourir, je veux le remplacer par celui-ci.

(Il tire un papier de sa poche et le donne à Romuald.)

ROMUALD.

Qu'est-ce donc ?

LAUNAY.

Voyez...

ROMUALD ouvre le papier, il le parcourt des yeux d'abord.

Un contrat de mariage !... Marie !...

LAUNAY.

Demain, j'aurai acquitté une dette sacrée... demain Marie sera votre femme.

ROMUALD.

Ma femme !... (A part.) Je savais bien que j'y viendrais...

LAUNAY.

Mais quoi, vous ne me répondez pas ? Feriez-vous retomber sur mon enfant l'horreur que je dois vous inspirer et que par pitié vous me cachez sans doute ?

ROMUALD.

Oh ! ne dites pas cela, ne croyez pas cela, Launay. Je suis votre ami... je vous plains... et vous avez bien lu dans mon cœur... oui, j'aime votre fille... mais je n'aurais jamais osé prétendre... Mais elle, Marie, l'avez-vous consultée... pensez-vous...

LAUNAY.

Ma fille connaît ma tendresse, elle sait que je ne veux que son bonheur... d'ailleurs, sans vous nommer, je l'ai préparée déjà. Demain, vous dis-

je, Marie, sera votre femme... et mes deux enfants ne me quitteront plus !... (Prenant la main à Romuald.) Veillez bien sur elle... ne lui dites jamais... (Il cache sa tête dans ses mains et va pour s'éloigner.)

ROMUALD, le retenant.

Launay, vous me quittez ?

LAUNAY.

Oui, je me sens accablé... un peu de repos m'est nécessaire. (Il prend une petite sonnette qui est sur la table et l'agite. Jérôme paraît.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JÉRÔME.

JÉRÔME entrant.

Vous avez appelé, monsieur Launay ?

LAUNAY.

Oui, Jérôme, je voudrais rentrer dans mon appartement, et puisque te voilà... tu vas m'aider ?...

JÉRÔME.

Bien volontiers, monsieur Launay. (A part.) Je profiterai de l'occasion pour lui remettre la lettre de M. Arthur.

LAUNAY, bas, à Romuald en lui prenant la main.

A demain... venez de bonne heure... j'aurai tout dit à ma fille... demain je vous céderai tous mes droits.

ROMUALD.

A demain.

(Launay prend le bras de Jérôme et sort avec lui.)

SCÈNE X.

ROMUALD seul.

Enfin me voilà donc arrivé au but de tous mes désirs... voilà donc mes deux ambitions satisfaites : honneurs et richesse ! Et dire que si long-temps je me suis ployé à un travail assidu... j'ai marché avec persévérance et courage dans cette route ardue que les hommes appellent l'honneur sans qu'un rayon de félicité vint illuminer ma vie. Le hasard me jette entre les mains le déshonneur d'un homme... Une infernale pensée se glisse dans mon ame... je l'accomplis... Jeté dans la voie du mal... je marche, et en dix-huit mois à peine, mon bonheur dépasse la somme de mes désirs !... Si pourtant quelque obstacle imprévu... si un de ces événements qui dérangent les combinaisons les plus habiles, venait à s'élever tout à coup... Oh ! c'est une grande partie que je joue-là... et s'il me fallait la perdre... (Tirant de sa poche un flacon qu'il regarde.) Eh ! mon Dieu ! avec quelques gouttes de ce poison tout serait dit. (Remettant le flacon dans sa poche et souriant.) A quoi vais-je m'arrêter ?... quand je touche au but, quand tout m'a souri... pourquoi douter maintenant... Allons, Romuald, allons, veille avec soin, et quand la destinée se

montre favorable.. marche, marche toujours...
 agis sans retard, sans crainte et sans remords!...
 (Bruit dans la coulisse du côté de la chambre de Lau-
 nay.)

SCÈNE XI.

ROMUALD, LAUNAY, JÉRÔME.

LAUNAY, avec colère, il tient une lettre à la main.

Non, jamais, qu'il ne se présente pas ici, je ne
 veux pas... je ne veux pas.

JÉRÔME, à part.

Pauvre M^{lle} Marie, mon Dieu! mon Dieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ROMUALD, LAUNAY.

LAUNAY, tombant assis dans un fauteuil.

Dérision du sort!

ROMUALD allant à lui.

Qu'avez-vous, Launay?

LAUNAY.

Ah! Romuald...

ROMUALD.

Cette agitation... cette colère... pourquoi?

LAUNAY.

Il a osé m'écrire...

ROMUALD.

Qui?...

LAUNAY.

Arthur de Saint-Valry.

ROMUALD.

Lui!

LAUNAY.

Il me demande la main de ma fille.

ROMUALD.

Sa main...

LAUNAY.

Il l'aime... Il en est aimé, dit-il.

ROMUALD.

Aimé!...

LAUNAY.

Il a osé écrire cela... il l'a écrit!... Oh! mais il
 ment... il ment.

ROMUALD.

Qui sait si pendant votre absence... Marie peut-
 être...

LAUNAY.

Ah! vous me faites frémir... tout mon sang se
 soulève à cette pensée... Arthur de Saint-Valry.
 Oh! non, Marie ne peut avoir désobéi à son père.
 Ils ne se sont pas revus... elle ne l'aime pas! elle
 ne l'aime pas. (Il se dirige vers la porte de la chambre
 de Marie, il l'ouvre et l'appelle.) Marie! Marie!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE entre en scène, et s'arrête sur le seuil de la
 porte.

Mon père...

ROMUALD, à part.

Contiens-toi, mon cœur...

LAUNAY, à part.

Je tremble.

MARIE, à Launay.

Que me voulez-vous?

LAUNAY.

Approchez... prenez cette lettre. (Il la lui tend.)

MARIE, à part.

La lettre d'Arthur.

ROMUALD, bas, à Launay.

Elle a tressailli.

LAUNAY.

Lisez... (Il lui indique l'endroit.) là!...

MARIE, à part.

Je me sens mourir.

ROMUALD, bas, à Launay.

Cette émotion... plus de doute, ils s'aiment?

LAUNAY.

J'écoute : lisez donc.

MARIE, à part.

Mon Dieu, ne m'abandonnez pas! (Haut, d'une
 voix émue.) « Pendant de longues années nos deux
 » familles furent unies par les liens de la plus
 » tendre amitié; c'est au nom de cette amitié sainte
 » que je vous adjure aujourd'hui... J'aime mademoi-
 » selle Marie... j'en suis aimé... »

LAUNAY.

Assez... Maintenant, voyez la signature.. (Ma-
 rie le regarde sans répondre. Launay lui touchant le
 bras.) Eh bien?...

MARIE.

Arthur de Saint-Valry...

LAUNAY, lui reprenant la lettre.

Qu'avez-vous à répondre maintenant?...

MARIE.

Mon père...

LAUNAY.

Ce qu'il a écrit, cet homme...

MARIE, tombant à genoux.

C'est la vérité...

LAUNAY.

Grand Dieu!

ROMUALD, bas à Launay.

Vous voyez...

LAUNAY.

Vous l'avez donc?...

MARIE.

Oui, mon père!...

LAUNAY.

Malheureuse! Ainsi, il a dit vrai celui qui m'a
 écrit cette lettre... cette lettre que je foule aux
 pieds...

MARIE.
 Mon père...

LAUNAY.
 Silence!... Relevez-vous... (Marie se relève toute tremblante.) Ce matin je vous ai dit que mon choix était fait... Eh bien, (Designant Romuald.) voici l'époux que je vous destine.

MARIE.
 Monsieur Romuald!...

LAUNAY.
 Il a reçu ma parole... C'est à l'instant même que vous allez signer ce contrat... (Il la prend par la main et l'attire vers la table, d'une main il lui présente une plume... et de l'autre il lui indique le contrat.)

MARIE.
 Mon père... je vous conjure...

LAUNAY.
 Je le veux!...

MARIE.
 Mais ce matin vous m'avez dit aussi que vous ne voudriez jamais contraindre ma volonté...

LAUNAY.
 Quand un enfant est assez aveugle pour méconnaître les droits d'un père... qui ne veut que son bonheur... un père doit devenir inflexible.

MARIE, allant à son père.
 Inflexible.. mon père!...

LAUNAY.
 Signez, vous dis-je...

MARIE.
 Eh bien, c'est à vous que je m'adresse, monsieur Romuald; vous m'avez entendu... j'en aime un autre.

ROMUALD.
 Un autre!... Après un tel aveu, mademoiselle, il ne me reste plus qu'à me retirer... et cependant... Adieu, Launay...

LAUNAY, le retenant.
 Romuald.. elle va se repentir... elle va céder...

MARIE.
 Je vous conjure au nom de ma mère...

LAUNAY.
 Votre mère! ..

ROMUALD, à part.
 Oh! bien... bien!...

LAUNAY.
 Jamais, non jamais vous ne serez à un Saint-Valry...

MARIE.
 Et pourtant, mon père, pour sauver mon honneur... il faut qu'Arthur soit mon époux!

LAUNAY.
 Déshonorée!... Malheureuse!... (S'emparant d'un fusil de chasse.)

ROMUALD s'élançant et le retient.
 Arrêtez...

MARIE, tombant à genoux.
 Je suis mère! ne me tuez pas!

LAUNAY, laissant échapper son fusil.
 Mère! ..

ROMUALD, à part.
 Mère!...

LAUNAY.
 Mon Dieu!... c'est impossible... je ne le crois pas!...

(Ces trois personnages s'entre-regardent un instant en silence.)

MARIE.
 Je vous ai dit vrai, mon père, et mon enfant est là...

LAUNAY.
 Là...

MARIE.
 Oh! pitié pour lui, pitié pour moi...

LAUNAY.
 Là, dis-tu?... Oh! je te l'arracherai ce fruit de ton déshonneur...

MARIE.
 Oh! vous ne l'aurez pas... J'ai oublié mes devoirs de fille... vous pouvez me chasser... m'écraser sous vos pieds... mais mon devoir de mère, je ne le trahirai pas. Oui, mon enfant est là; mais je vous le répète, vous ne l'aurez pas! (Elle s'élançait devant la porte de sa chambre.)

LAUNAY.
 Va-t-en... va-t'en... que la malédiction de ton père...

MARIE.
 Arrêtez...

LAUNAY.
 Sois maudite!...

MARIE pousse un cri déchirant, et s'évanouit.
 Ah!...

(Quart de nuit. On entend l'orage gronder violemment au dehors. — Vent, pluie, tonnerre.)

ROMUALD.
 Launay, revenez à vous.

LAUNAY, revenant à lui.
 Marie... Marie... Ah! qu'ai-je fait... J'ai été inexorable... je l'ai maudite... je le devais!... Mais elle me fait pitié! Ah! Romuald, secourez-la... secourez-la... (Pendant que Romuald pose la tête de Marie sur le canapé, Launay écoute gronder l'orage avec effroi.) Ah! pour me punir du meurtre que j'ai commis, Dieu m'a frappé dans mon enfant... et par le fils de celui... Ah! cela est juste... cela est juste!... Vous me criez: Indulgence et pardon... Oui, Seigneur, oui, Seigneur... (Il tombe à genoux.) Pour elle, indulgence et pardon... (L'orage gronde plus fort.—Il s'adresse à Romuald qui prodigue toujours ses soins à Marie.) Romuald, appelez du monde... qu'on la sauve... qu'on me la rende...

ROMUALD, à part.
 Tout est perdu... il va pardonner!.. Oh! non... non.

LAUNAY veut se traîner jusqu'à sa fille, et il retombe sur son fauteuil.
 Je me sens mourir...

ROMUALD, à part.

Que l'enfer me soit en aide!!! (Il tire de sa poche le flacon de poison, et allant à Launay. (Haut.) Tenez, Launay... quelques gouttes de ce cordial... tenez... (Il approche la fiole des lèvres de Launay qui la repousse presque aussitôt.)

LAUNAY, jetant un cri.

Ah! ah! du poison... misérable!... A moi... au secours!... (Il veut se lever convulsivement; Romuald le retient par les deux mains.) Ma fille... Ah!... (Il tombe mort dans son fauteuil.—L'orage gronde de nouveau.)

ROMUALD passe la main sur son front pour essuyer la sueur froide qui en tombe.

L'orage a étouffé sa voix; personne ne vient! On ne l'a pas entendu. (S'emparant du contrat de mariage, et montrant Marie:) Ce contrat, il faudra bien qu'elle le signe!... Allons, remettons-nous, et appellons maintenant. (Il ouvre la porte, et agite la sonnette.) A l'aide... au secours!...

SCÈNE XIV.

ROMUALD, MARIE, DOMESTIQUES, JÉRÔME, ARTHUR, puis THÉRÈSE.

ROMUALD.

Hâtez-vous... monsieur Launay... il se meurt... Et sa fille!... vite... secourez-les... aidez-moi... (Thérèse et un domestique s'empresent de prodiguer des secours à Marie. Romuald et d'autres domestiques entourent Launay.)

THÉRÈSE.

Elle rouvre les yeux... elle revient à elle...

ROMUALD, en montrant Launay.

Son cœur ne bat plus, il est mort!...

TOUS.

Mort!...

MARIE, revenant à elle; sa figure doit exprimer l'éga-

rement le plus complet... Elle promène un instant ses yeux sur tous ceux qui l'entourent.

J'ai mal... là... ça me brûle... J'ai mal là!..

ROMUALD, allant à elle.

Marie...

MARIE, parcourant le théâtre avec égarement.

Mon père!.. Maudite!.. grace, mon père... (Elle se trouve en face du cadavre de son père, elle le regarde un instant en silence.)

ROMUALD.

Sa raison est perdue!.. Marie...

MARIE.

Chut!... (Designant le cadavre de son père.) Il dort... et moi aussi dormir... dormir!.. (En disant cela, elle s'est assise à terre. Elle pose sa tête sur les genoux de son père, et s'endort en faisant le simulacre de bercer son enfant.)

ROMUALD.

Folle, folle!...

JÉRÔME, à part, considérant Launay, apercevant la fiole, et la ramassant.

Cette colère... cette mort si prompte... Quel soupçon!...

ARTHUR, dans la coulisse.

J'entrerai... je veux le voir... lui parler...

ROMUALD.

Lui!... (Saisissant le bras à Arthur, et lui montrant Launay et Marie.) Voyez, monsieur... le déshonneur de sa fille l'a tué... La malédiction de son père l'a rendue folle.

ARTHUR, reculant d'effroi.

Grand Dieu!...

ROMUALD, à part, en désignant Marie.

Elle m'échappe... mais il ne l'aura pas, lui. (A Arthur.) Sortez, monsieur.

ARTHUR.

De quel droit?...

ROMUALD, lui montrant le parchemin.

Je suis son tuteur; sortez, je vous l'ordonne...

(Tableau.)

ACTE TROISIÈME.

1794. — Le théâtre représente un jardin, une grille au fond. D'un côté, les appartemens de Romuald; de l'autre, une maisonnette occupée par Jérôme. Par delà la grille du fond, le chemin qui conduit à Nantes. On aperçoit sur la gauche un bois, des rochers élevés, etc.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, un fonctionnaire public en écharpe tricolore. Il sonne à la porte de la grille. Un domestique paraît et vient ouvrir; dans le même instant, Jérôme sort de chez lui et s'arrête sur le seuil de sa demeure.)

LE FONCTIONNAIRE, au domestique.
Le citoyen commissaire!

LE DOMESTIQUE.

Depuis ce matin, il parcourt les environs.

LE FONCTIONNAIRE.

A son retour vous lui remettrez ces lettres

LE DOMESTIQUE.

Oui, citoyen...

(Le fonctionnaire s'éloigne. — Le domestique rentre dans les appartemens de Romuald.)

SCÈNE II.

JÉRÔME seul.

Il y a deux ans à peine... simple médecin, et aujourd'hui, investi d'un pouvoir presque sans bornes... Commissaire de la Convention nationale!.. C'est là que tu voulais en venir, Romuald, lorsque, grâce à ton hypocrisie, tu étendis ton influence sur ce malheureux pays!.. Carrier gouverne à Nantes, et Romuald partage presque la terrible autorité de Carrier!.. Le droit de vie et de mort donné à cet homme qui ne respecte rien pour arriver à son but!.. Et j'ai pu autrefois me laisser prendre à ses dehors trompeurs!.. Oh! mon Dieu, pour dessiller mes yeux, quel crime ne m'avez-vous pas révélé... Mon pauvre maître!.. mort empoisonné!.. Oh! toutes mes preuves, je les ai bien... Mes soupçons étaient fondés; Pierre m'a tout dit. J'ai fait exhumer le cadavre de mon malheureux maître... les traces de poison ont été constatées, les déclarations signées. Avoir tout cela en ma puissance, et ne pouvoir... le confondre, le punir!.. Oh! mais, pour être long-temps attendu, le jour de la justice n'en viendra pas moins, assassin!.. Maintenant à quoi donc aboutirait une lutte entre nous!.. Le lendemain du meurtre infâme que tu as commis, l'anarchie l'avait fait si puissant déjà que s'attaquer à toi c'était folie... Quel tribunal aurait reçu ma plainte?.. le bourreau seul m'eût répondu... J'accomplirai la tâche que je me suis imposée... je saurai me contraindre... Je vivrai près de toi pour ne pas te perdre de vue un seul instant... pour prodiguer mes soins à cette pauvre folle... qu'un acte de tutelle enchaîne à tes côtés... Oh! mon Dieu, venez-moi en aide, faites que mon dévouement ne soit pas stérile... laissez-moi croire à la sainte justice de l'avenir!..

SCÈNE III.

JÉRÔME, THÉRÈSE

THÉRÈSE, entrant.

Mon oncle...

JÉRÔME.

Ah! c'est toi, Thérèse... Eh bien... comment va mademoiselle Marie?

THÉRÈSE.

Elle repose... sans cela, je ne l'aurais pas quittée.

JÉRÔME.

Oui, je sais que tu en as soin, et je m'applaudis souvent d'avoir réussi à te placer auprès d'elle... Elle est bien à plaindre, tu le sais...

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle... Depuis quelque temps, il me semble que son mal redouble... quand elle n'a pas de ses accès, elle est comme qui dirait accablée,

abattue, que ça fend le cœur à voir... Il y a des momens où elle me regarde, me reconnaît, et, sans me parler, se met à fondre en larmes...

JÉRÔME.

Et jamais elle ne t'adresse de questions?...

THÉRÈSE.

Jamais... seulement, hier, et même j'ai cru que la raison lui était revenue, elle m'a dit avec un air tout tranquille : Où est mon enfant?... est-ce qu'Arthur n'est pas revenu?... J'allais profiter de ça pour essayer, en causant avec elle... mais monsieur Romuald est arrivé tout d'un coup, et je me suis sauvée, car à présent il me fait peur!..

JÉRÔME.

Prends garde, Thérèse, il ne faut pas qu'il soupçonne...

THÉRÈSE.

Oh! je n'ai garde de parler...

JÉRÔME.

Et il s'occupe toujours de la guérir?...

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle... mais il n'y a pas le moindre changement.

JÉRÔME.

Pour être plus malheureuse encore, mon Dieu! ne lui rendez pas la raison!..

THÉRÈSE.

Y a-t-il long-temps, mon oncle, que vous avez reçu des nouvelles de M. Arthur?...

JÉRÔME.

Bientôt trois mois... L'inquiétude commence à me prendre...

THÉRÈSE.

Quel malheur qu'il ait été forcé de s'éloigner!

JÉRÔME.

Il le fallait bien... C'est moi qui l'ai contraint en lui rappelant ses devoirs de père; et j'ai bien fait, car sa tête serait déjà tombée sur l'échafaud avec celles de tant d'autres... Pour adoucir son exil, il a du moins son enfant auprès de lui... son enfant qu'avant sa fuite je suis parvenu à arracher des mains de cet infâme Romuald... (Il tire une lettre de sa poche.) Voici sa dernière lettre; il était alors en Angleterre... Comme il parle de mademoiselle Marie... comme il nous prie de veiller sur elle... d'épier un moment de raison pour parler de lui...

THÉRÈSE.

Ah! tenez, mon oncle, je crois que si elle revoit son enfant et M. Arthur... sa folie s'en irait...

JÉRÔME.

Peut-être... mais c'est impossible, quant à présent. Faisons notre devoir... attendons... Dieu fera le reste...

THÉRÈSE.

Oh! oui... espérons...

JÉRÔME.

Allons... il faut que je fasse un peu mon métier d'intendant... Intendant!.. ah! lorsque monsieur

Launay venait habiter cette maison qu'il aimait tant, comme j'étais heureux et fier de mon emploi!.. tandis qu'à présent... enfin... Dès que mademoiselle Marie sera éveillée, tu me préviendras... je veux la voir cette pauvre jeune fille, et pourtant chaque fois que je me trouve devant elle, je souffre... Son regard se fixe sur le mien... avec égarement, et jamais, jamais elle ne reconnaît le vieux Jérôme... Ce Romuald la domine malgré sa folie même... C'est un pouvoir infernal que celui de cet homme!.. Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE.

Au revoir, mon oncle. (Jérôme sort.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, seule.

Il a raison mon oncle, tout cela est bien triste. Que d'événemens en si peu de temps!.. (Remontant la scène.) Qu'est-ce qui vient là? Je ne me trompe pas, c'est Mathurin que j'aperçois là-bas... oui... c'est lui... Que diable a-t-il donc à courir comme ça?...

SCÈNE V.

THÉRÈSE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! Thérèse... vous voilà... quel bonheur! quel bonheur!...

THÉRÈSE.

Du bonheur...

MATHURIN.

Oui, et un fameux encore... moi après qui le guignon s'était toujours attaché... me voilà enfin désensorcelé... je ne partirai pas... je ne partirai pas... j'ai amené un bon numéro!... Oh! mais c'est égal, je puis me vanter d'avoir eu une scélérate d'émotion... je tremblais, quoi! qu'on aurait dit que mes genoux battaient le briquet.

THÉRÈSE.

Pauvre Mathurin... je conçois ça...

MATHURIN.

Enfin, après une grosse demi-heure... mon tour arrive... Dieu de Dieu, je croyais voir trente-six mille lampions et tout allumés encore. Au moment de mettre la main dans le sac, je m'arrête tout-à-coup... je ne savais plus s'il fallait... ou s'il ne fallait pas... Pendant que je réfléchissais en moi-même, v'là qu'un grand escogriffe de sergent qui était là... (je les exécute... je les abomine ces gueux de sergens!..) trouvant que j'y mettais par trop de réflexion, me flanque sur l'épaule sa large main, en me criant: Allons donc... allons donc!.. qu'il m'en a fait faire un saut à renverser la table... le maire... et les adjoints... Je me décide alors... je fais un signe de croix... Tout le monde se met à rire; mais moi, ça m'était bien égal... Je ferme

les yeux... je plonge ma main dans la loterie nationale... je fouille au fond, là, bien au fond, et dans un des tout petits coins du sac... j'empoigne un numéro, je l'amène, je regarde, et je vois le numéro 61...

THÉRÈSE.

Il ne me paraît déjà pas si fameux, vot' numéro.

MATHURIN.

Allons donc! nous étions soixante-deux, et il ne faut que vingt hommes... Comprenez-vous, Thérèse, soixante-un, et il n'en faut que vingt?..

THÉRÈSE.

A la bonne heure!

MATHURIN.

Quand j'aperçois ça, je vous fais un bond de joie... que du coup... je vous envoie cet animal de sergent... les quatre fers en l'air, au milieu de la salle. Je ne demande pas mon reste... je prends mes jambes à mon cou. On veut me retenir... on m'appelle. Mais bast! je n'écoute personne... je file... je cours chez vous, Thérèse... vot' mère me dit que vous êtes ici. Sans seulement reprendre haleine... je m'élançai de nouveau... j'arrive... je vous trouve... je vous raconte mon histoire... et voilà... Ah ça! mais voyons, où est votre oncle?

THÉRÈSE.

Il va revenir dans un instant.

MATHURIN.

Ah! diable! tant mieux.

THÉRÈSE.

Pourquoi ça?

MATHURIN.

C'est que je veux qu'il nous marie... et tout de suite encore, je suis dans mon droit! Dites donc, Thérèse, nous allons joliment rattraper le temps perdu... hein? Il faut que je vous embrasse.

THÉRÈSE.

Du tout, du tout... vous m'embrasserez quand je serai vot' femme.

MATHURIN.

Ce sera un à-compte.

THÉRÈSE.

Je ne veux pas de ça; je ne donne pas d'à-compte! (Bruit dans la coulisse. — Remontant la scène.) Qu'est-ce qu'il y a?... des soldats!

MATHURIN.

Des soldats!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN SERGENT, DES SOLDATS

MATHURIN, à Thérèse.

Mon gueux de sergent!

THÉRÈSE.

Que signifie... (S'adressant au sergent.) Qu'est-ce que vous voulez?

LE SERGENT.

Nous venons chercher ce gaillard-là... (A Ma-

thurin.) Tu peux te vanter de nous avoir fait joliment courir... galopin.

MATHURIN

Moi!

THÉRÈSE.

Ciel!

LE SERGENT

Oui, toi; mais nous te tenons et tu vas nous suivre, et tout de suite encore.

MATHURIN.

Ah! je vois ce que c'est... (Allant au sergent.) Écoutez-moi... ce n'est pas ma faute... je suis désolé de vous avoir fait... (Il fait un geste qui indique la culbute.) Voyons... donnez-moi une poignée de main, et que ça finisse. Parole d'honneur, je ne vous en veux pas du tout!

LE SERGENT.

Il ne s'agit pas de cela... Comme les conscrits tombés au sort doivent être de suite enrégimentés, et que tu ne parais pas y mettre beaucoup du tien, nous sommes venus afin de t'aider un peu.

MATHURIN, toisant le sergent.

Qu'est-ce qu'il dit... qu'est-ce qu'il dit?... Sergent! mon ami, vous patagez d'une manière atroce... Vous n'y êtes pas du tout, mon cher bonhomme... vous n'y êtes pas le moins du monde... Vous me faites de la peine... ma parole d'honneur. Est-ce que ça me regarde?... est-ce que je suis tombé au sort? moi qui ai amené le soixante-un, l'avant-dernier de tous les numéros... Allons donc, allons donc... (Il se promène d'un air avantageux, les deux mains dans ses poches.) Pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît.

LE BRIGADIER.

Mais, farceur, ce n'est pas le soixante-un que tu as amené, c'est le dix-neuf.

MATHURIN.

Hein?

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous dites?

LE SERGENT.

Parbleu, la vérité.

MATHURIN.

Par exemple!

LE SERGENT.

Tu as vu ton numéro à l'envers... quoi! v'là tout.

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu!

MATHURIN.

Voulez-vous bien me laisser tranquille, c'est le numéro soixante-un que j'ai amené... et allez à tous les diables avec votre numéro dix-neuf...

LE SERGENT.

A tous les diables soit... en attendant, tu vas toujours venir avec nous. (Montrant un papier qu'il tient à la main.) Voilà ta feuille signée de M. le maire... Ainsi, emparez-vous de ce gaillard là. (Les soldats font un mouvement pour s'emparer de Mathurin, il se réfugie de l'autre côté du théâtre.)

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MATHURIN.

N'approchez pas, ou je vous égoutte... e vous dévisage... En v'là une un peu soignée, mais je ne donne pas là dedans, je ne bouge pas d'ici!... (Il se place derrière la table.)

LE SERGENT.

Veux-tu obéir?

MATHURIN.

Jamais... au grand jamais!...

LE SERGENT, aux soldats.

Entraînez-le. (Les soldats s'élancent sur Mathurin, qui se débat; il parvient à leur échapper. Le caporal le saisit au collet; Mathurin lui donne un croc-en-jambes, il tombe, et Mathurin se sauve. Les soldats se mettent à sa poursuite.)

MATHURIN, dans la coulisse.

J'ai le soixante-un! j'ai le soixante-un!

SCÈNE VII.

THÉRÈSE seule, puis JÉRÔME.

Ils l'ont rattrapé; v'là qu'ils l'emmenent. Pauvre Mathurin! il aura beau faire... il faudra qu'il parte... Mon Dieu! c'était bien la peine de tant nous réjouir! (Coups de feu dans la coulisse, du côté du bois.) Qu'est-ce que cela?

JÉRÔME, entrant.

Quelque nouvelle victime, sans doute. (Ils font quelques pas pour aller voir au dehors ce que c'est; un homme, misérablement vêtu, tenant un enfant dans ses bras, entre précipitamment.)

SCÈNE VIII.

JÉRÔME, ARTHUR, L'ENFANT, THÉRÈSE.

ARTHUR.

Ah! qui que vous soyez... asile! un asile!

JÉRÔME.

Grand Dieu! M. Arthur!

ARTHUR.

Jérôme!

THÉRÈSE.

Ciel!

JÉRÔME.

Silence... (Allant regarder dehors.) Ils ont perdu vos traces... ils s'éloignent, vous êtes sauvé! (Il revient en scène.)

THÉRÈSE, lui prenant la main.

Mon Dieu! vous êtes blessé?

ARTHUR.

Ce n'est rien... la balle, sans pénétrer, a déchiré les chairs.

JÉRÔME.

Votre sang coule... donnez, laissez-moi faire. (Il lui met son mouchoir autour de la main.)

THÉRÈSE, prenant l'enfant dans ses bras.

Pauvre petit !... il est encore tout tremblant.
(Elle l'embrasse.) N'aie plus peur... rassure-toi.

JÉRÔME.

Comment se fait-il ?

ARTHUR.

Oh ! avant tout... Marie, parlez-moi de Marie !

JÉRÔME.

Elle est là.

ARTHUR.

Là ! et Romuald ?

JÉRÔME.

Il est absent.

ARTHUR.

Absent... oh ! merci, mon Dieu ! Marie... c'est pour la revoir que je suis revenu... D'hier seulement j'ai touché les côtes de la Bretagne... sous ce costume de mendiant, j'espérais tromper tous les yeux... arriver jusqu'à Nantes. Épuisé de fatigue, je m'étais arrêté dans le bois... des soldats m'ont aperçu... j'ai fui... Voyant qu'ils ne pouvaient m'atteindre, ils ont fait feu... Je me suis jeté dans la première maison qui s'est offerte à mes regards, et grâce à vous j'ai pu leur échapper, je suis sauvé !

JÉRÔME.

Sauvé... mais mon Dieu, si Romuald apprenait votre retour... son pouvoir n'est-il pas sans bornes, comme son âme est ouverte à tous les crimes ?

ARTHUR.

Ah ! le moment viendra peut-être ou une lutte égale s'établira entre nous... Il fallait que je revisse Marie... Une inspiration secrète, irrésistible m'a entraîné vers ces lieux... Et d'ailleurs, regarde ce malheureux enfant ! à lui aussi l'exil était amer ; faible créature arrachée au sol natal, il languissait sous un ciel étranger... Je l'ai vu mourant dans mes bras, à travers la froide Allemagne et sur les tristes rivages de l'Angleterre... Et il m'est venu une pensée ; j'ai voulu le ranimer au soleil de notre France !... C'est horrible ce que j'ai éprouvé, Jérôme, et je me serais jeté dans les résolutions les plus désespérées !... Seul, j'aurais tout souffert ; avec lui, j'étais presque sans courage ; car ses souffrances me frappaient au cœur ! chaque jour il fallait quitter l'asile où on nous avait recueillis pour chercher un nouveau refuge... l'étranger se lassait de nous... Que de fois, en voyant passer les armées victorieuses de ma patrie, j'ai voulu courir dans les rangs en m'écriant : « Compagnons, faites-moi une place... moi aussi je veux être soldat !... » Mais je songeais au fatal décret de proscription ! et il fallait reprendre mon chemin à travers les peuples... La voix redoutable de la République nous criait : *Marche, marche toujours* ; comme la voix de Dieu à l'Israélite, condamné pour l'éternité !...

JÉRÔME.

Pauvre monsieur Arthur !...

THÉRÈSE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

ARTHUR.

Cet enfant ne pouvait me suivre plus long-temps plus d'une fois le pain lui a manqué, Jérôme, et comme tout à l'heure plus d'une fois les balles ont passé autour de lui, tandis que je me penchais et l'enveloppais de mon corps... Quels plus grands périls pouvaient nous attendre ici ?...

JÉRÔME.

Mais, maintenant ce n'est plus seulement l'exil qui pèse sur vous, c'est la mort qui vous attend.

ARTHUR.

La mort !

THÉRÈSE.

Ah ! il faut fuir... fuir à l'instant.

ARTHUR.

Fuir, dites-vous... ah ! non, non.

JÉRÔME.

Qu'espérez-vous ?

ARTHUR.

Rendre à Marie cette raison que le désespoir a égarée. La Providence m'a guidé jusqu'ici ; je ne m'en éloignerai pas sans avoir vu Marie, sans avoir mis son enfant dans ses bras ! La science a échoué, je veux me servir d'un moyen plus puissant ; la voix du cœur... la voix du sang... Ah ! ne cherchez pas à me détourner de mon projet : j'y ai foi, car je sais toute la puissance de l'amour maternel !

JÉRÔME.

Ah ! puissiez-vous réussir !

THÉRÈSE.

Oui, je le crois, vous réussirez.

ARTHUR.

Si la raison lui est rendue, Marie n'hésitera pas à me suivre ; grâce à toi je puis réaliser en un instant des capitaux considérables qu'il m'avait été impossible d'emporter dans la précipitation de ma première fuite. Si j'échoue, si la folie de Marie ne se dissipe pas, eh bien, c'est encore sur toi que je compte pour m'aider à l'enlever secrètement à cet infâme Romuald.

JÉRÔME.

L'enlever !...

ARTHUR.

Oui, je le veux, je le veux !... Entre elle et mon enfant l'exil pèsera moins sur moi ! les soins que je lui prodiguerai vaudront bien ceux de Romuald. Tout est préparé en conséquence... des amis fidèles et dévoués nous aideront... Mais il n'y a pas de temps à perdre... Il faudrait que la fuite fût prompte... La colère de Romuald sera terrible, je le sais ; et comme c'est à vos soins que Marie est confiée, c'est sur vous que retomberait sa vengeance. Aussi, mon bon Jérôme... ma chère Thérèse, j'ai compté sur un dévouement complet... Je ne voudrais pas m'éloigner en tremblant pour vous, et si vous le voulez, avec la nôtre, votre fuite est assurée.

JÉRÔME.

Oui, monsieur Arthur.

THÉRÈSE.

Nous fuirons avec vous.

ARTHUR.

Ah ! j'avais bien présumé de votre cœur ! merci, mes amis... merci, et puissé-je jamais m'acquitter envers vous !.. Eh ! bien, hâtons-nous maintenant, conduisez-moi près de Marie, que je la voie, que je lui parle!...

THÉRÈSE.

Venez...

JÉRÔME.

C'est elle, la voilà.

(Marie paraît ici sur le seuil de la porte, en mettant des fleurs dans ses cheveux; tout absorbée dans ses réflexions, elle ne fait pas attention à ceux qui l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE.

ARTHUR.

Marie!... Elle est calme.

JÉRÔME.

Oui, mais elle souffre.

THÉRÈSE.

Il faut s'y prendre doucement, bien doucement. (Arthur fait un mouvement pour aller à elle.)

JÉRÔME, le retenant.

Attendez.

MARIE, s'asseyant.

Me voilà parée pour mon mariage... Arthur va venir!...

ARTHUR

Comme elle est changée!

MARIE.

Il ne vient pas... pour qu'il se hâte... prions! (Elle s'agenouille et prie.)

ARTHUR.

Que fait-elle?

THÉRÈSE.

C'est sa première action... à peine levée... elle s'agenouille et prie.

MARIE.

Pitié! Dieu bon!... pitié!... (Elle passe à plusieurs reprises la main sur son front.)

ARTHUR.

Pauvre Marie!

MARIE, se relevant.

Il va venir... attendons.

ARTHUR, bas, à Jérôme.

Oh! laissez-moi... laissez-moi. (Il s'approche doucement de Marie et l'appelle.) Marie!

MARIE, s'éloignant effrayée.

Ah! que me voulez-vous? Pourquoi me regardez-vous?... Ah! oui, je suis maudite!... Mon père... Oui, mon enfant est là... mais vous ne l'aurez pas, mon père... vous ne l'aurez pas!... Grace... grace... ne me maudissez pas... ne me maudissez pas!... (Elle jette un cri, et tombe sur le banc.) Ah!...

ARTHUR.

La malheureuse!

LA NUIT DU MEURTRE.

JÉRÔME.

Elle pleure... son délire va se calmer.

MARIE.

(Sa physionomie prend ici une expression souriante.)

Ah! je le vois, mon père... il sourit... Je ne suis plus maudite... il a pardonné. (Allant à un massif d'arbustes qui est placé dans un coin du théâtre, à gauche.) C'est là qu'il dort, mon père... là, dans la terre... oui!... Ces fleurs... (Elle effeuille son bouquet. Dans sa joie elle parcourt le théâtre, et s'arrête devant Arthur, qui tient son enfant; elle le considère d'un œil fixe.)

ARTHUR, bas, à l'enfant.

Appelle-la maman.

L'ENFANT, d'une voix tremblante.

Maman...

MARIE, le fixant toujours

Cette voix...

L'ENFANT, à Thérèse.

J'ai peur!

ARTHUR.

O mon Dieu! un éclair de raison... un éclair de raison.

MARIE, s'éloignant et allant s'asseoir sur le banc, plongée dans la rêverie.

Non, non.

(Arthur, Jérôme, Thérèse et l'Enfant viennent se grouper autour de Marie.)

ARTHUR, lui prenant la main.

Marie!...

JÉRÔME.

Mademoiselle!...

THÉRÈSE.

Écoutez-nous...

L'ENFANT.

Maman...

MARIE, d'un œil hagard.

Laissez-moi... laissez-moi donc...

ARTHUR.

Marie, regarde-moi, regarde... Je suis Arthur.

MARIE.

Arthur!

ARTHUR.

Je te ramène ton enfant!

MARIE.

Mon enfant!...

ARTHUR, mettant l'enfant sur ses bras.

Tiens, le voilà... Prends-le dans tes bras!

MARIE.

Ah! ah!...

(Elle l'examine avec une vague curiosité.)

ARTHUR, se plaçant en face de Marie et lui prenant les mains, tandis qu'elle écoute, d'abord sans le regarder.

Cet enfant est le tien!... Toujours cette même fixité du regard!.. (Marie sourit à l'enfant.) Ah! elle sourit... (Marie presse l'enfant contre son cœur et l'embrasse.) Elle l'embrasse, oh! un dernier effort... (Montrant à Marie une petite croix, que l'en-

ENSEMBLE.

LA NUIT DU MEURTRE.

fant porte à son cou.) Cette petite croix sur laquelle nous avons juré de nous aimer sans cesse, et que le jour de sa naissance tu as placée toi-même au cou de notre fils... la voilà... Marie... la voilà!... reconnais-la... souviens-toi donc...

MARIE prend la petite croix dans sa main, la regarde avec avidité; elle passe de nouveau sa main sur son front, comme pour rassembler ses idées.
Ah! ah! ..

ARTHUR.

Elle va comprendre.

MARIE, les regardant tour à tour.

Arthur!... Mon enfant!...

ARTHUR.

Oui... oui...

MARIE, sa figure reprend une expression d'égarement.

J'ai peur!... au secours... sauvez-moi... (Elle parcourt le théâtre dans le plus grand désordre, et rentre dans les appartemens de Romuald. Thérèse s'élance après elle.)

ARTHUR, prenant son enfant dans ses bras.

Dieu n'a pas eu pitié de nous.

JÉROME.

Allons, allons, monsieur Arthur, remettez-vous, espérons. (Bruit de tambour dans la coulisse.) On vient... (Lui désignant sa demeure.) Entrez là... cachez-vous.

ARTHUR.

Me cacher!

JÉROME.

Il le faut.

ARTHUR.

T'exposer!...

JÉROME, le poussant dans la maison.

Entrez, entrez, vous dis-je. (A peine est-il entré que Romuald paraît.)

SCÈNE X.

JÉROME, ROMUALD, MATHURIN, LE COLONEL, OFFICIERS MUNICIPAUX, SOLDATS, PAYSANS, puis LE SERGENT.

(Romuald entre vivement, suivi d'un groupe de fonctionnaires et d'officiers. Il paraît livré à une violente agitation. Les soldats se rangent en bataille au-delà de la grille; les habitans du lieu forment des groupes, et attendent avec anxiété.)

ROMUALD.

Oui, l'Angleterre a jeté sur nos côtes des bandes d'émigrés... Ils ont trouvé un refuge pour se cacher jusqu'à ce jour, et ils se montrent enfin tout armés, prêts à combattre!... Colonel, vous allez vous mettre à la tête de votre brigade; que tous les habitans en état de porter les armes se joignent à la force militaire; dans cinq minutes, nous aurons attaqué le village qui sert de refuge aux rebelles.. Point de grâce, point de quartier pour

eux!... Ce pays est volcanisé, c'est ici qu'il faut déployer toute la vigueur révolutionnaire..

LE COLONEL.

Mais, citoyen commissaire, le pays désire le repos et une pacification.

ROMUALD.

La paix... et avec qui? avec ceux qui résistent... Jamais! si ce n'est lorsqu'ils seront abattus... Le repos quand la tempête nous emporte? N'ai-je pas moi-même renoncé à ma vie d'étude?... Je me dévouais à une tâche trop souvent interrompue maintenant... Je creusais la science pour lui arracher la guérison de cette jeune fille dont j'ai adopté l'infortune, et je lui dérobe une partie des soins que je me plaisais à lui donner... Je suis tout entier à la chose publique... Suivez mon exemple, colonel... Faites distribuer des munitions à vos soldats... et songez qu'il y va de la tête...

(Un officier distribue des cartouches aux soldats.)

LE COLONEL.

J'obéis...

MATHURIN, laissant tomber le paquet de cartouches qu'on lui a donné.

J'ai une peur atroce... Si je pouvais me fourrer quelque part...

ROMUALD, à part.

Faiblir! c'est cela... et puis ceux qui tremblent aujourd'hui nous renverseront demain... Oh! non, non... Je ne suis pas monté si haut pour redescendre au point d'où je suis parti... (Au sergent.) Et cet espion des blancs?

LE SERGENT.

Il nous a échappé, citoyen commissaire; il s'est réfugié sans doute dans une des maisons voisines, nous les avons toutes fouillées, et cependant il nous a été impossible de le trouver.

ROMUALD.

Si vous découvrez la maison qui lui sert d'asile, qu'on y mette le feu... (Au peuple.) Songez bien à vos devoirs, citoyens, pas de quartier, pas d'asile pour les traitres!

UN DOMESTIQUE, entrant et remettant une lettre à Romuald.

Citoyen commissaire...

ROMUALD, après avoir lu et à Jérôme.

Jérôme, en l'absence de Carrier, il faut que j'aille habiter Nantes... prends dix hommes avec toi, ils te serviront d'escorte; tu vas immédiatement y conduire Marie...

JÉROME.

Oui, citoyen... (A part.) Partir! et M. Arthur...

MATHURIN, bas à Jérôme.

Dites-donc, père Jérôme, me v'la moi, n'en prenez plus que neuf, ça fera le compte.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARIE.

THÉRÈSE, dans la coulisse.
Je vous dis que ce sont eux; venez, venez donc!

MARIE.
Non, non! Qu'on les chasse!... Ce n'est pas Arthur, ce n'est pas mon enfant...

ROMUALD.
Que dit-elle?

THÉRÈSE, apercevant Romuald.
Ciel!

MARIE.
Ah! ils ne sont plus là, ils ne sont plus là...

ROMUALD.
Qui donc?

MARIE.
L'homme et puis l'enfant... celui qui me disait : « Je suis Arthur, voilà ton fils. »

ROMUALD.
Un homme est venu : il a dit cela?

MARIE.
Oui; mais ce n'étaient pas eux, ce n'étaient pas eux.

JÉRÔME, à part.
Malheureuse!...

THÉRÈSE, à part.
Qu'ai-je fait?

JÉRÔME.
C'est son imagination, son délire!...

ROMUALD.
Je ne crois pas... (Il examine attentivement Marie, et lui prenant la main.) Cette expression extraordinaire qui anime son regard, cette main convulsivement agitée... Oui, oui, quelque événement imprévu est venu frapper cette intelligence que vainement je cherche à réveiller. (A Marie.) Tu les a vus, ici, dis-tu, ici?

MARIE.

Oui... oui.

JÉRÔME.

Depuis ce matin cette idée la tourmente. Si je la conduisais... (Il veut emmener Marie.)

ROMUALD.

Attendez... (A part.) Quelle pensée... Cet homme qu'on a poursuivi, cet enfant qu'il avait, tout ce qu'elle dit... Scrait-il possible?

(Pendant tout cela, Marie, qui a cherché de tous côtés, est arrivée jusqu'à la porte de la demeure de Jérôme. Elle la pousse, jette un cri, et revenant à Romuald.)

MARIE.

Ah! les voilà!... J'ai peur!

ROMUALD.

Arthur de Saint-Valry. Ah!... (A Jérôme.) Et tu n'as pas craint...

ARTHUR, paraissant sur le seuil de la porte, tenant son enfant par la main.

C'est par ruse que je me suis introduit ici. Jérôme l'ignorait, Jérôme est innocent.

ROMUALD, désignant l'enfant et Arthur.

Qu'on les sépare.

ARTHUR, défendant l'enfant qu'on veut lui enlever.
Vous ne l'arracherez pas de mes bras!

ROMUALD, aux soldats.

Faites votre devoir

JÉRÔME, à part.

Moi aussi je ferai le mien.

ARTHUR, se débattant.

Mon enfant! mon enfant!

ROMUALD.

Colonel, aux Vendéens!... (Aux officiers municipaux et aux soldats qui entraînent Arthur.) Et nous, à Nantes!

(Tableau.)

ACTE QUATRIÈME.

A Nantes. Une place plantée d'arbres, un parapet assez élevé avec des escaliers à droite et à gauche aboutissant à la Loire qui coule au fond. A gauche la maison de Romuald, avec un grand balcon au premier étage. A droite la prison, un factionnaire est placé devant la porte.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau un sergent exerce une vingtaine de conscrits au maniement des armes.)

MATHURIN, LE SERGENT, CONSCRITS.

LE SERGENT.

Portez... armes! (S'interrompant.) Ce n'est pas trop mal. Attention: Présentez... armes! (Le mouvement est bien exécuté par tous, excepté par Mathurin. Le sergent va à lui et lui replace son arme comme elle doit être.) Tu n'y arriveras donc jamais?... là, comme cela, imbécile

MATHURIN.

Vous n'êtes pas poli, sergent.

LE SERGENT.

Silence! on ne parle pas dans les rangs.

MATHURIN, à part.

Embêtant animal, va!...

LE SERGENT, d'une voix forte.

Silence donc!... Portez... armes! Par le flanc droit... droite! En avant... marche! Halte! Présentez... armes! Haut... armes! Rompez vos rangs... marche! (Ils rompent les rangs.)

MATHURIN, à part.

Sacré coquin, je suis échiné... Que le diable emporte la république une et indivisible! (Haut et s'asseyant.) Je vas donc pouvoir me reposer un peu... depuis trois heures que ça dure, ce n'est pas malheureux!

LE SERGENT, s'approchant de lui.

Nous aurons bien de la peine à faire quelque chose de toi, mauvais conscrit.

MATHURIN.

Pour ça, sergent, j'avoue franchement que je n'ai pas de grandes dispositions... vous devriez y renoncer... Vrai, je n'étais pas né pour l'état militaire; on ferait bien mieux de me laisser tranquille. (Tous les conscrits rient.) Que voulez-vous, chacun sa vocation! c'est pas la mienne.

LE SERGENT.

Tu me fais l'effet d'avoir la tête un peu légère... ça s'arrangera quand on y aura mis un peu de plomb.

MATHURIN.

Qu'est-ce que vous dites, sergent? par exemple!

LE SERGENT.

Sans doute... ou bien quand un boulet t'aura enlevé un bras ou une jambe... Cré nom d'un nom! c'est ça qui vous forme.

MATHURIN.

C'est-à-dire qui vous déforme... Ah! bien, merci du pronostic... j'aime mieux autre chose!... Thérèse ne voudrait plus de moi... je veux lui revenir au grand complet. (Tous les soldats rient de nouveau.)

LE SERGENT.

Ah! oui, tu veux!... tu verras ça, tu verras ça... Mais il ne s'agit pas de s'entortiller dans les feux de files... assez causé... Voici l'heure de ta faction; ainsi, alerte!

MATHURIN.

Vous ne me laisserez donc pas reposer un seul instant? Je suis si fatigué que j'en ai les pieds aplatis comme des pattes de canard.

LE SERGENT.

Il faut que le service se fasse... Caporal, relevez le factionnaire.

MATHURIN, prenant son fusil.

Je vous demande un peu si la prison a besoin que je sois là à me promener en long et en large pendant deux grandes heures... Il y a assez de portes et de verrous là dedans; ceux qui y sont ne s'échapperont pas, allez.

LE SERGENT.

Va donc, et ne cause pas tant. (Le caporal emmène Mathurin et le place en faction: on lui donne le mot d'ordre.)

MATHURIN.

C'est entendu... personne... ou sinon... (Il croise la baïonnette.) Mon fusil est chargé.

LE CAPORAL.

C'est ça. (Le caporal et les soldats, groupés dans un coin du théâtre, causent à voix basse; Mathurin se promène en long et en large.)

MATHURIN, à part, se promenant.

J'aime encore mieux la faction que l'exercice... Si je pouvais seulement apercevoir Thérèse... elle qui demeure justement en face... ça me dédommagerait un peu. (Il désigne la maison de Romuald.)

LE SERGENT, aux soldats.

Oui, je crois qu'avant peu il y aura du graouge.

LE CAPORAL.

Tu crois.

LE SERGENT.

J'en ai idée... Dieu! si c'était sur les Russes ou sur les Autrichiens que nous ayons à taper... à la bonne heure... Mais sur des compatriotes, Français contre Français, c'est fichant! il n'y a pas de plaisir.

TOUS.

A la bonne heure! à la bonne heure!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÈSE, entrant vivement et passant auprès de Mathurin.

MATHURIN, croisant la baïonnette.

Qui va là?... arrière!

THÉRÈSE, reculant épouvantée et jetant un cri.

Ah! (Se remettant et reconnaissant Mathurin.) Mathurin!

MATHURIN, relevant son fusil.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Êtes-vous bête, donc, de me faire des peurs comme ça!

MATHURIN.

C'est que j'ai cru...

THÉRÈSE, riant aux éclats en apercevant Mathurin.

Ah! ah! ah! qu'il est donc drôle comme ça, qu'il est donc drôle!

MATHURIN.

Ah! vous riez... c'est joli!

LE SERGENT, se retournant à l'exclamation de Mathurin.

Eh bien, conscrit!... On ne parle pas quand on est en faction.

MATHURIN.

C'est une connaissance!... c'est ma Thérèse!

LE SERGENT.

Silence!... ou la salle de police!

MATHURIN, à part.

Nom d'un chien! je te déteste un peu, toi, sergent de malheur! (Il se met à se promener à grands pas.)

LE SERGENT, s'approchant de Thérèse et la prenant par la taille.)

Ah! ah! la belle Bretonne!

THÉRÈSE.

Laissez-moi; allons... à bas les mains.

MATHURIN, à part.

Bon! il va lui faire la cour, à présent!... Abuse-t-il de son autorité, en abuse-t-il?... Faites donc des révolutions!

LE SERGENT.

Sacrebleu! ma charmante Bretonne, vous êtes faite pour être adorée indéfiniment! (Il lui reprend la taille.)

THÉRÈSE.

Voyez-vous ça!

LE SERGENT.

Parole de soldat français! c'est incohérent de vous voir roucouler pour un simple conscrit comme celui-là. (Il l'embrasse.)

THÉRÈSE.

Ah ça, mais, allez-vous finir!

MATHURIN, venant au sergent.

Sergent... sergent!... c'est ma prétendue...

LE SERGENT, le repoussant.

Pour t'apprendre à quitter ton poste, toi, tu feras deux jours de salle de police.

MATHURIN.

En voilà une bonne!... Comment, parce que je suis en faction, il faut que je vous laisse... Ah! c'est trop fort... Sergent, je ne suis pas du bois dont on fait les fourches.

LE SERGENT.

Tu m'as entendu, n'est-ce pas?

MATHURIN.

Eh bien, ça m'est égal... j'aime encore mieux ça que d'être...

LE SERGENT.

A vos rangs, soldats; voici le citoyen commissaire. (Tous les soldats reprennent leurs fusils et leur rang.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROMUALD, FONCTIONNAIRES.

ROMUALD, aux fonctionnaires.

Rendons-nous au conseil, citoyens. (S'adressant au colonel.) Vous dites qu'il y a fermentation dans la ville, et que des groupes nombreux se forment dans les rues?...

LE COLONEL.

Oui, citoyen commissaire.

ROMUALD.

Je vous charge de les dissiper... mettez-vous à la tête des troupes, parcourez la ville... Si l'on résiste, vous ferez faire feu.

(L'officier va donner des ordres au sergent.)

ROMUALD, s'adressant aux officiers civils qui l'entourent.

Suivez-moi. (Ils sortent.)

LE SERGENT.

Par le flanc droit, droite: en avant, marche.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MATHURIN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, allant à Mathurin.

Pauvre Mathurin! deux jours de salle de police, et c'est moi...

MATHURIN.

Laissez donc, Thérèse, ne parlons plus de ça!... Cet animal de sergent est parti, et avec lui, au diable la discipline militaire... je puis donc rester auprès de vous à présent... je puis vous voir, vous parler tout à mon aise... Ah! Thérèse, je suis dans la joie de mon cœur...

THÉRÈSE.

Vous m'aimez donc toujours autant?...

MATHURIN.

Mille fois plus... jugez de mon amour... (Il lui montre la crosse de son fusil.) voilà votre image peinte sur le bois de mon fusil, par un sapeur de la demi-brigade où je suis inclus... Je l'ai sur mon bras gauche, faite avec de la poudre à canon, entre deux cœurs enflammés et une grenade au dessus.

THÉRÈSE.

Vraiment?...

MATHURIN.

Vous allez voir...

THÉRÈSE.

C'est inutile, je vous crois.

MATHURIN.

Si je vous aime, Thérèse! Mais à l'exercice, en faction, en patrouille... je ne pense qu'à vous... toujours à vous... c'est à un tel point que je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais

THÉRÈSE.

Ah! oui...

MATHURIN.

Parole d'honneur!... Avec ça qu'il me passe par la tête de ces scélérates d'idées...

THÉRÈSE.

Et quoi donc? quelles idées?

MATHURIN.

Eh bien! j'ai peur que, pendant que je fais mon service... un autre ne fasse trop bien le mien auprès de vous... Thérèse... je suis jaloux.

THÉRÈSE.

Jaloux!...

MATHURIN.

Comme un crocodile!...

THÉRÈSE.

Comment, vous croyez...

MATHURIN.

Je ne crois rien, mais j'ai peur de tout... Tenez, Thérèse, avec ça que l'état militaire m'ennuie plus que passablement, si vous le voulez, je vous offre un désert et mon cœur!

THÉRÈSE.

C'est ça... désert, pour vous faire fusiller, n'est-ce pas? j'aime encore mieux attendre... (En soupirant,) quoique ce soit bien long pourtant!

le perdre, lui?... Oh! nous réussirons, j'en ai le pressentiment! (Haut.) Tu dis que tu ferais tout pour sauver M. Arthur... mais tu n'as pas réfléchi sans doute que c'est jouer ta tête...

MATHURIN.

Demandez donc à M^{lle} Thérèse, si je ne le lui disais pas à l'instant?... Oui, pour tout au monde, je voudrais en avoir l'occasion... vous verriez... Je l'ai toujours aimé, moi, M. Arthur de Saint-Valry, d'abord à cause de M^{lle} Marie, et puis parce que c'est un brave et digne jeune homme... Certainement je tiens à ma tête, attendu que je n'en ai qu'une... eh bien! c'est égal, je la risquerai volontiers... Je ne suis pourtant pas très brave de ma nature; mais, voyez-vous, une belle action à faire, et c'en serait une... ça vous donne fièrement de cœur et de courage!

JÉRÔME.

Oh! bien... très bien... tu es un brave garçon... et je vois que je peux me fier à toi...

MATHURIN.

Comment?

JÉRÔME.

Eh bien, si tu le veux. M. Arthur est sauvé!

THÉRÈSE.

Sauvés!..

MATHURIN.

Qu'est-ce qui faut faire?...

JÉRÔME.

Attendez... (Il frappe à la porte de la prison.) Pierre! Pierre! (Le guichet s'ouvre. Pierre y paraît; Jérôme lui parle d'abord bas, puis il ajoute :) Réponds vite... Voyons... y consens-tu?...

PIERRE.

Oui, à l'instant... (Il referme le guichet.)

MATHURIN.

Eh bien?...

THÉRÈSE.

Que signifie?...

JÉRÔME.

Pierre le maçon a été sans le vouloir la cause de tous les malheurs qui sont tombés sur ce pauvre M. Launay, sur M. Arthur et sur M^{lle} Marie... Il est à présent geôlier de la prison, et quand il a vu que M. Arthur était condamné, pour réparer sa faute, il a résolu de le sauver... Il est venu me trouver... me proposer son évasion... cette nuit même, il devait être libre... et voilà maintenant que son exécution est avancée... Mais puisque le hasard t'a placé de faction à la porte de la prison: puisque Pierre y consent et que tu le veux aussi toi, c'est à l'instant même que nous allons le sauver!

MATHURIN.

C'est ça, c'est ça...

THÉRÈSE.

Oui...

(Bruit de verrous dans la prison.)

JÉRÔME.

C'est lui... le voilà... Cette place est isolée... n'importe... (A Mathurin et à Thérèse.) Voyez si l'on ne vient pas...

THÉRÈSE, regardant d'un côté.

Non.

MATHURIN, regardant de l'autre.

Personne.

(La porte de la prison s'ouvre, Pierre jette un manteau sur les épaules d'Arthur.)

PIERRE.

Tout est convenu... vous êtes libre... vite partez...

ARTHUR.

Non, non, je ne veux pas...

PIERRE.

Je le veux, moi... Allez... allez... (Il le pousse tout à fait au dehors, et referme vivement la porte de la prison.)

ARTHUR.

Jérôme!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARTHUR.

JÉRÔME, allant à Arthur.

Le ciel nous protège, monsieur Arthur, Venez, ne perdons pas un instant... fuyons d'ici...

ARTHUR.

Fuir!... Eh! mon Dieu! que faire d'une vie décolorée par le malheur... Marie est folle... mon enfant m'est enlevé... Oh! laissez-moi... laissez-moi mourir!..

JÉRÔME.

Mourir... Y pensez-vous, grand Dieu!... mais des jours meilleurs renaîtront... Il y a là une baraque... venez, on vous attend.

ARTHUR.

Non, Jérôme, non...

JÉRÔME.

Est-ce que vous devez mourir sur un échafaud... est-ce que l'espoir de vous venger de cet infâme Romuald n'est rien pour vous?...

ARTHUR.

Me venger... Oh! oui: c'est le seul désir qui m'anime... Et puisque je suis libre... cette liberté que tu m'as rendue, c'est à cela que je l'emploierai. Achève ton œuvre, Jérôme... donne-moi une arme... guide-moi vers Romuald... que je le frappe, que je le voie expirant à mes pieds... vienne la mort après, je bénirai mon sort.

JÉRÔME.

Le jour de la vengeance viendra... mais en attendant il faut fuir... fuir à l'instant... Marie et votre enfant vous seront rendus.

ARTHUR.

Comment?...

JÉRÔME.

Je tromperai la surveillance de Romuald... Cette nuit même, avec eux j'irai vous rejoindre...

ARTHUR.

Cette nuit!...

JÉRÔME.

Oui, oui! mais en attendant... puisqu'un asile vous es assuré... suivez-moi, cachez-vous.

ARTHUR.

Marie! mon enfant... c'est avec eux que je fuirai; tu me le promets... ils me seront rendus...

JÉROME.

Je vous le jure.

ARTHUR.

Alors... guidez-moi... je vous suis..

MATHURIN.

Attendez, pour plus de prudence, prenez cet habit.

ARTHUR.

Eh! quoi!...

MATHURIN.

Je suis en faction pour plus d'une heure encore... je sais où me procurer un autre uniforme... La nuit approche... j'aurai bientôt repris mon poste... Al- lons.

JÉROME.

Il a raison.

MATHURIN.

Venez, Thérèse... venez...

THÉRÈSE.

Ah! Mathurin... je serai fière d'être votre femme...

ARTHUR.

Arrêtez... il se perd...

JÉROME, lui faisant endosser l'uniforme.

Si vous ne vous hâtez pas... nous le sommes tous, perdus!... Dépêchez-vous donc! Bien... Partons maintenant.

ARTHUR.

Des soldats...

JÉROME.

Le citoyen Commissaire!

ARTHUR.

Dieu ne le voulait pas!...

JÉROME.

Que faire?... Descendre dans la barque; il nous verrait fuir... Du sang-froid; de la prudence; prenez la place de Mathurin... vite en faction... c'est cela.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROMUALD, UN OFFICIER MUNICIPAL, UN OFFICIER, UN BATELIER.

ROMUALD, bas à l'officier.

Vous l'avez entendu... le tribunal a décidé du sort des prisonniers... Allez dire au colonel de les remettre entre les mains de l'autorité civile... (Après avoir parlé à l'oreille à l'officier municipal.) A l'instant même.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Oui, citoyen commissaire. (Il frappe à la porte de la prison; on l'ouvre, et il entre.)

JÉROME, à part.

Souçonnerait-il!

ARTHUR, à part.

Je tremble pour eux.

ROMUALD, au batelier.

Tu es reçu mes instructions?

LE BATELIER.

~~Je dirai.~~ (Il descend par l'escalier du parapet.)

ROMUALD, apercevant Jérôme.

Ah! Jérôme!...

JÉROME.

Citoyen Commissaire...

ROMUALD, tirant un papier de sa poche.

Tu vas aller immédiatement porter cet ordre au lieutenant de l'amirauté... tiens. (Il lui donne le papier.)

JÉROME.

Oui, citoyen... (A part.) Il ne sait rien.

ROMUALD.

Pour arriver plus vite, descends dans le bateau qui est là... (Il désigne le parapet.) traverse la Loire; tu es attendu, j'ai donné mes ordres. Va.

JÉROME, à part.

M'éloigner, et ce bateau qui devait nous servir... Mon Dieu!

ROMUALD.

Eh bien, Jérôme?

JÉROME.

Je pars, citoyen.

(Il remonte la scène pendant que Romuald la descend; de sorte qu'en passant près d'Arthur, il peut lui parler bas sans que Romuald s'en aperçoive.)

JÉROME, bas à Arthur.

Je ne tarderai pas à revenir; soyez prudent

ARTHUR, de même.

Oui.

(Jérôme descend vivement les escaliers qui conduisent au bord de la Loire.)

SCÈNE IX.

ROMUALD, ARTHUR, puis L'OFFICIER MUNICIPAL, PIERRE.

ROMUALD, à part.

Va, va porter cet ordre; la réponse est prête: je l'ai dictée moi-même... la mort!... Imprudent! tu as pénétré ce mystère que je croyais enseveli dans la tombe de Launay, et pour sauver cet Arthur de Saint-Valry que je hais, tu as osé l'en faire une arme contre moi... Subis ta destinée!... (Désignant la prison.) Et pour toi aussi, que ton mauvais génie a ramené, toi qui voulais arracher Marie de mes mains, oh! oui, pour toi aussi, Arthur de Saint-Valry... la mort!...

(Il va pour rentrer chez lui. On ouvre la porte de la prison; l'officier municipal et Pierre, que plusieurs gardiens tiennent au collet, en sortent.)

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Citoyen Commissaire, Arthur de Saint-Valry est libre... (Désignant Pierre.) C'est lui qui l'a fait évader.

ROMUALD.

Libre!...

ARTHUR, à part.

Tout est perdu!

ROMUALD, à Pierre.
Tu l'as fait évader!

PIERRE.

Oui, citoyen.

ARTHUR, à part.

Que signifie...

ROMUALD.

Misérable!... et dans quel but, pourquoi?

PIERRE.

C'est à vous seul que je le dirai, citoyen.

ROMUALD.

Parle!

PIERRE.

J'ai voulu réparer le mal que j'avais fait... parce que, depuis la mort de M. de Saint-Valry, son père, j'avais appris...

ROMUALD, vivement.

Silence... C'est bien... (S'adressant aux gardiens en leur désignant Arthur.) Ce soldat veillera sur lui. Rentrez. (Ils rentrent dans la prison, et ils en referment la porte. Arthur vient se placer à côté de Pierre qui le reconnaît.)

PIERRE, bas.

Vous!...

ARTHUR.

Silence...

ROMUALD, s'adressant à des fonctionnaires.

Pendant que je vais interroger cet homme, faites fouiller la ville, courir sur toutes les routes. Mort ou vif, il me le faut, cet Arthur de Saint-Valry... Allez, allez... Oh! il me le faut!...

(Le fonctionnaires sortent vivement.)

ARTHUR, venant se placer entre Pierre et Romuald qu'il couche en joue.

Eh bien! le voilà!...

ROMUALD.

Lui!...

PIERRE.

Oui, c'est lui!

ROMUALD, recule d'effroi. Se remettant de son premier mouvement de surprise, il veut appeler.

A moi!...

ARTHUR.

Si tu fais un pas, si tu dis un mot, tu es mort!

ROMUALD, à part.

Malédiction!... et ne pouvoir...

ARTHUR, bas à Pierre.

Assure-toi d'une barque; hâte-toi de revenir.

PIERRE.

Comment! vous voulez...

ARTHUR.

Sois tranquille; va, va.

PIERRE.

Dans un instant je serai là... (Designant le parapet. Il sort en courant.)

SCÈNE X.

ARTHUR, ROMUALD.

ARTHUR, à Romuald qui semble chercher s'il ne pourra pas fuir.

Si tu tiens à la vie, ne cherche pas à fuir. Prie Dieu que nul ne vienne à ton aide; car, je le jure, ma résolution est bien prise, je te tue!

ROMUALD.

Tu oserais m'assassiner?...

ARTHUR.

Eh quoi! tu as causé la mort de mon père, tu as empoisonné Launay, rendu folle cette pauvre Marie. Après m'avoir proscrit, tu t'es fait mon bourreau: tu m'as arraché mon enfant... et tu oses dire que te tuer ce serait un assassinat!... Misérable! dis plutôt un acte de justice qui me compenserait devant Dieu... Et si tu n'es pas mort déjà, c'est que ta vie m'est nécessaire.

ROMUALD, à part.

On ne viendra donc pas...

ARTHUR.

Tu portes toujours sur toi des blancs-seings de la Convention: tu vas à l'instant même m'en donner un. Pierre va revenir avec une barque, et tandis qu'il s'assurera de Marie et de mon enfant, tandis qu'il prévendra Jérôme et les siens, nous, nous gagnerons l'autre rive de la Loire, où je suis attendu. Tous réunis, il nous faudra peu de temps pour toucher aux côtes d'Angleterre; mais avant de fuir, je m'assurerai de toi. Je te connais maintenant: il ne faut pas que nous retombions en ta puissance. Une fois à l'abri de tes poursuites, tu seras libre, car tu auras ainsi racheté ta vie... Voilà mes conditions: si tu acceptes, hâte-toi; si tu refuses, recommande ton âme à Dieu!...

(Il regarde de tous côtés si l'on ne vient pas.)

ROMUALD.

Céder à ces conditions... moi, devenir l'instrument de leur fuite et de leur salut!... oh! plutôt la mort!... Mais mourir sans me venger!...

ARTHUR, revenant à lui.

Voyons, ta réponse?

ROMUALD, regardant toujours de tous côtés.

Ma réponse...

ARTHUR.

Allons, décide-toi... Eh bien?

ROMUALD, tirant un papier de son portefeuille et le lui présentant.

Voici le blanc-seing.

ARTHUR.

Donne... (Il tend la main pour le prendre; Romuald profite de l'instant, se précipite sur lui; une lutte s'engage. Arthur est renversé, Romuald lui arrache le fusil.)

ARTHUR, se débattant à terre.

Malheur!...

ROMUALD.

Tu ne bougeras pas!.. Toi qui me dictais si in-

solemment tes conditions, te voilà donc à mes pieds !...

ARTHUR.

Eh bien ! venge-toi...

ROMUALD.

Oh ! sois tranquille : l'échafaud est dressé, et tu vas y monter... Oui, oui, tu mourras de la main du bourreau, et je verrai tomber ta tête !

ARTHUR.

Oh ! je te reconnais bien là !...

ROMUALD.

Tout ce que tu m'as reproché, eh bien ! oui, tout cela est vrai. J'ai fait plus encore : ce Jérôme qui t'a si bien instruit, lui qui voulait te sauver, je viens de l'envoyer au supplice... les flots de la foire ont englouti ma proie...

ARTHUR.

Jérôme !

ROMUALD.

Oui, il est mort, comme tu vas mourir aussi, toi, par mon ordre, par ma volonté !

ARTHUR.

Infâme !... (Bruit dans la coulisse.)

ROMUALD.

Entends-tu ? ce sont des soldats qui viennent, et ces soldats m'obéissent... A mon tour de te dire : Arthur de Saint-Valry, recommande ton âme à Dieu !... (Appelant les soldats.) A moi ! à moi !...

(A la voix de Romuald, les soldats entrent en scène.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PEUPLE, SOLDATS, PIERRE.

ROMUALD, aux soldats.

Emparez-vous de cet homme que des traîtres avaient fait évader.

(On saisit Arthur.—Rumeur dans la foule.)

PIERRE, paraissant au fond du théâtre.

Grand Dieu !

ROMUALD.

Que son exécution se prépare immédiatement... Allez...

(Mouvement, agitation et murmures parmi le peuple.)

ARTHUR.

Tu l'emportes, Romuald ; mais il est un Dieu.

ROMUALD, aux soldats.

Obéissez !

LE PEUPLE, en voyant entraîner Arthur.

Grace pour lui... grace !...

ROMUALD.

Silence à tous, et respect aux décrets de la Convention, quels qu'ils soient... « Pour quiconque désobéira : la mort !... »

(A sa voix le peuple s'est arrêté, il traverse lentement la foule qui s'écarte pour lui livrer passage, et il rentre chez lui.)

SCÈNE XII.

PIERRE, HUBERT, HOMMES et FEMMES du peuple

HUBERT. PIERRE.

Nom d'un nom... est-ce que vous ne trouvez pas que ce pays a une fichu chance pour être particulièrement vexé ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est vrai ça... c'est vrai.

PIERRE, paraissant de derrière le parapet.

Dieu ! si une pensée de révolte pouvait les soulever contre Romuald.

LE DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

A force de tuer du monde nous finirons par y passer tous.

HUBERT.

Ah ça, mais... est-ce que c'est comme ça dans toute la France ?...

PIERRE.

Non, non... mais ici, dans la Bretagne, dans la Vendée, ces hommes qui gouvernent se sont fait un pouvoir terrible... Partout ailleurs voilà la révolution qui se radoucit... ici, l'orage est encore dans toute sa fureur. Voyez quels sont ceux qu'ils condamnent. (Il leur montre la liste de proscription.) « Arthur de Saint-Valry, de Préval, de Feuquières, de Rancy... » (Mouvement de tout le monde. — Pierre leur montrant de nouveau la liste de proscription.) Voyez donc encore... « Pierre Durand, Antoine Ribaillet, Louis Guichard... »

LE DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Des fermiers comme nous ?...

PIERRE.

Condamnés à mort sous le prétexte d'avoir donné asile à leurs maîtres qu'on voulait tuer.

HUBERT.

C'est pas comme ça que j'entends la liberté, moi.

LE DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ni moi non plus.

PIERRE.

Ah ! si nous n'étions pas des hommes sans courage... tous ces gens-là, voyez-vous... (Il montre la liste de proscription.) ils n'iraient pas à l'échafaud...

HUBERT.

Non, ils n'iraient pas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JÉRÔME.

JÉRÔME ensanglanté.

Vengeance ! vengeance !

TOUS.

Jérôme !

PIERRE.

Blessé, couvert de sang... (Il va à lui et le soutient.) Tout est perdu... Arthur de Saint-Valry...

JÉROME.

Je sais, je sais, et c'est par miracle que j'ai pu, moi, échapper à cet infâme Romuald!... Sous le prétexte d'un ordre à porter... il avait chargé un assassin de me frapper; mais Dieu m'a protégé... J'ai puni l'assassin... et il m'a ramené pour vous faire connaître le monstre devant qui vous tremblez tous...

(Agitation dans le peuple.)

HUBERT.

Écoutez... écoutez...

JÉROME.

Et d'abord, regardez là-bas, voyez-vous ces bateaux... ils portent des malheureux qu'il a voués à la mort... Tout à l'heure, vous allez voir encore d'autres condamnés que le bourreau attend sur la place voisine... Eh bien! cet homme qui dispose de la vie de tant d'infortunés... c'est un misérable chargé de crimes; l'assassin de mon maître, M. Lounay; l'usurpateur des biens de sa fille, de cette pauvre Marie, qu'il a rendue folle...

TOUS.

Ah!...

JÉROME.

Et Arthur de Saint Valry, il l'a fait condamner par vengeance, parce qu'il était aimé de Marie!.. (Mouvement.) Tout cela vous paraît horrible, n'est-ce pas? et pourtant tout cela est vrai... je vous le jure par ce sang qui coule et qu'il a versé pour me punir d'avoir voulu démasquer tous ses crimes... En voilà les preuves. (Il leur donne des papiers qu'ils regardent avec avidité.) Puisqu'il n'y a pas de tribunal pour le citer... faites justice vous-mêmes, ne vous laissez pas assassiner... Si vous tardez, qu'arrivera-t-il?.. la famine vous presse déjà... la loi martiale est en vigueur... on fuit cette contrée comme si elle était désolée par la peste; vous y êtes tous comme dans un tombeau!..

TOUS.

C'est vrai... c'est vrai.

JÉROME.

Tout cela vous le devez à un homme que la Convention ne tarderait pas à livrer aux tribunaux si on ne le renversait pas, afin d'épargner à cette ville des désastres épouvantables; mais en vous levant contre lui, ne craignez pas les soldats, ne craignez pas non plus que plus tard on vous accuse, on vous condamne... non, car vous aurez fait justice.

(Tumulte général; agitation.)

PIERRE.

Il a raison... il faut les sauver.

TOUS.

Oui... oui... il faut les sauver.

(Roulement de tambours dans la coulisse.)

JÉROME, regardant dans la coulisse.

Les voici... les voici... Voyons, voulez-vous les sauver?...

TOUS.

Oui...

PIERRE.

Mais, des armes...

JÉROME.

Les soldats en ont... à la moindre tentative... ils vous les donneront eux-mêmes!... Les voilà!... les voilà!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DES FONCTIONNAIRES, UN SERGENT, DES SOLDATS, puis ROMUALD, THÉRÈSE, et ARTHUR.

(Agitation dans le peuple.—Les fonctionnaires entrent chez Romuald.—Le sergent et les soldats cherchent à percer la foule qui grossit à chaque instant.)

LE SERGENT.

Allons, mes amis, retirez-vous; place! place!

JÉROME, à un groupe, à voix basse.

Vous voyez comme ils s'y prennent... les soldats obéissent à regret...

(Roulement funèbre. Les tambours entrent en scène.

Romuald paraît ici avec les fonctionnaires.— On aperçoit les condamnés; ils sont tous en manches de chemise; des cordes leur attachent les mains.)

ARTHUR, apercevant Romuald.

Assassin! que mon sang retombe sur toi.

ROMUALD.

Entrainez-le, soldats.

(Les tambours font entendre un roulement.)

JÉROME, au peuple.

A bas Romuald!... Sauvons-les!...

TOUS.

Oui... oui... sauvons-les!...

(Le peuple se jette sur les soldats qui n'opposent aucune résistance. Les prisonniers sont mis en liberté.)

ROMUALD.

Feu, soldats...

TOUS, excités par Jérôme.

A bas Romuald!... à bas Romuald!...

(Tumulte; agitation générale; mêlée.—Tableau.)

ACTE CINQUIÈME.

Une salle gothique de l'hôtel de ville à Valenciennes. Porte au fond; portes latérales; fenêtres à balcon donnant sur la rue; une table couverte de papiers, fauteuil, canapé, chaises. La porte du fond est ouverte; on aperçoit du monde qui attend dans le vestibule; deux factionnaires sont à cette porte. On entre.

SCÈNE I.

ROMUALD, plusieurs OFFICIERS CIVILS, puis UN
ESPION.

ROMUALD, assis devant la table, et donnant à l'un des officiers civils un papier qu'il vient de signer.

La Convention, en me faisant quitter Nantes pour m'envoyer ici à Valenciennes en mission extraordinaire, m'a donné des pouvoirs illimités... Cette ville est gangrenée de fédéralisme; il faut trancher à vif dans la plaie! Si sévère que soit cet ordre, je veux qu'il soit mis à exécution... allez... (Les officiers civils saluent et sortent; un homme entre en scène dès qu'ils sont sortis. L'apercevant :) Ah! c'est toi? Eh bien, quelles nouvelles... Jérôme... Arthur de Saint-Valry?...

L'ESPION.

Citoyen commissaire, impossible de savoir ce qu'ils sont devenus... Voici des lettres de Nantes, de Paris, et de toutes les villes où l'on pouvait soupçonner qu'ils s'étaient réfugiés... et malgré le signalement le plus exact, on n'a pu les découvrir. Il faut qu'ils aient quitté la France.

ROMUALD, à part.

Je le souhaite pour eux... Ils m'ont échappé, mais qu'ils ne reparaissent pas. (Haut.) Surveille toujours avec soin... et attends mes nouveaux ordres... va!

L'ESPION.

Oui, citoyen commissaire. (Il salue et sort.)

ROMUALD, se levant et s'adressant à la foule.

Que tout le monde se retire... demain j'entendrai vos réclamations... (Rumeur dans la foule. — Froidement.) Éloignez-les... soldats... (Les soldats font éloigner ceux qui attendent. — Tumulte d'un instant. — Les portes se referment.)

SCÈNE II.

ROMUALD, UN DOMESTIQUE.

ROMUALD, s'adressant au domestique, qui entre par une des portes de côté.

Mes ordres sont-ils exécutés?

LE DOMESTIQUE.

Oui, citoyen commissaire. (Il désigne la porte par laquelle il vient d'entrer.)

ROMUALD.

C'est bien... la clé?

LE DOMESTIQUE.

La voici.

ROMUALD.

Laisse-moi. (Le domestique salue et sort.)

SCÈNE III.

ROMUALD, seul, se promenant à grands pas.

Grâce à la science, aux soins que je lui ai prodigués, et surtout au hasard qui me jeta son enfant entre les mains, Marie a recouvré la raison... Tout ce qui s'est passé pendant sa folie, c'est pour elle comme un rêve dont elle chercherait vainement à se souvenir... Ce que je lui ai dit, elle l'a cru aveuglément... Sa confiance en moi est sans bornes. Pour arriver à l'accomplissement du projet que j'ai formé, mes précautions sont bien prises... Pendant qu'elle reposait, je me suis emparé de son fils... il est là... (Désignant la chambre à droite.) A son réveil, elle voudra savoir ce qu'il est devenu, elle voudra qu'on le lui rende... Alors ce contrat de mariage, que jadis elle a repoussé et qui m'assure à la fois et sa fortune et sa main, il faudra bien qu'elle le signe...

MARIE, dans la coulisse.

Mon enfant! mon enfant!...

ROMUALD.

Je le disais bien... la voici.

SCÈNE IV.

ROMUALD, MARIE

MARIE, entrant en scène dans la plus vive agitation.

Mon enfant!... Ah! Romuald... qu'est-il devenu? qu'en a-t-on fait? qui me l'a pris?...

ROMUALD.

Rassurez-vous, Marie... (Désignant la chambre.) votre fils est là.

MARIE.

Là!... ah! je respire... je craignais... (Elle va pour entrer dans la chambre que Romuald lui a désignée.)

ROMUALD, la retenant.

Un instant, Marie...

MARIE.

Oui... Romuald... oui, pardon... C'est que je suis si heureuse de le voir, de l'embrasser... C'est ma consolation, mon espoir... mon soutien... Par

lui tout s'efface de ma mémoire, tout, excepté pourtant ce que je vous dois, à vous, Romuald, si généreux et si bon...

ROMUALD.

Tout ce que j'ai fait, Marie, ne m'a été dicté que par mon affection... Que n'ai-je, hélas! pu faire davantage!

MARIE.

Davantage!... est-ce possible, mon Dieu!

ROMUALD.

A une époque aussi violemment agitée, qui peut prévoir et enchaîner les événements!... C'est au moment où l'on croit toucher au but que souvent on le voit s'enfuir devant soi... On travaille avec persévérance, avec courage, et tout à coup cet œuvre de vos soins s'écroule pour ne plus vous laisser que désespoir et regrets amers!

MARIE.

Que voulez-vous dire?

ROMUALD.

Écoutez-moi...

MARIE.

Mais mon fils...

ROMUALD.

Tout à l'heure, vous dis-je... C'est de lui qu'il s'agit... écoutez-moi...

MARIE.

J'écoute.

ROMUALD.

Depuis la mort de votre père, j'ai constamment veillé sur vous avec sollicitude. Vouée à la souffrance, grâce à mes soins, j'ai pu faire luire un rayon de félicité dans votre âme naguère encore ulcérée et flétrie... j'ai dissipé les ténèbres de votre délire... je vous ai rendu votre enfant... Je vous aimais; votre père m'avait donné votre main, et votre amour pour Arthur brisa tout à la fois et mon cœur et mes espérances... Dans cette tourmente politique, Arthur, qu'un fatal décret avait proscrit, revint pour vous arracher à cette tutelle, à ces soins que je me plaisais à vous prodiguer... Saisi sur le sol de la France, je fis tous mes efforts pour le soustraire à la mort horrible qui l'a frappé... le destin ne l'a pas voulu!... J'en ai gémi le premier... Ces fonctions politiques, souvent dangereuses... toujours pénibles, je ne les ai acceptées que pour mieux vous protéger, pour conserver intacte votre fortune... Chaque jour tous mes efforts tendaient à vous faire oublier un passé tout rempli de deuil et de larmes; je voulais qu'il ne fût pour vous qu'un songe mêlé d'une douce tristesse... Voilà ce que j'ai toujours voulu, Marie... voilà ce que j'ai fait.

MARIE.

Ah! Romuald, pensez-vous que jamais je puisse l'oublier?... Dieu m'est témoin que ma reconnaissance pour vous est sans bornes!

ROMUALD.

Je vous crois, Marie... (A part.) De la reconnaissance, c'est bien, mais cela ne suffit pas.

MARIE.

Pourquoi me rappeler alors ce que mon cœur me dit à chaque instant... Sans le savoir... sans le vouloir... aurai-je donc méconnu...

ROMUALD.

Non, Marie; si je vous parle ainsi, c'est pour que vous soyez bien convaincue que l'homme qui a fait tout cela... doit gémir bien cruellement de ne pouvoir vous mettre à l'abri du nouveau malheur qui vient vous frapper aujourd'hui.

MARIE.

Un nouveau malheur!... je croyais les avoir tous épuisés.

ROMUALD.

Hélas! non, ma pauvre Marie... Dans cette fatalité qui vous poursuit, que je regrette, mon Dieu! de vous avoir rendu cette raison... cet enfant, qui vont vous faire plus malheureuse que vous ne l'avez jamais été...

MARIE.

Qu'est-ce donc?

ROMUALD, feignant l'hésitation.

Je n'ose...

MARIE.

Vous m'épouvantez!

ROMUALD.

Il le faut pourtant.

MARIE.

Parlez vite! par grâce, parlez vite!

ROMUALD.

Eh bien, le sol de la France, jusqu'à ce jour si fatal aux émigrés, l'est devenu même aujourd'hui...

MARIE, avec explosion.

Pour leurs enfans, n'est-ce pas?

ROMUALD.

Vous l'avez dit.

MARIE, reculant d'effroi.

Miséricorde!

ROMUALD.

Il est de ces hommes aveuglément emportés qui se sont écriés: Les louveteaux peuvent grandir pour la vengeance, et puisque la haine est héréditaire, il faut l'étouffer au berceau!...

MARIE.

Horreur!... (Après une pause.) Eh bien?

ROMUALD.

Arthur de Saint-Valry est mort, et l'on réclame aujourd'hui son fils.

MARIE.

Son fils!... c'est impossible!

ROMUALD, froidement, en lui présentant une lettre.

Voyez, Marie...

MARIE.

C'est vrai... mon Dieu! c'est vrai... Et ils ont profité d'un instant de sommeil pour me l'enlever... mon fils!... Et vous l'avez permis... vous l'avez souffert!... vous, Romuald, vous qui me l'avez rendu!...

ROMUALD.

Marie...

MARIE, avec égarement.

Et de quel droit, après tout, lui donnent-ils ce nom de Saint-Valry? quel mariage a fait d'Arthur mon époux?... Romuald, mais vous ne leur avez donc pas dit : Marie, c'est une malheureuse que son père a maudite... son enfant, c'est le fruit d'une faute, il ne s'appelle pas de Saint-Valry, c'est le fils de Marie Launay... Marie la déshonorée... Et ils n'ont pas le droit de le tuer... ils n'en ont pas le droit!...

ROMUALD.

Mais, avant de marcher à la mort, Arthur de Saint-Valry a reconnu son enfant.

MARIE.

Il l'a reconnu!

ROMUALD.

Oui, Marie, et la loi est formelle... En voulant léguer à son fils et ses titres et son nom... il l'a perdu.

MARIE.

Grand Dieu! (Avec désespoir.) Pauvre enfant... pauvre enfant! (Tombant à genoux, et levant les yeux au ciel, elle dit en sanglotant :) Le dernier acte de ta vie fut généreux et noble, ô mon Arthur!... et ils se font une arme de ton dévouement pour condamner ton fils!... Mais que peuvent-ils craindre... que peut-elle faire, cette innocente créature?... Romuald, venez-moi en aide... Dites-leur qu'avec lui je quitterai la France... je l'emmènerai loin, aussi loin qu'ils voudront... Ma fortune, je suis prête à la leur donner, mais qu'ils me rendent mon enfant... Romuald... par pitié... par grâce... sauvez mon enfant... sauvez-le!

ROMUALD.

Depuis long-temps, Marie, je lutte contre cet arrêt... depuis long-temps je défends la cause de l'innocent, et mes paroles ont provoqué le sourire de l'ironie. Ils m'ont encore répondu : Vous n'êtes pas désintéressé en ceci... Vous avez donné toute votre affection à celle qui devait épouser un pros- crit, et aujourd'hui vous défendez l'enfant du pros- crit. Oui, Marie; voilà, voilà ce qu'ils m'ont ré- pondu...

MARIE.

Ainsi tout espoir est éteint; c'en est fait, mon enfant est perdu... perdu!.. Ah! faites au moins qu'on me tue avec lui... qu'il expire dans mes bras... que je meure en l'embrassant!..

ROMUALD.

Eh bien, non, Marie, non, vous ne mourrez pas... et pour sauver votre fils, si vous le voulez, Marie, un moyen vous reste encore...

MARIE.

Et vous ne me l'avez pas dit déjà!..

ROMUALD.

C'est que votre cœur... peut-être...

MARIE.

Pour sauver son enfant, tout est possible au cœur d'une mère!.. Dites... j'écoute...

ROMUALD.

Pour répondre victorieusement aux persécuteurs de votre fils... il faudrait...

MARIE.

Achevez—done...

ROMUALD.

Suivre l'exemple donné déjà par plus d'une mère... devenir la femme d'un homme dévoué à la Convention.

MARIE.

Moi?... moi qui ai tant aimé Arthur, en épouser un autre!... Et quand bien même, grand Dieu! je pourrais avoir le courage d'accomplir ce sacrifice... quel est celui qui ne me repousserait pas avec mépris... quand il saurait...

ROMUALD.

Celui qui a commencé l'œuvre, et qui veut l'achever... moi...

MARIE.

Vous!...

ROMUALD.

Moi, qui vous plains... qui vous aime toujours... qui vous supplie d'accepter... Moi, qui respecte- rai vos souvenirs, votre douleur... moi, enfin, qui ose vous dire : Marie, c'est votre devoir!...

MARIE.

Mon Dieu!.. mon Dieu! mes idées se troublent... mon cœur s'en va...

ROMUALD.

Oui... votre signature. (Lui donnant le contrat.) placée là... à côté de celle de votre père qui lui aussi avait autrefois révé cette alliance, et votre fils vous sera rendu à jamais, et le calme renaitra dans votre cœur... (Moment de silence.) Eh! quoi... vous vous taisez!.. Marie...

MARIE, en proie à la plus vive agitation.

Mon père... ce contrat... il a signé... oui; il le voulait... Et mon enfant... je dois le sauver... c'est vrai... mais lui... Arthur... Arthur!..

ROMUALD, à part.

Elle hésite encore... (Il va ouvrir la porte de la chambre, et fait un signe.)

MARIE.

Que résoudre?... que faire?..

ROMUALD, revenant à Marie et la faisant regarder dans la chambre.

Marie... regardez votre enfant... ils l'emmè- nent...

MARIE, jetant un cri déchirant.

Ah! arrêtez... arrêtez!..

ROMUALD.

Eh bien?..

MARIE, passant rapidement à la table, prend une plume, signe le contrat qu'elle remet à Romuald. J'ai signé, sauvez-le... je suis votre femme!..

ROMUALD, à part.

Enfin!

MARIE.

Qu'on me le rende...

ROMUALD, lui montrant l'enfant qui entre.
Le voilà.

MARIE, le saisissant dans ses bras.
Mon enfant!

L'ENFANT.
Maman!
ROMUALD, à part.
Elle est à moi! (Il sonne.)

MARIE.
Cher enfant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

ROMUALD, au domestique.
Faites prévenir les officiers de l'état civil de se rendre ici.

MARIE.
Eh quoi?

ROMUALD.
Il n'y a pas une minute à perdre, Marie; si vous avez quelques préparatifs à faire, hâtez-vous.

MARIE.
Oui... oui. (A part, en prenant son enfant.) Viens, mon enfant... Ah! s'il n'était pas auprès de moi, ma résolution faiblirait, je perdrais tout mon courage! Viens. (Elle rentre dans la chambre.)

SCÈNE VI.

ROMUALD, seul.

C'est agir prudemment. Marié ce soir, parti demain, que j'ai bien fait de me hâter! Ma puissance est encore dans sa force, mais demain elle peut être renversée... je n'attendrai pas! La fortune privée m'est acquise, que m'importe à présent le pouvoir politique! Est-ce que jamais j'ai été un homme de conviction, moi?... J'ai voulu de la puissance pour m'abriter... pour faire tomber autour de moi tout ce qui me gênait, tout ce qui me faisait obstacle... Depuis long-temps je suis pris d'un profond ennui pour cette existence que j'avais si ardemment désirée... depuis long-temps elle me pèse... elle me lasse!.. Non... ce n'est pas vivre que de marcher toujours entre des ennemis qui parlent haut, ou bien qui se cachent dans l'ombre, cherchant le jour, attendant l'heure où ils pourront vous frapper. (On entend ici gronder l'orage.) Mon corps s'est courbé sous le poids de ma pensée, qui ne rêve plus l'avenir et qui se détourne du passé... Ah! tout ce que j'ai gagné vaut-il donc ce que j'ai subi!.. Cette route que je me faisais si belle est tout hérissée d'aspérités!.. Que m'a servi de fouler aux pieds toute croyance, toute affection, tout scrupule? à me faire une ame vide ou remplie d'amertume? Mon cœur dévoré d'angoisses est sans cesse agité... comme ce ciel embrasé où mugit l'ouragan... Je souffre, et souffrir n'était pas la vie que je m'étais promise. (Sifflement du vent.) Quand la nuit est profonde autour de moi, et que, débarrassé du fardeau de ma puissance, je laisse errer mes souvenirs vers le passé... je trem-

ble!.. Serait-ce donc qu'à la place de la conscience une voix intérieure et redoutable retentit au cœur de l'homme qui se croit plus fort que les vieilles lois de l'humanité?... Serait-ce donc que la fortune acquise par ce qu'on appelle le crime, traîne après elle une désespérante aridité!.. (La foudre tombe. Le vent ouvre la fenêtre avec fracas. Romuald tire son poignard et se retourne vivement.) Hein! Qu'est-ce! (Honteux de sa frayeur d'un instant, il remet silencieusement son poignard sur sa poitrine, puis il tombe assis sur un fauteuil auprès de la table, et cache sa tête dans ses deux mains.) Chaque orage qui passe sur ma tête portera-t-il toujours dans mon ame la terreur et l'effroi, me rappellera-t-il toujours cette nuit terrible où Launay... (Il se lève et se promène à grands pas.) Launay!.. c'est dans une nuit semblable à celle-ci, que j'ai osé... Dans un instant je vais épouser sa fille... Et la tempête mugit encore! est-ce un sinistre présage? un fatal avertissement? (Avec agitation.) Ah! j'ai beau retourner en tous sens ces mots inflexibles: Ambition, nécessité!.. je ne sais ce que j'éprouve... cette femme est là, sous ma main... elle et sa fortune vont passer en mon pouvoir... eh bien! le but atteint trompe encore mon espérance... A la place de la terre promise, j'aperçois un abîme prêt à me dévorer... Devant mes yeux des spectres épouvantables se dressent... ils veulent m'entraîner... Launay... de Saint-Valry... laissez-moi, rentrez dans vos cercueils... vous m'épouvantez!.. Laissez-moi donc... J'ai peur, j'ai peur! (L'orage gronde avec plus de force. — S'arrêtant tout d'un coup devant une glace dans laquelle il se regarde.) Comme je suis pâle!.. (Se remettant par degré et regardant autour de lui.) Que dirait-il celui qui pourrait en ce moment lire dans ma pensée?... L'homme fort et redouté qui faiblit, qui a peur!.. Oh! oh! (Il se remet, marche à grands pas, reprend son audace.) Allons, allons, Romuald... Vains scrupules, fantasques effets de l'imagination!.. Je l'ai voulu... il le faut... Ces deux paroles doivent résumer mon existence!.. mugisse la tempête... sortent des tombeaux ceux que j'y ai plongés... viennent se joindre à eux et Arthur et Jérôme... quoi qu'ils fassent, quoi qu'il arrive, Marie sera ma femme!.. Je le veux, je le veux!..

SCÈNE VII.

ROMUALD, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.
Un envoyé de la Convention...

ROMUALD.
Qu'il entre.

(Le domestique introduit et se retire. — Un homme enveloppé dans un grand manteau noir entre, il ferme aussitôt la porte au verrou, jette son manteau à terre; c'est Arthur: il tient deux épées à la main.)

SCÈNE VIII.

ROMUALD, ARTHUR ; puis MARIE, JÉRÔME, MATHURIN, SOLDATS, PEUPLE.

ARTHUR.

A nous deux, Romuald.

ROMUALD.

Saint-Valry !..

ARTHUR.

Oui... et cette fois, les armes sont égales.. Si tu n'es pas un lâche, ramasse cette épée, défends-toi.

ROMUALD, ramassant l'épée.

Ma haine te désirait ; c'est encore pour m'enlever Marie que tu es revenu, n'est-ce pas ? Tu étais bien inspiré : Marie n'est plus folle.

ARTHUR.

Marie !..

ROMUALD.

Non, je l'ai guérie... pour moi qui vais l'épouser...

ARTHUR.

Imposteur !..

ROMUALD.

Tiens, voilà le contrat de mariage tout signé, regarde... C'est bien sa signature, n'est-ce pas ? Tu dois la reconnaître!...

ARTHUR.

Marie... miséricorde!..

ROMUALD.

Et maintenant, toi, qui viens me la disputer, en garde...

ARTHUR.

M'y voilà.

MARIE, entrant.

Ce bruit... Qu'y a-t-il... Ah!... Arthur... Arthur!...

ARTHUR.

Marie !... (Bruit au dehors.)

ROMUALD, voulant repousser Marie.

Éloignez-vous...

MARIE, lui échappant, et ouvrant la porte.

A l'aide... au secours... au secours!

ROMUALD, jetant son épée.

Ce sont tes bourreaux qui viennent... (Les soldats entrent ; désignant Arthur.) Arrêtez cet homme...

JÉRÔME, en écharpe tricolore, et tenant un papier à la main, paraît sur le seuil de la porte, et, désignant Romuald, il s'écrie :

Non, pas lui ! mais toi !..

MATHURIN.

Pour la première fois je suis neureux d'être soldat.

ARTHUR.

Jérôme !... chère Marie !..

JÉRÔME.

Thermidor a brisé le joug de la terre... La Convention repousse les assassins... elle les condamne à l'échafaud. (Désignant Romuald.) Qu'on l'entraîne !..

ROMUALD, froidement à ceux qui veulent l'entraîner.

Un homme comme moi fait dresser l'échafaud, mais il n'y monte pas... (Il ouvre son habit, et on aperçoit un poignard qu'il s'est enfoncé dans le cœur ; sa poitrine est inondée de sang... Il tombe. Saisissement de tous les personnages.)

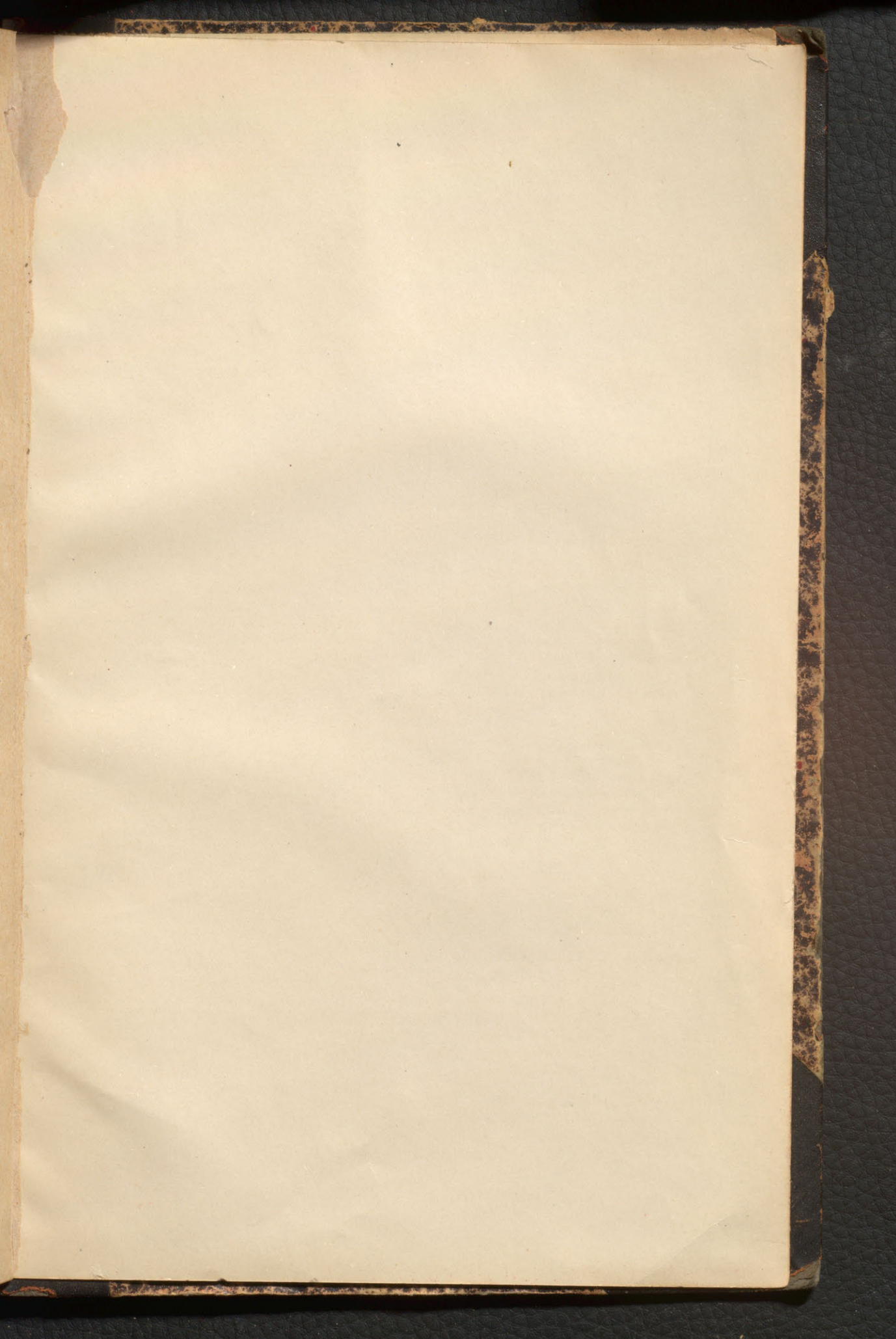
TOUS.

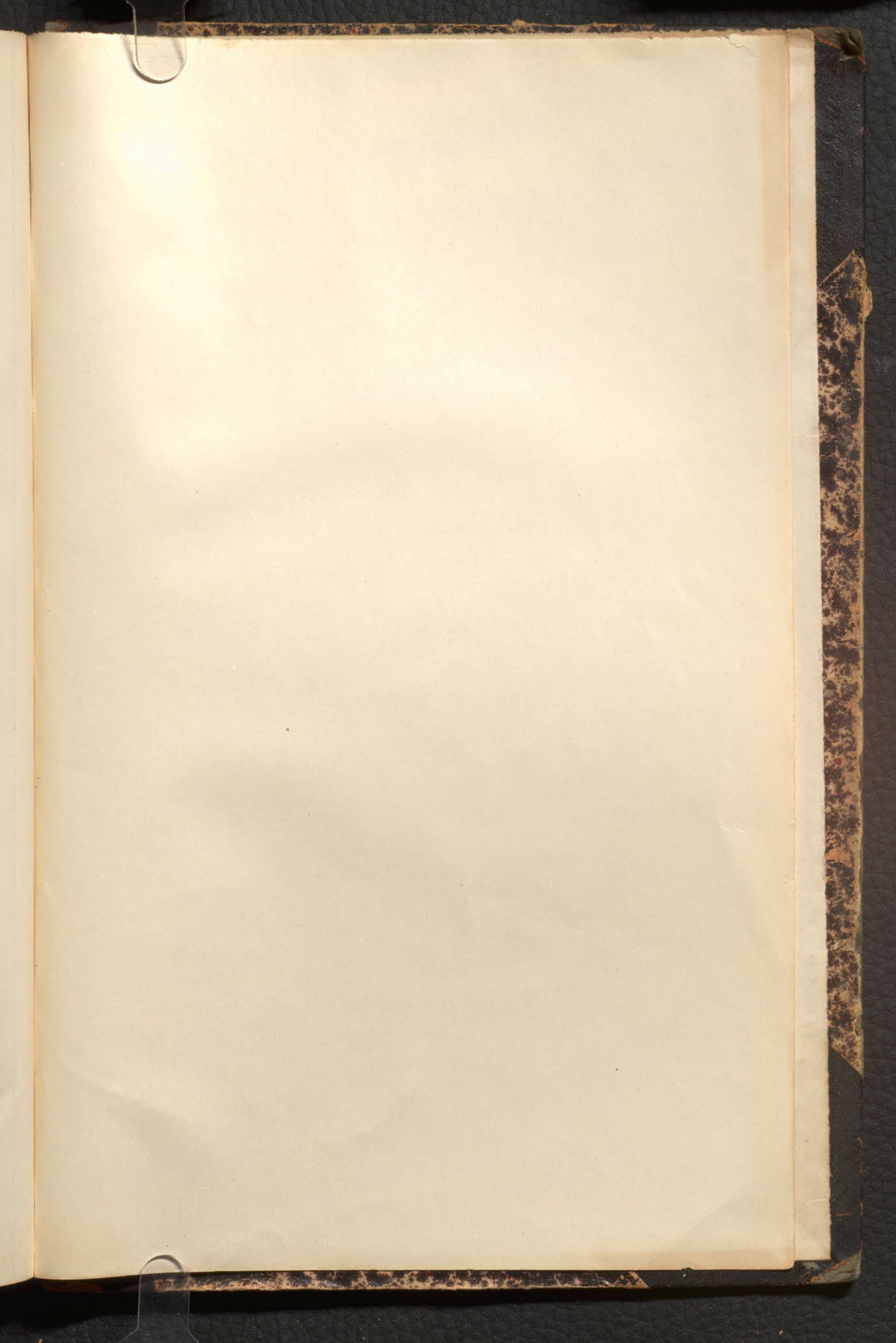
Mort !..

JÉRÔME, montrant le cadavre de Romuald.

Il s'est fait justice !..

FIN DE LA NUIT DU MEURTRE.





BJB0146

McGILL UNIVERSITY LIBRARY

~~V39D~~

~~D923m~~

460783

* PQ 2235

D43

N37

18903

NAPOLÉON

1657567

